
colorchecker CLASSIC
x·rite
mm

Période épique

Cours de Littérature Grecque

(Rédaction provisoire d'anciennes notes. 1886/7) 1 A

Pourquoi nous arrêter à Alex.? Cette limite n'aurait pas guère de justifier. il y a 2 siècles

Litteratura grammatikê*

Fabricius, Bibl. gr. Hamburg 1705–28. XIV, 4°. augm. mais inachevé p. Harless 1790–1809.

signifie d'abord l'ensemble des ouvrages écrits dans une langue. Les Pinakes de Callimaque offraient un inventaire de la litt. grecque. Les livres de Fabricius-Harless ~~et de même jusqu'à un certain point celui de~~ ~~Schöll~~ ont le même caractère de matériaux recueillis, mais non liés ensemble. Aujourd'hui on entend par littérature, non l'énumération des auteurs et de leurs ouvrages, mais l'histoire de cette manifestation de la vie d'une nation. Les arts, ~~les usages~~ les usages, les lois, les institutions politiques, ~~les usages~~, les croyances, et particulièrement les croyances religieuses, la langue elle-même, sont d'autres manifestations de ce génie, mais nulle part les sentiments et la pensée

(A ce point de vue, une littérature est une série de livres; leur ensemble ~~forme~~ forme une bibliothèque; sa littérature, c'est l'énumération, le catalogue des ouvrages, accompagné de notices biogr. sur les auteurs.

~~Traduction~~. Schoell, Paris 1813 ~~et 1823 en 8 vol.~~ ~~(vol. ..., ...)~~ ~~Bernhardy, Mueller. Muret~~. Vgl. ~~Bergk important~~, mais prolixe, inach. ~~Nicolai, perdu~~. Sittl, Mün. ~~... 1824 etc. 2 vol. commencé~~.)

~~Flach~~!

1B

d'un peuple ne se révèlent plus clairement que dans sa littérature ; ~~elle~~ la nation (comme elle peut parler) y parle par la bouche de ses interprètes les plus autorisés, (qui sont ses représentants, son parlement.) ~~de ses~~ La langue, ce merveilleux organe que chaque nation forme à son image, s'y montre dans ses phases différentes. —

Considérée comme manifestation de la vie nationale, l'hist. de la litt. grecque se divise aussitôt en deux grandes périodes nettement distinctes. Il est arrivé au grec, ~~qu~~ après avoir été la langue d'une nation, de se répandre sur divers pays et d'être parlé et écrit en dehors de la Grèce. Grâce aux conquêtes d'Alexandre le grec est parlé

Cette unité de la vie nationale à travers la diversité de ses manifestations n'est pas une découverte récente. Les bons esprits l'avaient toujours aperçue. Mais c'est F. A. Wolff qui le premier conçut un plan systématique de toutes les branches de la philologie classique, plan qui peut s'appliquer aux modernes aussi bien qu'aux anciens.

Le point de vue se marque faiblement dans Schoell, Paris 1813 et 1823 (2 vol. litt. profane).

Bernhardy, trésor bien ordonné. 1er vol. hist. génle. 2e et 3e poésie. — O. Mueller, la plus attachante, la mieux (la plus chaleureusement écrite) composée ; inachevée. — Mure, œuvre d'un esprit sérieux et positif. Prolixe (un peu terre à terre), inachevé. — Bergk. Beaucoup de vues ingénieuses. Prolixe, inachevé (4 vol. [illegible]). — Nicolaï, compilation remplie d'erreurs. — Sittl, 1884, en cours de publ. fait honneur à ce jeune auteur. — (En France, [illegible]) MM. et A. Croiset, en [illegible] I vol. 1887 II vol. 1890

1C

sur les bords du Nil et de l'Euphrate, et à la littérature des Hellènes succède la litt. des peuples hellénisés. Si la litt. d'un peuple révèle le génie de ce peuple, comme les ouvrages d'un auteur font connaître son individualité, on peut dire que dans le monde hellénisé, quoique la langue subsiste, l'auteur collectif des écrits n'est plus tout à fait le même.

Citons qqs faits analogues jusqu'à un certain point ~~C'est ainsi~~ que tout ce qui a été écrit en latin depuis la chute de l'empire d'Occident ne fait point (Ici, il y a comme un abîme, et la confusion n'est pas possible.) ~~partie de la litt. romaine~~. De même on pourrait distinguer entre la litt. française et la litt. des français, car il y a, ou plutôt il y avait des écrivains français dans tous les pays du monde.

Devenue litt. cosmopolite, gréco-orientale, la litt. perd sa vive originalité, et, parfait, elle avait déjà parcouru le cercle normal des productions diverses, les saisons vraiment belles et fécondes. Ce qui domine maintenant, c'est la science; les sciences exactes et les sc. naturelles l'emportent sur les lettres; à elles s'ajoutent la science littéraire, l'érudition grammaticale et historique. Un nouveau centre, Alexandrie, a donné son nom à cette période. Elle pourrait aussi s'appeler gréco-orientale.

Quand Rome et l'Occident ont subi l'ascendant de la civil.

1[1] 1D

grecque et que d'un autre côté la

~~Grèce et les pays d'Orient ont été~~ eurent été

soumis~~es~~ aux lois de Rome,

une certaine unité de ~~vues~~ vues et de

croyances, une même manière de

penser et de sentir se répandent dans

l'Empire des Césars. Les nations

gréco-latines se servent de deux

langues, il est vrai, mais elles

forment une grande unité ;

et je comprendrais que l'on

résumât dans un seul et même

tableau~~x~~ les écrivains des

premiers siècles de notre ère,

qu'ils se servent de l'une

ou l'autre des deux langues.

Il y a là une (civilisation et, par conséquent,) littérature bilingue, mais) assez homogène.

Pendant la période greco-romaine, il arriva même un moment où la langue grecque semblait vouloir envahir l'Occident et y devenir l'organe littéraire. Au ~~II~~ème siècle une espèce de Renaissance, un peu factice, féconde cependant, de l'atticisme fit naître dans les pays d'Orient une foule d'orateurs ou plutôt de déclamateurs brillants et d'écrivains qui imitaient avec un certain bonheur les modèles de la grande période littéraire d'Athènes, qu'on s'était déjà habitué à regarder comme la période classique. Ce mouvement s'étendit jusque dans l'Occident, et les esprits cultivés de Rome commençaient

à se servir de la lang. grecq. ;

Fronton 99 f., Marc-Aurèle, Élien, ~~[illegible]~~ de préférence ou ~~[illegible]~~, d'autres encore.

Un nouvel esprit se répand dans la litt. grecque à mesure que le christianisme gagne du terrain. Des idées, des croyances nouvelles en modifient profondément, d'abord le fond, puis aussi la forme. Cette révolution se préparait longuement et insensiblement. On a pris l'habitude de dater la période byzantine et chrétienne de l'an 529, quand Justinien ferma les dernières écoles de philos. païenne. [*Une partie de la littérature byzantine doit être connue même de ceux qui limitent leurs études à la belle période des lettres grecques.*] Les extraits, les lexiques, les manuels écrits par les Byzantins ont conservé une partie de l'érudition ~~ex~~ alexandrine, non sans

mélange plus récent, il est vrai, mais cependant très utile, faute de mieux. La périod. byz. et le grec médiéval durent jusqu'à la chute de Constantinople en 1453.

~~A la rigueur on pourrait considérer~~ ~~Le~~ le néo-grec est ~~comme~~ un rejeton de la vieille langue ~~que~~ hellénique, et ~~aujourd'hui~~ nous assistons à un phénomène étrange : une tentative savante de ressusciter la langue de Platon et de Démosthène. A la rigueur on pourrait continuer l'hist. de la litt. grecque jusqu'à notre siècle. Raison de plus de se borner.

Faut-il déplorer, comme fait Maur. Croiset (I p. 52), la domination romaine et la dispersion des circonstances qui refusèrent à la race grecque « les conditions de force, d'indépendance, d'unité morale, qui « lui auraient permis de se ressaisir elle-même » ? ~~Faut-il~~ Peut-on croire que, si ces conditions lui eussent été offertes, elle aurait « pu recommencer une seconde évolution littéraire analogue à celle dont elle avait une première fois offert le spectacle ? » Je pense au contraire que les Grecs n'ont rien

2 D

à respecter ; leur langue et leur littérature ont
joui d'une rare longévité ; le dit contact avec Rome,
loin de nuire à la civil. hellénique, lui a été pour elle
l'occasion d'un regain de vigueur, d'une seconde jeunesse ;
elle s'est renouvelée grâce à tant de vicissitudes, sans
lesquelles elle ne présenterait pas un spectacle aussi
varié. Si sa première évolution, ~~purement hellénique~~, a été
la plus belle, cela est dans la nature des choses humaines ;
cette évolution avait parcouru toutes ses phases, elle était
close ; ~~c'était~~ ce fut une bonne fortune pour la culture grecque
de ne pas rester purement hellénique, de se modifier, de changer,
c'est-à-dire de vivre ~~et~~, de ne pas s'étioler dans le ~~[illegible]~~
marasme de la monotonie.

Ainsi circonscrite à sa partie vraiment nationale et purement hellénique, la litt. grecque offre des caractères qui en ont fait en quelque sorte la litt. modèle. Parmi ces caractères, je veux en relever deux, l'originalité et ce que j'appellerai ~~et~~ la continuité.

L'originalité n'est sans doute pas absolue. Depuis la plus haute antiquité, les peuples Méditerranéens ~~on se~~ heurtaient, ~~se~~ mêlaient, agissaient les uns sur les autres. Les Grecs ont reçu de l'Orient certains éléments de civilisation; ils tiennent leur alphabet et d'autres inventions encore des Phéniciens; ~~Une~~ une partie de leur culte, de leur mythologie et même de leurs idées religieuses est d'origine étrangère.

3 B

Leurs premiers artistes imitèrent des modèles que leur offraient des nations plus avancées. L'originalité ne commence donc qu'au moment où de ces éléments divers, difficiles à débrouiller et à préciser se dégage enfin une nationalité hellénique. Mais il ne faut pas oublier que ces influences étrangères ne portent ~~uni~~que~~ment~~ sur certains ~~éléments~~ rudiments ~~littéraires~~, et sur une partie des matières que l'esprit grec va mettre en oeuvre, nullement sur la forme littéraire. Les Hellènes n'étaient pas curieux d'apprendre les langues de la Phénicie, de l'Egypte ou de la Babylonie, si ce n'est

peut être exceptionnellement et
dans l'intérêt de leur commerce,
et aucun de ces pays n'a
fourni à la Grèce des modèles
littéraires. [Depuis, les Romains,
~~ont~~ oubliant jusqu'à un certain
point les origines nationales
de leur litt. ont imité les
Exemplaria graeca. Les ~~nations~~
écrivains de l'Europe moderne
se sont formés à l'école des grecs
et des Romains. Sans manquer
~~du~~ cachet national, aucune de
ces litt. ne peut se comparer
pour l'originalité à celle des
Hellènes. [N'insistons pas sur
les caractères connus des Hellènes,
caractères qui se révèlent dans
leurs lettres comme dans leurs arts,

3
D

Le génie plastique se reconnaît chez les poètes autant que chez les statuaires. L'accord harmonieux de la forme et du fond, le sentiment de la mesure, un art [qui n'a rien d'artificiel] instinctif, naturel et familier, la finesse et la grâce unis à la profondeur, voilà quelques uns des privilèges de cette race admirablement douée.

Mais il y a un autre caractère sur lequel je veux insister parceque il concerne la marche de la litt. grecque et son développement. Ce développement est aussi normal, cette marche est aussi classique que les chefs d'oeuvres qui composent la litt. des Hellènes On voit se succéder les genres littéraires

sans confusion, avec une
netteté qui ne se retrouve nulle
part ailleurs. Les saisons
se suivent en quelque sorte
dans leur ordre naturel et
régulier. D'abord éclosent les
fleurs de la poésie, les fruits
de la prose mûrissent plus
tard. Le plus ancien livre
en prose conservé dans les
bibliothèques ne remontait pas
plus haut que le milieu
du VIème siècle.

Mais la prose ne commence
à compter qu'au Vᵉ s.
Ce fait nous permet,
de séparer, sans trop
d'inconvénient, l'étude
de la poésie de celle
de la prose. Elles se succèdent,
il est vrai, cependant, que la
1re ne s'éteint point quand
paraît la seconde.

Si on examine
maintenant les deux grandes périodes
de la prose et de la poésie, on
remarque dans chacune d'elles
~~une~~ la séparation et la succession
normale des genres qui la com-
posent. En poésie, d'abord
les conteurs, ensuite les chanteurs,

enfin les acteurs, les trois périodes, épique, lyrique et dramatique.[1] Dans la prose aussi, quoiqu'un peu moins nettement séparés, les conteurs et les penseurs (je veux dire les historiens et les philosophes,) viennent avant les orateurs, qui sont en quelque sorte les acteurs de la prose littéraire, qui en constituent le genre dramatique.

Les peuples dominés par une litt. antérieure toute formée, qui s'imposait à l'admiration et à l'imitation, n'offrent pas, cela se conçoit, une marche aussi normale des périodes littéraires. Dès l'origine les écrivains s'essayent dans tous les genres, dont ils ont des modèles sous les yeux.

[1] Mais j'aime mieux dire les choses plus simplement. Conteurs etc., ce n'est pas seulement plus simple, c'est aussi plus vrai. Le livre n'existe pas, ou, s'il existe, il compte pour peu, la vie de la poésie est dans le commerce direct du poète avec son public, avec le peuple qui l'entoure.

[aussi nettement séparées.

On retrouve cependant à Rome, en France et ailleurs des indices du développement normal. Mais la succession des genres y est moins tranchée, et on l'aurait difficilement démêlée si l'hist. de la litt. grecque n'offrait comme le fil conducteur.

Les périodes de la litt. grecque [même réduite aux siècles purement helléniques,] ne se ressemblent donc point, mais offrent une singulière variété. Horace en était frappé quand il disait : "<u>Sub nutrice puella..</u>" Cette variété ne tient cependant point à la mobilité de l'esprit grec, à des modes, des engouements passagers, elle est

Cependant cette jolie comparaison n'est pas tout à fait juste.

4D

fondée, nous l'avons vu, sur la nature même de l'esprit humain, et elle n'exclut point une unité merveilleuse.

La variété dans l'unité, une des conditions essentielles d'un bel ouvrage, se trouve au plus haut degré dans le tableau de la litt. grecque.

L'unité tient à la continuité.

La continuité tient à l'influence persistante d'Homère, ou, si vous aimez mieux des chefs-d'oeuvre de l'âge épique.

Qu'est-ce que je veux dire par continuité? Les faits littéraires, comme

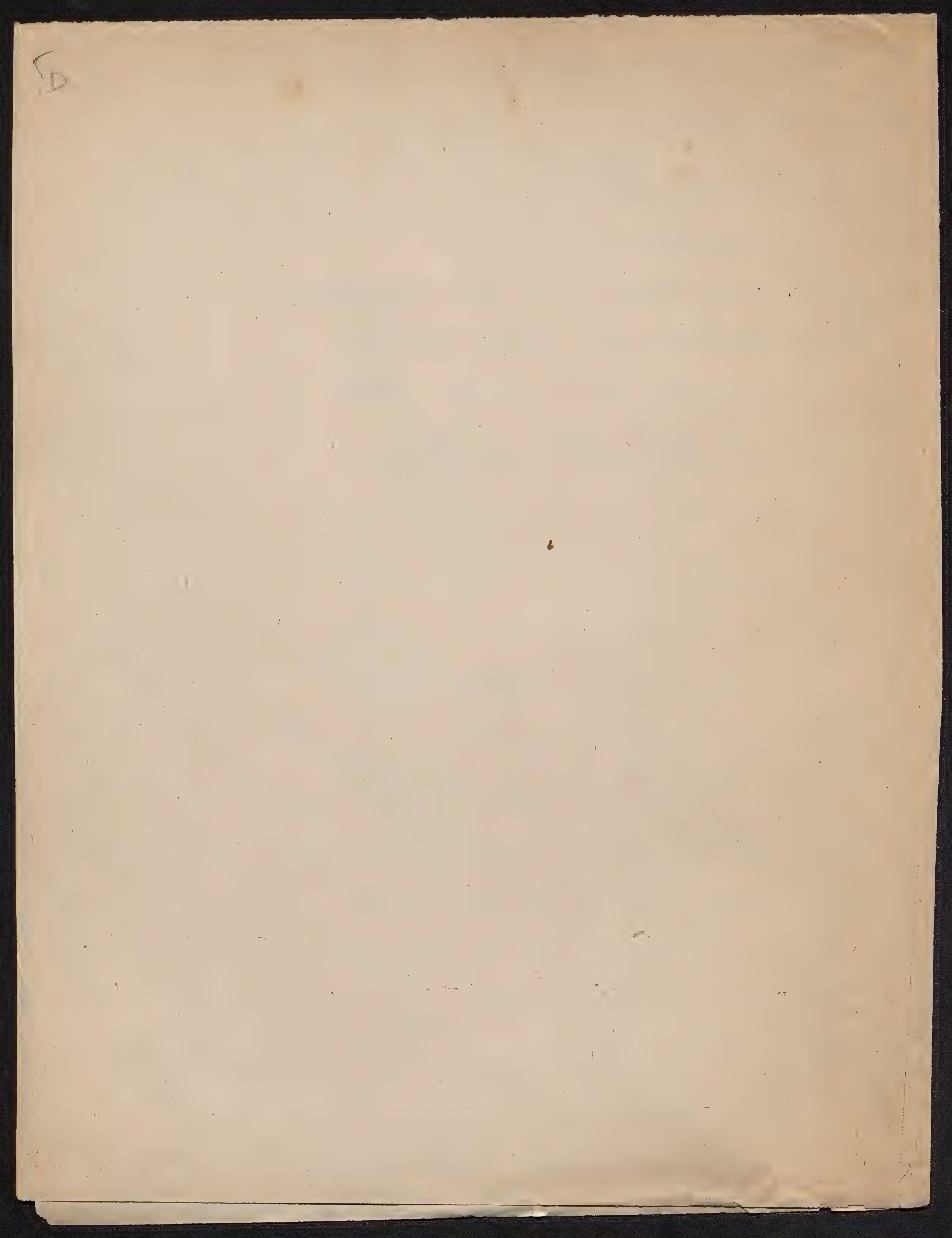
les faits historiques, forment nécessairement une chaîne continue dans le temps ; mais il y a une autre continuité, celle des idées et des méthodes.

A l'époque de la Renaissance des lettres anciennes, les peuples de l'Europe ont ~~plus~~ rompu plus ou moins avec leur passé littéraire, et ont recommencé en quelque sorte à nouveau. Aujourd'hui l'érudition ressaisit laborieusement les origines nationales. Nous exhumons les trouvères en France, comme les allemands ont exhumé les Minnesänger.

Mais les écrivains du XVIième et du XVIIème siècle, ignoraient, ou peu s'en faut, la Chanson de Roland et les autres Chansons de geste "l'art confus de nos vieux romanciers." C'est à peine si un écho de ces traditions poétiques se fait sentir encore dans les grossiers livres populaires peu remarqués du monde lettré.

A Rome il se passa quelque chose d'analogue : ~~Naev~~ Livius Andronicus et Ennius sont les Baïfs et les Ronsards de la litt. latine. Les rudiments d'une poésie nationale s'obscurcissent et s'oublient, et la Grèce soumet ses vainqueurs

Rien de pareil chez les vieux
Hellènes : Homère n'y a jamais
vieilli, les ~~générations~~ siècles se succè-
dent, les idées se renouvellent,
les formes littéraires se modifient,
mais toutes les générations
sont suspendues aux lèvres
du vieil ~~Homère~~ aède.


5D

Un grand fait qui domine tout le développement de la littérature grecque, c'est l'influence (persistante) d'Homère. Prenons le nom d'Homère, qui n'a pas toujours eu la même signification, dans son acception la plus vague; nous préciserons plus tard. Tant qu'a duré la nation hellénique, Hom. n'était pas seulement connu des lettrés [, il était populaire, cher à tous, le poète national, "le poète" par excellence. Il était le livre, la "Bible" des Hellènes.

[comme le sont auj. chez nous les chansons de geste et les mystères,

ποιητής

βιβλίον

6B

Voy. l'*Ion* de Platon.

Au siècle de Platon, au moment où le ~~théâtre~~ (art dramatique) jetait son plus grand éclat, malgré le prestige exercé par le théâtre, le rhapsode captivait encore le peuple. Quand il disait "Hector fuyant devant Achille", ou "Ulysse jetant ses guenilles", l'assistance écoutait silencieuse, anxieuse : les vers d'autrefois étaient encore les vers du jour ; le vieux poète n'avait pas vieilli.

Je disais que toutes les générations étaient suspendues aux lèvres du vieil aède ; c'est que toutes les générations

étaient formées par lui. Homère servait de base et de point de départ à toute l'éducation. Les enfants apprenaient ses vers par cœur, les paroles ailées du poëte étaient les premières qu'ils épelaient. Plus tard l'enseignement littéraire, historique, moral, philosophique, étaient rattachés à Homère.

ἔπεα πτερόεντα

"La langue mal assurée de l'enfant qui bégaye encore, c'est le poëte qui l'affermit. C'est lui qui dès lors détourne son oreille de propos vulgaires. Bientôt il forme son cœur par d'aimables leçons, le corrigeant de la dureté, de l'envie, de la colère. Le poëte

Os ~~pueri~~ tenerum pueri...

(enseignement moral)

(Enseignement historique)
Recte facta refert, orientia tempora notis / instruit exemplis

60

rapporte les belles actions, il ~~donne~~ propose aux jeunes générations — d'illustres exemples. Il console le pauvre et l'affligé."

Ep. II, 1, 126 Horace parle ici du poète en général, mais ses vers visent tout particulièrement Homère.

III, 5 [Dans le Banquet de Xénophon chacun des convives dit à son tour de quoi il est fier. Le fils de Nicias l'est de savoir (par cœur) l'Iliade et l'Odyssée ~~Homère~~. Pour faire de lui un honnête homme, son père n'a rien trouvé ~~de~~ meilleur que de lui faire apprendre ~~l'Iliade et l'Odyssée~~ les poèmes d'Homère. Et on ne les oubliait

Lois II p. 658 D pas au sortir de l'école : Platon nous apprend que les vieillards

préféraient à tous les autres poëtes ce guide de leur enfance.

Plusieurs siècles de distance, Dion Chrysostome déclare encore qu'Homère est le commencement, le milieu et la fin, pour tous, l'enfant, l'homme fait et le vieillard ; qu'il donne à chacun la nourriture dont il a besoin. Il est vrai de dire que chacun y mettait aussi ce dont il avait besoin. Ces livres, consacrés par la vénération des siècles, nous donnent beaucoup ; mais ils reçoivent aussi beaucoup de nous, et souvent ils nous rendent ce qu'ils ont l'air de nous donner.

Or. XVIII, p. 478 R : Ὅμηρος δὲ καὶ πρῶτος καὶ μέσος καὶ ὕστατος παντί, παιδὶ καὶ ἀνδρὶ καὶ γέροντι, τοσοῦτον ἀφ' αὑτοῦ διδοὺς ὅσον ἕκαστος δύναται λαβεῖν.

7B

[Τὴν γὰρ ἀοιδὴν μᾶλλον ἐπικλείουσ' ἄνθρωποι, | ἥ τις ἀκουόντεσσι νεωτάτη ἀμφιπέληται (Od. I, 351). Cela était déjà vrai du temps d'Homère, et ce restait d'Athènes plus tard.

La Grèce eut une ~~grande~~ longue série de grands poètes; ils étaient amoureux de la nouveauté. [Comment expliquer le fait étonnant que ceux qui vinrent après ne firent jamais oublier le plus ancien? C'est que, tous, ils le rappelaient, étant tous de son école; et cela n'est pas seulement vrai des poètes épiques, des homérides qui prétendaient être de sa famille; Tyrtée enflamme les jeunes guerriers de Sparte par des images qu'il emprunte à l'Iliade. Alcman redit aux jeunes lacédémoniennes, dans son

langage naïf et gracieux, l'épisode
d'Ulysse et de Nausicaa. Mimnerme
déplore la brièveté de la jeunesse à
l'aide de souvenirs homériques.
Les [La plupart des] poètes élégiaques que je viens
de nommer [sont] se servent encore de
la langue d'Homère et ne s'écar-
tent guère de son maître. D'autres, [Alcman, Alcée, Sappho]
chantaient dans l'idiome de leur
canton, mais ils le tempéraient
par des emprunts faits à la langue
d'Homère, et le rapprochent ainsi
d'un type commun. Dans la
période lyrique, où l'unité de
la nation s'efface, où la litté-
rature s'éparpille, Homère est

70

ainsi un lien pour la nation hellénique.

Arrivons à la période dramatique. Eschyle ~~[illegible]~~ avouait qu'il se nourrissait des reliefs du festin d'Homère ; Sophocle est appelé φιλόμηρος, ~~et~~ la même épithète est donnée, ou pourrait être donnée avec raison, à presque tous les poètes grecs. Ils sont tous homérides. Disons mieux, tous les Grecs le sont. On peut bien les appeler <u>le peuple d'Homère</u>. Les poèmes homériques constituent l'unité nationale des Hellènes.

Aussi importe-t-il que vous étudiiez à fond votre Homère, et si c'est possible que vous le sachiez par coeur, comme le fils de Nicias.
~~Si~~ vous voulez bien comprendre les vers des autres poètes, ~~et~~ et même la prose des historiens et des orateurs grecs. Quintilien dit qu'Homère ~~res~~semblable à ce fleuve Océan, suivant lui source commune de tous les cours d'eau, a servi d'exemple et d'origine à tous les genres littéraires. "Omnibus eloquentiae partibus [exemplum et ortum dedit]". Et en cela Quintilien ne fait que répéter les opinions répandues parmi les anciens.

X, 1, 46



8B

Par une exégèse artificielle, qui nous fait sourire, mais qui marque la piété filiale des Grecs pour ce grand ancêtre, ils se plaisaient à rattacher à Homère les éléments de toutes les sciences: histoire, géographie, philosophie, rhétorique, grammaire même.

Si, de la littérature, nous passons aux arts du dessin, nous pouvons dire que les statuaires et les peintres se sont inspirés d'Homère, soit directement, soit indirectement. C'est Homère qui, grâce à son génie plastique, fit voir à l'imagination des Grecs les

figures des dieux, que les Phidias et les Polyclète réalisèrent longtemps après lui. On dit que Phidias, quand il créa le type de Zeus olympien, avait l'esprit obsédé de quelques vers de l'Iliade. Et certainement Homère donna le branle à l'imagination de plus d'un artiste grec.

Descendons le cours des siècles; une nouvelle religion détrôna les dieux d'Homère, elle ne détrôna pas le poète. Il continua d'être lu et commenté dans les écoles de Byzance. Sous les Comnène, au XIIème siècle, l'archevêque

Eustathe composa, avec les extraits des critiques et des interprètes anciens, un volumineux commentaire sur l'Il. et l'Od., que nous possédons encore. A ce point l'autorité d'Homère était établie, il avait captivé les imaginations, il dominait sur les esprits. Il dura plus longtemps que Zeus et Apollon, et il se trouva que le poète était plus immortel, plus divin, que les ~~divinités~~ dieux qu'il avait chantés.

Épopée grecque

Nous avons parlé de l'influence d'Homère, de ce fait extraordinaire de vieux poèmes qui ne vieillissent pas d'une nation qui, pendant plus de mille ans, malgré les changements de la langue, des mœurs, et des croyances, continue de lire, de goûter, d'admirer, les plus anciens monuments de sa litt, et d'être en communication directe avec les origines de sa civilisation. De là cette forte unité de la litt. grecque, cette évolution normale, aussi régulière que complète et variée, cette tradition continue dont la chaîne n'est rompue par aucune révolution.

Mais si l'hist. des lettres grecques commence par Homère, la poésie grec, l'esprit grec n'ont pas

9/13

commencer par lui. Il est vrai qu'Horace pose en principe que les écrits des Grecs sont d'autant meilleurs qu'ils sont plus anciens. Il semble accorder aux Grecs le privilège d'une perfection primitive et quelq. sorte innée, privilège qu'il refuse aux Latins. Mais quelq. doués que les Hellènes aient été pour la poésie et les arts, ils étaient des hommes et soumis aux lois de la nature humaine. A moins de croire à la divinité des Muses et à une révélation surnaturelle, on n'admettra point que la poésie grecque ait pu commencer par l'Il.
Les Grecs eux-mêmes n'ont jamais appliqué aux choses humaines

le mythe de Minerve sortant toute formée, dans la force de sa jeunesse et de sa beauté sévère, du cerveau de Jupiter.

Vicere fortes ante Agamemnona

Ce mot peut s'appliquer au poète qui chanta Agam. L'Il. et l'Od. n'ont pas été le premier, mais le dernier mot, de toute une phrase de la poésie grecque. Mais quels poèmes préparèrent ces deux épopées? quels poètes précédèrent Hom? Si vous aviez fait cette question à un Athénien du temps de Périclès, il vous aurait parlé d'Orphée et de Musée. Jusque vers la fin du dernier siècle plus d'un helléniste aurait fait la même

réponse. Cependant tout en prononçant les mêmes noms les uns et les autres n'auraient pas entendu les mêmes poèmes.

Faisons d'abord parler les anciens. Aristoph. dit Gren. 1032

Ὀρφεὺς μὲν γὰρ τελετάς θ' ἡμῖν κατέδειξε φόνων τ' ἀπέχεσθαι,
Μουσαῖος δ' ἐξακέσεις τε νόσων καὶ χρησμούς.

Viennent ensuite Hésiode et Homère. Ces quatre poètes sont énumérés dans le même ordre dans l'Apologie de Platon (p. 41.A) Socrate serait heureux de les rencontrer parmi les morts. Socrate, ou si vous aimez mieux Platon, se conforme ici aux opinions reçues sur les vieux poètes*. Mais la rédaction des poèmes qui couraient sous

De même par Hippias dans le fr. cité par Clém. d'Al. Strom. VI, p. 745 Pott = Fr. Hist. Gr. II, 62.

* Phérécyde et Hellanikos (fr. 5, 6) faisaient descendre Hom. et Hésiode, cousins à la [illegible], par une longue série d'intermédiaires chimériques, du vieil Orphée.

les noms d'Orphée et de Musée ne remonte pas plus haut que l'époque de Solon et de Pisistrate, où l'on voit se répandre dans la Grèce les mystères Dionysiaques ou Orphiques. Onomacrite, Kerkops, d'autres en étaient les auteurs présumés. Nous avons de leurs poëmes de très rares fragments, auxquels il faut ajouter quelques renseignements épars dans les auteurs, peu nombreux malheureusement et quelquefois contradictoires. Tout cela est tr. intéressant pour l'hist. des idées religieuses dans la Grèce, mais il serait prématuré d'en parler à propos des

10B

origines de la civilisation hellénique. Les hommes instruits, les esprits critiques, pénétrèrent de bonne heure la fraude pieuse, qui se couvrait du manteau de noms vénérés de la plus haute antiquité. Hérodote dit déjà (II. 53) que les Grecs ne possèdent rien de plus ancien que les poèmes d'Hésiode et d'Hom. Remarquez que lui aussi les nomme dans cet ordre, sans doute par ce que la Théogonie semblait devoir précéder l'Iliade. Tel était aussi [au sujet des poèmes Orphiques] l'avis d'Aristote. On lit dans Cicéron N. D. I 38. Orpheum poëtam docet Aristoteles nunquam fuisse. [[frag. ~~VII~~ Rose] * [Philopon. ad Ar. De anima, I, 5] Cf. Suidas v. Ὀρφεύς; Schol. Aristide III, p. 545.

---

* À propos des mots ἐν τοῖς Ὀρφικοῖς καλουμένοις ἔπεσι, Philopon dit: λεγομένοις εἶπεν, ἐπειδὴ μὴ δοκεῖ Ὀρφέως εἶναι τὰ ἔπη, ὡς καὶ αὐτὸς ἐν τοῖς Περὶ φιλοσοφίας ~~[illegible]~~ λέγει· αὐτοῦ μὲν γάρ εἰσι τὰ δόγματα, ταῦτα δέ φησιν Ὀνομάκριτον ἐν ἔπεσι κατατεῖναι. Aristote ne [illegible] donc [illegible] l'authenticité de la doctrine.

~~Cel était aussi les sentiment~~

Les savants d'Alexandrie et ~~de~~ tous les hommes éclairés de l'antiquité en ont jugé de même.

Il existe encore sous le nom d'Orphée un recueil d'Hymnes et deux poèmes intitulés, l'un Argonautica, l'autre Lithica, c.a.d. sur la vertu magique des pierres précieuses. Ces productions des derniers siècles du paganisme ont passé longtemps pour de vénérables restes de la plus haute antiquité, surtout les Hymnes et les Argonautiques. Peu d'esprits critiques, comme l'évêque Huet, avaient entrevu la vérité.



10p

[Éd. des Orphika, Leipz. 1805

]; se fondant sur les indices historiques du préambule, avait déjà assigné les Lithika (éd. Londres 1781). — Les Hymnes ne sont pas tous du même siècle.

G. Hermann [les mit définitivement à leur place historique. Il démontra par des preuves tirées de la langue et de la facture du vers que les Argon. sont du 4e siècle. C'est, à la même époque que Tyrwhitt,]

[Ces productions sont rangées aujourd'hui avec les oracles sibyllins, qui avaient ~~aussi,~~ aussi longtemps abusé la crédulité des savants, comme des ignorants.

Mais, si ces poésies sont apocryphes, faut-il pour cela rejeter la tradition d'une ancienne poésie religieuse, sacerdotale, venue de la Thrace, ou plutot de la Piérie?

Les Thraces ont été considérés par les Grecs, comme des Barbares, et on s'étonne de voir un ~~peuple~~ personnage de langue étrangère figurer en tête de l'hist. fabuleuse de ~~la~~ la religion et de la poésie des Hellènes. Mais les

~~Les~~ Piériens faisaient-ils vraiment partie de la nation des Thraces (historiques)[1]? Ne les a-t-on confondus avec ces derniers, ~~que~~ depuis que

1) Thamyris est appelé Thrace dans Il. II, 595. Bursolt (Flach?) n'est pas arrêté par ce passage, assez incommode, ce me semble, ~~pour~~ son système.

les rois de Macédoine les avaient chassés de leur pays pour les transplanter près du Mont Pangée. (Thuc. II, 99, 3)? Les Thraces, dont il est question dans les légendes attiques, béotiennes, ailleurs encore, sont-ils de nation et de langue barbares ou congénères aux Hellènes? Ces questions obscures sont diversement résolues. Petersen, Ursprung der Theogonie, et Flach, Gesch. der griech. Lyrik, font fleurir cette poésie sacerdotale entre Homère et Hésiode et l'attribuent au peuple phrygo-arménien des Thraces. D'autres, et en dernier lieu Busolt Gr. gesch. I p. 228, croient à ~~une~~ la confusion que je viens d'indiquer comme possible. +

+ Hermann-Thumser, Staatsalt. p. 53 sq. donne la bibliographie et se range à l'avis de ceux que les Thraces, avancés dans la civilisation à l'époque homérique grâce à des influences orientales, rétrogradèrent ensuite.

Le fait est qu'Orphée est dans Pindare un chantre apollinéen et [s'opposait encore au culte de Dionysos, tandisqu'ailleurs, et particulièrement pour les Orphiques il est le prophète de Dion. [Dion avait, dans les temps historiques, un fameux oracle sur le mont Pangée (Hérod. VII, 112)

[N. au] Homère ne semble connaître qu'Arès comme le dieu principal des Thraces. Cependant la légende de Lycurgue et de Dion est rappelée dans l'épisode de Glaucos et de Diomède.]

Quoiqu'il en soit, l'Il. et l'Od. témoignent elles-mêmes, si on

[que, dans un drame d'Eschyle, il

Oa

sait les interroger, qu'elles furent précédées [d'une poésie religieuse relative aux actions et à la filiation des dieux. Tout humaine que soit la poésie homérique, les dieux ~~n'~~en sont pas absents, l'élém. divin y tient au contraire ~~y tient~~ une grande place. Et ~~il~~ le poète ne l'a pas inventé~~e~~. ~~Il~~ ~~le poète ne l'a~~ l'a trouvé, non seulement à l'état vague dans les croyances de la nation, mais déjà fixé jusqu'à un certain point par des interprètes autorisés, c. à. d. par des poetes que nous appellerons

[non seulement de chants héroïques, mais aussi"

11 p

des poètes religieux, à défaut d'une qualification plus expressive et plus juste. [Et d'abord, les dieux portent chez Homère ~~des~~ noms et des épithètes constants, évidemment consacrés par la tradition. Certaines épithètes sont devenues assez usuelles pour remplacer le nom propre. Τριτογένεια (d'un sens déjà obscur sans doute pour le poète). Ἐννοσίγαιος. Γλαυκῶπις (chouette?), Βοῶπις (est cependant appl. à d'autres déesses en dehors d'Héra, et même à des mortelles) Ἀργειφόντης (appl. à un mortel), Ἀμφιγυήεις, Αἰγίοχος. Ἑκάεργος &c. [Ensuite, on trouve dans Hom. des allusions à des ~~fables théogoniques~~ incidents de l'histoire des dieux : le poète y touche

dans les racontes, et semble les supposer connus.

Fables théogoniques. Ὠκεανόν τε θεῶν γένεσιν καὶ μητέρα Τηθύν (Il. 14, 201; 302 cf. 246)

Théomachies. Les Titans précipités dans le Tartare

Il. 8, 478. Οὐδ' εἴ κε τὰ νείατα πείραθ' ἵκηαι
γαίης καὶ πόντοιο, ἵν' Ἰαπετός τε Κρόνος τε
ἥμενοι. Cf. 14, 274; 15, 224.

14, 278 θεοὺς ... τοὺς ὑποταρταρίους οἳ Τιτῆνες καλέονται.

Les fables nous sont familières, d'autres sont moins connues, obscures pour nous.

Il. 1, 396 – Révolte des dieux Olympiens contre Ζεύς. Thétis le sauve en lui amenant un auxiliaire redoutable, le géant marin Ægéon.

Il. 1, 590. Héphestos précipité du ciel, parce qu'il prend le parti de sa mère Héra dans une querelle que celle-ci a avec Zeus.

Il. 15, 18. Dans une de ces querelles domestiques, Héra est suspendue dans la nue, les mains liées par une chaîne d'or, et deux enclumes attachées aux pieds.

Homère touche rarement et rapidement à ces récits (bizarre/grossiers) de la fable des dieux; mais il les connaît.

12 13

[Enfin les dieux d'Homère forment déjà une famille, ou si l'on veut, un État, dont le père et le chef est Zeus, et la résidence du dieu souverain, le centre où ils se réunissent tous, c'est le mont Olympe, dont la cime neigeuse se perd dans les nuages et se confond avec le ciel, au point qu'Olympe et Ciel sont devenus deux termes synonymes. Or l'Olympe se trouve précisément dans la Piérie, la patrie de ces vieux poëtes Thraces; là est aussi le culte des Muses le plus ancien dans la Grèce, là sont les fontaines

de Pimpla et de Libèthron; c'est
de là que le culte des Muses, on
ne saurait en douter, fut transporté
au mont Cithéron dans la
Béotie, et au Mont Parnasse
dans la Phocide, où les Muses
~~à leur tour leurs~~ eurent de
~~même~~ leurs fontaines sacrées.
Ces indices nous conduisent au
Nord de la Thessalie, (dans le canton appelé Piérie), comme au
berceau d'une poésie anté-homérique
consacrée de préférence aux tradi-
tions relatives aux dieux.

A côté de ces indices tirés de
l'examen des épopées homériques,
l'analogie vient à l'appui d'une



120

première poésie plus ou moins sacerdotale. Nous voyons généralement ~~que~~ chez les nations [dont on a le mieux étudié l'histoire,

[et surtout chez celles

Que la poésie religieuse précède la poésie historique, et les dieux sont chantés avant les hommes. Nulle part ce fait n'est plus frappant que dans l'Inde antique, où la litt. s'ouvre par les hymnes du Rig-Véda. Or les Hindous sont de la même souche indo-européenne dont les Grecs font partie. J'invoque une simple analogie, je n'ai garde d'identifier la poésie primitive des Hellènes avec celle

des Aryens de l'Inde. Émile Burnouf fait des légendes védiques le premier chapitre de la religion et de la poésie des Grecs. Ce n'est plus là de l'histoire, mais de la fantaisie. Les identifications de la myth. comparée sont sujettes à caution. Les mêmes radicaux dans les deux langues ne prouvent pas ~~l'exist~~ à eux seuls l'existence des mêmes mythes[1]. Toute cette science de la myth. comparée est moins avancée et moins sûre que la grammaire comparée, sur laquelle elle s'appuie.

Exemple.

1) (Χάρις, χάριτος vient, comme le sanscrit Harit d'un radical qui veut dire lumière, joie. Les deux mots sont identiques. D'accord. Mais si les chevaux attelés au char du Soleil sont appelés dans le Rig-Véda les brillantes, Harits, il ne s'ensuit pas que les Χάριτες (Grâces) des Grecs aient été d'abord les cavales d'Hélios? Le latin vulpes, volpes répond à l'allemand Wolf : c'est le même mot. Dira-t-on que le renard et le loup sont la même bête?

---

1) Max Mueller, Nouv. Leç., II, 94-100 de la trad. franç. — Cité par Decharme, p. 209, qui fait aussi des réserves semblables.

Mais quelle idée doit on se
faire de cette poésie religieuse ?
Qu'est-ce que les dieux qui en
font l'objet ? Les personnes divines,
leurs actes, leurs légendes, sont,
du moins pour la plupart, le
résultat de l'impression produite
sur les âmes primitives par
le spectacle de la nature :
La naissance du jour ~~est la appari~~ et le retour
~~tion~~ de la lumière, c'est le "Dieu Soleil" triomphant
des ombres de la Nuit ; sa
disparition vers le soir, est sa
défaite journalière ; le réveil
de la nature au printemps, sa
mort lamentable à l'approche de

l'hiver ; les fureurs de la mer, les tremblements de terre, et plus que tout le reste, la foudre (3) lancée du haut du ciel, les nuages (2) amoncelés, les frayeurs de l'orage (1), puis le ciel souriant de nouveau, et la sérénité succédant à tant de troubles, voilà ce qui frappa l'imagination des hommes, ce qui apparaissait à leur intelligence enfantine comme les actes et les souffrances d'êtres surhumains.

L'égide de Zeus (αἰγίοχος) avec la tête de Méduse n'est autre chose que le nuage qui porte la foudre ; le trident de Poséidon (Ἐννοσίγαιος) fait trembler

horribili super aspectu mortalibus instans.

13 D

la terre. Le ciel fécondant la terre au printemps, c'est l'union d'un grand couple divin [. Tum pater omnipotens fecundis imbribus aether | Conjugis in gremium laetae descendit, et omnes ~~..~~ | Magnus alit, magno commixtus corpore, fetus. — "Quand la terre est nubile et brûle d'être mère". [Virgile et André Chénier ont fidèlement rendu les images des vieux poètes, ~~conformés~~ et ces vieux poètes, à leur tour | à des croyances primitives. Le mythe de Perséphone, ravie par Hadès, obligée de séjourner un tiers de l'année sous terre, rendue

[, diversement nommé : Οὐρανός et Γαῖα, l'expression la plus transparente. Eschyle, fr. 44. [illegible]. II, 325.

[Quand le ciel « de sa puissante épouse remplit les vastes flancs ».

| se conformant à

tous les ans à sa mère et à la
lumière du jour, est un des
mythes les plus transparents.
C'est ~~la mort de~~ le réveil au
printemps de la nature, qui
se ~~réveille~~ meurt tous les ans à l'approche
de l'hiver. ~~Le~~ Certains ~~traits~~ partic[…] du mythe de Dionysos
et les fables relatives à d'autres
dieux ~~[illegible]~~ d'un caractère plus local
et moins connus, sont la tra-
duction mythologique des
mêmes phénomènes. Le géant
Typhon qui tend ses têtes hideuses
et ses ~~mille~~ innombrables bras contre le ciel
et livre combat aux dieux en pous-
sant des sifflements affreux, est
une image ~~transparente~~ impossible à méconnaître des
phénomènes volcaniques. En

148

général les grandes révolutions de la nature subjugaient l'imagination des hommes. C'était pour eux des drames aux acteurs surhumains. Voilà ce qui défrayait la poésie primitive, poésie qui n'est que la traduction fantastique de faits naturels mais qui ne laisse pas d'être religieuse. Les hommes se sentaient petits en face d'êtres mêlés à des combats si gigantesques; ils les redoutaient, les priaient, les adoraient. Si on voit avec raison dans

une grande partie de la mythologie un essai d'expliquer les faits naturels et comme une espèce de physique enfantine, il ne faut pas oublier que cette physique constituait des croyances, formait une religion et donnait lieu à un culte.

~~Je n'oublie~~ Il faut ajouter ~~pas~~ que l'homme, ses facultés, ses passions, enfin tous les faits qui se passent en nous-mêmes, ont aussi été considérés comme les effets d'une action divine, et se trouvent au fond d'une

14D

partie de la mythologie.
Mais il suffit d'indiquer ici
certains traits généraux.
Peut-on déterminer la forme
de cette poésie? Avait-elle
un caractère épique? Ne se
composait-elle pas plutôt
de chants lyriques? Je crois
qu'il n'y a pas lieu de faire
ces distinctions, et que les premières
expansions poétiques renfermaient
les germes confus de tous les
genres qui se constituèrent
plus tard. Les poètes de l'épopée
ἀοιδοί sont encore appelés aèdes, chanteurs;

Tous les vers ont été mesurés d'abord par la musique, et, ajoutons, par les mouvements du corps, la marche ~~ou~~, la danse, le geste : Ce qu'on appelle les pieds de l'hexamètre ou de tout autre vers, n'est autre chose que la parole mesurée par les pieds, les pas, des danseurs. Or, la danse, qui frappe les yeux, a quelque chose de dramatique ; elle devient facilement imitative. La musique et les chants, inutile de le dire, voilà ce qui constitue le lyrisme. Le récit des actions, des aventures, ~~des souffrances~~ πάθη d'un dieu, voilà

15 B

des éléments épiques. Il n'y a donc pas lieu de distinguer, ni de se demander si c'est le lyrisme ou la narration qui a présidé au berceau de la poésie. ~~Cette~~ Toute discussion à ce sujet me semble vaine. Il faut dire Ὁμοῦ τὰ πάντα comme dans le Chaos primitif d'Anaxagore. Mais ~~il~~ on doit ~~faut~~ ajouter que le premier genre distinct sorti de ces rudiments confus, c'est le genre narratif. Il est plus facile de raconter que d'exprimer ce qui se passe dans notre coeur: les peuples jeunes sont comme*

les enfants, qui aiment qu'on leur dise une histoire. Aussi la poésie épique est-elle la première qui se développe et arrive à une certaine maturité.

15 D

J'ai ~~parlé~~ osé d'une poésie religieuse antérieure à l'épopée homérique. N'est-ce pas trop de hardiesse? et peut-on ressaisir par l'induction une phase de la poésie hellénique dont il n'existe aucun monument?

Il n'est pas tt-à-fait vrai de dire que cette poésie primitive ait complètement disparu. Elle a laissé des traces. nous l'avons vu, dans Homère, et elle subsiste dans ce qu'on appelle la myth. grecque, vaste ensemble, qui a été augmenté sans doute par les poètes, ~~par les en général~~ disons mieux par les hommes, des âges suivants

mais dont le fond remonte sans doute à l'époque pré-historique. Les Grecs semblent s'être arrêtés moins longtemps que les Aryas de l'Inde à cette poésie religieuse et contemplative. La race hellénique était active, les expéditions lointaines, les migrations, les colonies tournèrent ailleurs l'esprit des Grecs. Les choses humaines primèrent de bonne heure le spectacle de la nature ; une poésie plus énergique chantait les hauts faits des guerriers, en y mêlant toutefois les dieux ; et, à ce mélange, à ce contact, les dieux se dégagèrent de plus en plus de



la nature, et, sans cesser d'en représenter les éléments et les forces, ~~ils~~ prirent cependant un ~~caractère~~ (caractère ~~physionomie~~) plus personnel, plus humaine. C'est là un fait important que l'étude des poèmes homériques fait, "pour ainsi dire", toucher du doigt.

Les héros prennent donc le pas sur les dieux, nous voilà arrivés à la poésie héroïque: nous n'en sommes pas encore à l'Il., composition trop vaste, trop compréhensive, pour n'avoir pas été précédée d'essais

une physionomie

Deux exemples, souvent cités. Quand Poséidon, un glaive étincelant à la main, conduit les Ach. à la victoire, la mer montait et venait baigner leurs vaisseaux et leurs tentes (Il. 14, 392). — Au l. 21 Achille a fait un carnage sur les bords et dans le lit même du Scamandre; le fleuve déborde et faillit engloutir le héros: il est irrité contre lui, mais la cause naturelle ne laisse pas d'agir aussi: son cours est obstrué par l'entassement des cadavres.

plus simples, plus modestes.

Nous voyons réunis dans ce grand poème les guerriers de tous les peuples de la Grèce, et aussi les dieux de toutes les tribus. Comment s'est opérée cette réunion, cette fusion des traditions locales, cette première unité hellénique, résultant d'une poésie d'un caractère national ? L'histoire est là pour répondre, du moins en partie, à cette question. [Laissons de côté pour un moment l'histoire fabuleuse, l'expédition des Argonautes, la guerre d'Argos contre Thèbes, la guerre de Troie,

16 D

ces sujets de l'épopée dont le fond réel se perd dans le demi jour de la fable. L'hist. grecque commence avec la migration des Doriens et leur établissement dans le Péloponnèse. Cette dernière migration entraina un ébranlement général, un déplacement d'une grande partie des peuples ~~établissements~~ de la Grece. Nous voyons émigrer les vieilles races, des essaims de colons se portent, à travers les iles de la mer Egée, vers l'Asie Mineure, et couvrent le rivage occidental de ce beau

pays d'une bordure de villes grecques appelées à une prospérité précoce. Là sont les ~~Achéens~~ d'Argos et de Mycènes ~~avec leurs souvenirs des rois~~ les Pélopides, dont la ~~si~~ puissance et la ~~si~~ richesse ~~souvenir~~ ont été attestées encore aujourd'hui par les ruines de l'antique château de Mycènes, la porte flanquée de lions, enfin les tombeaux, découverts par Schliemann, les constructions singulières que les Grecs de l'âge ~~héro~~historique regardaient comme des trésors ~~souterrains~~.(1)

Éoliens, dont les ~~rois~~ princes descendaient, d'après la tradition, des ~~premiers~~ rois Achéens 2

1) Busolt, Gr. Gesch. I, p. 66 sqq. avait (avec Niese, Homer. Poesie, p. 213 et Milchhoefer) attribué les tombeaux de Mycènes et leur contenu à l'époque Dorienne (12e ou 11e siècle, ép. des Ramessides en Egypte). Depuis, les fouilles de Tsountas et le livre d'Helbig l'ont converti (II, Vorwort).

17 B

(A côté de ces descendants des Achéens du Péloponnèse se trouvent ceux qui portèrent les premiers le nom d'Hellènes et qui habitaient ~~un coin de la Thessalie~~ le midi de la Thessalie. Leur tradition parlait d'un ancien roi, le grand Pélée, établi sur le mont Pélion, dont un arbre lui a fourni la lance gigantesque, irrésistible, ce frêne du Pélion, Πηλιάδα μελίην, dont il est question dans l'Il. Ce roi est uni à une des nymphes de la mer qui baigne cette montagne, et de cette union naît le plus ~~célèbre~~ glorieux des héros, le grand Achille

Les Ioniens, [conduits par des rois ~~Néo~~ Néléides, chantent Nestor et ses fils, descendants d'un de Nélée, fils de Poséidon. Ce dieu de la fête des Panionia au cap Mycale les protège, comme Héra, l'Argienne, protège Agamemnon; comme Zeus, Dodonéen, protège Achille. Tenons nous en à ces trois peuples; on pourrait en ajouter (surtout les Doriens au sud, les plus éloignés de la Troade) d'autres. Il est à remarquer ~~que les noms des Ioniens~~ [ne se lit qu'une fois dans les deux poèmes, et pour désigner les Athéniens (Il. XIII, 685). Les Ath. eux-mêmes, ainsi que leurs chefs, jouent un rôle très secondaire dans l'Il. Les Doriens, Δωριεῖς

[arrivés plus tard et

~~que les ... ét~~ itions: que les traditions et les dieux Doriens n'ont point de place dans l'Iliade, à une exception près dont nous parlerons plus bas. Quant aux noms des 3 tribus, ceux d'Ioniens, ~~des Doriens~~ d'Eoliens ne figurent pas ou plus ~~point~~ ou figurent très exceptionnellement dans les deux poèmes. A côté des noms désignant une ville ou une peuplade déterminée, le nom d'Achéens seule est générale; les noms de Danaens et d'Argiens sont généralisés. ~~Ἰάϝ~~ 1)
Ἰάονες

1) Les Aqaiwaša, qui envahirent le Delta oriental sous Meneptah (vers 1225) en compagnie des Turuša, Šardana etc, peuvent être identifiés avec les Achéens, quoi qu'en disent Brugsch et les savants allemands qui le suivent. Maspero l'assure. — Les Danauna, un des peuples maritimes, émigrant avec femmes et enfants, et battus en Palestine par Ramsès III (vers 1130) sont peut-être les Danaens. — Mais le nom des Ioniens ne figure pas dans les vieux textes égyptiens. Champollion a été induit en erreur par la forme copte, plus voisine de Ἰάϝονες d'un vocable égyptien.

-13 D

ne sont mentionnés qu'une seule fois, à propos des peuples habitant la Crète (Od. XIX, 177)

Le nom des Eoliens ne s'y rencontre ~~n'y figure~~ pas du tout. ~~Les peuples~~

Lachéo-éoliens et ioniens, et leurs traditions se rapprochent donc sur la côte de l'Asie Min.

Les éléments de la colonisation sont les éléments de la poésie homérique. Mais il faut ajouter un autre point, le plus important de tous. Les colons de l'Eolide, qui prétendaient que des descendants d'Agam. les avaient conduits dans ce pays, s'établissent au nord de la côte, près de l'Hellespont,

dans l'ancienne Troade, là même où, d'après la tradition, leurs pères avaient combattu. Ils reconnaissent le théâtre de la guerre de Troie, ils font eux-mêmes la guerre aux descendants des Troyens, retirés dans les gorges du Mont Ida et gouvernés par des princes de la branche cadette, rivale des Priamides, des descendants d'Enée.[1]

1) Sittl. Gr. litt. Gesch. I, 37 nie que les Eoliens d'Asie, venus surtout de la Béotie, aient rien de commun avec les Achéens, et prétend que les mythes troyens leur étaient étrangers. Le seul Strabon (VIII 513) ~~leur~~ donne aux Achéens la qualification d'Eoliens. D'après Hés. Achéos n'est pas fils ou frère d'Aeolos, mais frère d'Ion, ce qui rapproche Achéens et Ioniens. C'est à peine si les rois de l'Eolide, dont la (prétention de) descendance des Atrides n'est probab. qu'une fiction politique, pouvaient s'intéresser à ces traditions. Sittl regarde l'Ionie comme le seul berceau des traditions troyennes.

18B

Je parle comme ceux qui croient à la réalité de la guerre de Troie. Beaucoup de savants la nient; considèrent les récits comme un reflet poétique des combats réels livrés par les colons ~~ach~~ éoliens aux habitants de ce pays, les Dardaniens de la montagne. Il y aurait là une prise de possession antidatée, un titre poétique fictif à la possession du sol. (K. Müllenhoff (Deutsche Alterthumskunde I p. 8-30 Berlin 1870) admet que les Achéens d'Argos, et après eux les Achéens de Thessalie, quand ils colonisèrent la Troade, trouvèrent la ville de Priam détruite.

Il n'admet cependant pas que les récits homériques aient un fondement réel dans l'histoire. S'attachant à la fable suivant laquelle Héraclès aurait détruit Troie avant Agamemnon, il pense que les Sémites, qui dominaient avant les Grecs sur la côte troyenne et les îles de l'Archipel, avaient détruit Troie longtemps avant l'arrivée des colons Ioniens, et qu'ils sont représentés dans la tradition par leur dieu, l'Hercule phénicien ou sémitique.)

Sans doute, il serait puéril de prendre pour de l'hist. les traditions poétiques de la Grèce,

18D

les détails, ~~Les~~ les noms des héros, du moins de la plupart d'entre eux, sont imaginaires. Mais on ne m'ôtera pas de l'esprit qu'il y ait au fond de cela le souvenir d'une grande ville prise et d'une destinée tragique. Où faut-il placer cette ville ? Ou, si l'on aime mieux, quel est ~~l'emplacement~~ l'endroit où le poème homérique place cette ville, réelle ou imaginaire ? Dans les temps historiques, il existait une ville du nom d'Ilion, obscure sous les rois Lydiens, et plus tard encore agrandie par Alexandre et surtout par les Césars, les Jules, les descendants d'Iules, d'Énée, de Vénus.

Les Iliens prétendaient occuper l'emplacement de la ville de Priam, et telle était l'opinion générale des anciens. Cependant un érudit de ce pays, Demetrios de Skepsis, et, d'après lui, Strabon (XIII) plaçaient cette ville plus haut dans la montagne. La querelle s'est renouvelée de nos jours. Un voyageur français, Lechevallier 1785-86, pensait que le site de Bounar-Bachi, à une distance assez considérable de la mer, au fond de la vallée, sur les premières pentes du mont Ida, était la Troie de Priam. Et plusieurs voyageurs, entre autres le grand stratégiste



Moltke, pensent que cette position qui domine le pays convient seule à une citadelle des temps primitifs. Cependant les fouilles de Schliemann ont ramené beaucoup de bons esprits à la tradition des Iliens. Leur ville se trouvait (sur un monticule, à peu de distance de la mer) qui porte aujourd'hui le nom d'Hissarlik. C'est là que ce voyageur enthousiaste d'Homère a retrouvé plusieurs villes enfouies dans les couches superposées du terrain. La deuxième de ces villes, deuxième par ordre d'ancienneté, fort au-

dessous de l'Ilion grec et romain, a été détruite par un incendie. On y reconnaît encore, dans sa partie supérieure, sur son Acropole, les restes de grands palais ; c'est là, suivant Schl., la ville de Priam, la Troie d'Homère. Dans une cachette s'est trouvé un trésor, qui serait le trésor de Priam. Qu'il y ait eu là une ville considérable, à une époque extrêmement reculée, il n'y a pas à en douter. On y trouvé des armes, des ~~instruments~~ outils de pierre~~s~~ et de bronze, des haches de combat en pierre, point d'épées de ~~fer~~ ~~bronze~~[1]. La poterie

---

1) De longues et larges lames de bronze étaient difficiles à fabriquer. On n'en trouve pas non plus dans les terramares italiennes et dans la nécropole d'Alba Longa. Au contraire dans les tombes royales de Mycènes, il y a des centaines d'épées de bronze. (Ilios, p. 640). Cela est très significatif !

19D

aussi est très primitive.
Au contraire, à l'endroit où Lechevalier et beaucoup d'autres placent la vieille Troie, sur le Bali-Dagh, derrière Bounarbachi, les fouilles n'ont rien donné de remarquable. La petite ville qui y existait ne remonte pas à une haute antiquité. Au contraire, sous la colline d'Hissarlik, l'accumulation des ruines et des débris dépasse seize mètres en profondeur. Schl. a fait connaître le résultat de ses premières fouilles dans son Ilios, 1880, et de ses fouilles postérieures

dans un volume ~~postérieur~~ intitulé Troja (et publié en) 1884. La traduction française publiée en 1885 sous le nom d'Ilios (par Mme Egger) renferme la matière des deux volumes.

Quoiqu'il en soit, c'est dans la Troade, au milieu de combats contre les indigènes que les vieilles traditions de la guerre de Troie se rajeunissent, se précisent, prennent un caractère de netteté, de réalité frappante. C'est ainsi que les traditions de Charlemagne et de ses guerres contre les ~~indif~~ infidèles furent ranimées par les croisades. On le fit même aller en Terre-Sainte, fiction que pourraient invoquer à l'appui de leur thèse les critiques aux yeux desquels la

la guerre de Troie n'est qu'une image antidatée des guerres soutenues par les colons éoliens.

Héros ~~plus~~ grands, idéalisés.

Mais, d'un autre côté, les traditions, tout en se précisant, s'idéalisent aussi, les hommes de l'âge héroïque sont plus forts, plus vaillants que les contemporains du poète. Hector lance contre les retranchements des Grecs une pierre immense que soulèveraient à peine du sol deux hommes vigoureux tels que les mortels sont actuellement, οἷοι νῦν

Il. XII, 447. βροτοί εἰσι : Cette formule revient plusieurs fois dans l'Iliade.

Fils ou petits fils de dieux, ces héros sont en communication directe avec les immortels. Les théophanies ne sont pas rares dans les deux poèmes. C'est là ce qui explique l'épithète de ἀμύμων, "sans fautes, irréprochable", qu'Égisthe porte au début de l'Odyssée, dans un passage où son crime est flétri. Il fait partie d'une génération vigoureuse à laquelle on prêtait une force et une beauté idéales. Plus tard, les héros qui combattaient à Troie devinrent des demi-dieux (Hésiode) et le terme même de ἥρωες désigna des êtres intermédiaires entre les dieux et

20 D

~~dans son volume postérieur intitulé Troja, 1884. La traduction française publiée en 1885 sous le nom d'Ilios renferme la matière des deux volumes.~~

les simples mortels; sens qu'il n'a pas encore dans Homère.

Accroissements de la tradition.

Les traditions de la guerre de Troie s'enrichirent aussi de figures et d'aventures qui y étaient d'abord étrangères. Le vieux Nestor appartient à une autre génération que les Achille et les Diomède, il figurait dans d'autres traditions, où on le faisait prendre part, plus jeune encore, à des guerres qu'il rappelle lui-même avec complaisance †.

† Telle est la guerre des Lapithes contre les Centaures, dont Nestor parle au 1er C. Ailleurs il conte ses combats victorieux contre les Épéens, voisins de Pylos (XI, 670-99); sa victoire en combat singulier sur un géant Arcadien Ereuthalion, armé d'une énorme massue. (VII, 132 cf. 4, 319) - Ces aventures sont plus anciennes que la guerre de Troie, remontant à des générations plus rudes, plus gigantesques. Aussi Nestor est-il arrivé à un âge extraordinaire. Il le fallait bien si on voulait le donner pour compagnon aux héros de la guerre de Troie. C'est ainsi que Tirésias vit durant 7 ou 9 générations. Mélampodie, p. 178 Kinkel.

Il est possible que les Ioniens dont les rois considéraient Nestor comme leur ancêtre, aient ajouté ce héros pylien, ainsi que ses fils, au fond achéen de la tradition. Voyez au début de l'Il. comment Agam. et Achille sont introduits au vers 7. Le poète les désigne simplement par leurs noms, il les suppose connus de son public. Nestor, au contraire, est présenté vers 247 sqq. en forme, ~~au~~ au moyen de plusieurs vers.[1] Il faut en dire autant du devin Calchas (v. 68 sqq.)

Ἀτρεΐδης τε ἄναξ ἀνδρῶν καὶ δῖος Ἀχιλλεύς.

1) Les douze fils de ~~Nestor~~ Nélée (Il. XI, 692) rappellent les douze cités de la confédération des Ioniens d'Asie. L'autel de Poseidon Heliconien (Il. 20, 403) est, d'après Rohde (Rh. Mus. 36, 407) celui du Panionion de Mycale (Herod. I, 148)

Nouveaux auxiliaires.

Parmi les auxiliaires des Troyens, les Lyciens et leurs chefs Sarpédon et Glaucos occupent la première place. Les Ioniens avaient [eu] à combattre les habitants de la Lycie, leurs voisins, et entrèrent [ensuite] avec eux en relations plus amicales. Quelques uns de leurs princes rattachaient leur arbre généalogique aux grands noms de la Lycie.* On a supposé avec vraisemblance que ces souvenirs du commencement de la colonisation ionienne contribuèrent à

---

* Hérodote I, 147 : Βασιλέας δὲ ἐστήσαντο (les colons de l'Ionie), οἱ μὲν αὐτῶν Λυκίους ἀπὸ Γλαύκου τοῦ Ἱππολόχου γεγονότας...

amplifier les récits du cycle troyen.

Une amplification plus évidente est celle de Tlépolemos, fils d'Hercule et chef des Rhodiens, que l'on voit dans le livre V de l'Il. 628 sqq. combattre Sarpédon et succomber sous les coups du fils de Zeus. Or, ce héros, ainsi que les Rhodiens, n'apparait que dans cet épisode (et dans le Dénombrement II, 653).

~~Les Rhodes était une des colonies doriennes, et ses colonies, postérieures à celles des Éoliens et de Ioniens, n'ont d'autre représentant dans toute l'Il. L'épisode en question peut donc être considéré comme relativement récent.~~

Les Lyciens et les autres peuples de l'Asie sont, comme de raison, alliés aux Troyens. Mais les Rhodiens et leur prince figurent dans les rangs des Achéens : anachronisme choquant, qui suppose les Doriens établis à Rhode du temps de la guerre de Troie, avant les migrations.

21 D

Accroissements de la trad. après l'Iliade.

[Ces hypothèses ne sont pas trop hardies ; des faits ~~constants~~ ~~bien~~ établis viennent à leur appui. En effet, nous voyons la fable de la guerre de Troie se développer et s'amplifier après l'Il. L'exemple le plus connu, mais non l'exemple unique, c'est le sacrifice d'Iphigénie, dont notre épopée ne sait absolument rien. De même, Néoptolème, fils d'Achille, inconciliable avec la fable primitive du jeune fils de Thétis, est absent, ~~de la~~ on peut le dire, de l'Il, quoique son nom figure dans certaines parties récentes des derniers livres. L'expédition de Mysie, Télèphe, Palamède, sont

d'autres figures et épisodes posthomériques. Nous en verrons d'autres exemples quand nous parlerons des épopées cycliques.

Ces accroissements de la légende que nous pouvons constater directement, nous autorisent à en supposer d'analogues que dans une époque plus ancienne où nous ne remontons que par conjectures. des sujets élastiques.

On peut dire, en général, que, si l'Asie Min. était le rendez-vous d'une foule de peuples de souche hellénique, la guerre de Troie est en quelq. sorte un rendez-vous de héros de toute provenance. Le sujet était éminemment élastique, et se prêtait aux amplifications. On peut en dire autant de la plupart des sujets chers à la vieille épopée. Le navire Argo ne porte sans doute pas une foule de peuples divers, comme

22 B

la flotte aux mille navires d'Agam[+]
mais ~~il~~ rassemble un nombre
prodigieux, sans-doute succes-
sivement augmenté, des plus
fameux héros de la Grèce.
La guerre des Argiens contre Thèbes
est une matière presque aussi
riche. Des sujets plus petits,
comme la chasse du sanglier
de Calydon, les jeux funèbres
de Pélias, permettaient aussi
l'introduction d'un grand nombre
de personnages illustres de tous
les cantons de la Grèce. Mais
aucun de ces sujets n'est aussi
considérable, aussi compréhensif,
d'une portée aussi nationale
que la guerre de Troie.

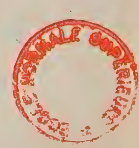
Voilà des conjectures sur les phases que la poésie grecque dut parcourir avant d'aboutir aux épopées homériques. Résumé.

Elles se fondent sur des analogies fournies par la poésie d'autres nations, sur des inductions tirées de l'analyse des p. homériques, sur des indications tirées de l'histoire des migrations et des colonies grecques.

En somme, il semble que les dieux furent chantés avant les hommes, ou d'abord, de préférence aux hommes.

que les traditions locales précédèrent les traditions communes à toute la nation. Et là, il ne faut pas oublier que les dieux sont locaux, comme les hommes.[1]

Enfin, l'inspiration individuelle développa et façonna les éléments traditionnels. Nous verrons que les poètes les modifient naïvement, en croyant être la voix d'un passé révélé par la Muse.



---

1) Cf. Alex. Bertrand „Les dieux protecteurs chez Homère".

22-D

Quels étaient ces poètes ?

Homère

1A

Rien n'est plus difficile, pour ne pas dire impossible, que de faire l'histoire de la ~~période~~ vieille poésie épique ~~de la poésie grecque~~ chez les Grecs, je ne dis pas avant Homère ; mais je parle maintenant de l'époque dont les monuments littéraires existent encore ou existaient dans l'antiquité. Tout repose sur des inductions, des hypothèses ; nous n'avons aucune donnée positive, aucun témoignage contemporain qui permette de déterminer la succession des ouvrages, leur date, la personne et la vie de leurs auteurs.

Au Vième siècle les Grecs possédaient un grand nombre de poèmes épiques, qu'ils attribuaient, du-moins en ~~très grande~~ majeure partie, soit à Homère, soit à Hésiode. Ces deux noms dominent la

18

[Simplification qui peut contenter la tradition populaire, mais qui ne suffit pas aux esprits critiques.

vieille épopée. [Hésiode, qu'on avait l'habitude de placer avant Homère, ou de regarder comme le ~~contemporain~~ aîné d'Homère, perdit plus tard cette priorité, quand une critique judicieuse eut remarqué que les poèmes hésiodiques ~~trahissaient~~ supposaient l'existence des poèmes homériques et portaient certains caractères d'une ~~époque~~ origine plus récente.

Commençons donc par Homère. Que savons-nous de sa personne, de son époque, de sa patrie, de sa vie, de ses ouvrages ? Ces points se tiennent, et, quelque

étrange que cela puisse paraître, il faut commencer par le dernier point des ouvrages, afin de bien se rendre compte des ~~restes~~ autres.

Or, plus on remonte dans l'antiquité grecque, plus on trouve qu'une grande partie du trésor épique de la nation était attribuée à Homère. Non seulement l'Il. et l'Od., mais les nombreuses épopées qui furent depuis appelées cycliques,[1] ~~beau~~ beaucoup des petits poèmes qui portent le titre d'hymnes, sans parler d'un certain nombre de poésies diverses, étaient attribuées

Ouvrages attr. à Homère.

1) R. Volkmann (Über Hom. als Dichter des ep. Cyclus, 1884) et E. Hiller (Rh. Mus. 1887) l'ont contesté. Mais ils ne m'ont pas convaincu.

10

au grand Homère. Quand l'esprit critique s'éveille, les doutes surgissent. Hérodote soupçonne que certains poèmes du Cycle ne sauraient être du même auteur que l'Iliade. Platon, Aristote et beaucoup de leurs contemporains sans doute, frappés de la supériorité de l'Il. et de l'Od. sur les autres productions épiques du vieux temps, réservent le grand nom d'Homère aux deux ~~grandes~~ épopées qui ont seules survécu. X Et encore ~~Et encore cette~~ ~~Cependant~~ cette restriction n'est-elle pas ~~encore~~ absolue. Nous voyons plus tard les poèmes cycliques attribués à d'autres poètes, disons mieux, à d'autres noms d'auteurs. Mais on est loin

de s'accorder à ce sujet. Le même poème est attribué à deux, trois, quelques fois même quatre auteurs différents. Il est évident que les littérateurs n'avaient aucune donnée positive à ce sujet, et que les attributions sont purement conjecturales. Il faut donc dire que le nom d'Homère était attaché à une bonne moitié des vieilles productions épiques. Si on l'a restreint plus tard à deux ouvrages, c'est que l'on jugeait que les poèmes les plus parfaits étaient seuls dignes de ce grand nom vénéré. Il n'y a là rien qui ressemble de loin à une ~~donnée~~ tradition historique



[Faut-il donc prendre le nom d'Homère pour un nom générique désignant, non un individu, mais un genre de poésie? Homeros veut dire "otage"; cela est sûr. Et toutes les autres explications[1] qu'on a voulu donner de ce nom reposent sur des étymologies hasardées ou chimériques. Ce nom ne rappelle point la profession de poète-chanteur, d'aède, comme les noms imaginaires de Phémios et de Démodocos. Il ressemble tout-à-fait à beaucoup d'autres noms propres, ~~en individuels~~ individuels. On peut donc croire qu'il y eut en effet un vieux poète de ce nom.+ Mais ce fait

Ὅμηρος

1) (p. ex. „celui qui assembla")

+ (Telle est aussi l'opinion de Wilamowitz, Homer. Untersuchungen (1884), p. 378.)

est assez insignifiant, puisque nous ignorons à quels ouvrages le nom d'Homère il faut l'attacher. Nous pouvons appeler Homère l'auteur de l'Il. et de l'Od., ou de l'un de ces deux poèmes, ou d'une certaine partie de l'un ou de l'autre; mais un nom, un simple nom, auquel ne se rattache aucune donnée biographique est chose indifférente. Le nom ne fait rien à la chose.

Voyons maintenant ce que les anciens disent de l'époque d'Homère, de sa patrie, de sa personne et des incidents de sa vie.

Époque d'Homère

Les plus anciens chroniqueurs

3B

grecs se figuraient qu'Homère avait dû voir lui-même les faits qu'il raconte, ou tout au moins en être très voisin par le temps. ~~Hellanicos~~ Hellanicos en faisait un contemporain de la guerre de Troie et le plaçait au XII ème siècle. Bien plus tard encore, le fameux grammairien Cratès de Pergame ne s'éloignait pas trop de cette date. En effet il plaçait Homère à la date des premières colonies éoliennes, soixante ans après la prise de Troie. Aristarque faisait d'Homère un Athénien et le faisait partir avec les colons qui s'établirent en Ionie

160 ans après Troie, au XIème siècle.

Apollodore, disciple d'Aristarque et chronographe célèbre, descendait cent ans plus bas, au Xème siècle.

Longtemps avant ces grammairiens, Hérodote (II, 53) ~~déclarait~~ croyait qu'Hésiode et Homère avaient vécu quatre cents ans avant lui, ~~πεντα~~ τετρακοσίοισι ἔτεσι δοκέω μευ πρεσβυτέρους γενέσθαι, καὶ οὐ πλέοσι.

Il faisait donc vivre Homère au IXème siècle. Mais il indique par les derniers mots que généralement on croyait le poète plus ancien. L'historien Théopompe descendait plus bas encore, il regardait Homère comme un contemporain du roi Gygès de Lydie et du poète

3D

*(à cause des Cimmériens, d'après Rohde, p. 557)

Archiloque (au 7e siècle*). Évidemment il n'y avait aucune tradition sur l'époque d'Homère ; et les conjectures des savants pouvaient se donner libre carrière. Il paraît que ces conjectures se fondaient en partie sur l'étude des poèmes homériques. Aristarque était frappé de l'affinité de la langue d'Homère avec le vieil attique, et ~~de l'~~ d'un autre côté il crut pouvoir induire de certains indices que le poète connaissait la migration ionienne. De là sa thèse chronologique*. Certains synchronismes influèrent aussi sur la détermination de l'âge

---

* Les savants pensaient qu'Homère, quand il parle ἐκ τοῦ ἰδίου προσώπου, fait
19f. allusion à des événements postérieurs à l'époque des récits, mais qu'il ne se permet pas d'anachronismes quand il fait parler ses héros.

d'Homère. Il est question dans les *Travaux et Jours* d'un concours poétique aux funérailles d'Amphidamas de Chalcis en Eubée, ~~et~~ dans lequel Hésiode fut vainqueur. On crut de bonne heure que le concurrent d'Hésiode n'avait été autre que le grand Homère. La date que l'on croyait pouvoir assigner au prince eubéen devint donc la date des deux poètes. On disait aussi, et particulièrement à Sparte, ce semble, que Lycurgue avait vu Homère dans l'île de Chios, et qu'il avait reçu de lui ses poèmes

Homère 4

40

L'époque de Lycurgue, très contestée, il est vrai, elle aussi, ~~croyaient~~ devint aux yeux de ceux qui croyaient à cette légende, l'époque d'Homère. Les motifs et les combinaisons qui amenèrent toutes ces dates si diverses ont été démêlés avec beaucoup de science et de sagacité par E. Rohde, Studien zur Chron der Gr. Litt. gesch. Rhein. Mus. 36. (1881) p. 380 et 624 sqq.)

Patrie d'Homère

Quant à la patrie d'Homère, on connaît la rivalité des villes qui prétendaient à l'honneur d'avoir possédé le poète. On parle généralement de sept villes, énumérées dans ce vers:

Σμύρνα, Χίος, Κολοφών, Ἰθάκη, Πύλος, Ἄργος, Ἀθῆναι

ou bien Κύμη, Σμύρνα, Χίος, Κολοφών, Πύλος, Ἄργος, Ἀθῆναι.

~~Sm~~ Smyrne est ici substituée à Ithaque,

En voilà donc huit. On pourrait

en ajouter d'autres, Ios, la Crète,

Chypre, etc. Les savants étaient bien

embarrassés. Le grammairien

Appion, qui vivait sous Tibère,

et était ce semble quelque peu

spirite, évoqua les ombres, mais

n'osa divulguer leur réponse.

L'empereur Hadrien consulta, dit-

on, la Pythie, laquelle aurait répondu

qu'Homère ~~nag~~ naquit à Ithaque

de Télémaque et d'Epicaste, fille

de Nestor (Cf. Od. III). Le poète

Antipater résout la question avec

plus d'esprit. Après avoir énuméré

les prétentions diverses, il conclut

Πάτρα τοι τελέθει μέγας οὐρανός· ἐκ δὲ γυναικὸς

οὐ θνατᾶς, πατρὸς δ' ἔπλεο Καλλιόπας.

La solution la plus savante est ~~de~~ celle de Sengebusch, longuement développée dans deux dissertations en tête de l'Homère de Teubner – Dindorff (4ième édit. et les suiv.) S. fait une synthèse de toutes les données relatives à l'époque et au pays d'Homère, et il croit avoir retrouvé ainsi le tableau de la propagation successive de la poésie homérique à travers les villes de la Grèce. Il nous fait passer de Smyrne à Chios, de là à Colophon, et ainsi de suite de proche en proche, la topographie s'accordant avec la chronologie + et il croit présenter ainsi l'histoire

authentique, non d'Homère, mais de la fondation d'écoles de chanteurs homérides, dans l'Eolide et l'Ionie d'abord, puis dans d'autres parties de la Grèce.

S. a mis dans cette étude beaucoup de science et une méthode rigoureuse, qui imposent au lecteur. Malheureusement ses prémisses sont inadmissibles, et tout son système, si habilement combiné, ~~est~~ mais formé d'éléments sans consistance, est ~~tout à fait~~ absolument chimérique

[Quant au titre de toutes ces villes, la plupart ne sont pas très sérieux. Argos, Ithaque, Pylos la patrie de Nestor, sont inventées à cause du rôle que ces pays ou les guerriers de ces pays

5 B

+ il l'aurait donné en dot à son gendre Stasinos de Chypre [Tz.]

[Phocée à cause de la Phokaïde (Ps.-Hérod. 15). — A Samos, les enfants chantaient en mendiant à une fête d'Apollon une chanson qu'on appelait Εἰρεσιώνη. Comme elle est en hexam., on l'attr. à Homère. Il faut donc qu'il vienne à Samos pour la composer, et naturellement il mendie lui aussi. — De ~~tête~~ même la Κάμινος, composée pour les potiers de Samos, autre chanson aussi attr. à Hésiode (Pollux X, 85)

jouent dans l'épopée. Chypre est le lieu où le poème des Cypriaques fut, dit-on, composé.+ Colophon réclamait Homère à cause du Margitès (Ἀγών. 1) [. Athènes était considérée comme la métropole des colonies ioniennes, ~~et~~ et n'a que des prétentions indirectes. (Athènes n'éleva ces prét. que tardivement) Du reste, aucun des orateurs attiques, si jalouse de la gloire de leur patrie, ne fait d'Homère un concitoyen.

[A Chios florissait une famille d'Homérides. Ce fait, et aussi un vers de l'hymne à Apollon, 172

Τυφλὸς ἀνήρ* οἰκεῖ δὲ Χίῳ ἔνι παιπαλοέσσῃ

constituaient les titres de cette île,

titres très sérieux. Il faut noter cependant que l'aède aveugle dit <u>habiter</u> l'île de Chios, non y être né. C'est la ville de Smyrne qui passait généralement pour le lieu de naissance du poète, et les autres villes s'arrangeaient de façon à concilier leurs prétentions avec les droits de Smyrne. On disait à Ios que la mère d'Homère ~~avait~~ déjà enceinte, avait été enlevée par des pirates et ~~vendue~~ transportée ~~quitté cette île pour se rendre~~ à Smyrne. L'historien Ephore, qui voulait que Cumes, sa patrie, fût le berceau, non seulement d'Hésiode, mais aussi d'Homère, imagina une combi-

naison analogue. A Smyrne Homère passait pour fils ~~de la~~ du ~~rivière~~ fleuve Mélès et de la nymphe Créthéis. Cette légende, toute merveilleuse, fut ~~modifiée~~ rapprochée de la réalité vulgaire par ceux qui racontaient que la mère d'Homère, enceinte de Méon, avait donné le jour au poète sur les bords du Mélès (D); de là, les noms de Méonide et de Mélésigénès.

Simonide, Pindare, Thucydide font d'Homère le poète de Chios; Χῖος ἀοιδός désigne souvent Homère; mais ailleurs Pindare reconnaissait les titres de Smyrne, lesquels en effet étaient conciliables avec ceux de Chios: ville natale, séjour.

Smyrne était une colonie éolienne la plus voisine de l'Ionie et rattachée à cette dernière par la conquête; mais ce fait eut lieu après l'époque homérique, et la naissance à Smyrne fait

d'Homère un ~~Ionien~~ Éolien. Homère ~~et~~ Le pseudo-Hérodote insiste sur ce point. Cratès avait peut-être soutenu la même opinion. Cependant le caractère éminemment ionien des deux épopées frappe tous les esprits. Platon (Lois III 680 d) dit avec raison : Ἰωνικόν τινα βίον διεξελθεῖν ἑκάστοτε. [S'il est permis de substituer au personnage d'Homère la poésie homérique, on peut traduire la tradition qui fait venir le poète d'Éolide en Ionie, en disant que les légendes épiques, cultivées d'abord parmi les peuples Éoliens, ont reçu leur forme définitive grâce aux aèdes de

6 B

l'Ionie. Je rappelle ce que j'ai
dit plus haut de l'Ionien Nestor
introduit dans les traditions
achéennes d'Agamemnon et
d'Achille. Récemment un hel-
léniste allemand est allé bien
loin dans cette voie en tentant
une restitution en dialecte Éolien
d'une rhapsodie d'Homère (Fick)
D'un autre coté, Sittl nie ~~abso-~~
~~lument~~ d'une manière absolue que les Éoliens aient
été pour rien, ~~dans~~ non seule-
ment dans les chants homériques
mais aussi dans les traditions
qui en constituent la matière.

est assez insignifiant, puisque nous ignorerons à quels ouvrages il faut l'attacher. Nous pouvons appeler Homère l'auteur de l'Il. et de l'Od., ou de ces deux poèmes, ou d'une certaine partie de l'un ou de l'autre. Mais un nom ~~...~~ un simple nom, auquel ne se rattache aucune donnée biographique est chose indifférente. Le nom ne fait rien à la chose.

Vie d'Homère

Voyons maintenant ce que les anciens racontent de la personne d'Homère. Nous avons quelques notices biographiques assez courtes, que vous trouverez réunies dans les ~~Biographies~~ Βιογράφοι de

7 B

Westermann. La plus longue porte en tête le nom d'Hérodote. C'est un pastiche en dialecte ionien, probablement du IIème siècle après notre ère, écrit par un érudit qui voulait prouver la nationalité éolienne d'Homère 1). Cette Vie est intéressante par le grand ~~nom d'origine~~ nombre de détails, d'origine populaire ou savante, qu'elle contient. Mais, d'un autre côté, l'auteur ne cite ~~donc~~ pas ses sources, ne ~~rapporte~~ donne pas les noms des poètes et des littérateurs dont il suit ou dont il combat les opinions. Il ne pouvait le faire, voulant se donner pour le

1) Cf. J. Schmidt. De Herodotea quae fertur vita Homeri. Halle 1875.

vieil Hérodote. Sous ce rapport, Homère et les autres Vies, quoique plus succinctes, sont plus instructives. Le petit écrit du pseudo-Plutarque nous renseigne particulièrement ce que l'historien Éphore racontait d'Homère. Une autre Vie porte le nom du grammairien Proclos, mais elle est en effet de Jean Tzetzès; Valentin Rose l'a démontré. [Ajoutez l'article de Suidas. Enfin] Dans le Concours Ἀγών d'Hom. et d'Hés. il est question des deux poètes. En comparant ces Βίοι avec des données éparses dans les scholies d'Hom., dans Platon et dans d'autres auteurs grecs, on voit que, quoique rédigées tardivement, ces Vies contiennent

13

beaucoup de choses anciennes, qui n'en sont pas pour cela plus dignes de foi, ni même plus sensées.

Éliminons les inventions les plus transparentes, pour arriver, si c'est possible, à un noyau plus solide. Homère, dut avoir un maître en poésie: le disait-on, On imagina que l'aède Phémios, si vanté dans l'Od, avait été père adoptif d'Hom. et l'avait instruit dans sa jeunesse. Comme le poète sait tant de choses, connaît tant de pays et de peuples, il dut se préparer de longue main à son travail,

8c

recueillir les matériaux de son poème en voyageant, ~~et~~ Avec un peu de sagacité on ~~peut~~ crut pouvoir retrouver dans ses vers les ~~souvenir~~ noms de ses amis et de ses ennemis.

Mentès et Mentor sont vantés dans l'Od.; Hé bien! Hom. s'embarqua à bord du vaisseau de Mentès, et, tombé malade en Ithaque, il fut recueilli et soigné par Mentor.

Tychios ~~est~~, l'excellent ouvrier en cuir, qui fabriqua le bouclier d'Ajax, (Il. VII, 220). σκυτοτόμων ὄχ' ἄριστος ~~le ne ser~~ n'est autre qu'un cordonnier qui donna l'hospitalité au poète aveugle ~~à~~ à Néontichos, dans l'Éolide. Tout cela est tiré du pseudo-



Hérodote. Ailleurs on trouve des inventions *ejusdem farinae*. Le laid Thersite, baffoué dans l'*Il.*, était, au dire du scholiaste, auteur infidèle du poète. Echétos, désigné ~~un~~ comme prince méchant et cruel dans Od. XVIII, 85, ~~lui~~ avait fait du mal ~~à lui-même~~ au poète. Sous le nom de Démodocos, l'aède aveugle des Phéaciens, Hom. s'est introduit lui-même dans son poème, comme les peintres mettent quelquefois leur propre portrait dans un tableau d'histoire. Dans l'*Il.* (XXII, 51) il est question d'un roi des Lélèges, beau-père de Priam; ce prince, qui n'est mentionné qu'une seule fois, est appelé ὀνομάκλυτος Ἄλτης. Pourquoi cette

épithète ~~[illegible]~~ ~~c~~ au nom célèbre" ? C'est que Altès était le vrai nom de l'auteur de l'Iliade ~~du poète~~ /. Le poète Hermésianax, dans une pièce ~~dont~~ où il veut prouver que l'amour a inspiré tous les beaux vers, raconte que l'auteur de l'Od. était amoureux de Pénélope. Hermésianax voulait s'amuser, je suppose. Mais les inventions des grammairiens désœuvrés ne sont pas plus sérieuses. Comme ils n'avaient aucun détail sur la vie d'Hom., ils interrogeaient ses poèmes ~~afin de~~ " suppléer à cette ignorance, et ils méconnaissaient étrangement le caractère impersonnel de la vieille épopée.

Il faut en dire autant

9B

des incidents mentionnés dans les Notices biographiques. Un des plus connus et des plus jolis, c'est l'arrivée du poète aveugle dans l'île de Chios, où il est reçu

A admiré

par le berger Glaucos, après avoir failli être déchiré par les chiens. A. Chénier a mis cet épisode en beaux vers. Par le fait, les biographes d'Hom. ~~n'ont pas fait de grands~~ ne se sont pas mis en frais d'imagination, ils ont copié ~~tout~~ simplement une

Od. XIV

scène de l'Od. Ulysse arrivant chez Eumée, presque déchiré par des chiens, et ensuite charmant son hôte par des récits.

[Relevons certains traits communs à toutes les versions ~~récits~~. Le vieux poète mène une vie errante, il s'en va chanter de ville en ville ; il lui arrive même d'enseigner à lire et à écrire, il ~~se fait maître d'école~~. Ces traits ont une vérité relative. On voyait les rhapsodes, ~~les interprètes de la vieille épopée~~, parcourir ainsi les cantons de la Grèce, et on prêtait au grand poète la vie errante de ses interprètes. (ῥαψῳδοῦν, παιωνε, Platon, *Rép.* X, 600 B. Cf. *Lois* II, 658 B)
C'est dans les textes épiques que les enfants apprenaient à épeler : voilà pourquoi Homère est devenu maître d'école. Un autre trait, inséparable désormais de la figure

d'Homère, est qu'il était aveugle. On le disait, parce qu'on le regardait comme l'auteur de l'hymne à Apollon. Démodocos, dans l'Od. a aussi perdu la lumière des yeux +; de même le légendaire Thamyris qui osa défier ~~Apollon~~ les Muses. Le buste d'Homère a rendu ce trait familier à notre imagination, et ce buste, tout idéal, vaut mieux que tous les insipides récits de la vie du poète. Il était aveugle, comme le devin Tirésias, lui, le prophète du passé. Il semble détourner la vue de la génération affaiblie qui l'entoure, et regarder

---

\+ Τὸν πέρι Μοῦσ' ἐφίλησε, δίδου δ' ἀγαθόν τε κακόν τε,
ὀφθαλμῶν μὲν ἄμερσε, δίδου δ' ἡδεῖαν ἀοιδήν.

L'observation de Velleius, I, 5, 4, se retrouve dans la Vie de Tzetzès, p. 26, 43 Westerm., ce qui indique une source grecque:

en lui-même l'image de ses héros plus grands que nature et le ~~tableau~~ spectacle de leurs actions merveilleuses.

Homère 10A

L'aède dans Hom.

Il convient de placer à côté de ces récits assez futiles l'idée que les épopées elles-mêmes nous donnent de l'existence d'un aède. L'Il. ne fournit aucun renseignement à ce sujet ; le chanteur grec ne fait pas comme les bardes du Nord, il n'accompagne pas les princes à la guerre ; la poésie fait le charme des réunions paisibles. Achille marque que son esprit s'est détourné des batailles en chantant dans sa tente

10 B

(κλέα ἀνδρῶν.) la gloire des héros d'autrefois.

C'est le seul exemple que nous trouvions d'un prince s'adonnant aux exercices des aèdes. ~~Mais~~ Le chanteur tient une grande place dans l'Od. Ce que l'Il. nous apprend ~~au contraire~~ indirectement, l'Od. l'atteste directement. Phémios est évidemment écouté dans la maison d'Ulysse, comme Démodocos dans le palais d'Alcinoüs.

Le banquet, embelli par les chants de l'aède, c'est la suprême joie, la fleur de l'existence : οὐ γὰρ ἔγωγέ τι φημὶ τέλος χαριέστερον εἶναι ... Od. IX, 5.

ἢ ὅτ' ~~εὐφροσύνη κατέχῃ~~ εὐφροσύνη μὲν ἔχῃ κατὰ δῆμον ἅπαντα,
δαιτυμόνες δ' ἀνὰ δώματ' ἀκουάζωνται ἀοιδοῦ...

Aussi les aèdes sont-ils comptés avec les devins, les médecins,

Mais si la poésie n'a pas de place dans la tente d'Agam. où l'on délibère après le repas, au lieu d'écouter le le chanteur, elle paraît dans le banquet des dieux où règnent la sérénité et le rire inextinguible. A la fin du 1er livre de l'Il. les immortels ~~écoutent~~ se laissent ravir par la musique d'Apollon et les chants des Muses.

les hérauts, les charpentiers, les forgerons, parmi les membres les plus utiles de la société; au-dessous, bien entendu, des princes et de la noblesse. Ce sont des δημιοεργοί qu'on fait venir de loin; " ~~Elles~~ ces divins aèdes qui charment par leurs chants" (Cf. Od. XVII, 382-86).

οὗτοι γὰρ κλητοί γε βροτῶν ἐπ' ἀπείρονα γαῖαν. Je dis les divins aèdes: θέσπις ἀοιδός, θέσπιν ἀοιδήν sont des locutions familières à Homère. Elles rapprochent les aèdes des devins θεσπιῳδοί. Le verbe θεσπίζειν signifie « rendre des oracles ».

Tous les hommes honorent et respectent l'aède, " τιμῆς ἔμμοροί εἰσι καὶ αἰδοῦς, Od. VIII, 479; et l'action répond à la maxime. Ulysse, impitoyable pour les prétendants et leurs compagnons, ne pardonne qu'au héraut et au chanteur. Plus noble encore est le rôle attribué à l'aède d'Agamemnon; en partant

10 D

pour la guerre le roi lui confié son épouse, et tant que le divin chanteur veillait sur elle, Clytemnestre résistait aux paroles mielleuses du séducteur. Elle ne céda que lorsqu'Égisthe eût fait transporter l'aède dans une île déserte, où il périt.

Il est vrai que, si les détails biographiques, inventés par des esprits désœuvrés plutôt que par l'imagination populaire, font descendre le vieil Homère au niveau des rhapsodes besogneux et mendiants, les peintures de l'*Od*. embellissent probablement et ennoblissent le personnage de l'aède (Voyez

image avilie

image idéalisée.

ci-joint le rôle du jongleur dans un chanson de geste). Phémios se vante dans l'Od. (XXII, 347) de n'avoir pas eu de maître (αὐτοδίδακτος δ' εἰμί) Un dieu, dit-il, a mis dans mon esprit toutes sortes de récits (θεὸς δέ μοι ἐν φρεσὶν οἴμας παντοίας ἐνέφυσεν).

(La tradition et l'invention.)

On voit par là qu'il y avait dès lors des chanteurs qui se bornaient à répéter les vers qu'ils avaient appris d'un autre chanteur, d'un poète. Mais ces derniers croyaient tenir d'une inspiration divine l'œuvre de leur imagination. Est-ce à dire qu'ils inventèrent tout? Non, sans doute. Ils brodaient sur un fond traditionnel.

souvent façonné antérieurement par d'autres poètes. On lit dans l'Il. II, 484 « Dites moi maintenant, ~~ô~~ Muses! habitantes de l'Olympe, car vous êtes déesses, présentes partout, ~~vous~~ savez tout; nous autres nous n'entendons que la ~~Renommée~~ Rumeur et nous ne savons rien.

Ἔσπετε νῦν μοι, Μοῦσαι, Ὀλύμπια δώματ᾽ ἔχουσαι·
ὑμεῖς γὰρ θεαί ἐστε, πάρεστέ τε, ἴστε τε πάντα,
ἡμεῖς δὲ κλέος οἶον ἀκούομεν, οὐδέ τι ἴδμεν.

La ~~Renommée~~ Rumeur, κλέος, c'est la tradition, c'est la légende. Le poète indique que cette tradition est insuffisante, maigre, incolore. Il faut que le poète y ajoute les traits de détail, l'enrichisse d'incidents, anime

les personnages en les faisant parler conformément à leur caractère et à la situation où ils se trouvent enfin, qu'il ~~[illegible]~~ précise, qu'il colore, qu'il y mette la vie. Mais ce travail de son génie, travail en quelque sorte inconscient, apparaît aux esprits d'un temps naïf × et incapables d'analyser ce qui se passe au fond de nous-mêmes, comme l'inspiration d'un dieu. Ailleurs, Ulysse est étonné d'entendre chanter par Démodocos avec les détails les plus exacts, les aventures auxquelles le héros avait été mêlé lui-même. (Od. VIII, 486) "Démodocos, je te prise plus que tous les autres hommes. C'est la Muse

11 D

qui t'a enseigné, la fille de Zeus, ou c'est Apollon. Car tu chantes les aventures des Achéens dans un ordre si parfait, tout ce qu'ils firent et ce qu'ils souffrirent, tous leurs pénibles travaux, comme si tu y avais assisté toi-même ou si tu le tenais d'un témoin."

Δημόδοκ', ἔξοχα δή σε βροτῶν αἰνίζομ' ἁπάντων·
ἢ σέ γε Μοῦσ' ἐδίδαξε, Διὸς πάϊς, ἢ σέ γ' Ἀπόλλων.
λίην γὰρ κατὰ κόσμον Ἀχαιῶν οἶτον ἀείδεις,
ὅσσ' ἔρξαν τ' ἔπαθόν τε καὶ ὅσσ' ἐμόγησαν Ἀχαιοί,
ὥς τέ που ἢ αὐτὸς παρεὼν ἢ ἄλλου ἀκούσας.

Ce serait une grande erreur que d'inférer de ces vers que l'on n'appréciait alors dans un poète

(Ad Homère 11, 1) 11 A

L'aède d'Clytemnestre dans l'Odyssée et le jongleur dans la chanson de geste provençale Daurel et Béton.

Chanson publiée par Paul Meyer, 1880.

« Daurel et Béton est proprement la glorification du jongleur. Dès la 1e fois « que Daurel se présente à Beuve, » il reçoit en don un palefroi, et peu après c'est un château situé sur la mer et pourvu d'un port qui lui est donné. Mais Beuve sera amplement récompensé de sa libéralité ; s'il est le modèle des seigneurs, Daurel se montre le plus accompli des vassaux ; son dévouement est sans bornes, puisqu'il sacrifie son propre fils pour sauver le fils de son maître, et les ressources

11'B

de son esprit sont illimitées. Il se consacre tout entier à son jeune seigneur; il dirige son éducation, et lorsque le moment est arrivé de tirer vengeance du traître et de lui reprendre l'héritage qu'il a usurpé, c'est encore Daurel qui prépare tout et qui, par l'habileté de ses combinaisons, assure le succès final. Etc...

Meyer pense que le jongleur qui reçoit, contrairement à l'usage, un chateau en fief, a été substitué à un vassal de condition chevaleresque.

que l'exactitude des détails conformes à la tradition, sans attacher de prix à la beauté du récit.
Encore tout dernièrement, Sittl I p. 30 s'est trompé sur le sens de cet endroit.
Il faut y voir, au contraire, l'indice de cette disposition d'esprit naturelle aux ~~enfants~~ hommes d'un age naïf, et qu'on retrouverait bien aussi encore ~~dans~~ notre temps. Les esprits poétiques ont l'intuition des choses, ils enrichissent et transforment ce qu'ils ont appris. C'est ainsi que les choses ont du se passer, que les hommes ont du parler, cela est vraisemblable,



donc cela est vrai. L'imagination la plus vive, la plus créatrice, raconte les faits avec une foule de détails qui semblent en garantir la vérité. Enfantine encore, l'imagination est sa propre dupe, et semble se confondre avec la mémoire. C'est ainsi que la tradition et l'invention, l'histoire et la poésie, se mêlent, se confondent et sont reçues avec la même crédulité, la même foi naïve. Distinguer, τὸ κρίνειν, est l'oeuvre d'une intelligence plus mûre, la critique viendra plus tard, Thucydide est l'antipode d'Homère..

On voit par là que la tradition a besoin pour ~~se~~ être conservée et aussi pour s'accroître d'organes particuliers. La tradition est un dépôt qui ne fructifie qu'entre des mains ayant mission et caractère pour le garder. Ces dépositaires sont les poëtes chanteurs, les aèdes. Dans l'Od. ils sont les hôtes des maisons princières, toujours bienvenus, souvent appelés de loin, récompensés et estimés parce qu'ils charment les loisirs de la noble société devant laquelle ils paraissent, et parce qu'ils jouissent des faveurs particulières d'un dieu. Plus tard, on les

rencontrera dans les grandes réunions populaires, aux fêtes, aux panégyres, comme à la fête d'Apollon Délien, et bientôt des concours ~~de poètes y puis~~ poétiques y provoquent la rivalité des chanteurs. Enfin les successeurs des aèdes, les pauvres rhapsodes, débiteront les vieux récits aux rendez-vous des gens du peuple, sur la place publique, à l'ombre d'un grand arbre, ou en hiver dans l'atelier d'un forgeron. Toujours la poésie épique s'adresse à des auditeurs plutôt qu'à des lecteurs.

ὑπ' ἀγυιέ[illegible]

(Résultat.)

A quoi se réduit donc ce que l'on peut savoir sur la personne d'Homère, son genre de vie, sa patrie, son époque ? Il faut répondre à cette question qu'en tout ce que les anciens nous rapportent, il n'y a qu'hypothèses, inductions arbitraires, fictions frivoles, rien de solide enfin. Son époque même n'est nullement fixée : les opinions des chronographes varient du XIIième siècle au VIIIième ; il y en a même qui descendent jusqu'au VIIième. La personne d'Homère nous glisse entre les doigts, elle s'échappe semblable à ces ombres des défunts, dont il parle : σκιῇ εἴκελον ἢ καὶ ὀνείρῳ ἔπτατο.

138

(Origine et transmission des poèmes homériques.)

Arrivons maintenant à ce que l'antiquité nous apprend au sujet des poèmes homériques, et particulièrement ~~de~~ de l'Il. et de l'Od. de leur origine et de leur transmission. Bien que la tradition, unanime on peut le dire, des savants comme du peuple, ne semble pas mettre en doute que les deux épopées soient l'oeuvre d'un seul poète, ou, si l'on écoute une petite minorité, de deux, il y a cependant quelques passages très singuliers qui semblent modifier sensiblement l'opinion généralement admise. D'après Cicéron, (De Or. III, 34, 137)

les livres d'Homère, brouillés et en désordre, reçurent d'abord de Pisistrate leur ordonnance actuelle. ~~Élien est~~ Pausanias (VII, 26, 13) rapporte que les poèmes d'Homère se trouvaient longtemps dispersés. On avait, dit-il, conservé ~~ici le~~ dans la mé- ~~souvenir~~ moire ici ~~de~~ certaines parties, là, ~~de~~ certaines autres, jusqu'à ce qu'enfin Pisistrate les recueillit. Cet auteur rapporte à Pisistrate ou à un de ses amis× une mauvaise leçon, dans Il. II, 573. Élien est plus explicite encore. (V. H. XIII, 14) On débitait, dit-il, anciennement les poèmes d'Homère par chants

« qui primus Homeri libros « confusos antea sic disposuisse « dicitur ut nunc habemus »

ἔπη τὰ Ὁμήρου διεσπασμένα καὶ ἄλλα ἀλλαχοῦ μνημονευόμενα ἤθροισε.

× τῶν τινα ἑταίρων

détachés : Dolonie, Bravoure d'Agamemnon, Combat près des vaisseaux, Patroclie, Rançon d'Hector, Jeux Funèbres, etc. De même pour l'Od : Télémaque à Pylos, Télémaque à Lacédémone, le Cyclope, Circé, les Enfers, le ~~Le~~ Massacre des prétendants, etc. Longtemps après, Lycurgue (au retour de ses voyages) aurait transporté tous ces chants dans la Grèce proprement dite ; Pisistrate enfin les aurait réunis de manière à en faire l'Il et l'Od.

συναγαγὼν ἀπέφηνε Ἰλιάδα καὶ Ὀδύσσειαν

— Les amis ἑταῖροι ~~de~~ de Pisistrate, dont parle Pausanias, ne sont nommés que par un des derniers Byzantins

il est vrai, Tzetzès, mais certainement d'après des auteurs plus anciens. Ils auraient été au nombre de quatre: Orphée de Crotone, Zopyre d'Héraclée, Onomacrite d'Athènes, le quatrième nom est défiguré dans les manuscrits. — Josèphe enfin atteste que plusieurs critiques pensaient que les vers d'Homère s'étaient d'abord conservés oralement, sans le secours de l'écriture. Voilà les passages principaux ~~On pourrait~~ Il est inutile d'y ~~en~~ ajouter quelques autres, ~~mais~~ qui proviennent des même sources et n'y ajoutent rien que des

(Crameri. Anec. Gr. I, p. 6); Prols d'Aristophane Schol. Plautine)

(Contre Appion I, 2)

erreurs ridicules (Cf. la feuille ci-jointe). N'oublions cependant pas de dire que certains vers sont désignés spécialement comme des interpolations dues au patriotisme athénien. Nous y reviendrons plus tard.

D'après ces témoignages,
1º l'ordonnance des deux épopées aurait été rétablie ou établie par Pisistrate ; 2º les vers auraient été conservés d'abord dans la mémoire

Ces passages, épars dans différents auteurs, ne frappèrent d'abord que quelques esprits critiques. Casaubon, à la fin du XVIème siècle,

y fait allusion dans son Commentaire sur Diogène Laerce IX, 12. Perizonius les relève à la fin du XVIIème siècle. Animadv. hist. ch. VI. (Franecker 1684)

Mais ces remarques, faites incidemment et cachées dans de gros livres, ne firent pas sensation. Après ces savants, des ignorants se servirent des mêmes témoignages pour rabaisser l'antiquité, lors de la fameuse querelle des Anciens et des Modernes, au commencement du XVIIIème siècle. Perrault, l'abbé d'Aubignac (1715) contestèrent l'existence d'Homère et déclarèrent que ses poèmes

140

étaient des rhapsodies, c'est-à-dire, à les entendre, des chansons cousues ensemble. Ces paradoxes, qui ne s'appuyaient sur aucune science solide, ne pouvaient faire grande impression. Vers le même temps, un esprit profond, quoique un peu rêveur, le napolitain Giambattista Vico[1], avançait, au nom d'un système philosophique, qu'Homère était un être idéal, la personnification de la vieille épopée grecque.

1/ G. Vico. Principi di scienza nuova d'intorno alla natura delle nazioni. Naples, 1725.

Sur les antécédents de Wolf, voy. R. Volkmann, Gesch. u. Kritik der W. Prolegg. Leipz. 1874

(Ad Homère, etc)

Poésie grecque. Homère.

Chants dispersés

Témoignages.

14 A

Cicéron, de Orat. III, 34, 137 : « Quis doctior eisdem « illis temporibus aut cujus eloquentia litteris instructior fuisse « traditur quam Pisistrati ? qui primus Homeri libros confusos antea « sic disposuisse dicitur ut nunc habemus ».

Pausanias VII, 26, 13 : Πεισίστρατος (δέ, ἡνίκα) ἔπη τὰ Ὁμήρου διεσπασμένα τε καὶ ἄλλα ἀλλαχοῦ μνημονευόμενα ἤθροιζε, τότε αὐτὸν Π. ἢ τῶν τινα ἑταίρων μεταποιῆσαι τὸ ὄνομα ὑπὸ ἀγνοίας. Substitution de Γονόεσσαν, leçon admise, à Δονόεσσαν, Il. II, 573.

Libanios, Paneg. in Jul. I, p. 170 (385)* Reiske. Πεισίστρατον ἐπαινοῦμεν ὑπὲρ τῆς τῶν ~~Ὁμήρῳ~~ ἑτέρῳ πεποιημένων συλλογῆς. Cf. Idem. III, p. 25. passage qu'il est inutile de copier.

* ~~(p. 380 ?)~~

Eustath. p. 5 : Ὅτι μὲν τι σῶμα διόλου καὶ εὐάρμοστον ἡ τῆς Ἰλιάδος ποίησις· οἱ δὲ συνθέμενοι ταύτην κατ' ἐπιταγήν, ὥς φασι, Πεισιστράτου γραμματικοί, ὧν κορυφαῖος ὁ Ἀρίσταρχος καὶ μετ' ἐκεῖνον Ζηνόδοτος διὰ τὸ ἐπίμηκες καὶ δυσεξίτητον καὶ διὰ τοῦτο προσκορὲς κατέτεμον αὐτὸ ἐς πολλά.

Συνεχὲς

Suidas, art. Ὅμηρος : Ἔγραψε δὲ τὴν Ἰλιάδα οὐχ ἅμα οὐδὲ κατὰ τὸ συνεχές, καθάπερ σύγκειται, ἀλλ' αὐτὸς μὲν ἑκάστην ῥαψῳδίαν γράψας καὶ ἐπιδειξάμενος ἐν τῷ περινοστεῖν τὰς πόλεις τροφῆς ἕνεκεν ἀπέλειπεν. Ὕστερον δὲ συνετέθη καὶ συνετάχθη ὑπὸ πολλῶν καὶ μάλιστα ὑπὸ Πεισιστράτου τοῦ τῶν Ἀθηναίων τυράννου.

Élien, V. H. XIII, 14 : Ὅτι τὰ Ὁμήρου ἔπη πρότερον διῃρημένα ᾖδον οἱ παλαιοί. Οἷον ἔλεγον Τὴν ἐπὶ ναυσὶ μάχην καὶ Δολώνειάν τινα καὶ Ἀριστείαν Ἀγαμέμνονος ... Ταῦτα ὑπὲρ τῆς Ἰλιάδος. Ὑπὲρ δὲ τῆς ἑτέρας Τὰ ἐν Πύλῳ καὶ Τὰ ἐν Λακεδαίμονι καὶ Καλυψοῦς ἄντρον ... Ὀψὲ δὲ Λυκοῦργος ὁ Λακεδαιμόνιος ἀθρόαν πρῶτος ἐς τὴν Ἑλλάδα ἐκόμισε τὴν Ὁμήρου ποίησιν· τὸ δὲ ἀγώγιμον τοῦτο ἐξ Ἰωνίας, ἡνίκα ἀπεδήμησεν, ἤγαγεν. Ὕστερον δὲ Πεισίστρατος συναγαγὼν ἀπέφηνε Ἰλιάδα καὶ Ὀδύσσειαν.

Joseph, C. Apion I, 2, p. 175 Bekk. Καὶ περὶ τῶν ἐπὶ Τροίαν τοσούτοις ἔτεσι στρατευσάντων ὕστερον (après Cadmos) πολλὴ γέγονεν ἀπορία τε καὶ ζήτησις, εἰ γράμμασιν ἐχρῶντο· καὶ τἀληθὲς ἐπικρατεῖ μᾶλλον περὶ τοῦ τὴν νῦν οὖσαν τῶν γραμμάτων χρῆσιν× ἐκείνους ἀγνοεῖν. Ὅλως δὲ παρὰ τοῖς Ἕλλησιν οὐδὲν ὁμολογούμενον εὑρίσκεται γράμμα τῆς Ὁμήρου ποιήσεως πρεσβύτερον. Οὗτος δὲ καὶ τῶν Τρωϊκῶν ὕστερον φαίνεται γενόμενος· καί φασιν οὐδὲ τοῦτον ἐν γράμμασι τὴν αὐτοῦ ποίησιν καταλιπεῖν, ἀλλὰ διαμνημονευομένην ἐκ τῶν ᾀσμάτων ὕστερον συντεθῆναι, καὶ διὰ τοῦτο πολλὰς ἐν αὐτῇ σχεῖν τὰς διαφωνίας (contradictions).

Transmission orale.

×Cf. schol. Aristonici, i.e. Aristarchi, ad Il. VI, 169: Ἡ διπλῆ, ὅτι ἔμφασις (ἔστι τοῖς (τοῦ Friedl. τισι τοῦ ego malim) τῆς λέξεως γράμμασι χρῆσθαι· οὐ δεῖ δὲ τοῦτο δέξασθαι, ἀλλ' ἔστι γράψαι τὸ ξέσαι. Cf. sch. ad v. 176, et ad VII, 175 et 187!

Hom. Vit. anon. IV et, plus complètement, V chez Westermann: Τὰ δὲ ποιήματα αὐτοῦ τὰ ἀληθῆ σποράδην πρότερον ᾀδόμενα Πεισίστρατος Ἀθ. συνέταξεν, ὡς δηλοῖ τὸ φερόμενον ἐπίγραμμα Ἀθήνησιν ἐπιγεγραμμένον ἐν εἰκόνι αὐτοῦ τοῦ Πεισιστράτου. ἔχει δ' ὧδε·

Pisistrate

Τρίς με τυραννήσαντα τοσαυτάκις ἐξεδίωξε
 δῆμος Ἐρεχθῆος καὶ τρὶς ἐπηγάγετο, = Anth. Pal. XI, 442.
τὸν μέγαν ἐν βουλαῖς Πεισίστρατον, ὃς τὸν Ὅμηρον
 ἤθροισα σποράδην τὸ πρὶν ἀειδόμενον.
ἡμέτερος γὰρ κεῖνος ὁ χρύσεος ἦν πολιήτης,
 εἴπερ Ἀθηναῖοι Σμύρναν ἐπῳκίσαμεν.

βουλῇ (quod praestat) AP.

Cramer Anecd. Gr. I, p. 6: Οἱ δὲ τέσσαρσί τισι τῶν ἐπὶ Πεισιστράτου διόρθωσιν ἀναφέρουσιν, Ὀρφεῖ Κροτωνιάτῃ, Ζωπύρῳ Ἡρακλεώτῃ, Ὀνομακρίτῳ Ἀθηναίῳ, καὶ καγ ἐπὶ κογκυλω. A la marge 3 mots abrégés, que Hase lit: Ἀθηνοδώρῳ ἐπίκλην Κορδυλίωνι. Cramer pensait que ce gramm. de Pergame (2e s. av. J.-Chr.) était cité comme garant, et, sans faire de corr. sur le nom, il interpr. les mots altérés ἐπικὸν κύκλον en ἐπικῷ κύκλῳ. Le commentaire de Tzetzès (Schol. d'Aristoph.) donne, en tête de l'énumération Ἐπικόγκυλος et, plus bas, ἐπὶ Κογκύλου. La scholie Plautine (traduite de Tzetzès) donne, aussi en tête, Concyli. K. L. Roth (Rhein. Mus. NF. VII, p. 135 sqq.) rappelle ce que Photius dit de Proclus: Λέγει καὶ τὰ ὀνόματα καὶ τὰς πατρίδας τῶν πραγματευσαμένων τὸν ἐπικὸν κύκλον.

La question homérique ne fut vraiment introduite dans la sience que par F. A. Wolf(1) et ses Prolégomènes, en 1795. Wolf ne connaissait pas les auteurs ~~pas les auteurs français~~ français et italiens que je viens de nommer, mais il était sous l'influence de certaines idées répandues dans la seconde moitié du XVIIIème siècle, un peu partout et particulièrement en Angleterre (et une circonstance particulière vint ~~fortifier~~ confirmer et préciser ces idées générales). La nature, les moeurs primitives, la poésie ~~naturelle~~ et populaire étaient l'objet des regrets, le grand idéal de beaucoup d'esprits.

(1) Plusieurs réimpressions, la dernière (?) avec des notes (insignif.) d'Imm. Bekker, Berlin 1876.

15B

On sentait vivement et douloureusement tout ce que l'état de la société avait de conventionnel et d'artificiel. Des modes singulières, les perruques, les queues, les cheveux poudrés, les paniers, les mouches, étaient les signes extérieurs de ce divorce d'avec la nature, et on pouvait s'en moquer à bon droit. La corruption des moeurs, la frivolité extrême, qu'étalaient les classes les plus en vue, pouvaient effrayer des esprits sérieux, et dégoûter de la civilisation. Rousseau ne voyait rien de plus beau que

la vie sauvage, et traitait de décadence tous les progrès de l'humanité. Revenir à la nature, tel était le cri de ralliement. Mais on abusait singulièrement du mot de nature. [En Angleterre ces théories furent appliquées à la littérature. Le génie de Shakespeare paraissait avec raison supérieur à toutes les règles d'une poétique étroite ; mais on alla plus loin, on exalta le premier jet de la poésie naturelle et primitive, on se mit à regretter l'heureux temps où il n'y avait encore ni livres, ni écriture, ni alphabet ;



15b

où la poésie, jaillissant du contact direct d'un chanteur inspiré et d'un peuple enthousiaste, coulait à pleins bords, sans être refroidie par la réflexion, paralysée par le travail de la main qui écrit, ~~immobilisée~~ figée et glacée sur le papier. L'excellence d'Homère tient, disait-on, aux moeurs primitives et poétiques d'un age encore voisin de la nature, plongé dans une énergique sauvagerie. On commençait alors à recueillir avec avidité les chansons populaires, Macpherson prétendait avoir recueilli sur les lèvres des vieillards de l'Ecosse, et mis en

ordre les chants épiques du vieux barde Ossian. C'est là ce que Charlemagne avait fait pour les vieux chants germaniques, et Pisistrate, disait-on, en avait fait autant pour Homère. Robert Wood, dans son Essay on the original genius of Homer (Londres 1769), avait répandu l'idée qu'Homère n'avait rien laissé par écrit. Ce livre remarquable rencontra une approbation presque générale dans le monde savant, particulièrement en Allemagne.

Ce qui donna l'impulsion directe à Wolf, c'était la publication des scholies de Venise par

16B

Villoison, en 1788. C'est là que l'on vit pour la première fois combien grand était le nombre des vers et des morceaux que les critiques alexandrins avaient regardé comme interpolés, et la peine qu'ils se donnaient pour pallier des contradictions et des disparates. Wolf entreprit alors de ~~préciser et d~~ ~~démontrer les~~ préciser les idées un peu vagues qu'on avait sur l'origine de ces vieux poèmes, de démontrer ~~que~~ que leur unité, quelquefois très lâche ~~plus apparente que réelle~~, était due à un arrangeur (διασκευαστής) et de tirer les conséquences de ce fait.

16c

(Il commence par établir) ~~Sa thèse est~~ que l'écriture n'était pas ~~encore~~ connue en Grèce du temps d'Homère, ou que, tout au moins, elle n'était pas encore répandue, ni pratiquée sur une large échelle, ni appliquée aux productions poétiques. Le fait établi, il en tirera les conséquences.

Preuves: les inscriptions trouvées sur le sol de la Grèce ne semblent pas remonter bien haut — Inscriptions

Les premières monnaies frappées par Phidon d'Argos au VIIIième siècle ne portaient pas de légende — Monnaies

Les lois furent mises par écrit assez tard. Charondas, au milieu du VIIième siècle en donna — Lois

16 p

Prose

le premier exemple — Les premiers ouvrages en prose ne parurent que vers la fin du VIème siècle, or il y a correlation entre ~~correlation et~~ écriture et prose, les vers se gravent dans la mémoire —

Papyrus.

Le papyrus d'Egypte, matériel commode pour la confection et la reproduction des manuscrits, ne se répandit dans la Grèce que vers le même temps —

Hom. ignore l'écriture.

D'un autre coté, il n'est pas question d'écriture dans Homère Qu'il ne la prete pas à ses héros, cela ne serait pas concluant, il ne les fait pas non-plus monter

à cheval, et il pourrait s'en conformer à une tradition ; mais aucune comparaison, aucune image, aucune locution ne trahit la connaissance de l'écriture. — Enfin, l'état flottant de la langue grecque dans Homère, cette multitude de formes plus longues ou plus brèves pour les mêmes mots, coëxistant et variant suivant les besoins du mètre, indique une langue non encore fixée par l'écriture.

État flottant de la langue.

S'il en est ainsi, l'idée de composer une vaste épopée ne pouvait pas même venir à Homère. L'étendue du chant (du récit, de l'œuvre) épique ne dépassait pas la mesure de ce qui pouvait se débiter à une seule audition.

17 B

L'unité d'un ouvrage de longue haleine est une conception étrangère à cet âge reculé; les Grecs n'y sont arrivés qu'assez tard. Sero didicerunt Graeci totum ponere. Les rédacteurs de Pisistrate sont les auteurs de l'unité de l'Il. et de l'Od.

Transmission.

Mais comment les éléments des deux poèmes, éléments très anciens, sont-ils venus du Xème au VIème siècle?

~~Homère~~ Le poète écrivait ses vers dans sa mémoire et dans celle de ses disciples. Dans les familles des chanteurs ou rhapsodes, et particulièrement dans celles des

Homérides, on se transmettait le dépôt poétique de vive-voix : on le conservait religieusement, mais il arriva par la force des choses qu'on l'augmenta aussi.

La rédaction de Pisistrate fit époque, mais elle ne put éviter tout-à-fait ni les contradictions, ni les disparates, ni les jointures mal dissimulées. Elle ne mit pas fin non plus, tout en fixant la leçon jusqu'à un certain point, à l'état flottant du texte traditionnel, aux divergences plus ou moins considérables. Les savants d'Alexandrie, Zénodote, Aristophane et surtout Aristarque, au IIème siècle avant notre ère, polirent les vieux



17 D

texte et lui donnèrent la forme définitive qu'il a gardée depuis. Les scholies de Venise ~~que Villoison~~, étudiées par Wolf avec beaucoup de sagacité, permirent pour la première fois de se faire une idée plus exacte du travail de ces grammairiens. Ils n'auraient ~~osé~~, dit Wolf, ~~condam~~ osé condamner tant de morceaux, s'ils avaient pensé que leurs manuscrits dérivaient d'un manuscrit de l'auteur. Conformément à ces vues, Wolf déclara que c'était une entreprise vaine et chimérique de rechercher le texte primitif d'Homère, et que la science moderne ne pouvait avoir d'autre ambition que de rétablir aussi purement que possible

les leçons des Alexandrins et particulièrement du grand Aristarque. C'est d'après ces principes que Wolf donna ses éditions de l'Il. et de l'Od. (Halle 1794, 1795, 1804), chefs-d'oeuvre d'une critique aussi sage que pénétrante et base de nos textes actuels. S'il a détruit, autant que cela tenait à lui, l'unité primitive des poèmes et la personnalité d'Homère, il a fait plus que personne pour rétablir le texte de ses vers. C'est là le grand mérite de Wolf, trop souvent oublié ; sans compter que ses Prolégomènes sont un modèle de discussion vraiment scientifique, d'argumentation serrée, de science solide, mises au service de vues étendues et exposées

18B

dans un latin clair, alerte, spirituel même. Mais Wolf ~~s'ont~~ s'en tient aux preuves histotiques, externes, il n'a jamais essayé de décomposer les poèmes par l'analyse et d'en déterminer les éléments primitifs.

Examinons les ~~preuves~~ arguments de Wolf. Voici d'abord sa thèse en deux mots : Sans écriture, point de vaste épopée ; après quatre siècles de tradition orale, deux grands corps d'ouvrages constitués et mis par écrit ; après quatre autres siècles, constitution définitive du texte.

Antiquité de l'écriture

Parlons d'abord de l'écriture. Elle est beaucoup plus ancienne dans la Grèce que Wolf ne les supposait.

Wolf ne pouvait le savoir alors

Le sol de la Grèce, fouillé de notre temps, ~~nous a donc~~ a rectifié

bien des erreurs (Voy. A. Kirchhoff. Zur Gesch. des Gr. Alphabets. 3ième éd. 1877) 4e éd.

Des soldats grecs au service de Psammétique I d'Egypte ont laissé à Psampolis en Ethiopie (Nubie) un souvenir de leur passage, ils ont gravé sur un rocher une inscription en caractères très lisibles et dans un alphabet déjà fort éloigné de l'alphabet primitif emprunté aux Phéniciens. On y voit déjà la lettre H, d'abord signe d'aspiration, employé pour E long et distingué de E. L'écriture ne va plus de droite à gauche, ni βουστροφηδόν, mais de gauche à droite. Cela suppose une longue et constante

| I d'après K., II d'autres.

|, on y voit aussi φ, χ, ψ : lettres ajoutées à la suite de l'alphabet phénicien.

Helbig croit avoir démontré que les Etrusques connurent l'écriture vers le VIIIème siècle, or ils la tenaient des Grecs (Cf. Boissier Revue des Deux Mondes 1882, t. II, p. 808).

pratique de l'écriture vers l'an 600.

Il y a plus, on a trouvé récemment dans l'île de Chypre, des inscriptions grecques dont l'écriture, toute différente de l'alphabet phénicien, emploie des signes particuliers représentant les syllabes. Ce système encore imparfait doit être plus ancien que celui des caractères que les Ioniens appelaient Φοινικήια. On ne se trompera guère en supposant qu'il était en usage dès le VIIIème siècle.

Avant d'avoir du papyrus, on écrivait sur des peaux préparées de brebis et de chèvres, matières qui, perfectionnées au IIème siècle avant notre ère à Pergame,

prit le nom de (Περγαμηνή) parchemin.

Les διφθέραι étaient d'un usage habituel dans l'Orient. Ctésias, médecin d'Artaxerxe II consulta les διφθέραι βασιλικαί des Perses. Ce nom resta en Ionie pour désigner les livres, même de papyrus (Cf. Hérodote V, 58.) Voyez: [1] C'est le proverbe grec Ὁ Ζεὺς κατεῖδε χρόνιος εἰς τὰς διφθέρας. Moins commodes et plus coûteuses que le papyrus, ces peaux préparées pouvaient cependant servir à des usages littéraires.

On a essayé d'y rattacher le latin littera.

1) Birt p. 47 interprète mal le passage d'Hérodote en l'~~interprétant~~ ~~entendant~~ l'entendant d'une disette passagère de papyrus. Aussi prétend-il que cette matière fut répandue de très bonne heure dans la Grèce par les Phéniciens. Il invoque aussi les cordes de βύβλος, dans l'Od. XXI, 391. —

19

Écriture appliquée à la poésie.

[La poésie lyrique fut ~~dès~~ l'abord mise par écrit, on ne saurait en douter, pour ce qui est d'Archiloque le plus personnel des poètes; or Archiloque se place dans la

~~vers l'an~~ 700

~~première moitié du VII~~ième siècle. De combien de temps Homère l'avait-il précédé? On l'ignore. Cependant il y a des présomptions pour attribuer l'*Il.* au IXième siècle. Quoi qu'il en soit, les rapports des Grecs avec les Phéniciens sont certainement plus anciens que l'*Il.* et l'*Od.*] Ces rapports étaient même beaucoup plus intimes dans une haute antiquité, quand

[Voy. l'*Od.* où ils figurent dans beaucoup d'épisodes. Dans l'*Iliade* le nom de Φοῖνιξ, gouv. du jeune Achille.

les Phéniciens, encore maîtres des mers de la Grèce, avaient fondé dans ce pays de nombreux comptoirs et même des colonies. Or une nation aussi ingénieuse et aussi intelligente que les Grecs aurait-elle tardé à emprunter une invention ~~aussi~~ utile à un peuple avec lequel elle se trouvait dans un commerce journalier? On ne saurait ~~donc~~ ne contester la possibilité, (sinon la réalité) d'une très ancienne initiation à l'art d'écrire.

Les probabilités historiques tournent donc contre la thèse de Wolf.

Mais, d'un autre côté, le silence d'Homère est d'un grand poids.

(Silence d'Homère)

Les Héros d'Homère ~~ne conn~~ n'écrivent point. Cet argument n'est pas sans réplique, il est vrai. Les

anciens ont déjà remarqué que le poète connait certaines inventions et coutumes, dont il fait incidemment mention, mais qu'il n'attribue cependant pas à ses héros. De ce nombre sont l'équitation, (Il. XV, 679) la viande bouillie (XXI, 362), la trompette (XVIII, 219; XXI, 388), les parfums et les couronnes (luxe des banquets) (XI, 700; XIII, 736; XIV, 172; XXIII, 186 avec les scholies. Cf. Athénée I p. 18 E). Mais il faut dire que l'écriture n'est précisément pas du nombre des choses ainsi mentionnées incidemment.[1]

Dans H. l'ἱππεύς, ἱππότα est sur un char.

cf. βοὴν ἀγαθός

(Deux passages à discuter

Ici il faut discuter deux passages. D'abord Il. VII, 175–187. Le sort doit désigner l'adversaire d'Hector. Chaque héros met dans un casque une

[1] Wilamowitz, Hom. Unters. (1884), p. 292 sqq., est d'avis que, tout en connaissant l'écriture, les poètes se conformaient aux données de la tradition, de même qu'ils se servaient, dit-il, d'une langue traditionnelle, toute de convention.

espèce de bulletin sur lequel il a fait une marque que seul il peut reconnaître. Les termes γράψαι (= ξέσαι), ἐπιγράψαι désignent cette marque tracée ou gravée sur la pierre. Aristarque fait observer : σημεῖα τε χεῦαι, οὐ γράμματα ... ἐσημήναντο. [L'autre passage est d'une interprétation plus contestable. Il. VI, 168 Prœtos ~~elle~~ envoie ~~voit~~ Bellérophon en Lycie avec un message secret pour le roi de ce pays. C'est une espèce de lettre qui contient σήματα λυγρά. Cette expression, ainsi que 170 δεῖξαι σήματα et ᾔτεε σῆμα ἰδέσθαι 176 s'accorde bien avec les expressions du Livre VII : δεῖξ' ἐνδέξια πᾶσιν et γνῶ δὲ κλήρου σῆμ' ἰδών. Cependant le vers 169

γράψας ἐν πίνακι πτυκτῷ θυμοφθόρα πολλά. (funestes, mortelles)

210

semble impliquer quelque chose de plus que des signes convenus entre les deux princes. La tablette ~~sont~~ est pliée, probablement aussi scellée, évidemment pour que le porteur ne puisse en prendre connaissance ; les signes sont nombreux ; voilà donc, dirait-on, une espèce d'écriture. On a découvert récemment l'écriture (en grande partie idéographique) ~~hiéroglyphique~~ des Héthéens de Syrie, qu'on retrouve encore aujourd'hui en différents endroits de l'Asie Mineure. C'est probablement l'écriture dont est sorti l'alphabet syllabique de Chypre,

antérieur à l'alphabet Cadméen.
On retrouve cette écriture jusque dans les environs de Smyrne, sur le monument du guerrier de Nymphi ou pseudo-Sésostris. Les Ioniens voyaient sans doute la même écriture sur des cylindres servant de cachets, sur des plaques de métal, des vases, apportés par le commerce, et que les fouilles du sol en Asie Mineure ont fait connaître. M. Perrot (Revue des Deux Mondes, 1886, 15 juillet, T 76 p. 341) se demande si le passage que nous discutons ne ferait pas allusion à cette écriture assez

220

mystérieuse pour les Grecs.

M. Perrot s'est rencontré, sans s'en ~~douter~~ apercevoir, avec les savants d'Alexandrie. x Aristonicos ou plutôt Aristarque, fait remarquer que les Grecs ne semblent pas s'être ~~pas s'être~~ servis alors de caractères alphabétiques (τῆς λέξεως γράμμασι χρῆσθαι) et lui, ou un autre, songe à une écriture idéographique comme les hiéroglyphes des Egyptiens ὡς παρ' Αἰγυπτίοις ἱερὰ ζῴδια, δι' ὧν δηλοῦνται τὰ πράγματα. Josèphe, C. Apion, I, 2 (passage cité plus haut) rend très exactement la doctrine d'Aristarque en disant que les héros de la guerre de Troie ignoraient l'écriture actuelle, alphabétique, τὴν νῦν οὖσαν τῶν γραμμάτων χρῆσιν ἀγνοεῖν, et en ajoutant que le poète lui-même ne semble n'avoir rien laissé par écrit, καί φασιν οὐδὲ τοῦτον ἐν γράμμασι τὴν αὑτοῦ ποίησιν καταλιπεῖν, ἀλλὰ διαμνημονευομένην ἐκ τῶν ᾀσμάτων ὕστερον συντεθῆναι, καὶ διὰ τοῦτο πολλὰς ἐν αὐτῇ σχεῖν τὰς διαφωνίας.

(Opinion d'Aristarque)

On ne peut donc pas absolument nier que l'écriture, une écriture quelconque, ait été connue à l'époque des poèmes homériques, mais on ne peut admettre que l'écriture ait été alors très répandue, usuellement pratiquée. Nous disons „Je lis dans vos yeux" „Cela est écrit sur sa figure". Pindare dit: „Rappelez-moi dans quel coin de mon esprit le fils d'Archestrate a été inscrit." J'oubliais que je lui dois un beau chant" Ol: XI, 1.

(ἀνάγνωτέ μοι Ἀρχεστράτου παῖδα πόθι φρενὸς ἐμᾶς γέγραπται)

21 B

Eschyle proclame ~~que tous les crimes des mortels sont surveillés par~~ que le dieu des Enfers est un juge sévère, que dans son esprit toute la conduite des mortels est inscrite comme sur des tablettes.

Εὐμεν. δελτογράφῳ δὲ πάντ' ἐπωπᾷ φρενί.

Homère ne se sert d'aucun trope tiré de l'écriture ou de la lecture, et parmi les comparaisons nombreuses où nous voyons les arts et métiers, les occupations des hommes de son temps, aucune ne fait allusion à l'art d'écrire.

Il est donc extrêmement probable que les poèmes homériques

ont été pendant un certain temps conservés de mémoire. [Mais, (c'est là tô la conséquence tirée ~~par~~ de ce fait par Wolf) la conception d'un grand poème est-elle possible sans écriture ? Welcker invoque l'Od. pour répondre à ce doute. Au Livre VIII, Démodocos chante deux fois le même jour dans la salle d'Alcinoos. D'abord (v. 75) il raconte une dispute entre Ulysse et Achille, dispute très vive, qui s'éleva pendant un festin et qui réjouit Agamemnon. Plus tard (v. 500) D. chante le cheval de bois et le sac d'Ilion. Ces chants sont

Conception d'un grand poème sans écrit

21b

[οἴμης τῆς τότ' ἄρα κλέος οὐρανὸν εὐρὺν ἵκανεν (74).

présentés comme faisant partie de la même οἴμη. [La seconde fois Ulysse dit à l'aède : Passe maintenant à la construction

ἀλλ' ἄγε δὴ μετάβηθι καὶ ἵππου κόσμον ἄεισον| δουρατέου.

du cheval de bois (492), et Démodocos reprend son récit & au moment où les Grecs s'embarquent pour tromper les Troyens.

φαῖνε δ' ἀοιδήν, ἔνθεν ἑλὼν ὡς οἱ μὲν ἐϋσσέλμων ἐπὶ νηῶν | βάντες ἀπέπλειον.

On voit que Démodocos choisit dans un ensemble de chants relatifs à la guerre de Troie, [les parties qu'un des convives lui indique, et qu'il chante plusieurs fois le même jour.

b non, dans un corps d'épopée, je ne dis pas cela.

Il semble que de cette manière il n'ait pas été ~~impossible~~, ~~en~~ y revenant souvent, de débiter un

Homère 22

A

corps d'épopée par livraisons chantées, si on peut s'exprimer ainsi. Les banquets des princes, (et mieux encore) ~~surtout~~ les fêtes des dieux, qui se prolongeaient pendant plusieurs jours, pouvaient offrir aux aèdes l'occasion de dérouler un poème de longue haleine. Quant aux fêtes, nous savons qu'il en était ainsi dans les temps historiques.

Transmission

La transmission orale d'un très grand nombre de vers fidèlement conservés dans la mémoire n'est pas un fait assez extraordinaire

92 B

pour y refuser créance. Les Druides, en Gaule, offrent un parallèle; et la même chose s'est vue dans beaucoup d'autres pays. Seulement, si les vers passent de bouche en bouche, il faut que ces bouches ne soient pas les premières venues. Pour veiller à la transmission d'un pareil dépôt, il est besoin de gardiens ~~particuliers~~ autorisés. L'Od, nous l'avons vu, atteste (indirectement) que, dès lors, il y avait des aèdes instruits par des maîtres. Cette profession, comme toutes les autres, devait avoir ses règles traditionnelles. Parmi les exercices de ceux qui

22c

s'y adonnaient, la mémoire tenait le premier rang. Dans le sanctuaire de l'Hélicon, on adorait très anciennement trois Muses dont les noms étaient : "Mémoire, Exercice ou Étude, Chant", Μνήμη, Μελέτη, Ἀοιδή. (Pausan. IX, 29, 2)
Des trois facultés à cultiver, la mémoire est la première.

Une autre garantie de la fidélité de cette transmission, c'est que dans la haute antiquité les professions étaient exercées héréditairement, de père en fils, et, si les élèves n'étaient pas les enfants du maître, ils entraient

(Familles d'aèdes)

22 b

dans sa famille par une espèce d'adoption. Il y avait des médecins Asclépiades, à Cos, à Cnide et ailleurs; des sculpteurs Dédalides, des chanteurs Eunides, Εὐνεῖδαι à Athènes; des devins Iamides et Clytiades, à Elis; des hérauts Talthybiades, à Lacédémone. C'est ainsi qu'il existait à Chios une famille portant le nom d'Homérides, dont Homère était l'aïeul, vrai ou fictif, n'importe. On le vénérait, et on lui rendait probablement une espèce de culte.

Rhapsodes

Les interprètes des poèmes épiques reçurent, on ne sait au juste à quelle époque, le nom de rhapsodes. Nous ne

connaissons bien que les rhapsodes du IVème siècle ; Xénophon et Platon en parlent assez dédaigneusement. Ils ne chantent plus. Sans lyre, ou cithare, ils déclament les vers épiques, une couronne sur la tête, dans un costume théâtral.

Que veut dire *rhapsode* ? quelle est l'étymologie de ce mot ? Pindare hésitait déjà à ce sujet : Une fois il semble rattacher ce mot à ῥάβδος,* le rameau ou la baguette que les rhapsodes tenaient à la main depuis qu'ils avaient abandonné la lyre. [Isthm. 3, 56 (Dissen explique autrement)] Une autre fois [(Ném. II, 2)] il appelle les Homérides ῥαπτῶν ἐπέων ἀοιδοί. Cela veut-il dire ceux qui

---

*Cf. Hésiode fr. 244 (assez récent) ῥάψαντες ἀοιδήν.

23 B

débitent des chants, des fragments poétiques, cousus ensemble? Voici une autre explication plus acceptable.

Elle est de Welcker.

Quand le chant proprement dit fut cultivé dans la Grèce, à l'époque des poètes musiciens, les aèdes épiques ne furent plus considérés comme des chanteurs. On opposait ~~par opposition~~ au chant proprement dit, qui avait ses phrases mélodiques, ses périodes musicales ou strophes, auxquelles répondait la structure métrique des paroles, la récitation cadencée de vers similaires, qui se suivaient sans être coupés comme les strophes et constituaient le courant continu du récit épique

Aristote (Rhét. III, 9) oppose au style ramassé, périodique, ce qu'il appelle le style filé, composé d'une série de membres de phrases coordonnés et comme disposés sur une seule file. Le nom de rhapsode ne désignerait-il pas la récitation d'une enfilade de vers tous pareils entre eux ?

λέξις εἰρομένη

Il faut distinguer la rhapsodie libre de la rhapsodie officielle, les rhapsodes couraient sans doute déjà depuis longtemps de ville en ville, quand on institua dans certains endroits des concours officiels de rhapsodie.

Concours officiels de rhapsodie

Nous sommes très incomplètement renseignés sur ce point. Hérodote rappelle incidemment et par

hasard (V, 67) que Clisthène tyran de Sicyone abolit les concours de rhapsodes homériques dans cette ville. Cela prouve que, dès avant l'an 600, des concours de rhapsodes se trouvaient publiquement établis à Sicyone. On peut supposer que dans l'Ionie cette coutume remonte plus haut.

Un concours pareil existait à Athènes, les épopées homériques y étaient récitées régulièrement à la fête des Panathénées. L'orateur Lycurgue (§ 102) fait honneur de cette institution aux Athéniens en général+. L'auteur du dialogue

+ Il est trop républicain pour l'heure des tyrans.

pseudo-platonique, Hipparque — Homère 2¼

l'attribue à ce fils de Pisistrate.

Diogène Laërce (I, 2, 57) et Suidas

nomment Solon. Les trois derniers

auteurs ajoutent que les rhapsodes

étaient obligés, en se succédant,

de suivre l'ordre du poème; — ὅπου ὁ πρῶτος ἔληξεν ἐκεῖθεν ἄρχεσθαι τὸν ἐχόμενον.

Afin de bien établir cet ordre, il

était naturel de rédiger un

exemplaire officiel, et c'est là

probablement l'origine de la

rédaction que l'on attribue à

Pisistrate.

(Rédaction d. Pisistr.)

Il faut dire que les partisans

de l'unité primitive des épopées

ont contesté la réalité de cette

rédaction, point de départ du sys-
tème de Wolf. En effet, dans la
partie des scholies homériques que
l'on peut faire remonter avec
certitude à Aristarque, il est question
de plusieurs éditions, les exemplaires
d'Argos, de Chios, de Crète, de
~~Crète~~, de Chypre, de Marseille, de
Sinope, sont cités à côtés des textes
revus par Antimaque et d'autres
savants, sans qu'il soit jamais
fait mention d'une édition
attique; et les morceaux ~~interpolés~~
suspects sont attribués à un
interpolateur anonyme,
διασκευασταί
inconnu, non aux rédacteurs
de Pisistrate.

24c

Mais à qui veut-on que Cicéron ait emprunté ce qu'il dit de Pisistrate ~~sinon~~ à des grammairiens ou littérateurs antérieurs? La tradition qui existait à ce sujet est attestée par des nombreuses autorités et par des scholies très précises, par exemple celle qui veut que le ~~X~~^{ième} livre de l'Iliade, la Dolonie, ~~fut~~ ait été insérée par Pisistrate à la place qu'elle occupe : tout ce qu'on peut accorder c'est que cette tradition des écoles relative à Pisistrate ou à son fils Hipparque reposait sur des inductions, des conjectures,[1] plutôt que sur un

---

1) Wilamowitz, Hom. Unters., 240 sqq. attribue la légende d'une rédaction par Pisistrate à Dieuchidas de Mégares et à d'autres écrivains anti-attiques. Il admet cependant que la rédaction attique d'Homère s'est imposée à toute la Grèce. — Flach, "Peisistr. u. s. litt. Thätigk." Tüb. 1885 établit que la trad. fut répandue par Kordylion de Tarse, biblioth. à Pergame (80 a. Ch.), et ~~auparavant~~ par Asclépiade de Myrléa, autre gramm. Pergam. (même époque). Cf. Phil. Anz. 1887, 10, 543; du reste, il est aussi inclinable qu'Wilam

247

~~fondement~~ témoignage historique. Mais que des textes des vieilles épopées aient été rédigés à Athènes dès le VIème siècle, à l'usage des concours, et bientot aussi à l'usage des écoles, ce fait est difficile à nier. Si les scholies ne mentionnent pas d'édition attique, c'est que les exemplaires attiques étaient la base même du texte, en constituaient la vulgate. Les particularités dialectales du texte, et surtout la disparition du digamma, s'expliquent ~~le plus facilement~~ ainsi. Athènes, devenu centre littéraire, imposa son

(Si on se souvient que le nom d'Homère embrassait encore à cette époque un très grand nombre de vieilles épopées+, si on ajoute qu'un auteur mégarien accusait le même Pisistrate d'avoir inséré un vers dans un poème hésiodique, on comprend qu'Aulu-Gelle et d'autres parlent d'une Bibliothèque fondée par Pisistrate. Le mot est très impropre, et ne convient pas aux mœurs littéraires du VIème siècle ; mais, plus le nombre des poèmes consignés plus ou moins officiellement par écrit était considérable, plus il

Plutarque, Thésée.

+ Voy. cependant l'examen de cette question par E. Hiller.



25 B

devient difficile de croire que les rédacteurs y aient mis beaucoup de leur fond, et se soient permis de très grandes libertés.)

(Portée du fait

En bonne critique, on ne doit pas nier la rédaction athénienne, (~~le nom~~ ou pisistratienne importe peu); mais on ne doit pas non plus en exagérer l'importance. Il est, au contraire, sûr et certain que dès avant le VIième siècle, l'Il et l'Od existaient comme corps d'ouvrages. N'invoquons pas Archiloque, Tyrtée, Alcée, d'autres poètes, qui imitent des vers d'Homère (ces réminiscences ne prouvent pas absolument l'existence des grandes épopées); mais plusieurs

poèmes cycliques | étaient évidemment composés, pour compléter en quelque sorte les récits de l'*Il* et de l'*Od*, en ajoutant les faits antérieurs ou postérieurs. Ces poèmes supposent que les deux grandes épopées ~~avaient~~ déjà les mêmes contours, ~~simon~~ la même ampleur, que l'*Il*. et l'*Od*. actuelles. Enfin il est inadmissible qu'en possession de l'écriture et l'ayant déjà appliquée à de nombreuses compositions poétiques, les Grecs aient attendu jusqu'au ~~II~~ ième siècle pour mettre leur Homère par écrit. Des exemplaires écrits durent depuis longtemps être d'usage, dans les écoles des rhapsodes d'abord, puis ailleurs.

| nous y reviendrons plus tard



25 b

Il est inutile de réfuter un paradoxe qui a été soutenu récemment et qui va bien au-delà des assertions de Wolf. L'anglais Paley prétend que l'Il et l'Od n'étaient pas encore à l'époque des tragiques séparées comme ouvrages distincts du reste du cycle, et qu'on ~~y~~ continuait d'y insérer ~~encore~~ des épisodes après Euripide. Vraiment c'est de la déraison. Il suffit d'en appeler au témoignage d'Hérodote.

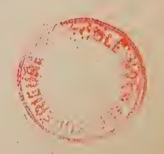
(Résultats probables) Essayons maintenant de fixer les résultats probables de cette longue discussion. Les vers homériques étaient d'abord conservés dans la

mémoire. Même consignés par écrit, ils continuaient pendant des siècles à être débités de vive-voix, à s'adresser à des auditeurs plutôt qu'à des lecteurs. On les récitait par morceaux détachés, ce qui entraînait nécessairement des modifications, surtout au commencement et à la fin de ces morceaux ou rhapsodies. L'écriture même ne défendait pas ces vieux poèmes contre des altérations, des amplifications, des mutilations. C'est ainsi que nos chansons de geste et les poèmes analogues des autres pays de l'Europe, tout en étant mis par écrit, ne cessaient

21 B

d'être modifiés, témoin les rédactions différentes, plus longues ou plus courtes, qu'en offrent les manuscrits. De même, les rhapsodes grecs pouvaient avoir à leur usage des exemplaires divers, les uns défectueux, ne contenant pas tous les épisodes, ~~et d'un~~ autres ~~côté~~ qui en donnaient quelques uns amplifiés quant aux détails. Ce sont là des possibilités; mais il est de toute évidence que parler de l'authenticité des vers d'Homère, comme de ceux d'Apollonios ou de Virgile, c'est méconnaître la différence des âges et manquer de sens historique. Les partisans du

l'unité primitive sont obligés d'admettre ~~a~~ *à priori*, comme chose extrêmement probable, inévitable même, des amplifications successives, des rédactions diverses. Parmi ces rédactions, celle qui se fit à Athènes n'était pas la première, elle était au contraire la dernière, la rédaction définitive, respectée depuis partout et toujours, en gros, sinon pour tous les détails.



26 D

Wolf recula devant l'analyse des poèmes, il fit même dans la préface de sa seconde édition d'Homère aux unitaires des concessions qui paraissent aujourd'hui très suffisantes.[1] Assez longtemps après, Carl Lachmann poussa à bout le système de Wolf. Dans ses _Betrachtungen ueber die Ilias_, 1837 et 1841 (3ième éd. avec supplém. de M. Haupt, Berlin 1874), il osa décomposer l'_Il_ en dix-huit chants détachés "Lieder". A côté de ces éléments primitifs il admet des suites, des morceaux intercalés, enfin des interpolations de moindre étendue.

1) A la fin. „Certum est, tum in Iliade tum in Odyssea orsam telam et deducta „aliquatenus ~~esse~~ fila esse a vate qui princeps ad canendum accesserat ... „ut liquido appareat Homero nihil praeter majorem partem carminum tribuendum „esse, reliqua Homeridis, praescripta lineamenta persequentibus ..."

1B

Lachmann avait d'abord fait le même travail sur les *Nibelungen*, et il se laissa entraîner par l'analogie. Il faut dire que les vues de Lachmann sur les vieux poèmes allemands ont été depuis contestées. ~~Les résultats~~ [Ce démembrement de l'*Il.* fut mis sous les yeux des lecteurs, d'après Lachmann, bien qu'avec quelques modifications, par Köchly. *Iliadis carmina XVI restituta*, Teubner 1861.

Pour Lachmann et son école l'excellence des poèmes homériques n'est pas dans l'ensemble, mais dans les chants

détachés. Ces critiques ne dénigrent pas cette vieille poésie, ils l'admirent, on ne peut plus, et ils prétendent lui rendre toute sa beauté en ramenant les éléments constitutifs d'une agrégation tardive à leur indépendance première. Captivé par la beauté de ces éléments, le lecteur, disent-ils, se fait illusion sur la perfection de l'ensemble. — Sur ce point, ils s'accordent avec Voltaire. (Cf. "Essai sur la poésie épique" à la suite de la Henriade = article Homère) "Malheur à qui l'imiterait dans l'économie

1D

de son poème, heureux qui peindrait les détails comme lui. Et c'est précisément par ces détails que la poésie charme les hommes[1].

Pour nous former une opinion, examinons en premier bien l'_Il._ et tâchons de nous rendre compte 1° du plan général, 2° des parties, 3° de l'enchaînement des parties et de leurs relations mutuelles.

Plan général

Le plan de l'_Il._ est bien simple, en voici les contours généraux. Le poète ne raconte pas toute la guerre de Troie, ni toutes

~~Les~~ grandes actions d'Achille : d'un côté l'origine de la guerre, les premières années du siège, de l'autre, la prise de la ville, la mort même du héros, sont en dehors de son cadre. Il se borne à quelques évènements de la dixième année du siège, bien très importants, mais renfermés en peu de jours. Le sujet du poème, c'est la colère d'Achille, avec ses suites si funestes à ses amis, si tristes et si glorieuses pour lui-même, si décisives pour la guerre tout entière. Réduisons ce sujet

Iliade 2A



2 B

à ses données les plus simples.
La querelle des princes amène
la retraite d'Achille, l'outrage
servira à la plus grande gloire
de l'outragé, car son absence,
(Zeus l'a promis à Thétis)
~~causera les~~ sera marquée pour
les Grecs par des revers éclatants.
Il y a trois journées de bataille
Au début de la première Aga-
memnon espère prendre la
ville d'assaut, le résultat est
tel que, malgré leur bravoure,
les Grecs sont obligés de cons-
truire ~~un fossé et~~ des remparts

pour se mettre à l'abri des attaques d'Hector (II à VII). Dans la seconde journée, Hector reste maître de la plaine et rejette les Grecs derrière leur ~~fossé~~ retranchements (VIII). Agamemnon s'humilie devant Achille, il lui fait offrir les dons les plus riches et la satisfaction la plus complète, Achille reste inexorable (IX). Dans la troisième journée de bataille plusieurs princes grecs, Agamemnon, Ulysse, Diomède et d'autres encore, sont blessés et mis hors de combat; les Troyens

2D

forcent les retranchements,
Hector met le feu au vaisseau de Protésilas. Le salut des Grecs, leur retour dans ~~leur~~ la patrie, sont mis en question (XI à XV) Alors Achille consent à laisser partir ses guerriers et son ami pour empêcher la destruction de l'armée (<u>XVI</u> à <u>XVIII</u>) La mort de cet ami, la douleur et la vengeance, ramènent Achille sur le champ de bataille. La quatrième journée est consacrée à sa gloire, il la remplit à lui seul. Tous les combats précédents sont effacés, les Troyens terrifiés

(Patrocle délivre les Grecs, met les Troyens en fuite, mais est frappé mortellement.

s'enferment dans les murs de leur ville, Hector tombe sous les coups d'Achille: Patrocle est vengé, la colère est oubliée; mais le vainqueur ne survivra guère à son triomphe, il sera moissonné, et il le sait lui-même, dans la fleur de la jeunesse et au comble de sa gloire.

Ces contours ~~ta~~ suffisent pour laisser apercevoir la sublime simplicité de cette conception, qui semble révéler le génie d'un poëte plutôt que l'artifice d'un arrangeur ou l'effet d'un hasard heureux. Il faut ajouter quelques mots pour faire voir ~~la variété~~, richesse de la matière et la variété des scènes introduites

dans un plan si simple. L'épopée porte le nom d'*Iliade* et elle le mérite, tout en ne roulant que sur une petite partie de la guerre d'Ilion. C'est que, dans son cadre restreint, elle offre, non le récit, mais une image de la guerre tout entière. On y voit une suite de scènes et de tableaux où se déroulent toutes les espèces de combats que pouvait offrir la guerre de cet âge reculé. ~~Tantôt~~ La foule anonyme des peuples est conduite par des

3c

chefs qui seuls, ou peu s'en faut, décident de l'issue des combats. Il y a cependant des différences dans ces foules mêmes. La bruyante indiscipline des Troyens est plusieurs fois opposée à l'ordre silencieux, ~~qui observe~~ à ~~là~~ l'ardeur ~~courage~~ contenue des guerriers de l'Europe. [Tantot on voit un de ces chefs mener les siens à l'attaque et renverser devant lui tous les ennemis qui osent lui résister. Les chefs les plus éminents ont tour à tour, chacun à son jour, à son heure, quand les dieux

'Αριστεία

le favorisent, la gloire de paraître ainsi au premier

rang et de remplir les champs de bataille et les vers du poète de leurs actes de bravoure. De là les morceaux intitulés La Bravoure (ἀριστεία) de Diomède (V), d'Agamemnon (XI), de Patrocle (XVI), de Ménélas (XVII), toutes ces aristies sont éclipsées par celle d'Achille dans la dernière bataille.

(Combats singuliers) D'autres fois, deux héros se livrent un combat singulier, soit à la suite d'un défi, comme Pâris et Ménélas (III), Hector et Ajax (VII), soit qu'ils se rencontrent

par hasard, comme Enée et Diomède (V), Sarpédon et Patrocle (XVI), Enée et Achille (XX), beaucoup d'autres encore, parmi lesquels il faut distinguer Diomède et Glaucos (VI), qui se défient, mais ne se combattent point. Ces combats singuliers ont un intérêt plus précis et plus vif que le carnage qu'un héros fait dans une foule d'adversaires obscurs, et cependant Homère sait nous intéresser aux guerriers mêmes qui ne paraissent dans son poème que pour mourir; un détail touchant, une belle comparaison, attire l'attention

40

sur eux. Le plus grand et le plus solennel des combats singuliers est celui vers lequel tend toute l'Il., la rencontre d'Hector et d'Achille (XXII) —

Un corps disputé. [Souvent la mort d'un héros amène sur le champ de bataille plusieurs grands guerriers, amis et ennemis, qui se disputent son corps. Rien n'est plus animé que ces combats qui ont leur progrès, leurs vicissitudes et leur dénouement. Le but en est bien marqué; de part et d'autre on fait de grands efforts pour s'emparer d'un

corps qui recevra les derniers honneurs ou sera jeté en proie aux bêtes sauvages. L'intérêt ne se disperse pas, il est puissamment concentré sur un seul point, et voilà ce qui fait la beauté dramatique de ces sortes de luttes très fréquentes dans l'Il. Le modèle du genre c'est le combat qui se livre autour du corps de Patrocle et qui remplit tout le XVIIème et une partie du XVIIIème livre. La sculpture grecque a représenté ces combats avec une sorte

4 D

de prédilection (Voy. à l'École des B. Arts la restitution conjecturale de l'un des frontons du temple de Minerve à Égine). —

La prise du camp.

Une fois enfin les deux armées sont engagées dans une lutte générale : une série de combats se ~~livre dans~~ ~~la~~ dans pour un objet plus important encore. Hector franchit le fossé, prend d'assaut les retranchements du camp, et, après des alternatives de succès et de revers, parvient enfin à lancer le feu dans la flotte des Grecs. C'est la grande bataille

Iliade 5 A

qui remplit cinq livres (XI à XV), la plus vaste et la plus variée de toutes. — [Un épisode guerrier d'un genre particulier c'est l'exploration nocturne du camp troyen par Ulysse et Diomède (X).

Νυκτεγερσία.

Archers.

A côté des héros ~~tout armés et~~ couverts de leur armure et de leurs larges boucliers, il y a aussi les archers, plus légèrement armés. C'est ainsi que Teucer paraît à côté d'Ajax, dont ~~le large~~ l'énorme bouclier lui offre une sûre retraite.

Discours.

N'oublions pas que la parole se mêle à l'action quand les adversaires s'apostrophent et se défient, et qu'elle tient une

5 B

grande place, à côté de l'action, dans les délibérations, les conseils des princes et les assemblées de l'armée. βουλή et μάχη. [De nombreux discours font d'Homère le précurseur de la poésie dramatique.

[Μύθων τε ῥητῆρ' ἔμμεναι πρηκτῆρά τε ἔργων.

Les femmes.

Mais les batailles et les conseils qui s'y rapportent ne sont pas toutt; le poète nous conduit quelque fois dans la ville assiégée et nous fait voir les femmes et les enfants des Troyens. Les assiégeants n'ont pas de famille, mais ils ont des captives, qu'ils aiment et

qu'ils se disputent. Achille enfin par une exception heureuse et dont le poète a su tirer de grandes beautés, se trouve en présence de sa mère divine.

Dieux.

[Cela nous amène à un autre élément du poème, le monde divin, qui plane sur le monde humain et le conduit sans lui ôter sa spontanéité. Nous voyons les dieux dans leurs rapports avec les hommes, nous les voyons aussi converser entre eux, se contrarier, se combattre ~~et~~ ou se réunir en de joyeux festins. [Enfin les ~~scènes~~ tableaux de la nature, les occupations paisibles de l'homme, ne sont pas absentes du poème.

La nature, et les occupations paisibles.

De nombreuses comparaisons, très développées, ainsi que les scènes figurées

sur le bouclier d'Achille, sont comme des vignettes qui entourent les grands tableaux guerriers. On peut donc dire que le poème de la Colère d'Achille offre une image, non seulement de toute la guerre de Troie, mais

[de la guerre en général, et]

de la société de la vieille Grèce et des ~~aspectacles~~ spectacles que la nature offrait au poète. Autant le ~~sujet~~ cadre de l'épopée est limité et offre une unité parfaite, autant la matière en est riche et variée.

Les Livres et les Chants.

[Après la vue d'ensemble, examinons les parties, et en disant parties, je n'entends pas les Livres : La division en vingt-quatre livres est évidemment artificielle

Iliade. 6 A

Par livres (βιβλία) il faut entendre des volumes, des rouleaux, maniables et commodes pour les lecteurs. Cette division a été faite par les grammairiens, ~~peut-être par~~ à l'usage des libraires, il semble. On sait que l'Il compte vingt-quatre livres et que l'Od, quoique beaucoup plus courte, en compte autant. Pourquoi ce chiffre de 24 ? Il répond aux 24 lettres de l'alphabet grec, (les vieux caractères des sons signes numériques étant vieux) et il semble être un hommage rendu au poète par excellence, désigné comme l'A & l'Ω de la science humaine. La division est habilement faite, elle ne répond cependant pas toujours, et elle ne pouvait répondre, aux divisions naturelles des poèmes.

6 B

elles représentent des livres, des volumes, non des chants, comme (en traduisant l'italien Canto. on dit abusivement).

Les Chants proprements dits, les rhapsodies, étaient désignées, non par des ~~chiffres~~ lettres tenant lieu de chiffres, mais par des noms, qui en indiquaient le sujet. Ces noms remontent plus haut que l'époque de l'érudition et la division en livres. Ainsi on trouve déjà dans Hérodote (II, 116) le titre de Διομή-δους ἀριστεία, dans Platon les titres de Λιταί (= Πρεσβεία) et de Τειχομαχία. Quelques uns de ces ~~titres~~ noms sont restés comme titres de tragédies. Ἕκτορος λύτρα, Nyctegresia (= Δολώνεια), Epinausimache. Les inscriptions des livres

dans nos manuscrits et nos éditions en ont conservé un certain nombre.

Quelquefois les livres coïncident avec ces titres, c'est-à-dire avec la division en chants. Les livres IX, X, XXIV de l'Il. répondent à des rhapsodies. Quelquefois un seul et même livre en renferme deux ou même plus. XXIII contient Τάφος et Ἆθλα; II, Ἀπόπειρα et Κατάλογος; VII, Ἕκτορος καὶ Αἴαντος μονομαχία et Νεκρῶν ἀναίρεσις. Quelquefois [les Chants] s'étendent au-delà des limites d'un Livre. La „Bravoure de Diomède" est aujourd'hui le Vème livre, Hérodote y rapporte une partie du Livre VI. Quelquefois les

rhapsodies semblent enlacées.

La Τειχοσκοπία (III 121 à 244) se trouve insérée dans les Ὅρκια. L'épisode de Glaucos et de Diomède (VI, 121) était même transposé par quelques-uns.

Quelquefois on est tenté de couper autrement que les Alexandrins. L. XXII contient la Mort d'Hector Ἕκτορος ἀναίρεσις; au vers 25 Priam aperçoit Achille ×. Où se trouvait donc Priam? Il faut remonter jusqu'au vers 526 du livre précédent pour l'apprendre ×. Et c'est là que quelques critiques (Naber, Christ) veulent marquer le commencement de la rhapsodie.

[Il importerait de connaître ~~exactement~~

× Τὸν δ' ὁ γέρων Πρίαμος πρῶτος ἴδεν ὀφθαλμοῖσιν.

× Ἑστήκει δ' ὁ γέρων Πρίαμος θείου ἐπὶ πύργου.

Iliade 7 A

les divisions primitives et naturelles, Christ, dans sa récente édition de l'Il. (1884) a marqué les groupes primitifs naturels, soit d'après d'anciens témoignages, soit par conjecture; ~~sans~~ sans supprimer toutefois la division par livres et le numérotage traditionnel des vers. Le lecteur a ainsi sous les yeux deux divisions parallèles, et c'est là une innovation heureuse. On a beau savoir que les livres ne représentent pas des rhapsodies, des chants; les yeux agissent sur l'esprit, et on réunit en idée comme un tout indivisible ce qui est réuni dans l'impression



Livre I.

Dans l'examen des parties du poème il convient de s'attacher très particulièrement au début. En effet, si les premiers chants sont composés de manière à faire attendre une grande épopée, et ne peuvent être considérés comme des chants détachés, complets en eux-mêmes et ne faisant rien attendre au-delà, il faudrait, dans l'hypothèse de Wolf et de Lachmann, les attribuer au dernier arrangeur du poème. Mais s'il se trouve que ces [mêmes] chants ont une grande valeur poétique, cet arrangeur aurait donc été un véritable poète, et c'est à lui qu'appartiendraient et la conception de l'ensemble,

et la perfection des détails.
Or, que faut-il entendre par l'auteur d'une épopée? Il est évident que toutes les grandes épopées vraiment nationales reposent sur un fond traditionnel. L'*Il.*, comme l'Énéide, [plus que l'Énéide] a eu ses antécédents; il est inadmissible que l'auteur de l'*Il.* n'ait pas mis en œuvre des matériaux plus ou moins préparés. Dans le cas où l'on serait obligé de reconnaître que le premier livre de l'*Il.* annonce une œuvre d'une grande étendue, et ~~que~~, d'un autre côté, qu'il révèle la main d'un maître, la théorie des

I D

I livre.

Exposition. Querelle des princes ("Ερις) – Chryséis renvoyée, Briséis enlevée à Achille. 1–348.
Achille et Thétis 348–430.
Chryséis rendue et Apollon apaisé 430–487
Achille couve son ressentiment. 488–493.
Le 12e jour, prière de Thétis. Scène dans l'Olympe 494–611.

chants détachés se trouverait réfutée.

D'abord un mot sur les premiers vers. Forment-ils l'introduction au poème tout entier comme l'ont soutenu Lachmann et Köchly ou seulement à la querelle des princes qui est le sujet du premier livre, ou plutôt de la première partie du premier livre? Le mot μῆνις s'oppose à cette dernière explication; il n'équivaut pas à χόλος, "colère" "explosion passagère de la passion", mais veut dire ressentiment "état durable de l'âme." Cf. v. 192, 224 et 489[1]. Du reste les vers suivants indiquent assez nettement les conséquences de la μῆνις comme sujet du poème. Soit, dit

[1] 192: ἠὲ χόλον παύσειεν ἐρητύσειέ τε θυμόν.
224: καὶ οὔ πω λῆγε χόλοιο.
489: αὐτὰρ ὁ μήνιε νηυσὶ παρήμενος ὠκυπόροισιν.

Wolf (p. 118), mais, avec la meilleure volonté du monde, on ne peut voir ici l'annonce des six derniers livres, dans lesquels Achille a renoncé à son ressentiment. Ces derniers livres auraient demandé un autre début, par exemple Κῦδος ἄειδε, θεά, ... , et Wolf refait quatre vers, avec peu de bonheur. Mais le début d'un poème doit-il donc nécessairement contenir un sommaire exact et complet du sujet tout entier ? Est-il admissible que les Grecs aient supporté une épopée s'étendant longuement sur leurs revers, suites

8 B

de la colère du plus brave guerrier ~~d~~ sans y ajouter la fin de cette colère et les succès qui s'en suivirent? [Pour échapper à cette difficulté, un autre critique, Minckwitz, (Vorschule zu Homer, p. 325) attribuait l'exorde ~~à~~ à la commission de Pisistrate. ~~Les vers 6 et 7 indiquent~~. – Si les cinq premiers vers annoncent toute l'épopée, les mots par lesquels se terminent ces vers indiquent la seconde partie du 1er Livre[.

[Le héros lui-même est-il suffisamment glorifié par l'infériorité de ses compagnons d'armes, par un poème ou une série de chants où il ne brille que par son absence?

Διὸς δ' ἐτελείετο βουλή.
[que Lachmann et ses partisans détachent de la première partie.

(Suite de l'examen.

[Vers 6 et 7 désignent le point de départ, la querelle des princes grecs. D'où vint cette querelle?

Des ~~l'irritation~~ courroux d'Apollon et de la peste dont ce dieu affligea l'armée. Ce courroux tient à des faits préliminaires; narration rapide, mais claire et saisissante, malgré sa concision, des ces faits préliminaires. Chrysès; refus d'Agamemnon, qui, irrité par le sentiment contraire des Achéens, insulte au prêtre d'Apollon et à Apollon lui-même; prière de Chrysès; le dieu lance ses flèches. Tableau. (11 – 52)

Vient ensuite le grand récit de la querelle; là tout est, non plus bref, mais amplement développé avec un art dramatique incomparable. C'est Achille, non Agamemnon, qui convoque l'assemblée de

l'armée ἀγορή (ou βουλή). Consultons, dit-il, le devin. Comme ~~la peste paraît~~ les grandes maladies contagieuses passaient pour l'effet des flèches d'Apollon, il était naturel, si on voulait les conjurer, de s'adresser à un devin plutôt qu'à un médecin. Calchas, solennellement introduit par le poète, et en quelque sorte présenté aux auditeurs, ~~craint de~~ [hésite à] parler, de peur d'irriter un prince puissant, il ne nomme pas Agamemnon, ~~mais~~ Achille, qui est au-dessus de ces réticences, promet de protéger

Iliade 9A

le devin, fût-ce contre le chef de l'armée. Par ce mot, la querelle se prépare de loin. Alors Calchas révèle la cause du fléau ; la maladie ne cessera que lorsqu'Ag. aura rendu la belle Chryséis sans rançon, et conduit dans Chrysé une hécatombe sacrée ! Ag. est saisi d'une terrible colère, ses yeux ressemblent à des flammes étincelantes (104) ; ~~il ne~~ le devin de malheur lui demande de ~~rendra pas~~ rendre sa captive, qu'il aime, qu'il préfère à Clytemnestre ! Après ~~l'~~ cette explosion de colère et cet aveu de sa passion, on s'attend à un refus d'Ag. Mais le roi consent à un sacrifice, qu'il ne

οὐδ' ἢν Ἀγαμέμνονα εἴπῃς / ὃς νῦν πολλὸν ἄριστος Ἀχαιῶν εὔχεται εἶναι.

[illegible] ἀπριάτην ἀνάποινον

ὄσσε δέ οἱ πυρὶ λαμπετόωντι ἐΐκτην

9 B

saurait refuser sans soulever toute l'armée contre lui ; il veut, dit-il, le salut du peuple, et non sa ruine. Voilà des sentiments généreux. Ne vous y fiez pas trop. Trouvez-moi bien vite, s'écrie-t-il, une autre part du butin ; je ne veux pas, seul parmi les Grecs, rester sans récompense. — Où tendent ces paroles un peu vagues? Achille va forcer Ag. à s'expliquer plus clairement (121). Tout le butin est partagé, dit-il ; après la prise de Troie, on te dédommagera au triple, au quadruple. Notez qu'Achille traite encore le roi

βούλομ' ἐγὼ λαὸν σῶν ἔμμεναι ἢ ἀπολέσθαι (117)

avec un certain respect. "Avide de biens"[x] n'est pas une grande injure, et il ajoute "très glorieux"[x]. A son tour Ag. appelle Achille brave, semblable aux dieux[x]. Ils ne tarderont pas à changer de ton. Ag. déclare qu'il lui faut dès maintenant un prix équivalent à celui qu'il perd. Si les Grecs le lui refusent, il ira ~~lui-même~~ s'emparer de la captive d'Achille, ou d'Ajax, ou d'Ulysse; tant pis pour celui qui en pâtira (v. 139) Prétention exorbitante; ~~Aussi~~ Ag. ~~passe-t-il très~~ pour en détourner l'attention de l'assemblée, passe-t-il aussitôt très habilement à un autre sujet. Nous reparlerons de ces choses, dit-il,

[x] φιλοκτεανώτατε

[x] κύδιστε

[x] ἀγαθὸς, θεοείκελ' Ἀχιλλεῦ.

90

une autre fois ; maintenant appareillons le navire qui ramènera Chryséis à son père, et apaisons le dieu.

Achille n'a retenu de tous ces discours que les menaces, et, parmi les noms des héros menacés, il n'a entendu que son propre nom. Son ton n'est plus le

ἀναιδείην ἐπιειμένε, 149.

même. "Homme revêtu d'impudence, s'écrie-t-il, tu oublies que tu es l'obligé de tes alliés, plutôt que leur maître. Nous sommes venus pour venger les injures des Atrides ; les Troyens ne m'ont jamais fait de mal à moi.

Et quand je combats pour ta cause, quand les travaux de la guerre retombent sur moi, tandis que la meilleure partie du butin est pour toi, tu veux me priver du prix de mes fatigues, de la captive que les Grecs m'ont donnée.

Aussi vais-je retourner dans la Phthie.

(Je n'ai aucune envie de travailler ici pour un homme qui m'outrage.)"

Cette menace, qui n'est que l'effet

Iliade.
L. III — VII.

Trois groupes de scène.

1. Pâris et Ménélas. Violation de la trêve III et IV, 1 — 219.

2. Διομήδους ἀριστεία V. Transition de là 2 Ἀγ. ἐπιπώλησις. IV, 219 sqq.

3. Hector à Troie. Son combat singulier contre Ajax. VI et VII, 1 — 322.

1. Les armées s'avancent. Après la magnifique introduction, surprise et désappointement. Tout aboutit à un combat singulier. Pâris, Ménélas, Hélène, chacun regarde la querelle, nous sont présentés, et admirablement dépeints. La τειχοσκοπία, épisode, qui pourrait s'enlever facilement, fait connaître dramatiquement les principaux chefs achéens. Les torts de Pâris se reproduisent sous nos yeux, il est de nouveau perfide et menteur.

2. De nouveau les armées s'avancent. Tableau, comme au comm. de III. Mais d'abord la Revue, dont l'intention est la même que celle de Τειχοσκοπία. La modestie de Diomède fait valoir la bravoure dans les combats qui vont suivre. Diomède, secondé par Pallas, est vainqueur d'Aphrodite d'abord, puis d'Arès en personne. Ce dieu blessé par un mortel, portent piteusement leurs doléances dans l'Olympe, où les dieux font. Les Grecs se moquent d'eux.

3. Hector à Troie. Conseil d'Hélénos, οἰωνοπόλων ὄχ' ἄριστος. Supplications pour arrêter Diomède, cet autre Achille. [Hector et Hécube; supplications. Hector chez Pâris et Hélène. Hector et Androm. Rejoint par Pâris, il fait un grand carnage parmi les Grecs. Pallas convient avec Apollon de mettre fin à la bataille. Encore le devin Hélénos. Μονομαχία.

[Après l'épisode de Gl. et Diom.



9'B

Relation entre les 3 groupes.

Entre 1 et 2. La violation des traités est mentionnée par Idoménée dans l'ἐπιπώλησις, c-à-d dans le morceau de transition.

Dans V, aucune allusion, si ce n'est que Pandare dit avoir blessé sans succès Tydide et Atride? Mais les vers 207-9 sont suspects.

Pandare est tué par Diomède (290), sans que sa trahison soit rappelée.

Entre 1 et 3. Pâris est près d'Hélène où nous l'avions laissé à la fin de III. [Cependant le motif, qui le retient dans son palais, sa colère contre les Troyens (VI, 326 et 335) ne s'explique pas facilement ??]

Entre 2 et 3. Les supplications sont motivées par la rage de Diomède.

Les 3 belles scènes Glaukos et Diomède.. Hector et Andromaque. Hector et Ajax ne sont guère conciliables avec le reste.

a. Quant à ~~H. et Androm. voy.~~ Gl. et Diom.., cette scène remplit inversement, mais v. 128 sqq.!

b. Hect. et Andr. VI, 433 sqq. retranchés par Aristarque, comme ψεῦδος; et parce que Hector n'y répond pas. — Si, il y répond assez 490 sqq. et surtout πόλεμος δ' ἄνδρεσσι μελήσει.

On pourrait dire que la mélancolie d'Hector est en contradiction avec ses espérances à la fin de VI. Mais les sentiments des héros d'Homère sont mobiles: d'abord il était en présence de sa femme et de son enfant en bas âge; ensuite il marche à la bataille.

c. Hector et Ajax.

Nombreuses connotations issues nouvelles.

L'allusion aux ὅρκια VII, 69-72 est interpolée. 73 ὑμῖν ~~μὲν~~ δ' ἐν ἔασι leçon ~~est corrigée~~ qui fut pour d'Aristarque. ~~ὑμῖν δ' ἐν~~ ὑμῖν μὲν est la leçon qui suppose

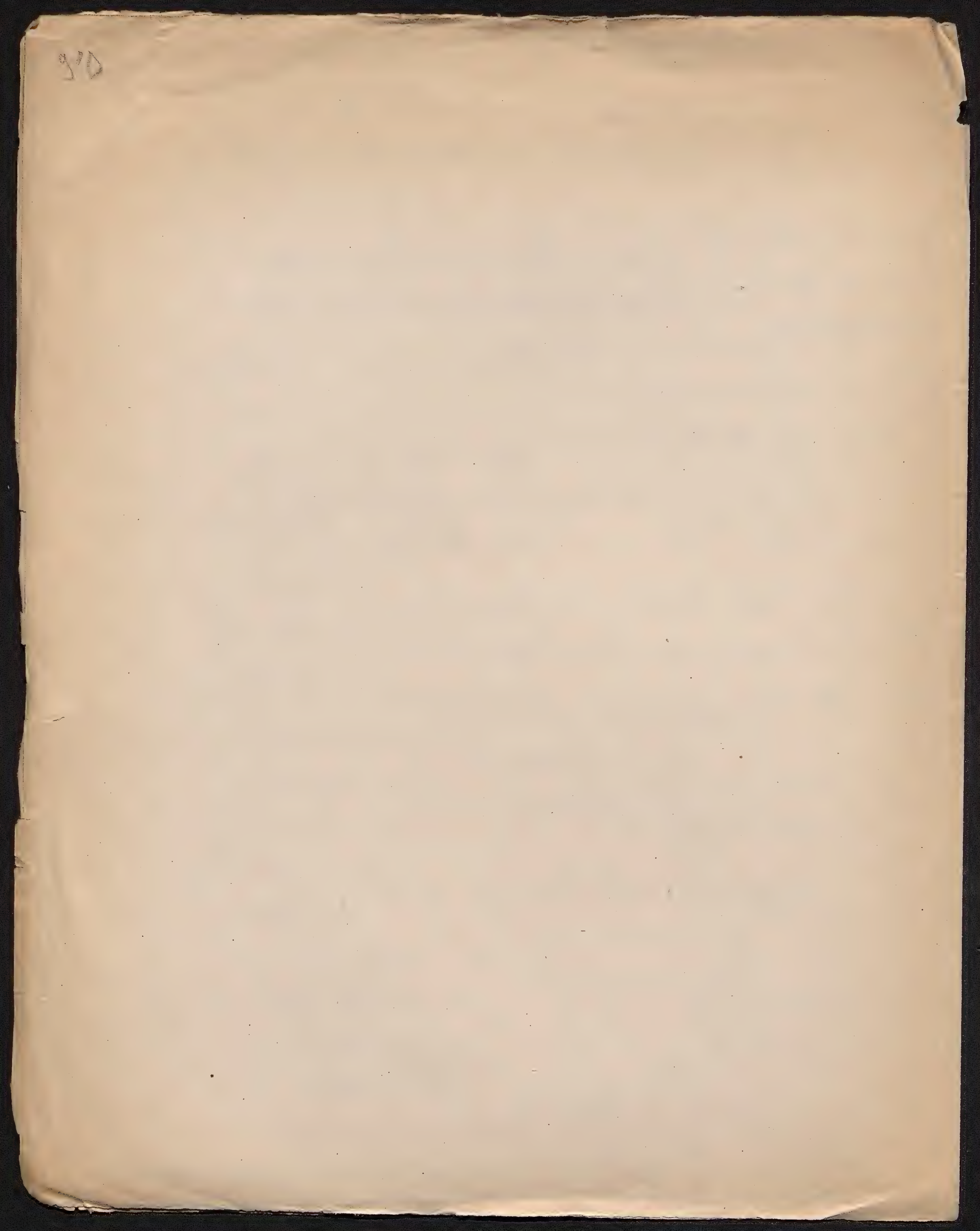
8'C

après lui, et que donnent les vieillards, etc.

En somme, si la 1e journée ne répond qu'en au dessein de Zeus et à notre attente, elle fait dans son ensemble un excellent effet, soit par la variété et la beauté des tableaux, soit comme introduction à une _Iliade_, ou à une _Achilléide_ amplifiée en _Iliade_.

Troie nous repose du champ de bataille. Hector et les Troyens nous paraissent aimables, au-delà peut-être de ce que se proposait le poète. Les affections de la famille d'un côté, la brutalité soldatesque (...) de l'autre. C'était dans le sujet.

Une certaine humanité, douceur, amour de la paix. III, 111–15. 130–35 – le rapprochement des armées. Gl. et Diom.
Parole d'Hector à Ajax VII, 299.



d'un emportement passager, est relevée par Ag. avec une dignité toute royale. "Fuis, dit-il, nous vaincrons bien sans toi". Mais il ajoute "J'irai moi-même chercher Briséis ~~dans~~ ta tente, afin que tu saches combien je te suis supérieur, et que tout autre craigne de s'égaler à moi" (185). Ag. ne fera pas cela, ~~comme~~ Achille ne partira pas ; les paroles dépassent toujours les actes. ~~On~~

v. 174.

ὄφρ' εὖ εἰδῇς | ὅσσον φέρτερός εἰμι σέθεν, στυγέῃ δὲ καὶ ἄλλος | ἶσον ἐμοὶ φάσθαι καὶ ὁμοιωθήμεναι ἄντην.

On voit comme les deux princes sont amenés peu à peu, une parole provoquant l'autre, à dépasser toute mesure. La

dernière menace du roi est trop forte pour l'impétueux Achille ; une telle injure demande du sang. Cependant il hésite, deux pensées s'agitent dans son cœur ; il tirait déjà son épée[x], quand il renonce à se faire justice lui-même. ~~C'est~~ Cette magnanime résolution ne peut s'expliquer (comme tout ce qui est extraordinaire) que par une intervention divine. Pallas descend de l'Olympe pour avertir Achille, et le héros obéit à la déesse.

On n'en viendra donc pas aux dernières extrémités ; mais la tempête se déchargera en

(δ' ἐκ κολεοῖο μέγα ξίφος
[x] 194 ἕλκετο), à l'imparfait (v. schol.)

paroles d'autant plus violentes. C'est là un autre trait d'une grande vérité.

Aux injures, Achille ajoute des reproches injustes, puis il affirme avec serment (v. 233) qu'un jour viendra où les ~~Grecs~~ rois se repentiront d'avoir ~~offensé~~ outragé le plus brave des Achéens. σὺ δ' ἔνδοθι θυμὸν ἀμύξεις χωόμενος ὅ τ' ἄριστον Ἀχαιῶν οὐδὲν ἔτισας (244)

Comme il a été offensé, il lui sied bien de proclamer ce qu'il vaut. En vain la modération (v. 247) parle par la bouche de Nestor, l'impérieux Ag. ne peut pardonner qu'on méconnaisse son autorité (Beaux vers passionnés 226 sqq.). Tout le dialogue est un chef-d'œuvre d'intelligence dramatique.

10 D

~~A~~ Après la querelle des princes, nous apprenons rapidement, en quelques vers (306-317), le départ de Chryséis et la lustration de l'armée. Ensuite le récit

v. 318 sq. redevient abondant. Les hérauts d'Ag. cherchent Briséis; Achille, ~~sans s'emporter~~, la leur livre sans résistance; Il l'avait déjà déclaré dans l'assemblée, les

ἐπεί μ' ἀφέλεσθέ γε δόντες (299) Grecs la lui ont donnée, les Grecs peuvent la reprendre.

On voit que, s'il s'est emporté à des propos injurieux pour le roi, s'il l'a blessé en lui faisant sentir qu'il est lui-même l'homme indispensable, sa conduite est cependant pleine

Iliade 11 A

de mesure, et les torts sont du côté d'Ag. Ce dernier a cependant une dignité toute royale. Le mot de Priam à son aspect (III, 168) est juste, et le sceptre d'origine divine est le noble emblème de sa majesté royale (II, 100 sqq.)

[il s'en tient à une résistance passive; Thersite (II) n'en comprend pas la noblesse.

Horace, habitué à l'imperium romain, n'a peut-être pas bien jugé la conduite d'Achille envers un chef qui n'est que primus inter pares. (τὸν ὁμοῖον XVI, 53). (Jura neget sibi nata, nihil non arroget armis)

C'est ici, au vers 347 que s'arrête le Lied de Lachmann. Il comprend, on le voit, la querelle, et la remise de Briséis aux hérauts d'Ag.

11B

Viennent ensuite les larmes d'Achille et son entrevue avec Thétis. Comme les dieux sont allés chez les Ethiopiens, Thétis ne pourra voir Zeus que le douzième jour. En attendant le poète raconte la reddition de Chryséis, l'apaisement du dieu et le retour d'Ulysse. Ensuite Thétis et Zeus, la promesse solennelle de ce dernier, la réunion des dieux dans l'Olympe, la mauvaise humeur d'Héra et l'apaisement de cette autre querelle, qui menace de troubler la sérénité des Immortels.

Aux yeux de Lachmann il y a
là deux suites ajoutées au chant
primitif, dont l'une, suivant lui
la première en date, le voyage
d'Ulysse (430-492) aurait été
insérée dans l'autre, qu'il
considère comme la deuxième en
date. Cette deuxième suite de
Lachmann (Achille et Thétis, Thétis
et Zeus, le Banquet dans l'Olympe)
est un autre chant primitif pour Köchly et
d'autres critiques de la même
école.

Pourquoi découpent-ils ainsi
le premier livre ? C'est à cause
d'une contradiction qui avait déjà

110

choqué les poètes anciens.

Du vers 424 Thétis dit que ~~les~~ Zeus a ~~dieux ont~~ quitté l'Olympe dès la veille et que les autres dieux l'ont accompagné. Cependant on a vu en ce même jour Pallas descendre de l'Olympe et y retourner pour rejoindre les autres dieux; le poète le dit expressément. Un marbre antique, débris d'une table iliaque et conservé dans le cabinet des médailles à la Bib. Nat. contient une curieuse inscription dans laquelle ~~cette difficulté est longuement exposée~~ discutée

θεοὶ δ' ἅμα πάντες ἕποντο.

222 οὐλυμπόνδε... μετὰ δαίμονας ἄλλους.

le calcul des jours est donné   Iliade 12 A

d'après Zénodote.) En vain, Aris-
tarque essayait-il d'échapper
à la contradiction en écrivant :   424 : θεοὶ δ' ἅμα πάντες
ἕπονται pour ἕποντο. Cette contradic-
tion autorise-t-elle la conjecture
de Lachmann ? Analysons
d'abord la suite du premier
livre. Le sacrifice accompli, le
héros se retire dans la solitude ;
assis sur le bord de la mer
écumante, il regarde les flots
sombres et, étendant les mains
il implore sa mère divine.
Sa vie sera courte, il le sait, mais
il l'espérait glorieuse ; et main

12 B

tenant Zeus a permis qu'il fut si cruellement outragé.
Il parle ainsi en répandant des larmes. Il pleure, le grand Achille, quand il n'a que la mer pour témoin de sa faiblesse.

Au fond de la mer, où elle est assise près de son vieux père, la Néréide Thétis entend la plainte de son enfant. Elle arrive rapidement, elle vient comme une vapeur qui s'élève au-dessus des flots. (Ce n'est pas une comparaison; ces vapeurs cachent, croyait-on une divinité marine.) Thétis

s'assied près d'Achille, elle caresse son ~~enfant et lui~~ fils et lui demande la cause de son chagrin. Une mère et son enfant, non une déesse et un héros. Douleur de Thétis; elle promet d'implorer Zeus. Il faut cependant qu'elle attende le retour des dieux, et l'intervalle est convenablement marqué, sinon rempli, par le récit, longuement développé avec tous les détails, de l'accomplissement de la mission d'Ulysse (428-487) ~~voyage d'Ulysse~~; ~~et~~ par le tableau rapide de l'inaction d'Achille, couvant son ressentiment (487-492) : Αὐτὰρ ὁ μήνιε νηυσὶ παρήμενος ὠκυπόροισιν. Ensuite, prière de Thétis, long silence de Zeus, promesse solennelle

N° D

par le signe de tête qui ébranle
525-530 l'Olympe, enfin ~~ta~~ la querelle
des dieux, pendant de la querelle
des princes, mais, ~~se terminent
d'une manière moins tragique~~
ce qui était tragédie sur la terre,
tourne à la comédie dans l'Olympe.
La contradiction ~~relevée~~ plus
haut nous autorise-t-elle à
scinder le premier livre et à en
attribuer les parties à trois
auteurs différents ? Le récit
s'arrêterait au moment où
Achille vient de livrer Briséis
Il resterait donc calme, ce jeune
héros qui tantôt était sur le

point de tirer l'épée. Cela est inadmissible. Renonçant à se venger lui-même, Achille doit chercher ailleurs une satisfaction légitime ; il s'en remet à Thétis et à Zeus. D'un autre côté, la peste continue ses ravages. N'apprendrons-nous pas que le prêtre d'Apollon révoque sa première prière et que le dieu est apaisé ? La seconde prière de Chrysès (446-450) est le pendant exact de sa première prière, renfermée également en six vers (37-42). Ces deux morceaux ont été composés l'un en vue de l'autre. Il y a une



13 (3)

correspondance, moins apparente, mais aussi réelle, entre les passions qui ~~divisent les~~ brouillent les hommes et celles qui divisent les dieux. Διὸς δ' ἐτελείετο βουλή, v. 5, annonce la promesse de Zeus. La contradiction, que la plupart des lecteurs ne remarquent même point, ne pouvait-elle pas échapper à l'auteur plus facilement encore qu'à un second poète, qui d'ailleurs se souvenait si bien, jusque dans les menus détails de l'expression, de l'œuvre de son devancier?

Si le premier livre est un tout indivisible, peut-on le considérer comme un chant détaché? Le grand développement

donné à la querelle des princes ne se justifie que par la gravité des événements qui en résulteront. La peinture d'Achille, regrettant les combats durant l'inaction à laquelle il se condamne, fait même prévoir qu'il finira par reparaître sur le champ de bataille. La solennité de la promesse de Zeus excite l'attente des choses à venir, son hésitation avant d'accorder la prière de Thétis, trop bien justifiée par l'opposition d'Héra, indiquent que la volonté du maître des dieux sera contrariée plus d'une fois ~~par~~ et que les succès d'Hector, souhaités par Achille, se trouveront mêlés de revers.

488. αὐτὰρ ὁ μήνιε... ποθέεσκε δ' ἀϋτήν τε πτόλεμόν τε.

130

Plus je relis le début de l'Il., plus je me persuade que c'est là une magnifique introduction ~~à une grande introduction à une épopée~~, l'avenue qui mène à un grand monument.

D'un autre coté, ce début est d'un poète qui possède à un haut degré le sentiment des proportions qui sait résumer ce qui doit être raconté rapidement, qui sait développer les scènes qu'il convient de dérouler, qui sait faire parler ses personnages conformément à leur caractère, à la situation où ils se trouvent, en marquant admirablement les nuances, les

progrès des passions allumées par la dispute; enfin la langue est maniée avec un singulier bonheur. Il y a des vers admirablement frappés, il y en a de sublimes et qui font rêver. Voyez par exemple v. 34, 42 (44–52, 287–289) 524–530 (le signe de tête) le dieu lance ses flèches.

V. 34. Βῆ δ' ἀκέων παρὰ θῖνα πολυφλοίσβοιο θαλάσσης.
V. 42. Τίσειαν Δαναοὶ ἐμὰ δάκρυα σοῖσι βέλεσσιν.
V. 287. ἀλλ' ὅδ' ἀνὴρ ἐθέλει περὶ πάντων ἔμμεναι ἄλλων,
πάντων μὲν κρατέειν ἐθέλει, πάντεσσι δ' ἀνάσσειν,
πᾶσι δὲ σημαίνειν.

Le premier livre de l'Il. semble donc attester que le plan de l'ensemble a été conçu, non par un rédacteur, un arrangeur, mais par un vrai poète, celui qu'il faut appeler l'auteur de l'épopée.[1] Cependant la question de l'origine du poème est trop complexe pour être tranchée

[1] Le I passe aux yeux de tous, même les esprits les plus critiques, pour une des parties les plus [illegible] du poème.

14 B

par l'étude d'un seul livre. En avançant dans notre examen, nous trouverons des raisons de modifier sensiblement cette première impression.

14'A

Wilhelm Grimm : « Homer's Ilias » dans Deutsche Rundshau XVI, 2, p. 288 etc. (1889, novembre)

Dans ce premier article il n'est question que du livre I, qu'il n'était pas difficile de louer puisque tout le monde l'admire. Voici cependant une jolie observation : G. compare les hommes d'Homère voués à des travaux incessants, à la souffrance, dignes dans l'emportement même de leur passion avec la laborieuse et estimable bourgeoisie du dernier siècle. Les dieux d'Homère ressemblent à la noblesse d'alors qui se regardait comme une race supérieure, et tout en intriguant entre eux perfidement se traitent encore avec certains égards, mais se permettent tout contre la race inférieure qui doit les adorer et servir de jouet à leurs caprices. Majestueux, inaccessibles en face des mortels, ils se conduisent entre eux souvent mesquinement, sans dignité, avec frivolité. Dans la fable du renard, tout ce qui n'est pas bête de proie ne compte pas ; et Renard, quelque fieffé coquin qu'il puisse être, se trouve placé par le

14'B

rang bien au-dessus de l'obscur animal domestique et de l'innocent lièvre dont il serre la gorge.

G. ajoute: "un poète qui se joue ainsi des habitants de l'Olympe, comment aurait-il pu croire à la puissance véritable de ces ombres ensoleillées de lumière? (dies sind vom Sonnenglanz erfüllten Schattengebilde) qu'il a créées et qu'il fait agir à son gré. Les dieux que priait Homère étaient autrement faits."

1890, mai, Ztsp. 204 sqq. II A III. chant.

Je cherche à lever les diff. de II. Qu'Agam. croye à la victoire, il l'admet. Mais les princes et partic. Ulysse devraient être plus défiants. Dans le [illegible], il retranche donc (parce que due répétition) 73-75, et suppose une lacune après le discours de Nestor. Ulysse marque son incrédulité, il sait (cf. Od.) que tous les songes ne sont pas véritables, il propose donc de ruser avec l'armée : si on parvient à [illegible] les hommes à une grande action générale, cela indiquera que le songe venait de Zeus et méritait foi.

anti-lacune. Quand les Grecs prennent [illegible] au mot, il faut que les princes essayent de les retenir, comme cela est [illegible].

Égalité entre Thersite et Iros : l'un et l'autre étaient Ulysse au désir de rôle un peu vulgaire en apparence qu'il s'impose.

Homère aurait été témoin de scènes populaires d'un pareil événement, comme l'auteur de <u>Jules César</u>.

Le 3e discours. Celui d'Ulysse est admirable d'habileté.

Je trouve aussi très remarquables les vers 377–380, où le roi confesse ses torts envers Achille [et dit [illegible]].

La comparaison 394 sqq. rend admirablement la [illegible] avant l'ἀγορή.

Admiration des comparaisons accumulées. Préambule [illegible] au dénombrement qui évoque la patrie d'autrefois, et qui nous paraît sec à tort. Achille y est rappelé, et grandi.

II, 356. Il paraît que Ex. ὁρμήματά τε στοναχάς τε, = „Entführung und Nöthe"!!



Iliade (15

[La ~~deuxième~~ première journée de bataille avec ses conséquences est comprise dans les livres II à VII. Il y a là un ensemble de récits intéressants et poétiques, mais faiblement liés entre eux. Le commencement et la fin, les deux morceaux qui servent en quelque sorte de cadre aux scènes de cette journée, répondent parfaitement à la révolution de Zeus et au plan général du poème. En effet, Zeus avise aux moyens de remplir la promesse faite à Thétis; le moyen est à la vérité un peu singulier. Un songe trompeur envoyé par le maître des dieux engage Agam.

à livrer une bataille générale,
en lui faisant espérer la prise
de la ville en cette même journée.
Ag. à son tour se sert d'une ruse.
Devant une assemblée de toute
l'armée, il feint de désespérer du
succès et déclare ~~qu'il n'y a
rien de mieux~~ vouloir aban-
donner l'expédition. Il s'attend
à des objections; mais les Achéens
s'élancent aussitôt vers les
navires, afin de monter à bord
au plus vite. Il faut l'intervention
d'Ulysse, inspiré par Athéné,
pour ramener l'armée et lui
faire entendre raison. Cette double

feinte, de Zeus d'abord, ensuite d'Ag., est peut-être conforme au génie grec. On se souvient de la comédie si habilement jouée par Cléarque pour empêcher ses soldats d'abandonner le jeune Cyrus. (Xén. Anab. I, 3). Il consent à faire ce qui leur plaira, à les ramener en Grèce s'ils le veulent. Dans une autre assemblée, il se trouve à la discussion, que le projet est impraticable.

Il ne faut peut-être pas attacher trop d'importance aux premiers vers du livre II, ils se ~~ratta~~ lient ~~chent~~ assez mal à la fin du premier livre. Là on vient de voir Zeus qui gagne la couche nuptiale et se livre au sommeil; ici nous apprenons que tous, hommes et dieux, étaient endormis, à l'exception de Zeus. L'interprétation

forcée du verbe ἔχεν au moyen de laquelle les commentateurs anciens s'efforçaient d'échapper à la contradiction, n'est guère admissible ; mais nous avons vu qu'en isolant les rhapsodies pour les débiter à part, les rhapsodes ~~ont~~ pouvaient en modifier le commencement et la fin.

Ag. réunit d'abord les princes (pour les instruire de la ruse qu'il médite) dans sa ~~tente~~, ensuite l'armée dans l'ἀγορά. Le conseil que tiennent les princes est étrange, on n'y comprend rien, et il ne s'explique que par ce qui se passera dans l'ag. Là le récit devient dramatique.

Le découragement des Grecs, si prompts à suivre l'avis simulé de leur chef, peut s'expliquer par la retraite du plus brave des héros. Malheureusement le poète n'en dit pas un mot, et laissant au lecteur le soin

de suppléer à ce silence. Il y a cependant une allusion très directe aux événements racontés dans le premier livre. Quand Ulysse a réussi à ramener les guerriers au lieu de l'assemblée, à l'Agora, un homme du peuple, Thersite, le plus laid de tous les Grecs, ~~se lui résister par des criail-leries~~ se met à crier contre Ag. Cet orateur de bas étage s'emporte comme un autre Achille. x Il engage l'armée à abandonner un chef qui ne songe qu'à s'enrichir par les labeurs des guerriers. "Veux-tu encore, s'écrie-



16 B

-t-il s'emparer d'une jeune captive, que moi ou un autre des Achéens nous avons ~~ont~~ ~~e~~ amenée prisonnière 2" (v. 231), et il ajoute : « Achille n'a pas de bile, il est faible et endurant, autrement Atride ~~tu~~ tu aurais outragé pour la dernière fois. » Quand même on écarterait les ~~quatre~~ vers 239-242 avec quelques critiques, encore le discours de Thersite ne laisserait-il pas d'être une parodie évidente des paroles d'Achille au premier livre. Thersite est le seul homme du peuple ~~qui~~ joue un rôle dans l'Il. Le poète le présente comme bossu, contrefait, aussi laid au physique que

Ἀλλὰ μάλ' οὐκ Ἀχιλῆϊ χόλος φρεσίν, ἀλλὰ μεθήμων· ἦ γὰρ ἂν, Ἀτρεΐδη, νῦν ὕστατα λωβήσαιο.

Le vilain ne comprend pas ce qu'il y a de magnanime ~~[illegible]~~ dans la révolte aussi passive du noble Achille.

qu'au moral. Il ne sait que vomir de grossières injures contre les princes, et ensuite, quand Ulysse le châtie en le frappant du sceptre, il se met à (piteusement) pleurer. Ce n'est pas encore un tribun, le temps de la démocratie n'est pas venu ; ce n'est qu'un bouffon. Les gémissements de Thersite font rire les Grecs, et ce rire rompt le charme, le mal du pays est oublié. Les soldats ont honte d'être plus longtemps d'un avis qui est défendu

16

par un homme aussi méprisable. Ils pourront maintenant écouter Ulysse et Nestor, qui leur rappellent les prodiges favorables par lesquels les dieux, au début même de l'expédition, promettaient le succès après dix ans. Ils leur rappellent aussi les promesses, confirmées par de solennels serments, qu'ils firent alors aux deux Atrides. Une nouvelle ardeur guerrière s'empare de l'armée, que les chefs, sur l'avis de Nestor, rangent en ordre de bataille.

La composition de l'armée ~~Cet ordre~~ est exactement décrite dans un morceau qui

forme la seconde partie du IIème livre et que les anciens appelaient le Dénombrement. Ce morceau était considéré dans l'antiquité comme un document historique, (souvent invoqué officiellement par les villes de la Grèce à l'appui de certaines prétentions, doctement interprété et discuté par les érudits. En effet, ce morceau a un grand intérêt historique et géographique. Les peuples de la Grèce, leur pays, leurs villes, les chefs qui les commandaient, les contingents qu'ils fournissaient à l'entreprise commune, y

Iliade 17

(Κατάλογος)

sont énumérés dans un ordre assez régulier[1]. On est étonné d'y voir figurer des princes et des peuples dont il ne sera pas question dans l'épopée. ~~Par exemple, ce~~ Nirée de Symé (colonie dorienne près de Rhodes) qui est proclamé le plus beau des Grecs. Ce personnage, ~~ainsi que d'autres~~, était ~~sans doute~~ mentionné (la Petite Iliade (tué par Eurypylos) cf. Paus. III, 26) ~~(dans) quelque épopée cyclique~~. On voit que le catalogue est surabondant, il dépasse l'Il., et il a dû être inséré après coup à la place qu'il y occupe.* Le dénombrement des Grecs est suivi de celui des Troyens et de leurs auxiliaires, incomplet au contraire celui-là.

Ni Agapénor, ni les Arcadiens (603 sqq.) ne reparaissent dans l'Iliade. Il faut en dire autant des colonies doriennes Symé, Nisyros, Cos etc. v. 671-80. Ils figuraient peut-être dans qqe épopée cyclique. Cela est sûr pour

Ajoutez Gounée, et les Perrhèbes etc., près de Dodone (748 sqq.); les Magnètes avec leur chef Prothoos (756)

* Le terme Πανέλληνες, 530, est aussi un indice d'origine tardive.

1) En commençant par les Béotiens (d'où le titre Βοιωτία). Lauer le suppose composé en Béotie; il rappelle aussi le caract. hésiodique du morceau.

Comme il y avait un catalogue des Troyens dans le poème des Cypriaques, on pense qu'à l'époque où cette dernière épopée fut composée le morceau relatif aux Troyens ne se trouvait pas encore dans l'Il.

Passons aux scènes qui remplissent cette journée. Les deux armées s'avancent, et leur marche est mise sous nos yeux par de beaux vers et de magnifiques comparaisons. On s'attend à un grand choc; mais cette attente est trompée; au lieu d'une bataille, nous aurons un combat singulier entre Pâris et Ménélas. Une convention solennelle, confirmée par des sacrifices et

17D

des serments, adjuge au vainqueur
la possession d'Hélène et des
trésors qu'elle apporta dans Troie.
Le prix du combat, Hélène, paraît
elle-même sur les murs de Troie.
Admirée par les ~~vieillards~~ vieux
conseillers de Priam, traitée par
ce dernier avec une affectueuse
indulgence, elle lui nomme les
princes achéens, qu'on aperçoit
dans la plaine et qu'elle ne
connaît que trop! Τειχοσκοπία Série de portraits
Priam
lui-même et Ag. président
au sacrifice et au serment;
Paris ~~est~~ subit une honteuse
défaite. La guerre semble ter-
~~... mais d'une ...~~
minée, ~~...~~ Zeus a permis un
événement qui rend impossible
l'accomplissement de sa promesse.

2 Mais Paris ~~Vous~~, sauvé par
Aphrodite, ~~qui le pro-~~
~~tège toujours~~, ~~il~~ est
transporté dans
son palais et uni
de nouveau, grâce
à l'intervention
de la déesse qui le
protège, avec Hélène,
appartenant depuis les conventions à Ménélas,
~~dont~~ le coeur d'Hélène
s'~~était~~ est ~~tourné~~ revenu
un instant
à ses premières
et légitimes affections.

~~3 D'un autre côté~~

~~Mais grâce~~ D'un autre côté à l'intervention d'Athéné la trève est violée, le lycien Pandare lance une flèche contre Ménélas. La blessure est légère, mais ~~la trahison~~ la guerre recommence après cet acte de trahison, qui fait prévoir à Ag. la chute méritée de la perfide Ilion.

Voilà un premier groupe de scènes qui se tiennent ; Nous allons trouver ~~ensuite~~ maintenant un autre groupe, ou, pour mieux dire, deux groupes de scènes insérés dans cette même journée. Les armées s'avancent de nouveau, on voit Ag. passer la revue de ses peuples, Idoménée et ses Crétois, les deux Ajax, le vieux Nestor à la tête des Pyliens

Ἀγαμέμνονος ἐπιπώλησις.

18 B

reçoivent les éloges du roi.
D'autres se trouvent en retard et sont gourmandés ; ce sont les Athéniens sous la conduite de Ménesthée & les Céphalléniens avec leur prince Ulysse, enfin les troupes commandées par Diomède, fils de Tydée. Ulysse répond avec fierté aux reproches d'Ag.; Diomède est plein de modestie, il impose silence à son compagnon Sthénélos, qui relève les propos injustes du roi. Ag., dit Diomède, s'acquitte de ses fonctions de chef. Au lieu de deviser, marchons contre l'ennemi.
Diomède montre ici la réserve d'un jeune guerrier plein de

courage, mais ayant encore
besoin de faire ses preuves. Il
contraste avec Achille. ~~Cependant~~ La modestie de son langage relève l'éclat de ses actions;
(m) c'est à Diomède que reviendra
l'honneur de cette journée;
les combats qui suivent ont
été intitulés avec raison La
Bravoure de Diomède. Le jeune
héros répondra par des actes de bravoure
aux reproches de son chef, et
voilà comment cette revue d'Ag.,
qui forme dans la division
traditionnelle la fin du IVème
livre, se rattache à la bataille,
contenue dans le livre V.

De nouveau les deux armées
s'avancent, de nouveau la confusion
bruyante des Troyens est opposée

18D

à la silencieuse discipline des Achéens. Nous assistons au choc des deux armées, rendu par des images à la fois grandes et familières, empruntées à la nature qui entourait le poète et aux moeurs de son temps. La mer, le torrent des montagnes, le berger solitaire, les brebis bêlantes et leurs agneaux, passent devant nos yeux (V. 439_456).

Τρεῖν μ' οὐκ ἐᾷ Παλλὰς Ἀθήνη·

Diomède brille entre tous les guerriers, "Pallas Athéné ~~ne me permet~~ m'empêche de trembler". (256) Protégé par cette déesse et obéissant à ses ordres, Diomède blesse Aphrodite, venue au secours de son fils Enée, et se

laisse à peine ~~arrêter~~ par le grand Apollon. Les Troyens sont ramenés au combat par Arès en personne; Diomède, qui a reconnu ce dieu, se retire avec les siens; mais Héra et Athéné descendent ~~à son~~ elles aussi ~~tour~~ dans la plaine [et, d... à [illegible], avec l'agrément de Zeus.], ~~elle~~ Athéné monte sur le char de Diomède, dirige sa lance, et le dieu de la guerre, blessé à son tour, pousse un cri terrible, pareil à la clameur de dix mille combattants, et remonte dans l'Olympe, où Aphrodite l'a déjà précédé. Il faut voir avec quelles railleries y sont reçues ces deux divinités, blessées par ~~des~~ un mortel.

[C'est ici que commence un troisième groupe de scènes, qui fait une diversion agréable aux horreurs de la bataille. Sur le conseil de son frère, le devin Helenos, Hector rentre dans la ville, afin de se concilier la faveur d'Athéné en faisant offrir à cette déesse de magnifiques vêtements par les femmes de Troie. ~~C'est ici que~~ En cet endroit se place le fameux épisode de Glaucos et de Diomède (VI, 122). Sur ces entrefaites, Hector ayant franchi la porte Scée, engage sa mère Hécube à aller en procession avec les matrones de Troie, au temple d'Athéné sur l'Acropole, après avoir choisi,

parmi toutes les parures qu'elle possède, la plus belle, celle qu'elle aime le mieux. Sans déposer sa grande lance, sans ~~prendre~~ s'arrêter pour ~~le temps de~~ laver la poussière et le sang qui le couvrent, ~~ni de~~ prendre un peu de vin, Hector entre dans le palais où le beau Paris, assis en face d'Hélène, s'occupe à polir son armure. Il lui enjoint de se servir de ces armes [et de le suivre sur le champ de bataille. ~~Au moment même de~~ Dans sa propre demeure, Hector ~~il~~ n'avait pas rencontré Andromaque. Instruite de la défaite des Troyens, elle a couru comme en délire

[qu'il semble regarder comme une simple parure,

vers les remparts. Hector la rencontre près de la porte Scée, et c'est là que se placent les Adieux que l'on connaît. ~~C~~Cette scène, où le sourire se mêle aux larmes, δακρυόεν γελάσασα... Le père, la mère, ~~et~~ l'enfant : ~~c'est~~ la famille tout entière, avec ses saintes affections, ses douleurs et ses joies. Paris ne tarde pas à rejoindre son frère ; cependant, ici encore, notre attente est trompée, au lieu d'une bataille, nous aurons de nouveau ~~encore~~ un combat singulier, celui d'Hector et d'Ajax, ~~ce~~ combat qui finit courtoisement par les dons que s'offrent les deux adversaires.

~~Et~~ Quelles sont maintenant les conséquences de la journée ? Les Achéens décident de demander ~~demandent~~ une trêve pour ensevelir leurs morts.

Cette demande était généralement considérée comme l'aveu d'un échec; cependant le poète est assez patriote pour imaginer que les Troyens ont pris la même résolution, et pour faire en sorte que le hérant de ces derniers devance celui des Grecs. Mais un autre fait révèle clairement la défaite et les inquiétudes des Grecs ~~et leur~~. Le grand tertre qu'ils élèvent pour recevoir les cendres de leurs morts sert de point de départ à une immense construction. Ils entourent leur camp de murs crénelés et surmontés de tours, afin de se mettre à l'abri, eux et leurs vaisseaux, des attaques du redoutable Hector. Le récit de ces faits se

20 B

trouve dans la seconde partie du VIIième livre ; Le combat d'Ajax et d'Hector en avait rempli la première partie. ~~Examinons l'ensemble~~ des six livres II à VII.

Après ~~eff~~ avoir indiqué les ~~parties~~ éléments.

examinons maintenant leur ensemble.

Nous pouvons écarter tout d'abord le Dénombrement, morceau ethnographique qui s'enlève facilement. Le dessein de Zeus, annoncé ~~tout d'abord~~ au début du IIe livre, semble accompli, si nous en jugeons par le découragement que les Grecs manifestent ~~par la~~ en construisant tardivement des ~~retranchements~~ fortifications. Mais ce découragement est-il motivé par l'issue de cette première journée de bataille ? Nous y avons distingué trois groupes ; ~~mais~~

Par le fait il n'y a eu de bataille proprement dite que dans le second groupe, la Bravoure de Diomède, et là, la supériorité des Achéens, de leurs héros, comme de leurs dieux protecteurs, sur les héros et les dieux Troyens, s'est manifestée avec éclat, au point que le défenseur de Troie s'est vu obligé d'invoquer le secours des immortels. ~~Dans~~ Le premier et ~~dans~~ le troisième groupe contiennent des combats singuliers; cependant le premier de ces combats singuliers est ~~est~~ tout à fait en dehors de la donnée générale du poème et des intentions de Zeus; car ce combat faillit mettre fin à la guerre et aux espérances d'Achille

Zeus lui-même a oublié, ce semble, sa solennelle promesse; il trouve bon qu'Héré et Athéné interviennent pour empêcher Arès de faire un carnage parmi les Achéens. V, 753 – 766.

Là encore les champions grecs sont supérieurs à leurs adversaires troyens. Ménélas inflige à Pâris une défaite honteuse. Ajax allait, ce semble, l'emporter sur Hector, ~~si les combattants se séparent~~ sans l'intervention du héraut sage troyen qui met fin ~~au combat~~ à la lutte.

confirmées par la solennelle promesse de Zeus. Le combat singulier de la fin n'est un succès ni une défaite pour aucune des deux parties.

[~~Mais~~ Dans la bataille les Grecs ont eu très évidemment le dessus.

[Il y a donc ~~une~~ disparate choquante, pour ne pas dire ~~une~~ contradiction, entre les événements de la journée, ~~et ceux~~ qui ~~en~~ forment le corps du récit, et les faits qui les précèdent et les suivent, et qui forment le cadre du récit.

D'un autre côté, les scènes qui peuvent choquer par rapport à l'économie générale du poème, comptent parmi les plus belles de l'épopée tout entière, et l'intention qui les a dictées n'est

Iliade 21A

pas cachée. Après nous avoir vivement entraînés au milieu de son sujet, <u>in medias res</u>, le poète nous ramène en quelque sorte en arrière, ~~les dis~~ Déjà les discours prononcés dans l'assemblée par Ulysse et Nestor rappellent ~~l'origine~~ les commencements de la guerre et les ~~prodiges~~ augures favorables qui accompagnèrent le départ de la flotte. L'origine de la guerre est en quelque sorte mise sous nos yeux par le combat de Paris et de Ménélas; ~~et~~ l'idée même de terminer la lutte par un duel entre les deux princes qui y sont surtout intéressés, semble

21B

appartenir plutôt au début du siège qu'à la dixième année. Ajoutons que le rapt d'Hélène se renouvelle en quelque sorte sous nos yeux. En vertu d'un pacte solennellement juré elle devait être rendue à Ménélas, elle lui appartient; et voici qu'Aphrodite jette Hélène, malgré elle, de nouveau entre les bras de son ravisseur. Dans ce premier ~~Le troisième groupe de scènes~~ ~~Hector à Troie~~ groupe de scènes la Τειχοσκοπία fait connaître les noms, la figure, les qualités des principaux chefs grecs, d'une manière plus dramatique que ne fait le Dénombrement, morceau

plus didactique et plus complet, trop complet même, nous l'avons vu. La même intention a fait imaginer la revue d'Ag., ~~au~~ qui sert d'introduction ~~commencement du troisième~~ deuxième groupe de scènes.

Dans le d~~troisième~~ groupe on ne peut méconnaître l'intention de mettre en scène les femmes Troyennes, et de compléter ainsi la galerie des personnages intéressés dans cette grande lutte. ~~Notre~~ ~~La~~ sympathie du lecteur moderne pour elles et pour Hector, leur noble défenseur, est vivement excitée, peut-être au delà de ce que se proposait le poète antique.+ [Si nous comparons maintenant ces trois groupes

+ Hector combat πρό παίδων πρό τε γυναικῶν avec un dévouement d'autant plus touchant que son esprit est obsédé des mélancoliques prévisions de la catastrophe, ἔσσεται ἦμαρ... Tandis que les Grecs mènent la rude vie des camps et se disputent de malheureuses captives, Hector et ses compagnons d'armes apparaissent au milieu de leurs familles ; nous voyons leurs mères, leurs jeunes épouses sur les remparts de la ville assiégée. Les circonstances, non le dessein du poète, ~~les~~ rendent les Troyens intéressants à nos yeux.

21b

de scènes entre eux, nous trouvons que les liens qui les rattachent les uns aux autres sont assez faibles. L'archer Pandare qui viole la trève par trahison, tombe, dans le deuxième groupe, sous les coups de Diomède ; ce n'est que justice. On est cependant étonné qu'il ne soit fait ~~aucune~~ ~~dans~~ dans ce dernier passage aucune allusion à la trahison de Pandare.

– Si Hector quitte le champ de bataille et rentre à Troie, cette démarche est motivée par les succès de Diomède ;

– Hector ~~trouve~~ au VIe livre, Paris avec Hélène, où nous l'avions laissé au Livre IV ; cependant les motifs

VI, 335 que Paris allègue pour excuser

son inaction ne s'accordent pas bien avec le récit antérieur. — C'est bien pis dans la rencontre d'Hector et d'Andromaque ; cette dernière ~~fait allusion à des faits~~ raconte les faits de la journée d'une manière toute différente (de ce qu'on a vu plus haut de ~~notre Iliade~~ ~~des récits antérieurs~~, v. 433 – 39

Aristarque retranchait ces vers importuns[1], mais il n'expliquait pas pourquoi on les aurait interpolés. Ils sont très bien à leur place dans cette scène, sinon dans l'ensemble de l'Il. actuelle et la réponse d'Hector 490 – 92. ~~semble~~ s'y référer (assez clairement). [Pour ce qui est enfin du combat singulier qui termine le troisième groupe de scènes et la journée, il ne

1) ὅτι ἀνοίκειοι οἱ λόγοι τῇ Ἀνδρομάχῃ· ἀντιστρατηγεῖ γὰρ τῷ Ἕκτορι· καὶ ψεῦδος παρέχουσιν.

laisse pas d'étonner le lecteur. Hector propose une nouvelle trêve, et un duel dont les conditions sont solennellement jurées. Comment les Grecs pouvaient-ils encore se fier à la bonne foi de leurs ennemis, quand, le matin même, une convention aussi solennelle avait été perfidement violée par eux.* Toutes ces scènes, prises isolément sont du plus haut intérêt et sont admirablement écrites, mais leur suite et leur enchaînement laissent beaucoup à désirer. [J'oubliais la rencontre de Glaucos et de Diomède ~~et de Diomède~~, elle

* Les vers 69-72, qui se réfèrent à la 1re convention, sont très suspects. Au v. 73 il faut rétablir ὑμῖν μέν, qu'Aristarque remplaça par ὑμῖν δ' ἐν.

compte parmi les plus beaux morceaux de l'*Il.*, mais Diomède, en rencontrant un brillant guerrier qu'il aperçoit pour la première fois sur le champ de bataille, ~~déclare~~ se demande s'il n'a pas en face de lui quelque immortel descendu du ciel, et dans ce cas il refuse la bataille, car, dit-il, mal ~~a~~ prit aux héros présomptueux qui osèrent s'attaquer à une divinité. Et c'est là le même Diomède qui vient de blesser Aphrodite et le dieu de la guerre en personne!

Il y a dans l'*Il.* des contradictions flagrantes : Pylémène, chef des Paphlagoniens, est tué par

Ménélas au Vième livre, v. 576 sqq.
et ce même Pylémène se porte
assez bien quelques jours plus
tard ~~quand nous le voyons suivre~~ pour pleurer, au Livre XIII, 658, la mort
~~cadavre~~ de son fils [tué par ~~le même Ménélas~~ Mérionès, après avoir essayé de blesser Ménélas]. Cette contradiction matérielle, entre deux passages éloignés l'un de l'autre
me choque beaucoup moins
que la contradiction morale
que je viens de signaler.[1]

Dans une grande partie des
scènes de cette ~~dernière~~ première journée
on remarque des sentiments
doux et humains, qui touchent
le lecteur moderne; le poète ne
semble pas aimer ces batailles
lamentables qui font le sujet
de ses chants. L'idée des

---

1) Christ, Litgesch. p. , est d'un avis tout contraire. Il trouve intolérable la contradiction matérielle, et n'est pas choqué de la différence morale.

combats singuliers pour mettre fin au massacre en est un indice. Voyez comment les vers III, 114-15 et 130-35* décrivent ~~comment~~ les deux armées ennemies se rapprochant sans défiance, heureux d'être délivrés des horreurs de la guerre[. Dans l'épisode de Glaucos et de Diomède, hôtes et amis au milieu des batailles, les liens personnels l'emportent sur la querelle des peuples. Une humeur douce, amie de la paix, une certaine tendresse de cœur, perce aussi dans les belles paroles d'Hector à Ajax (VII, 299-302).* A

Mais la remarque la plus essentielle à faire ~~au~~ sujet ~~de~~

Iliade — 23.

III, 115 πλησίον ἀλλήλων… ὀλίγη δ' ἦν ἀμφὶς ἄρουρα.

* « Tantôt ~~ils~~ on les voyait dans la plaine porter les uns contre les autres les armes du lamentable Arès, pleins d'ardeur pour la funeste bataille ; et maintenant les voilà assis tranquillement (la guerre est finie) appuyés sur leurs boucliers, tout à côté d'eux les grandes lances fichées en terre »

[Ajoutez 323 : le vœu Ἠ μὲν δ' αὖ φιλότητα καὶ ὅρκια πιστὰ γενέσθαι.

* Le vieux héraut Troyen avait dit : « Cessez de combattre, chers enfants : l'un et l'autre vous êtes chers à Zeus, le maître de l'orage ; l'un et l'autre vous êtes des guerriers, nous le savons tous. Voici venir la nuit ; il est bon aussi d'obéir à la nuit » Et Hector échange des présents avec Ajax, « afin que l'on dise : ils combattirent avec une rage meurtrière, et ils se séparèrent unis d'amitié. » ἠμὲν ἐμαρνάσθην ἔριδος πέρι θυμοβόροιο, ἠδ' αὖτ' ἐν φιλότητι διέτμαγεν ἀρθμήσαντες

B B

la plupart des épisodes de la première journée de bataille, c'est que (on l'a dit bien souvent) ces épisodes [donnent à l'Achilléide le caractère d'une Iliade.

[élargissant le cadre du poème,

Il faut s'arrêter encore un instant sur la deuxième partie du VIIième livre ; ~~d~~ l'ensevelissement [νεκρῶν ἀναίρεσις,] des morts et la construction des remparts, qui s'y rattache.

[En rendant compte de la marche des événements dans l'Iliade actuelle, nous avons (pas) séparé de ~~et rattaché à~~ la 7e journée les conséquences de cette journée. Cependant ce dernier morceau se distingue de ceux qui le précèdent par un caractère tout différent.

Il y a là une foule d'événements rapportés en courant, assez sèchement, dans un style bien ~~différent~~ éloigné de l'ampleur épique, qui règne~~nt~~ ~~d~~'ailleurs dans ~~l'épopée~~ le poème. Ce qu'il y a de plus étonnant, c'est la rapidité avec laquelle s'élève une construction

23c

si imposante, si grandiose, que les dieux eux-mêmes en prennent ~~jalousie~~ ombrage. Les Achéens élèvent en un seul jour des murs qui ~~rivalisent avec~~ pourront faire oublier ceux dont Poseidon et Apollon entourèrent jadis la ville de Troie. ~~Ces murs~~ L'existence de ces murs est supposée au Livre XII, où les Troyens livrent ~~leur~~ grand combat pour s'en emparer. On dirait que cette construction hative n'est imaginée que pour expliquer les combats qui vont suivre. On ne peut donner tort à Lachmann, qui traitait la seconde partie du VIIième livre comme un morceau de remplissage,

un raccord.

Le récit n'a rien d'homérique ; il est écourté, sans relief ; plusieurs termes et locutions d'un cachet plus moderne avaient déjà choqué les anciens. Ajoutons que la trêve conclue entre les deux armées est conforme aux droits des gens tel qu'il régnait dans la Grèce historique, mais en contradiction avec ce que l'on voit partout ailleurs dans ~~la Grèce tout~~ l'Iliade 1) !

Παναχαιῶν 327 (comme X, 1) II. 404 etc.
ἀνδραπόδεσσι 475.

Cf. 408-10 la déclaration de [illegible].

Or ce morceau, inférieur et relativement récent, et l'étrange préambule du l. II, sont les seuls qui rattachent cette ~~[illegible]~~ première journée de X au l. I et au dessein de Zeus. D'ailleurs, aucun lien entre ~~de~~ ces scènes et la marche générale du poème ; aucun lien des plus faibles entre ces scènes elles-mêmes. Ces scènes gagnent à être détachées, elles sont admirables prises isolément ; réunies en corps et rattachées à l'ensemble du poème, elles donnent lieu aux plus graves objections, ne se comprennent pas. Ici, la théorie de Lachmann semble de mise, pleinement justifiée.

Cependant toutes ces scènes supposent Achille absent du champ de bataille.

1) Voy. H. W. L'état du droit des gens dans la v. Grèce, Revue de Philol. 1885, 161.

A partir du VIIIième livre, Zeus et le poème marchent vivement et directement au but. Sur ce point la deuxième journée de bataille s'accorde avec la troisième, et en général on peut signaler un certain nombre de ressemblances entre ces deux journées. Dans l'une comme dans l'autre [le combat est indécis] ~~les Grecs ont, l'avantage~~ jusqu'à l'heure de midi ; [ensuite les Grecs] ~~ils sont~~ refoulés ~~ensuite~~, mais ils reviennent plus tard victorieusement à la charge ~~, pour~~ [être] ~~à fin~~ définitivement mis en déroute. Mais tandisque là troisième journée de bataille, largement développée, remplit cinq

livres et au-delà, même en faisant abstraction de la <u>Patroclie</u> qui s'y rattache; la deuxième journée, renfermée tout entière dans le VII<u>ième</u> livre, est racontée avec une certaine hâte, qui tranche avec les habitudes homériques, ~~et qui~~ ~~tout~~ sans tomber toutefois dans la sécheresse de ~~ne se retrouve que dans~~ la deuxième partie du VII<u>ième</u> livre, dont nous venons de parler. Cette seconde journée a encore cela de particulier que les actions des dieux y sont ~~plus développées~~ longuement exposées que celles des hommes. Or, comme le monde divin n'est là que pour expliquer le monde humain, on peut trouver que les proportions

24c

n'y sont pas gardées. Avant de descendre sur l'Ida afin de surveiller la bataille de (plus) près, Zeus ~~adresse~~ interdit aux dieux assemblés dans l'Olympe de se mêler au combat; C'est là que se trouve l'image grandiose ~~mais~~ de la fameuse chaîne qui exprime d'une manière toute (il est vrai, mais saisissante) matérielle la supériorité du maître et la dépendance des autres dieux (1-52).

Quand les Grecs sont mis une première fois en fuite, Héra irritée essaye (mais en vain) de gagner Poseidon à la résistance contre Zeus. — Dans la troisième journée | on verra y ces deux divinités endormir la vigilance de Zeus et prêter

| Pos. n'a pas les mêmes scrupules

240

aux Achéens en ~~détresse~~ déroute un secours efficace (VIII 192-211). ~~Héra se contente~~ Dans la seconde journée, qui nous occupe, Héra, n'ayant pu gagner Poséidon, se contente d'agir indirectement, ce que Zeus a permis. Inspiré par elle, Ag. ramène les siens en mêlant de vives supplications à des reproches énergiques. Zeus lui-même a pitié de la détresse du prince, il l'encourage par un augure favorable (212-252). Bientôt cependant Hector victorieux chasse de nouveau les Achéens devant lui, ~~il ne s'arrête~~ et ces derniers ne s'arrêtent que derrière (σκόλοπάς τε καὶ τάφρον) les palissades et le fossé ×, près des vaisseaux (παρὰ νηυσί) (~~266~~ 253-349). Héra s'adresse alors à Athéné, et les deux déesses :

× Il faut cependant sous-entendre les murs, qui sont expressément mentionnés au v. 177.

partent ensemble sur un char de guerre, absolument comme au Livre V; la répétition est textuelle. Mais, effrayées par un message menaçant d'Iris, elles rentrent aussitôt dans l'Olympe, où Zeus vient les gourmander, (350-484). Et voici la nuit et la fin de la bataille. On dirait que ce n'était pas la peine de déranger deux déesses et de les faire ramener à l'Olympe par les menaces du maître; on consacrait à cet épisode peu utile plus de 130 vers.

A la suite de cette journée, que les anciens appelèrent avec raison la "Bataille écourtée", Κόλος μάχη, les Troyens, maîtres

275

du champ de bataille, campent en dehors de leurs murs ; Hector leur promet de jeter le lendemain les Achéens à la mer, les feux des vainqueurs remplissent la plaine.

On voit que les combats de cette journée se divisent en deux actes parallèles, aboutissant l'un et l'autre à la défaite des Grecs. Ce parallélisme se marque aussi par les deux scènes divines qui terminent ces actes, Héra et Poseidon, d'abord, Héra et Athéné ensuite, deux tentatives d'intervention qui restent l'une et l'autre sans effet.

Outre la brièveté du récit des combats et le développement

disproportionné de l'élément divin, certains détails choquent le lecteur attentif. Au moment décisif, Zeus consulte sa balance, et le plateau des Achéens descend. Cette balance se retrouve au Livre XXII, où elle est mieux placée. Là Zeus, se résignant à regret aux arrêts du Destin, laisse succomber Hector qu'il aime. Ici, au contraire, Zeus suit sa propre volonté et accomplit son dessein, bien arrêté d'avance. | Le Destin et sa balance sont inutiles. | La locution "Les deux lots de mort, Κῆρε θανάτοιο" (v. 70) s'appliquent mieux à deux personnes qu'à deux armées. Evidemment il y a là un emprunt, et un emprunt peu heureux. Autres détails : En poursuivant sa

victoire, Hector excite son quadrige ; or les guerriers de l'*Il.*, les anciens l'ont fait observer, n'ont qu'un attelage de deux chevaux[1]. Au vers 170, la locution πάρος τοι δαίμονα δώσω a été notée par Aristarque comme non homérique.

Il faut cependant accorder que chacun des deux actes que nous avons distingués dans cette journée de bataille contient un épisode intéressant. ~~C'est d'abord~~. Quand les Grecs fuient pour la première fois, le vieux Nestor, ayant eu un de ses chevaux blessé par une flèche de Pâris, se trouve en grand danger ; mais Diomède sauve le vieillard, le prend sur son

---

1) On ne peut guère se passer du v. 135, obélisé par Aristarque.

char, attaque Hector et ne se retire que lorsque la foudre de Zeus tombe devant ses coursiers. Dans le second acte on voit Teucer lancer ses flèches et atteindre mortellement huit Troyens, de manière à mériter les éloges d'Ag. Après s'être avancé, il se retire toujours derrière le bouclier d'Ajax "comme une petite fille sous l'aile de sa mère", πάϊς ὣς ὑπὸ μητέρα, δύσκεν, jusqu'au moment où il est mis hors de combat par une pierre lancée de la main d'Hector. Cet épisode (266-334) est de toute beauté; on y remarque (306) la belle comparaison du jeune guerrier qui s'affaisse, avec un pavot (qui s'incline) chargé de pluie; comparaison reprise par Virgile (IX, 436) "Lassove papavera collo | demisere caput, pluvia cum forte gravantur".

μήκων δ' ὡς ἑτέρωσε κάρη βάλεν, ἥ τ' ἐνὶ κήπῳ καρπῷ βριθομένη νοτίῃσί τε εἰαρινῇσιν

263

On peut dire que la brièveté générale du récit était nécessaire; plus développée, la deuxième journée aurait fait double emploi avec la troisième.

Tout bien pesé, on sera disposé à croire qu'elle a été composée après la troisième, dont elle est une espèce d'abrégé. Dans quelle intention fut-elle composée? La suite le fera connaître.

Agam., près de l'autel de Zeus, au milieu du camp, gourmandant les siens et implorant Zeus, fuite d'Altaam.

260

[Les deux épisodes qui font le sujet des livres IX et X se placent dans la nuit qui suit la deuxième journée de bataille. Le neuvième livre, l'ambassade, est un des plus justement célèbres de l'Il. Nulle part ailleurs on ne trouve tant de discours aussi développés; l'éloquence s'y donne libre carrière.

Agamemnon convoque les princes, il ne songe à rien moins qu'à abandonner son entreprise. Le découragement qu'il manifeste n'est pas feint, comme au IIième livre, mais très réel. Nestor, avec beaucoup d'habileté, avec de grands



26 D

ménagements pour le chef impérieux, l'amène à s'humilier devant Achille. Une ambassade est chargée d'offrir au guerrier offensé, s'il consent à sortir de ~~son~~ inaction, les plus riches présents, les uns dès maintenant, d'autres, plus considérables encore, après la fin de la guerre. Ag. lui ~~offre~~ une de ses filles en mariage, et sept villes dans le Péloponnèse. Les ambassadeurs sont au nombre de trois. Ulysse ~~est~~ choisi à cause de son éloquence. Ajax, comme le plus grand

[marginal note:] outre la restitution de Briséis, qu'Agam. jure avoir respectée

[marginal note:] promet

guerrier après Achille (il n'est pas encore son cousin) ; Phénix, enfin, à cause des liens d'affection qui l'unissent à un prince qu'il a élevé et instruit au métier des armes et aux devoirs d'un chef. Les discours de ces trois ambassadeurs et les réponses d'Achille remplissent la plus grande partie de l'épisode et lui donnent ce caractère d'une éloquence abondante qui le distingue.

Si le premier livre offrait des exemples d'une éloquence naïve, toute dramatique, où ~~débordaient des~~ [débor-dent la une] passions qui ~~éclate~~ [se répand] sans s'observer, on a ici des discours médités, calculés, déjà

N B

oratoires. Cela est vrai en particulier des paroles placées dans la bouche d'Ulysse et de Phénix, ainsi que plus haut dans celle de Nestor. Achille se laisse aller à son emportement, il s'enivre en quelque sorte de sa parole, qui va souvent au-delà de ses sentiments véritables.

Dans le discours de Phénix se trouve une digression intéressante, l'histoire de Méléagre qui, lui aussi, s'obstina dans un implacable ressentiment et s'en repentit trop tard. C'est, en abrégé, le plan d'une épopée ~~parallèle~~ semblable à celle de la Colère d'Achille.

Dans le ~~même~~ discours, la fameuse ~~allégorie~~ parabole de l'Injure et des Prières est un premier exemple du genre de l'allégorie, encore rare dans Homère, chez lequel dominent ~~encore~~ les mythes proprement dits. Cette allégorie ~~est~~, d'une manière plus directe, les paroles courtes, mais justes et incisives d'Ajax, font bien sentir qu'Achille, dont la colère avait été jusqu'ici très légitime, se met dans son tort en refusant la satisfaction la plus complète pour s'obstiner dans un ressentiment désormais odieux.

Ἄτη Λιταί

[L'Ambassade ~~va~~ doit-elle être regardée comme un des éléments

de l'Il. primitive. Il faut dire que dans les chants suivants elle n'est pas ~~rappelée~~ mentionnée aux endroits où l'occasion de la rappeler ~~où en~~ s'offrait ~~et~~ naturellement ; que certains passages excluent même une ambassade antérieure. Nous y reviendrons.

Si on examine le IXième livre en ~~lui même,~~ détail, on est arrêté par certaines difficultés. Ag. répète textuellement devant les princes ce qu'il a dit au IIème livre dans l'assemblée de l'armée. Les mêmes vers ~~qui servirent d'abord~~ dont il s'était servi là pour feindre le découragement, expriment ici son découragement réel. On dirait une parodie, ~~que~~ Lachmann l'a relevé avec raison

Iliade 28

Dans les vers 182-198 les ambassadeurs sont désignés au duel, comme s'il ne s'agissait que d'Ulysse et d'Ajax. Bergk en a conclu que le personnage de Phénix appartenait à une amplification postérieure, et cette conjecture est moins arbitraire que beaucoup d'autres assertions aventureuses, dont son livre est plein. Il semble d'ailleurs que le duel se trouve exceptionnellement avec le sens du pluriel, sinon dans l'Il., du moins dans l'hymne à Apollon Pythien (278, 309, 323).

~~Des mots latins~~ Certant grammatici

28 B
Y a-t-il des contradictions ?
Trois réponses d'Achille.

Achille dit à Ulysse : Tu me verras voguer vers la Grèce dès demain ; il répond à Phénix qu'il délibérera demain avec lui s'il faut partir ou rester ; il annonce enfin à Ajax qu'il se tiendra tranquille jusqu'à ce que les Troyens attaquent ses propres tentes et essayent d'y mettre le feu. Sont-ce là des contradictions inconciliables ? De la part d'un homme passioné, ces variations n'ont rien qui doive étonner. Achille s'adoucit peu à peu, après s'être laissé emporter au-delà de sa pensée. [Mais

28c

voici qui s'explique plus diffici-
lement. Phénix, qui parle en
second lieu, lui dit au vers 601 ; qu'il
il serait difficile de ~~venir au secours~~ sauver
des vaisseaux incendiés, comme
s'il avait entendu la réponse qu'
Achille fera ensuite à Ajax,
non celle qu'il vient de faire à
Ulysse. [14] De retour près des
autres princes, Ulysse rapporte
la première réponse d'Achille,
la plus dure, sans faire aucune
allusion aux deux autres.
Tout cela vient à l'appui de l'hypo-
thèse de Bergk.

Dans cette même nuit, Ulysse
entreprend d'explorer avec Diomède

après qu'Achille a
déclaré que, dès le len-
demain matin, il fera
voile pour la Thessalie,

220

le camp des Troyens. Ulysse est plus qu'infatigable, et la nuit est vraiment bien remplie. L'épisode du livre X est intéressant et complète heureusement les tableaux variés de la guerre que présente l'Il.; Virgile y a pris l'idée de l'épisode de Nisus et d'Euryale. Le récit est plein de vie, on y ~~retrouve~~ signale cependant un grand nombre de mots et de tournures qui ne se trouvent pas ailleurs dans le poème. Il est vrai qu'on peut en dire à peu près autant de tous les chants de l'Il.[1] Cependant le nombre des hapax legomenes est ici plus ~~gr~~ considérable

[1] Cf. Friedlaender. Plusieurs dissertations et particulièrement : "Zwei homerische Wörterverzeichnisse", Jahrb. f. ~~H.~~ Phil. Suppl. 3, 1861.

En outre

On a remarqué que la phraséologie de la Dolonie se rapprochait de celle de l'Odyssée, et A. Gemoll en a induit que l'auteur du Xième livre connaissait l'Od., et même notre Od. actuelle. Aucun de ses arguments ne me semble rigoureux.2)

Mais Je suis frappé de la jactance et de la lâcheté des Troyens, qui frise ici le ton comique. Dolon, qui se conduira si piteusement, se fait promettre par Hector les coursiers d'Achille, et Hector fait très sérieusement cette

2) Gemoll dans Hermès, XV, 1880, 557 sqq.

[il dispose de la peau de l'ours qu'il n'a pas encore tué.

promesse [; Quand Ulysse ~~en convint~~ l'apprend, il avec raison. Ailleurs les ennemis des Grecs sont traités plus dignement, malgré une petite pointe de jactance, qu'on ne peut méconnaître ; mais ici ce trait est grossi et les caractères se trouvent avilis.

Nulle part dans l'Il. on ne trouve la moindre allusion ni aux coursiers de Rhésos ramenés au camp par les deux explorateurs grecs, ni à rien de ce qui est contenu dans ce livre ; on peut le retrancher sans que la moindre lacune se fasse remarquer. Aussi

Eustathe et le scholiaste V. rapportent-ils que cette rhapsodie, d'abord détachée, fut insérée dans l'épopée par Pisistrate. Ce n'était là sans doute qu'une conjecture, mais qui ne laisse pas d'avoir son importance. Cet épisode est évidemment inventé pour la place qu'il occupe; il est repose sur la donnée que les Troyens campent dans la plaine et que les Achéens se trouvent en grand péril. On a là un exemple certain ~~d'une amplification~~ de l'Iliade, d'un chant détaché ; mais (et ceci est important) non dans le sens que Lachmann donnait à son *Lied*. La Dolonie n'est pas un petit poème indépendant, elle suppose une composition plus vaste, dont elle est l'amplification.

29D

Jusqu'ici on a vu une suite de scènes guerrières ou domestiques, faiblement rattachées les unes aux autres. Il n'en est plus ainsi à partir du livre XI, C'est ici que commence la troisième journée, cette grande bataille, suivie, qui offre un tissu assez serré et tendu, à travers il est vrai les fluctuations et les vicissitudes qu'on retrouve aussi dans les batailles historiques, vers le but que Zeus et le poète s'étaient proposés. Il y a encore des combats singuliers, des actes de bravoure individuelle (c'est toujours la guerre de l'âge héroïque); mais

30 b

les efforts se concentrent sur la prise et la défense du camp; les chefs agissent de concert; il y a un plan, un peu de stratégie : l'armée troyenne

C. XII

est divisée en cinq corps, ~~chacun sous le commandement de trois princes~~, et placés sur divers points du champ de bataille. Le poète nous fait passer plusieurs fois du centre à la gauche et de la gauche au centre, et, ramenés au même endroit, nous y retrouvons les guerriers que nous y avions laissés. Il est cependant très singulier qu'il ne soit jamais question

30c

de ce qui se passe du côté droit ; cela est d'autant plus étonnant que les ~~deux~~ locutions grecques ἐπὶ δεξιά, ἐπὶ δεξιόφιν entraient aussi facilement dans le vers, que ἐπ' ἀριστερά, ἐπ' ἀριστερόφιν.

Au début de cette grande bataille, Ag. ne figure pas seulement comme commandant en chef (~~ce rôle~~ nous l'avons déjà vu remplir plus haut avec autorité dans la revue des troupes ce rôle de roi des rois) ; mais il combat de sa personne, à la tête des siens, avec beaucoup d'éclat. Il semble se souvenir enfin qu'étant la cause de la retraite d'Achille, il doit ~~autant que possible~~ en réparer les conséquences fâcheuses, ~~autant~~ Aussi le livre XI porte-t-il

300

le titre de Bravoure d'Agamemnon.

Après un combat égal durant la matinée, les Grecs l'emportent grâce à la bravoure de leur chef; mais bientôt Ag. est mis hors de combat; après lui Diomède et Ulysse, également blessés, se voient obligés de rentrer au camp. Machaon, le médecin Asclépiade, et Eurypyle, ont le même sort. Ajax reste seul pour couvrir la retraite des Grecs avec le courage d'un lion, ou bien, d'après une autre comparaison, avec la tenacité d'un âne.

Τειχομαχία

Le XIIème livre est appelé avec raison l'Assaut de la muraille. On voit d'abord les coursiers des Troyens arrêtés devant

la fossé. Sur le conseil du prudent Polydamas, les chefs mettent pied à terre et l'armée est divisée en cinq corps (86-107). Asios seul s'obstine à rester sur son char, il essaye d'entrer par une porte qui est à gauche, mais il est arrêté par les deux fils de Pirithoüs, qui se dressent devant lui comme ces chênes de la montagne, assez fortement enracinés dans le sol pour braver les tempêtes. Au moment (196) où Hector se dispose à franchir le fossé, Polydamas, effrayé par un augure défavorable, cherche à le retenir: "Le meilleur de tous les augures c'est de combattre pour la patrie" Cette réponse

Cf. Virgile

Εἷς οἰωνὸς ἄριστος ἀμύνεσθαι περὶ πάτρης.

31B

peint admirablement le rôle d'Hector dans tout le poème.

Les Grecs défendent leurs remparts avec acharnement, mais ils sont obligés de céder à la bravoure de Sarpédon et d'Hector. Ce dernier force la porte (du milieu) et s'élance dans le camp.

En ce moment critique, un dieu protecteur des Grecs vient à leur secours, malgré la défense de Zeus. Profitant d'un moment où ce dernier détourne les yeux, Poseidon, après avoir traversé la mer sur son char, entre furtivement dans le camp et prend, pour encourager les Grecs, la figure de Calchas, puis de Thoas, puis d'un vieillard. Grâce à cette intervention,

la bataille reste longtemps indécise. Tel est, sans entrer dans les détails, le sujet du livre XIII « Bataille près des vaisseaux ». Cependant Hector et ses Troyens se maintiennent dans le camp, et le courage des Grecs a besoin d'être ranimé par les discours de Nestor et des princes blessés, qui, ne pouvant prendre part au combat, ~~animent~~ exhortent du moins les combattants.

Ἐπὶ ναυσὶ μάχη

Un secours plus efficace leur est porté par leurs dieux : Héra, après avoir emprunté (un talisman) « la ceinture » (?) d'Aphrodite (XIV, 214-217), endort la vigilance de ~~[illegible]~~ Zeus, qui oublie les querelles des humains dans les bras de sa séduisante épouse. | Grâce à ce stratagème, Poseidon ~~se~~ se met ouvertement

κεστὸν ἱμάντα | ποικίλον, ἔνθα τέ οἱ θελκτήρια πάντα τέτυκτο· ἔνθ' ἔνι μὲν φιλότης, ἐν δ' ἵμερος, ἐν δ' ὀαριστὺς | πάρφασις, ἥ τ' ἔκλεψε νόον πύκα περ φρονεόντων.

| La comédie divine (encore) fait ~~[illegible]~~ diversion à la tragédie humaine.

31 b

à la tête des Achéens et, son épée étincelante en main, les conduit à la victoire [. Atteint d'une pierre d'Ajax, Hector perd connaissance et est emporté par ses amis. Un grand coup légendaire de Pénéléos le Béotien (497) décide la fuite des Troyens.] C'est là ce qu'on appelait la Παλίωξις, titre placé par erreur en tête du l. XV, et qui doit être rapporté au livre XIV.

[C'est là que se trouve le passage de la ruse qui dément en même temps que son roi (cf. plus haut).]

[Après avoir atteint l'oeil d'un Troyen de sa lance, il lui tranche la tête d'un grand coup d'épée, et montre ce chef défiguré aux ennemis effrayés, φὴ κώδειαν (t. du pavot) ἀνασχών. (Cf. la prouesse du croisé.)]

Au commencement du XVème livre nous voyons les Troyens refoulés derrière le fossé, près de leurs chars. Zeus, qui finit par se réveiller, les aperçoit aussi. D'après ses ordres, Poseidon se retire et Apollon ranime Hector. L'apparition soudaine du lion consterne les Grecs victorieux,

c'est une panique. Les Troyens reviennent à la charge et reprennent tous les avantages perdus, non plus à pied et après une lutte acharnée mais sur leurs chars maintenant au pas de course et sans trouver de résistance sérieuse. Ce grand revirement ne se fait pas sans un secours surnaturel. Apollon marche devant les Troyens, il secoue l'égide et renverse le rempart des Grecs, comme un enfant qui ~~joue~~ s'amuse ~~dans le~~ sur le bord de la ~~mer~~ mer ~~sable de la grève et~~ défait facilement, en jouant, les tas de sables qu'il vient d'amasser (320-355). Voilà les Troyens près du premier rang des vaisseaux, Ajax, debout sur le pont du navire de

Protésilas, le défend contre Hector, qui fait apporter des torches, pour incendier la flotte des Grecs.

[C'est ici que reparaît Achille. Mais avant d'aborder la seconde partie de cette longue journée, il convient de s'arrêter un instant. La bataille qui précède forme un ensemble très varié dans son unité, et composé, à peu d'exceptions près, avec une suite remarquable : Les princes blessés ne reparaissent jamais dans les combats, la données des chefs Troyens d'abord à pied, sauf l'exception expressément signalée d'Asios, ensuite sur leurs chars, est partout conservée. Ceux que

nous avions laissés, soit à
gauche soit au centre, nous
les retrouvons, quand le poète
nous y ramène, au même
poste. Hector est l'âme ~~de la~~ l'attaque
~~combat~~, sa mise hors de
combat entraîne la fuite des
siens. Ajax commande la
retraite des Grecs; ce rôle lui
convient. Sa solidité contraste
avec la fougue du rapide
Achille, ou de Diomède.
Le grand bouclier à sept couches
est l'emblème de la qualité
dominante d'Ajax; Achille
est caractérisé par le ~~redoutable~~
~~lance faite~~ frêne du Mont Pélion,
sa lance irrésistible.

32 b

A côté d'Hector, nous voyons son conseiller, le sage Polydamas, qui apparaît ici pour la première fois, et est souvent mentionné dans la suite du poème. Plus haut, dans la première journée de bataille, le conseiller d'Hector c'était son frère, le devin Hélénos. Ce dernier figure aussi dans la troisième journée, mais seulement à la tête d'une division troyenne.

Les Grecs sont secourus par Héra et Poseidon; pendant la première journée, Héra s'était alliée avec Athéné pour leur venir en aide. Les trois dieux se trouvent dans la deuxième journée, livre VIII.

Iliade 33

Dans le tissu serré de la troisième bataille il n'est pas aisé de faire des coupures, aussi Lachmann a-t-il recours à des procédés plus violents que pour les dix premiers livres. Ses quatre _Lieder_, tirés des livres XI à XV, sont une mosaïque formée avec des fragments recueillis de côté et d'autre; quelque fois même il fait entrer les mêmes fragments dans plusieurs de ses chants détachés. L'opérateur déchire le corps qu'il prétend ramener à sa beauté première.

Est-ce à dire que ~~tout est~~ dans ces cinq livres sont est dans l'accord le plus satisfaisant? Non, certes, il y a des difficultés, des disparates

338

Au livre XII, 86 sqq. les Troyens sont divisés en cinq corps commandés chacun par trois chefs; cette division se retrouve dans le récit, et n'est cependant pas rigoureusement observée; y a-t-il lieu de s'en étonner?

Asios essaye d'entrer par une porte qui est à gauche (XII, 118); dans la suite du récit, il n'est plus question de cette porte, on dirait au contraire que le camp des Grecs n'a d'autre accès que par la porte unique qui se trouve au milieu.

Quand le même Asios refuse (XII, 110 sqq.) de mettre pied à terre et ~~tente d'entrer~~ se hasarde à passer le fossé sur son char,

le poète nous avertit que cette témérité sera expiée. En effet Asios succombera sous les coups d'Idoménée (XIII, 384), ainsi que cela est prédit dans le passage du XIIème livre ; mais il n'est pas sur son char, il ne périt ni en franchissant le fossé, ni dans l'étroit espace compris entre le fossé et le mur, dangers signalés par Polydamas pour le cas d'un échec ; Asios se trouve à pied quand il est tué, et sa fin ressemble à celle de plusieurs autres Troyens qui n'ont pas été aussi imprudents que lui.

33 P

Un peu plus bas! — Fossés et palissades sont rattachés à la constr. des murs 7, 440 sq., 449 sq.; 9, 349 sq.: et cela est naturel. Quant aux murs, il n'était pas toujours nécessaire de les rappeler expressément quand il est question du fossé. — Lachmann est un terrible homme: il n'admet dans les récits primitifs ni terme employé dans un sens vague et hyperbolique, ni sous-entendu. Voy. la feuille détachée.

Cependant les murs sont introduits dans le poème d'une manière particulière. Au début de XII, Ap. et Pos., les constructeurs des murs de Troie, se promettant de détruire après la fin de la guerre, cet ouvrage qui pouvait éclipser le leur (VII, 451-3) par des pluies torrentielles (car Zeus s'associera à leur dessein) ils feront déborder le Scamandre, le Simoïs, le Granique, toutes les riv. qui viennent de l'Ida. En même temps Pos. ébranlera la terre et entraînera par les flots de la mer les fondements du mur, qui disparaîtra sous laisser de trace. — Il est constant que la plaine de Troie a été ravagée par un cours et a changé d'aspect: le lit des rivières, tout a été bouleversé. Le poète semble vouloir expliquer que ces murs n'ont pas laissé de vestige. Aristote dit fort bien (Strab. 13, p. 598): οὐδ' ἐγένετο (τὸ τεῖχος), ὁ δὲ πλάσας ποιητὴς ἠφάνισεν. — Les murs ne figuraient pas dans la tradition. Ils furent imaginés, et fort heureusement imaginés, pour varier les combats. Mais rien n'empêche ce me semble de faire honneur de cette invention au créateur de l'Iliade.

Lachmann affirme que dans certaines parties du récit, au Livre XI et plus loin, le poète ignore la construction des murs et ne suppose qu'un fossé et des palissades. Beaucoup d'interprètes modernes donnent raison à Lachmann; je ne pense cependant pas qu'il ait démontré sa thèse.

[Ceux qui prétendent suivre les opérations de cette bataille épique avec l'exactitude de l'historien ou du stratégiste, trouveront sans doute plus d'une obscurité. Où coule le Scamandre? On répondra différemment à cette question suivant que l'on entendra la locution à gauche en se plaçant au point de vue des Grecs ou des Troyens.

Arrivons aux événements de la bataille.

33 A

Contre Lachmann.

Mots employés dans un sens vague ou hyperbolique.

Cédant de μάλιστα.

Τοὶ δὲ πανημέριοι μολπῇ θεὸν ἱλάσκοντο.

Πανημέριος désigne tout le reste de la journée. Cf. Aristarque ad Il. I, 472; II, 385 et ailleurs. Cela réfute les observ. de Lachmann (M. Haupt) sur A I, 472], XVII, 384, XVIII, 453. Cf. Od. III, 486 avec la sch. Il en est de même de πᾶν ἦμαρ, πρόπαν ἦμαρ I, 601; XVIII, 453, XIX, 162; Od. 9, 556; 10, 183. Et de παννύχιος VIII, 554; X, 1; XVIII, 354 (cole-315); XXIII, 217; Od. 2, 434 [Friedlaender, Die hom. Krit. von Wolf bis Grote, p. 76.]

Lachm. („abschaulichte Erzählg." p. 16) IV, 105 Ou chez Priam, ὅρκ' ἔταμεν ὅρκια τάμνω αὐτός. Les victimes sont sacrifiées par Agamemnon. Mais ὅρκια τάμνειν prend le sens de conclure un pacte. Voy. 73 et 94 où on lit φιλότητα καὶ ὅρκια πιστὰ ταμόντες. Foedus icere. Voy. Naegelsbach.

VIII, 130 sq. Les troyens eussent été refoulés dans Troie. 217 Hector eût jeté le feu dans les vaisseaux, si... Lachmann, p. 24, trouve que cela manque de clarté, de valeur. Ce sont des expr. hyperboliques. Cf. XI, 310 sq. et 557. XIII, 723 sq. XVI, 69, 8.

également critiqué par Lachm. p. 73.

XI, 499 et 518 — Lachmann est choqué par les deux μάλιστα appliqués à deux parties du ch. de X. Friedl. objecte que la 2e fois le Poète donne son impression personnelle. Nous n'avons pas besoin de cette excuse.

O. 69. Ajax repousse les Grecs, non des vaisseaux qu'ils attaquent, mais des vaisseaux, XV, 731 et 743. La terrible homme! Il trouve aussi mauvais qu'Ajax blesse les assaillants de près, à coups de lance (v. 746). C'est qu'il ne s'est pas bien figuré le combat. — O. 67 il fait une chicane sur le mot ἐσχατόωσι (XV, 653), qui est bien expliqué par le scholiaste.

O. 79. Lachmann est choqué de l'hyperbole XVIII, 150: νῆάς τε καὶ Ἑλλήσποντον ἵκοντο. Cependant ici, il le voit lui-même, les mots ne sauraient être pris au pied de la lettre. Car Achille approche les Troyens de loin en se plaçant entre le mur et le fossé: 198. 215. 228.

Lachm. n'admet pas que le poète adhère de dire qu'il a chargé le poète etc. Priam pressé est descendu de son char, +

+ Priam, cherché par les hérauts part sur son char (III) ; tandis il se trouvait dans les murs de Troie avec ses conseillers et Hélène. Il fallait le faire descendre.

cette Abs. chez Lachm. unzusammenhängende Erzählg."

Il faut dire que c'est un système de la part de Lachmann. Il vient s'en tenir aux choses incontestables, palpables, à son sens, bien entendu.

33'B

Variations

Il. VII, 443-464. Zeus dit à Poseidon qu'il ne tiendra qu'à lui de renverser un jour les remparts de bois par les Grecs. — XII, in. cela est raconté au long. Les Alex. condamnaient le premier de ces 2 passages.

VIII, 323 sqq. Teucer mis hors de combat par une pierre lancée par Hector. Dans ce morceau Teucer est le modèle du guerrier légèrement armé : il se retire sous le bouclier de son frère. — Cf. Tyrtée.

XV, 461 Zeus fait que la corde de Teucer se rompt. Et celui-ci combat alors avec la lance et le bouclier. En effet XIII, 314 il est dit que T. excelle dans les deux esp. de combat ; mais le combat ordinaire est évidemment secondaire pour lui. Dans XII, 336-371, il accompagne Ajax (mais il n'y est pas dit qu'il se cache sous son bouclier) ; au moment où il vise Hector, fait. dans son arme spéciale. et l'occasion de combattre autrement qu'avec l'arc ne se présente pas. Dans XIII, au contraire, il ne combat qu'avec la lance (177) et cependant sa double capacité y est signalée au vers 314.

Ἔσσεται ἦμαρ ὅταν et toute la suite du discours d'Ag. IV, comm. ; imité, ce semble, de ce que dit Hector VI.

~~De I à II. De II, 311 à 312. De XXII à XXIII. — Odyssée 13, 184-185~~ Jointure.

Sur quelle rive du Scamandre se trouve la ville de Troie? Au sujet de cette question (qui se rattache à la précédente), plusieurs passages des derniers livres de l'*Il.* sont difficiles à accorder, et la topographie reste obscure.

Jusqu'ici j'ai laissé de côté les scènes par lesquelles la ~~première~~ deuxième partie de la troisième journée de bataille, la *Patroclie*, est préparée dès la ~~première~~ partie. Achille et Patrocle, sans prendre encore part à l'action, s'y intéressent cependant. Dès la fin du XIème ~~chant~~ livre (596 sqq.), à la vue de la défaite de ses compagnons d'arme, et de la blessure du médecin Machaon, Achille envoie

34 B

son ami pour ~~avoir~~ prendre des nouvelles du ~~ce dernier~~ blessé. Patrocle trouve Machaon dans la tente de Nestor, et, après s'être acquitté de sa mission, et avoir reçu les instructions du vieux Nestor, il se hâte de retourner chez Achille au point de ne pas même vouloir s'asseoir. Cependant il rencontre un autre prince blessé, Eurypyle, et consent à lui donner des soins. Tout cela se passe à la fin du XIème livre avant la prise des retranchements par les Troyens. Suit l'assaut, la prise des remparts, la longue bataille dans l'intérieur du camp, le refoulement des Troyens et leur retour victorieux.


34c

C'est alors seulement que Patrocle, tantôt si pressé, se souvient de sa commission et de l'impatience d'Achille. Mais, faut-il chicaner le poète là-dessus ? J'admettrais cette inconséquence, n'était la teneur du texte (X 390. sqq) "Tant que Grecs et Troyens ~~combattaient autour du~~ se disputaient le mur, loin des vaisseaux rapides, Patrocle restait assis dans la tente d'Eurypyle, le charmait par ses discours et soignait sa blessure ; ~~Mais~~ quand il vit s'élancer contre le mur les Troyens (et les Danaens se retirer à grands cris", il se hâte de rejoindre Achille pour lui persuader de prendre part à la lutte. La situation visée par ces vers semble être celle de la

τεῖχος ἀμφεμάχοντο

τεῖχος ἐπεσσυμένους

95

première prise du camp
à la fin du l. XII
~~non commencement du livre XIII~~

non celle qui est décrite au ~~précède immé-~~
XVème livre
~~diatement cette scène~~, car les
Troyens reviennent la seconde
fois sans rencontrer aucune
résistance près des murailles.
L'auteur des ~~morceau~~ scènes que nous
venons de résumer semble se
référer à un récit plus court,
dans lequel ~~En effet~~ cette grande bataille
marchait directement au but, sans
les fluctuations qui font le
sujet des livres XIII et XIV.

D'un autre coté, on peut
se demander si la Mission de
Patrocle est un élément primitif
de l'*Il.* Cette mission prépare
la scène qui ouvre la Patroclie
L. XVI. Là, en effet, Patrocle
cherche à fléchir Achille; mais il

Ici, la comparaison de ces scènes avec IX. Les avis ~~adressés par~~ que Nestor adresse à Achille par l'entremise de Patrocle font pendant aux discours que les ambassadeurs lui avaient adressés directement. Les discours de ~~Pélée~~ [illegible] XI, 783-790 et IX, 252-59, [illegible] selon les [illegible] (cf. p. 38, 4).
Quel morceau a précédé l'autre? Nestor ne fait aucune allusion à l'Ambassade.
Achille dit XI, 609 ~~avant~~ s'était écrié : Νῦν ὀίω περὶ γούνατ' ἐμὰ στήσεσθαι Ἀχαιοὺς | λισσομένους.

n'est fait mention de sa mission, ni dans ses discours, ni dans ceux d'Achille. Patrocle ne parle pas même de l'état de Machaon, dont la blessure avait inquiété Achille ; il ne dit rien non plus des instructions que lui donna Nestor ; enfin le début du XVième livre ignore la mission de Patrocle. ~~Il y a plus, Achille parle comme~~ ~~Si l'ambassade du IXième livre n'avait pas eu lieu, et cette même ambassade ne peut s'accorde pas non plus avec la scène entre Patrocle et Nestor. Ce dernier n'y fait pas la moindre allusion. Nestor rappelle les paroles ~~de Pélée~~ que Pélée adressa à son fils au moment du départ (XI, 783-790).~~ Ainsi avait

345

déjà fait Ulysse (IX, 252-259).
Les deux morceaux ne sont cependant pas identiques, mais variés suivant selon les circonstances. Je crois que la priorité appartient à IX. On est donc amené à cette conséquence ; l'ambassade fut composée après les scènes de la mission de Patrocle et ces dernières, à leur tour, sont postérieures au début de la Patroclie.

Avec le Livre XVI commence, Iliade 36

sinon une autre journée, du
moins une nouvelle bataille.
Les instances de Patrocle, ~~auprès~~ la vue du péril, sans
~~de son ami~~ ~~sont~~ ~~seraient~~ restées ~~vaines~~ ~~par~~ fléchir l'orgueil d'Achille,
~~les flammes qui s'élèvent~~ si, lui arrachent une première
au milieu de l'entretien des deux concession, et, quand
amis, l'incendie du vaisseau
de Protésilas ~~ne~~ vient jeter une
sinistre lueur, ~~A cette vue~~,
Achille [~~consent à laisser partir~~] presse le départ de, tout en persistant dans son abstention,
son ami et ~~ses~~ de guerriers, et les exhorte chaleureusement. Ces
derniers, lassés d'une longue inaction, brûlent de faire éclater
leur valeur. N'ayant pas encore
combattu, ils arrivent comme
un corps de réserve au milieu
de la ~~ba~~ bataille. A leur tête,

s'avance Patrocle, revêtu de l'armure du Pélide. Cette invention ~~est~~ sera féconde en conséquences imprévues et en beautés de premier ordre. La vue seule de ces armes effraye les Troyens, qui ne tardent pas à perdre tous les avantages si chèrement conquis, et à repasser le rempart et le fossé*. Le grand exploit de Patrocle est, comme toujours, un combat singulier. Sarpédon, le Lycien, fils de Zeus, succombe sous ses coups (419-683). C'est ainsi que Patrocle prive les Troyens du chef de leurs auxiliaires, en attendant qu'Achille les prive de leur propre chef.

* Je ne crois pas que Sarpédon ait été introduit ici postérieurement. C'est l'hypothèse de Christ, qui tient à sa théorie sur les Lyciens [illegible]. [illegible], les Lyciens viennent, comme Nestor et ses fils, d'additions ioniennes : amplifications très anciennes de la légende [illegible].

Mais, entraîné par la fureur des combats et l'ivresse de la victoire, Patrocle oublie les injonctions d'Achille. Non content d'avoir dégagé les Achéens, comme le voulait Achille, Patrocle s'avance vers la ville; ~~et~~ mais, au moment où il ~~voit déjà~~ veut tenter un assaut, Apollon arrête sa fougue. L'ami d'Achille tombe sous les coups réunis d'un dieu et de deux mortels (Apollon, Euphorbe et Hector). Cette mort, imitée, ce semble, de celle d'Achille, est racontée d'une manière confuse, qui trahit des remaniements successifs.

36 D

Μενελάου ἀριστεία, XVII

Autour du corps de Patrocle s'allume une bataille terrible, ~~qui~~ à laquelle vont prendre part les plus braves des Grecs et des Troyens. Ménélas accourt le premier pour couvrir le cadavre; obligé de se retirer devant Hector, il va chercher le grand Ajax. Hector, qui avait profité de la retraite de Ménélas pour dépouiller le corps de Patrocle et envoyer son armure en lieu sûr, se retire à son tour; mais bientot il revient revêtu des armes d'Achille, et reprend l'avantage. Revêtir les armes d'Achille, quelle témérité, mais aussi quelle gloire! Les dieux eux-mêmes s'en émeuvent et ~~Zeus est touché de~~ la compassion

Iliade 37 A

~~à la vue de ce héros qui ne survivra guère à son triomphe (XVII, 198).~~ ~~Le~~ de Zeus exprime~~nt~~ mieux que n'aurai~~t~~ent ~~pu~~ faire les réflexions du poète, ce qu'il y a de ~~grand~~ glorieux et de mélancolique dans la ~~conduite~~ destinée d'Hector ~~XVII, 198~~ (199).

Couvert de cette armure, ~~nouvelle ardeur~~ Hector, rempli d'une nouvelle ardeur, plein de Mars, marche devant les siens à grands cris ; Ajax désespère d'une résistance heureuse ; Alors Ménélas élève sa voix puissante, et à ce signal accourent Ajax, fils d'Oïlée, Idoménée de Crète, son compagnon d'armes Mérion, d'autres encore.

Ἆ δείλ', οὐδέ τί τοι θάνατος καταθύμιός ἐστιν, ὃς δή τοι σχεδὸν εἶσι... Ἀτάρ τοι νῦν γε μέγα κράτος ἐγγυαλίξω, τῶν ποινὴν (compensation) ὅ τοι οὔ τι μάχης ἐκνοστήσαντι δέξεται Ἀνδρομάχη κλυτὰ τεύχεα Πηλεΐωνος.

Δῦ δέ μιν Ἄρης

72 B

Les Grecs ont l'avantage d'une meilleure discipline, ils se tiennent en bon ordre; fermes,

v. 267 animés d'un même esprit; ils forment un rempart de leurs boucliers. On dirait que le poète transporte l'ordre de la phalange dorienne dans la guerre de l'âge héroïque, où les nobles sur leurs chars priment habituellement le troupeau des fantassins.

Je laisse de côté l'épisode des coursiers d'Achille, le deuil de ces nobles animaux l'héroïque égarement d'Automédon leur conducteur (v. 426 sqq.)

Après un combat acharné, Hector réussit à mettre

les Grecs en fuite. Si l'on pouvait envoyer un message à Achille! mais où trouver Antiloque, le fils de Nestor, le jeune guerrier que l'affection d'Achille rend le plus propre à porter ce message? D'épaisses ténèbres couvrent le champ de bataille. C'est là ~~se trou-~~ que se trouve ~~vent les~~ la fameuse ~~prières~~ prière d'Ajax, ~~prières~~ morceau dénaturé ~~es~~ par les réflexions hyperboliques de Longin[1] et par la traduction de Boileau, qui en fait une bravade, un défi lancé aux dieux.[1]

Le brouillard se dissipe, Ménélas découvre Antiloque, l'instruit ~~mais il~~ et revient aussitôt.

1) τὸν δὲ πατὴρ ὀλοφύρατο δάκρυ χέοντα, v. 648. Zeus doit s'y entendre mieux que les commentateurs.

57 D

~~Lui et Mérion~~ Lui et Mérion chargent le corps de Patrocle sur leurs épaules, les Grecs se retirent, pendant que les deux Ajax, faisant face à l'ennemi, arretant l'impétuosité toujours renouvelée des Troyens. C'est un beau tableau (ℨ 1. 2 sqq), que plusieurs groupes antiques, et particulièrement celui que les Romains appellent le Pasquino, ~~mettent~~ sous nos yeux [en le simplifiant, il est vrai, pour obéir aux convenances de la sculpture.]

Averti par Antiloque, Achille, après la première explosion de sa douleur, ~~et~~ un entretien avec Thétis, sur lequel nous reviendrons, arrache le corps de Patrocle à l'impétueux Hector, sans armes et sans ~~se~~

mêler au combat. Aux derniers rayons du soleil couchant, Achille se montre au fond du champ de bataille, il élève sa voix d'airain. Alors l'effroi s'empare des Troyens, leurs chevaux ont peur et d'eux-mêmes reprennent le chemin de la ville.

Telle est dans son ensemble la Patroclie, c'est-à-dire la bravoure de Patrocle, sa mort, et le combat autour de son cadavre. Il n'y a pas dans toute l'Il. de scènes guerrières plus variées ni dépeintes avec plus de feu. Cependant, en y réfléchissant, on se demande si tant de choses

Progrès de l'action. Ménélas seul, puis Euphorbe [illegible] Ajax ; Hector met l'armure d'Achille. Chevaux d'Achille [illegible] Ajax [illegible] [illegible] Ménélas envoie à Achille. Le corps [illegible] Ménélas [illegible] Mérion. Achille [illegible], l'app. d'Achille met [illegible] les Tr. en fuite.

purent se passer le même jour. La troisième journée de bataille est vraiment bien surchargée. Est-ce une seule journée? Dès le XIème livre

XI, 84 le poète nous avait dit, au vers 84, qu'à partir ~~de l'heure de~~ du milieu de la journée ~~midi~~ les Grecs, conduits par Ag., firent reculer les Troyens. Et voilà qu'au XVIème livre, dans

XVI 777 la Patroclie, au vers 777, l'heure de ~~midi~~ midi arrive de nouveau. Faut-il voir dans ces vers un indice d'une autre rédaction, dans laquelle la Patroclie remplissait ~~à une~~ à elle seule une journée? *

De cette difficulté, on peut rapprocher une autre : l'ambassade du IXème livre n'est point rappelée dans le cours de la

* XVIII, 453, Thétis dit πᾶν δ' ἦμαρ μάρναντο περὶ Σκαιῇσι πύλῃσιν.

~~quatrième~~ troisième journée de bataille.

Quand il y avait plus ~~[illegible]~~ d'une occasions, disons mieux, quand il y avait nécessité de la rappeler.

~~Lorsqu'Achille …~~
~~… la défaite d…~~

Au début du XVième livre, Achille parle comme si Ag. ne lui avait encore offert aucune satisfaction. Nestor, quand il engage Patrocle à donner de bons conseils à son ami, ne fait pas non plus allusion à ce qui s'est passé dans la nuit précédente.

v. 72; v. 85.

[Déjà au l. 41, Achille, à la vue de la déroute des Achéens, v. 609, s'était écrié : Νῦν ὀΐω περὶ γούνατ' ἐμὰ στήσεσθαι Ἀχαιούς. Un peu plus loin

Nestor rappelle les paroles que Pélée adressa à ~~son fils~~ Patrocle au moment du départ (XI, 783-790); ~~ainsi avait déjà fait~~ Ulysse (IX, 252-259). telles qu'il ~~adressa à Achille~~ lui-~~même~~

Les adieux de Pélée ne sont cependant (A) rapportés de la même façon dans les deux morceaux, mais variés suivant les convenances

Bon

(B 52)

[La version du XI b. me semble plus ancienne que celle du IX. Pélée à Achille, IX, 254 : « Τέκνον ἐμόν, κάρτος μὲν Ἀθηναίη τε καὶ Ἥρη δώσουσ', αἴ κ' ἐθέλωσι, σὺ δὲ μεγαλήτορα θυμὸν ἴσχειν ἐν στήθεσσι· φιλοφροσύνη γὰρ ἀμείνων. »
Ménoitios à Patrocle ~~Nestor~~ XI, 786 : „Τέκνον ἐμόν, γενεῇ μὲν ὑπέρτερός ἐστιν Ἀχιλλεύς, πρεσβύτερος δὲ σύ ἐσσι· βίῃ δ' ὅ γε πολλὸν ἀμείνων. Ἀλλ' εὖ οἱ φάσθαι πυκινὸν ἔπος ἠδ' ὑποθέσθαι καὶ οἱ σημαίνειν· ὁ δὲ πείσεται εἰς ἀγαθόν περ.
Roland est preux, mais Olivier est sage !
Pélée à Achille XI, 784 : Αἰὲν ἀριστεύειν καὶ ὑπείροχον ἔμμεναι ἄλλων.

Χθιζὸς

des personnages en scène. [On est donc amené à cette conséquence : l'Ambassade fut composée après les scènes de la mission de Patrocle, et ces dernières ignorant, nous l'avons vu, dans le grand dialogue de Patrocle et d'Achille, doivent être postérieures à leur tour à la rédaction de la Patroclie.*

Les premières mentions de l'Ambassade se trouvent dans les livres XVIII et XIX ; dans XIX, (140 sqq) Ag. accorde tout ce qu'il avait fait offrir par Ulysse, et les présents énumérés aux vers 243 sqq. sont exactement les mêmes que dans IX. (Le mot „hier", au vers 141, fait une petite difficulté, car l'Ambassade avait eu lieu dans la soirée de l'avant-veille ;

* Nestor vous ... prépare la conduite de Patr. Dans XI, lui suggère l'idée d'obtenir la permission de conduire les Myrm. au combat, à défaut d'Achille, et même celle de revêtir l'armure de son ami. C'est là un genre d'amplif. D'ailleurs il y a d'autres exemples dans les deux épopées.
IX introduit heureusement Achille. Ôtez l'Amb. par la pensée : quelle est la conduite du héros ? Grande, noble, et cependant mesurée dans un légitime ressentiment. Avec IX, dure, implacable, presque inexplicable.

Iliade 39-A

Mais on peut répondre que les jours sont comptés d'un coucher du soleil à l'autre).

Le XIXème livre suppose ~~dont~~ donc l'ambassade, et ~~on peut ajouter~~, qui plus est, l'ambassade telle qu'elle ~~est~~ a été racontée au IXème livre.

Au livre XVIII, 444-456, Thétis fait à Hephaestos un récit succinct des évènements des derniers jours. Mais ce récit ne s'accorde pas de tout point avec notre Il. ~~D'abord certaine expression semble indiquer que les succès~~ ~~que~~ ~~l'ambassade fut envoyée après que~~ ~~d'Hector~~ (avaient ~~retenaient~~ les Grecs ~~pendant un certain temps dans leurs retranchements; tandis que dans le poème actuel l'ambassade suit immédiatement la deuxième~~

21/13

~~journée de l'ambassade~~.

~~Ensuite~~, le départ pour la guerre de Patrocle et des guerriers d'Achille y est présenté comme une concession faite aux ambassadeurs; ~~Enfin~~, et Thétis dit que Patrocle combattit toute une journée (πᾶν ἦμαρ). Ces vers embarrassants ont été condamnés par Aristarque; mais on ne peut guère les ôter du discours de Thétis[; d'autres commentateurs anciens l'ont fait remarquer avec raison.] ~~il faut qu'elle dise où est l'armure d'Achille, et pourquoi elle en demande une autre~~. L'auteur de ces vers fait-il donc allusion à une autre rédaction du poème? [Il est difficile d'imaginer une autre répartition des faits. ~~Si l'ambassade~~ n'a lieu qu'après ~~les succès remportés par Hector~~

Cette accomodation fait violence au sens naturel du passage. L'expression hyperbolique „toute la journée" se retrouve dans la ~~notre~~ Patroclie même (XVII, 384), où ~~elle~~ il est dit que le combat durait πανημέριοι, „tout le reste de la journée" (cf. I, 472). Il faut donc dire que Thétis ~~s'exprime~~ résume les faits inexactement par omission, en sautant de l'ambassade au départ p. la guerre de Patrocle.]

39 c

dans la troisième journée, et si Patrocle n'arrive que le lendemain, Hector a pu cerner le camp, mais non pas se trouver près des vaisseaux, ni commencer à les incendier. Nous aurions ainsi une autre Il. beaucoup moins dramatique que l'Il. actuelle. Quoi qu'il en soit, les vers en question semblent trahir une connaissance imparfaite de l'ensemble de l'épopée, et attester ainsi qu'il en courait, à une certaine époque, des versions différentes, plus ou moins complètes, plus ou moins écourtées ou amplifiées. En effet, même en admettant que ces vers soient

39 D

interpolés, encore faut-il expliquer comment l'interpolateur a pu s'exprimer d'une manière si étrange pour le lecteur de l'H. actuelle.

39'A

Iliade.
Sommaires inexacts

XVI. Épisode de Sarpédon. Sommaires de l'Iliade (XII). — 511 Glaukos souffre de la blessure faite par la flèche de Teukros (M, 511) — ἐπεσσύμενον βάλεν ἰῷ τείχεος ὑψηλοῖο (répété) — et ne peut combattre que par l'intervention miraculeuse d'Apollon, qui le guérit instantanément. Mais dans M il avait quitté le champ de x. Ici il se trouve à côté de Sarpédon. Que faisait-il, s'il ne pouvait manier son arme (XVI, 520)?

La conj., mentionnée par Faesi, d'une interpolation (de 509 — 531), afin d'accorder les 2 morceaux tant bien que mal, est assez plausible. — Cependant déjà XIV, 426 Glaukos est un de ceux qui protègent Hector atteint d'une pierre par Ajax.

Ib. 555 — 62. Patrocle rappelle que Sarpédon ἐσήλατο le premier ~~dans~~ ~~le camp~~ dans le camp ὃς πρῶτος ἐσήλατο τεῖχος Ἀχαιῶν. Cela est dit textuellement d'Hector dans XII, 438 [l'Ἀχαιῶν y est bien dans la bouche du poète]. Les vers émanent du même interpolateur. — Cependant Sarpédon arracha (XII, 397 — 99) le mantelet à un endroit du rempart, πολέεσσι δὲ θῆκε κέλευθον, sans toutefois obtenir un résultat immédiat.

39'B

XVI, 236. Achille remercie Zeus d'avoir écouté la prière ἔκλυες εὐξαμένοιο. Mais cela n'est pas tout à fait exact, bien que I soit évidemment rappelé : 236–238 = I, 452–55, 2e prière de Chrysès). L'inexactitude est plus marquée dans 18, 75 (εὔχεο χεῖρας ἀνασχών), vers qui suit 73–74 = I, 362–3, et la 2e entrevue de Th. et d'Ach. suppose la première.

XVIII, 444 – 456 : Thétis résume les faits, l'Ambassade et ~~l'envoi~~ de Patrocle : mais inexactement (par omission ?)

s'atta

que ne purent faire ni les prières, ni les présents, la mort de Patrocle, tire Achille de son inaction. Dans cette âme de feu, une passion ne peut être vaincue que par une passion plus forte: la vengeance, disons même l'affection, l'emporte sur le ressentiment de l'orgueil blessé. Achille va donc reparaître sur le champ de bataille, et l'attente qu'a fait naître sa longue abstention doit être remplie par le poète. La tâche était difficile.

Il faut que ~~toutes les scènes~~ les actions des autres héros soient surpassées; ~~que les combats précédents soient éclipsés~~, aussi l'intention

Iliade 40A

40B

de renchérir sur ce qui p[...]
est-elle évidente dans les derniers
livres.

La seconde entrevue d'Achille
avec sa mère (XVIII) est le pendant
de celle du premier livre, pendant
plus touchant, cela tient aux
circonstances ; mais les circons-
tances sont admirablement
développées par le poète. Les
ressemblances ajoutent à l'in-
térêt, et si la première scène
fait valoir la seconde, la
seconde aussi fait valoir
la première. La mort du héros
est imminente, déjà Thétis le
pleure ; mère d'autant plus
à plaindre que ses affections

s'attachent à un être mortel, que sa douleur sera immortelle comme elle-même. A la vue d'une douleur plus grande encore que la sienne, Achille trouve enfin des paroles pour alléger son cœur. Les voeux ont été exaucés par Zeus, mais il ne peut s'en réjouir, car il a perdu son ~~cher~~ doux ami. C'est donc là le fruit de l'orgueil. Périsse cette colère qui semble douce comme le miel au cœur de l'homme! Pourquoi n'a-t-il pas été là pour sauver la vie de Patrocle? Il doit au moins venger sa mort. Il ne survivra pas pas longtemps à Hector, que lui importe?

40c

40 D

Puisse-t-il mourir sur l'heure puisqu'il n'a su protéger les jours d'un ami !

„l'inutile fardeau de la terre", ἐτώσιον ἄχθος ἀρούρης,

Dans le livre XIX, Achille renonce publiquement à sa colère, et se réconcilie avec Ag.. Cette partie du poëme est assez faible, mais le dessein de renchérir y est très marqué. Au début de l'Il. (I, 54) Achille avait ~~convoqué l'assemblée~~ (simplement convoqué ou fait convoquer) l'assemblée. Ici nous le voyons marcher le long de la grève et appeler les Achéens à grands cris (40-41). Cette seconde assemblée est plus solennelle que la première : ni princes blessés, ni pilotes, ni dispensateurs attachés à la flotte, personne enfin n'y manque.

ἐκαλέσσατο

Leur impatience est plus grande,

De même pour l'assemblée des dieux. Au livre VIII, un vers avait suffi au poète pour l'annoncer, et les grands dieux (semblent y figur~~aient~~ seuls. Au lieu de ce conseil de Zeus, nous avons ici (XX) une assemblée plénière, ~~ἀγορή~~. Fleuves, nymphes des bois, des sources, des prés, tous s'y rendent, sauf Océan.

Autrefois Zeus défendait aux autres dieux de se mêler à la bataille, qu'il voulait diriger à lui seul ; maintenant il contemplera la mêlée, non de la cime de l'Ida, mais du haut du Ciel. Il se tiendra à distance,

41B

au-dessus de ces luttes, en conviant les autres dieux à y prendre une part active.

Cela est nécessaire, autrement Achille, dont la valeur est triplée par un long repos impatiemment supporté et par la vengeance, renverserait tout devant lui, dès le premier assaut. Des dieux seuls peuvent l'arrêter et faire en sorte que la bataille ne finisse pas dès le début. [Il est curieux que] [Cette réflexion ~~appar-~~ ait ~~tient~~ été faite ~~au~~ par le poète (lui-même) : il ~~qui~~ l'a prêtée + à son Zeus (XX, 26).]

La première journée de bataille avait été ouverte par le Dénombrement, puis par la Revue ; la seconde, par la menace de

---

+ XX, 25 : Ἀμφοτέροισι δ' ἀρήγεθ', ὅπῃ νόος ἐστὶν ἑκάστου.
εἰ γὰρ Ἀχιλλεὺς οἶος ἐπὶ Τρώεσσι μαχεῖται
οὐδὲ μίνυνθ' ἕξουσι ποδώκεα Πηλεΐωνα.
καὶ δέ τέ μιν καὶ πρόσθεν ὑποτρομέεσκον ὁρῶντες·
νῦν δ' ὅτε δὴ καὶ θυμὸν ἑταίρου χώεται αἰνῶς
δείδω μὴ καὶ τεῖχος ὑπὲρ μόρον ἐξαλαπάξῃ !

Zeus; la troisième par l'appel d'Iris; le début de la dernière bataille met les dieux au premier plan. D'un côté Athéné, de l'autre Arès, poussent le cri de guerre; Zeus tonne dans les cieux, Poseidon ébranle la terre, et Pluton se lève en sursaut de son trône dans les Enfers, de peur que sa sombre demeure ne s'ouvre à la lumière du jour. Voilà le tableau (admiré par l'auteur du Traité du Sublime) qui prélude aux combats de cette journée et plus particulièrement à la bataille des dieux.

Cependant les dieux se tiennent d'abord dans leur rôle

habituel, ils conseillent, encouragent, retiennent, sauvent leurs favoris ; ils aident enfin le poète [indirectement] à retarder le dénouement. Énée, [le chef de la branche cadette, qui doit régner un jour sur les Troyens,] qui s'est hardiment élancé à la rencontre d'Achille, est protégé par tous les dieux à l'envi, ~~même~~ par Poseidon* ; Hector, à la vue d'un frère immolé, oublie l'avertissement d'Apollon ; l'intervention ~~directe~~ personnelle de ce dieu le soustrait aux coups d'Achille.

Au livre XXI les dieux engagent la bataille, mais ce sont d'abord des divinités qui se confondent avec la nature. Achille fait un carnage affreux sur les bords du Scamandre et jusque dans le lit

---

* L'épisode d'Énée (79–352) est jugé avec raison plus récent. M. Schmidt et Christ considèrent même 4–380 comme une amplification. — De cette façon la bataille s'ouvrirait sans tambour ni trompette, et le début en resterait inférieur à ceux des bat. précédentes.

de ce fleuve. Obstrué par la foule des cadavres et à la fois indigné de la rage meurtrière d'Achille (la cause physique à côté du motif moral, comme dans XIV, 392) le Scamandre déborde. Le Simoïs vient à son aide, Achille lutte contre eux, mais il succomberait si le dieu du Feu ne venait arrêter les eaux. Il y a là un tableau qui ne manque pas de grandeur ~~d'intérêt, parce qu'il a un fond de vérité~~. C'est un phénomène naturel, les inondations, fréquentes dans la plaine de Troie, peint avec les couleurs de l'imagination mythologique mais qui a un fond de vérité. 1)

Il n'en est plus de même dans la Théomachie proprement dite. Des dieux qui en viennent aux

---

1) Quoique ce morceau soit plus beau que la Théomachie proprement dite, il devient suspect parce qu'il est mal rattaché au morceau précédent ~~trahit assez clairement une origine tardive~~. La réponse d'Achille, XXI, 222–26 est inconciliable avec la suite du récit.[1] Aussi M. Schmidt et Christ attribuent-ils 223–525 à l'auteur de XX, 4–380. Toutefois on pourrait avec autant et plus de raison écarter 139–227, ou 136–234.

[1] Schol: συγκατατίθεσθαι … ἐπεὶ ἐάσῃ τι παραβαίνειν τὰς συνθήκας.

42B

mains, qui se lancent les uns aux autres des quartiers de rocher, n'ont plus rien de divin; ce ne sont que des hommes d'une taille colossale. C'est ici que l'on peut dire que le sublime frise le ridicule. Le fameux combat des dieux, annoncé au début de la bataille d'une manière si grandiose, est une véritable déception pour le lecteur. Apollon seul se conduit avec une dignité qui convient à la majesté divine. Au lieu de combattre Poséidon, il lui dit (XXI, 461): "Dieu qui fais trembler la terre, en vérité je serais insensé si je luttais contre toi pour la cause des mortels, êtres

infortunés, semblables à la feuille, aujourd'hui brillant d'un grand éclat, tant qu'ils se nourrissent des fruits de la terre, demain flétris et étendus sans force. Renonçons promptement au combat, qu'ils vident leur querelle entre eux." Ces vers sont une critique très sensée de la Théomachie.

Le livre XXII donne enfin le grand combat qui forme le dénouement du poème. Achille et Hector sont mis en présence, et cette bataille, qui décidera du sort de Troie, tient en suspens les hommes et les dieux. Les spectateurs sont les deux armées, Priam et Hécube sur le mur de la ville,



420

les Immortels dans l'Olympe, Zeus, lui même, touché du sort d'Hector, le Destin enfin, sous le symbole d'une balance.

Achille, revêtu de son armure divine, fort de son courage, de sa passion, de tant d'obstacles vaincus, apparait dans une grandeur terrible, qui ébranle un instant la fermeté d'Hector. Il tremble, il prend la fuite, trois fois il fait le tour de Troie, il passe devant ces fontaines où les épouses et les belles filles des Troyens allaient blanchir le linge, autrefois, en temps de paix, avant l'arrivée des Achéens. Maintenant le défenseur des Troyennes est pourchassé par le vengeur de

Τὸ πρὶν ἐπ' εἰρήνης, πρὶν ἐλθεῖν υἷας Ἀχαιῶν (156)

Patrocle. L'un et l'autre rassemblent toutes leurs forces, c'est que le prix de ~~la~~ course n'est pas une tête de bétail, ou une ~~peau~~ peau de taureau, comme aux jeux publics, il y va de la vie du vaillant Hector. – Le défenseur de Troie succombe, et c'est alors qu'on voit combien valait cet homme. Les soldats grecs meurtrissent son cadavre, ils se réjouissent d'approcher sans crainte celui qu'ils n'osaient affronter ~~braver~~ vivant. Achille leur fait chanter un Péan; il pense que les Troyens se rendront sans plus de résistance. ~~Dès~~ Déjà avant le combat, Priam en avait pressenti la funeste issue et la chute d'Ilion.

Cette victoire d'Achille décide donc de la guerre tout entière.

Achille a été impitoyable durant la bataille; il l'est encore après la victoire: il avait refusé la sépulture aux prières d'Hector mourant, il outrage le corps de l'ennemi vaincu, il le traîne attaché à son char autour des murs d'Ilion, en vue de Priam, d'Hécube et d'Andromaque, de toute cette famille éplorée; et bientôt il immolera sur le bucher de Patrocle douze jeunes Troyens, pris dans la bataille. Mais cette cruauté n'est que le revers de son affection pour Patrocle. Lycaon, ce jeune fils de Priam, qui se jette vainement à ses pieds près du Scamandre, il l'avait épargné autrefois (Achille, naturellement, n'est pas étranger aux sentiments doux et humains; mais la mort de Patrocle avait changé son coeur.

"Meurs, dit-il au jeune homme, pourquoi te lamenter ainsi? Patrocle est bien mort, qui valait mieux que toi. Et moi-même, regarde, je suis ~~jeune~~ grand et beau, fils d'un père vaillant, j'eus une déesse pour mère; et cependant déjà se tient près de moi la Mort et la Parque inévitable" XXI, 106:

Ἀλλὰ φίλος θάνε καὶ σύ. Τίη ὀλοφύρεαι οὕτως;
κάτθανε καὶ Πάτροκλος, ὅ περ σέο πολλὸν ἀμείνων.
Οὐχ ὁράᾳς οἷος καὶ ἐγὼ καλός τε μέγας τε;
πατρὸς δ' εἴμ' ἀγαθοῖο, θεὰ δέ με γείνατο μήτηρ·
ἀλλ' ἔπι τοι καὶ ἐμοὶ θάνατος καὶ μοῖρα κραταιή.

En immolant tant d'ennemis, Achille s'immole lui-même, il sait que sa fin est marquée ~~près bientôt~~ près ~~de~~ celle d'Hector, sa mère ~~le lui a prédit~~ et ses coursiers divins le lui ont prédit, et ~~cependant~~ pourtant il court venger Patrocle.

430

C'est bien assez de ses braves compagnons d'armes qui ont succombé quand il s'endurcissait dans son ressentiment, il ne veut pas être plus longtemps un inutile fardeau de la terre. Aussi sa tendresse pour Patrocle égale-t-elle sa haine implacable pour Hector. Il pleurait, dit le poète, "en plaçant ses mains homicides sur le coeur de l'ami." Il ~~veut~~ coupe sur le bucher cette boucle de cheveux promise au ~~fleuve~~ Sperchios, qui avait nourri son enfance; mais il sait qu'il ne reviendra pas dans sa patrie et ne pourra accomplir ce voeu. Il veut reposer sous le même tertre que l'ami. Il prescrit de le laisser inachevé jusqu'au moment peu éloigné où on lui rendra

χεῖρας ἐπ' ἀνδροφόνους θέμενος στήθεσσιν ἑταίρου (XXIII, 18)

[le fleuve

ces derniers honneurs à lui-même. Iliade 44

Il demande qu'alors ses cendres soient réunies dans la même urne avec celles de Patrocle. [Les funérailles de Patrocle, à la fois si cruelles et si touchantes, sont une partie intégrante de l'Il. Étant donnés les idées de l'antiquité et le caractère d'Achille, il était naturel que tous les honneurs fussent pour Patrocle, tous les outrages pour Hector.

On ne peut en dire autant des jeux qui font suite aux funérailles; cet épisode n'est pas indispensable; on y a signalé quelques indices d'une origine plus récente; mais,

44B

quoi qu'on puisse penser à ce sujet, on ne peut contester la beauté de ce morceau achevé. Il intéresse le lecteur moderne, et il devait intéresser bien plus vivement encore les Grecs, dont on connait la passion pour les jeux. Aussi voit-on ~~que~~ les jeux funèbres former un épisode traditionnel et constant de l'épopée grecque et latine. Dans le <u>XXIII</u> livre de l'Iliade on trouve une vive peinture de l'intérêt passioné que portaient dans ces luttes paisibles et les ~~rivaux~~ concurrents et les spectateurs. Comme ils triomphent de la victoire, comme ils pleurent ces héros, quand la fortune les trahit. Les dieux ne dédaignent pas de venir au secours de leurs favoris, comme ils font dans les luttes sérieuses de la guerre : Apollon procure la victoire à Eumèle.

44c

~~Et~~ Les ~~bêtes~~ ~~elles~~ [chevaux eux]-mêmes partagent le~~ur~~s sentiments (de leurs conducteurs). Antiloque parle à ses ~~chevaux~~ [coursiers], comme s'ils pouvaient l'entendre, et, qui sait, ils comprennent peut-être ses paroles. « Ce serait une honte pour vous, dit-il, vous qui êtes des étalons, de vous laisser battre par une jument... »

Autre genre d'intérêt : les héros qu'on a vu combattre côte à côte, se mesurent maintenant entre eux. Qui l'emportera dans la lutte (Télé.), d'Ajax ou d'Ulysse ? Dans Virgile, les jeux précèdent la guerre ; on peut trouver qu'ils sont mieux placés dans Homère. Ce qui peut

étonner c'est que un des héros qui figurent dans cette lutte, Eumèle, fils ~~de Pélias~~ d'Admète, n'avait point paru dans les batailles de l'Il. [Les caractères aussi sont admirablement soutenus. L'ardeur juvénile, la franchise et l'amabilité d'Antiloque, le jeune ami d'Achille; la générosité de Ménélas, toujours prêt à se dévouer aux amis qui combattent pour sa cause; la dignité imposante d'Ag., qui ne doit pas se mêler à la lutte; la loquacité sénile de Nestor, ravissent le lecteur. Achille, à la veille de sa mort, préside à ces jeux avec une sérénité inaltérable. Il répare ses torts envers Ag. par des respects

Iliade 45

délicats, il écoute jusqu'au bout le long récit de Nestor (ἐπεὶ πάντ' αἶνον ἐπέκλυε Νηλεΐδαο (652)

Dans ce ~~tha~~ bel épisode il y a cependant un morceau à enlever. Il y a cinq exercices, courses des chars, pugilat, lutte, course à pieds, jet des javelots; les autres sont interpolés, Lehrs l'a prouvé.[1]

Une autre ~~suite~~ plus belle, au corps de l'épopée, ~~encore~~ est formée par la Rançon d'Hector (Ἕκτορος λύτρα), le XXIVième livre. Faisait-il partie du plan primitif? Ou bien faut-il croire que la conception de ce couronnement de l'épopée, ou tout au moins l'exécution et la rédaction actuelle, sont d'origine plus récente? Quelques indices militent en faveur de cette dernière hypothèse.

---

1) Même, après cette élimination, M. Croiset trouve les jeux mal composés. Il est sans doute choqué de l'étendue excessive du récit de la course des chars (262 – 652). Là il y a, cependant, un plus grand nombre de concurrents.

45 B

Les critiques anciens s'étaient déjà vus obligés d'obéliser un certain nombre de passages, où l'on voit des amplifications de la légende troyenne, des fables étrangères aux données générales de l'Il. [telles que la dispute des 3 déesses et le jugement de Pâris.] Qu'Achille consente à rendre le corps d'Hector, c'est là une chose extraordinaire pour qui réfléchit aux rudes coutumes de l'âge héroïque et au caractère ~~entier~~ inflexible d'Achille. Je crois qu'on peut faire ici avec assez de probabilité une distinction, généralement fort difficile à établir, faute de documents anciens. Dans cette légende poétique, si merveilleusement abondante, qu'est-ce qui appartient

à l'invention personnelle du poète, qu'est ce qui appartient à la tradition ? On peut assurer que la sauvagerie d'Achille, les insultes qu'il prodigue au cadavre d'Hector, sont des traits anciens, conservés et respectés par le poète. Il y a de cela quelques indices certains. En parlant de l'immolation des douze jeunes troyens, le poète ne peut s'empêcher de taxer la conduite d'Achille de κακὰ ἔργα, (ἀεικέα ἔργα) le narrateur épique, d'ailleurs si réservé, si impassible, si impersonnel, ne peut réprimer ici sa désapprobation. Il l'exprime encore, mais d'une manière indirecte, par les discours et les actes qu'il prête à ses dieux.

Le sacrifice des jeunes Troyens : XXI, 19 : κακὰ δὲ φρεσὶ μήδετο ἔργα = XXIII, 176
Le traitement infligé à Hector Ἕκτορα δῖον ἀεικέα μήδετο ἔργα XXII, 395 = XXIII, 395.

45D

Apollon s'indigne d'une ~~acharnement~~ haine qui s'acharne sur un corps inanimé, et Zeus enjoint à Achille de rendre le cadavre. Voilà les sentiments qui régnèrent plus tard dans la Grèce historique. Le roi Pausanias repoussa avec indignation la proposition de mutiler le cadavre de Mardonios par représailles du traitement que ce dernier avait infligé au corps de Léonidas. "Il faut laisser, dit-il, aux barbares ces excès ~~ces excès~~ indignes d'un Hellène!" Mais dans les temps héroïques (l'Il elle-même en fait foi) les héros outrageaient sans scrupule, jetaient en pâture aux bêtes de proie, le corps de

Hérodote, VII, 78.

leurs ennemis. Il y a ici un progrès notable; des sentiments plus humains, des moeurs plus douces, dictent au poète une modification de la tradition. C'est lui qui imagina ce noble dénouement du poème, et ces scènes qui, après lui, inspirèrent souvent l'art grec et la poésie dramatique. Eschyle et ~~Sophocle~~ d'autres trag. grecs, ainsi qu'Ennius, firent de la rançon d'Hector le sujet de tragédies, perdues aujourd'hui, mais célèbres dans l'antiquité. Et il convient de faire honneur au vieux poète de la belle conduite de Pausanias. Il contribua à adoucir les moeurs de sa nation.

469

Afin qu'Achille, si fidèle à son amitié et à sa vengeance, consente à ce grand sacrifice; afin que Priam ose se rendre dans le camp ennemi, dans la tente du meurtrier d'Hector; il faut que les dieux interviennent activement. Aussi le poète est-il obligé de préparer longuement cette scène étonnante qui lui appartient, et à laquelle la tradition n'avait rien fourni; la ~~La~~ scène où Priam apparaît tout à coup aux yeux d'Achille stupéfait "et baise les mains, cruelles, homicides, qui lui tuèrent tant d'enfants. — "Souviens-toi de ton père, Achille, semblable aux dieux; du même âge que moi, sur le seuil de la funeste vieillesse, il vit loin

καὶ κύσε χεῖρας | δεινὰς, ἀνδροφόνους, αἵ οἱ πολέας κτάνον υἷας (479)

486. Μνῆσαι πατρὸς σοῖο, θεοῖς ἐπιείκελ' Ἀχιλλεῦ, | τηλίκου ὥς περ ἐγών, ὀλοῷ ἐπὶ γήραος οὐδῷ...

46c

d'un fils capable de le protéger ....
Je suis plus digne de pitié que lui. J'ose ce que ne fit jamais mortel sur cette terre, j'embrasse en suppliant la main de l'homme qui immola mon enfant.

Ἔτλην δ' οἷ' οὔπω τις ἐπιχθόνιος βροτὸς ἄλλος, || ἀνδρὸς παιδοφόνοιο ποτὶ στόμα χεῖρ' ὀρέγεσθαι (505)

Priam partage le repas d'Achille, il dort paisiblement dans sa tente. La guerre, la haine, semblent oubliées; ce ne sont plus deux ennemis, ce sont deux hommes que nous voyons mêler leurs larmes et pleurer sur le sort de l'humanité.
Achille, ~~qui rend le corps montre tant de generos~~ s'élève à cette générosité, cette humanité, à la veille même de sa mort. Thétis lui apporte le message de Zeus vêtue de noir; elle porte dès à présent le deuil

du jeune héros, enlevé à l'apogée de sa gloire.

Après cette analyse, revenons à la question homérique. On a fait des conjectures, des hypothèses, qui varient à l'infini. Cependant on peut distinguer trois systèmes. Écartons tout d'abord le système trop orthodoxe qui attribue l'immense corps de l'*Il.* à un seul auteur. Restent, d'un côté ceux qui font naître l'unité de la juxtaposition d'éléments indépendants les uns des autres à l'origine, de l'autre côté ceux qui pensent qu'un noyau primitif fut amplifié par la suite. Nous ne balancerons pas entre ces deux manières de voir. Le plan général de l'*Il.* et l'examen

Iliade 47

du premier livre, nous ont déjà conduit à faire honneur à un grand poète de la conception du poème. Les anciens, qui avaient dans les épopées cycliques des points de comparaison qui nous manquent, en ont jugé ainsi. Aristote loue Homère d'avoir ~~choisi pour sujet~~ chanté, non la guerre tout entière, mais un sujet ~~aussi~~ à la fois simple et aussi fécond que la colère d'Achille ou les erreurs et le retour d'Ulysse. Les autres, dit-il, ~~ont~~ composèrent des poèmes qui n'ont d'autre unité que la personne du héros ou ~~que~~ la suite historique d'événements n'ayant entre eux aucun lien nécessaire [. Il est facile de voir que l'unité de l'Il.

[(Héracléïdes, Théséïdes)

[(L'origine de la guerre de Troie et les 9 premières années du siège)

ne saurait être l'effet, ni de la tradition, ni d'un arrangement tardif. Empédocle présentait qu'à l'origine du monde on voyait s'agiter dans l'espace des têtes, des bras, des jambes, des troncs, qui par la suite formèrent en se réunissant des corps vivants. Le bon sens repousse une semblable théorie. Les corps organisés sortent d'un germe, ils se forment par croissance, non par agrégation.

[Si maintenant il s'agit de déterminer ce qui appartient au poëte créateur, que nous appellerons Homère, et ce qui doit être attribué aux continuateurs, aux homérides, on peut invoquer des vraisemblances, des arguments qui la plupart n'ont rien de bien

L'Iliade est l'œuvre d'un seul poëte et de plusieurs, d'un seul virtuellement, réellement de plusieurs. Plusieurs ont collaboré, un seul a conçu le plan. Ce seul n'est pas un arrangeur venu après coup ; c'est un grand génie poétique venu le premier. En m'exprimant ainsi, je ne veux pas contester qu'il n'ait travaillé sur un fond traditionnel déjà préparé par d'autres poëtes.

concluant, et ~~semblerait~~ dont la valeur dépend de vues personnelles. ~~Il y a cependant un point~~ Le mal est qu'on ne peut controler l'*Il.* que par l'*Il.* elle même, ce qui constitue une espèce de cercle vicieux.

Nous avons ~~cependant~~ constaté un point incontestable : le début de la *Patroclie* ignore, non-seulement la mission de Patrocle et la scène entre ce héros et Nestor, mais encore, ce qui est bien plus important, l'*Ambassade*. Ce dernier morceau, œuvre d'un poète éloquent, aggrave singulièrement les torts d'Achille, et altère ainsi la conduite, ~~et~~ jusqu'à un certain point, le caractère du héros.

Assises du poème : éléments constitutifs et indispensables. La querelle des princes, la promesse de Zeus. Les revers des Grecs. La Patroclie. La mort d'Hector. Les funérailles de Patrocle. ~~Beaucoup d'épisodes et de scènes~~ En dehors de ces éléments nécessaires, qu'est ce qui est primitif, qu'est ce qui secondaire ?

La deuxième journée de bataille (livre VIII), si semblable dans ses contours généraux à la troisième, mais singulièrement rapide et écourtée, n'a d'autre raison d'être que l'Ambassade. Il fallait une défaite signalée des Grecs pour expliquer une pareille démarche de la part d'un prince aussi fier qu'Ag.

Dans la 3e journée (X), Poseidon (il est gourmandé par Zeus) seconde Héra et contrecarre les desseins de Zeus; dans la 2e, il n'ose désobéir à son aîné : la 2e est postérieure à la 3e. Elle est aussi postérieure à la 1e, à laquelle elle emprunte la descente de l'Olympe dans le même char d'Héra et d'Athéna.

Voilà donc des éléments ~~incon-~~ que tout porte à croire ~~testablement~~ plus récents.

La première journée de bataille n'est pas absolument nécessaire pour l'ensemble de l'épopée. Si on passait de livre I à livre XI, la transition ~~se f~~ serait satisfaisante. Ag., ~~dont les torts ont amené~~ qui était la cause de la retraite d'Achille,

cherche à réparer ses torts en ~~se montrer~~ accomplissant non seulement ses devoirs de chef suprême, mais en combattant vaillament au premier rang. Zeus remplit sa promesse en amenant la défaite des Grecs, que les dieux protecteurs de ces derniers retardent, mais ne peuvent empêcher. Cependant, de ce que la première journée de bataille pourrait être éliminée, il ne s'en suit pas qu'elle n'ait pas fait partie de l'Il. primitive. Il peut y avoir dans une épopée des épisodes moins nécessaires, mais agréables et attachants. Tel est le cas des scènes variées qui remplissent ~~les~~ livres II à VII.

49 B

[5

[5ᵉ épilogue] de la journée

Comme la seconde partie du VIIème livre, l'ensevelissement des morts et la construction des remparts, sont évidemment une addition postérieure, la contradiction qui semblait exister entre les événements de la première journée, en somme très favorable aux Grecs, et le découragement marqué par ces mêmes Grecs à la suite de ces combats, n'existe plus. Que le patriotisme ait engagé un poète grec à ~~retarder~~ ajourner la défaite de ses compatriotes ; qu'un poète, qui avait choisi pour sujet un épisode de cette longue guerre, ait voulu rappeler,

directement ou indirectement, les origines de cette guerre, et nous montrer, autour de Troie comme dans les murs de la ville, les personnages principaux engagés dans la lutte — rien de plus naturel et de plus convenable. Il est vrai cependant que les scènes de la première journée, admirables chacune en elle-même, ne sont pas bien liées ensemble et ~~se contredisent~~ quelquefois [sont difficiles à concilier entre elles]. On peut donc y soupçonner [quelques morceaux flottants, dont la place dans le poème n'était pas d'abord arrêtée,] quelques amplifications postérieures.

Dans les derniers livres de l'*Il.*, l'Ambassade est deux fois mentionnée, nous l'avons vu (dans XVIII et XIX). cf. f. 39.

On y trouve des amplifications non homériques de la légende : la querelle des 3 déesses et le jugement de Pâris (24), Hélène 20 ans à Troie (24), Néopt. fils d'Achille (19, 326–33). On y voit le Dieu [illegible] sur les chants précédents, et cela se fait [illegible] avec [illegible], [illegible] malheureusement.

est-ce là une raison pour considérer comme postérieurs à la composition du livre *IX tout ce qui suit la mort de Patrocle ?

Nous l'avons dit, il est inadmissible qu'un poème dont Achille était le héros se soit terminé avant qu'Achille ait paru sur le champ de bataille. Il est inadmissible aussi qu'un poète grec se soit borné à chanter la défaite des siens. La conception première de l'épopée a dû embrasser le grand exploit d'Achille, son combat contre Hector, et la mort du défenseur de Troie, gage certain de la chute de cette ville. On ne saurait donc croire que la Vengeance formât un poème

distinct, indépendant de la Colère.

Qu'il y ait dans les derniers livres de l'*Il*. des amplifications, des parties plus récentes, qu'elles y soient plus nombreuses que dans les premiers livres, cela est extrêmement probable. Les allusions à l'Ambassade [et d'autres morceaux encore] doivent être de ce nombre, mais les parties essentielles, le grand combat entre Achille et Hector XXII, ainsi que les funérailles de Patrocle XXIII, sont tout-à-fait dignes du poète qui avait conçu le plan de l'épopée.

Voilà pour les éléments constitutifs de l'*Il*. Il est un certain nombre de morceaux de valeur inégale, quelques uns d'une grande beauté, d'autres moins intéressants ou

plus faibles, qui s'enlèvent plus facilement, et que rien n'empêche de considérer comme des amplifications. J'aime mieux me servir de ce terme que du mot malsonnant d'interpolation. Tels sont : le Dénombrement, du IIième livre, l'épisode de Glaukos et de Diomède, au L. VI ; la seconde partie du VIIième livre,
raccord (morceau de remplissage), dans lequel un rhapsode a sèchement accumulé un grand nombre de faits et particulièrement la construction des remparts du camp des Grecs. La Dolonie, le Xième livre, est un épisode inséré après coup ; la description du Bouclier d'Achille, au XVIII ième livre, les Jeux, au

livre XXI, sont d'admirables épisodes qu'on peut attribuer à des homérides dignes de leur grand ancêtre. La Rançon d'Hector, noble couronnement de l'épopée, porte aussi quelques indices d'une ~~origine~~ rédaction postérieure. [, sinon d'une origine,]

En général, il faut admettre a priori la possibilité d'un assez grand nombre d'amplifications. Certaines contradictions, certaines disparates, l'étendue même du poème, suggèrent cette idée; mais il est difficile de ~~démontrer fournir~~ fournir une ~~la~~ démonstration rigoureuse ~~de l'origine et~~ quand on veut entrer dans les détails, et chaque critique a ses ~~théories~~ vues plus ou moins personnelles et arbitraires, quant à l'origine de tous les épisodes de l'Il. Les disparates, les contradictions mêmes, ~~n'étaient pas absolument~~ peuvent être attribuées à un seul et même poète, s'il est vrai que ce poète composait et récitait successivement et à des intervalles sensibles des ~~rhapsodies~~ morceaux qui constituaient plutôt un cycle de rhapsodies ~~co~~ se rattachant au même sujet qu'un poème bien lié, d'un récit suivi sans solution de continuité, sans lacune à remplir par l'imagination des auditeurs. Les transitions, le ciment (les préparations), peuvent être venus après.

[Il y a enfin dans ce vieux poème des interpolations de vers et de morceaux peu étendus, comme on en trouve ~~dans d'autres ouvrages~~ à peu près dans tous les ouvrages que l'antiquité nous a légués. Ce sont là les interpolations proprement dites. Quelques unes peuvent être assez récentes, et n'ont pas ~~de~~ grande portée. Exemple: au livre 1er Ag. dit à Achille "Tu m'es odieux entre tous les princes, car tu n'aimes que querelles, guerres et batailles." Au Vème livre Zeus dit à Arès "Tu m'es odieux entre tous les immortels car tu n'aimes que querelles et guerres et batailles". Le second vers, les anciens l'ont déjà remarqué, très bien

I, 176: Ἔχθιστος δέ μοί ἐσσι διοτρεφέων βασιλήων· αἰεὶ γάρ τοι ἔρις τε φίλη πόλεμοί τε μάχαι τε.
V, 890: Ἔχθιστος δέ μοί ἐσσι θεῶν οἳ Ὄλυμπον ἔχουσιν...

placé dans la bouche de Zeus, n'est pas de mise dans celle d'Ag. L'un des princes soumis à ses ordres aime guerres et batailles, cela n'est pas fait pour lui déplaire. Il y a donc <u>interpolation</u> au 1<u>er</u> livre.[1]

Iliade 50 A

Systèmes divers.

Prenons maintenant les principaux systèmes des critiques modernes. L'unité absolue de l'<u>Il.</u> a eu ses défenseurs encore de notre temps. Citons: William Mure, dans le 1<u>er</u> vol. de son Hist. de la litt. grecque, 1850; F. Nutzhorn, <u>Die Enstehungsweise der homerischen Gedichte</u>, Leipzig 1869; ce savant danois, mort jeune, était disciple de Madvig, et la préface écrite par ce dernier montre qu'il ne faisait que développer les vues

1) <u>Od.</u> XXII, 401: Εὗρεν (Euryclée) ἔπειτ' Ὀδυσῆα μετὰ κταμένοισι νέκυσσιν, αἵματι καὶ λύθρῳ πεπαλαγμένον, ὥστε λέοντα | ὅς ῥα... — XXIII, 45: (Eur. à Pén.) Εὗρον ἔπειτ' Ὀ. μ. κτ. ν. | ἑσταόθ'· οἱ δέ μιν ἀμφὶ ... ἰδοῦσά κε θυμὸν ἰάνθης [αἵματι κ. λ. π. ὥ. λ.]

du maître. — Pierron, dans son édition.

Nitzsch, dans divers écrits, et particulièrement dans Die Sagenpoesie der Griechen, Brunswig 1852, peut ~~est~~ aussi être compté parmi les unitaires. Il admet cependant un certain nombre d'amplifications. De même K. O. Müller, Hist. de la litt. grecque.

Le système opposé, mis en avant par Wolf, a été poussé à ses dernières conséquences par Lachmann et ses disciples, Köchly ((v. plus haut)) et par Hans Benicken, auteurs de nombreuses et interminables dissertations illisibles.

Entre les deux systèmes opposés il y a place pour un grand nombre de nuances. Nous appelerons

70c

unitaires larges ceux qui attribuent la conception première et le plan du poème à un grand poète. Selon qu'ils donnent plus ou moins d'étendue au noyau primitif, ils se rapprochent plus ou moins des deux systèmes absolus et opposés. Ici il faut nommer Welcker (Der Epische Cyclus. 2 vol. Bonn 1835-49), Bernhardy, Bergk (I, 1872) dont la composition est souvent arbitraire et fantastique : il en dit trop long. — H. Düntzer (Divers Mémoires recueillis dans "Homerische Abhandlungen" et "Hom. Fragen" Leipzig 1874), distingue trois poèmes. 1) La Μηνις. 2) La Τίσις, à partir du XIX, après la réconciliation. 3) Hector défenseur de Troie III à VIII — Grote constitue une Achilléide avec I, VIII, XI jusqu'à XXII, c'est-à-dire

10 p

la Querelle, la deuxième, la troisième et la quatrième journée de bataille. Les livres II à VII, ainsi que X, sont une Iliade insérée dans cette Achilléide, IX ~~est une addition postérieure~~ serait un épisode et XXIII et XXIV (seraient des suites) ~~des suites~~ ajoutées à ~~cette~~ l'Achilléide. — Friedlander "Die Hom. Kritik von Wolf bis Grote", Berlin 1853, partage les mêmes vues.

Séparer avec Düntzer la Vengeance et la mort d'Hector du plan primitif, c'est le mutiler étrangement, nous l'avons dit. Grote n'a pas vu que VIII, la seconde bataille, ne doit pas être séparé de IX. Son Il. proprement dite, ainsi ~~que~~ le poème correspondant de Düntzer, ne peut jamais avoir formé une oeuvre distincte; elle a d'abord trop peu de cohérence, et, en second

"Hector à Troie"

lieu, les scènes de cette prétendue

Il. supposent toutes (ou presque toutes) l'absence d'Achille et doivent avoir été composées en vue de l'Achilléide. Iliade 51

Christ a discuté ces questions dans les Prolegomena de son édition, 1884. Voici les 2 points principaux sur lesquels il fonde son analyse. 1° Les Lyciens méridionaux conduits par Sarpédon et Glaukos, ont été, dit-il, introduits plus tard que les Lyciens de la Troade. Tous les morceaux où figurent les premiers sont des amplifications du poème primitif. Que ces Lyciens aient été ajoutés aux traditions plus anciennes des Eoliens, par leurs voisins Ioniens, nous l'admettons volontiers;

mais autre chose est une amplification de la légende; autre chose une amplification du poème. En retranchant Sarpédon on retranche le grand exploit de Patrocle et on enlève à la Patroclie un élément nécessaire.

4° Les murs ne figurent pas dans XI et dans les éléments les plus anciens de la troisième bataille; C'est là ce qu'assurait Lachmann, mais il me semble que, ni lui, ni Christ, ne l'a prouvé. XB° La ville et le camp sont tantot placés sur la même rive du Scamandre, tantot sur les deux rives opposées; cette divergence topographique est de la plus haute importance

Les morts Sarpédon et les Géréniens sont liés [illegible] avec Nestor et ses fils,

Le fossé, qu'ils admettent, implique des retranchements, et il n'est pas toujours nécessaire de tout dire.

aux yeux de Christ. Il admet que les Lyciens et les murs aient pu être ajoutés ~~par le auteur~~ Homère lui-même; mais les divergences au sujet du Scamandre, (c-à-d. relatives à la nature même des lieux) ~~lui semblant être des indices certains~~ ne peuvent être attribuées, suivant lui, qu'à des poètes différents. Je crois que la topographie homérique est trop obscure, qu'elle ~~ne~~ repose que sur le rapprochement, toujours sujet à caution, de passages trop éloignés l'un de l'autre, pour que l'on puisse rien assurer, et surtout ~~ne~~ bâtir ~~autre~~ une théorie sur une base aussi fragile. 4° Christ, prenant pour point de départ une intéressante dissertation de G. Hermann *De iteratis apud Homerum*, examine

511 D

très curieusement les vers identiques ou semblables, les passages similaires. Après avoir mis de côté les répétitions qui tiennent au procédé épique et aux coutumes de cette vieille poésie, il ~~Il signale~~ un certain nombre de vers qui sont employés avec ~~moins de~~ convenance et ~~de~~ propriété dans un endroit, et, dans un autre, d'une manière moins appropriée. Il y voit un indice de la provenance [succession] des rhapsodies. Ces observations, quelque ingénieuses qu'elles soient, portent cependant rarement la conviction dans l'esprit du lecteur. Il faut pourtant reconnaître la sage réserve de Christ. Ce qu'il y a de plus particulier chez lui

c'est qu'il ne conteste pas que la plupart des amplifications successives peuvent appartenir au premier auteur. Voici sa décomposition : A. Première assise I[1]; XI; XV, 592 jusqu'à ~~XVIII~~, 242, avec beaucoup d'éliminations partielles; c'est-à-dire l'Introduction et la troisième journée réduite à son expression la plus simple, la Défaite et la Patroclie; le camp n'est pas encore entouré de murs. — B. Éléments rétrospectifs II–V; (sans le Catalogue et sans certains épisodes) c'est-à-dire l'armement des Grecs, le combat singulier de Pâris et de Ménélas, la violation de la trêve, la Bravoure de Diomède. — C. Amplification de la première journée de ~~la~~ bataille, Hector à Troie, VI et commencement de VII. Amplification de la troisième

1) Dans Littgesch. Christ modifie ses vues : I, 306 – 611 (fin), serait composé plus tard.

12 B

journée, XII–XV. Les remparts du camp sont supposés, les Lyciens méridionaux de Sarpédon sont introduits. — D. La deuxième partie du poème moins la Théomachie, les Jeux, la Rançon d'Hector et autres morceaux.

Ces quatre séries peuvent être du même poète. Plus tard XXIV, déjà médité par le poète lui-même ; mais la ville et le camp n'y sont plus sur la même rive du Scamandre. Plus tard encore, construction des murs (2ème partie de VII), bataille écourtée (VIII) Ambassade (IX), etc. [Enfin un certain nombre de morceaux plus récents encore.

A titre d'essais, de simples possibilités, ces conjectures peuvent ~~être~~ avoir leur intérêt. Mais elles n'ont rien ~~qui~~ de certain, ni d'éminemment probable, rien qui s'impose. Nous nous en tiendrons aux points que nous avons cru pouvoir affirmer autant que [le comportant] des matières aussi obscures.

Maurice Croiset (H. de la litt. gr. I) se rapproche des vues de Christ, en les modifiant quelque peu. Pour lui l'Iliade (p. 167) primitive se compose de I, XI, XVI, XXII. Il attribue au même poète, à titre de morceaux détachés, d'une place douteuse, Διομήδ. ἀριστ. (en grande partie). — Hector et Androm. — IX (sans l'Iliade); d'autres morceaux pourraient avoir la même provenance. [avec qqs parties adjacentes

Quant à IX, il ne le donne à Homère qu'à cause de la beauté du discours. Mais il ôte à Hom. des morceaux qui ne sont pas moins beaux. Comme l'Amb. n'est pas incompatible avec la Patroclie, et qu'elle altère le car. d'Achille, je conserve mes anciennes manières de voir.

Dans les chants primitifs de M. Cr. le poème marche en droite ligne au but, sans déviation, sans retard. Cependant la querelle dans l'Olympe (C. I) laisse prévoir la résistance des | à la volonté de Zeus dieux protecteurs des Grecs, résistance bien naturelle, qu'un poète intelligent ne pouvait omettre.

Mais Cr. s'est formé une idée de la méthode d'Homère. « Homère associe la grandeur de l'effet à la simplicité des moyens ». « H. est dramatique, non descriptif ». Tout ce qui s'écarte de cette définition de l'art homérique, est ôté au poète. Voilà un ostracisme, s'il en fut jamais.

520

Par suite de ces principes esthétiques, le noyau de l'Iliade, la part du poète primitif, est beaucoup plus restreint d'après [illegible], que suivant Aristote.

Iliade I. 1A

Continuité

Les parties de A se suivent et se tiennent.

1–5. Annonce de l'épopée ; la querelle avec ses conséquences (le retour d'Achille restant sous-entendu). Διὸς δ' ἐτελείετο βουλή indique déjà la seconde partie de A.

6–7. Point de départ : Ἔρις

8–10. Ἔρις amenée par la colère d'Apollon et la peste.

11–52. Faits préliminaires. Chryséis, prière de Chrysès, peste.

53–305. Le grand récit de l'Ἔρις.

306–317. Renvoi de Chryséis. Lustration de l'armée et sacrifice offert dans le camp. Nous voyons voguer le vaisseau qui ramène Chryséis, 312 :

Οἱ μὲν ἔπειτ' ἀναβάντες ἐπέπλεον ὑγρὰ κέλευθα.

Le poète se réserve donc de raconter aussi l'arrivée de Chrys., l'accomplissement de la mission d'Ulysse, ce qu'en effet Lachmann appelle la 1e suite du chant primitif.

318–48. Chryséis livrée par Ach. aux hérauts d'Agamemnon. Le v. 341 : Εἴ ποτε δὴ αὖτε // χρειὼ ἐμεῖο γένηται ἀεικέα λοιγὸν ἀμῦναι indique ce qu'Achille demandera à Th. et à Zeus dans la scène suivante.

348–427. Douleur d'Achille. Achille et Thétis.

Au v. 390 : [ἐς Χρύσην πέμπουσιν, ἄγουσι δὲ δῶρα ἄνακτι [Τὴν δὲ
le retour de Chrys. est en fait simultané, non encore accompli. Cf. v. 312.

428–487. Accomplissement de la mission d'Ulysse. Ce récit est

ici à sa place, ne devait se faire ni plus tôt, ni plus tard. La méthode épique veut que la succession des faits soit fidèlement rendue par la succession du récit : elle évite autant que possible de revenir en arrière, elle va jusqu'à présenter comme successifs des faits qui sont au fond simultanés. Elle va d'un lieu à l'autre, revient au premier : ni l'unité du local, ni le groupement logique des faits ne déterminent la disposition du récit. La parole du narrateur avance dans le temps comme les faits : il est dans la nature de la parole de ne pouvoir rendre directement et sensiblement que le successif.

Ici le récit est épiquement développé. L'ét débarquement, le départ des marins, le détail de leur manœuvre, les détails du sacrifice et du repas qui le suit, tout au long. Les Atrides ne reviennent au camp que le lendemain. Nous n'en sommes pas encore à la [illegible] ; mais l'intervalle vide est convenablement rempli.

La seconde pièce de Chryséis, 6 vers, 446-50, est le pendant exact de la première pièce, 6 vers, 37-42. La comparaison de 39-40 avec 453-54 (motifs allégués) peut faire croire que le 1er de ces 2 morceaux a été rédigé en vue du 2e, simultanément les deux.

487-92. Tableau de l'inaction douloureuse d'Achille. Achève de remplir l'intervalle vide. 492 : ποθέεσκε δ' ἀϋτήν τε πτόλεμόν τε, laisse prévoir le retour du héros, la dernière p. du poème.

493-530 Thétis et Zeus.

530 jusqu'à la fin. Zeus ~~dans les~~ [parmi les] Dieux de l'Olympe. Commencement d'une 1re épi[sode] divine. Apaisement dans le rire et les joies du banquet.

N° 11

Iliade. I. 2.

2A

Thébaïde, ~~Énéide~~, par [illegible]

Iliade. Poème de la guerre d'Ilion. Oui. Cependant elle ne conte que un seul épisode de la dernière année du siège. Si elle n'offre pas le récit, elle offre l'image de cette guerre. Comment? Nous le verrons plus tard. Aujourd'hui laissons le poète exposer lui-même son sujet.

La colère d'Achille, colère funeste... Ainsi s'accomplit la volonté de Jupiter. La part des dieux est marquée dans ce drame dès les premiers mots.

Pourquoi la colère? — Querelle des princes. — Qui fut ~~l'instigateur~~ la cause de cette querelle? Apollon. Irrité contre le Roi ce dieu fit naître dans l'armée une maladie funeste. Pourquoi? Le prêtre d'Apollon outragé par Agamemnon.

Chrysès apporte la rançon de sa fille: il tient entre ses mains le sceptre couronné des bandelettes sacrées. « Respectez le fils de Jupiter, Apollon, aux flèches inévitables ». Les Achéens demandent qu'on respecte le prêtre d'Apollon. Agam. refuse, et de plus il menace Chrysès en termes outrageants pour lui et pour le dieu. Agam. tient à garder Chryséis* mais pourquoi ajoute l'outrage au refus? Il est irrité d'avoir vu les Grecs si bien accueillir la demande du prêtre; ~~cette irritation~~ s'il n'avait pas eu obstacle à vaincre, il ne serait pas si emporté.

Le vieillard s'éloigne en tremblant; il marche silencieux le long de la mer retentissante (!). A l'écart il implore son dieu: « Puissent tes flèches faire expier mes larmes aux Danaens! » Il dit, le dieu écouta sa prière.

Quel est le tort d'Agam. Ce n'est pas d'avoir été sans pitié pour un pauvre père. Le droit de la guerre l'autorise à garder sa captive. C'est d'avoir méconnu le caractère sacré du prêtre, | la bandelette du dieu, + de n'avoir pas [illegible] les insignes du sacerdoce.

« Il dit. Phébus Apollon entendit sa prière. | Plein de courroux, il descend des cimes de l'Olympe |; son arc est sur ses épaules, et son large carquois. | Les flèches retentissent sur l'épaule du dieu courroucé | à chaque pas qu'il fait. Il marche semblable à la nuit. | ~~Ensuite~~ Puis il s'assied à distance des vaisseaux, et fait voler un trait. | L'arc d'argent rend un son terrible. | ~~Apollon frappe~~ (d'abord) les mulets et les chiens agiles sont atteints par le dieu | Mais bientôt dirigeant ses traits aigus sur les guerriers eux-mêmes | Il frappe = et sans (cesse les bûchers des morts s'allumaient (pâles »

ἀμφηρεφής, fermé (couvert) de côté et d'autre.

le front couvert d'une sombre (colère)

⊥ (à chaque trait) ~~[illegible] colère~~

(Σὺν δὲ δύω μάρψας ὥς τε σκύλακας ποτὶ γαίῃ || κόπτ'· ἐκ δ' ἐγκέφαλος χαμάδις ῥέε, δεῦε δὲ γαῖαν. Sût [illegible] est [illegible] : τέχνη, [illegible] φύσις, comme dit Aristote. [illegible]. [illegible] : est [illegible]. Cf. Od. IX, 290 :)

A Rouen, dans une des sculptures de St Ouen, le chœur [illegible], [illegible] un [illegible]. [illegible] infernale. [illegible] par de [illegible] humains. C'est un chat, un tigre, dont le corps est [illegible] par un [illegible], mais [illegible] est [illegible] par l'artiste.

Progrès des idées mythol. Soleil est devenu Apollon. Les dieux sont sortis de la nature, s'en sont détachés, sont devenus des personnes. A peine se souvient-on de leur origine. Hélios et Apollon distincts. Jugé ainsi [illegible] Otfried Müller.

Rapidité de cette introduction. Le livre [illegible] pour [illegible] d'Homère, c'est là ce qui permet au poète d'entraîner ses auditeurs *in medias res*. Mais quel sentiment des proportions ! Rien de pareil dans la Chanson de geste, ni dans aucune autre production de l'âge épique.

Il vient un devin, non plus beau, mais plus [illegible].

Le 10e jour Achille convoque les Achéens. Achille ! Nous y reviendrons. [considérer ? Nitz.] a [illegible], un devin. Il nous dira pourquoi Apollon est si irrité [que la perte soit l'ouvrage d'Apollon, il ne faut en douter. Les maladies de ce genre s'expliquant à cet âge par les flèches d'Apollon, comme la plus simple pour nous par les lois de la nature.] Il nous dira comment l'apaiser. — Calchas se lève, lui qui connaît ce qui est, ce qui fut, ce qui sera. — Calchas parlera si Achille permet de [illegible]. Contre la colère d'un prince puissant, qu'il craint d'irriter : contre la colère et la rancune. — Achille l'engage à parler hardiment : il le défendra contre tous, contre Agam. lui-même. Le devin n'avait prononcé aucun nom. Achille est au-dessus de ces réticences, il ne craint point de blesser Agam. et déjà, par ce mot, la querelle entre les 2 princes se prépare de loin.

Calchas révèle donc la cause du fléau. Il ne cessera que [illegible] Agam. aura rendu la belle Chryséis sans rançon, et conduit dans Chrysé une hécatombe sacrée.

Agam. colère [illegible] des hommes de cet âge. Les yeux semblables à des flammes étincelantes.] « Devin de malheur, jamais tu ne m'as annoncé rien d'agréable. Apollon nous [illegible] parce que j'ai refusé la rançon de Chryséis. C'est que j'aime bien mieux la garder dans ma maison. Je la préfère à Clyt. Elle la vaut par la taille, la beauté, l'esprit, par les ouvrages [illegible] Voilà ce qu'on estimait alors dans une femme. Agamemnon ne parlerait guère de [illegible], s'il avait [illegible] ou [illegible] le [illegible] d'aujourd'hui.]

ἀγορή, toute l'armée, non les princes seuls (βουλή)

[originairement soleil : — [illegible] aussi qui, grâce à sa direction, a dirigé les vaisseaux de [illegible] [illegible]. [illegible] de la [illegible] [illegible]. Calchas [illegible] [illegible] ; le poète le présente à ses auditeurs. Quoiqu'il ne contienne nulle offense]

[104] ὄσσε δέ οἱ πυρὶ λαμπετόωντι ἐΐκτην

2e

Après cette explosion de colère et cet éloge de l'orgu. on s'attend à un refus d'Agam. Mais non, le roi consent [à se sacrifier]: il veut, dit-il, le salut du peuple, et non sa ruine. Mais (ne nous fions pas trop à la générosité d'Agam) Mais donnez moi bien vite un autre prix, une autre part du butin : je ne serai pas, seul parmi les Grecs, resté sans une récompense." Que veut-il dire? On sent ce mot un peu vague? Achille va forcer Ag. à dire plus clairement ce qu'il veut, ce qu'il aimerait mieux ne pas avouer tout haut en présence de l'assemblée. — Tout est partagé. Après la prise de Troie on te dédommagera par un présent trois ou quatre fois plus précieux. Achille le traite encore avec respect. « l'avide de louange » C'est par une grande injure, et il ajoute "avant de gloire".

| Φιλοκτεανώτατε. Κύδιστε.

Agam. aussi appelle Achille brave, semblable aux dieux". Le ton va bientôt changer. Agam. déclare qu'il lui faut un autre présent, précieux, digne de celui qu'il perd qu'il lui-même et jugera d'une égale valeur à celui qu'il perd. Et les Grecs refusant de le lui donner, il ira lui-même (s'emparer du prix) d'Achille, ou d'Ajax, ou d'Ulysse, et tant pis pour celui à qui je m'adresserai" (v. 139). Irritation croissante de ce côté Agam. Détourne-t-il ou détourne l'attention de l'assemblée. Avec une grande habileté il passe à un autre sujet. "Nous en reparlerons une autre fois...

| 'Αγαθός. Θεοείκελ' 'Αχιλλεῦ.

« Appareillons le vaisseau, rassemblons les rameurs... »

Achille n'a retenu de tout le discours d'Ag. que les menaces, et parmi les noms des héros il n'a entendu que son propre nom. En prenant pour lui-même les menaces d'Ag., il attire aussi sur lui-même sa colère. Le ton change « revêtu d'impudence ». ~~Achille fait sentir que~~ Agam. oublie qu'il est l'obligé de ses alliés, plutôt que leur maître. Il veut commander, il n'a pas le sentiment que tous ces nobles princes sont venus venger les injures des Atrides. (C'est ce sentiment qui ennoblit Achille). « Je partirai pour Phthie. » Cette menace n'est-elle pas trop sérieuse ; elle est l'effet d'un emportement passager. Agamemnon la relève avec beaucoup de hauteur, avec une dignité toute royale. Presque froid.

|] que du reste il ne saurait se passer sans soulever contre lui tous les princes et tous les peuples.

| 'Αναιδείην ἐπιειμένε
| [Achille lui fait sentir

| Il ne le fera pas.

Racine admirait ce dialogue. (Iphig. IV, 6.)

« Jamais vaisseaux partis des rives du Scamandre
Aux champs Thessaliens ~~ont-ils osé~~ descendre ?...
Ai-je à me plaindre ? Ravent-ils où sont les pertes que j'ai faites ?
« Fuyez donc, retournez dans votre Thessalie... »

| Je n'y vais que pour vous, barbare...

Mais Agam. ajoute ce qu'on prévoit. « J'enlèverai ~~moi-même~~ Briséis, j'irai moi-même dans ta tente (m'emparer de ton prix, afin que tu saches combien je te suis supérieur, et que tout autre craigne de se prendre avec moi sur un ton d'égalité, et de se mettre sur la même ligne que moi : 185-87

| Il ne fera pas cela. La parole dépasse toujours les actes.

2D

La ... qualité de la part d'Agamemnon est amenée, motivée, on ne saurait mieux.

[ἔλκετο, imparfait, il tirait, il commençait à tirer. [schol.]
v. 194.

Cela est trop fort pour Achille. C'est un enfant de l'âge héroïque : rude guerrier aux passions impétueuses, non (corrigées) [illegible]. Une telle injure demande du sang. Cependant il hésite. Deux pensées s'agitent dans son cœur. [Il va mourir. Quelle force d'âme ! Quel miracle ! Un dieu est intervenu. Aparté avec Minerve, que seul il aperçoit. Il la reconnaît ~~à ses yeux~~ la déesse au terrible éclat de ses yeux. Cependant il n'est pas effrayé. Les apparitions divines lui sont donc familières. — « Es-tu venue pour... ? » Il obéit.

La tempête se décharge en paroles. Trait de vérité. Minerve l'y a autorisé. Οἰνοβαρές... Injustice de ces reproches qu'Achille rétracterait lui-même dans un moment de calme. Serment. Mot prophétique qui fait voir qu'Achille sait ce qu'il vaut. Il lui sied bien de le dire, puisqu'il est outragé.

La voix de la raison. Éloquence sénile, mais perdue. Nestor est présenté également (moins connu).

v. 286-88.
[il faut que tout lui cède, que tous lui obéissent, que tous se soumettent à lui ! ~~mais il est quelqu'un qui ne souffrira pas cet orgueil~~ [illegible] un qui ne lui obéira point ! inspirée par la passion.]

L'impérieux Agam. ne peut pardonner qu'on méconnaisse son autorité. « Cet homme veut être au-dessus de tous les autres ; [~~tous doivent lui obéir, tous~~... Imitations antiques et modernes de cette répétition »] Racine : (fidèle et appliqué à la gradation plus qu'à la répétition).

« Tout de votre valeur, tout, si je vous en crois,
Doit marcher, doit fléchir, doit trembler sous vos lois. »

Dialogue conduit avec un naturel, avec un art inimitable (par toutes les phases de la dispute) jusqu'à la rupture. Achille a raison, ~~mais il~~ [illegible] de la colère d'Agam. Il blesse le Roi en lui faisant sentir qu'il a été indispensable aux Grecs de l'entreprise. Agam. a tort. Mais il a une dignité royale, le ton impérieux lui sied bien, impose. Mot de Priam (3, 168-70). Tableau de la majesté royale, sceptre (II, 100 sqq.) (V. notes ...)

Si son langage est violent, sa conduite est pleine de mesure. Il ne se porte à aucun acte de vengeance, il déclare qu'il laissera enlever Briséis sans résistance : les Grecs la lui ont donnée, les Grecs peuvent la reprendre.

Les hérauts. Silencieux — Ils savent qu'ils viennent remplir un message désagréable. Achille magnanime. Il est noble : il sait se contenir.* Cette résistance passive n'est pas comprise par Thersite, tribun de bas étage, caricature du plébéien mutin. « Si Achille avait du sang dans les veines, ~~c'est de lui dire~~ Ag. n'outragerait plus personne. Mais Ach. est un homme sans ~~fiel~~ bile, sans énergie. »

Peinture morale de Pompée.*
Scène avec quelque partie avec une sobriété remarquable.

(II, 241)

Horace. « Impiger, iracundus, inexorabilis, acer. » Oui. Mais non : « qu'il prétend que les lois ne sont pas faites pour lui, qu'il croit tout permis à l'épée »

« Impiger, iracundus, inexorabilis, acer. »
« Jura negat sibi nata, nihil non arrogat armis »

A2 11

Iliade I, suite

3

3A

Le Romain ne comprend pas les rapports entre des confédérés qui ne sont dominés ~~[illegible]~~ librement un chef. Il ne connaît que le principe d'autorité, les imperium du Romain. Dégagé dans la Grèce, comme un Français ou Américain. Jusqu'à quel point les membres d'une confédération doit-il obéir au chef? Question pleine d'intérêt pour la Grèce qui n'est jamais sortie du système d'alliances entre cités autonomes et égales entre elles. Les vieilles traditions préludent à l'histoire. ~~La sorte~~ d'Achille ~~commencerait par tirer~~ convoque l'assemblée, et il ouvre la délibération, sans que prenne son attention. Agam. lui-même s'y rend.

Le poème consacré à la gloire d'Achille ne débute point par une faute du héros. Les fautes sont toutes du côté d'Agam. Le grand des rois retombe sur les Achéens : ils l'expient par leurs malheurs. Achille n'a point de torts ; il en subit. C'est lui qui est l'outragé. Leur faute par le héros, il ne restera pas sans faute. Il aura triomphé, ses torts, et il les expiera cruellement.

Le sacrifice accompli, le héros se retire dans la solitude. Assis sur le bord de la mer ~~blanchissante~~ écumante, il regarde les flots sombres, et étendant les mains, il déplore sa mort ~~éternelle~~ divine. La vie sera courte, il le sait ; mais il l'espérait glorieuse ; et maintenant Jupiter a permis qu'il fût si cruellement outragé par Agamemnon. ~~En pas~~ Le voilà ému en répandant des larmes. Il pleure, le grand Achille ! Les héros d'Homère ne croient pas indigne d'eux de céder à leurs émotions. (Cependant Ach. est seul, il n'a que la mer pour témoin de ses larmes. En présence de ses comp. d'armes il n'eût ~~peut-être~~ pas pleuré : le p. l'indique par le mot : Δακρύσας ἑτάρων ἄφαρ ἕζετο νόσφι λιασθείς.) Tellem.

Au fond de la mer où elle est assise près de son vieux père, Thétis, la Néréide + entend la plainte de son enfant. Elle arrive rapidement, elle sort comme une vapeur qui s'élève au-dessus des flots [Retournez la chose !] — Elle s'assied près de lui. [caresses].

« Mon enfant pourquoi pleures-tu ? [...] » [quel chagrin pèse sur ~~[illegible]~~ ton cœur ? Parle, ne me cache rien, afin que nous y songions ensemble. » 362-63.

Récit d'Achille : abrégé élégant des ~~orages~~ événements déjà connus. Thétis a rendu jadis des (la mémoire d'un grand fait) services à Jupiter) ; « qu'elle embrasse ses genoux. Que Jupiter vienne au secours des Troyens, et que les Grecs repoussés jusqu'au rivage de la mer, serrés par l'ennemi, ~~expient~~ soient massacrés près de leurs vaisseaux ; afin que tous jouissent de l'avantage d'avoir un tel roi, et que le fils d'Atrée, le puissant Agamemnon, sache ~~qu'~~ combien il fut insensé en méprisant le plus vaillant des Grecs. » 412

Nous donnerons plus tard un extr. ; ~~Cette~~ Opposition entre cette mère immortelle et ce fils sujet aux malheurs de la condition humaine. Cette seconde scène, pendant de la première, ajoutera à l'intérêt de celle-ci.

« O mon fils pourquoi t'ai-je enfanté, t'ai-je élevé, pour tes malheurs ? Ta ~~destinée~~ ~~...~~ part de vie sera courte, elle durera peu ; et cette vie si rapide est encore malheureuse entre toutes ! ... » Thétis implorera Jupiter. Mais il est allé chez les Ethiopiens, avec tous les autres dieux, et ne reviendra que le 12e jour. — Banquet. Extrémité de la terre, là où elle touche le ciel etc.

L'intervalle est convenablement marqué (non rempli) par le récit du voyage de Chryséis. Les paroles du vieillard, les détails du sacrifice et du ~~banquet~~ repas qui le suit, ne sont nulle part plus clairement exposés.

Cependant Achille couve son ressentiment. Assis près de ses vaisseaux, il ne se mêle ni aux assemblées des héros, ni aux combats. Il consume son cœur dans l'inaction, mais il regrette le cri de guerre et les batailles. ποθέεσκε δ' ἀϋτήν τε πτόλεμόν τε (492).

Cf. Eschyle, Suppl. 597 : Οὔτινος ἄνωθεν ἡμένου σέβει κάτω, nul n'est assis au-dessus de Jupiter : il ne se courbe devant aucune supériorité. Id. Là outragé : honore-le, toi, donne la victoire aux Troyens, jusqu'à ce que les Grecs lui rendent et augmentent ses honneurs. »

Prière de Thétis. Jupiter assis loin des autres dieux, sur le sommet le plus élevé de l'Olympe. [Image de sa grandeur (sans pareille) (et solitaire et [illegible]]. De sa main gauche Thétis prend les genoux, de ~~la gauche~~ la droite elle touche le menton du grand Jupiter. Posture des suppliants. « Si jamais (je t'ai rendu service par mes paroles ou par mes actions, ~~remplis~~) ... exauce ma prière, honore mon fils (dont le sort est si court) ! » Jupiter longtemps silencieux. Thétis tient toujours ses genoux embrassés et l'implore de nouveau. « Accorde ou refuse ; nulle crainte ne peut ~~te~~ retenir. Que je sache si je suis la plus méprisée des déesses. » Jupiter soupire. « Triste chose, tu m'exposes à des querelles, qui ne sont déjà que trop fréquentes ! ~~Éloigne-toi~~ Retire-toi vite, que Junon ne t'aperçoive pas. Je vais accomplir ta prière. Le gage c'est un signe de ma tête. La parole qui est immuablement arrêtée, elle ne saurait tromper, ne saurait rester sans effet, la parole que j'ai confirmée d'un signe de ma tête. » ~~Il dit~~ Le fils de Cronos dit, et il abaisse ses noirs sourcils. En même temps sa divine chevelure de roi s'agite sur sa tête immortelle : le vaste Olympe en est ébranlé.

Le grand Jupiter est-ce le même qui prend tant de précautions pour échapper à la surveillance de Junon ? Un signe de sa tête fait trembler l'Olympe, et il tremble lui-même à l'idée d'une querelle avec sa femme ! Quelle incohérence, et comment concilier tant de faiblesse avec tant de puissance et de majesté ? En face d'une poésie si antique, il faut tâcher non de critiquer, mais de comprendre. « Nul n'est grand aux yeux de son valet de chambre. » Ce lot qui ~~est~~ celui des plus puissants souverains, le souverain des dieux n'y échappe point. Thémistocle commandait aux Athéniens, [illegible] ; mais

~~[illegible]~~ Des Shakespeare l'ont vu de près ; aux génies de Shakespeare [illegible] valet de chambre.

il faisait toutes les volontés de sa femme. Les dieux des Grecs par certains traits répondent à l'idéal divin; d'un autre côté, ces dieux ne sont que des hommes, des hommes surhumains. Est-ce payer à l'anthropomorphisme? Qui échappera ce tribut? À moins qu'il ne s'interdise toute image, tout effort de l'imagination avide de figurer ce qui est au-dessus de toutes nos conceptions. La contradiction de nos idées sur dieu, nous la voyons naïvement éclater chez Homère. Après en avoir été choqués, nous nous prendrons à la aimer. Ce Jupiter n'est pas une abstraction, ce n'est pas la personnification de la majesté divine. On a reproché à certains poètes de mettre sur la scène l'ambition, la jalousie, la piété filiale, au lieu d'hommes qui en aient été, qui tout en ayant des passions à un haut degré soient encore autre chose, soient des êtres complets. Le Jupiter d'Homère échappe à cette critique. [Ce n'est pas non plus une machine. On ne saurait trop se mettre en garde contre cette idée, que les époques modernes nous ont rendue familière. Le dieu n'est pas une fiction de poète. Il est, pour eux, un être trop réel. Si les œuvres des Grecs sont présentées comme une suite de leur révolution, c'est que les hommes de cet temps ne comprenaient pas que rien de grand se fît sans l'intervention directe, ordinaire des dieux. C'est ainsi qu'ils voyaient les choses.

Les 3 vers ouvrent un champ illimité à l'imagination. Que serait-ce, s'il étendait la main? s'il se levait? s'il agissait réellement?

Autres manifestations de la puissance divine. Apollon au commencement du chant. La menace de Jupiter, VIII com. Image de la dépendance, mais image rude et matérielle. Jupiter gouverne, parce qu'il est l'aîné, le chef de cette famille patriarcale; mais aussi parce qu'il est le plus fort.

Les coursiers divins. V, 768. La rapidité de Junon XV, 80. Les trois pas de Neptune XIII, 10 sqq. Chez Pindare Apollon [illegible] quinze... Chez Racine Jupiter dit que l'espace lui fait défaut. (Voyez aux notes).

Rien de cela n'égale les 3 vers qui inspirèrent Phidias [. (Eschyle est le digne émule d'Homère. Suppl. « Il précipite les méchants du haut de leurs espérances audacieuses. Mais il ne s'arme point pour le combat : les dieux ~~accomplissent tout~~ agissent sans effort. Assis au plus haut des cieux, sa volonté accomplit tout, sans qu'il se lève de son trône auguste». Et ailleurs « Pour lui parler c'est agir ». C'est la parole du Psalmiste.

[Ce n'est pas de tonnerre, il [les étoiles] jettent du tonnerre : et la force de Jup. fait valoir sa grandeur.]

[Par un signe (léger) de sa tête immortelle, manifestation de sa volonté immuable, il fait trembler l'Olympe. Caractère des poésies anciennes.]

30

Eschyle a développé ce qu'il y avait au fond de ces vers. Sublimes en eux-mêmes, ils conviennent à la place qu'ils occupent dans le poème. Cette promesse, cet arrêt de Jupiter, c'est le pivot de toute l'Iliade; l'action du poème a pour point de départ humain la querelle des princes, pour p. de d. divin la résolution de Jupiter. Διὸς δ' ἐτελείετο βουλή.

Mais le drame divin n'est pas encore terminé. La crainte exprimée par Jupiter se confirme. Il revient dans l'Olympe. A l'approche du père et du seigneur, tous les dieux ~~se lèvent~~ quittent leurs sièges, pas un seul qui ne se lève respectueusement. † Jupiter s'assied. Junon qui elle aussi, s'est associée à cette démonstration de respect, ne laisse pas de lui adresser des paroles railleuses. Elle s'est aperçue de l'entrevue. Elle se plaint de ces mystères. „Jamais tu ne me fais la confidence de tes pensées". Jupiter lui répond fort dignement „Toutes mes pensées ne sont point ~~à ta portée~~ faites pour toi. Ce qu'il convient que tu connaisses, nul, ni des dieux ni des hommes ne le saura avant toi. Mais les pensées que je veux réserver, ne cherche point à les pénétrer". Junon déclare qu'elle ne lui a jamais fait, ni ne lui fera de questions indiscrètes. Qu'il garde ses secrets. Mais, ajoute-t-elle malicieusement, je crains fort qu'on ne t'ait promis à Thétis, d'exterminer les Grecs afin d'honorer Achille. Elle a tout deviné. Rien n'échappe à la perspicacité des femmes. Aussi Jupiter se fâche-t-il. „Tu m'épies, je ne puis me cacher de toi. Mais tu n'obtiendras rien, si ce n'est de te rendre odieuse à ton époux. J'accomplirai ce que j'ai résolu. Va t'asseoir en silence: en vain tous les dieux viendraient à ton secours, si je portais sur toi mes mains irrésistibles." Χεῖρας ἀάπτους, tout comme Achille.

La querelle des princes a son contrecoup dans le ciel. Elle semble sur le point d'allumer une querelle entre les dieux. Mais les dieux ne perdent pas leur sérénité ~~pour~~ à cause des misérables mortels. Vulcain (le fils de Junon) intervenant. Il ~~fait~~ ramène la paix en faisant rire les dieux, peut-être à ses dépens. Les dieux, dit-il, ne doivent se disputer à cause des mortels. Pourquoi troubler la joie des festins? Jupiter est le plus fort de beaucoup. Que Junon se soumette, qu'elle apaise le maître par de bonnes paroles. Aussitôt il se lève, voy. v. 584 jusqu'à la fin.

La tragédie humaine tourne ici à la comédie. Les dieux rient volontiers, mais ils ne pleurent point. Cf. la Diane d'Euripide. On a dit qu'un des privilèges de l'homme d'être seul à rire; les bêtes pleurent comme lui. En un certain sens, la comédie est au-dessus de ~~plus élevée que~~ la tragédie. Les larmes des hommes, leur sang répandu peuvent émouvoir les immortels un instant, mais non altérer leur sérénité. Ils sont placés dans une sphère au-dessus des orages.

Ῥεῖα ζώοντες. Od. VI, 42. „La résidence des dieux c'est l'Olympe qui jamais n'est ébranlable. La tempête n'agite pas ces lieux, ni la pluie ne les mouille, ni la neige ne les couvre. Une clarté sans nuages y est répandue, une lumière éclatante y brille. C'est là que les heureux immortels ~~vivent~~ passent en joie tous les jours de leur vie."

† Imité dans l'hymne hom. à Apollon.

„Quand la joie règne dans toute la ville, quand les convives écoutent le chanteur assis dans la grande salle les uns à côté des autres, quand ~~les tables, sont remplies de~~ le pain et les viandes abondent sur les tables, quand l'échanson puise le vin dans l'urne et le verse dans les coupes, il me semble que rien n'est au-dessus de cette joie, rien n'est plus beau.

Nous pleurons quand les événements nous subjuguent; le rire nous affranchit.

Il est difficile de peindre la félicité des bienheureux. Ces tableaux deviennent facilement monotones; un bonheur inaltérable, un calme continu, nous y attachons, quoi que l'on fasse, l'idée d'ennui. Le ciel des Grecs n'est pas monotone. On y rit, on s'amuse. Un banquet, la lyre, le chant, tel est l'idéal des Hellènes. Ulysse dit Od. IX, 5: †

Feuillets non classés
non foliotés

Les murs

Construits VII, 337–465.

Mentionnés ~~IX~~ VIII, 177–213. IX, 232. 349. XII Τεῖχος.
XIV, 15. 32. 55. 66. XV, 345. 361. 384. 395
XVI, 512. 558. XVIII, 215. XX, 49. XXIV, 443. 446.

Ignorés, dit-on,

XI, 47. Sortie de l'armée grecque. Les chars arrêtés près du fossé, parce que les cavaliers aiment mieux passer le fossé à pied quand l'ennemi se trouve tout près. [C'est ainsi qu'il faut expliquer ce passage, si l'on n'aime pas mieux le considérer comme une interpolation tirée de XII, 84-5 et 77]. Je ne vois pas la nécessité de rappeler ici les murs.

XV, 736 (morceau qu'on rattache à la Patroclie) τεῖχος ἄρειον est expliqué par les anciens un mur meilleur. On dit qu'il faut prendre comme IV, 407 = ἄρηιον. Mais dans ce dernier passage il s'agit des murs de Thèbes, la ville d'Arès. Et, de toute façon, les Grecs acculés à leurs vaisseaux n'ont plus de murs devant eux.

Il importe surtout de remarquer que le fossé et les palissades sont faits en même temps que les murs, c'est tout naturel. 7, 440 sq. Aussi, 9, 349.

XVI, 366-370. Repoussés, les Troyens (chassant devant eux) repassent en désordre le fossé. Il n'est pas fait mention du mur. — On peut dire que le passage de la porte était moins dangereux.

Je remarque autre chose. XV, 358 Apollon avait comblé une grande partie du fossé et renversé une gr. p. du mur. Le fait semble ignoré dans XVI, 366 sqq.

Un peu plus bas, 512 et 558, les murs sont rappelés. Mais Christ considère Σαρπηδόνος ἀναίρεσις comme un chant distinct, inséré plus tard (par le même poète)

XI, 600. XVIII, 3 et 172. Achille voit de sa tente ce qui se passe dans la plaine, sans que sa vue soit arrêtée par les murs. Cela n'est pas bien grave.

Au vers 215 on lit cependant (Στῆ δ' ἐπὶ τάφρον ἰὼν ἀπὸ τείχεος / Il est vrai que Koechly corrige ce vers, et qu'il écarte, avec Christ, 235-148).

Le poète s'exprime souvent avec (non : ἐγγύ. désigne le camp.) une certaine hyperbole. Cf. ib. 172 : φύλοπις αἰνὴ ἕστηκε πρὸ νεῶν.

(= XVI, 1
VIII, 343): Αὐτὰρ ἐπεὶ διά τε σκόλοπας καὶ τάφρον ἔβησαν ... παρὰ νηυσὶν ἐρητύοντο μένοντες ne pouvait convenir plus. π. ν. indique le camp. En effet le mur, πύργος, est mentionné v. 213 : Τῶν δ' ὅσον ἐκ νηῶν ἀπὸ πύργου τάφρος ἔεργε (on l'on voit que νῆες désigne le camp. Cf. XVI, 395 : ἐπὶ νῆας.

Homère ne mentionne jamais ~~la droite des armées~~ le côté droit du champ de bataille.

V, 355. Ἄρης μάχης ἐπ' ἀριστερά =

ἐπ' ἠϊόεντι Σκαμάνδρῳ, v. 36.

Le rapprochement de ces deux vers milite en faveur de ce que Lobl. appelle la rivière est du Scamandre.

XI, 498. Hector qui combat μάχης ἐπ' ἀριστερὰ, S'il est parmi de le rapporter, (en entendant la gauche du camp grec) ὄχθας πὰρ ποταμοῖο Σκαμάνδροιο πάσης, ne sait ce qui se passe au centre.

XII, 118 Asios entendant le camp νηῶν ἐπ' ἀριστερά, à la droite des Grecs.

XIII, interrogé par Mérionès s'il veut combattre à droite, au milieu ou à gauche de l'armée (308-9), Idoménée répond que le centre des vaisseaux défendu par Ajax n'a rien à craindre, et il se rend à l'aile gauche (326).

XIII, 675. Hector (au centre) ne sait rien de la détresse des siens sur la gauche, où combat Idoménée. — Ἐπ' ἀριστερά est donc dit au point de vue de l'armée grecque.

XVII, 116. Ménélas trouve Ajax μάχης ἐπ' ἀριστερὰ πάσης.

De même Ménélas voit Antiloque μ. ἐ. ἀ. π. ib. 682

Il est à remarquer que ἐπὶ δεξιά entrerait aussi bien dans le vers que ἐπ' ἀριστερά. Cependant le côté droit n'est mentionné qu'une seule fois, par Mérionès interrogeant Idoménée.

Nous avons donc là une formule stéréotypée. Elle doit faire réfléchir ceux qui prétendent suivre les mouvements des combattants sur la carte.

Christ retranche les Lyciens méridionaux de l'Iliade primitive.
Il attribue cependant cette amplification à Homère en personne.

On peut trouver que dans notre Iliade les Lyciens méridionaux sont rares. Les Lyciens voisins de Troie ne paraissent pas beaucoup. Pandare surtout dans la violation du serment et le Δ qui la suit immédiatement.

Le catalogue comprend Pandare et les siens sous le nom de Troyens.

La formule Τρῶες καὶ Λύκιοι est employée dans XVII, 184 d'une façon non équivoque. Là on ne peut entendre que les Lyciens méridionaux.

VI, 78. ~~Τρῶες καὶ Λύκιοι~~ Τρώων καὶ Λυκίων. Encore les Lyciens méridionaux, non pas, il est vrai, à cause de l'épisode de Glaukos qui va suivre, mais puisque Hector dit au v. 111 Τρῶες ὑπέρθυμοι τηλεκλειτοί τ' ἐπίκουροι. Cette épithète désigne les Lyciens du Xanthe, comme dans V, 491 (coll. 478) et dans d'autres aussi, IX, 233.

III, 456 : Κέκλυτέ μευ, Τρῶες καὶ Δάρδανοι ἠδ' ἐπίκουροι semble être l'équivalent de Τρῶες καὶ Λύκιοι καὶ Δάρδανοι ἀγχιμαχηταί. Cette équation fait pencher la balance pour les Lyciens méridionaux.

Lyciens

vrais et méridionaux

Arist p. 49–51. Il cite Giseke, Hom. Forschgen, p. 143 sqq.

Τρώων καὶ Λυκίων IV, 197-207. V, 173.

Τρ. καὶ Λ. καὶ Δ. ἀγχιμαχηταί VIII, 173. XI, 286. XIII, 150. XV, 425. 486. XVII, 184.

Λύκιοι dans l'énumération X, 430.

Dans le catalogue ceux de Zélé, sous Pandare, sont appelés Τρῶες, et le nom de Lyciens est réservé aux autres II, 826. 876.

Giseke et Christ croient que les Lyciens méridionaux ajoutés par les Ioniens, leurs voisins, et que dans Τρ. κ. Λ. ils entendent non ceux-ci, mais les Lyciens de Zélé.

Pandare (le Lycien (cf. V, 105. 173)) paraît avec éclat dans IV et V.

Sarpédon et Glaucos dans les morceaux interpolés de V, dans VI, 119-236. VII comm. XII. XIV. et dans la Patroclie (XV, 592 – XVII, fin): cependant ils [sont] écartés facilement de la Patroclie primitive en ôtant XVI, 419-697 et 303-376. Aussi XVII, 140-261.

Ailleurs point de Lyciens.

Topographie Troyenne
La ville et le Scamandre.

Christ, Prol. p. 51 sq. et p. 43.

Le vieux poète place le camp sur la rive droite du Scamandre et du même côté la ville de Troie [cela s'accorde dit-il avec la thèse de Schliemann. Je ne le pense pas. Troie est sur la rive droite, mais le camp à gauche de l'ancien lit du Scamandre]

Preuves: XI, 498. Hector combat μάχης ἐπ' ἀριστερὰ πάσης ὄχθας πὰρ ποταμοῖο Σκαμάνδρου. Or il n'est dit ni des Troyens ni des Achéens qu'ils aient traversé le fleuve.

E, 36, coll. 355, en fait supposer autant.

Les continuateurs placent la ville sur une autre rive que le camp.

XIV, 432 Hector, qui a perdu connaissance est déposé près du πόρος du Xanthe. Or XI, 498 les deux armées combattent sur la rive droite. Dans l'intervalle ils n'ont pas franchi le fleuve. Le πόρος conduit donc sur la rive gauche, et là doit être Troie.

VIII, 490 et 560. Les Troyens campent entre les vaisseaux et le Xanthe. Or dans V, 36 et 355, on les a vus combattre sur la rive droite, et depuis ils n'ont pas franchi le fleuve.

(XXI, comm. s'explique plus facilement si une partie des Troyens fuit vers la ville sans passer le fleuve, l'autre le franchit de manière à s'éloigner à la fois de la ville et des vaisseaux

XI. 35. Achille rencontre Lycaon ἐκ ποταμοῦ φεύγοντα, ce qui est singulier. Christ ne pense donc pas que cette partie puisse trancher la question. Douteux.)

XXI, 242–47 Achille traverse le fleuve en se dirigeant vers Troie.

VII, 329 le sang de beaucoup d'Achéens répandu ἐΰρροον ἀμφὶ Σκάμανδρον indique aussi le passage du fleuve. Tout cependant s'explique aussi si on place le camp des deux côtés du Sc. ~~et les tentes d'Achille près du cap de Sigée~~.

XXIV, 350. Priam passe le fleuve. Comme ci-dessus. Car à la rigueur on pourrait placer les tentes d'Achille près du cap Sigée, sur la rive gauche du Scamandre.

Nicolaïdès et d'Eichthal mettent le Scamandre à la droite du camp grec. Ils font, avec Lechevalier, venir le Scamandre de Bounarbachi, leur Troie, et après un cours très-courbé le font aboutir par un lit aujourd'hui desséché à la mer Égée ~~par le droit~~ près de Sigée, à la droite du camp grec.

Pour eux ἐπ' ἀριστερᾷ est dit au point de vue des Troyens. Cela serait admissible. Cependant le rapprochement de XIII, 326, où parle un Grec avec id. 675, où il est question d'Hector, semble recommander le point de vue grec.

Après tout, il n'y a rien à tirer d'indications aussi vagues.

Le bouclier d'Achille.

Helbig „Das Homerische Epos aus den Denkmälern erläutert". Leipz. 1884, p. 291—310.

La littérature plus ancienne résumée par Clemens, De Homeri clipeo Achilleo, Bonn 1844. [Quatremère de Quincy, Mém. Ac. Inscr. 1830, t. IV]

La plupart pensant que le poète avait eu sous les yeux un bouclier réel et en reconstruisant la composition. De ce nombre sont Welcker, Ztschr. f. bild. Kunst, I, p. 553—73 et Brunn, Rhein. Mus. V (1847) p. 340—42; die Kunst bei Homer (Abh. der bay. Ak. I Cl. XI, III) p. 8—17. D'autres n'y voient que le produit de l'imag. poétique: Schnaase, Gesch. der bild. Künste, II² p. 114; Bursian, Griech. Kunst p. 397 (Ersch u. Gruber, Theil 82); Friederichs, Die philostr. Bilder, p. 117-19 et 223-27; ~~Matz~~ Matz, Philol. XXXI (1872), p. 614—19.

Opinion intermédiaire. Petersen, Krit. Bemerk. zur ält. Gesch. der gr. Kunst, p. 11-17. Helbig lui-même.

La disposition générale conforme aux principes de l'art: Le calme immobile du centre et de la périphérie contrastent bien avec la vie agitée, mobile des scènes humaines.

Ces dernières sont infiniment plus variées et plus riches

qu'aucun bouclier de cette époque, oriental ou grec, dont nous ayons connaissance. Il faut descendre jusqu'au bouclier de la Parthénos par Phidias pour trouver une richesse approchante, et encore.

Le poète lui-même n'indique l'ordonnance que pour le centre et la périphérie, non pour le reste; et ses auditeurs n'en pouvaient saisir la disposition. (les 3 bandes (πτύχες) intermédiaires)

Le poète raconte, il donne une suite d'actions; laquelle est réellement représentée?

Cependant le poète indique parfois les différents métaux employés et les couleurs des images. Il a dû être influé par des oeuvres d'art réels.

Helbig rapproche quelques coupes d'argent phéniciennes. La ville assiégée par deux armées lui rappelle une coupe d'Amathonte, où l'on voit les assiégeants s'avancer de droite et de gauche.

Sur une autre coupe danse vendanges; sur un cratère phénicien une vendange.

Sur une lékythos du style oriental deux lions attaquent un taureau, des bergers accourent au secours.

Quant au sujet cosmique du centre, outre des cylindres babyloniens, des coupes, sceaux etc. phéniciens.

L'ensemble du bouclier est dû à l'imagination du poète. Les scènes particulières sont inspirées jusqu'à un certain point par des coupes phéniciennes et des imitations ~~grecques~~ dues à l'industrie grecque.

Quant à l'ordonnance, on ne peut dire jusqu'à quel point le poète en avait une image nette, sauf pour le centre et la périphérie.

Le poète est évidemment en avance de l'art contemporain. Le bahut de Kypsélos est au moins d'un siècle plus jeune que la clôture de l'épopée.

Les figures des dieux qu'il a conçues (et introduites dans son poème) n'ont été réalisées par l'art que beaucoup plus tard.

Murray, Hist. of greek sculpture, p. 45, s'étonne que la marine et le culte soient laissés en dehors de ce cycle d'images embrassant toute la vie des hommes d'alors. Helbig répond, quant à la marine, que le commerce maritime était alors entre les mains des Phéniciens, que les expéditions maritimes

n'étaient entreprises que par un petit nombre d'aventuriers avides de mouvement et de butin, que la navigation tenait peu de place dans la vie des Ioniens aux goûts généralement paisibles et pour lesquels la guerre n'était plus guère pis-aller.

[À voir la place que la mer et le vaisseau tiennent dans les descriptions et les tropes d'Homère, je me permettrai de ne pas partager cette opinion.]

(Antiloque parle) : Ah, fils du grand Pélée, tu entendras une nouvelle bien triste. Il. 18, 18 s.
Plût aux dieux que ce malheur ne fût pas arrivé ! Patrocle gît sur le sol : les guerriers combattent autour de son corps dépouillé : car ses armes sont au pouvoir du grand Hector.

Un long discours [illegible] en cet endroit, [illegible] admirée par [illegible]

Il dit, et la noire tristesse enveloppa Achille d'un sombre nuage. Plongeant ses deux mains dans les cendres du foyer, il les répandit sur sa tête, souillant ses nobles traits ; sa divine tunique était toute couverte de la poussière noire. Lui-même, étendu de toute la grandeur de son corps gigantesque, était couché dans la cendre, et de ses mains il ravagea sa belle chevelure. Les captives d'Achille et de Patrocle, la douleur dans le cœur, poussèrent de grands cris : s'élançant en dehors de la tente, elles entourèrent le grand Achille ; toutes se frappèrent la poitrine, et leurs genoux s'affaissaient sous elles. De l'autre côté Antiloque gémissait en versant des larmes ; il tenait les mains d'Achille, dont le grand cœur se brisait, car il craignait que le héros ne déchirât sa propre gorge de son fer tranchant. Celui-ci poussa d'horribles cris. Thétis les entendit, elle qui était assise au fond de la mer à côté de son vieux père. Elle pleura hautement, et les déesses (ses sœurs) s'assemblèrent autour d'elle, toutes les filles de Nérée, tant qu'il y en avait dans les profondeurs de la mer. — Énumération — La grotte brillante ; toutes à la fois se frappèrent la poitrine, et Thétis commença (entonna) ainsi la plainte :

et où elle était assise

Elles remplirent

Écoutez-moi, filles de Nérée, mes sœurs : il faut que toutes vous entendiez et sachiez combien de douleurs remplissent mon cœur. Infortunée que je suis, pour mon malheur mère d'un enfant glorieux ! J'ai donné le jour à un fils vaillant et irréprochable, le premier des héros ; il grandit comme un jeune arbre ; je l'ai nourri, comme on nourrit une plante dans un champ fertile, et je l'ai envoyé sur des vaisseaux à poupe recourbée vers Ilion, afin qu'il combattît contre les Troyens. Mais il ne reviendra pas ; je ne le recevrai plus dans sa patrie, dans le palais de Pélée. Tant qu'il vit et voit la lumière du soleil, il gémit, et j'ai beau aller près de lui, je ne puis lui porter secours. Cependant je vais voir mon cher enfant et apprendre quelle douleur a pu l'atteindre tandis qu'il reste à l'écart de la guerre.

δυσαριστοτόκεια

Elle dit et quitta la grotte. Les sœurs d'Achille avec elle partirent en versant des larmes, ~~autour d'elle~~ le flot de la mer s'ouvrit à leur passage. Quand elles eurent atteint la terre fertile de Troie, elles montèrent sur le rivage l'une après l'autre là où nombreux les vaisseaux des Myrmidons étaient tirés sur le sable autour de la tente du rapide Achille. Il soupirait profondément, quand sa ~~vénérable~~ mère vint près de lui et poussant des cris aigus, prit dans ses mains la tête de son fils. Dans sa douleur elle lui dit ces paroles ailées :

Mon enfant, que pleures-tu ? quelle douleur a touché ton cœur ? Parle, ne me cache rien. // Tout n'est-il pas accompli par Jupiter, comme tu l'en priais, en levant les mains vers le ciel ? ~~Dans~~ les fils des Ach., privés de ton bras, ne sont-ils pas ~~n'ont~~ tous repoussés près de la poupe de leurs vaisseaux, et ~~ne~~ souffrent-ils pas d'indignes malheurs ? //

Avec un profond soupir le rapide Achille lui répondit : Oui ma mère, l'Olympien accomplit ta prière ; mais comment puis-je m'en réjouir, puisque mon ami ~~cher~~ a péri, Patrocle, que j'honorais entre tous mes compagnons ~~amis~~, que j'aimais comme moi-même. Je l'ai perdu ; et ses armes, Hector son meurtrier les a ravies, ces armes gigantesques, merveilleusement ~~à voir~~ belles, présent ~~magnifique~~ que les dieux donnèrent à Pélée le jour où ils te jetèrent dans le lit d'un mortel. Ah, que n'es-tu restée parmi les immortelles habitantes des mers, laissant Pélée prendre une mortelle pour épouse ! Il fallait donc que toi aussi tu souffrisses une douleur immense, par la mort d'un fils, que tu ne recevras pas de retour dans sa patrie. Mon cœur même se refuse à vivre, à rester mêlé aux hommes, si d'abord Hector n'expire sous les coups de ma lance et paie le meurtre de ~~Patrocle~~ fils de Ménétios. //

Th. lui rép. en versant des larmes : à t'entendre, mon enfant, tu ne seras pas de longue vie ; car tu dois mourir aussitôt après ~~la mort~~ d'Hector, ~~la terre dit ...~~.

Oppressé de douleur, le rapide Ach. lui rép. : Puissé-je mourir sur l'heure, puisque je n'ai pu venir au secours de mon ami mourant ; loin de sa patrie il succomba, et je ne fus pas près de lui pour écarter le coup fatal.

Déjà nous avons entendu Thétis adresser les mêmes paroles à son fils. C'était au début du poème. Alors le désir de la vengeance dévorait le cœur d'Achille. Il demandait à voir les Grecs humiliés, réduits à implorer son secours. Son désir a été satisfait. Thétis lui dit :

Rien n'est plus beau que le rapprochement de ces deux scènes ; rapprochement fait par le p. lui-même. Le désir d'Ach. est satisfait, et Ach. pleure encore, et sa mère paraît encore pour le consoler ~~satisfaire~~, et elle lui adresse les mêmes paroles. Apparemment Ach. ne savait ce qu'il désirait. Sa vengeance est retombée sur sa propre tête.

Ici le commerce que le monde homérique établit entre les dieux et les hommes se montre sous un nouveau jour. Une situation des plus pathétiques en résulte. Thétis est entrée dans le lit d'un mortel ; elle a donné le jour à un fils brillant, mais soumis à la dure nécessité des êtres mortels. Immortelle elle-même, ses affections sont attachées à un être périssable. Elle perdra son enfant, et elle n'aura pas même la consolation des ~~mères~~ autres mères ; jamais elle ne le reverra dans la sombre demeure de Pluton. Sa douleur sera immortelle comme elle l'est elle-même. Son privilège se tourne en supplice cruel. Aussi a-t-elle raison de dire qu'elle est la plus infortunée des déesses (429 sqq.)

Maintenant, que je ne retournerai pas dans la terre patrie chérie, et/je n'ai pas sauvé
Patrocle ni ~~tous~~ tant d'autres amis qui succombèrent sous les coups du divin Hector.
Je m'assieds près des vaisseaux, inutile fardeau de la terre, moi qu'~~n'égale~~ aucun
des Ach. aux tuniques d'airain n'égale à la guerre ; au conseil, d'autres ~~valent~~ peuvent valoir plus que
moi. Puisse la discorde disparaître d'entre les dieux et les hommes ; puisse périr la colère,
qui ~~force~~ pousse les plus sages à s'emporter, qui, plus douce que le miel fondant, s'accroît
dans le cœur des hommes, semblable à la ~~fumée~~ vapeur du feu [. Telle était la colère où [ou. à la flamme
me jeta le roi Agam. Mais laissons ce qui est passé, malgré notre ressentiment, et domptons le courroux dans notre sein,
~~et maîtrisons le grand courage dans notre~~ ~~cœur~~ ~~poitrine~~, il le faut. Je pars sur l'heure, je
vais trouver le meurtrier d'une tête si chère, (honorée) Hector. Je recevrai la mort, lorsqu'il
plaira à Jup. et aux autres dieux immortels d'accomplir mes destins. Le grand Hercule lui-même
n'échappa point à la mort, lui le mortel le plus cher au souverain Cronide : il succomba
au destin et à la cruelle colère de Junon. De même moi, puisque mon destin est pareil,
je ~~serai~~ coucherai dans la poussière, quand l'heure de la mort sera venue ; en attendant je
veux acquérir une noble gloire ; je veux qu'à Troie, plus d'une femme de Troie, plus d'une
Dardanienne au beau sein, de ses deux mains essuyant les larmes de ses joues (tendres) en poussant
de grandes lamentations ; je veux qu'elles connaissent que depuis long-temps Achille s'est ~~je me suis~~ sevré
de la guerre. Ne me détourne pas de combattre, quel que soit ton amour ; tu perdrais tes
paroles.

Discours d'Achille.
308 sc.

Je vais te dire franchement et sans réserve ce que je pense et ce que j'accomplirai. Je le hais à l'égal des portes de Pluton celui qui cache une chose dans son cœur et en dit une autre. Ulysse, Atride n'obtiendra rien de moi, ni lui ni tous les autres Danaens. — Ici il rappelle l'outrage qu'on lui a fait — Qu'il délibère conseil avec toi Ulysse et avec les autres princes. ~~afin de~~ Il a fait de grands travaux depuis mon absence, il a construit un mur, il a creusé un large fossé, planté de palissades, et cependant il ne peut arrêter le vaillant Hector. Tant que je combattais parmi les Achéens, Hector n'osait livrer bataille ~~combattre~~ loin des murs, ~~et~~ ne s'avançait point au delà de la porte Scée et du grand chêne. — Mais je ne veux plus combattre Hector, et demain, dès l'aube, après avoir sacrifié aux dieux, de grand matin mes vaisseaux vogueront sur l'Hellespont. J'ai de bons rameurs, et si Neptune nous favorise, nous pouvons arriver le 3e jour dans le fertile pays de Phthie. — Le cœur de ses dons le rameur encore dans Agamemnon. Je les méprise, dit-il, ~~et~~ ses présents me sont odieux. Quand même il m'offrirait dix fois, vingt fois autant, tout ce qu'il possède et tout ce qu'il pourra acquérir un jour, tous les trésors d'Orchomène et de Thèbes, ~~Thèbes d'Égypte~~ en Égypte, la ville aux cent portes; quand il m'en donnerait autant qu'il y a de sable au bord de la mer, il n'obtiendrait rien de moi. Qu'il y a de grains ~~dans sa~~ fille, je n'épouserai point, fût-elle belle ~~comme~~ comme Aphrodite et habile aux ouvrages comme Minerve; qu'il ~~se~~ cherche un autre gendre, un homme digne de lui et d'un sang plus royal que le mien. Il y a beaucoup de nobles femmes dans la Phthie, des filles de princes, parmi lesquelles je puis choisir. Je ~~coulerai~~ couler[ai] dans mon pays une vie longue et heureuse 3] tous les trésors de Troie et d'avoir un nom glorieux. Si vous m'en croyez, vous retournerez aussi dans la patrie. Jupiter protège Ilion.

1 Il vaut mieux vivre que de conquérir

Ajax.

17, 645. Jupiter dissipe l'obscurité qui ~~encore les Achéens~~ nous enveloppe, rends-nous la lumière, et ~~si~~ si tu veux nous faire périr, que ce soit du moins à la clarté du jour! Ajax périra, s'il le faut, mais il veut combattre, il veut voir l'ennemi pour le frapper.

Boileau lui fait dire une bravade contre Jupiter.

Grand Dieu, chasse la nuit qui nous couvre les yeux,
Et combats contre nous à la clarté des cieux!

Boileau s'est laissé entraîner par l'influence de Longin (IX, 10) qui dans cet endroit tombait dans l'hyperbole et sentait un peu trop le rhéteur. La remarque des Alexandrins sur ce passage est plus juste.

ὡς πλοῦτος τῆς ἀρετῆς εὑρήσων ἐντάφιον ἄξιον κἂν αὐτῷ Ζεὺς ἀντιτάττηται.

Le sujet de l'Odyssée est une partie limitée de ce qu'on appelait le „Retour des Achéens", comme l'Il. roule sur un incident de la guerre de Troie. Les Erreurs d'Ulysse ~~durent~~ se prolongent pendant dix ans; cependant le début nous transporte à la veille du dénouement. Nous assistons à un conseil des dieux dans l'Olympe; et de ce point élevé nous voyons à la fois Ulysse retenu malgré lui dans l'île de Calypso à l'extrémité du monde, et d'un autre côté la famille d'Ulysse dans Ithaque. Athéné va se rendre dans

Νόστοι Ἀχαιῶν chanté par Phémios dans la maison d'Ulysse.

1B

cette dernière île, Hermès est chargé d'une mission pour Calypso.

De là vient la division du poème en trois ou quatre parties.

I° La maison d'Ulysse, sa famille, les prétendants de Pénélope. (Le peuple. Personnage principal I et II Télémaque. Le même) Télémaque, (à Ithaque, à Pylos, à Sparte (III et IV)

II° Ulysse depuis l'île de Calypso jusqu'à Ithaque (V à XIII)

III° Ces deux séries parallèles se rejoignent, le père et le fils se retrouvent chez Eumée, et agissent de concert dans le palais. Épreuves et triomphe d'Ulysse (XIV jusqu'à la fin).

IV° Les aventures antérieures d'Ulysse depuis Troie jusqu'à l'île d'Ogygie sont insérées sous la forme

d'un récit fait par le héros, au milieu de la seconde partie (VIII à XII)

On voit qu'un sujet étendu est renfermé dans un cadre restreint.

Quelque chose de semblable peut se remarquer dans l'autre épopée. Si l'Achilléide y prend les proportions d'une Iliade, cela tient ~~à la conception de ce poème~~, à la nature d'un sujet, qui a ses antécédents dans le passé, et dont les conséquences portent sur l'avenir;

et surtout à la conception du poème, offrant [illegible], du moins l'image de la guerre tout entière.

Dans l'Od. un effet analogue est produit par la disposition du poème. [Un même temps le

d'une manière plus artificielle

sujet est amplifié; le Retour d'Ulysse appelle le Retour des autres princes, ~~chanté par Phémios~~ devant les prétendants. Nestor et ses fils,

1 D

Ménélas et Hélène, sont introduits dans l'Od. Les erreurs de Ménélas, la mort d'Agamemnon, la vengeance d'Oreste, y sont racontées ; et, non content de nous montrer les vivants, le poète met en scène les ombres des défunts, au livre XI.

(Erreurs d'Ulysse.

Après cette vue d'ensemble, arrivons d'abord aux Erreurs d'Ulysse. Quand le héros les conte lui-même dans la grande salle où sont assemblés les ~~princes~~ Phéaciens, ~~Ils~~ ils l'écoutent pendant de longues heures de nuit, oubliant le sommeil ; ils sont sous le charme. Ce charme, les auditeurs du poète l'éprouvaient, et nous autres modernes le ressentons encore

Il est difficile de conter avec plus de grâce. Pour les hommes de l'âge homérique, il y avait là plus qu'un amusement. L'aède satisfaisait leur curiosité, les instruisait jusqu'à un certain point. Ulysse avait vu "dans maint pays les villes des hommes et connu leurs sentiments". Dès le début cet intérêt du poème est marqué. Il y a là comme un cours de géographie primitive, préludant à ces Tours du monde, que rédigeront plus tard les Hécatée (si vous voulez) et les Hérodote; géographie toute fabuleuse, mais n'importe, c'était la science du temps, et comme telle elle peut

π. ἀ. ἴ. ἄ. x. ν. ἔ.

Γῆς περίοδοι,

2 B

nous intéresser encore, car les erreurs mêmes des hommes valent la peine d'être étudiées, elles ont frayé le chemin à la vérité.

Nous sommes dans un monde fantastique, vague, à peine entrevu, où l'imagination se joue librement, où règne le merveilleux des contes ; ce sont les „Rêves de Zeus", dit l'auteur du Traité du Sublime. Cependant ces rêves peuvent envelopper ~~les récits des marins~~ peu~~vent avoir fourni au poète~~ quelques données plus réelles (.

Διὸς ἐνύπνια (si la leçon est bonne)

(fournies par les récits des marins.

Les mers du midi de l'Europe sont peintes avec une grande vérité pour ce qui est des traits généraux : la transparence

de l'air, les perspectives lointaines; ~~les fureurs des tempêtes~~. Le danger des détroits ~~est dépeint~~ se reconnaît dans les morceaux, tout fantastiques il est vrai, de Scylla et ~~de~~ de Charybde ou bien des Planctes. — Il y ~~a cependant~~ là un trait qui semble dénoter la connaissance, très vague il est vrai et peu exacte, du flux et du reflux de l'~~Océan~~ Océan. Charybde met le fond de la mer à sec trois fois dans la journée, et trois fois elle rend les eaux qu'elle avait avalées (XIII, 107). — "En Lestrygonie, le berger qui rentre avec son troupeau, salue celui qui sort avec un autre troupeau" Celui n'aurait pas besoin de sommeil pourrait gagner

V, 281 : ~~le~~ (l'île montueuse) pays des Phéaciens lui apparaît comme un bouclier au loin dans la mer vaporeuse. C'est la Médit. calme et paisible. Mais elle a aussi ses tempêtes furieuses, qui sont décrites d'une manière saisissante.

2-D

Ἐγγὺς γὰρ νυκτός τε καὶ ἤματός εἰσι κέλευθοι.

double salaire, car les routes de la nuit et du jour y sont voisines" (X, 82). Ne dirait-on pas une vague rumeur des longs jours d'été du Nord ? — La triste nuit où le peuple des Cimmériens est constamment plongé (XI, commencem) vient peut-être de ce qu'on avait entendu dire des longues nuits arctiques. — Les Sirènes, déesses de la Mort, attirent les marins par des chants flatteurs vers des bancs de sable où blanchissent les ossements des navigateurs imprudents. ~~Ici nous touchons (dirait-on) à l'apologue moral.~~ — On avait entendu parler de peuples sauvages, cannibales ; l'imagination les transforme en géants. Tels sont les Lestrygons,

qui broient dans leur port les navires d'Ulysse, et harponnent les hommes comme des poissons. Les femmes ~~elles~~ mêmes de ce pays ~~sont~~ gigantesques, semblables à des montagnes. — Plus sauvages encore sont les Cyclopes, qui ne connaissent, ni cités, ni vie commune, ni droit, ni lois. Ils n'habitent pas de maisons, ne cultivent pas la terre, ne construisent pas de vaisseaux, ne connaissent point le commerce. Ils n'ont ni religion, ni respect pour les dieux; ils sont étrangers à ~~toute~~ l'hospitalité, à tout sentiment humain. Le type de ces sauvages est l'ogre Polyphème. Comme dans nos contes, cet ogre est vaincu



3
13

par un Petit Poucet, qui a plus d'esprit que lui. Mais jamais ~~conte~~ fable pareille ~~n'a été~~ plus poétiquement, plus délicieusement contée que dans le IXème livre de l'<u>Od</u>. Le poete, chose incroyable, est même parvenu à nous intéresser à son Polyphème. Le malheureux nous touche quand il parle à son bélier : Ce sauvage a de l'affection pour ses bêtes.

D'autres fables, sans avoir peut être un sens moral, se prêtent cependant à l'interprétation morale, ~~aussi facilement que celle des Sirènes~~. Tel est le doux Lotos, qui fait oublier la patrie. Le poison de Circé en fait autant, plus même. Les compagnons d'Ulysse, qui

goutent aux mets offerts par la
magicienne, non-seulement oublient
la patrie, ils sont changés en
pourceaux, en loups, en lions.
Lorsqu'un homme arrive dans
l'île, ces pauvres êtres enchantés
le caressent de leur queue, lui font
fête comme des chiens. Rien
n'est plus plaisant, et à la fois
plus plein de sens, que ces méta-
morphoses, qui ont souvent tenté la verve
humoristique des peintres et des
sculpteurs grecs. — Ulysse seul
résiste au charme, un dieu lui
donne une herbe qui préserve
de l'enchantement. C'est le μῶλυ
Moly ; il a la racine noire, les
fleurs blanches comme neige.

3 D

Malgré cette description, n'espérez pas le ~~trouver~~ rencontrer jamais, il est difficile pour les mortels de ~~rencontrer~~ trouver cette plante, dit le poète ; les dieux peuvent ce qu'ils veulent.

X, 304-6.

(Localisations postérieures)

Il ne faut pas non plus chercher à retrouver sur la carte l'île de Circé, ni celle de Calypso, ni aucun autre des lieux qui servent de théâtre aux aventures (lointaines) d'Ulysse. Les anciens ont de bonne heure confondu la Thrinacie de l'Od. avec la Sicile, et ils ont localisé les Cyclopes, les Lestrygons, les Phéaciens, et le reste, soit dans cette île, soit en Italie, soit dans la mer Ionienne. Ces localisations se voient déjà dans plusieurs poèmes hésiodiques. Mais l'aède ionien

n'avait aucune idée précise de ces parages, et rien n'est plus illusoire que de vouloir déterminer l'itinéraire d'Ulysse. Sans doute vous trouvez dans la description de ces pays fabuleux des détails très précis : l'imagination grecque est ainsi faite, elle a une netteté incomparable et répand la lumière sur tout ce qu'elle veut faire voir. Mais la ~~description~~ précision des détails n'empêche pas que l'ensemble du voyage soit vague et insaisissable.

Dans ~~Aïa~~ Aéa, l'île de Circé, l'Aurore a « sa maison, son chœur », où elle danse avec ses compagnes, là est le lever du soleil (XII, 3). Les interprètes commentateurs, par je ne sais quel tour de force d'inter-

Νῆσόν τ' Αἰαίην, ὅθι τ' Ἠοῦς ἠριγενείης / οἰκία καὶ χοροί εἰσι καὶ ἀντολαὶ Ἠελίοιο. Cela est clair ; cependant Ulysse erre dans les mers du couchant. 1)

1) Il a doublé le cap de Malée. Eole le fait revenir vers l'Ithaque par le Zéphyre (X, 25). L'Euros (vent d'Est) et le Νότος (Sud) le retiennent dans Thrinacie (XII, 326).

[margin note: La fin du tout [illegible],]

prétation, ~~et~~ en maintiennent pas moins le site d'Aea dans l'extrême occident. Un savant russe, ~~refait~~ M. Baer, a refait l'itinéraire coûte que coûte.
Les anciens croyaient pendant longtemps que le Pont-Euxin communiquait avec la Mer extérieure, l'Océan; Baer veut qu'Ulysse, après avoir erré dans l'Atlantique, revienne par les mers du Nord et ce passage chimérique, dans l'Euxin et dans la Grèce. Tout est si vague dans cette partie de l'Od, que cette thèse peut se soutenir aussi bien, disons-mieux, aussi mal, que toute autre tentative de déterminer les erreurs d'Ulysse.

4c

Le fait est que ~~la fable des Argonautes a fourni quelques~~ l'on remarque dans l'Od. des noms et des lieux empruntés à la fable des Argonautes (, dont les aventures se placent à l'extrême Orient). Circé habite ~~Aea~~ +) le pays d'Aëtès ×, ~~dont elle est la sœur~~ son frère, et cette magicienne est le pendant de Médée, la fille d'Aëtès. Scylla et Charybde sont le pendant des roches (Symplégades) (à l'entrée du Pont-Euxin), mais ces dernières figurent elles-mêmes dans le XIIième livre de l'Od. sous le nom des Planctes.[1] Enfin, la fontaine Artacie, chez les Lestrygons, se retrouve près de Cyzique, et dans le port de cette ville les Argonautes sont bloqués par les Géants, à peu près comme les compagnons d'Ulysse le sont dans le port des Lestrygons.[2]

+ ~~Αἶα~~ l'Od. l'appelle νῆσος (Αἰαίη)

× Αἰήτης nommé X, 137 et dans le morceau suspect XII, 70.

Συμπληγάδες

Πλαγκταί

Ἀρτακία

---

2) Cf. Od. X, 108, Ap. Rh. I, 957. La ville d'Artaké (port de Cyzique) dans Hérod. IV, 14 ; VI, 33.

1) Je remarque cependant qu'il n'est question des Planctes et de Jason que dans les avertissements de Circé 56-72 ; dans le récit, je n'en trouve aucune trace.

Cette confusion s'explique par la popularité qui avait alors la légende des Argonautes (Cf XII, 69).

Ἀργὼ πᾶσι μέλουσα.

Il faut bien se dire qu'on se trouve dans un monde fantastique vaguement entrevu dans les horizons les plus lointains. Dans l'Il., le lieu de la scène est bien déterminé, et tout ce qui s'y passe a ~~le~~ un caractère de réalité, bien que cette réalité soit singulièrement agrandie et que le merveilleux y tienne une grande place. Mais le merveilleux de l'Il. ne fait aucun tort à la vérité des récits, il est moins dans les choses que dans la manière dont le poète conçoit les choses. A ses yeux nulle grande action, quelque naturelle qu'elle puisse nous paraître,

Merveilleux fantastique.

ne se fait sans l'intervention d'un dieu ; intervention indirecte, quand le dieu inspire du courage à un héros ; directe quand il dirige sa main. [Exemples : deux grands oiseaux de proie, perchés sur des arbres élevés, contemplent la bataille. Ce fait n'a rien que de très naturel ; ~~Aux yeux~~ Les hommes de l'âge homérique y voyaient des dieux, témoins de ce qui se passe parmi les hommes. Homère dit qu'Athéné et Apollon prirent la figure de deux vautours. — Thétis sort de la mer comme une vapeur légère. Il faut renverser la comparaison [. ~~Les brumes lointaines~~ Quand on voyait surgir sur les flots une brume lointaine on se disait qu'elle renfermait quelque divinité marine. —

[Ces faits ~~est~~ ~~est~~ conformes au cours naturel des choses, (reçoivent une ~~sont~~ explication qui est ~~une~~ mythologique et qui les rendent merveilleux à nous.

Od. XXII, 240

Dans le palais ~~[illegible]~~ d'Ulysse, Athéné, témoin du combat livré aux prétendants, se garde bien de prendre la figure d'un vautour, elle se change en hirondelle, oiseau qui perche dans les habitations des hommes. — Il. VII comm.

Il. I, 359 : Καρπαλίμως δ' ἀνέδυ πολιῆς ἁλὸς ἠΰτ' ὀμίχλη.
[ou dire plutôt qu'il n'y a pas de comparaison.

La passion irrésistible qui ramène Hélène, malgré elle même en quelque sorte, vers son séducteur, est une force étrangère à la personne, projetée en dehors d'elle, et devient la déesse Aphrodite. C'est "Vénus à sa proie ~~acharnée~~ attachée". Le surnaturel pénètre le monde et le cours naturel des choses ; la distinction entre le naturel et le surnaturel n'existe pas encore.

Ressuscité sous le nom de <u>suggestion</u> avec une apparence scientifique.

[Dans le monde fantastique de l'Odyssée les dieux de l'Olympe n'ont presque pas de place. Nous voyons les êtres dont l'imagination a peuplé les régions inexplorées du désert des mers. Rarement Poséidon, une ou deux fois Hermès, ce messager qui pénètre partout ; mais

Athéné ne vient au secours d'Ulysse, ni dans l'antre de Polyphème, ni dans le port des Lestrygons,[1] ni ailleurs. Le héros lui-même se plaint de ce long abandon quand il retrouve enfin sa déesse protectrice en Ithaque, c'est-à-dire dans le monde réel. XIII, 316-19. (Les vers 320-23 obélisés par Aristarque. 322-3 se réfèrent à l'intervention de la déesse à Schérie, et sont évidemment un correctif ajouté après coup.) [Un dirait que les dieux sont liés à ce monde réel, que leur intervention, merveilleuse seulement à notre point de vue, fait pour Homère partie intégrante du cours naturel des choses.] [Si on examine maintenant la suite des aventures d'Ulysse jusqu'à son retour, on peut se demander si toutes appartiennent au plan primitif

Amplifications possibles.

1) Athéna intervient incognito VI, 2 (songe de Naus.); 112 (balle et cris); 229 (beauté après le bain); 328 (écoute la prière d'Ul. dans le bois qui lui est consacré); ~~11~~ VII, 14 (lui montre le chemin sous les traits d'une jeune fille) et le rend invisible (ib. 40).

du poème. Le sujet, fort élastique, comportait des additions, des amplifications. On peut en supposer, mais les ~~indiquer~~ démontrer n'est pas facile.

Aventures imprévues et av. annoncées

Il y a deux séries d'aventures. Les premières sont imprévues. Après la bataille contre les Ciconiens (Κίκονες), en Thrace, Ulysse est jeté par les vents (successivement) sur la côte des Lotophages, dans l'île du Cyclope, dans celle d'Éole, où il revient une seconde fois, après avoir failli toucher l'Ithaque; chez les géants Lestrygons, enfin chez Circé (IX et X). Les aventures suivantes sont prédites par Circé; c'est qu'Ulysse n'aurait pu trouver sans direction

l'entrée du séjour des Morts, ni se préserver de la funeste séduction des Sirènes, (ni choisir entre les Planctes et l'autre détroit[1]) ni préférer dans ce dernier le côté de Scylla à celui de Charybde, ni avertir ses compagnons de ne pas toucher aux troupeaux d'Hélios.

On peut faire une autre division. ~~Quelques~~ Plusieurs aventures | sont nécessaires au plan, disons, au plan actuel, de l'épopée. Ulysse est parti avec une flotte, il revient chez lui, seul, sans compagnons et sans vaisseaux. C'est qu'il a perdu chez les Lestrygons tous ses navires, sauf celui qui le porte lui-même, et que la colère

(Av. nécessaires au plan et av. facultatives) pourraient être retranchées, d'autres

1) Les Planctes ne figurent que dans les avent. de Circé, pas dans le récit.

6B

d'Hélios l'a privé, après l'aventure de Trinacrie, de ce dernier navire, ainsi que du reste de ses compagnons. [Dix (Neuf à) ans séparent le départ de Troie de l'arrivée à Ithaque. Pour remplir ce long intervalle, il faut (contre les voyages) qu'Ulysse passe une année chez Circé ~~et~~ sept autres chez Calypso.

(Aventures semblables, parallèles)

Plusieurs aventures se ressemblent et ~~[illegible] des~~ forment des pendants, s'ils ne font pas double emploi. Nous avons déjà signalé les deux détroits périlleux, celui ~~qui est formé par~~ des Planctes, ~~et~~ qui emprunté, le poète en convient lui-même, à la fable des Argonautes, et celui qui est formé par Scylla et Charybde.

Facile à retrancher celui-là.

Il est vrai qu'Ulysse ne passe que par ce dernier.

Il y a deux espèces d'anthropophages, les uns vivant en société, les autres tout-à-fait sauvages.

Il y a deux tempêtes, la première ~~brise~~ détruit le dernier vaisseau d'Ulysse et le jette ~~Ulysse~~ dans l'île d'Ogygie, la seconde (si merveilleusement décrite dans l. V, brise son radeau et le force de se sauver à la nage +) dans l'île des Phéaciens.

Circé et Calypso sont deux nymphes de la mer, remplissant dans le poème le même rôle, servant l'une et l'autre à retenir près d'elles le bel étranger, qui charme leur solitude. Le personnage de Circé est fourni au poète par la tradition, bien qu'il ne soit pas sûr que la tradition ait mis ce personnage en rapport avec Ulysse. Calypso semble être une invention personnelle, son nom est transparent, il veut dire celle qui cache. Le nom de son île est encore employé dans un passage

\+ Il est à remarquer que dans le récit, mêlé de fiction et de vérité, que le faux mendiant fait à Pénélope, l'arrivée dans l'île des Phéaciens est rattachée à la première tempête. XIX, 279.

6 D

VII, 244

comme adjectif, l'île ogygienne, ou, comme nous dirions, océanienne. [Enfin Ulysse revient deux fois d'une manière merveilleuse, soit dans Ithaque, soit tout près de l'Ithaque. D'abord, grâce à l'outre d'Eole, dans laquelle tous les vents | d'Eole se trouvent enfermés. (conte enfantin que l'on ~~refuse~~ trouve ailleurs, chez les magiciens Lapons); la seconde fois, par le vaisseau magique des Phéaciens. Ce n'est pas tout; dans l'île d'Eole, comme dans Schérie, la vie se passe au milieu de banquets continuels, ce sont deux pays de Cocagne. Mais Eole est un patriarque, qui ne règne que sur ses enfants, tandis que le roi Alcinoos gouverne tout un peuple. Il y avait une différence analogue

| sauf le vent favorable au retour,

entre les Cyclopes solitaires et le peuple des Lestrygons, deux espèces de monstres qui mangent leurs hôtes, et qui contrastent avec Eole et Alcinoos, les modèles de l'hospitalité.

On pourrait être tenté d'attribuer quelques-unes de ces aventures similaires à des amplifications. Mais faut-il reconnaître ici des amplifications du poème, ou des amplifications de la légende qui fournit des matériaux au poème?

Le conte de l'outre des vents, tout enfantin, peut paraître plus ancien que les navires magiques (qui trouvent leur chemin tout seuls) des Phéaciens. Ce qui est plus sûr, c'est que (les détails du) le séjour à Schérie et particulièrement l'incomparable figure de Nausicaa appartiennent en propre au poète et ne doivent rien à la tradition.

A. Kirchhoff[1] croit pouvoir distinguer deux Νόστοι; mais il ne fonde ses distinctions sur aucune des analogies que nous venons de signaler. D'après ce critique, le vieux Νόστος, renfermé dans les livres IX et XI, a été conservé

(Kirchhoff)

1) Die Composition der Odyssee (~~articles rassemblés~~) Berlin 1869. — En deux livres depuis réunis en un volume. — Die Homerische Odyssee und ihre Entstehung, Text u. Erläuterungen, Berlin, 1859. — Extraits plusieurs mémoires, ~~rassemblés~~ dans

7B

dans sa forme première, celle d'un récit fait par le héros, à la première personne. Les aventures des livres X et XII appartiendraient à un autre Νόστος, et se composeraient de récits, faits originairement d'une manière directe par le poète et transposés plus tard de la troisième personne à la première. L'argumentation du critique de Berlin est des plus ingénieuses. Dans le vieux Nostos, dit il, Ulysse ne raconte en détail que ce qu'il avait vu de ses yeux ; dans l'autre, il ~~ra~~ lui arrive de rapporter (tout ~~au long~~) des faits qu'il ne connaissait que par ouï dire ; quelque fois ~~même~~ des choses qu'il ne pouvait pas savoir du tout. Les ~~premiers~~ faits qu'Ulysse tient d'autrui sont racontés trop longuement,

7c

avec des détails qui ne seraient bien placés que dans la bouche d'un témoin oculaire; les autres sont placés dans la bouche d'Ulysse en dépit du bon sens.

De ces deux distinctions, la première est bien subtile; la seconde plus palpable, ne semble cependant pas suffire à démontrer la thèse du critique. Arrêtons-nous un instant sur le morceau qui offre à Kirchhoff son argument le plus plausible. Dans XII, 374-390, Ulysse raconte tout au long une scène qui s'est passée dans l'Olympe. Il rapporte les discours des dieux, comme s'il avait pu les entendre. Il ~~est vrai~~ faut dire qu'à la fin de ce morceau Ulysse

déclare tenir ces détails des confidences de Calypso. Mais ce n'est là, au dire de K. qu'un palliatif[1] et les deux derniers vers de ce morceau ont été ajoutés par le rédacteur. ~~Soit, Mais~~ Soit ; mais rien n'empêche de croire que le poète ait négligé certaines vraisemblances. Dans l'Énéide (II, 258 sqq.) les guerriers grecs descendent du cheval de bois au milieu de la nuit, sans êtres aperçus par aucun Troyen. Comment Énée, qui raconte ces événements, a-t-il pu savoir les noms des héros renfermés dans le cheval, et jusqu'à l'ordre dans lequel ils en sortirent ? Je l'ignore et je ne me soucie pas de le savoir. Qui voudrait adresser à un poète des questions aussi indiscrètes ?

1) Aristarque ~~écartait~~ la scène de l'~~Odyssée~~, XII, 374-390. Kirchh. dit qu'elle est nécessaire : sans elle on ne comprendrait pas que Zeus, seul nommé dans le récit de la tempête, 405, a consenti à venger l'injure d'Hélios. On peut répondre que v. 349 (ἐπὶ δ' ἕσπωνται θεοὶ ἄλλοι) indique la chose.

Odyssée 8A

(Νεκυία

(Kirchhoff place dans son vieux Nostos ~~le~~ livre XI, c'est-à-dire l'~~Ev~~ Évocation des ombres, Νεκυία. Cette aventure, la plus extraordinaire de toutes, et la plus intéressante pour nous, parce qu'elle nous ~~fait connaître, l'~~ apprend quelle idée ~~qu'~~on se faisait dans la vieille Grèce de la condition des Morts, est cependant très faiblement rattachée aux autres aventures. Circé envoie Ulysse au delà de l'Océan et du coucher du soleil, dans la région ténébreuse, ultra-solaire, à l'entrée du séjour des défunts, afin qu'il consulte l'ombre du devin ~~Ct~~ Tirésias, sur le chemin à suivre et les moyens de revenir dans l'Ithaque. Mais, quand on lit le livre XI, on voit avec étonnement que Tirésias

ne donne à ce sujet que des directions insuffisantes et vagues. C'est, au contraire, Circé elle-même qui, au commencement du livre XII, en dira beaucoup plus long à Ulysse, et l'instruira complètement. Le seul avertissement propre à Tirésias concerne un voyage qu'Ulysse doit entreprendre pour apaiser Poséidon, après être revenu dans son pays et avoir triomphé des prétendants de sa femme; voyage qui est en dehors du cadre de l'Odyssée.

[Mais, si on ne voit pas bien quel intérêt Ulysse pouvait avoir pour tenter cette terrible aventure, on comprend très bien, [ce qui est beaucoup plus important, les motifs ~~du poète~~ qui poussèrent le poète à imaginer cet épisode.

D'abord, ils est d'un merveilleux qui frappe l'imagination[1] ; ensuite, et c'est là, je crois, la vraie raison poétique de ce morceau, le poète voulait faire paraître la mère d'Ulysse, ainsi qu'Ag., Achille, Ajax, c'est-à-dire les membres de la famille du héros et ses compagnons d'armes, qui n'étaient plus en vie, et qui ne pouvaient être mis en scène que grâce à cette fiction. Qu'ensuite le poète ait amené d'autres personnages, à la suite de ceux qui l'intéressaient surtout, cela n'a pas lieu de trop surprendre. Après Anticlée, nous voyons s'avancer une foule de femmes célèbres dans la légende, mères de héros illustres, de chefs de dynasties,

1) Il faut dire que l'imag. du poète n'est pas hantée par les fantômes des morts, et que les revenants ne jouent point de rôle dans ses poèmes. Il n'ignore pas les dieux infernaux, mais il ne les fait point paraître dans l'ass. des immortels ni intervenir dans les querelles des hommes. Les lieux qu'ils habitent, affreux d'obscurité et de moisissure, lui sont en horreur autant qu'aux dieux de l'Olympe ; dans ses poèmes il fait grand jour, et le spectacle du monde qu'il déroule devant nous est éclairé par cette lumière sereine dont il entoure les demeures des immortels †

† Voy. J. des Sav. 1890, p. 627-8 (art. sur Psyché de Rohde)

8 D

Que les femmes soient ainsi séparées des hommes, c'est un trait tout antique : Elles forment une société à part, dans la mort, comme pendant la vie. Toutefois cette galerie de femmes est assez étrange. On dirait une suite de fragments, très inégalement développés, d'un <u>Catalogue des Femmes</u> tel que les Grecs en possédaient sous le nom d'Hésiode.

[<u>Les</u> trois suppliciés, ainsi que le juge Minos et son entourage, forment ~~un morceau~~ des tableaux admirables, mais que l'on peut trouver en contradiction morale et matérielle avec le reste. Deux données ne sont pas rigoureusement observées. La première, c'est qu'Ulysse évoque les ~~Morts~~ Ombres, attirées par le sang des victimes qu'il vient

Odyssée 9

d'immoler. Il se tient près de la fosse remplie de ce sang et laisse arriver les âmes des défunts. Plus loin cependant, il a l'air de s'être avancé, sans que le poète nous en avertisse, dans le Séjour des Morts, jusqu'à l'endroit où se tiennent Minos et les suppliciés. En second lieu, les défunts sont des souffles, des vapeurs impalpables, errant en des lieux sans lumière, et, par là même, tristes et sans joie ; ce sont de vaines images, sans consistance ~~et sans~~ n'ayant que très obscurément conscience d'elles-mêmes.

Plongées dans un état de somnolence, de torpeur ; de [illegible], [illegible] ~~loin de toute lumière, c'est-à-dire de toute joie~~.

~~Elles~~ elles ne reprennent l'usage de la parole, la faculté de se souvenir et de penser, qu'après avoir goûté du sang, principe de vie. Cette donnée est également visée dans

la suite du récit. Voilà des considérations, qui avaient déjà frappé les critiques anciens, et qui peut-être ont fait supposer des additions postérieures. Quoi qu'il en soit, la Νεκυία toute entière me paraît un des éléments plus récents des aventures d'Ulysse.

En tout cela il n'y a que vraisemblances et conjectures. Citons maintenant un exemple d'une amplification considérable et qui peut être démontrée ~~avec grande~~ d'une manière extrêmement probable.

(Une amplification qui peut se démontrer.)

Dans le ~~X~~ VIIIième livre de l'Od. il y a ~~deux~~ trois vers fort étranges (443-45). La reine Arété engage Ulysse à bien fermer le coffret de ses trésors, afin de ne pas être dépouillé en route, s'il lui

arrivait encore de se laisser aller au sommeil. « Encore »[1], c'est une allusion évidente à la mésaventure de l'outre d'Éole [ouverte par les comp. d'Ul. pendant son sommeil]; or la reine ne pouvait pas encore connaître ce fait car les récits d'Ulysse se feront plus tard. Évidemment l'ordonnance primitive a été dérangée. Quelle était cette ordonnance ?

Pour former une hypothèse à ce sujet, il faut remonter plus haut. Dans VII, Ulysse arrive au palais d'Alcinoüs, tard dans la soirée; le roi et les princes sont sur le point de faire la dernière libation avant de se retirer. En homme avisé et défiant, Ulysse évite de se nommer. On convient de délibérer le lendemain matin sur la manière de ~~reconduire~~ ramener

1) ὁππότ' ἂν αὖτε | εὕδησθα γλυκὺν ὕπνον ἰὼν ἐν νηὶ μελαίνῃ. Le mot αὖτε veut dire de nouveau; il se prend en sens plus vague que lorsqu'il est particule adversative. Duentzer et Hentze ont tort. L'athétèse de Kammer est arbitraire.

l'étranger dans son pays et le roi lui promet formellement [quelque éloigné qu'il puisse être] que ce voyage se fera le lendemain (185 sqq. 318.) En effet, au commencement du livre VIII, à la suite d'une assemblée, le navire qui doit reconduire Ulysse est armé. Ensuite vient un repas au palais et le fameux chant de Démodocos, qui fait pleurer Ulysse. Les larmes du héros ne sont remarquées que par le roi, ~~sans que celui-ci lui~~ lequel s'abstient cependant de lui faire une question à ce sujet. La plus grande partie du livre VIII est remplie par la description des luttes gymniques et des danses qui ont lieu sur la place publique. L'étranger s'y conduit d'une manière si aimable, que le roi

engage les princes à lui faire des cadeaux (385). Ces cadeaux arrivent le soir, et les princes se réunissent de nouveau chez le roi (397). C'est ici que se place l'avertissement prématuré de la reine (444), ainsi que les adieux de Nausicaa, également prématurés (454). ~~C'est la~~ [À] la suite d'un nouveau chant de Démodocos (471) où Ulysse répand de nouveau des larmes, qui sont cette fois suivies des questions d'Alcinoüs ; alors Ulysse se ~~donne à~~ fait connaître et raconte ses aventures. Charmée par ses récits, la reine (XI, 304) et le roi (XIII, 10) engagent les princes à ajouter de nouveaux présents à ceux qu'ils avaient déjà faits. Ulysse a raconté cependant une grande partie ×

de la nuit, il est trop tard pour l'embarquer, et, comme les vaisseaux mystérieux des Phéaciens ne naviguent jamais de jour, le départ d'Ulysse se trouve remis à la nuit suivante. Il lui faut donc passer encore un jour chez les Phéaciens. Cette journée est vide, et l'on ne s'étonne pas que le héros s'impatiente quelque peu de la répétition des banquets et des chants de Démodocos. Le soir finit ~~par~~ cependant arriver, et Ulysse monte à bord [

[Deux jours après son arrivée dans le palais d'Alc. Non le lendemain

Supposez maintenant que les premiers chants de Démodocos et les premières larmes d'Ulysse amènent les questions du roi et les ~~question~~ récits d'Ulysse. Ces récits se feront de jour et le lendemain de l'arrivée d'Ulysse; les jeux et les danses sur l'Agora

se trouveront supprimés, Ulysse pourra partir le même soir, comme Alcinoüs l'avait promis et comme le semble indiquer le fait que le navire est armé dès le matin de ce même jour. Les avertissements d'Arété, venant après la relation d'Ulysse, se comprendront; les adieux de Nausicaa seront à leur place peu de temps avant le départ d'Ulysse, les larmes ne se répéteront pas, et il n'y aura pas de journée vide.

En somme, l'interpolation des jeux et des danses a été cause de tous les inconvénients qui choquent actuellement le lecteur, et qui disparaissent quand on écarte l'épisode malencontreux et qu'on remet à leur place les récits d'Ulysse.

N°D

A. Jacob.

C'est l'hypothèse de A. Jacob (Ueber die Entstehung der Il. u. Od., Berlin 1856)[+], bien préférable aux systèmes de Kirchhoff et de Kammer.

(Ulysse à Ithaque)

Arrivons maintenant à la seconde partie du poème, Ulysse dans l'Ithaque. Nous quittons le pays des merveilles et nous remettons le pied sur un terrain réel, solide; la transition ~~se fait~~ est tout ce qu'il y a de plus poétique. Il faut lire les vers XIII, 70-92. Ulysse, étendu sur une couche qu'on lui a préparée sur le pont du navire, ~~est pro-fondement~~ tranquillement endormi. Un doux sommeil s'est répandu sur ses paupières, sommeil profond, ininterrompu, tout semblable à la mort. Cependant le navire traverse les flots ~~avec la~~ plus rapid[illegible]

νήγρετος, ἥδιστος, θανάτῳ ἄγχιστα ἐοικώς.

+ A. Jacob, p. 409. Mais Jacob n'a pas remarqué l'allusion anticipée à l'outre d'Éole.

Odyssée 11

que le vol de l'épervier, marchant sans pilote, mais sûrement, vers le but proposé. Il porte un homme semblable aux dieux par sa sagesse, qui jusque-là avait souffert mille maux dans son cœur, en traversant les batailles des hommes et les flots périlleux; Maintenant il dormait tranquillement, oublieux de tout ce qu'il avait souffert. Au lever de l'étoile du matin, le vaisseau aborde; les marins déposent Ulysse sur le rivage, et placent à côté de lui les riches présents des Phéaciens; puis ils disparaissent mystérieusement, comme ils étaient venus. Poséidon change leur navire en rocher, et il recouvre d'une montagne la ville des Phéaciens.+ N'allez pas la chercher dans les mers de la Grèce,

---

+ On montrait à Corcyre un rocher qui avait, disait-on, la forme d'un navire. Je ne crois pas que l'Od. fasse allusion à ce jeu ou fantaisie de la nature; les Corc. s'en servaient, ce me semble, à l'appui de leur prétentions à être les descendants des Phéaciens.

118

Il. XII, commencement

ni ailleurs, vous ne la trouveriez pas.

Aristote a fait une observation pleine d'esprit à propos des murs dont les Grecs, d'après l'Il. entourèrent leur camp, sans offrir des hécatombes aux dieux. Poséidon et Apollon se proposent de les détruire après le départ des Grecs, par des pluies torrentielles, ils feront déborder le Scamandre, le Simoïs et les autres rivières de la Troade, en même temps que des vents violents feront refluer la mer dans l'intérieur des terres, de manière à ne laisser aucune trace de ces vastes constructions. Ce tableau est d'une vérité frappante, la plaine de Troie

a été en effet bouleversée par ces causes physiques, au point que les lits de toutes les rivières changèrent plus d'une fois. Quant aux murs, Aristote disait : Ils n'ont jamais existé, le poète qui les éleva prit soin de les détruire[1]. Il me semble que la même observation pourrait être appliquée au peuple des Phéaciens.

Ulysse, lui aussi, est comme un homme qui sort d'un long rêve. Il ne reconnaît plus les lieux qu'il connaît si bien ; "et les chemins, qui courent au loin dans le pays, et les rades, abris des vaisseaux, et les rochers escarpés et les arbres verdoyants (194-96).

1) οὐδ᾽ ἐγένετο, ὁ δὲ πλάσας ποιητὴς ἠφάνισεν Arist. ap. Strab. XIII, p. 598 (fr. 162 Rose). — Le morceau qui ouvre Il. XII montre qu'un vieux poète se préoccupait déjà de l'accord des fictions avec la topographie de la Troade.

Il se croit trompé par les Phéaciens, et ~~demande~~ appelle en gémissant ~~la~~ cette patrie et ~~le~~ ce sol qu'il foule de ses pieds. Voilà comment le poète nous fait passer, du monde des rêves et de la fantaisie, au monde réel.

Nous n'allons pas suivre de point en point des récits connus : Ulysse et Athéné, Ulysse et Eumée, Ulysse et Télémaque, Ulysse et les prétendants ; Ulysse toujours sous le masque du faux mendiant, et Pénélope ; le jeu de l'arc, qui doit désigner l'époux de Pénélope, jeu si bien inventé et si admirablement décrit ; puis le mendiant se transformant en héros, et le jeu se changeant en lutte sanglante ; De les pré–

Odyssée 12

tendants immolés dans la salle du festin ; [la reconnaissance d'Ulysse et de Pénélope ~~épouse~~ qui ne vieillit pas, est ~~si~~ d'une originalité, ~~si carac-~~ ~~c'est bien là cet homme et cette femme chez lesquelles une prudence consom-~~ ~~téristique pour les deux person-~~ ~~nages en présence~~ ~~contient la perfection~~ d'un profond et inaltérable amour est contenu, refoulé par une prudence consommée. [Les noces tourneront en funérailles, et cependant il y aura une union, celle des époux si longtemps séparés.]. Nous nous bornons à signaler, au milieu de toutes ces scènes, charmantes ou terribles, quelques difficultés, quelques traces de remaniements ou d'amplifications.

Ulysse fait quatre récits de ses aventures : en parlant à Athéné, (XIII, 256-286) ; en conversant avec Eumée (XIV, 199-359) ; en s'adressant à Antinoos (XVII, 419-444), enfin dans son entrevue avec Pénélope (~~XVI~~, ~~XX~~ XIX, 173-286).
On a là le même thème (naissance en Crète, aventures en Egypte et en Thesprotie, navigateurs phéniciens honnêtes, plus souvent retors et perfides)

habilement, ~~varie~~ suivant les circonstances et les interlocuteurs, et cela est légitime [. Mais ces récits variés se font quelquefois en présence des ~~mêmes~~ personnes qui avaient entendu un des récits antérieurs, et qui devraient s'étonner de ces différences; cela est quelque peu choquant. Il y a enfin un détail qui ne s'explique pas du tout. En annonçant la visite du mendiant à Pénélope (XVII, 522), Eumée résume en quelques mots l'histoire de l'étranger; mais, chose curieuse, ce résumé s'accorde mieux avec le récit qu'Ulysse fera à Pénélope, qu'avec celui qu'il

[Et tous les récits sont intéressants, particulièrement le plus long, celui du l. XIV (chez Eumée), dans lequel 7 années passées en Egypte et un an passé en Phénicie, répondant aux 7 ans chez Calypso et à l'année chez Circé. [Cependant aucun de ces récits ne vaut ~~celui~~ l'histoire de ~~l'enfance~~ d'Eumée XV, 403 sqq, enfant enlevé par des ~~Ph~~ marchands Phéniciens.

[Ces récits offrent la ~~peinture~~ vivante image des relations, à l'époque homérique, entre les peuples riverains de la Méditerranée: commerce, aventures, piraterie, Grecs, Phéniciens, Egyptiens paraissent tour à tour.

avait fait à Eumée. En effet, Eumée annonce un Crétois, d'une famille unie à celle d'Ulysse par les liens d'une ancienne hospitalité [. Comment peut il savoir [ce qu'Ulysse ne racontera que plus tard? Il y a ici l'indice, ~~d'un~~ soit d'une interpolation, soit d'une interversion.

[ξεῖνος πατρώιος

Voici maintenant d'autres variations d'un même thème. Le faux mendiant est atteint de trois projectiles. Au livre XVII, 469-484 Ulysse fait le tour des tables en mendiant les reliefs du banquet, Alors Antinoos lance contre lui un tabouret, qui l'atteint sans l'ébranler.

Cet outrage est considéré par les autres prétendants comme une grossière violation de l'hospitalité. Qui sait si un dieu ne se cache sous les haillons de l'étranger ? [Plus loin (XVIII, 349-404) le faux mendiant répond à une raillerie d'Eurymaque de manière à irriter ce jeune prince. Eurymaque lance encore un tabouret contre lui, mais le projectile, cette fois ci, ~~atteint l'écha~~ manque son but et atteint l'échanson. Malgré des variations ingénieuses on ne saurait méconnaître ici un double emploi, qui ne peut [1] s'expliquer que par une imitation.

Mais ce n'est pas tout; au livre XX, 284-320, Ctésippe

1) Wilamowitz estime que le 1er est imité du second.

jette un pied de vache à la tête d'Ulysse, qui évite le projectile. Là-dessus, Télémaque déclare qu'il aurait tué Ctésippe si le mendiant avait été atteint. Cette troisième version renchérit évidemment sur les deux autres.[1] Eschyle, renchérissant encore sur cette dernière invention, substitua au pied de vache κάκοσμον οὐράνην : ~~Ajoutons~~ disons que le fait n'était pas mis sous les yeux du spectateur et qu'il se trouvait, ce semble, raconté dans un drame satyrique.

Eschyl., Ὀστολόγοι, fr. ?

Voici maintenant une interpolation assez évidente et que nous signalerons par ce qu'elle peut faire connaître tout un genre d'amplifications semblables.

---

1) Wilamowitz, Hom. Untersuch. (1884), p. 47, regarde la scène de XVIII comme le modèle des deux autres.

A la fin de son entrevue avec le faux mendiant (XIX, 570-587), Pénélope annonce d'avance l'épreuve de l'arc, ~~au moyen de laquelle elle~~ qu'elle veut proposer le lendemain aux prétendants, afin que le vainqueur devienne son époux. Ce dessein a lieu d'étonner. Pénélope avait ~~parlé~~ (avoué) plus haut son indécision, ses perplexités, et la voilà tout à coup décidée à quitter dès le lendemain la maison de l'époux qu'elle pleure.

v. 524 sqq.

Elle avait raconté son songe (de la dernière nuit) et, ~~accepte avec joie~~ (sans oser croire à) l'interprétation qui présage la prochaine arrivée d'Ulysse; et, immédiatement après, elle ~~déclarerait~~ désespérerait de jamais revoir (celui qui est pour elle) l'époux ~~qu'elle aime~~ (unique)! Plusieurs critiques[1] ont pensé, avec raison, que ce

[elle avait cependant laissé entrevoir son espoir (ἦ κ' ἀσπαστὸν ἐμοὶ καὶ παιδὶ γένοιτο) (569)

1) Rohde, Untersuch. über Od. XIII–XVI, p. 24; Kammer, Od. p. 652.

morceau était inséré dans le dessein de préparer les incidents du lendemain et ~~de serrer aussi la trame du récit~~ d'informer Ulysse du rôle qu'il aurait à y jouer. Heureusement, le récit primitif se révèle, à ne laisser aucun doute, au début du livre XXI. On y lit qu'Athéné inspira à Pénélope l'idée de l'épreuve de l'arc. Elle n'était donc pas préméditée, et le morceau du livre précédent n'est qu'une interpolation malencontreuse.

Τῇ δ' ἄρ' ἐπὶ φρεσὶ θῆκε θεὰ γλαυκῶπις Ἀθήνη ... τόξον μνηστήρεσσι θέμεν...

Comparez la construction du mur dans Il. VII. la mission de Patrocle, Il. XI et XV.

On a relevé avec raison un point indiqué incidemment au livre XX, 156, et 276-78; XXI, 258, et dont la portée ne peut échapper à personne. Nous apprenons à cet endroit que le jour de l'épreuve de l'arc et de la mort des prétendants était une fête d'Apollon, l'archer divin.

Un entrevoit le parti qu'un poète pouvait tirer de cette circonstance, et on s'étonne de cette mention incidente et isolée. Il y a là un indice d'une version différente de la rédaction actuelle de l'Odyssée.

La lutte entre Ulysse et Iros, entre le faux mendiant et le mendiant véritable, est un épisode comique, raconté avec beaucoup de verve, mais qui pourrait s'enlever sans grand dommage. Il y a des raisons de croire que le devin Théoclymène, rencontré fortuitement par Télémaque, et amené par lui dans Ithaque, appartient à un Homéride, et que les scènes où paraît ce personnage sont des amplifications du plan primitif.

Sans nous arrêter à d'autres amplifications plus ou moins probables, disons que les critiques anciens ont déjà écarté avec raison la ~~fin de l'épopée~~ dernier livre, ainsi que la fin du livre XXIII, depuis le vers 296. La reconnaissance a eu lieu, les époux sont de nouveau unis, tout ce qui vient après est inutile. Un homéride a voulu résumer les aventures d'Ulysse dans un sommaire élégant, c'est pourquoi il faut que les époux aient une longue conversation pendant la nuit, et qu'Ulysse satisfasse aussitôt la curiosité de sa femme. Dans le ~~XXIII~~ ième livre, les ombres des prétendants arrivent dans la prairie des asphodèles, où Achille

143

s'entretient avec Agamemnon ; et l'un d'eux, Amphimédon, ~~leur racont~~ explique comment il se fait que ~~un~~ tant d'ombres descendent à la fois dans la la maison de Pluton. Ensuite Ulysse visite le vieux Laërte, à la campagne ; les familles des victimes se révoltent, il y a une bataille, Ulysse est victorieux, et la paix se rétablit. Tout cela est ajouté au corps du poème pour répondre aux questions de ceux qui veulent tout savoir, et l'exécution est très faible.

Le poète connaît Σικανίη, v. 306, les Σικελοί, *passim*. Les derniers aussi XX, 383ˣ. Pour l'auteur des erreurs d'Ulysse les pays à l'Ouest de la Grèce sont *terres inconnues*.

La deuxième partie de l'*Od.*, Ulysse à Ithaque, est attribuée par Kirchhoff à un poète différent de celui qui avait chanté les

ˣ dans un des morceaux où figure le devin Théoclymène.

Erreurs d'Ulysse. Le vieux poème du Nostos se termine au moment où le héros, profondément endormi, est déposé sur le rivage d'Ithaque : Ulysse est de retour chez lui, le Nostos est donc complet. C'est ainsi que d'autres, ~~avaient pris~~ prenant au pied de la lettre le mot Μῆνις, avaient marqué la fin de l'Il. après la mort de Patrocle. Voilà, il faut l'avouer, un dénouement singulier. Ulysse dort, que fera-t-il après son réveil ? comment reprendra-t-il possession de sa maison ? Si le premier poète s'était en effet arrêté à ~~XIII~~, 184, il faudrait croire que la mort l'empêcha de terminer son ouvrage

14d

K donne cependant des raisons ingénieuses à l'appui de son hypothèse. Ulysse n'est reconnu ni par ses amis, ni par ses ennemis ; cela est expliqué par une action surnaturelle. La baguette d'Athéné le transforme en un misérable vieillard, méconnaissable à tous les yeux. Cette donnée, qui se trouve dans XIII, est maintenue dans XVI, où la déesse rend passagèrement au héros ses traits véritables, afin qu'il puisse se faire reconnaître de Télémaque. Mais, suivant K, cette donnée ne se soutient pas jusqu'à la fin. Euryclée est frappée de la ressemblance

du mendiant avec son maître,

et bientôt après, elle le reconnaît Odyssée 15

à ~~au moyen d'~~une cicatrice (XIX). C'est

au moyen de la même cicatrice

qu'Ulysse se fait reconnaître

à Eumée et à Philoetios (XXI).

Enfin Ulysse n'a pas besoin

non plus de la baguette de Minerve

pour se faire reconnaître par

Pénélope; c'est que dans les vieux

chants populaires le changement

d'Ulysse tenait à des causes na-

turelles: les années, les fatigues avaient

vieilli le héros; ~~Tout~~ tout le monde

le croyait mort, aussi personne

ne le reconnaissait il, sous un

déguisement qui n'avait rien de

surnaturel. D'un autre côté cepen-

-dant, le même Ulysse paraît dans tout l'éclat de la beauté virile, (chez Calypso, chez les Phéaciens, chez Circé,). C'est pourquoi le poète qui ajouta une suite au vieux Nostos, imagina la baguette d'Athéné, et sans oser cependant porter la main sur des scènes consacrées par la tradition, les signes auxquels Ulysse est reconnu par Euryclée et ceux qui lèvent les scrupules de la prudente Pénélope, ne pouvant être modifiés.

On peut répondre à K. qu'il a passé autant d'années sur la tête de Pénélope que sur celle d'Ulysse et que les femmes vieillissent plus promptement que les hommes. Mais Pénélope jouit du même privilège qu'Hélène et les autres

personnages de la fable, elle est toujours jeune et belle, parce que l'image que les poètes ont tracé d'elle ne saurait changer. Ces figures n'ont pas d'âge. Il faut en dire autant d'Ulysse. Ne faisons pas prosaïquement le compte de ses années. Pour ce qui est de la cicatrice, elle aura pu persister malgré la métamorphose. Quant à la grande scène de reconnaissance, le bain que prend Ulysse (XXIII, 111) ~~avant de se fixer~~ et dont il sort beau et brillant, peut avoir le même effet que la baguette divine. Enfin, quand même on accorderait à Kh. que ~~tous ces disparates~~ ces ~~faits~~ ne ~~s'accordent~~ se concilient pas très bien avec la métamorphose, le vieux poète a pu se trouver enchaîné par la tradition, aussi bien que l'auteur d'une suite.

Cependant les vers XXIII, 94 : Ὄψει δ' ἄλλοτε (μέν) ἐνωπαδίως ἐσίδεσκεν, ἄλλοτε δ' ἀγνώσασκε κακὰ χροῒ εἵματ' ἔχοντα (cf. 115) semblent indiquer un déguisement plutôt qu'une métamorphose. Les paroles d'Ulysse, v. 115, s'accordent avec celles du poète.

45 D

(La Télémachie.)

Il est donc loin d'avoir prouvé sa thèse [Arrivons maintenant à la partie du poème dont Télémaque est le héros. Ce sont les quatre premiers livres: I, Télémaque dans sa maison; II Télémaque dans l'assemblée du peuple; III Télémaque à Pylos; IV Télémaque à Lacédémone. Il faut y rattacher XV, le Retour de Télémaque. – Kirchhoff voit dans ces morceaux des fragments d'une Télémachiade, réunis au moyen d'additions très faibles, ~~par un rédacteur, avec le vieux Nostos déjà accompagné~~ à la première Od. qui se composait déjà du vieux Nostos et de sa suite, les aventures d'Ulysse à Ithaque. Le même rédacteur aurait aussi fait entrer dans cette mosaïque l'autre Nostos, dont nous avons parlé, [celui dans lequel les avent. d'Ul. étaient racontées directement par le poète,] et ~~donne à cette~~ le même il aurait probablement ajouté à cette Od. amplifiée

l'appendice, déjà condamné par les critiques d'Alexandrie. Enfin, c'était la rédaction définitif.

Les quatre premiers livres de l'Od. et le quinzième, qu'on ne peut en séparer, forment une partie distincte, mais non indépendante du poème; et si on se demande quels sont les motifs qui ont fait ajouter les aventures de Télémaque à celles d'Ulysse, on en trouve, ce semble, deux principaux. Télémaque est l'auxiliaire de son père dans sa lutte contre les prétendants, et, comme tel, il avait sans doute déjà joui d'une grande célébrité dans la tradition anté-homérique. En effet, dans l'Il., Ulysse

se nomme quelque part lui-même, ~~avec une certaine fierté~~ en deux endroits (et tendresse) « Père de Télémaque ». Il s'agissait donc de faire connaître le second personnage de l'épopée; et le poète s'est plu à nous le montrer au moment où l'adolescent se fait homme, où pour la première fois il parle haut dans sa maison et sur la place publique, où il décide, sans consulter sa mère, à son insu même, d'entreprendre un long voyage, afin de recueillir des nouvelles de ce père que l'on n'espère presque plus voir ~~revenir~~.

[Un autre motif, c'est le désir d'étendre le poème du Retour d'Ulysse, de manière à y faire entrer, par voie de digression, un ~~résumé~~ aperçu du Retour

(Μηκέτ' ἔπειτ' Ὀδυσῆϊ κάρη ὤμοισιν ἐπείη, Il. II, 260 : Μηδ' ἔτι Τηλεμάχοιο πατὴρ κεκλημένος εἴην (~~père~~ que je ne sois plus père de Télémaque!) si je ne châtie pas cet insolent! IV, 354 : Ὀψέαι... Τηλεμάχοιο φίλον πατέρα προμάχοισι μιγέντα.

Cf. le personnage de Nausicaa

des autres princes. C'est le même motif qui ~~a~~ semble avoir inspiré l'épisode des Enfers.

Il y a dans cette partie de l'Od. que l'on a appelée la Télémachie un certain nombre de choses qui étonnent et qui font réfléchir. La critique de Kirchhoff s'est exercée avec succès sur un morceau du Ier livre. Les conseils qu'Athéné-Mentès donne à Télémaque aux vers 269-302 sont étranges, pour le fond comme pour la forme, incohérents, confus, mal exprimés. D'un autre côté, quand ~~nous lisons~~ on voit au livre II ~~comment ces conseils sont~~ Tél. agir conformément à ces conseils dans l'assemblée du peuple, on trouve tout irréprochable. La délibération, les discours, tout marche on ne peut mieux.

16 D

K. a démontré que le morceau du 1er livre, soumis par lui à une critique pénétrante, a été composé avec des bribes du IIème, mécaniquement rapprochées tant bien que mal. Cependant ne va-t-il pas trop loin en attribuant tout le livre I à un imitateur médiocre? Il y a dans ce livre de ~~très~~ belles choses, ~~et en particulier la scène entre Télémaque et Euryclée est bien sentie et touchante~~. Peut-être suffit-il d'écarter 270-297, comme une de ces interpolations, ~~assez nom~~ dont on a beaucoup d'autres exemples, composées ~~composées~~ pour ~~expliquer~~ préparer et amener les faits à venir. (Comparer ce que nous avons dit plus haut au sujet de l'épreuve de l'arc.)[1]

---

1) Wilamowitz s'accorde pleinement avec Kirchh. au sujet du 1er livre.

Quoi qu'il en soit, le IIème ~~Livre~~ a besoin d'une introduction.

Les Livres II à IV défient la critique. Le récit y est excellent; ~~mais tout~~ n'y est pas d'accord avec la suite du poème. ~~Dans le Au IIème~~ livre nous voyons sur l'Agora les amis et les adversaires de Télémaque. Ces derniers sont les prétendants; et trois d'entre eux, Antinoos, Eurymaque, Léiocritos, prennent la parole. Les lecteurs de l'Od. connaissent très bien les deux premiers; mais ils peuvent s'étonner du rôle considérable attribué ici à Léiocritos. Il n'est pas question de lui dans la dernière partie de l'Od., si ce n'est que son nom figure, à côté d'autres noms obscurs, parmi

La scène dans l'agora d'Ithaque pleine de mouvement dramatique; la sollicitude naturelle d'Euryclée pour son jeune maître bien touchante; on aime à voir le vénérable Nestor assis en patriarche au milieu de sa famille et de son peuple; rien n'est plus aimable que la causerie d'Hélène dans la délicieuse soirée de Sparte. Mais dans ces trois livres



les victimes de la salle du festin (XXII, 294).

Les trois orateurs amis de Télémaque sont Ægyptios, Halithersès et Mentor ; les mêmes sont mentionnés (XVII, 68) dans le groupe d'amis que Télémaque rencontre sur la place publique, si ce n'est qu'Ægyptios y est remplacé par Antiphos, qui était donné au IIème livre pour son fils, et pour un des compagnons d'Ulysse dévorés par le Cyclope. Cette distraction, assez plaisante, est au fond de peu de portée. [Ce qui est plus grave c'est que Mentor, dont il est tant question dans les premiers chants du poème, cet ami qu'Ulysse avait préposé à la garde de tous

[Le nom propre „Égyptien" peut être comparé à Phénix (le Phénicien) au l. IX de l'Iliade. Les deux noms indiquent des relations fréquentes avec ces peuples.

ses biens, et qui entoure Télémaque de tant de soins, semble oublié, ou peu s'en faut, dans la dernière partie de l'épopée. Comment se fait-il que de retour dans son pays, quand tant de dangers le menacent ~~l'entourent~~, Ulysse ne se mette pas en relation avec cet excellent ami ? Mentor paraît un instant dans la bataille contre les prétendants, si tant est qu'il y paraisse : car ~~mais~~ ce n'est pas Mentor en personne, c'est Athéné qui a pris ses traits ; encore ~~et~~ ~~cet~~ morceau en question, assez étrange, est-il suspect d'interpolation.

Au livre IV, Télémaque ayant demandé à Ménélas si dans ses longs voyages, il n'a rien appris d'Ulysse, Ménélas raconte ce qu'il apprit en Egypte, de la bouche du dieu marin Protée.

17 D

Dans ce beau et long récit (351-586), le poète s'étend sur les aventures de Ménélas, l'immortalité promise à l'époux d'Hélène, sur la mort d'Ajax le Locrien, la mort d'Agamemnon. Quant à Ulysse, ~~trois~~ 14 vers sur 235 lui sont consacrés ; encore ces vers (498+ et 548-560) pourraient-ils être retranchés avantageusement. On dirait ~~d'un résumé~~ l'aperçu d'un Retour des Athéens, ~~composé d'abord inséré~~ dans l'Od., mais d'abord composé sans cette intention.

Comment cette Télémachie, s'il faut se servir de ce nom, est-elle rattachée au corps du poème ? Il faut dire que les jointures laissent beaucoup à désirer. Dès le début de I, Hermès avait été chargé

d'intimer à Calypso l'ordre de laisser partir Ulysse. Au Vème livre, Hermès s'acquitte de cette mission ; mais comme on a perdu de vue les résolutions prises dans l'assemblée des dieux qui ouvre le poème, l'auteur n'imagine rien de mieux que de réunir les Immortels une seconde fois et de faire charger Hermès de nouveau de la même commission. Cela est assez maladroit. Mais ne peut-on pas dire qu'Homère évite ~~autant que possible~~ de raconter des faits simultanés, et, s'il n'est pas possible de l'éviter, présente comme successif ce qui est parallèle

Odyssée 18



N° 6

dans le temps. En effet, ~~ce qui est postérieur dans le récit~~ l'auditeur confond ~~suspend~~ facilement la suite du récit avec la suite de l'action: ce qu'il a entendu plus tard lui semble être arrivé postérieurement. Cette impression naïve du public de son âge, Homère pouvait la respecter et la partager jusqu'à un certain point; on pourrait en citer d'autres exemples, moins extraordinaires il est vrai, que celui dont nous parlons.

Au XVième livre, il faut mener Télémaque de Sparte à la ferme d'Eumée en Ithaque, où il retrouvera son père. On peut s'étonner que le fils d'Ulysse

si impatient de retourner chez lui, se soit singulièrement attardé chez Ménélas. On constate aussi que le compte des jours est légèrement brouillé. Mais ce sont là des inconvénients légers dans une oeuvre poétique.

Ajoutons que l'auteur de la Télémachie n'a qu'une idée très vague et très inexacte de la topographie du Péloponnèse. Télémaque, parti le matin de Pylos, passe la nuit à Phères (Φηραί), et arrive le lendemain à Sparte. Ses chevaux volent à travers la plaine (πεδίον, III, 485 et 495) ~~courent avec une rapidité inconcevable~~; on dirait que le pays ~~et~~ est plat et que le Taygète n'existait pas encore. Au contraire, dans l'épisode de Nausicaa, au VIIème

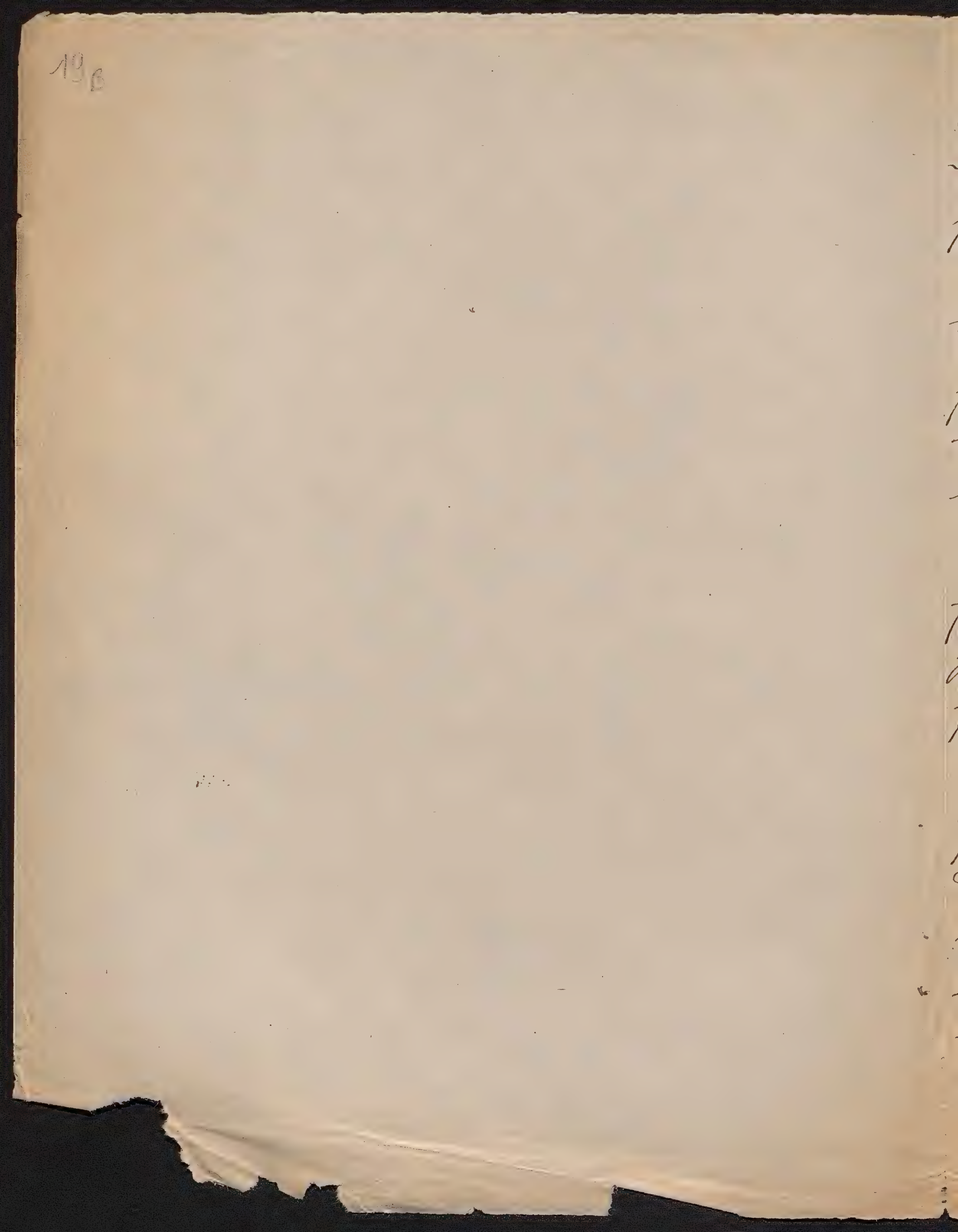
18 D

livre, les montagnes du Péloponèse le Taygète et l'Érymanthe, figurent comme choses connues. Voilà une différence dans les connaissances géographiques, qui trahit la différence des auteurs.

Pour ces raisons et pour quelques autres on peut, sans trop de témérité, regarder la Télémachie comme une amplification, très heureuse d'ailleurs, du plan primitif de l'Od. Mais les critiques qui soutiennent que cette Télémachie formait originairement un ~~poète~~ poème à part, se font une singulière idée d'une oeuvre épique. La Télémachie n'a ni but, ni intérêt, ni raison d'être, sans l'Odyssée. Elle a été composée

sauf peut-être quelques morceaux pris ailleurs,
pour l'Odyssée ne se comprendrait
pas autrement.

Odyssée 19.



Déjà dans l'antiquité quelques Οἱ χωρίζοντες
critiques ne refusaient à croire que
l'*Il.* et l'*Od.* fussent du même
poète ; mais le sentiment de ces
Séparateurs (Chorizontes),[1] comme
on les appelait, n'étant point partagé
par Aristarque, il passait pour
une espèce de paradoxe. Cependant
on avait enlevé au grand Homère
beaucoup d'épopées qui lui étaient
primitivement attribuées ; les Chori-
zontes ne faisaient qu'un pas de
plus dans la même voie.

Les différences entre les deux (action, sujet
épopées frappent à première vue.
D'un côté, la lutte engagée entre
deux nations, de l'autre, les aventures
d'un héros, la destinée d'une seule famille.

1) On cite les noms de Xénon et [le nom] d'un Hellanikos,
contemporain aîné d'Aristarque.

19 D

Acteurs

A la grandeur de l'action dans l'Il., répond le nombre des acteurs, la foule des héros qui s'y meuvent. Dans l'Od., au contraire, il y a peu de personnages marquants, tout tourne autour d'Ulysse; et, à côté de lui, ~~Péné~~ Pénélope, Télémaque, Eumée, et le personnage épisodique de Nausicaa, sont à peu près les seuls qui fassent quelque figure.

Acteurs divins

Si, de la terre, nous montons au ciel, nous voyons se reproduire la même différence. Tout l'Olympe s'agite dans l'Il., tous les dieux prennent un intérêt vif, passionné, à la guerre de Troie, s'y divisent en deux factions ~~com~~ opposées, comme les deux peuples et leurs auxiliaires. Dans l'Od., au

contraire, Athéné seule, qui est comme le génie familier d'Ulysse et de sa famille, intervient ~~sans~~ souvent ~~cesse~~ ; l'action de Poséidon se fait sentir une ou deux fois, et voilà tout. Encore avons nous vu que les dieux de l'Olympe n'interviennent guère dans le monde fantastique où se passent les Aventures d'Ulysse. [Le merveilleux même, nous l'avons dit, a quelque chose de plus solide et pour ainsi dire de plus réel dans l'Il., parce qu'il y tient moins à la nature des faits, qu'à la manière dont un âge naïf les concevait ; tandis que

Merveilleux

20B

dans l'*Od.*, du moins dans la partie qui contient les Erreurs d'Ulysse, la fantaisie semble se jouer librement, et les fictions ont moins de consistance.

(Vie publique - Domestique)

L'*Il.* présente, à peu d'exceptions près, le tableau de la vie publique; dans l'*Od.*, tant du moins que le lieu de la scène est l'Ithaque ou la Grèce (ou le pays des Phéaciens) on a une vive et délicieuse peinture de la vie domestique. Un rhéteur de l'école de Gorgias, Alcidamas, disait que l'*Od.* était un beau miroir de la vie humaine.

définition qui pouvait s'appliquer à la comédie
καλὸν ἀνθρωπίνου βίου κάτοπτρον
(Arist. *Rhét.*)

(Ton)

Aussi le ton de l'*Il.* est-il généralement sérieux et pathétique; le grand, le sublime y dominent; à peine

l'enjouement et la plaisanterie se glissent-ils dans l'Olympe, région sereine, où les querelles passionnées s'apaisent promptement dans le rire inextinguible. Dans l'*Od.*, au contraire, les détails familiers abondent, et le ton descend quelquefois jusqu'au comique; ~~Dans~~ voyez les épreuves, ~~du~~ ~~faux~~ les insultes, que le faux mendiant subit dans sa propre maison, ~~dans~~ sa lutte contre le mendiant Iros, et ~~ailleurs~~ d'autres détails.

Le peuple

La seule scène comique de l'*Il.* est celle où le laid et impertinent Thersite est impitoyablement bafoué. Voilà comment l'homme du peuple est traité dans ce poème héroïque. Dans l'*Od.*, l'homme du peuple, l'esclave

même, sont relevés de leur dégradation, et dépeints avec amour. Eumée est un noble modèle de fidélité, de piété, d'hospitalité, de toutes les vertus; les leçons de la plus douce humanité fleurissent sur les lèvres du "Divin porcher"; il mérite bien cette épithète. A côté de lui, la vieille Euryclée, qui a veillé sur l'enfance d'Ulysse, comme de Télémaque, est une bien touchante figure (Un trait). La fidèle servante ~~garde pieusement et~~ préserve de la rapacité des prétendants, le meilleur vin, qu'elle garde pieusement pour le retour de son maître (II, 350). C'est elle qui le reconnaît en lui

δῖος ὑφορβός

~~le meilleur vin pour le retour de son maître~~

(Les bêtes)

lavant les pieds, alors que Pénélope même est abusée par le masque de mendiant. [Cette réhabilitation des faibles et des chétifs s'étend jusqu'aux bêtes. Le chien Argos (XVII, 300), vieux et laid, couvert de vermine, mais plus perspicace que les hommes, reconnaît son maître, [et vient mourir à ses pieds. Il est, lui aussi, ennobli par la fidélité; il a la beauté morale. Il est vrai que dans l'*Il.* (XVII, 426) les coursiers d'Achille pleurent la mort de leur conducteur Patrocle; mais ils sont pleins de vigueur, beaux, immortels, ils font, pour ainsi dire, partie de l'aristocratique société des héros. [Le charme

|le salue en remuant la queue, οὐρῇ ἔσηνε.

moral est un trait particulier à l'Od.; et, si les autres différences que nous venons de signaler tiennent à la nature du sujet autant et plus qu'aux aptitudes et aux préférences du poète, cet avènement des classes inférieures semble dénoter une autre époque, un progrès de la civilisation.

[La plus grande différence entre les deux poèmes est peut-être celle de l'idéal conçu par le poète. L'ardent Achille est grand par la bravoure indomptable, la fougue impétueuse; Ulysse est prudent, mesuré, souple, calculé. Dans Achille, une passion n'est dominée que par une autre

J'attache moins d'importance aux ~~différences~~ déclin du pouvoir monarchique qu'on a cru remarquer dans l'Od. Avec la longue absence du prince, au milieu des troubles, des usurpations, cela est dans la nature des choses. Il est vrai cependant que les chefs phéaciens réunis autour d'Alcinoos, les γέροντες qui forment son conseil, portent déjà le titre de βασιλῆες, indice d'un progrès politique de la noblesse au détriment du roi.

Autre observation. Arbres venus de l'Orient et acclimatés dans la Grèce : Cyprès (Od. V, 64. XVII, 340) Cèdre (V, 60), Palmier (VI, 163) Laurier (IX, 183) [Hehn, Kulturpflanzen, I].

L'idéal du poète

passion ; dans Ulysse, la raison contient tous les mouvements passionnés ; la prudence modère et règle la bravoure. Ulysse est de tous les héros homériques celui qui se parle le plus souvent à lui-même, et plus d'une fois le poète établit une espèce de dialogue entre les sentiments qui se disputent le cœur du héros.

Achille, franc et ouvert, a pour devise " Il m'est odieux à l'égal des portes d'Hadès, celui qui cache une ~~pensée~~ chose dans son cœur et en dit une autre ". Ulysse est maître dans l'art de dire " des mensonges semblables à la vérité ". Achille, ~~toujours sincère~~, ne sait pas s'accommoder aux circonstances, il veut que

Ἐχθρὸς γάρ μοι κεῖνος

Ἴσκε[1] ψεύδεα πολλὰ λέγων ἐτύμοισιν ὁμοῖα. (19, 203)

---

1) Aujourd'hui on explique ἴσκε (= ἔισπε), il dit. Cf. „ἐνίσπε". Voy. 22, 31. Cependant Théog. 27 : ἴδμεν ... λέγειν.

21b

tout plie devant lui. Ulysse pourrait dire de lui-même, comme le sage d'Horace :

Non mihi ~~res~~, sed me rebus subjungere conor.

πολύτροπος

Il se fait tout à tous ; il sait le ton qu'il faut prendre dans la caverne de Polyphème, et celui qui convient à la cour des Phéaciens ; il sait parler aux nymphes comme aux ogres, plaire à la belle Nausicaa, comme aux porchers (de la ferme d') Eumée ; il joue le mendiant aussi bien que le roi, sait porter tous les masques, plier, feindre, attendre ; fertile en ruses, il

πολυμήχανος

se tire des situations les plus désespérées ; et, s'il le faut, personne n'est plus décidé, plus courageux que lui.

C'est que, maître de lui-même, il conserve toujours sa présence d'esprit, le regard calme de la prudence. Quand la tempête brise son radeau, déjà entraîné par le flot, il aperçoit le mât, le saisit, l'enfourche. Il pénètre les intentions des autres, comme il se rend compte des mouvements de son âme. Rien ne le surprend, ne l'entraîne, ne l'enivre; ni le breuvage de Circé, ni les éloges, ni les séductions, ne peuvent rien sur sa ferme intelligence; les dangers ne ~~l'effrayent~~ le déconcertent point, il sait combiner un stratagème pour sortir de l'antre du Cyclope; privé de ses compagnons, de son dernier vaisseau, de

22B

son radeau même, il nage sans se décourager, au milieu de la mer. Aucun outrage n'altère son impassibilité, il supporte sans sourciller les mauvais traitements des prétendants de sa femme. S'il résiste à l'attrait du plaisir, il résiste aussi aux généreux entraînements des âmes nobles mais inconsidérées. Sobre, calculé, défiant, sa prudence lui est une cuirasse contre les bons, comme les mauvais sentiments. La plus grande vertu d'Ulysse est peut-être la fidélité qu'il porte dans ses affections: il n'oublie point Pénélope dans les bras des déesses, malgré la douceur de son existence dans l'île de Calypso, malgré l'im-

Fidélité

la constance

mortalité offerte, il arrose de larmes les vêtements ambrosiens que lui donne la ~~Déesse~~ Nymphe (VII, 260). Assis sur le rivage, les yeux tournés vers la mer, il passe ses jours à pleurer (V, 151 sqq). S'il lui était donné de revoir, fût-ce seulement la vapeur lointaine du pays natal, il mourrait volontiers (I, 57). C'est ainsi qu'Ulysse mérite l'attachement de ses serviteurs, la fidélité de sa femme. L'action de Clytemnestre est flétrie dans le poème; mais Agamemnon amène Cassandre sous le toit conjugal. Pénélope n'a pas à craindre qu'aucune belle captive ne lui devienne une rivale.

Ἔνθα μὲν ἑπτάετες μένον ἔμπεδον, εἵματα δ' αἰεὶ | δάκρυσι δεύεσκον, τά μοι ἄμβροτα δῶκε Καλυψώ.

Ἤματα δ' ἐν πέτρῃσι καὶ ἠϊόνεσσι καθίζων | πόντον ἐπ' ἀτρύγετον δερκέσκετο δάκρυα λείβων.

Ἱέμενος καὶ καπνὸν ἀποθρῴσκοντα νοῆσαι | ἧς γαίης θανέειν ἱμείρεται.

22 D

Que l'idéal réalisé par Ulysse soit bien l'idéal du poète, on n'en doutera point en voyant qu'il l'a reproduit dans Télémaque et dans Pénélope. Le fils et l'épouse ressemblent au chef de la famille. ~~Cet idéal, mêlé de noblesse et de prudence,~~

Ulysse et Achille sont si différents que l'on comprend difficilement que le même poète les ait traités avec un égal amour. Pindare exalte Achille, mais il n'aime pas Ulysse.

[Un idéal aussi mêlé de noblesse et de calcul était facile à dégrader, et les poètes qui vinrent après n'ont pas toujours su observer la délicate mesure qui ne laisse jamais déchoir l'Ulysse d'Homère de sa dignité héroïque.

Odyssée 23A

On peut dire qu'Ulysse est plus particulièrement grec qu'Achille. Il y a de l'Ulysse dans Thémistocle, dans Lysandre, dans plus d'un grand homme historique de la Grèce. On a comparé avec justesse Achille et Ulysse au lion et au renard de la fable. Voilà bien les deux types les plus opposés qu'on puisse concevoir.

On pense généralement aujourd'hui que l'Odyssée est séparée de l'Iliade par quelques générations ; et cependant cette distinction chronologique n'a rien d'absolu. Comme les deux poèmes ont été amplifiés, rien n'empêche que ~~cert~~ telle partie de l'*Odyssée* soit plus ancienne que certain morceau de l'*Iliade*.

23 B

Quant à la composition des deux poèmes, l'Iliade suit une marche simple et directe; il y a plus d'art, plus de calcul dans l'arrangement de l'Odyssée, racontée en partie par le poète, en ~~partie~~ par le héros. Aristote, Poét. 24, signale à la fois la différence de composition et de ton :

Ἡ μὲν Ἰλιὰς ἁπλοῦν καὶ παθητικόν· ἡ δὲ Ὀδ. πεπλεγμένον (implexa) (ἀναγνωρίσεις γὰρ διόλου) καὶ ἠθική.

On pense généralement aujourd'hui qu'un intervalle de plusieurs générations sépare l'Od. de l'Il. Toutefois cette différence d'âge n'a rien d'absolu. Comme les deux poèmes ont été amplifiés, rien n'empêche que telle partie de l'Odyssée soit plus ancienne que certains morceaux de l'Iliade.

23D

La Νεκυία de l'Odyssée.

On peut se demander I pourquoi Ulysse va-t-il visiter le pays des morts II pourquoi le poète l'y mène-t-il?

La réponse à I fera connaître le lien entre cet épisode et les autres aventures d'Ulysse.

La réponse à II implique l'intérêt que cet épisode avait pour le poète et pour son public.

II est plus important que I; commençons donc par II et examinons cet épisode en lui-même sans nous occuper encore de la manière dont il est rattaché à l'ensemble du poème.

II. 1 Entré dans le séjour des Morts, c'est l'entreprise la plus extraordinaire, la plus merveilleuse quel est l'aspect de ces lieux que nul oeil humain n'a jamais vus, quelle est la condition des ombres? La description du local, la mise en scène de quelques ombres répondra à ces questions.

2 Un intérêt plus direct se rattache à l'entrevue d'Ulysse avec ceux de ses amis et compagnons qui ne sont plus en vie! Alkinoos



18

demande à Ulysse, v. 370, s'il n'a pas vu quelques-uns des héros qui avaient combattu à Troie: c'est là ce que les auditeurs d'Homère étaient aussi curieux d'apprendre que le roi des Phéaciens.

1, Pour ce qui est des lieux, le trait principal, c'est leur obscurité: la triste nuit qui y est répandue. Circé parle du lac Achéron qui reçoit la rivière des Lamentations, le Cocyte issu du terrible Styx et le fleuve enflammé, le Pyriphlégéthon dont les éruptions volcaniques avaient donné l'idée. Les peupliers et les saules stériles (ὠλεσίκαρποι), les blêmes asphodèles de la prairie où se réunissent les ombres concourent à l'impression générale.

Les âmes sont plongées dans un état de torpeur, d'engourdissement qui répond à la tristesse des lieux qu'elles habitent. Ce sont des souffles-images, sans corps, sans consistance sans la faculté de connaître et de parler. Pour reprendre passagèrement cette faculté, il faut qu'elles boivent du sang. Aussi Ulysse immole-t-il une victime dont il laisse couler le sang dans une fosse; c'est là qu'il se tient à l'entrée de la maison d'Hadès. Attirées par l'odeur du sang qui

peut leur rendre quelque chose de l'intensité de cette vie qu'elles ont perdue les ombres se rendent en foule près de la station du héros. Le défilé des héroïnes, le morceau final consacré à certain héros du temps jadis répond à une curiosité générale

2, Plus intéressante est la touchante entrevue d'Ulysse avec l'ombre de sa mère, ainsi que le beau récit de sa rencontre avec les âmes d'Agamemnon, d'Achille et d'Ajax. Tout cela est attachant; mais tout est-il du même jet ; et toutes les parties de cet ensemble s'accordent-elles entre elles ?

Eliminons d'abord l'~~intermède~~ l'interruption du récit d'Ulysse, sa conversation avec le roi et la reine des Phéaciens, quoique cet intermède puisse plaire au lecteur. Ce morceau fait partie des amplifications du séjour d'Ulysse à Schérie dont nous avons parlé précédemment.

Trois questions se posent:

<u>a</u> la conception de l'état où se trouvent les défunts est-elle partout la même ?

<u>b</u> l'idée qu'elles ont besoin de <u>se refaire</u> en buvant du sang afin de penser et de parler est-elle soutenue ?

10

c. La donnée d'Ulysse stationné près de la fosse est-elle maintenue jusqu'à la fin ?

a. On dirait que le châtiment de Tityos, dont le foie est dévoré par un aigle, ainsi que les peines des autres suppliciés, s'accordent mal avec l'idée des souffles-images, sans corps réel, sans consistance et que la conception de ces âmes inconscientes, exclut le sentiment de la douleur. Quand on voit tous les défunts condamnés à la même existence, terne et triste, sans lumière et sans joie, quand on voit la criminelle Ériphyle confondue avec les héroïnes du passé, on dirait que l'idée de justice vengeresse est absente de ces Enfers, et on s'étonne d'y rencontrer des supplices. Ces considérations ne manquent pas de justesse, mais elles ne suffisent pas pour contester l'unité d'origine ; Sans doute ces âmes n'ont qu'un simulacre d'existence, elles sont réduites à une

2 A

Νεκυία

espèce de néant ; mais dès que l'ima-
gination essaye de décrire le néant
elle le précise, elle le colore, elle l'altère
forcément, se trouvant aussi inca-
pable de le concevoir, qu'Ulysse l'est
saisir d' ~~de sai~~embrasser, ~~de saisir~~ l'ombre
de sa mère [Si on soutient que la
conception des châtiments est plus
récente que celle qui règne dans le
reste du livre XI, cela est possible ;
mais le poète a pu juxtaposer
les conceptions traditionnelles qu'il
avait reçues, sans être choqué de leur
désaccord. Virgile nous donne,
à côté des Enfers homériques, ceux
d'une religion plus éclairée, qui
sépare les bons des méchants, et il
y mêle des idées philosophiques
sur l'effet purifiant des châtiments.
Des idées que la réflexion critique
juge inconciliables, peuvent se loger

[Les ombres ne gardent-elles pas l'appétit du sang ? Anticlée vient la première, elle reste en face de son fils sans le reconnaître ; mais qu'est-ce qui l'attire plus que toutes les autres, si ce n'est l'instinct naturel, cette affection qui subsiste dans son cœur ?

dans le même cerveau et y faire bon ménage.

b. Il est vrai qu'Elpénor s'entretient avec Ulysse, sans avoir bu du sang ; mais il vient seulement de mourir, il n'a pas encore reçu de sépulture, il n'est pas encore logé parmi les morts, et on peut supposer qu'il lui reste une parcelle de l'énergie vitale. L'ombre d'Hercule n'a pas non plus goûté du sang pour reconnaître Ulysse et lui parler. On pourrait répondre que le fils de Zeus jouit d'un privilège si le morceau dans lequel il parait n'était pas suspect pour d'autres raisons. Quant aux compagnons d'arme d'Ulysse, tout dépend de la leçon du vers 390. Si l'on considère comme bonne celle qui fait boire du sang à l'ombre d'Agamemnon, leçon de la plupart des manuscrits,

adoptée par le dernier éditeur A. Ludwig (1889) il n'y a plus de difficultés, car il me semble que le poète n'avait pas besoin de dire expressément qu'Achille, Ajax et les autres en avaient fait autant qu'Agamemnon.

Si on admet, au contraire, que l'autre leçon, attestée par le scholiaste, est la leçon primitive (et cela ne laisse pas d'être plausible) la donnée du sang bu n'est pas conservée dans une des parties les plus importantes, les plus essentielles, de ce livre [: elle ne se trouve que dans les scènes qui précèdent l'intermède. D'un autre coté, on peut s'étonner de voir Tirésias boire du sang. Circé avait dit que, seul parmi les ombres, le grand devin conserve son intelligence. Et, en effet, il reconnaît immédiatement Ulysse ; il lui demande pourquoi il visite ces sombres lieux

2 D

Cependant il s'approche de la fosse et, après avoir goûté du sang, sans attendre d'autre explication, il dit au visiteur: "Tu es venu pour apprendre comment revenir dans ~~ton pays~~". On dirait que ~~l'ombre de~~ Tirésias a gardé ~~assez~~ d'intelligence pour reconnaître Ulysse, qu~~'il~~ cependant il n'avait pas vu de son vivant; mais qu'il a besoin de se refaire par le sang pour reprendre tout son don de divination. Dire que T. goûte du sang seulement parce qu'il en est aussi friand que les autres ombres, c'est donner une explication en l'air, sans se soucier du texte. On échapperait à la difficulté en écartant les vers 92-99; mais pourquoi auraient-ils été interpolés?

c. La donnée d'Ulysse stationné près de la fosse est évidemment oubliée ou, si l'on veut, tacitement abandonnée, à partir du vers 565, chose d'autant plus choquante que cette même donnée semble reprise au vers 628. Aussi les critiques d'Alexandrie et la plupart des critiques modernes considèrent-ils le morceau intermédiaire comme ajouté plus tard. En effet, il y a ici plus qu'une disparate excusable, nous nous trouvons en face d'une contradiction flagrante, palpable, toute matérielle. Les grammairiens anciens avaient raison ; et cependant le morceau en question est de toute beauté, remarquable par la conception, par l'exécution, par

3 B

la facture même des vers. Nous apprenons par là que le mérite poétique d'un morceau est un criterium insuffisant pour en déterminer l'origine. Si des morceaux d'une grande beauté ~~ont~~ ne viennent pas du premier poète, il ~~est possible~~ se peut que des morceaux relativement faibles ~~puissent~~ lui appartiennent en dépit de son génie.

On peut signaler d'autres disconvenances de détail. Aux vers 116 sqq. Ulysse apprend de Tirésias qu'il trouvera sa femme en butte aux poursuites des prétendants, et aux vers 179 sqq. il demande à l'ombre d'Anticlée si Pénélope reste encore près son fils, ou si elle a épousé un noble achéen.

Plus intéressantes sont les paroles d'Agamemnon au sujet de Pénélope

3c

Après avoir conseillé à Ulysse de se défier de sa femme 441-43; il se reprend et assure qu'Ulysse n'a rien à craindre parceque ~~Pelo~~ Pénélope ne ressemble pas à Clytemnestre 444-53. Mais dans les trois vers suivants il revient à son premier conseil, en déclarant qu'on ne peut plus se fier aux femmes. Les vers 444-453, conciliables avec les trois vers qui les précèdent, contredisent les trois vers qui les suivent. Nous nous trouvons évidemment en face de deux rédactions. Quelle est la plus ancienne? Le vers 453 répond à cette question: il y est dit que Clytemnestra tua Agamemnon, ce qui répond à la dernière phase de la légende, la version de Stésichore et des tragiques.



3b

Les vers 444-453 ont été interpolés, afin d'opposer, comme cela se fait aussi ailleurs dans le poème, la fidélité de Pénélope à la trahison de Clytemnestre. La première rédaction est d'une plus grande vérité psychologique. Dominé par sa propre expérience, Agamemnon ne croit plus à la vertu d'aucune femme.

II. Ulysse va dans le pays des morts, pour consulter l'ombre de Tirésias au sujet de son retour. Il indique lui-même ce motif
au vers 165 et au vers 479, dans l'entretiens avec
Anticlée et avec Achille. Tirésias l'avait deviné (v. 100). Circé dit encore plus explicitement, X 539 sqq., que Tirésias doit indiquer à Ulysse le chemin à suivre et "les mesures de la route". Or, qu'arrive-t-il?

Νεκυία

Tirésias avertit Ulysse de s'abstenir de toucher aux troupeaux d'Hélios dans l'île de Thrinacie, et il lui conseille d'appaiser la colère de Poseidon quand il sera revenu dans son pays. Ce dernier conseil se rapporte à des faits qui sont en dehors du cadre de l'épopée. Ce n'est pas une raison d'en suspecter l'origine. Le premier conseil est insuffisant. En effet, les aventures du livre XII. se distinguent des précédentes parce qu'Ulysse ne peut s'en tirer sans avoir reçu des directions préalables. Aussi les reçoit-il au commencement de ce livre de Circé elle-même. La magicienne lui dit comment il pourra échapper aux séductions des sirènes; que des deux passages étroits il doit éviter le plus dangereux, celui des

Planètes, et que dans l'autre, il doit s'approcher de Scylla plutôt que de Charybde. Elle répète ensuite, avec plus de détails, ce qui concerne les troupeaux d'Hélios. Après cela on ne voit plus pourquoi Ulysse consulte Tirésias, pourquoi il s'aventure dans la maison d'Hadès. Tout cet épisode n'est pas seulement faiblement rattaché au reste (on en pourrait dire autant du livre VI de l'Enéide); il y est rattaché aussi mal que possible. On dit que l'épisode était d'abord indépendant. Je le veux bien. Mais cette hypothèse n'explique nullement les difficultés de l'arrangement actuel. D'un coté, cet épisode est rattaché à celui de Circé; d'un autre coté, il est en contradiction avec le récit relatif à Circé, au point que ~~tout marcherait bien~~ pour

écarter toute disparate, il suffirait de retrancher le livre ~~XI~~, avec la fin de X, à partir du vers 487; et le commencement de XII, jusqu'au vers 89.

Faut-il songer à une double rédaction, l'une sans la Nekya, ~~l'autre avec elle~~ l'autre sans le retour d'Ulysse chez Circé et sans les aventures du livre XII, sauf celles de Thrinacie? Si on voulait conserver les autres aventures il faudrait prêter à Tirésias toutes les directions données actuellement par Circé. A vrai dire, aucune de ces hypothèses ne me satisfait.

Pour revenir aux Enfers en eux-mêmes, indépendemment du lien qui les rattache aux autres Erreurs, Hammer ~~veut~~ tient l'idée de raviver les ombres ~~par~~ le sang pour étrangère

4P

à la première rédaction. Il ne fait rentrer dans celle-ci que Tirésias, et les héros de Troie; il en exclut, non seulement le défilé des Femmes, que nous abandonnons volontiers, et qui cependant pouvait avoir beaucoup d'intérêt pour le poète et son public, mais aussi la scène touchante de la mère d'Ulysse.

Kirchhoff attribue les Enfers au plus ancien des deux Nostoi qu'il distingue, il le compte donc parmi les plus anciens éléments de l'Odyssée. Cependant il ne regarde comme primitif que l'évocation, Tirésias (en supprimant ce qui regarde Thrinacie) Anticlée les Femmes, les Héros de Troie. Je ne sais ce qu'il pense de la nécessité pour les ombres de boire du sang pour se souvenir et pour recouvrer la parole. Je ne vois pas non plus

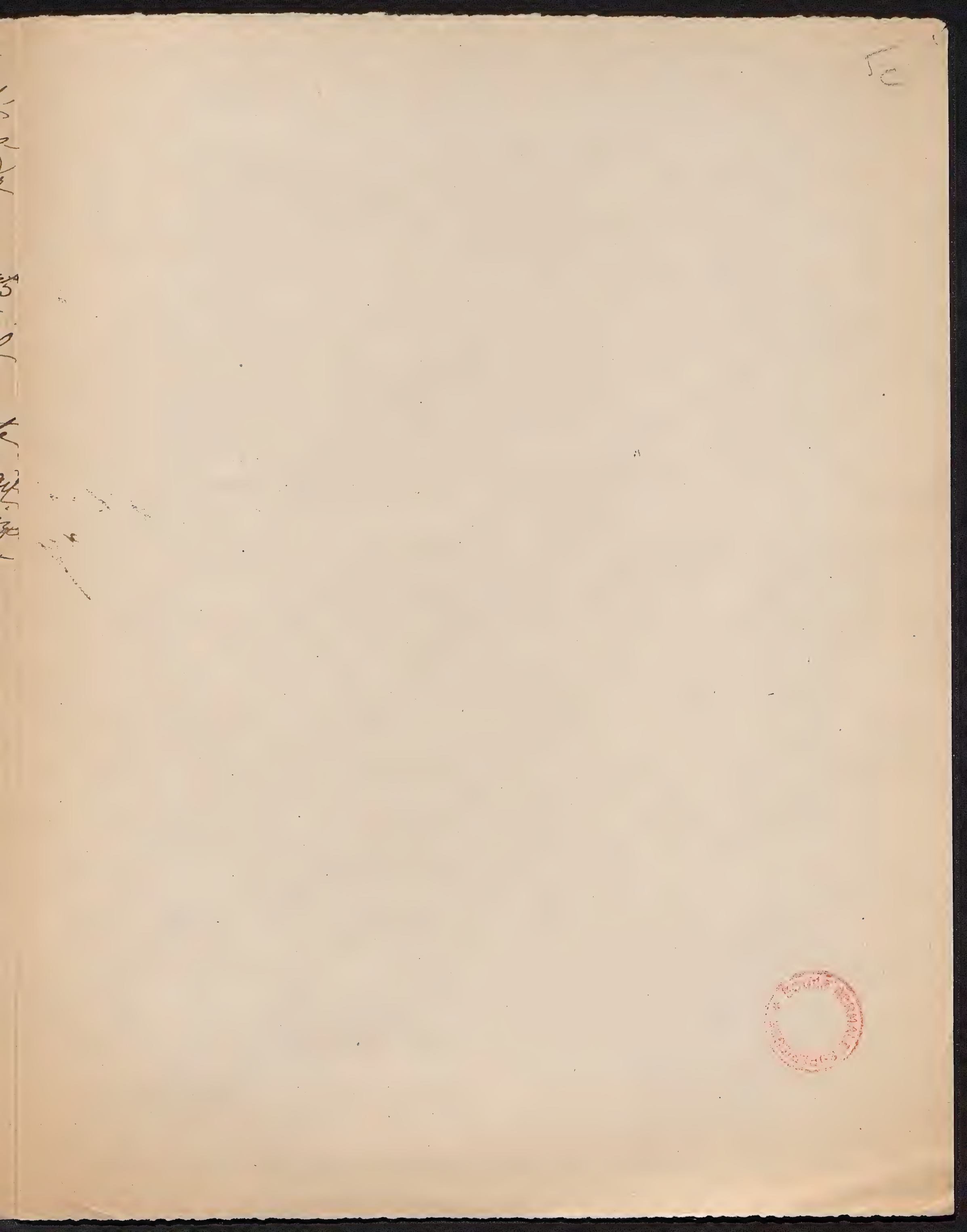
comment il explique les disparates de l'ordonnance actuelle. Il ne suffit pas d'ébaucher une rédaction primitive hypothétique, il faut encore expliquer comment on en est venu à la forme actuelle du poème.

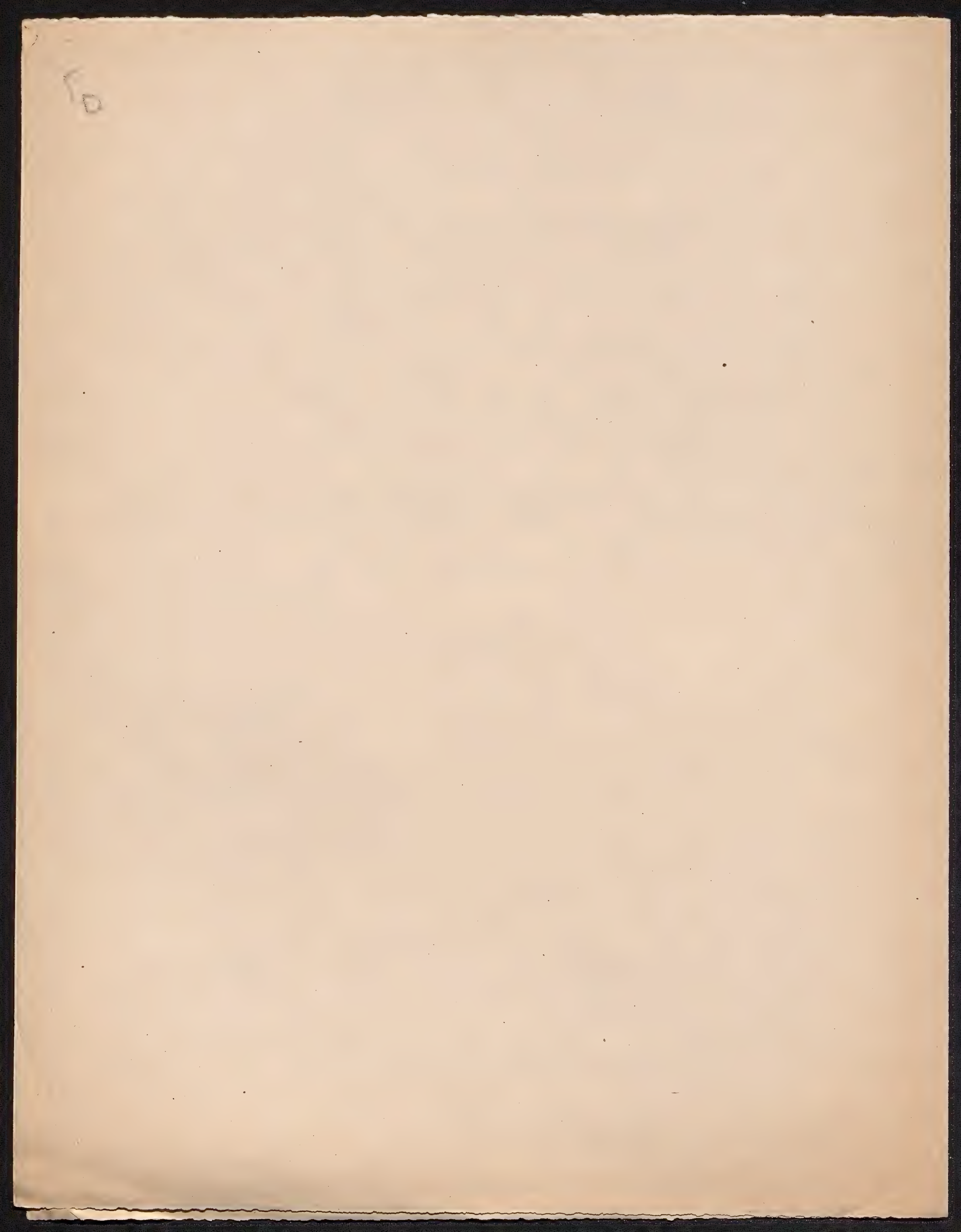
S'il est vrai que la scène des héros qui avaient combattu devant Troie appartient à la Νέκυια primitive. Il me semble difficile de maintenir la haute antiquité de cet épisode. Cette scène est inspirée. Cette scène doit être mise sur le même rang que les livres III et IV. Compléter le récit des aventures d'Ulysse par celui du retour des autres héros montrer ces derniers soit vivants soit morts, voilà ce que le poète s'est proposé dans tous ces morceaux: ils obéissent à une tendance cyclique. Mais dans III et IV, la mort d'Agamemnon est raconté d'après la version primitive; dans XI Clytemnestre y a déjà un rôle plus actif, elle est présente

5 A

Νέκυια

au meurtre, elle a sa victime à elle Cassandre. Laissons de côté les vers plus récents d'après lesquels elle tue son époux. De II et III ne figurent pas d'après nos critiques parmi les éléments les plus anciens de l'Odyssée. A plus forte raison faudrait-il en dire autant de XI. Si l'on voulait maintenir la haute antiquité de la Νεκυία, il faudrait en exclure tout ce qui suit l'intermède. On s'y résoudra difficilement.





6A

Nausicaa

À comparer avec l'épisode de Nausicaa, pour l'expression simple et naïve des sentiments, une aventure de Léon Roches, reçu comme Sidi Omar, ami d'Abd-el-Kader, sous la tente hospitalière de la veuve du Kaïd d'un douar du désert (« Trente-deux ans à travers l'Islam » I, p. 350 sq.).

La nuit arrivée, la ~~mère~~ veuve entre chez le bel étranger dont elle avait fait son garde : « Elle t'a vu, l'enfant, elle t'a entendu, « et elle m'a dit : « Mère, je veux être la femme de ce bel « étranger ou je veux mourir. »

Le lendemain matin quand Roches part, un groupe de femmes et de jeunes filles arabes, parmi lesquelles la fille de l'hôtesse, se trouve réuni sur une ~~dune~~ ~~pour voir~~ partir l'étranger. Une femme se détache du groupe et lui adresse, d'une voix vibrante et sur une sorte de rythme cadencé les paroles suivantes.

« Pourquoi pars-tu, bel étranger ? Pourquoi ne pas « rester sous nos tentes où tu avais trouvé tant d'échos heureux « de te revoir ? Préférais-tu les yeux bleus et la peau blanche « à tes soeurs aux yeux ~~noirs~~ noirs de la gazelle et à la « peau que dore le soleil ? »

6B

« Retourne plutôt vers nos douars la tête de ton coursier
« dont la croupe ~~est~~ reluit comme l'aile du corbeau.
« Reviens à la Rheima où tes pas ont apporté la bénédiction."

« Mais non, tu crains la Sahara et la guaila (ardeur
« du soleil). Pars donc, mais si Dieu te ramenait,
« car c'est lui qui dirige nos pas, garde-toi d'oublier
« la tente dont le guntas (sommet) orné des plumes
« de d'hêlim surpasse toutes les tentes. Elle abrite une
« gazelle qui, elle, ne t'oubliera pas. Pars, que Dieu
« te protège contre le mauvais œil de la vieille au
« regard envieux, contre le chant du corbeau qui
« vole à gauche et contre les djinns de ce monde
« et de l'autre. Pars avec la paix!"

Roche ne connut que plus tard, à [illegible], les Adieux de l'hôtesse arabe dans les Orientales de Victor Hugo.

(p. 357-8).

Feuillets non classés
non foliotés

4. Amphinomos, fils de Nisos.

16, 394 sqq. Il s'oppose au meurtre de Tél., à moins que l'oracle consulté ne l'approuve.

18, 118 sqq. Bon pour le mendiant, il reçoit de lui un avertissement salutaire. Attristé, il ne se sépare cependant point des autres.

18, 412. Il engage les autres à ne plus maltraiter le mendiant.

20, 244. Averti par un présage, il détourne les autres du meurtre de Télém.

Tué le 3e, par Télémaque, sans qu'il soit fait mention de sa bonté. Leiodès passe plus tard pour le seul qui désapprouve. — Disparate. Oubli.

5. Ktésippos, sans provocation, il lance le pied de vache. 20, 288 sqq. Tué par le bouvier 22, 285. — Personnage épisodique.

6. Agélaos, fils de Damastor; désapprouve Ktésippe.
Tué par Ulysse 293.
Rôle effacé.

7. Leiodès 21, 144, leur θυοσκόος, assis au dernier rang, désapprouve leur conduite. Essaye le premier l'arc, et le décourage. Il provoque l'indignation d'Antinoos. supplie vainement Ulysse, 310. Le dernier tué.

Ne paraît qu'en 21 et 22.

XXII.

8. Antinoos frappé le premier.

44. Eurymaque parlemente, rejette la faute sur l'ambition d'Antinoos, désireux de régner plutôt que d'épouser. Il tire ensuite son épée, et est frappé le 2e

89. Amphinomos, le 3e, s'élance au combat, tué par Télémaque.

241. Agélaos à la tête des prétendants qui survivent. Tué par Ulysse, 293.

285. Ktésippe tué par le bouvier, qui rappelle le pied de vache. — ~~293. A~~

294. Leiocritos tué par Tél.

310. Leiodès supplie Ulysse. Vainement.

330 sqq. Phémios épargné. ἀοιδός. 356. De même Médon [illegible]

Les prétendants de Pénélope

1. Antinoos, à leur tête. fils d'Eupeithès — Plus ambitieux qu'amoureux 22, 48 sqq.

Ulysse sauva autrefois son père de la mort. 16, 421 sqq. (Pénélope raconte.)

II, Assemblée. Télémaque a parlé et a touché tous. Ant. seul ose lui répondre : il déclare que les jeunes princes continueront de faire comme ils ont commencé.

II, 301. Il invite Tél. à manger et à boire avec eux, et le raille de ses grands projets.

IV, 660 sqq. Instruit du voyage de Tél., il commence à le prendre au sérieux ; et s'embarque avec 20 hommes pour le guetter au retour.

16, 371. De retour, il veut encore attenter à la vie de Tél. : seul moyen d'arriver à leurs fins.

17, 374 sqq. Le mendiant dans la salle, comme un dieu qui éprouve les sentiments des humains. A. gronde le porcher d'avoir amené un mendiant étranger. Il lance l'escabeau (θρῆνυς). 475 : Ἀλλ' εἴ που πτωχῶν γε θεοὶ καὶ Ἐρινύες εἰσίν, Ἀντίνοον πρὸ γάμοιο τέλος θανάτοιο κιχείη. — Les autres prét. lui en veulent.

18, 34 sqq. Il se promet un agr. divert. de la lutte des deux mendiants, et les excite l'un contre l'autre.

18, 248. Il trouve bon d'offrir à Pénél. les dons qu'elle demande.

21, 84 sqq. Tout en parlant modestement, il espère tendre l'arc. — 256. Après Eurymaque, il paraît inquiet. Lui n'essaye pas, remet au lendemain. — Le premier tué.

2. Eurymaque, fils de Polybe.

II, 177. parle en second, comme A., en répondant au devin Halitherses.

16, 434 sqq. Il raconte lui-même comment Ulysse le caressa jadis, le prit sur ses genoux, le fit boire et manger, quand il était enfant. Aussi il rassure Pénél., mais il n'en veut pas moins aux jours de Télém.

18, 244. Il fait sa cour à Pénélope.

18, 325. Mélantho est sa maîtresse (φιλότης) contre lui.

18, 349. Il raille le mendiant, et lance un escabeau.

Tué 2e, après avoir parlementé. Un autre Antinoos, aussi méchant, plus faible.

3. Leiocritos, fils d'Évenor

II, 241. parle en 3e, répond à Mentor. Il ne croit pas au voyage de Télém. Disparaît ensuite.

Tué 22, 294 par Télém.

Il semblait lui assigner un rôle plus brillant

Odyssée.

Suite et fin

Pénélope.

(Toute différente d'Andromaque, moins touchante peut-être ; mais supérieure.) Personnage que jusqu'ici nous avons laissé dans l'ombre.

Quand Ulysse partait, Pénélope était encore une jeune épouse. Elle donnait le sein à son premier né, son enfant unique (XI, 447 sqq.). Abandonnée à un long et triste ~~veuvage~~ veuvage, elle a gouverné sa maison, veillé sur l'enfance de son fils. Dix ans, puis dix ans encore : les princes, échappés aux dangers de la guerre et du retour, sont tous revenus. Ulysse toujours absent. Point de nouvelles. (Les jeunes princes d'Ithaque et des îles voisines... La beauté, la fidélité, la chasteté sont des attraits ; l'ambition s'y mêle ici. cf. XXII, 52 (Antinoüs ne désirait pas tant épouser Pénélope que de régner sur l'Ithaque))

Comment ne pas comprendre la douleur de Pénélope. Le jour, toute affligée qu'elle est, elle vaque à ses travaux, surveille les travaux des femmes de la maison. Le devoir rempli, la distrait aussi. Mais la nuit, seule et sans témoin dans la chambre nuptiale, elle se consume en regrets, elle pleure et gémit. Telle la fille de Pandare, Aédon, au retour du printemps, ~~dans les~~ assise dans le feuillage touffu d'un arbre, répand en cent modulations diverses sa voix mélodieuse (ἥ τε θαμὰ τρωπῶσα χέει πολυηχέα φωνήν), en pleurant son Itylus, cet enfant qu'elle tua par mégarde (19, 512 sqq.)

Vertu d'épouse, constance dans l'affection. Comparée avec Laodamie (d'après Euripide). Cet amour exalté, ardent, romanesque est-il ici à l'épreuve d'une passion [illegible] ? Nous voyons l'amante plutôt que l'épouse. L'affection de Pénélope frappe moins l'imagination, mais elle est plus forte, plus intime (d'une étoffe solide, durable). À l'isolement, la tristesse, les sollicitations, les dangers, rien ne peut la vaincre.

Linceul de Laërte, qui n'a pas, comme Anticlée, succombé à la douleur, mais qui vit tristement à la campagne où il s'est relégué lui-même. Ruse révélée par une servante infidèle. Pénélope profite du grand

Cette trame est comme un emblème de la conduite de Pénélope.

toute de sa poursuivante. Πάντας μέν ῥ' ἔλπει, καὶ ὑπίσχεται ἀνδρὶ ἑκάστῳ, ἀγγελίας προϊεῖσα· νόος δέ οἱ ἄλλα μενοινᾷ. (II, 91 = XIII, 380). Elle se montre parfois à leurs yeux, paraît dans la salle, appuyée sur 2 suivantes, dans tout l'éclat de sa beauté. C'est pour demander que Phémios ne chante pas des malheurs qui lui déchirent le cœur; c'est pour dire une parole sage à son fils; c'est pour gourmander les princes. Mais elle soutient ainsi leurs espérances à ~~toutes~~ tous, sans en donner de particulières à aucun. Et elle sait [illegible]. Elle use de coquetterie innocente. Elle est femme, elle a tout l'esprit, toute la finesse de son sexe, elle a l'esprit d'intrigue. Mais elle en use pour garder sa foi, pour se garder elle-même, à un époux qu'elle désespère de voir revenir, et qu'elle attend toujours!

Prolonger ce rôle

À cela se rattachent les histoires imaginées par Duris de Samos et d'autres. On ne sait rien de la comédie Pénélope de Théopompe.

Telle elle se montre encore à l'endroit où nous avons quitté le poème, ch. 18, v. 158 sqq. Elle est presque à bout de ruses et de stratagèmes. Télémaque n'est plus un enfant, et les prétendants en veulent à sa vie, l'obstination des prét. et la fidélité de Pénél. ruinent la maison, les propres parents de Pénélope lui conseillent de choisir un autre époux. Il faudra incliner à cette nécessité, il faut du moins faire semblant d'en venir là, sauf à l'éluder encore.

Il le montre par ses discours sensés, par le voyage qu'il entreprend et mène à bonne fin ; surtout sa [illegible] :

Pénél. est au milieu de ses femmes, une idée lui passe par l'esprit. « Je veux me montrer aux prét., quelque odieux qu'ils me soient, et dire à mon fils une parole qui lui profitera. » En parlant ainsi, elle sourit hors de propos (ἀχρεῖον ἐγέλασσεν). Hors de propos, pour ceux qui ne pénètrent pas ses intentions secrètes. Son sourire est plein de malice. Minerve se rend complice de l'innocente malice

stratagème

de Pénélope. Celle-ci refuse de se parfumer, de prendre soin de sa beauté. La Déesse lui envoie un doux sommeil. Pendant qu'elle dort, elle répand sur elle l'ambroisie, dont se parfume Vénus quand elle va se mêler à la danse des Grâces. La voilà plus belle, plus forte, plus blanche que jamais l'ivoire. Elle se réveille, et ses paroles attestent que rien n'est plus loin de sa pensée

Cf. Ah! dans mes malheurs, un doux sommeil m'a enveloppée. Puisse la chaste Diane m'accorder un trépas aussi doux, sur l'heure, afin que je ne consume plus mes jours à regretter un époux chéri, et toutes ces perfections qui faisaient de lui le premier des Grecs."

que le désir de plaire aux prétendants : Τῇ μὲν ἄρ' ἀσχαλάᾳ, v. 201 XVIII, 299.

Elle gourmande (second, commençant par) Télémaque de laisser insulter un pauvre étranger, l'hôte de la maison. L'un des prétendants lui témoigne son admiration. Elle se rend digne, elle qui ne s'occupe dans l'affliction. Mais Ulysse lui a surtout dit — en prudent

... Le jour funeste arrive 272–283. Elle tire des présents[+] de ses amoureux, au grand plaisir d'Ulysse. C'est la suite en voulait voir ; c'est pour cela que tantôt elle a été hors de propos. Quel artifice ! comment elle a su dissimuler le but de sa démarche ! C'est la digne compagne d'Ulysse. (Des critiques modernes ont regardé ce morceau comme interpolé ... tant il est choqués. Je le crois bien. Mais ils ne connaissent pas la Pénélope d'Homère.)

+ moins réparation du dommage qu'ils ont fait à sa maison.

| présent sous le masque d'un mendiant

[Kammer, p. 636, écarte v. 280–303, c.-à-d. les présents. — A tort. C'est à prendre ou [illegible] à laisser]

Elle reçoit le mendiant. (Le jour, Ulysse a refusé de voir, alléguant le voisinage des prétendants. En fait, il craint d'être reconnu.) Le soir. Il s'excuse par un compliment, tel qu'il convient à une matrone, à une reine. Réponse de Pénélope, 19, 124, réponse qui doit charmer l'oreille d'un époux. Puis elle lui raconte ses épreuves. Ulysse avait déjà refusé de dire qui il était, il prétend que cela renouvellerait sa douleur, il se laisse prier à raconter ce qu'il brûle de dire. Il est de Crète, frère d'Idoménée, il a reçu Ulysse lors du départ. Nouvelle variante de son roman. Ἴσκε ψεύδεα πολλὰ λέγων ἐτύμοισιν ὁμοῖα (v. 203.) [Son grand-père mat. Autolycus l'avait emporté sur tous les hommes dans l'art de tromper et de prêter serment, ib. 396.] [Dans les temps primitifs on avait de telles admirations naïvement. En sommes-nous guéris ? Il y a de l'Autolycus dans Ulysse. Mais il trompe dans l'intérêt de la justice — comme Pénélope]. Pénélope le met à l'épreuve. Quels vêtements portait Ulysse ? quels étaient ses compagnons ? Ulysse répond sans embarras à répondre. Les souvenirs sont aussi fidèles que ceux de Pénélope. Mais s'il veut gagner la conf. de Pénélope, il redoute cependant de se trahir. Il est toujours sur ses gardes. Après 20 ans, cela est difficile à lui. Cependant, au moment, prudence ! mais je ne sais s'il portait ... en partant de sa maison ; un hôte a pu lui en faire cadeau. Son ami. Elle le comblera de bienfaits. Cependant elle reste incrédule

| On lui a dit qu'il donnait des nouvelles d'Ulysse. Si souvent déçue, elle ne croit plus à rapport, et prédiction ; mais elle les écoute avidement, elle charme ainsi sa douleur.

Il savait, en disant des mensonges, les rendre semblables à la vérité.

[ὃς ἀνθρώπους ἐκέκαστο κλεπτοσύνῃ θ' ὅρκῳ τε.

Contraste avec Achille : ἐχθρὸς γάρ μοι κεῖνος ...

[Cependant je ne crois si le δαίδαλον, v. 227, si curieusement décrit, n'était pas un ouvrage d'orfèvrerie. Dans sa réponse, Pénélope insiste sur l'agrafe. Voyez que pense aussi O. Müller, Arch. 73, 2.]

à l'annonce du prochain retour d'Ulysse. Elle veut toutefois qu'on prenne soin de l'étranger, qu'on lui lave les pieds avant qu'il aille reposer. Ulysse refuse, si ce n'est par une femme âgée etc. [345 sq. Gradation des observations de Pénélope (353-60) à celle d'Euryclée (378-81). La reconnaissance est préparée habilement. Ulysse a beau se détourner de la flamme de l'âtre. Euryclée reconnaît la cicatrice. Que va-t-il arriver? Le poète pique notre curiosité, en faisant attendre le dénouement. Long récit de l'origine de la blessure. Nous revenons à la scène, au vers 467 ... « Ah, tu es Ulysse, mon cher enfant ; et moi qui n'ai pas reconnu mon maître, avant de l'avoir touché de mes mains ! »

La nourrice reconnaît l'enfant qu'elle a nourri. C'est une seconde mère. On peut tromper l'épouse, il ne peut tromper cette autre mère. Cf. l'instinct du chien Argus plus perspicace que la prévention des hommes.

Pénélope et l'étranger. Absorbée un peu dans une profonde rêverie. Elle cause de nouveau avec l'étranger. Un songe lui prédit le retour d'Ulysse : elle n'y croit pas. [Elle lui communique le projet de l'épreuve à imposer aux prétendants. Le mendiant l'approuve, assurant qu'Ulysse viendra, plutôt qu'aucun de ces jeunes hommes puisse tendre son arc. — Sans se faire reconnaître, il s'est concerté avec Pénélope.]

Ulysse a tout vu, tout observé, il s'est bien renseigné. Le traitement du pauvre mendiant, αἰδοῖος, est la pierre de touche des sentiments de tous, des bons, comme des méchants.

La journée décisive. Réveil d'Ulysse. Signes qui l'encouragent. Jupiter Tonnant. Vœu de la pauvre esclave. 20, 105. La malédiction de cette pauvre femme tombe sur la tête des prétendants aussi bien que leurs torts envers le roi.

Le jeu de l'arc. Le mariage tourne en funérailles, et cependant il y aura une union, celle des époux si longtemps séparés. — Pénélope monte dans l'appartement voûté, cf. le sanctuaire. Les larmes].

Euryclée. Son histoire I, 429. Fidèle esclave de Laërte et son épouse. Si Ulysse est petit-fils d'Autol., c'est aussi fils de Laërte. Contraste avec Agamemnon. Récit de l'ombre de ce héros au sujet de Cassandre. La fidélité d'Ulysse répond à celle de Pénélope. — Euryclée, gardienne des trésors et du vin qu'elle réserve à son maître absent ; confidente de Télémaque II, 337 sq.

[Cette belle scène est considérée par Hammer comme une interpolation excellente en elle-même, mais pas d'accord avec le reste de cette scène.]

Plus loin, Athéné inspire ce projet à Pénélope. Cela avait amené Hammer à tâcher de regarder cette partie comme interpolée.

[Bien faciles à comprendre à cette heure solennelle.

Odyssée
Fin

Lenteur et solennité du récit. Elle apporte l'arc et les fers de hache. Télémaque demande à concourir, afin de garder sa mère. 3 fois. La 4e f. Ulysse lui fait signe. Les prétendants essayent l'un après l'autre. Ceux qui avaient eu le plus d'espoir, Antinoüs et Eurymaque, les derniers. « Nous recommencerons demain. » Le mendiant demande à essayer : sa force a-t-elle été brisée par le malheur ? Indignation des prétendants. « Craignez-vous qu'il réussisse ? Je lui donnerai un vêtement neuf. » Télémaque dit que c'est à lui de disposer de l'arc, et il renvoie sa mère. Celle-ci monte et s'endort.

Ul. examine son arc, le tourne et le retourne. « Cherche-t-il à le regarder ainsi ? Veut-il le voler, ou faire un pareil ? — Ah ! puisse-t-il obtenir heureux destin, comme il est vrai qu'il pourra tendre cet arc ! »

Et tous les autres détails. XXI fin et XXII comm. Combat rapidement.

Aspect de la salle. Tant d'ennemis pris par un seul coup de filet : comparaison XXII, 384 sq.

Ulysse arrête la joie d'Euryclée. Sentiment religieux. Il apparaît comme roi justicier (XXII, 401 sqq. (Anciennes notes).

Pénélope avertie par Euryclée. Sa défiance. D'abord elle croit XXIII. que la vieille femme se moque d'elle ; puis qu'un dieu immola les prétendants. [Elle ne se rend pas même à l'argument de la cicatrice.] En face d'Ulysse. Bain. [Lumières et chants comme pour un mariage. Et en effet les voisins ne se trompent pas tout à fait. Les deux époux sont réunis.]

[Un instant elle s'abandonne à la joie, embrasse Euryclée ; puis, apprenant que c'est le triomphe de son fils, elle se demande si... cette partie est suspecte d'interpolation.

Mystère — chaste et saint. Quiconque en est choqué, n'est pas digne de lire Homère ou la Bible. Les vers 215 sqq. expliquent la longue incrédulité de Pénélope. Plus crédule, elle serait depuis longtemps tombée dans quelque piège, elle ne se fût pas conservée à son époux. Pour être calme, réfléchie, calculée, elle n'en aime pas moins Ulysse, son cœur en amour ardent, inaltérable. Magnifique jusqu'au vers 240 (en ôtant les vers interpolés)

Pénélope.

3 époques. 1. Les premières années depuis le départ d'Ulysse. Tendresse ou patient.

2. Les prétendants arrivent. Tergiversations et ruses.

3. Il faut prendre un parti : quitter la maison, ~~prendre~~ choisir un autre époux.

Enfin la reconnaissance.

Langue d'Homère A

1

La langue d'Homère offre un problème qui est encore obscur et qui le sera probablement toujours. A première vue on dirait un mélange de plusieurs dialectes, d'Ionien surtout et d'Éolien, mais l'Ionien dominant.

Ionien.

Quant à l'Ionien, nul doute possible, les anciens, du moins la plupart d'entre eux, regardaient déjà le dialecte Homérique comme le plus ancien Ionisme. La prédominance de la voyelle H là où non-seulement le dorien et l'éolien, mais l'attique même offre un A, comme dans (Ἥρη Ἀργείη etc.); la fréquence des formes non contractes et l'abondance de voyelles qui en résulte, du moins en apparence, comme dans ἄεθλον ἀάατον (Στυγὸς ὕδωρ Il. 14, 271) sont autant de caractères de l'Ionisme.

α pour ν, comme γένοιατο, ἀδοίατο

Éolien

D'un autre côté, les formes des pronoms (τύνη, ὔμμες, ἄμμες, les nomin. sing. αἰχμητά, ἱππότα, κυανοχαῖτα (jamais cependant dans les noms patronymiques) sont

1 B

des éolismes. Le digamma, dont la présence dans la langue Homérique ne saurait être contestée, ne se trouve que dans des textes éoliens ou Doriens.

Faut-il croire, en effet, à un mélange de plusieurs dialectes? Si on admet ce mélange, comment l'expliquer? Les Éoliens et les Ioniens d. la côte d'Asie auraient-ils dans certaines localités, particulièrement dans la ville frontière de Smyrne, échangé et mêlé leurs idiomes, comme leurs traditions? Ou bien quelques éolismes auraient-ils été légués à Homère par des aèdes éoliens, ses devanciers? Ces deux explications ont quelque chose de plausible. Cependant, il s'agit de savoir si certaines formes qui nous semblent aujourd'hui éoliennes n'étaient pas dans un âge plus reculé communes à toutes les tribus grecques. Quant au digamma,

1c

qu'on a appelé <u>littera æolica</u>, parceque les Éoliens le conservèrent dans les temps historiques, ~~on ne saurait douter~~ les Ioniens, ainsi que les Attiques, l'oublièrent complètement, mais ils l'avaient sans doute prononcé autrefois. jamais ils n'ont dit ἀνεργος, ~~ἀνοικος~~, ἄνοινος, ἀνέχων, ἀνηδής, ἀνεικής comme ils disaient ἄναλκις, ἀνόμοιος etc. mais toujours ἄεργος, ~~ἄοικος~~ ἄοινος, ἀέχων, ἀηδής, ἀεικής et plus tard par contraction ἄχων, ἀργός, αἰκής.

Ces faits, ainsi que quelques autres,[1] ne peuvent s'expliquer que par la perte d'une consonne initiale.

Il y a donc dans la langue Homérique un grand nombre ~~xxxx d'éolismes, mais~~ d'archaïsmes, sinon d'éolismes; je veux dire, d'archaïsmes apparents, c'est à dire de formes tombées plus tard en désuétude, mais encore vivantes du temps du poëte; et aussi, ~~peut-être~~ sans doute, d'archaïsmes réels, c'est à dire

---

1) Digamma ~~des~~ chez les Ioniens. ΟϜΑΥΤΟ dans une vieille inscr. (Röhl, no 403) de Naxos. ΟϜΑΤΙΗΣ. ΤΑΡΥϜΟΝΗΣ ϜΙΩ, noms propres sur des vases de Chalcis. (Ermann in Curtius <u>Studien</u>, V, 275. Tudeer, <u>de Dial. gr. dig.</u>, p. 7-12. Christ, <u>Prol.</u> p. 153) Herbert Weir Smyth „Dig. in posthom. Ionism" Amer. J. of Philol. 46, 1891, p. 211.

10

les formes dont les contemporains ne se servaient plus, mais ~~devenues~~ qui étaient restées chères à la tradition poétique. Les besoins mêmes du vers favorisaient ce mélange de formes appartenant à des âges différents. On lit dans Homère ~~πυλέων~~ * ~~à côté de πυλάων qui est de πυλάων avec la terminaison usuelle de~~

* πυλέων, forme de l'ionisme historique, ~~à côté de πυλάων~~

à côté de la forme plus ~~usuelle~~ fréquente πυλάων, de même Πηνέλεως (~~ionien~~ forme ionienne) à côté de Μενέλαος, forme éol. et dor. En général la langue ~~semble~~ obéit au poëte, se modifie à son gré, comme une cire molle. Des mots comme δυναμένοιο, ἀθάνατος, ἀπονέεσθαι Πριαμίδης allongent la première syllabe, forcément en quelque sorte, parceque trois brèves consécutives sont inadmissibles dans l'hexamètre (cf. Ītaliam, à côté d'Ĭtali). La conjonction ἕως échange quelquefois la quantité de ses deux voyelles et doit se prononcer εἷος. De même pour τεθνηότι τεθνεῶτι, sans compter une troisième forme

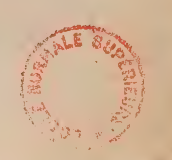
(Langue d'Homère) 2 A

τεθνηῶτι. Citons encore l'allongement de l'ι dans la pénultième de ἐσσίῃ, dans l'antépénult. de ὑπεροπλίῃσι etc. Mais les exemples abondent.

(Digamma)

Pour revenir au digamma, il est curieux que les Aristophane et les Aristarque ne se soient point aperçus de sa disparition. C'est le génie philologique de Bentley qui le découvrit (De digammo, 1713). On s'est longtemps moqué de la littera Britannica, et, en effet, les excentricités de Payne-Knight, qui s'en servait comme d'une espèce de panacée pour écarter tous les hiatus du texte homérique, prêtaient à la critique. Mais la science moderne a pleinement justifié les vues de Bentley. Le digamma n'appartient qu'à un certain nombre de mots, bien déterminés, qui l'ont conservé en Éolien et en Dorien, et qui offrent le même son ou un son analogue en latin et dans d'autres langues de la même souche. Tels sont les pronoms ἕο, οἷ, les substantifs ἔπος, ἔργον, ἄναξ, ἄστυ, etc. Le digamma

| ou verbes ἰδεῖν, εἰπεῖν,



2 3

existait après la consonne initiale dans δέος, δεινός, δεῖσαι &c.[1] Une fin de vers comme πονησάμενος τὰ ἃ ἔργα, un mot tel que ἄλλατος, ne saurait être attribués à un poète, qui certes ne manquait pas d'oreille.

L'analyse du vers:

ἢ Ἤ ἀπόειπ'· ἐπεὶ οὔ τοι ἔπι δέος. ὄφρ' εὖ εἴδω (Il. I. 515) où l'on trouve cinq hiatus et un allongement de brève, peut rendre compte des particularités de la prosodie homérique.

Il est très vrai que la plupart des ~~mots~~ employés généralement avec digamma ~~ne l'ont pas toujours dans nos textes.~~ se trouvent quelquefois en des endroits où le digamma fausserait le vers. Est-ce que ces vers ont été altérés par des rhapsodes ou des copistes? est-ce qu'ils appartiennent à des amplifications ou interpolations récentes? ~~postérieures~~ ou bien encore cette demi-consonne était-elle déjà en voie de disparition à l'époque où les deux poèmes furent composés? Toutes ces hypothèses

Ex: Il. 17, 279: Αἴας, ὃς περὶ μὲν εἶδος, περὶ δ' ἔργα τέτυκτο) τῶν ἄλλων Δαναῶν. = Od. XI, 550.

---

1) Le nom propre ΔFEINIAΣ s'est trouvé dans une inscription de Corinthe, écrite βουστροφηδόν. (Curtius, Stud. VIII, 465)

2c

sont admissibles. La dernière peut se justifier par l'analogie de tant d'autres formes parallèles, et particulièrement par σῦς et ὗς, συβώτης et ὑφορβός, et par la remarque que le dig. est plus ferme dans certains mots, moins ferme dans d'autres, qu'enfin plusieurs mots qui devaient l'avoir primitivement, n'en offrent aucune trace dans Homère.

Que le digamma ait été encore vivant à l'époque homérique, on ne saurait en douter à la vue de tant de vers qui deviennent faux et malsonnants sans cette consonne. Voici une preuve plus concluante encore. Dans Iliade XXIV Zeus enjoint à Iris de ~~pour~~ rassurer Priam en lui promettant la conduite d'Hermès. v. 153 –

τοῖον γάρ οἱ πομπὸν ὀπάσσομεν Ἀργειφόντην
ὅς ἄξει.

La brève initiale de ce second vers devrait être longue. Voici comment Iris s'acquitte de ce message en s'adressant à Priam v. 182.

τοῖος γάρ τοι πομπὸς ἅμ' ἕψεται Ἀργειφόντης
ὅς σ' ἄξει.

Il résulte de l'analogie d'une foule d'autres passages où des messages sont répétés dans les mêmes termes, autant que possible, qu'au pronom personnel de la ~~troisième~~ [deuxième] personne v. 183, devait correspondre, au v. (154) ~~184~~, le pronom de la troisième personne, et qu'il faut y écrire avec Bekker et Cobet: ὅς Fἄξει. Ici la disparition du digamma

2D

entraîna, comme la voyelle suivante était élidée, l'omission d'un mot et ce mot nécessaire ne pouvait se faire sentir aux auditeurs du poète que si le digamma était réellement prononcé.

[Quelquefois le digamma a persisté, en se changeant toutefois en Υ. Exemples : εὔαδε (att. ἕαδε), αὐίαχοι (criant à la fois), ἔχευεν, ἀλεύασθαι (att. ἔχεεν, ἀλέασθαι), εὔκηλος (p. ἐϝέκηλος, att. ἕκηλος), θεουδής (p. θεοδϝής), etc.]

Faut-il rétablir le digamma dans nos textes ? Bekker l'a osé dans sa seconde édition, et Christ a suivi cet exemple, avec un peu plus de mesure, dans son édition de l'*Iliade*. On peut objecter qu'aucun texte antique n'a jamais présenté cette lettre, et qu'il est impossible d'introduire une orthographe uniforme ~~pour tous~~ ~~ou les variation~~ ~~dont nous devons de pa~~ à moins de se permettre des changements plus ou moins violents. Nauck a suivi une méthode plus ingénieuse : il n'imprime jamais le digamma mais il le laisse deviner. Quand nos textes portent : ὅττι κεν εἴπῃς il n'écrit pas ὅττι κε Ϝείπῃς, il se ~~borne~~ contente de supprimer le N mobile. On peut dire que dans son édition le digamma brille par son absence. [Les anciens en avaient fait de même dans un seul cas ils écrivaient : ἐπεὶ οὔ ἑθεν ἐστὶ χερείων (Il. I. 114) et n'effaçaient jamais l'hiatus apparent avant le pronom personnel de la troisième personne. Là le digamma, ou le souvenir du digamma, persista plus longtemps que dans les autres mots.

ὅ, ττι κε εἴπῃς
ἰθὺς κίε οἴκου
θάμβησε ἰδών

Langue d'Homère

Futur passif

Quant aux formes des verbes, un seul temps n'est pas encore dans Homère. C'est le futur passif dérivé de l'aoriste passif. ~~La seule~~ L'unique exception, μιγήσεσθαι (Il. X. 305), est suspecte. Homère a le futur moyen et le futur redoublé (κεκλήσομαι), qui prendra plus tard le sens d'un futur passé. Pour ce qui est du rôle que les parties du discours jouent dans la proposition, nous nous bornerons à deux ou trois observations.

Article

On sait que l'article, dans toutes les langues qui le possèdent, n'est autre chose qu'un démonstratif émoussé : il est intéressant de voir en grec cette modification se produire historiquement (en qq. sorte sous nos yeux). Le démonstratif latin n'est devenu article que dans les langues romanes. Dans la vieille Grèce ce pas a été fait entre l'époque Homérique et celle des prosateurs. Déjà dans Homère le démonstratif est quelquefois employé dans un sens voisin de l'article, peut-être même l'article proprement dit s'y montre-t-il sporadiquement. Mais ce ne sont là ~~des pre~~ que des cas exceptionnels.

3B

(Prépositions - adverbes)

Les prépositions ne sont au fond que des adverbes, qui ont fini par n'être employés qu'avec un complément, ou comme premier élément de verbes composés. Dans Homère ils ont conservé souvent force adverbiale :

Od. XI, 2 νῆα μὲν ἂρ πάμπρωτον ἐρύσσαμεν εἰς ἅλα δῖαν,
ἐν δ' ἱστὸν τιθέμεσθα καὶ ἱστία νηῒ μελαίνῃ,
ἐν δὲ τὰ μῆλα λαβόντες ἐβήσαμεν, ἂν δὲ καὶ αὐτοὶ
βαίνομεν ἀχνύμενοι,

v. 20 ἐκ δὲ τὰ μῆλα / εἱλόμεθα.

28 ἐπὶ δ' ἄλφιτα λευκὰ πάλυνον

Les grammairiens disent qu'il y a tmèse, et qu'il faut lier ἐντιθέμεσθα, ἐνεβήσαμεν etc. C'est rendre compte d'Homère en se plaçant au point de vue d'un âge postérieur et renverser le véritable état des choses. Homère dit : "et dedans nous placions le mât" "et dedans nous transportions les brebis" "et dessus nous montions nous-mêmes" "et dehors nous tirons les brebis" - "et dessus je répandis de la farine". Dans le premier des vers cités il y a encore un datif que l'on pourrait considérer

comme complément de la préposition. Ce serait une erreur : il y a épexégèse : « et dedans nous plaçons le mât et les voiles, dans le vaisseau noir. » Cette phrase est parallèle à ~~beaucoup d'autres~~ celles où le démonstratif serait pris à tort pour un article.

v. Od. XI. 180. ὣς ἐφάμην, ἡ δ' αὐτίκ' ἀμείβετο πότνια μήτηρ « ainsi dis-je ; elle me répondit aussitôt, ma mère vénérable. » Les mots σὺν δ' Εὖρός τε Νότος τ' ἔπεσεν (Ody. V. 295) sont très exactement rendus en latin par Virgile : Una Eurusque Notusque). L'adverbe una répond à σύν, qu'il faut bien se garder de lier au verbe ἔπεσεν. /ment

Le démonstratif est encore souvent employé pour le relatif : Il. I. 125 (Démonstratif p. relatif)

ἀλλὰ τὰ μὲν πολίων ἐξεπράθομεν, τὰ δέδασται, au fond il n'y a pas ici de pronom relatif mais deux démonstratifs qui se répondent, comme lorsque nous disons : « tel maître, tel valet. » C'est le procédé primitif des langues.

Cependant les conjonctions sont déjà employées (Syntaxe avancée)

3D

par Homère avec cette ~~délicatesse~~ justesse qui permettait aux grecs de distinguer les nuances les plus délicates. Sa syntaxe est très-développée. La pensée prend une allure aisée, et on trouve déjà des périodes poëtiques belles et nombreuses. ex: Od. VI. 149-157 - Dans Il. XII, 322 jusqu'à 328, on a un développement oratoire, un véritable enthymème présenté presque dans les formes de l'éloquence ~~proprement dite~~ savante. Aussi Théopompe en a-t-il suivi la structure point pour point quand il transporta la même pensée dans sa prose.

Texte d'Homère 1 A

Travaux anciens et modernes

Nous avons déjà dit que le texte d'Homère ne s'établit pas comme celui des autres auteurs. Généralement on tâche de remonter de copie en copie ~~jusqu'à~~ et d'arriver à une leçon aussi voisine que possible du ms. de l'auteur. Wolf le premier comprit que pour les poèmes Homériques nous ne pouvions avoir l'ambition de remonter plus haut qu'au meilleur texte de l'âge alexandrin.

Déjà avant cette époque le ~~constitution de~~ texte et l'interprétation des vers d'Homère avaient été discutés dans les conversations et dans les écrits à Athènes et ailleurs. Platon et plus souvent encore, Aristote en témoignent.† Laissons de côté ces essais encore peu méthodiques, pour arriver aux savants qui établirent d'abord par principes le texte et l'explication d'Homère.

Voici les noms principaux :

Zénodote vers la fin du 3e siècle.

Aristophane de Byzance vers 200.

Aristarque, et Callistrate, le disciple d'Aristophane, ainsi que Cratès de Pergame vers le milieu du 2e siècle.

La méthode d'Aristarque a été étudiée par Wolf

† Ex. Arist. fr 171 (dans les Ἀπορήματα Ὁμηρικά) Calypso, Circé, Ino θεὸς αὐδήεσσα. Aristote corr. οὐδήεσσα, vivant sur la terre. Corr. qui n'a pas fait fortune.
Aristote réfute qqf. les attaques acerbes de l'irrévérencieux Zoïle Ὁμηρομάστιξ.



1B

[dans la 2e partie de ses *Prolégomènes*, ~~Cepdt~~ moins brillante mais plus solide que la 1re.]

d'abord, ensuite par Karl Lehrs *de Aristarchi studiis Homericis* 1833 - 2e édition 1865. 3e édition après la mort de l'auteur. ~~Ar~~

Aristarque s'occupa à la fois des mots et des choses, de la langue d'Homère ainsi que des coutumes et des croyances du monde homérique. Pour ce qui est de la langue, il fit pour le vieux poète ce que nous nous efforçons de faire aujourd'hui pour les auteurs français du moyen-âge. Dans les textes du dernier siècle, la langue du XIIIe s. est encore quelque chose d'informe : elle n'a ni règle ni loi, les vers ne marchent pas, les non-sens abondent. Pour ne citer qu'un exemple, personne ne se doutait alors de la distinction entre le cas-sujet et le cas-régime : il fallait, pour mettre de l'ordre dans ce ~~chaos~~ chaos interroger, non au hasard mais avec méthode, les manuscrits, comparer chaque auteur avec lui-même

1c

et avec ses contemporains, arriver ainsi à corriger les endroits gâtés au moyen des endroits bien conservés, établir enfin la grammaire du vieux français. Aristarque rendit le même service à Homère : il fit cesser la confusion qu'on voyait encore dans les textes d. Zénodote, des formes du duel et du pluriel, en général, et en particulier dans les pronoms. Il démontra, ce qui est devenu élémentaire, que νῶϊ et σφῶϊ étaient les nominatifs ou accusatifs du duel ; νῶϊν et σφῶϊν, les génitifs ou datifs du duel ; que σφῶϊ appartient à la deuxième personne, σφωέ à la troisième [1]. Voilà quelques exemples des rectifications qu'Aristarque établit sur le grand principe d. l'analogie, principe qui était pour lui le fondement d. la théorie des déclinaisons, des conjugaisons, d. la dérivation. Ce principe était appliqué par lui à toute la langue grecque et à tous les auteurs

analogie

1) Apollon. de Rhodes emploie encore souvent σφωίτερος ("de vous deux") pour ἑός. Ar. III, 625. Médée pense à ses parents, σφωιτέρους δὲ τοκῆας,

1 D

mais Homère était le point de départ et le centre de ses études grammaticales. Les grammairiens grecs n'avaient point pour terme de comparaison de langue étrangère ou de langue morte : l'idiome vieilli d'Homère ~~le rend~~ leur en tint lieu jusqu'à un certain point ~~pendant quelque temps~~.

On sait que Cratès de Pergame[1] rival et contradicteur d'Aristarque était partisan de l'anomalie : les deux principes s'opposés~~ant~~ sont vrais dans une certaine mesure : Aristarque avait certainement raison contre Cratès, mais il lui est arrivé d'avoir trop raison et de tomber dans l'erreur par l'exagération de son principe.

Aristarque étudia aussi la signification des mots homériques : non-seulement des mots tombés en désuétude, rares et obscurs, mais encore des mots usuels dont le sens avait changé. En voici quelques exemples

Πόνος et πονεῖν désignent la peine qu'on se donne, jamais celle qu'on souffre. ~~[illegible]~~

[1] Curt Wachsmuth, De Cratete Mallota, Leipz. 1860
Ad. Roemer, Über die Homerrecension des Zenodot, 1886

Φόβος, φοβεῖσθαι. la fuite, jamais la crainte
Θύειν, non immoler, mais brûler d. l'encens, ou
jeter les ἀπάργματα dans le feu
Φράζω, non dire, mais indiquer.
Σῶμα, toujours cadavre (δέμας, corps vivant)
Τλήμων, comme πολύτλας, endurant, jamais malheureux.
Γράφειν non écrire, mais graver, faire une incision.
C'est ainsi qu'un professeur expliquera à un
élève que, dans Joinville, "l'ost n'eut pas de
viandes", veut dire: "l'armée n'eut pas de vivres."

La même méthode fut appliquée par Aristarque
aux mœurs des temps homériques, à la géographie
aux traditions, aux croyances : ainsi il avait   Coutumes
observé que les guerriers d. l'Iliade n'ont que
deux chevaux à leurs chars et ne se servent pas
d. quadriges. Aussi pensait-il qu'un vers, dans
lequel Hector nomme ses quatre coursiers (VIII. 185),
devait être interpolé.

Eschyle et beaucoup d'autres poètes disent   Géographie
Ἀπία pour désigner le Péloponnèse: c'est ainsi
que l'on entendait ἀπίη γαῖα dans plusieurs



[(Od. XVI, 18)

passages d'Homère. Mais comme il y a d'autres passages [où cette locution ne s'applique évidemment point au Péloponnèse, Aristarque en conclut que ἀπίη était partout adjectif, et avait le sens de lointain. Aussi peut-on dire qu'il comprenait Homère mieux qu'Eschyle et Pindare.

[Géographie.

[Il démontra qu'Homère, exact pour les pays qu'il connaît, ne confond pas encore, comme les poëtes postérieurs, les Phrygiens avec les Troyens, ni les Cariens avec les Lyciens. En revanche il comprit qu'Homère ne connaît bien ni le Pont-Euxin, ni l'Égypte, ni la Libye, encore moins la Mer rouge, l'Ethiopie ou l'Océan. C'est ainsi qu'il réfuta les enthousiastes qui prêtaient à Homère toutes les sciences. Aristarque disait très bien qu'Ulysse erre quelque part au loin en des lieux indéterminés, [~~et dans lieu fixe~~ en dehors du monde πόρρω ποῦ ἐν ἐκτετοπισμένοις τόποις ἀορίστοις (Schol. Ody. V. 55. passim). Déjà avait Aristarque

[dans un monde

Eratosthène appartenait à cette minorité sensée qui avouait qu'Homère, tout en étant grand poète, n'était ni grand historien ni grand géographe. Eratosthène disait spirituellement « on trouvera l'itinéraire d'Ulysse quand on aura trouvé le cordonnier qui fabriqua l'outre des vents. » (Strabon p. 24). « La plupart des grecs ne purent se résigner à penser avec Eratosthène que le poète se propose de charmer ψυχαγωγεῖν, non d'instruire διδάσκειν. Cratès prêtait à Homère la science cosmographique de l'époque des Ptolémées : il était savamment. Strabon ne s'affranchit pas tout à fait de ce pieux préjugé.

(Mythes)

[Aristarque distingua nettement entre les traditions et les mythes connus d'Homère et ceux qui furent répandus par les poètes postérieurs. Quand ~~toutes~~ beaucoup d'épopées cycliques passaient pour Homériques, on ne pouvait encore songer à ces distinctions, et plus tard même, on ne la fit pas assez nettement. Aujourd'hui on sait très-bien que l'Iliade ignore le jugement de Pâris et le sacrifice d'Iphigénie, qu'elle ne sait rien de la haine d'Atrée et de Thyeste et des crimes

2 D

de la maison des Pélopides; qu'Ajax ~~chez lui~~ et Achille ne sont pas encore invulnérables, sauf en un seul point de leur corps, qu'Achille n'est pas élevé par Chiron, ni caché parmi les jeunes filles de Scyros. C'est Aristarque qui établit ces points

De même pour l'histoire des dieux. Aphrodite n'est pas sortie de la mer, elle est fille de Zeus et de Dioné; Héphaestos est fils de Zeus aussi bien que de Héra et non de cette dernière seule.

C'est d'après ces principes qu'Aristarque expliquait Homère, qu'il préférait telle leçon à telle autre, (c-à-d. quand il écarte ce qui s'éloigne de la langue d'Homère, ce qui s'éloigne de sa géographie, de ses mythes, des usages de son monde héroïque.) que quelquefois aussi il corrigeait le texte ou le déclarait interpolé et c'est là la partie la plus nouvelle et la plus solide de sa critique. Il faut dire cependant qu'Aristarque condamnait quelquefois des vers pour d'autres motifs, déjà invoqués par Zénodote, et plus contestables. Il n'admettait point (, cités plus haut,) d'incohérence ni de contradiction dans le récit. C'est pourquoi il marqua de son obel plusieurs vers de la scène des adieux d'Hector à Andromaque

3 ~~4~~

et beaucoup d'autres passages.
Zénodote ~~écarta~~ avait écarté 4) tout ce qui était contraire aux bienséances, entendez celles de l'époque du critique. Il avait trouvé mauvais qu'Aphrodite, sous la figure d'une vieille femme, avançât un siège pour Hélène (Il. III. 424), qu'Athéné eût besoin d. chercher Pandare (IV. 88) (Pensez donc, une déesse! Aristarque, plus sensé, n'évita pas tout à fait cet écueil: il obélisait deux vers du VI livre de l'Odyssée (244-5) où Nausicaa dit à ses compagnes « ah! si j'avais un époux pareil à cet étranger! ». et aussi six vers du VIIe l. (311-16) dans lesquels Alcinoüs souhaite Ulysse pour gendre; Ulysse, un inconnu! ces scrupules nous font sourire aujourd'hui.
~~Mais~~ En général Aristarque laissa dans le texte les vers condamnés par lui. Cependant 4 vers du IXe livre l'avaient choqué au point qu'il les élimina: ils ne figurent

Αἲ γὰρ ἐμοὶ τοιόσδε πόσις κεκλημένος εἴη



3 B

dans aucun de nos manuscrits, (et nous ne les connaîtrions pas) si Plutarque ne nous les avait conservés (de audi. poetis p. 26. f.) Ce sont les vers 458-61 d. nos éditions. Phénix, le gouverneur d'Achille y raconte, que, maudit par son père, pour avoir obéi à sa mère, il avait un instant songé à tuer le vieillard. Des considérations pédagogiques firent exclure ces vers des éditions expurgées.

Tout en reconnaissant (d'ailleurs) la justesse du principe d'Aristarque, l'analogie, et l'excellence de sa méthode, on doit reconnaître qu'il exagéra sa méthode et qu'il commit des erreurs. Il est sage de ne pas rejeter légèrement les décisions d'un homme si sensé et si instruit, mais l'admiration exclusive est une espèce de superstition que l'on doit bannir de la science.

Aristarque alla trop loin, ce semble, en assurant que le possessif ὅς et (tout ses réfléx) ne ~~s'applique jamais~~ qu'à la 3e personne (du singulier). La confusion des personnes (et du nombre) est un fait ~~tout~~ attesté (par de trop) nombreux passages, et confirmé par l'usage de trop d'autres langues, pour être mis en doute. (Cf. K. Brugmann, Ein Problem der Hom.-Textkritik u. d. vgl. Sprachwiss. Leipzig, 1876.) On donc ~~et~~ revenu auj. à des leçons condamnées et modifiées par Aristarque (υἱοῦ (ton) ἑοῖο, non (vétillant) ἑμοῖο) ; ἔτι (non φίλη) ἐνὶ πατρίδι γαίῃ, Il. III, 244, etc. (dans leur patrie : il s'agit de Castor et Pollux)

3) pour le pronom

Il. I, 393 περίσχεο ~~παιδὸς~~ παιδὸς ἑοῖο, protège ton fils. (Achi. parle à Thétis)

Aristarque fit une édition du texte d'Homère, qu'il soumit plus tard à une révision.

Les deux éditions étaient accompagnées d'un grand nombre de signes critiques, parmi lesquels l'obel est le plus connu. Elles ne contenaient aucun commentaire.

Cependant il publia plusieurs mémoires, ὑπομνήματα, relatifs à Homère.

Les leçons des deux éditions et les indications renfermées dans les mémoires furent, du temps d'Auguste, recueillies avec le plus grand soin par Didymos ὁ χαλκέντερος, le prince des scholiastes.

A la même époque Aristonikos releva et expliqua tous les signes critiques dont Arist. avait acc. son texte.

Les scholies de Venise nous donnent pour l'Iliade des extraits tout à fait dignes de foi des ouvrages de Didyme et d'Aristonikos. Le man. de Venise (A) présente même en marge du texte, assez fidèlement, les signes critiques.

A côté de ces deux éléments, il y en a deux autres qui se distinguent facilement dans ce recueil de scholies.

Les remarques d'Hérodien (sous Marc-Aurèle) sur l'accentuation, tirées de son Ἰλιακὴ προσῳδία.

30

Les remarques de Nicanor (sous Hadrien) sur la ponctuation : περὶ Ὁμηρικῆς στιγμῆς.

Ed. des scholies de l'Iliade.

Schol. de Venise. ~~Villoison~~ D'Anse de Villoison. Ven. 1788. Avec les autres schol. Bekker, Berlin 1825

Dindorf, schol. Ven. d'après la collation de Cobet et Munro, en deux vol.; les autres schol. dans vol. III et IV. Londres 1875 etc.

On a commencé à classer les autres scholies, moins importantes, sans être inutiles.

Les scholies de l'Odyssée sont moins savantes, moins développées : après les 5 premiers livres, elles deviennent de plus en plus maigres.

Ed. Buttmann, Berlin 1821
Dindorf, Londres, 1855 (en 2 vol.)

Ajoutez : Ἀπολλωνίου Σοφιστοῦ λεξικόν (Apion, Aristarque, Héliodore etc. cités) - Villoison, Paris 1773 - Tollius, Leyde, 1788. Bekker, Berlin, 1833

Texte d'Homère.

Travaux

Le commentaire d'Eustathe, éd. princ. Rome, 1542-50. par Stallbaum, Leipzig, 1825-30.

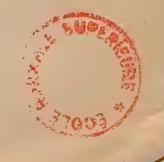
Manuscrits

Pour l'Iliade, Ven. A du Xe s. prime les autres. Ensuite deux Laurent. (C et D) du XIe et XIIe.

Pour l'Odyssée, deux mss. de Venise, M et N chez LaRoche, passent pour les meilleurs.

Les vieux papyrus, celui d'Éléphantine, qui est exposé au Louvre, et d'autres, ne sont pas très instructifs.

De même les fragments d'un palimpseste syriaque, plusieurs milliers de vers de l'Iliade, éd. Cureton, Londres 1851.



4B

L'autorité des scholies, bien interrogée, l'emporte sur celle de tous les manuscrits.

C'est là ce qu'a compris Wolf, dont les éditions (1794, 1804, 1806) ont inauguré une nouvelle ère pour la critique du texte.

D'après les mêmes principes :

Spitzner, *Iliade* 1832-36.

Bekker[1], Berlin 1843

La Roche, *Od.* 1867-68, *Iliade*, 1873, offre la plus exacte exploration des mss. les plus importants.

(Pierron, sans appareil critique, suit les mêmes principes.)

Ludwich, *Od.* 1890

Éditions qui tentent d'aller au-delà des critiques alexandrins, même au delà de Pisistrate.

La Ϝιλιάς de Payne-Knight (Lond. 1820) n'est qu'une curiosité littéraire.

Bekker², Bonn 1858, rétablit le Digamma et corrige parfois pour l'introduire.

A. Nauck (chez Weidmann), _Odyssée_ 1874, _Il._ 1877, avec le Digamma invisible, mais présent.

Christ, _Il._ 1884, avec le Digamma, plus sage que Bekker.

4D

I] [1 A

Style homérique

Il en est du récit d'Homère comme de son vers : ~~il~~ Homère a fourni le modèle de la narration comme du mètre épique : les choses ont l'air de se raconter elles-mêmes, sans que l'auteur y intervienne ; elles se déroulent sans précipitation, avec un calme, une sérénité qui nous font du bien, parce qu'ils sont tout l'opposé de notre hâte enfiévrée. Cependant, malgré cette abondance de détails, le développement n'est pas surabondant. L'écueil des poésies qui n'ont encore été réglées par aucune poétique, la prolixité, est très-rare chez Homère. ~~On sait qu'elle~~ C'est la prolixité qui rend si difficiles à lire les poèmes du moyen-âge. Les épopées de l'Inde sont touffues et exubérantes, comme la végétation des climats tropiques. Homère sait garder une juste mesure ; il sait même, quand la nature du sujet le demande, raconter avec une concision éloignée de toute sécheresse.

Homère voit les choses et les faits vrais, ~~il les voit avec relief~~ : il les voit nettement, comme en pleine lumière : elles se dessinent chez lui avec relief. | Tout est beau à ses yeux, tout l'intéresse, le charme : on dirait que ses

| En répétant cet éloge, on n'en dit pas assez.

impressions sont encore fraîches, non émoussées par l'habitude : Il arrive à chacun de nous, à certaines ~~jours~~ heures où nous sortons de notre indifférence, d'ouvrir ses sens et son esprit ~~au spectacle~~ à la vive impression du spectacle journalier ; pour Homère, ce spectacle est toujours nouveau. Ménandre est l'interprète d. la nation nourrie d'Homère en disant : τοῦτον εὐτυχέστατον λέγω | ὅστις, θεωρήσας ἀλύπως (sans connaître la souffrance), Παρμένων, | τὰ σεμνὰ ταῦτ', ἀπῆλθεν ὅθεν ἦλθεν ταχύ, | τὸν ἥλιον τὸν κοινόν, ἄστρ', ὕδωρ, νέφη, | πῦρ...

On voit dans Homère les guerriers, leur armement, leur manière d. combattre, les blessures avec leurs suites ; les mouvements divers, les chutes qu'elles entraînent. on voit les navires, le mât, la voile, les rameurs, le débarquement, l'arrivée : on voit comment les repas sont préparés et pris : on voit les demeures des bergers, les palais des princes ; on voit le potier tourner la roue, le charpentier scier le bois ; enfin tous les métiers de l'époque et leurs procédés On voit surtout les spectacles de la nature, la solitude des bois, les torrents d. la montagne, les ~~vastes~~ lointaines perspectives des mers du Midi : les grandes choses

1c

comme les petites : rien n'est trop familier pour Homère, rien ne lui semble banal, ni dans la nature, ni dans les occupations des hommes. S'il compare un guerrier avec un lion, il ne croit rien ôter à sa dignité en lui prêtant une autre fois la ténacité d'un âne, que les coups qui pleuvent sur lui ne peuvent faire sortir d'un champ où il se délecte (Ajax, XI 558)

| l'obstination d'une mouche (Ménélas, XVII 570)

On trouve un exemple frappant de la méthode Homérique dans la description de Pandare bandant son arc et tirant la flèche fatale qui rallumera la guerre (Il. IV, 105 sv.) ou bien d'Ulysse préparant son arc et ses flèches | (Ody. XXI à la fin)

Cité par Lessing.

| en attendant de jeter ~~et jetant~~ ses grenailles

Aristote (Rhet. III. 11) remarque qu'Homère l'emporte sur les autres poètes épiques, parceque dans ses vers il montre toutes choses, même les choses inanimées en mouvement, en action, vivantes κινούμενα, ἐνεργοῦντα, ζῶντα. Voici ~~un~~ deux (ou trois) des exemples dont il se sert : ~~...~~ αὖτις ἔπειτα

3) (πέδονδε κυλίνδετο λᾶας ἀναιδής (Ody. XI. 598) impitoyable.

2) Πολλὰ δὲ (sc. δοῦρα) καὶ μεσσηγύ, πάρος χρόα λευκὸν ἐπαυρεῖν, ἐν γαίῃ ἵσταντο λιλαιόμενα χροὸς ἆσαι (Il. XI. 574.

1) et encore : λίγξε βιός, νευρὴ δὲ μέγ' ἴαχεν, ἆλτο δ' ὀϊστὸς ὀξυβελὴς καθ' ὅμιλον ἐπιπτέσθαι μενεαίνων Il. IV, 126

(Se réjouit au but

L'arc retentit, la corde cria, la flèche bondit, sa pointe aiguë en avant, à travers la foule, impatient

1D

Si Homère anime ainsi les choses inanimées, il sait faire mouvoir, agir et parler ses personnages avec tant de vérité expressive, avec un talent si plastique, que plusieurs siècles après lui, quand la sculpture était arrivée à son plein développement, les artistes traduisirent en quelque sorte le poète en faisant voir aux yeux et toucher d'une manière plus palpable encore ce qu'il avait montré à l'imagination. Dans Homère, Ajax paraît solide et inébranlable, comme le large bouclier qui le couvre; Achille aux pieds agiles, impétueux et irrésistible, comme le frêne du mont Pélion, cette lance que seul d'entre tous les guerriers il peut brandir; — Agamemnon, fier et impérieux, le roi des rois, a pour emblème ce sceptre d'origine divine, qui fut donné par Zeus à son ancêtre et qui, de père en fils, arriva jusqu'à lui.

[Et les dieux se meuvent devant nous avec la même vérité saisissante. Le Zeus, qui d'un mouvement de sa tête fait trembler

2A

τῇ, καὶ ἀνανεύων ...

l'olympe, c'est le même que (le ciseau de) Phidias révélera plus tard. (aux Hellènes)

(2°) Style homérique

La grandeur imposante d'Apollon (le dieu qui agit de loin), les irrésistibles séductions d'Aphrodite sont retracées en traits ineffaçables par le vieux poète. Il excelle surtout à faire parler ses personnages ; les discours qu'il met dans leur bouche ont inspiré les grands poètes dramatiques, et c'est en particulier par les discours qu'Homère l'emportait, Aristote l'assure, sur les autres poètes épiques.

Aristot. Poét. 4: μιμήσεις δραματικὰς ἐποίησεν. Platon considère Homère comme l'exemple, le chef, le prince des p. tragiques (Rép. 595 C. 598 D. 607 A. Théét. 152 E.

On ne peut parler de la vérité saisissante des récits et des tableaux d'Homère sans rappeler deux particularités qui tiennent à sa méthode : les épithètes et les comparaisons. Quand nous parlons des épithètes homériques nous n'avons pas en vue les épithètes distinctives, comme « les bêtes sauvages » et « les bêtes domestiques » : les épithètes de cette espèce sont nécessaires. Il y en a d'autres, qu'on pourrait retrancher, qui sont comme (un ornement et) un luxe de style : ce sont les épithètes laudatives et les épithètes descriptives. Passons sur les premières qui font simplement ressortir la beauté des choses [illegible]

(Épithètes)

L'ἀτρύγετος πόντος, pour désigner la mer

Homère sait détacher une scène de manière à faire tableau

Développe une scène, conduire le dialogue, en marquer les phases et faire en sorte que par degrés les passions s'animent ou se calment frappent par des effets [illegible]

des personnes, pour nous arrêter un instant sur les épithètes descriptives ou pittoresques. Les dieux en ont. Νεφεληγερέτα Ζεύς, ἑκήβολον Ἀπόλλωνα, Ἄρτεμις ἰοχέαιρα. Les hommes ont les leurs : Ἀχαιῶν χαλκοχιτώνων, ξανθὸς Μενέλαος, πολυμήχαν' Ὀδυσσεῦ, etc. Τρῶας ἑλκεσιπέπλους. Les bêtes s'appellent κύνας ἀργούς, εἰλίποδας βοῦς. Cette épithète, qui marque les pas lourds et traînants des bœufs, est opposée aux pas agiles, aux jambes tendues des τανύποδα μῆλα. Les objets aussi ont leurs épithètes : ἀσπίδα ὀμφαλόεσσαν, φάσγανον ὀξύ, πολιῆς θαλάσσης. Ajoutons quelques épithètes qui servent à peindre des choses moins palpables : ἔπεα πτερόεντα, χλωρὸν δέος, τανηλεγέος θανάτοιο. ~~Il y a certaines épithètes qui nous étonnent parce qu'elles semblent reproduire l'idée même du substantif γυναικῶν θηλυτεράων νεκύων κατατεθνηώτων.~~ On remarquera que les descriptions détaillées, partie par partie, des personnes, comme des choses, sont aussi rares chez Homère que les simples épithètes sont fréquentes, quelquefois constantes. Homère se borne à donner le branle à notre imagination ; en indiquant un trait visible, il nous engage à compléter

(ἀλλὰ δίαν, ἀμβροσίη νύξ, καλλίρροον ὕδωρ)

derniers

à la différence des moments successifs d'une action

le ~~tableau~~ portrait. On peut dire que le procédé homérique ne fait que reproduire la méthode d'après laquelle les hommes donnèrent d'abord des noms aux choses : le serpent, serpens, a été appelé ainsi à cause de sa marche tortueuse, mais, à force de nous servir de ce mot, nous avons cessé de penser à son sens premier. Les noms, qui étaient autrefois des images, ne sont plus que des signes, des monnaies dont l'empreinte s'est effacée et dont la valeur seule subsiste. Le poëte rajeunit cette empreinte en ajoutant une épithète, en plaçant l'image à côté du signe. Il est même quelquefois arrivé que cette image, cette épithète redevînt dans l'usage poëtique le nom de la chose et que le procédé primitif des langues se ~~reproduisît~~ renouvelât ainsi tout entier. Les poëtes ont dit ἡ γλαυκή pour ~~…~~ γλαυκὴ θάλασσα. ἡ φερέοικος pour désigner l'escargot etc.

Ces noms, tirés d'une qualité saillante, disaient qqch. à l'imagination

De là certaines épithètes qui nous étonnent, parce qu'elles semblent reproduire l'idée même du substantif : γυναικῶν θηλυτεράων, νεκύων κατατεθνηώτων.

Comparaisons

Les comparaisons homériques éclaircissent les choses visibles par le rapprochement d'autres choses visibles, ou bien elles mettent sous nos yeux des actes qui se dérobent aux sens par des similitudes sensibles, très rarement et par exception ~~des choses~~ le visible est comparé avec l'invisible. Exemples de la première espèce de comparaisons : Le sang qui jaillit sur la peau de Ménélas est comparé à la teinture de pourpre répandue sur un ornement

visible p. visibles
nonsensible p. sensible
text : visible p. invisible.

d'ivoire (Il. IV. 141) Seconde espèce : le courage d'Hector semblable à une hache tranchante et inflexible (Il. Γ. 160) ~~Le soulagement des Achéens subitement délivrés par Patrocle est comme un coup de vent qui ramène la sérénité~~ (Il. XVI. 297) A l'arrivée de Patrocle les grecs respirent un instant, après quoi la lutte recommence acharnée. Ce repos fugitif est comme un éclair qui sillonne un sombre nuage et illumine un instant monts et vallées. Il. XVI. 297.-

ὡς δ' ὅτ' ἀφ' ὑψηλῆς κορυφῆς ὄρεος μεγάλοιο
κινήσῃ πυκινὴν νεφέλην στεροπηγερέτα Ζεύς,
ἔκ τ' ἔφανεν πᾶσαι σκοπιαὶ καὶ πρώονες ἄκροι
καὶ νάπαι, οὐρανόθεν δ' ἄρ' ὑπερράγη ἄσπετος αἰθήρ,
ὣς Δαναοὶ νηῶν μὲν ἀπωσάμενοι δήιον πῦρ
τυτθὸν ἀνέπνευσαν, πολέμου δ' οὐ γίγνετ' ἐρωή.

Comme un nuage épais qui couvre le sommet élevé d'une haute montagne est chassé par Zeus qui lance l'éclair,

Enfin le visible se trouve exceptionnellement expliqué par l'invisible, quand la marche rapide d'Héra est comparée à la pensée d'un homme qui se transporte dans des pays lointains (Il. XV. 80) ou quand le poète dit que les navires des Phéaciens soient prompts comme le vol de l'oiseau ou comme la pensée ἠὲ νόημα (Odys. VII. 36).

Les comparaisons sont tirées du spectacle de la nature, des paysages, des animaux, des plantes, des occupations des hommes, des arts et métiers, de ce qu'il y a de plus grand et de plus humble : tout est bon au poète : il ne connaît pas nos distinctions et nos bienséances. [On peut remarquer que

Cependant le plein air domine, surtout dans l'Iliade. Le poète a vu lui-même, il n'emprunte pas aux livres.

(Ad Style homérique f. 2.

Homère dramatique.

2'A

I. Scènes détachées, et non à faire tableau.

Ex. Chrysès implorant son dieu dans la solitude (Ch. I.)

Le dieu lançant ses flèches (ib.)

Les messagers d'Ag. devant Achille (ib)

Ach. la coupe en main invoque Zeus (ib. XVI)

Apparition sur le champ d X de troupes fraîches, remplies d'une ardeur longtemps contenue, conduites par un autre Achille (ib)

Hector couvert des armes d'Achille, admiré et plaint par Zeus (XVII)

Ach. paraissant le soir sans armes au fond du champ d X (XVIII)

La fuite d'Hector poursuivi par Achille (XX)



2'B

II. Scène développée, dialogue conduit avec art et vérité.

Patrocle parvient à fléchir Achille ~~(Ch. XVI)~~
Les sentiments affectueux finissent par l'emporter dans l'âme d'Ach. (Ch. XVI comm.)

La querelle des princes, leurs passions s'échauffent, éclatent enfin (Il. I)

2'C

III. Effets imprévus.

Les flammes du vaisseau incendié jettent leur lueur au milieu de la conversation de Patrocle et d'Achille ; ce dernier, tantôt hésitant, pousse avec impatience l'armement de ses guerriers.

La tristesse ~~adieux~~ d'Hector et d'Androm. s'adoucit quand l'enfant jette un rayon d'espérance dans leurs adieux mélancoliques (VI)

Ulysse, debout sur le seuil de la porte, jette ses guenilles et terrifie les prét. de Pénél. (XXI)

2'D

(III) Style homérique 3

les Comparaisons sont plus rares dans les discours des personnages mis en scène que dans les récits et les tableaux. Voilà pourquoi il y a beaucoup moins de Comparaisons dans le premier livre de l'Iliade que dans les livres suivants.

L'Odyssée est moins riche en Comparaisons que l'Iliade : elle en a cependant un certain nombre et de très-développées, particulièrement de celles qui s'adressent au sentiment. Ainsi la vue du rivage réjouit Ulysse, comme un père rendu à la vie réjouit ses enfants. V, 394

Les comparaisons de ce genre ne font pas défaut à l'Iliade, elles semblent cependant plus ~~particulières~~ à fréquentes dans l'Odyssée. Le caractère des deux poëmes, dont nous avons parlé plus haut, se révèle très-nettement dans deux similitudes que nous allons rapprocher; dans l'Iliade (XIV. 16.) ~~l'incertitude~~ l'hésitation de Nestor est comparée à la mer sourdement agitée, avant que le vent pousse ses vagues franchement dans une direction déterminée. Le commencement du XXe livre de l'Odyssée nous montre Ulysse, dans la nuit qui précède le Combat contre les prétendants; il est soucieux et se roule dans son lit, comme on retourne un boudin pour le faire griller plus vite.

N'oublions pas une particularité des comparaisons

3B

homériques qui étonne, qui peut même choquer un lecteur moderne. La comparaison est quelquefois surabondante : elle renferme des traits qui n'ont aucun rapport avec les choses qu'elle doit ~~doivent~~ servir à éclairer. ~~ap~~ Les tableaux secondaires, insérés dans les grands tableaux du récit, intéressent le poète par eux-mêmes, indépendamment de l'usage qu'il veut en faire. Il les développe, les complète, les soigne enfin, en peintre, en artiste.

Ainsi le poète lui-même, l'impression est personnelle, non empruntée.

Il. IV, 275 Ὡς δ' ὅτ' ἀπὸ σκοπιῆς εἶδεν νέφος αἰπόλος [ἀνήρ]
ἐρχόμενον κατὰ πόντον ὑπὸ Ζεφύροιο ἰωῆς·
τῷ δέ τ' ἄνευθεν ἐόντι μελάντερον ἠΰτε πίσσα
φαίνετ' ἰὸν κατὰ πόντον, ἄγει δέ τε λαίλαπα πολλήν,
ῥίγησεν δέ [τ'] ἰδών, ὑπό τε σπέος ἤλασε μῆλα. (ouragan)
τοῖαι ἅμ' Αἰάντεσσι διοτρεφέων αἰζηῶν (jeunes vigoureux (ἀέξω?))
δήϊον ἐς πόλεμον πυκιναὶ κίνυντο φάλαγγες
κυάνεαι, σάκεσίν τε καὶ ἔγχεσι πεφρικυῖαι.

Il. XII, 278-87, dans la Τειχομαχία. Les pierres lancées volent de côté et d'autre comme les flocons de neige un jour d'hiver.
En 10 vers, Description d'une ~~de la~~ chute de neige, quand les vents se sont calmés, des montagnes, des plaines couvertes, la mer seule s'en défend.
(Comp – Trope)
Eschyle remplace ce tableau par un trope rapide : νιφάδος ὀλοᾶς νιφομένας βρόμος ἐν πύλαις (Sept. 212)
L'épopée développe avec complaisance les comp., l'ode et le lyrisme tragique, plus vifs, plus pressés, se contentent d'un trait rapide, d'un trope brillant. Dans tout Pindare une simple compar-

mais un fragment développé (Ol. VII, 1 Φιάλαν ὡς εἴ τις ...)

Comparaisons accumulées, ou se suivant de près.

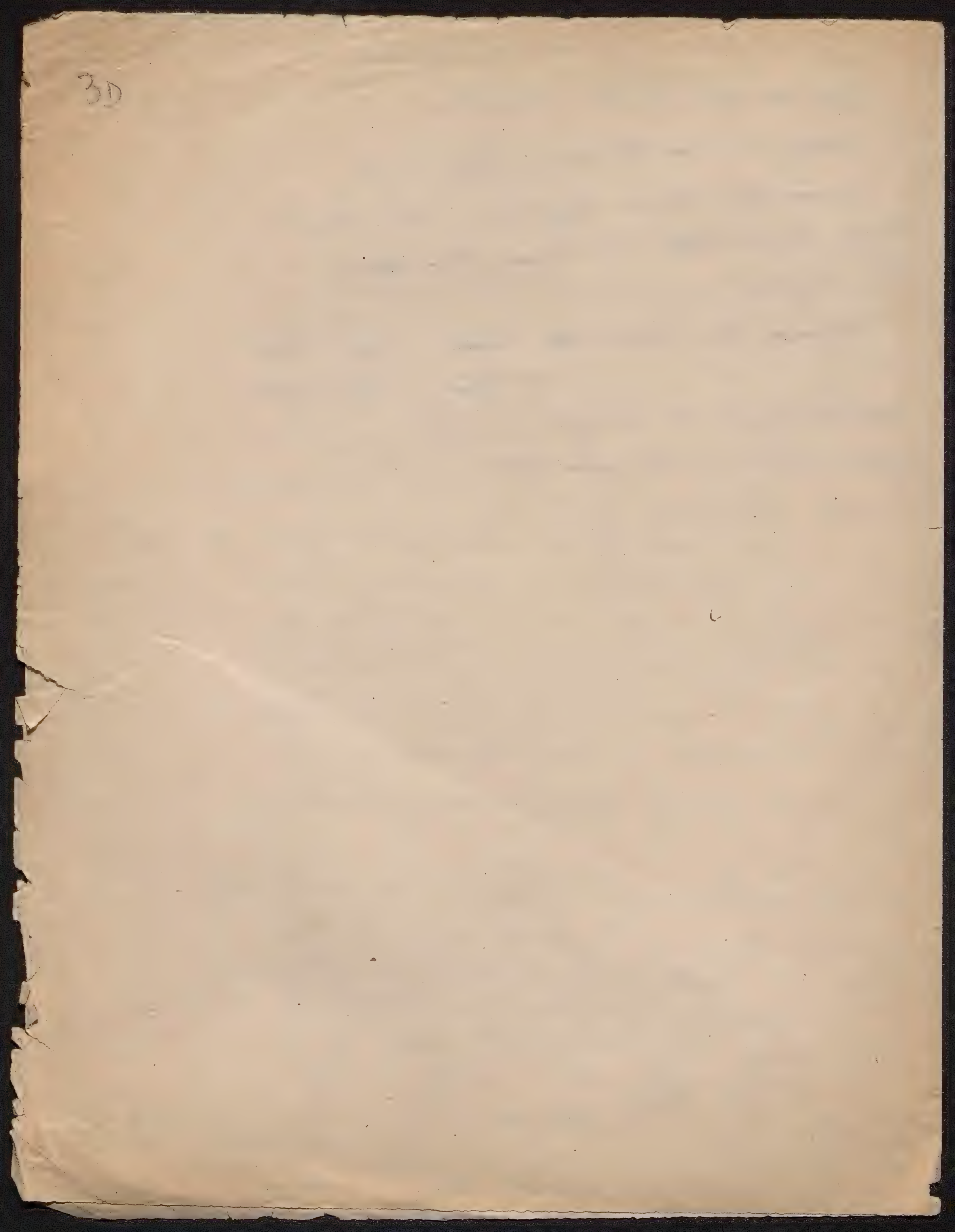
Accumulées. Le départ des armées. Ajax lion, âne.

Se suivant de près. XV 605. Rage d'Hector. 618 Résistance des Grecs. 624 elle est brisée. 630 les premiers tués par Hector au milieu des Grecs.

Comparaisons tirées d'ordre de faits analogue. Guerre – Chasse.

" " " " tout différent. XV, 362 : enfants jouant sur la grève. XVI 7. Enfant courant près de sa mère.

12, 433. γυνὴ χερνῆτις ἀληθής, balance égale.



3D

Les Épopées cycliques

1 A

Les épopées qu'on appelle cycliques étaient anciennement attribuées à Homère (en grande partie, sinon toutes.), et jouissaient d'une grande réputation. (Preuves : Hérodote (V, 67) rapporte que Clisthène, tyran de Sicyone, abolit les concours des rhapsodes homériques, par haine d'Argos. Comme ce tyran en voulait surtout à l'argien Adraste, Welcker pense ~~avec raison~~ que le poème homérique, qui jouissait autrefois à Sicyone des honneurs de la rhapsodie publique, et que Clisthène interdit de réciter à l'avenir, était la *Thébaïde*.)

a-t-il raison ? Cela n'est pas sûr

Tyrtée, dans une de ses élégies, fait allusion à l'éloquence d'Adraste comme à une chose connue ; c'est qu'Adraste était le Nestor de la *Thébaïde* —

1B

Ces poèmes [étaient lus dans les écoles.

[protégés par le grand nom d'Homère, jouissaient d'une certaine popularité, encore au s. de Périclès. Ils

Dans une comédie d'Aristophane (Paix. 1270) un enfant qui sort de l'école récite entre autres le commencement des *Epigones*.

Les tragiques puisaient dans le cycle, plus souvent même que dans l'*Il.* et l'*Od.* [Je ne dirai pas qu'ils mettaient les poèmes cycliques au dessus des deux grandes épopées, je suis plutôt disposé à voir dans cette préférence [un indice de l'admiration des Sophocles et des Euripides pour des chefs-d'œuvre avec lesquels il leur semblait difficile de rivaliser. Tout en aimant à développer des sujets empruntés aux cycliques, ces poètes s'inspirent de l'*Il.* et de l'*Od.* et en ont les vers toujours présents à l'esprit.

[Le mot d'Eschl. (Je suis nourri des reliefs (tranches, τεμάχη) des festins d'Homère) s'applique pas seulement à ces deux épopées.

[Donné aux ép. secondaires

1 c

Ce sont précisément les tragiques qui firent, ce semble, tomber dans l'oubli les épopées cycliques. Les savants d'Alexandrie ne s'en occupaient guère ~~et~~ ils les confondaient dédaigneusement sous la dénomination de Poètes ~~plus jeunes~~ récents[1].

Il est plus prudent de dire, que depuis Aristarque les sav. d'Alex...

οἱ νεώτεροι

Aussi ne possédons-nous au sujet de ces épopées que des renseignements très insuffisants et un petit nombre de fragments. [Notre source principale est la Chrestomathie de Proclos (le philosophe ou un homonyme, on l'ignore), ou plutôt ce qui reste de cette Chrestomathie. Le patriarche Photios en donne un résumé au numéro 239 de sa Bibliothèque. On y voit que le Cycle épique comprenait l'histoire fabuleuse des ~~hommes~~ dieux et des héros, depuis le mariage d'Ouranos et de Gaïa jusqu'à la ~~Mort~~ mort d'Ulysse.

Proclos

1) L'Ilias Cypria latine était-elle une traduction ou imitation des Κύπρια? Wilamowitz, Hom. Unters. p. 337, le conteste. — On ne peut affirmer que Virgile se soit servi directement des ép. cycliques pour composer le IIe l. de l'Én. Il est peu probable que Quintus de Smyrne, l'auteur des Posthomerica, les ait connues.

1D

et qu'il était formé d'un certain nombre de poèmes qui portaient, par cette raison, le nom de cycliques. A parler exactement, l'*Il.* et l'*Od.* faisaient donc aussi partie de ce Cycle.

Parmi ces épopées, celles qui se rattachent par leur sujet à l'*Il.* et à l'*Od.* sont un peu mieux connues que les autres. C'est que plusieurs manuscrits d'Homère, et particulièrement le vieux manuscrit de Venise, donnent, d'après Proclos, les Arguments des *Cypriaques*, de l'*Ethiopide*, de la *Petite Iliade*, du *Sac de Troie*, des *Nostoi*, et de la *Télégonie*.

Aristote. Pausanias.

Aristote donne dans sa *Poétique* quelques indications précieuses sur ces vieux poèmes. Le voyageur Pausanias, qui assure les avoir beaucoup

Cycle ép.
1A

Les poèmes cycliques. d'Homère

E. Hiller, après Volkmann conteste qu'anciennement les Grecs aient attribué un grand nombre de poèmes épiques au vieil Homère; il est vrai que les critiques modernes se sont servis quelquefois pour soutenir cette thèse d'arguments mauvais ou faibles, et Hiller triomphe facilement de ces assertions inconsidérées.

Il faut nous en tenir à ce qu'il y a d'essentiel et de concluant. Et d'abord H. est bien forcé d'accorder qu'Aristote et les juges les plus éclairés attribuaient à Homère non seulement l'Iliade et toute l'Odyssée, ce qui est déjà beaucoup et ce qu'aujourd'hui l'immense majorité des critiques ne saurait admettre, mais encore

1'B

l'épopée burlesque Margitès, l'hymne à Apollon, et sans doute la plupart des morceaux du recueil des hymnes homériques.

Passons à la Thébaïde ce vieux poème, s'il n'est pas attribué à un auteur inconnu porte le nom d'Homère. Est-il admissible qu'anciennement les rhapsodes et le peuple aient observé la réserve des littérateurs érudits de l'époque alexandrine et l'aient laissée anonyme ? La vogue de ce vieux poème est attestée par une élégie de Tyrtée : Adraste, le Nestor de la Thébaïde y figure comme le modèle de l'éloquence persuasive. D'après Pausanias, IX, 9, 5, le vieux Kallinos donnait ce poème pour homérique. H. p. 324 suiv., pense qu'il pourrait y avoir là quelque erreur, son raisonnement est très ingénieux mais il avoue lui-même qu'il n'aboutit qu'à une simple possibilité

1'C

Les Epigones passaient pour homériques du temps d'Hérodote (IV, 32) H. p. 352 s'efforce vainement d'atténuer la portée de ce passage. On voit dans la Paix d'Aristophane que les enfants apprenaient ce poème chez le grammatiste; or comme les Epigones se référaient à la Thébaïde.

Pour ce qui est des Cypriaques, Hérodote, 217, est moins concluant; l'historien pourrait y contester l'assertion de quelques auteurs aussi bien qu'une opinion généralement reçue (H. p. 351) Remarquons cependant qu'Eschyle dans l'Agamemnon, s'accorde pour le voyage de Paris avec les Cypriaques, et ne suit pas la version de l'Iliade (Il est vrai que les vers en question admettent ce me semble une autre interprétation) Ce que Thucydide dit, 1 XI des fortifications élevées par les Grecs dès leur arrivée devant Troie et semble être tiré des Cypriaques peut-être aussi ce qu'il dit de la Chersonèse cultivée par les assiégeants.

1'D

La petite Iliade peut bien passer aussi pour anonyme, puisque les littérateurs citent jusqu'à cinq prétendants. Le commencement de vers cité par Eschine ~~Eschyle~~ comme revenant plusieurs fois dans l'Iliade ne s'y trouve pas une seule fois. Il est extrêmement probable qu'Eschine ~~Eschyle~~ ait pensé à la petite Iliade. Je suis disposé à croire que l'adjectif a été oublié par les copistes.

L'Ethiopide est le seul de ces poèmes (car je fais abstraction de la Télégonie) qui soit toujours attribué à Arctinos, jamais à Homère. Est-ce un hasard ?

1re A

Κύπρια Stasinos. Hégésinos.

Ιλ. μικρά. Leschès de Lesbos, Thestoridès de Phocée, Cinaethon de Lacédémone, Diodore d'Erythrae.

Ησιόδου Ἀσπίς (Stésichore)

Αἰγίμιος (Kerkops de Milet)

Ἀστρονομία

Κατάλογος γ. Ἠοῖαι.

Κήυκος γάμος.

Χείρωνος Ὑποθ. (Ar. Byz. [illegible])

Μελαμποδία.

Μεγάλα Ἔργα

Ὀρνιθομαντεία

Monsieur & Madame Léon Heuzey

recevront à Auteuil

le Samedi 23 Novembre

de $2^{h}\frac{1}{2}$ à 7^{h}

76, Boulevard Exelmans (Auteuil)

lus, (Wilamowitz n'en croit rien ; il soutient que Pausanias n'a sa science que de seconde main) en cite un grand nombre de détails.

Cycle 2A

Nous avons une autre source d'information dans certains monuments figurés ; ce sont les Tables iliaques, ~~sur lesquelles~~ On y voit, en relief, une série de scènes ~~épiques~~ tirées des vieilles ~~ces~~ épopées, et servant d'illustrations à un texte dans lequel les ~~sujet de ces épopées~~ récits épiques ~~est~~ sont succinctement résumés. Le plus important de ces monuments est la Table trouvée en 1686 près des ruines de Bovillae. Le milieu représente le sac de Troie : on y voit la ville entourée de murs ; en haut, l'Acropole, un peu plus bas, le palais de Priam ; en dehors des murs, d'un côté ~~les~~ vaisseaux des Grecs, de l'autre

Tables iliaques.

2 B

le vaisseau où s'embarque Enée ;
tout autour, des scènes de la guerre de
Troie, la plupart tirées de l'*Iliade*,
d'autres de l'*Ethiopide* et de la
Petite Iliade. Mais le sac de Troie
est pris en dehors du cycle épique,
dans un poème de Stésichore. C'est
que Stésichore, à la différence de
l'épopée, qui ~~faisait~~ avait émigrer Enée
dans les gorges de l'Ida, le ~~fait~~ faisant partir
pour l'Hespérie. Par là, Stésichore
se rapprochait des traditions romaines,
et cette table iliaque, ainsi que les
autres, date du premier siècle après
notre ère, et semble avoir servi à
l'~~usage~~ enseignement des enfants ~~romains~~ de
Rome. Les Tables iliaques ont été
reproduites et expliquées par O. Jahn
(*Griechische Bilder Chroniken*, Bonn 1873).

Ajoutez un certain nombre de coupes historiées, réunies par Carl Robert, *Homerische Becher*, Winckelmannsprogramm, Berlin 1890.

2c

On a pris l'habitude de rattacher la plupart de ces épopées à des noms d'auteurs. On dit l'*Éthiopide* d'Arctinos de Milet, la *Petite Iliade* de Leschès de ~~Mitylène~~ Lesbos, la *Télégonie* d'Eugammon de Cyrène; mais rien n'est moins sûr que ces attributions. Les témoignages anciens nous laissent généralement le choix entre Homère et deux ou trois, ou même quatre, autres noms différents[1]; et ~~ceux qui s'expriment avec~~ les auteurs les plus dignes de foi, tels qu'Aristote et les principaux grammairiens d'Alexandrie, disent simplement l'auteur de la *Petite Iliade*, l'auteur des *Cypriaques*, etc. Il faut dire cependant que l'*Éthiopide* est toujours donnée à Arctinos, jamais, ce semble à Homère. La *Thébaïde*, au

(Noms d'auteur.)

les *Cypriaques* de Stasinos de Cypre

Le nom de Leschès, auteur de la *petite Iliade* se trouve déjà sur une coupe historiée d'Anthédon (C. Robert, *l. c.* p. 33), qui semble remonter, comme les autres, au 3e siècle avant J.-C. Robert, p. 64 et 79, insiste sur ce point, et sur ce que ~~les artistes~~ ces monuments sont composés, non d'après des sommaires en prose, mais d'après les vieilles épopées. Il en conclut que cette attribution, ainsi que le lien établi entre *Il.* et *Éth.*, est plus ancien qu'Aristarque, probablement, comme Welcker avait pressenti, du fait de Zénodote.

ὁ τὴν Μ. Ι. ποιήσας

1) La ~~Iliad~~ *Pet. Il.* Schol. *Vat.* ad Eur. *Tro.* 821 (c.-à-d. Lysimaque) nous laisse le choix entre Thestoridès de Phocée, Cinaethon de Lacédémone [Leschès de Pyrrha dans Lesbos] Diodore d'Erythrae.

2D

contraire, ~~si~~ quand on ne l'attribue pas à Homère, conformément à la vieille tradition, est toujours citée sans nom d'auteur.

Sommaires

Les poèmes qui se groupent autour des deux grandes épopées sont résumés, nous l'avons dit, dans les Sommaires de Proclos. Malheureusement ces Sommaires ne sont pas toujours dignes de foi. Comme l'auteur se proposait de donner un aperçu suivi de l'histoire fabuleuse, il ~~a quelquefois modifié la~~ s'est permis quelques licences; quand certains faits étaient racontés dans une épopée secondaire autrement que dans les deux grands poèmes, il a quelquefois effacé ces disparates, et substitué la version homérique à celle qui se trouvait dans le poème dont il prétend donner l'analyse.[1] ~~pour prendre un exemple, dans les Cypriaques.~~

1) Dans les Κύπρια Pâris ramenait Hélène à Troie en 3 jours, par un vent favorable. Le sommaire fait toucher Pâris à Sidon, pour se conformer à Il. VI, 289 sqq. Il efface la différence entre les poèmes notée par Hérodote II, 117. La version des Cypr. est suivie par Eschyle, Ag.; Horace Od. I, 15)

On ne peut donc se fier absolument ~~que~~ lorsqu'ils nous font connaître — Cycle 3 ~~4~~
à ces ~~Arguments que pour~~ les points
de la Fable dont il n'est pas question
dans Homère ou qui y sont autrement racontés.

Ouvrages à consulter : Welcker *Der epische Cyclus*, Bonn I, 1835 ; II, 1849. — (Bibliographie)
Les fragments, chez Welcker ; à la suite de l'Homère Didot ; Düntzer *Die Fragm. der Epist. Poesie der Gr.* Cologne, 1840 et 41 ;
G. Kinkel *Fr. epicorum graecorum*, I, Collection Teubner, 1877. Consulter aussi Robert *Bild und Lied*, ~~et~~
Wiltamowitz *Hom. Untersuchungen*, Berlin 1884, Robert, *Homerische Becher*, 1890.

Celui de ces poèmes dont nous pouvons nous faire l'idée la plus exacte est l'*Æthiopide*. Par le sujet, elle se rattachait à l'*Iliade* ; et pouvait ~~en être~~ y faire suite. À la fin de l'*Iliade*

Les vers

Ὣς οἵ γ' ἀμφίεπον τάφον Ἕκτορος· ἦλθε δ' Ἀμαζών — ἱπποδάμοιο. Il.
Ἄρηος θυγάτηρ μεγαλήτορος, ἀνδροφόνοιο

(modif. de Ὣς ... Ἕκτορος ἱπποδάμοιο) ont été composés pour relier les 2 p. entre eux.

T. S. V. P.

3B

la mort d'Achille est annoncée comme très prochaine, il prévoit et règle d'avance ses funérailles, et Thétis porte déjà son deuil. Mais on n'abandonne pas si vite un personnage favori ; les poètes postérieurs, allant au devant du désir ~~de~~ leur public, prolongèrent la vie d'Achille. Il fallait donc lui donner de nouveaux adversaires dignes de lui, donner à Troie d'autres défenseurs, capables, comme Hector, de retarder la chute de la ville. ~~Deux peuples auxiliaires entrent en scène~~. Dans l'Il., les principaux auxiliaires de Priam étaient les Lyciens ; mais leur chef Sarpédon fils de Zeus a succombé sous les coups de Patrocle. ~~On fait~~ Maintenant

Il est à remarquer que la scène finale de l'Iliade, Priam et Achille, et la scène initiale de l'Éthiopide, Priam et Penthésilée, puis son combat avec Achille, se trouvent, non seulement sur un fr. de Table Iliaque (III D' Jahn), mais aussi sur une coupe trouvée à Tanagra (Robert, l. c. p. 28).

3c

on fait entrer en scène d'autres auxiliaires, venus de plus loin encore ; les Amazones, d'abord, ensuite les Éthiopiens. [Les Amazones sont incidemment mentionnées dans l'*Il.* comme mêlés à des guerres antérieures (III, 189) ; ~~Mais~~, chez Homère, les femmes ~~n'ont d'autre rôle~~ font que ~~des~~ contempler la bataille du haut des murs, ~~de~~ elles tremblent, elles ~~de~~ pleurent, elles sont ~~de remplir ent d'être enfin~~ dans leur rôle naturel. Dans l'*Éthiopide*, les femmes paraissent sur le champ de bataille ; de belles et farouches guerrières, montées sur de magnifiques coursiers, défient les guerriers sur leurs chars. L'*Il.* semblait avoir épuisé tous les genres de combat, voilà une nouveauté : ~~De~~ la cavalerie

Ἤματι τῷ, ὅτε τ' ἦλθον Ἀμαζόνες ἀντιάνειραι, .. — Priam parle.

3D

montée et composée de femmes. Le spectacle de la guerre se trouve rajeunie. Penthésilée, la reine des Amazones, est, après des prodiges de valeur, immolée par Achille. Mais, quand son casque laisse voir en tombant le beau front et la longue chevelure de l'héroïne, le farouche vainqueur est ému, un sentiment tendre le surprend au milieu du carnage. Généralement les héros homériques font de grands efforts pour s'emparer du corps d'un ennemi tué, et le jeter en pature aux betes sauvages; on sait comment ~~comment~~ Achille s'acharnait contre le corps d'Hector. Le meme Achille read le corps de Penthésilée aux Troyens, librement, de son

„Aurea cui postquam nudavit cassida frontem,
„Vicit victorem candida forma virum."
Properce, III, 11, 15

plein gré. Cet amour posthume et romanesque fait songer à Tancrède et Clorinde. Mais gardons-nous de prêter au vieil homéride des sentiments trop modernes. On peut croire, avec plus d'apparence, que Virgile prit dans l'*Ethiopide* l'idée de sa Camille. Cependant cet amour amène une complication; Thersite raille Achille de se laisser attendrir par une ennemie immolée. Dans l'*Il.*, ce Thersite avait été battu par Ulysse; il sera tué par Achille dans l'*Ethiopide*, ~~tué~~, non avec la lance ou l'épée, mais par un coup de poing, comme il convient à un misérable de son espèce ~~marant~~. Au début de l'*Il.*, Achille avait porté la main sur la garde de

4B

son épée, mais il avait respecté Agamemnon; cette fois, il a versé du sang, sang vil, il est vrai, mais sang d'un Achéens, d'un compagnon d'armes. Un tumulte s'élève, les Grecs prennent parti pour ou contre Achille, le désordre est dans le camp. De nouveau, Achille quitte l'armée, il se rend dans l'île de Lesbos; de nouveau, des malheurs frappent les Grecs pendant l'absence du héros. D'autres alliés viennent au secours des Troyens, c'est le peuple fabuleux des Ethiopiens, aux festins desquels on voit, dans l'Il. les dieux s'asseoir familièrement, et qui, d'après l'Odyssée, habitent à l'extrémité du monde, les uns au couchant, les autres au levant; (Od. I, 23). Ce sont ces derniers qui

4C

paraissent maintenant sous les murs de Troie, conduits par le beau Memnon, fils de l'Aurore et revêtu d'une armure, œuvre d'Héphaestos. On peut croire que cette armure, et particulièrement le bouclier, était décrit dans l'*Ethiopide*. Parmi les exploits de Memnon, il y en a un qui touche de plus près le cœur d'Achille et le ramène au combat. Dans une déroute des Grecs, on a vu (au *VIII*ème livre de l'*Il.*), le vieux Nestor sauvé grâce au dévouement de Diomède. Ici la scène devient plus touchante, c'est un fils qui couvre le vieillard de son corps: Antiloque sacrifie sa vie, pour sauver celle de son père.[1]

---

1) Dans un épisode de l'*Od.*, IV, 187–89 (cf. XI, 522) la mort d'Antiloque tué par le fils d'Éos, est déjà mentionnée. L'*Od.* est plus jeune que l'*Iliade*.

Depuis, Antiloque est devenu pour les pivetes l'exemple de la piété filiale. On connait par l'*Il.* l'affection d'Achille pour Antiloque, c'est un autre Patrocle, et sa mort est un des mobiles de l'action dans l'*Ethiopide*, comme celle de Patrocle l'avait été dans l'*Il.* Achille revient, après avoir été purifié par Ulysse. (Notons, en passant, qu'il n'est pas encore question dans les deux grandes épopées de cérémonies expiatoires pour laver la souillure du sang versé). Encore une fois, Achille venge un ami, quoique Thétis lui prédise ~~encore~~ de nouveau que sa mort

suivra de près celle de Memnon. Cycle 5A

Quand les deux adversaires se rencontrent, l'Olympe s'émeut, Zeus pèse leurs lots dans la balance du Destin, pendant que les mères des deux héros, l'une et l'autre immortelles, l'implorent pour leur fils. Ce grand spectacle de deux déesses suppliantes, dans une angoisse douloureuse, fut plus tard montré aux yeux des Athéniens par Eschyle dans sa tragédie de Psychostasie. Memnon succombe, Eos enlève le corps de son fils et l'ensevelit dans le pays des Ethiopiens. A la suite de cette victoire, Achille faillit prendre Troie, contrairement au Destin, ὑπὲρ μόρον.

TB

Déjà ~~il touche au but~~ il est arrivé près de la porte Scée, quand, au comble de la gloire, une flèche de Pâris, ou plutôt d'Apollon (car ce dieu dirige la main du troyen) l'atteint mortellement. Une bataille s'engage autour de son cadavre; enfin Ulysse le charge sur son épaule, pendant qu'Ajax protège la retraite, absolument comme Ménélas et Ajax avaient fait pour le corps de Patrocle.

Suivent de magnifiques funérailles: Thétis et les Néréides chantent la plainte funèbre, et leur douleur est si touchante que les hommes et les dieux fondent en larmes. Le bûcher s'allume; mais Thétis enlève le corps de son fils et le transporte dans l'île de Leucé, afin qu'il

y jouisse de l'immortalité. Cette île fabuleuse fut plus tard localisée dans le Pont-Euxin, on l'appelle aujourd'hui l'île des Serpents.

Voilà une autre Achilléide, plus éclatante, sinon plus belle, ~~certainement plus romanesque~~, que celle d'Homère. Deux peuples fabuleux, un amour romanesque, sont des nouveautés, qui ne dissimulent cependant pas les deux traits les plus caractéristiques de la décadence des genres, l'*imitation* et le dessein de *renchérir*. Nous ne pouvons juger aujourd'hui du mérite d'un poème dont il ne reste que très peu de vers; mais on ne saurait douter, d'après ce qu'Aristote dit, d'une manière ×

(*Innover*, *imiter*, *renchérir* — traits caractéristiques.)

(Aux funérailles se rattachaient ~~deux~~ des jeux, comme dans l'*Il*. Le dernier prix, les armes d'Achille, n'est ~~sont~~ pas l'enjeu d'un concours, mais doit ~~être~~ être accordé au plus brave des Grecs, à celui qui mérita le mieux de l'armée.* Les princes Achéens ~~étaient~~ ils décernaient ~~ils~~ ce prix, comme cela est raconté dans la tragédie de Sophocle et de Pindare.† Cela est assez probable; mais nous ne le savons pas positivement. Ulysse l'emporte sur Ajax et ce dernier se donne la mort.)

* Je suppose que c'était après une lutte indécise (cf. *Il*. 23, Soph. *Aj*. 572) et une querelle entre les deux princes.

† Cependant Welcker et Schneidewin font juger les prisonniers Troyens, coll. *Od*. 11, 547.

5D

manière générale des poëmes du cycles, que l'exécution et le style mettaient l'*Ethiopide* bien audessous de l'*Il.* et de l'*Od.*

(Nous avons déjà fait remarquer les cérémonies de l'expiation religieuse, indices d'un certain progrès : le sang humain est plus respecté. Ajoutons que) l'apothéose s'étend. L'*Od.* nous montre Achille aux Enfers ; mais déjà Ménélas, le gendre de Zeus y est transporté aux Champs Elysées, Maintenant Achille jouit du même privilège. Bientôt tous les héros de la guerre de Troie seront des demi-dieux.

On peut cependant supposer la haute antiquité de ces rites.

L'*Odyssée* connaît déjà le beau Memnon et la mort d'Antiloque par le fils d'Eos (IV, 187-9 . XI, 522). Reste à savoir quand ces passages furent composés.

La Petite Iliade, attribuée ~~souvent à Leschès de Mitylène, mais aussi à trois ou~~ quatre auteurs différents, le plus souvent à Leschès de ~~Mitylène~~ Lesbos, mais au fond homérique, c'est-à-dire anonyme, commençait, ce semble[1], par (l'incident qui terminait l'Éthiopide,) la querelle au sujet des armes d'Achille, adjugées à Ulysse d'une manière toute particulière, d'après les propos épiés des jeunes troyennes[2] ~~à Ulysse~~, Venait ensuite la démence d'Ajax, le ravage qu'il fait parmi les troupeaux ~~et sa mort~~ mort. [Nous venons de voir comment ~~l'imagination des Grecs~~ le personnage d'Achille, cher à l'imagination populaire, avait prolongé sa vie au-delà des termes que semble lui assigner l'Iliade, ~~afin qu'il fût~~

Philoctète ramené par Diomède ~~de l'île de~~ Lemnos et guéri par Machaon, tue Paris et venge ainsi en quelque sorte la mort d'Achille. Après quoi, Hélène devient l'épouse de Déiphobe. ~~Il paraît que l'amour~~ On ne pouvait se figurer Hélène veuve; elle inspirait trop d'amour pour rester sans mari ou sans amant.

1) Le 1er vers: Ἴλιον ἀείδω καὶ Δαρδανίην εὔπωλον, ἧς πέρι πολλὰ πάθον Δαναοὶ θεράποντες Ἄρηος
Le commencement de Proclus est confirmé par Aristote: "Ὅπλων κρίσις est la première des tragédies qu'il en tire.
2) Od. XI, 547, condamné par Aristarque, fait probablement allusion à cette version de [illegible]

6 B

comment de nouvelles fictions poétiques, s'ajoutant aux anciennes, lui avaient fait parcourir ~~de nouveau~~ encore une fois les alternatives de la colère, de la vengeance et de la gloire. Achille mort, on voulait le ressusciter en quelque sorte dans un fils, un autre lui-même. Néoptolème, étranger ~~avec~~ à la vieille *Iliade* et inconciliable avec les données de ce poème, est déjà mentionné dans ~~certaines~~ une ou deux (amplifications récentes de l'*Il.*) et, comme Memnon, dans quelques épisodes de l'*Od.* [Dans la Petite Iliade, Ulysse étant ~~allait~~ allé le chercher dans l'île de Scyros et lui ayant remis

[*Il.* 19, 326-337. 24, 467
[*Od.* 11, 506-516; 3, 189.

les armes d'Achille, le conduit à Troie. Après Hector, Penthésilée et Memnon, la ville est défendue par un nouvel auxiliaire, Eurypyle, le Mysien, fils de Téléphe et petit-fils d'Hercule, ~~à~~ que sa mère Astyoché, ~~séduite~~ gagnée par le présent d'une vigne d'or, que lui offre son frère Priam, engage à partir pour la guerre. La victoire remportée sur Eurypyle est le grand exploit de Néoptolème. Désormais les Troyens sont enfermés dans leurs murs. Ulysse y entre comme espion, sous un déguisement, et il l'enlève ensuite, avec le concours de Diomède, le

également mentionné dans Od. XI, 519-22

6 D

fameux Palladium. Enfin, on y voyait la bizarre fiction du cheval de bois, [le départ simulé des Achéens, la ruse de Sinon, la fausse joie des Troyens. ~~Voilà que~~ C'est ici s'arrête~~nt~~ le Sommaire de Proclos [; mais Aristote comprend encore dans la *Petite Iliade* le sac de Troie, avec tous les épisodes tragiques, que l'on connaît par Virgile, jusqu'au départ définitif des Grecs [. ~~Le~~ *Sac de Troie* est ~~donné~~ résumé par Proclos ~~comme un poème à part~~ et attribué, de même que l'*Ethiopide*, à Arctinos de Milet [

~~On aimerait à savoir où furent d'abord racontées les scènes émouvantes de la~~ La fable de Laocoon, la dernière nuit de Troie, ~~groupées par Virgile avec tant d'art~~ le sacrifice de Polyxène, la mort d'Astyanax, le départ des Gr. [illegible]

[aussi mentionné dans l'*Od.*

[et les emprunts faits à la *P. Il.* par la grande Table Iliaque.

[et les 2 vers "Ἴλιον [illegible]..." semblent annoncer la chute d'Ilion

un poème parallèle à cette dernière partie de la *P. Il.*

~~[, par d'autres, ce semble, qui laissaient la P. I. anonyme, à ~~Ar~~ Lesches. 1)~~

Note

1) Voy. mon article "Posthomerica" dans Rev. de Philol. 1887, p. 1 suiv. J'y émets la conjecture que la *P. Il.* faisait suite, non à l'*Iliade*, mais à l'*Ethiopide*, en reprenant toutefois et variant le Jugement des armes.

Cycle 7 A

A modifier.

[On croit généralement qu'il existait deux récits épiques relatifs à la destruction de Troie ; l'un faisant corps avec la *Petite Iliade*, l'autre composé par l'auteur de l'*Éthiopide*. Cependant il est malaisé de dire en quoi ces ~~deux~~ récits différaient. Les deux seules divergences que l'on croyait trouver sont illusoires.[1] Nulle part les anciens ne distinguent deux poèmes parallèles ; on trouve au contraire la citation : "L'auteur du *Sac de Troie*", comme s'il n'y en avait eu qu'un seul. Il est vrai que Pausanias, à propos

ὁ τὴν Πέρσιδα ποιήσας

1) Énée, captif de Néoptolème, appartient à Simmias, non au poète cyclique, confondu avec lui par Tzetzès. Cf. Kinkel, fr. 48, note. Le sommaire de ~~Proclus~~ la Πέρσις ne dit pas expressément que Néopt. égorgea Priam sur l'autel même de Z. E., et ne contredit donc pas fr. 15 de la *Pet. Il.* Euripide, *Tr.* 16, le dit ; est-ce d'après Stésichore ?

d'une grand tableau de Polygnote qui se trouvait à Delphes, cite plusieurs fois le Sac de Leschès, ou, comme il dit Leschéos, et l'on croyait que le voyageur se référait dans ce chapitre à la dernière partie de la P. Il. de L., c.-à-d. à un poème différent de celui que Proclos attribue à Arctinos, ~~la fin de la Petite Iliade, tandisque Proclos résumait le poème d'Arctinos~~. Mais Wilamowitz fait observer que les même Pausanias donne la Petite Iliade comme une œuvre anonyme, et il pense que, postérieurement à Aristote on avait pris l'habitude de détacher la Persis de la Petite Iliade[1] et qu'on l'attribuait, tantot à Lesches, tantot à Arctinos.

---

1) Pourquoi ? Il y avait peut-être dans la 1re p. du poème des choses inconciliables avec ce qu'on lisait dans la 2e partie. Denys d'Hal. A. R. I, 69 rapporte d'après Arctinos que les Athéniens enlevèrent un faux Palladium : évidemment le vrai Palladium fut porté par Enée à Dardanie. Mais plus haut Ulysse et Diomède s'étaient emparés du vrai Palladium. Je soupçonne que ce fut la contradiction qui fit scinder le poème. Peut-être aussi l'apparition d'Achille à Néopt. partant de [illegible] ne s'accordait-elle pas avec le récit du sacrifice de Polyxène.

Je crois ~~que~~ W. a raison, ~~cependant~~ sans vouloir rien affirmer positivement ~~dans la~~ au sujet d'une question ~~reste~~ aussi obscure. — Non. Wil. a tort]

Que faut il penser du commencement de la Petite Iliade? Ni Proclos, ni Aristote, n'y comprennent les Amazones et Memnon. Faut-il croire que ce poème, fidèle aux données de l'Il., d'après lesquelles Achille n'aurait guère survécu à Hector, ignorait des aventures déjà mentionnées dans l'Od. et depuis longtemps acceptées par la tradition? Ou bien qu'il y a une omission dans Aristote et dans Proclos?[2] Ni l'une, ni

2) Wilamowitz, qui suppose une omission dans Proclos, néglige le passage d'Aristote. Voir mon article dans la Revue de philol., l. c. Robert (l. c. p. 44 et 65), d'accord avec Seeliger (Die Ueberlieferung der gr. Heldensage bei Stesichoros, p. 31) se prononce aussi contre la thèse de Wilamowitz revenant à l'ancienne interprétation de Pausan. X, 26, 2 : la citation ἐν Ἰλιάδι καλουμένῃ μικρᾷ vise le même poème que Λέσχεως ἐν Ἰλίου Περσίδι, c-à-d. la dernière partie de la petite Iliade, différente de la Περσίς d'Arctinos.

77 D

l'autre de ces hypothèses ne me semble admissible. Je suis disposé à croire que la *Petite Iliade* ne se donnait pas, comme on pense généralement, pour une suite de la grande *Iliade*, mais qu'elle continuait l'*Ethiopide*. Les chronographes anciens placent Leschès [vers *Ol.* 60 = 660] un siècle après Arctinos [au comm. des *Olymp.*, c.-à-d. après 776. L'idée qu'on s'était faite de deux suites parallèles données à l'*Iliade* par deux poètes différents, doit donc être entièrement abandonnée.]

La formule qui revenait, ce semble, souvent dans ce poème ~~« Il La renommée~~ « La rumeur arriva dans l'armée », [Φήμη δ' ἐς στρατὸν ἦλθε (cf. Schol. *Tim.*)] semble indiquer une certaine sécheresse monotone dans les transitions. Dans l'*Od.* (XXIV, 413) Ossa répand ainsi le bruit des événements. (Cf. *Od.* II. 216. *Il.* II, 93).

[illegible]

Dans l'Iliade ~~mais plus souvent~~ Iris s'acquitte ordinairement de cette mission d'une manière plus dramatique.

Cycle 8

Le poème du Retour nous est moins bien connu. On doute de l'exactitude du Sommaire de Proclos. La mort d'Agamemnon y tenait sans doute une grande place : on croit généralement que le titre Retour des Atrides (Athénée VII, p 281 B) se réfère à cette épopée. Oreste avait déjà à côté de lui le fidèle Pylade ; on peut en conclure qu'il ne revint pas d'Athènes, comme cela est raconté dans l'Od., mais de Delphes, et que la vengeance lui avait été ordonnée par l'oracle.

Νόστοι

Plus bas, après les Cypria !

Ἀτρειδῶν ~~Ἀχαιῶν~~ κάθοδος

Cela n'est pas sûr, tant s'en faut.

Νόστοι venu après les Cypr.
Les N. se rattachent à l'Odyssée

Si nous revenons maintenant en arrière, les *Cypriaques* ainsi appelées, ce semble, parce que ce poème venait de l'île de Cypre, formaient une introduction à l'Iliade. Le poète reprenait les choses *ab ovo*. La Terre [Γαῖα], trop peuplée, prie Zens de la soulager du grand nombre d'hommes qui l'oppressent ; là-dessus Zens allume la guerre de Troie. C'est là le dessein de Zens, substitué à celui qui préside ~~au celui qui préside~~ aux événements de l'*Iliade*.

Διὸς δ' ἐτελείετο βουλή

(Kypria K.) Hélène ~~naît~~ [naquit] de l'union de Zens avec Némésis, [et, ce qui n'est pas nouveau, Achille de celle de Thétis avec Pélée.[3] Aux noces de Pélée, Eris jette la pomme de

3) La forme du fr. 6 m'empêche de regarder, avec Welcker, cette double union, et particulièrement celle de Zeus avec Némésis, comme le résultat de la délibération de Zeus avec Thémis.

discorde entre les trois déesses; on sait le reste. Cassandre paraît dès lors comme une sibylle inspirée par Apollon, et prédit les malheurs à venir. L'origine de la guerre et les préparatifs étaient longuement développés et les digressions n'y manquaient pas. Les aventures de Castor et de Pollux étaient racontées par le poète. Il plaçait dans la bouche de Nestor une foule de récits divers. Les Grecs se trompent d'abord de direction, et prennent la Teuthranie ou Mysie pour la Troade.[1] Là, Télèphe, fils d'Hercule, est blessé par Achille, et sa plaie ne peut être guérie que par la lance qui l'a faite.

[1] Interprétation erronée de Νῦν ἄμμε παλιμπλαγχθέντας ὀΐω ἂψ ἀπονοστήσειν, Il. I, 59. La fable n'est pas née de cette interprétation erronée, mais elle s'en autorisait.



80

Au retour de cette première expédition, Achille épouse, dans l'île de Scyros, Déidamie, fille de Lycomède, qui sera la mère de Néoptolème[1]. Le second départ a lieu dix ans plus tard [: là se place une autre nouveauté, le sacrifice d'Iphigénie (. Puis ~~ven~~ venaient les incidents connus, Philoctète, mordu par un serpent, et abandonné dans l'île de Lemnos une première querelle d'Achille avec Agamemnon, à propos d'un festin, le débarquement, le dévouement de Protésilas. Cycnos, fils de Poseidon, tué par Achille dans la première bataille, après laquelle les morts sont ensevelis (comme dans le morceau récent

1 Cette fable, étrangère à l'*Iliade* primitive, diffère de celle qui est la plus répandue aujourd'hui grâce à Sophocle, Euripide, Ovide.

[ce qui donne au fils d'Achille le temps de grandir.

(pendant du sacrifice de Polyxène, qui termine la guerre.

du VIII ième livre de l'Il.) et les Grecs réclament Hélène et les trésors par l'ambassade rappelée au livre VII de l'Il. [Une nouveauté singulière est une entrevue d'Achille et d'Hélène, ménagée, sans-doute d'une manière merveilleuse, par Aphrodite et Thétis. Enflammé par la vue de cette beauté, Achille retient l'armée, impatiente de retourner dans ses foyers. Tous les exploits d'Achille, incidemment mentionnés dans l'Il., étaient racontés dans les Cypriaques, et particulièrement l'expédition à la suite de laquelle les filles de Brisès et de Chrysès furent emmenées captives. Le dénombrement des peuples auxiliaires des Troyens

Cycle 9

Les intrigues d'Ulysse contre Palamède, son rival en ruses ingénieuses et partisan de la paix, amènent la mort de ce dernier.

9 B

était ce semble placé à la fin de cette épopée, qui se rattachait, comme on le voit, au commencement de l'*Il*. On voit par le Sommaire de ce poème deux choses: d'un côté, le soin de recueillir et de développer toutes les allusions à des évènements antérieurs, qui se trouvent éparses dans l'*Il*. D'un autre côté, beaucoup d'incidents et de personnages nouveaux, dont la fable de la guerre de Troie s'enrichissait peu à peu. Aphrodite, la déesse de Cypre, semble avoir joué dans ce poème un rôle plus important que dans l'*Il*. Dans deux fragments (3 et 4) on voit la déesse faire sa toilette et se cou-

ronner de roses, sans doute pour se présenter au jugement du beau berger.

Ici les Νόστοι

La *Télégonie* faisait, en quelque sorte, suite à l'*Odyssée*.# (Ulysse, après avoir visité l'Élide 1) et ~~la~~ guerroyé en Thesprotie, où il épouse la reine Callidicé et fonde une dynastie, qui prétendait descendre de lui. 2) Ulysse revient en Ithaque et y trouve la mort dans une bataille contre son fils Télégonos. Ce dernier, fruit des ~~amours~~ de Circé (ou de Calypso ?) et d'Ulysse, espèce de sauvage, armé d'une lance munie ~~d'une arête~~ de l'arête d'un grand poisson de mer, τρυγών, d'espadon, était allé à la recherche de son père, et le tue ~~dans un~~ sans le reconnaître, dans un combat nocturne. 2)

Deux parties 1)

Ce poème, dont l'auteur ou le

Le voyage d'Ulysse sur le continent conseillé par l'ombre de Tirésias (XI, 121) et celui qu'il prétend avoir fait en Thesprotie (XIV, 316), joints aux prétentions généalogiques des princes de ce pays, ont sans doute donné lieu à la 1re partie de cette épopée. La seconde est une adaptation d'un vieux récit qui se retrouve en Germanie et en Perse, le combat entre un père et son fils qui ~~se~~ se reconnaissent trop tard.

---

2) Interprétation forcée de θάνατος δέ τοι ἐξ ἁλὸς αὐτῷ ἀβληχρὸς μάλα τοῖος ἐλεύσεται, *Od.* XI, 134.

1) ἐπισσευόμενος τὰ βουκόλια. Meyer rappelle à ce sujet *Od.* IV, 635 (troupeaux de cavales appart. à Télémaque dans l'Élide, et Pausan. VIII, 14, 6.

9 D

dernier rédacteur était Eugamon de Cyrène, ne peut être antérieur à la fondation de cette colonie, qui eut lieu en 632. [Le nom d'Arcésilas, donné à un fils de Pénélope, ~~est évidemment une~~ semble rattacher la dynastie cyrénéene des Battos et des Arcésilas à l'héroïne de l'*Odyssée*.

[On le fait vivre ~~en 631~~. aussi tard que 566.

Parmi les autres poëmes, assez nombreux ce semble, que l'on fit entrer dans le Cycle épique, un des plus anciens et des plus célèbres était la *Thébaïde*, longtemps attribuée à Homère, ensuite laissé ~~à son~~ anonyme. Œdipe, fils de Laïos, qui tuait déjà son père et épousait déjà ~~sa~~ mère, sans

Cycle 10A

les connaître ; mais (la vérité) ayant été ~~connu~~ aussitôt (révélée) ~~son~~ l'union incestueuse, Jocaste, ou plutôt Epicaste, se donnait la mort immédiatement, et les enfants d'Oedipe n'étaient pas le fruit de l'inceste, mais d'un autre mariage (avec Euryganée, fille du Phlégyen Hyperphas). Je ne crois pas qu'Oedipe se soit aveuglé de ses propres mains. Comment un aveugle se serait-il marié, et aurait-il longtemps régné sur un peuple belliqueux, à une époque où les rois étaient avant tout chefs de guerre ? Il perdit sans doute la vue dans sa vieillesse par suite des imprécations paternelles et maternelles.[1] Dépossédé par ses fils, et outragé par eux, il les maudit à son tour.

1) Voyez la Praef. de mon édition des Septem.

100

Un connaît la guerre des sept chefs argiens contre Thèbes au sept portes. Le devin Amphiaraos, Tydée, père de Diomède, (le géant [illegible]) Capanée, Parthénopée, fils d'Atalante, ~~étaient~~ avec Polynice et le vieil Adraste, le Nestor de cette expédition, les chefs les plus marquants de l'armée argienne. Citons un incident caractéristique de la sauvagerie de cette haute antiquité. Tydée, ~~ayant tué Mélanippe son ennemi et se sentant lui-même~~ (mais aussitôt) est mortellement blessé par Mélanippe, ce dernier est à son tour immolé par Amphiaraos, 1) Alors Tydée fend le crâne de son ennemi et se repaît de sa cervelle. A cette vue, Athéné, qui était descendue sur le champ de bataille afin de rendre Tydée immortel, se détourne avec horreur et renonce

---

1) Cf. Phérécyde, fr. 51 ; Hérodote V, 67. De même, ~~je crois~~, Apollodore III, 6, 8. L'incidente τιτρωσκόμενος δὲ ὑπ' αὐτοῦ ἔκτεινεν αὐτόν, (scil. Τυδεύς) indique cependant une autre version, la même que suit Stace VIII, à la fin, lequel ~~[illegible]~~ fait apporter la tête de Mélanippe, non par Amph., mais par Capanée.

à son dessein. On voit ici, en même temps, la sauvagerie de la tradition et la protestation du poète. — Le vieil Adraste seul survit au désastre des siens et se sauve, en habits de deuil, sur son bon cheval Arion. Cependant il revient pour enterrer ses morts, dont l'ensevelissement est accordé par les Thébains, on ne sait trop comment, peut-être grâce à l'intervention des princes prêtres d'Eleusis.[2] Consécration poétique d'un droit des gens plus humain

Les Epigones faisaient suite à la Thébaïde. On cite aussi une poème intitulé Oedipodée. Abstenons-nous de parler de la Titanomachie et des autres épopées qui ont pu faire partie du Cycle épique.

2) Voy. mon mémoire sur l'Iliade et le droit des gens.

10 D

Conséquences à tirer des poèmes du Cycle. L'Iliade et l'Odyssée formaient des corps d'ouvrage longtemps avant Pisistrate.

Toujours le nom d'Homère; mais quels sont les auteurs qui se cachent sous ce nom? Nous nous trouvons en face d'un recueil où sont rassemblés des morceaux provenant, non seulement d'auteurs différents, mais d'époques diverses. Dans une histoire de la littérature, ces morceaux devraient être séparés, placés chacun à son heure; cependant on ne peut guère procéder ainsi, faute de données précises.

Hymnes homériques

1A

Dans quels lieux, dans quelles circonstances, ces morceaux furent-ils composés et récités? Autres questions auxquelles le livre ne répond pas, et sur lesquelles on ne peut faire que des conjectures.

13

Que plusieurs de ces hymnes aient été connus de bonne heure sous le nom d'Homère, on ne saurait en douter. L'hymne à Apollon est cité comme homérique par Thucydide (III, 104). Dans Aristophane, Chev. 1016, il y a une allusion à Ap. Py 265: Eschyle, Prom. 197 se souvient de Hermès 524. Plus tard, Callimaque imita, assez librement il est vrai, plusieurs de ces hymnes.

Quand le recueil fut-il formé? Philodème, contemporain de Cicéron, et, un plus tard, Diodore, le connaissent. Il existait donc à cette époque, et probablement déjà plus tôt, à en juger par certains indices. Cela n'exclut pas que quelques pièces puissent y avoir été ajoutées postérieurement. L'hymne

à Arès, nº 8, [ainsi que les nºs 31 et 32 (Εἰς Ἥλιον, Εἰς Σελήνην) déjà confondu avec la planète Mars] portent la marque d'une origine plus récente. Il y a même quelques doubles emplois : XIII (Déméter) reproduit le commencement ~~de V~~ ; XVIII (Hermès) le commencement de III.

1c

Les plus anciens même de ces hymnes ne peuvent donner aucune idée de la forme des poèmes hiératiques que l'on peut supposer antérieurs à l'épopée héroïque. La langue, les locutions, l'esprit, la forme générale de ces petits poèmes, accusent l'imitation homérique. Les éditeurs indiquent les tournures empruntées à l'*Il.* et à l'*Od.* ; nul ne l'a fait avec une exactitude plus minutieuse que Sterrett (~~de Boston~~), pour les cinq premiers hymnes (Boston 1881)¹)

1) Qua in re hymni homerici quinque majores inter se differant antiquitate vel homeritate

1D

A première vue, on distingue les six premiers poèmes, qui ont plusieurs centaines de vers, et des pièces de peu d'étendue qui sont les plus nombreuses; mais, ni les uns, ni les autres, ne répondent à ce que nous appelons aujourd'hui des hymnes. Les grands sont des narrations, de petites épopées divines; les petits sont des invocations. On pourrait distinguer quelques morceaux intermédiaires renfermant des tableaux ou des récits de moindre étendue, tels que VII et XIX.

Commençons par les morceaux les plus courts. Leur destination est assez évidente. On n'a qu'à lire le n°. 6. Après 18 vers consacrés à l'éloge de l'Aphrodite de Cypre,

~~vient une prière pour~~ vient une prière demandant à la déesse la victoire dans le concours, et une formule de transition annonçant qu'on va passer à un autre sujet. Ce morceau servait évidemment dans un concours de rhapsodes.[1] On voit la même chose dans la plupart des autres petits morceaux. Les rhapsodes invoquaient un dieu, souvent ce semble celui en l'honneur duquel se célébrait la fête, avant de réciter ~~l~~ quelque morceau d'épopée héroïque. Cet usage est formellement attesté, non seulement par Plutarque et Suidas, mais déjà par Pindare (Ném. II, 1). Le poète y dit que les

La même formule [illegible] une autre plus claire encore. comme à la fin de IV. 2)

1) Χαῖρ' ἑλικοβλέφαρε, γλυκυμείλιχε· δὸς δ' ἐν ἀγῶνι
νίκην τῷδε φέρεσθαι, ἐμὴν δ' ἔντυνον* ἀοιδήν. *(arrange, inspire)
αὐτὰρ ἐγὼ καὶ σεῖο καὶ ἄλλης μνήσομ' ἀοιδῆς

2) σεῦ δ' ἐγὼ ἀρξάμενος μεταβήσομαι ἄλλον ἐς ὕμνον.
à la fin de IV, IX, XVIII, cf. XXXI.

2 B

rhapsodes ont coutume de commencer par Zeus, que c'est là leur Prooimion*. Une invocation à Zeus est restée attachée aux Œuvres et Jours d'Hésiode, la Théogonie est précédée de plusieurs hymnes aux Muses. On voit que ces introductions ou préludes ~~ou préludes se rattachaient ainsi et se confondaient~~ à force d'être rapprochés de morceaux épiques attribués à Hésiode et plus souvent à Homère, pouvaient se confondre avec l'épopée et s'arroger le grand nom d'Homère.

la formule de transition qui se trouve à la fin des grands h., comme des petits.

On s'explique plus difficilement pourquoi un des hymnes les plus étendus, l'hymne à Apollon, est désigné par Thucydide comme un προοίμιον.

* Od. VIII, 499: ὁ δ' ὁρμηθεὶς θεοῦ ἤρχετο, φαῖνε δ' ἀοιδήν a peut-être un autre sens. Schol.: ἀπὸ τῆς μούσης ἐμπνευσθεὶς, ἢ ἀπὸ θεοῦ ἀρξάμενος.

il est trop long pour avoir servi d'introduction à une rhapsodie. Ottfried Mueller suppose que ces grands morceaux ont pu précéder les grands concours de rhapsodes, comme celui des Panathénées, où l'on récitait des épopées toutentières, et donner ainsi une espèce de consécration religieuse, afin que les dieux eussent aussi leur part dans ces chants consacrés à la gloire des hommes d'autrefois. ~~Les grands hymnes ~~sont~~ se terminent, comme les petits, [illegible] par la formule de transition.~~

Les six grands hymnes sont évidemment les plus intéressants au double point de vue poétique et historique. Plusieurs ont été composés pour les plus célèbres sanctuaires de la Grèce, de Délos,

de Delphes, d'Eleusis ; ils donnent les traditions qui y avaient cours sur la fondation des temples ou des fêtes ; ce sont des documents qui font connaître les mythes consacrés, les croyances en vogue. [L'hymne à Apollon Délien est peut-être le morceau le plus ancien, il est certainement le plus beau. La grandeur d'un dieu se mesure au rang qu'il tient parmi les immortels et aux hommages que lui rendent les hommes. – Au début, nous voyons l'entrée du dieu [. Comme à l'entrée de Zeus (Iliade, I, 533)+, tous les dieux se lèvent pleins de respect et de crainte à l'aspect du redoutable archer

[dans l'assemblée des Olympiens.

+ ou à celle d'Héré (Il. 15, 84)

Létho[1] le débarrasse de ses armes et le fait asseoir, Zeus lui offre la coupe remplie de nectar.[2] Le coeur maternel de Létho est joyeux (comme dans Od. VI, 106).

Après ~~ce beau tableau on a une énumération des villes où Apollon est adoré; nous faisons le tour de l'Archipel, voilà le second point~~

~~ou bien, seulement des villes lieux parcourus par Léto errante? C'est plutôt l'un et l'autre. — L'éloge de Chios, v. 38, traité le pays du poète.~~

Cependant le poète ne veut pas faire un éloge général de son dieu. Il veut ~~chanter~~ honorer l'Apollon de Délos, son berceau et sa résidence favorite; chanter sa naissance, sa fête, les fidèles qui s'y rendent, sans oublier celui qui les charme par ses chants, le poète lui-même. Cet hymne, comme les autres, a pour sujet,

1) (Léto est assise, ce semble, à côté de Zeus (v. 5)+. C'est son épouse; l'Ἥρη Ἀργείη ne joue aucun rôle.)

+ παραὶ Διὶ ne prouve rien: cf. XIX, 44.

2) Zeus la salue en lui offrant à boire dans sa coupe. Cf. Il. 15, 86: δεικανόωντο δέπασσιν. Ἡ δ' ἄλλους μὲν ἔασεν, Θέμιστι δὲ καλλιπαρῄῳ δέκτο δέπας.

3B

non pas tout ce qu'un dieu a fait et souffert mais une seule de ses aventures. On peut trouver là la même discrétion, le même sentiment de l'unité, que dans l'Il. et l'Od. Le sujet général se spécialise au moyen de la formule devenue typique

Πῶς τ' ἄρ σ' ὑμνήσω πάντως εὔυμνον ἐόντα;

Le centre du récit, c'est la merveilleuse apparition de l'enfant divin. On y arrive par ce qui précède nécessairement la naissance, les erreurs et les longues douleurs de la mère.

Avec Léto nous parcourons les côtes et les îles de l'Archipel : ces lieux, ces villes que visita la mère du dieu avant de l'enfanter (v. 45) sont aussi ceux où le dieu sera particulièrement adoré (29). — L'éloge de Chios (38) trahit le pays du poète : καὶ Χίος, ἣ νήσων λιπαρωτάτη εἰν ἁλὶ κεῖται.

Délos n'est qu'un rocher stérile. Comment cette petite île est-elle devenue si glorieuse ? Pourquoi Apollon l'a-t-il choisie ? Au lieu

dénué de toutes les ressources naturelles ait pris tant d'importance, acquis tant de richesses ; voilà le fait extraordinaire à expliquer.

Beaucoup de ~~terres~~ pays plus ~~fécondes~~ fertiles n'osèrent accueillir le dieu à naître (vers 48) ; on ne voit pas très clairement pourquoi. Dans Callimaque, elles redoutent la colère de la jalouse Héra ; ici, elles ~~redoutent~~ craignent peut-être d'être dédaignées par le redoutable fils de Zeus (vers 67)†. Délos n'a rien à perdre, tout à gagner ; jamais elle n'aura ni gras pâturages, ni riches récoltes, mais le temple d'Apollon pourra attirer une foule d'étrangers et d'offrandes.

† Tel est l'avis de Hermolte et d'autres.

3D

Malgré ce brillant avenir promis par Leto, Délos hésite. Elle est nue et rocailleuse ; si le superbe fils de Zeus la méprisait ; s'il la faisait rentrer au sein de la mer, pour n'être plus que la demeure des polypes et des phoques (On se souvenait dans l'Archipel d'îles qui avaient disparu soudain, d'autres qui avaient surgi). Le grand serment de Latone rassure Délos.

Toutes les déesses, sauf Héra, s'empressent autour de la mère du dieu. Ilithyie est gagnée par un de ces colliers d'or et d'ambre jaune qui jouent un si grand rôle dans ~~la mythologie~~ les récits anciens. On voit dans l'Od. que ces parures précieuses venaient des pays d'Orient et étaient vendues par les Phéniciens.

[Léto jette les bras autour du fameux palmier, l'arbre de Phénicie (φοῖνιξ), si vantée dans l'Od. VI. La terre sourit, la mer s'agite et déborde (vers 28), quand paraît au jour le dieu prophète. Nourri d'ambroisie par l'antique Thémis[1], l'enfant divin ne tarde pas à se débarrasser de ses maillots. Il demande une cithare, un arc; il veut révéler aux hommes la pensée infaillible de Zeus. Quand il marche à grands pas sur la terre, à l'étonnement des déesses, l'île tout entière se couvre d'or, comme la cîme d'une montagne, se couvre des fleurs du printemps[2]. v. 127-139.

Du dieu, le poète passe à ses adorateurs,

---

2) Callimaque insiste sur cet or par la répétition de χρύσεα... χρυσῷ..., χρύσειον..., χρυσῷ... χρυσείῳ... Il nous fait nager dans l'or.

1) La déesse qui (qui représente) connaît la loi éternelle nourrit le dieu prophète qui rendra des oracles θέμιστας. Dans Esch. elle occupe, avant Ap., le sanctuaire fatidique de Delphes

il nous montre les Ioniens qui abordent à Délos, dans leurs longues tuniques, avec leurs femmes et leurs enfants. Ils viennent de toutes les îles, de toutes les côtes. Quelle fête! Par leurs jeux athlétiques, leurs danses, leurs chants, ils réjouissent le dieu. Comme ils sont beaux, vigoureux, agiles, pleins d'intelligence et d'esprit! Déployer en se jouant leur force et leur grâce, montrer ce que fit d'eux la culture harmonieuse du corps et de l'âme, c'est leur manière d'honorer les dieux et de se réjouir eux-mêmes. A les voir si beaux, si joyeux, on dirait qu'ils sont, eux aussi
v. 151 "exempts de mort et de vieillesse" à
φαίη κ' ἀθανάτους καὶ ἀγήρως ἔμμεναι αἰεί

tout jamais". Une mention particulière est donnée aux vierges de Délos, qui chantent et dansent à ravir, et à leur poète favori, l'aveugle de Chios.

Comme dans l'épopée homérique, quoique d'une autre façon, on voit dans cette poésie incomparable le monde divin et le monde humain se côtoyer sans disparate, se compléter heureusement. Apollon était un grand dieu, puisqu'il avait de tels adorateurs.

Cet hymne est antérieur à Pindare, qui, ~~d'après~~ se conformant à certaines traditions, faisait errer l'île de Délos, comme Latone erre dans la vieille fable;

il est même antérieur à l'hymne d'Alcée.

Aπ. Πύθ. L'hymne à Apollon Pythien débute aussi par un tableau. Nous voyons encore Apollon dans l'assemblée des Immortels ; mais ce n'est plus le dieu à l'arc redoutable, c'est le dieu de la musique : il arrive avec la cithare. Les Muses chantent la félicité des dieux et la misère des hommes. Les Grâces, les Heures, Harmonie, Hébé, Aphrodite forment le choeur des danseuses. Parmi elles brille Artémis. Latone et Zeus se réjouissent. Pareille scène était représentée sur le fronton du temple de Delphes (Paus. X, XIX, 5). À la grande fête de D. il n'y avait d'abord qu'un ἀγὼν μουσικὸς de citharodes.

Parmi beaucoup d'autres sujets, la formule de transition est la même que dans l'hymne précédent; le poète choisit la fondation de l'oracle de Delphes.

Apollon voulant choisir un sanctuaire, quitte l'Olympe et parcourt la Thessalie et la Béotie. Nous l'accompagnons, comme nous avons accompagné Léto. Il s'agit d'expliquer un fait extraordinaire du même genre : Delphes, ce riche sanctuaire, se trouve dans un pays désert, stérile, et de plus, jadis infesté par le dragon Python. ~~La source Telphousa~~ [lui] ~~donne au jeune dieu~~ l'insidieux conseil de s'établir ~~dans ces lieux~~ [au pied du Parnasse], c'est qu'elle craint qu'en choisissant sa résidence

[Par exemple : le pays riant près de la source Telphousa pourrait sembler mieux choisi pour un sanctuaire. Aussi ce pays séduisit-il d'abord le dieu. Mais la nymphe de la source

5B

près d'elle, il ne fasse tort à son propre culte.

Apollon perce le dragon de ses flèches (sujet du fameux Νόμος Πυθικός), se venge de Telphousa (en cachant ses belles eaux sous un rocher (explication d'un phénomène naturel)) et amène dans son temple des marchands de Crète, qui seront ses prêtres. Il leur apparaît sous la figure d'un dauphin (surnom Δελφίνιος), puis il entre dans son temple, pareil à un météore, et en sort, pour les recevoir, sous les traits d'un adolescent.[1] C'est ainsi qu'il marche devant eux, jouant de la lyre; et ils font leur entrée en chantant Ἰηπαιήον.

Leurs craintes naïves à la vue de la stérilité de ces lieux sont calmées

[1] Cf. Il. IV, 75-86: Athéné descend du ciel comme un météore effrayant; ensuite prend la figure d'un homme.

par le dieu. Ils vivront dans l'abondance, sans peine et sans travail, grâce à la foule des victimes qu'on leur amènera de toutes parts (Esope les en railla ; d'après une tradition rapportée par le scholiaste d'Aristophane) Mais le dieu les avertit qu'ils perdront leur indépendance s'ils cessent d'être justes

L'imitation est évidente, et aussi l'infériorité. Nous sommes loin de la grâce de l'hymne précédent. Le récit est alourdi par des digressions, historiques, géographiques, mythiques. ~~Même en retranchant~~ Il est vrai que ce qu'il y a de plus choquant, l'épisode ~~de~~ de la naissance de Typhon, ~~comme à titre d'interpolation~~ ~~il reste encore assez de hors-d'œuvre.~~ (l'interpolation est ici très probable) est très probablement inséré après coup. Les autres digressions ne sont qu'apparentes ou plutôt imposées par la tradition, amenées par le désir d'expliquer le choix d'un lieu aussi isolé que Delphes. Mais le poète se plaît évidemment ~~à s'arrêter avec~~ à instruire ses auditeurs de toute sorte de particularités hist. et géogr., il s'y étend avec complaisance.

Date de l'hymne.

La prédiction menaçante d'Apollon ne doit pas être rapportée à la Guerre sacrée (vers 600), car cette guerre n'était ~~pas~~ dirigée contre les habitants de la ville maritime de Cirrha, qui rançonnaient les pèlerins, non contre les Criséens, anciens maîtres de l'oracle. Ces derniers furent privés de cette prérogative par les Amphictyons, qui, d'Anthéla et des Thermopyles, se transportèrent à Delphes. C'est à cette révolution, dont l'époque, antérieure à l'an 600, ~~mais~~ et difficile à déterminer, que l'hymne fait allusion. (Cf. Baumeister et Curtius I^{4} p. 243).

Baumeister attribue notre hymne

à un poète de l'~~école~~ d'Hésiode, connaissant bien Delphes et la Béotie. Hym. Hom. 6A

Bergk y croit trouver une confirmation de cette hypothèse dans ces vers ps.-hésiodiques, cités par schol. Pind. Ném. II, 1 (d'après Philochoros, ce semble)

Ἐν Δήλῳ τότε πρῶτον ἐγὼ καὶ ~~θεῖος~~ Ὅμηρος ἀοιδοὶ
μέλπομεν, ἐν νεαροῖς ὕμνοις ῥάψαντες ἀοιδήν,
Φοῖβον Ἀπόλλωνα χρυσάορον, ὃν τέκε Λητώ.

Les deux poètes auraient été censés rivaliser ~~avec~~ en récitant les deux hymnes qui sont venus à nous.[1]

Il faut dire que les manuscrits réunissent les deux morceaux sous le titre commun d'*Hymne à Apollon*. David Ruhnken le premier les sépara dans son *Epist. crit. in Homeridarum hymnos et Hesiodum*, Leyde, 1749.

1) L'hymne à Apollon (c.-à-d. les deux?) passait aux yeux de quelques-uns pour l'œuvre de Kynaethos de Chios, Homéride auquel on attribuait aussi des interpolations des grands ~~[illegible]~~ poèmes. Il rhapsodia, dit-on, le *premier* les épopées homériques à Syracuse dans Ol. 69 = 504 [date inacceptable*] (Schol. Pind. *Nem.* II, 1). G. Hermann explique cette attribution par v. 16 τὴν μὲν ἐν Ὀρτυγίῃ, dans un morceau apparemment interpolé.

* La date est admissible, si on entend un concours, ~~officiellement établi~~.

6 B

Et depuis, les éditeurs les distinguent par deux titres différents. Par une nouveauté imprévue, qui n'est qu'un retour à la tradition, M. Gemoll vient de les réunir de nouveau dans son édition de 1886. Outre le témoignage des manuscrits, il invoque celui des auteurs anciens qui citent généralement, l'hymne à Apollon, tout court. Quant au pluriel employé par Athénée (I, p. 22 C.), il en atténue la portée. Les deux vers par lesquels on termine aujourd'hui ce qu'on appelle l'hymne à Apollon ~~Pythien~~ Délien, n'indiquent pas, suivant lui, une fin, mais une transition. Il attache une grande importance à un trait

Là ce qui suit aussitôt : οὐ λήξω

qui concerne la forme du récit. Le poète apostrophe Apollon quand il le met en scène, non seulement dans le premier hymne, mais aussi dans la première partie de ce qu'on appelle le second hymne, jusqu'au vers 103 (281); tandisque plus loin le récit se fait à la troisième personne. Il en conclut que, si l'on veut couper, il faut couper à ce dernier endroit, ou plutôt qu'il faudrait distinguer, non deux hymnes, mais plusieurs morceaux juxtaposés.

Tout en accordant que Gemoll a prudemment agi en revenant à la tradition évidemment très ancienne, je ne pense pas qu'on puisse nier que nous ayons affaire à deux hymnes primitivement distincts. ~~Les ressemblances sont~~

6 D

~~très~~ indépendants l'un de l'autre. Les deux sujets sont trop distincts et les ressemblances trop nombreuses pour ne pas reconnaître un modèle et une imitation. La forme de l'apostrophe, qui ~~donne~~, suivant G., donne au récit un caractère lyrique, n'est pas rigoureusement observée, ~~mais~~ alterne parfois avec la troisième personne, ~~même~~ dans la partie même où elle domine. L'*Il.* et l'*Od.* offrent déjà des exemples sporadiques de ces apostrophes (Cf. Il. IV, 127 Οὐδὲ σέθεν, Μενέλαε, θεοὶ μάκαρες λελάθοντο XVI, *passim*, et ailleurs. (Voyez *Anhang zu Od.* XIV, 55, par Ameis-Hentze)

Je suppose que les deux hymnes ont été réunis très anciennement par les adorateurs d'Apollon, qui s'étaient habitués à ne pas ~~ne~~ distinguer le dieu de Délos, du

dieu de Delphes. Au début des Euménides, Eschyle raconte comment Apollon part de Délos, pour se rendre à Delphes, où il doit succéder à Phoebé, et il décrit, en se conformant aux traditions de sa patrie, l'itinéraire du dieu à travers l'Attique. Dans notre hymne, Apollon part de l'Olympe pour fonder son oracle, ce qui fait qu'il n'y a pas de lien topographique entre I et II. Mais, comme on voulait réunir les deux pièces, on ne s'arrêta pas à cet inconvénient. La version attique, si on avait osé la substituer à celle du vieux texte, aurait donné une unité ~~une unité~~ plus forte aux deux hymnes soudés l'un à l'autre.[1)]

Hym. hom. 7.

1) Voy. mon article dans Journ. des Savants.

7B

A Déméter

L'hymne à Déméter n'est connu que depuis 1782, quand Ruhnken le tira du ms. de Moscou, qui est aujourd'hui à Leyde. Le sujet en est la fondation du culte et du temple d'Eleusis. Il s'agit donc encore de mythes locaux, relatifs à un des grands sanctuaires de la Grèce. Mais le récit est plus prolixe que celui d'Apollon Délien. Les plus belles parties sont : la scène de l'enlèvement de Proserpine, quand on voit Pluton, sur son char, sortir des Enfers, à l'endroit où la jeune déesse arrache le narcisse à cent fleurs (le nom de la plante indique assez sa puissance narcotique) ; puis la scène de la fontaine. Déméter, qui

a pris les traits d'une vieille femme prétend (vers 123) ~~s'être échappée des~~ avoir été enlevée par des ~~la mains des~~ pirates, ~~qui l'avaient enlevée~~ et s'être échappée de leurs mains, pendant qu'ils préparaient le repas du soir, absolument comme fait Ulysse dans le récit qu'il invente en causant avec Eumée (Od. XIV, 347)[1]. Signalons encore la scène dans laquelle Cérès révèle sa nature divine (268 sqq.) — Le caractère local éleusinien y est fortement empreint partout: on a une foule de noms de lieux, ~~et avec~~ les noms des ancêtres de plusieurs des familles sacerdotales, l'origine de certaines cérémonies, comme du breuvage composée de farine d'orge, d'eau et de pouliot, que l'on offrait aux initiés, des plaisanteries grossières attribuées à l'esclave Iambé, etc. Voici ce qu'il y a de plus remarquable:

κυκεών

1) Cependant il n'y a aucun emprunt textuel.

7 D

Déméter rend la fécondité à la terre ; mais ce qu'elle enseigne aux princes prêtres d'Eleusis, Triptolème, Dioclès, Eumolpe, Kéléos, ce n'est pas l'agriculture, ce sont les cérémonies de ses mystères, dont la connaissance donne le bonheur aux mortels, sur la terre et sous la terre (480). – [Hécate est plusieurs fois introduite dans le récit, assez inutilement au point de vue poétique. C'est que son culte était associé à celui des deux grandes déesses. Mais Bacchus n'est pas même mentionné ; c'est que Bacchus, ~~ne devint~~ qui joua plus tard un si grand rôle dans les mystères d'Eleusis, n'y fut introduit que par l'influence de Athènes. | A chaque fête, l'idole de ce dieu était mené d'Athènes à Eleusis.

| De là vient que

Aussi la ville d'Athènes n'est-elle pas mentionnée dans l'hymne[1]. On voit par là qu'il a dû être composé avant les ~~Eleu~~ modifications attiques du culte d'Eleusis, quand cette ville était encore indépendante d'Athènes.

---

1) ~~Sauf~~ Dans le passage obscur 265-7, les éditeurs ont écrit par conjecture αἰὲν Ἀθηναίοισι pour αἰὲν ἐν ἀλλήλοισι.



8 c

Les hymnes à Hermès et à Aphrodite n'ont pas le même caractère local. Moins instructifs que les trois hymnes dont nous venons de parler, ils sont peut-être plus amusants, ont un ~~caractère~~ ton moins religieux, plus mondain. Rien n'est plus joli que les espiègleries du jeune Hermès, maître fripon dès sa naissance, que l'on voit s'échapper de son berceau pour dérober les ~~trou~~ boeufs d'Apollon, s'amuser en passant à construire la première lyre avec la carapace d'une tortue, nier hardiment son vol en jouant le nourrisson ignorant et innocent, et ~~arriver~~ atteindre enfin à son but qui est d'arriver aux mêmes honneurs que son grand frère Apollon, dont il gagne l'affection par le don

Passages jolis. 142-46. 235-42. 260-73.

8D

de la lyre, après l'avoir indigné par son vol et ses mensonges. Il y a dans ce poème des passages extrêmement gracieux, mais il y a aussi des longueurs et des obscurités provenant en grande partie de l'altération du texte. L'interpolation des vers 17 à 19, 25 (dav.) 111 (dav.) est évidente. A partir du vers 507, on a le fragment d'un autre hymne. (Voy. Baumeister et Bergk.)

L'hymne d'Alcée dont Horace s'est souvenu dans *Odes* I, 10, était sans doute postérieur à l'hymne homérique.

8 A

III Hymnes

162 – 166

235 – 242 :

260 – 273

IV. Aphrod.

(68 – 76)

149 – 154.



L'hymne à Aphrodite est écrit dans un style coulant tout à fait homérique. Le grand nombre des réminiscences de passages et de tournures des deux grandes épopées a fait croire aux uns qu'il était très ancien, voisin de l'époque de l'Odyssée, aux autres qu'il était relativement récent.

Zeus veut qu'Aphrodite éprouve à son tour les peines et les humiliations qu'elle fait subir à tous les dieux et à leur souverain même. Entraînée par une passion dont elle rougit, mais qu'elle ne peut vaincre, elle vient trouver le bel Anchise sur le mont Ida. Le poète décrit sa toilette, son apparition dans la montagne au milieu des bêtes féroces: les loups et les lions,

les ours et les panthères viennent la saluer et subissent sa douce influence (vers 69 sqq.) Ces traits rappellent la Cybèle phrygienne, la <u>magna mater Idaea</u>. Lucrèce s'en est souvenu dans l'exorde de son Poëme[+]. Vient ensuite sa conversation avec Anchise : l'amour ardent qu'elle lui inspire, sa ruse et sa coquetterie sont peintes fort librement, mais avec beaucoup de grâce. Anchise s'écrie (153) :

Βουλοίμην κεν ἔπειτα, γύναι εἰκυῖα θεῇσι,
σῆς εὐνῆς ἐπιβὰς, δῦναι δόμον Ἄϊδος εἴσω.

Ce sont des vers brûlants, comme il n'y en a point dans Homère. Le lendemain matin la déesse se fait connaître, impose le secret à Anchise et lui annonce la

[+] Inde ferae pecudes persultant pabula laeta ...
Omnibus incutiens blandum per pectora amorem
Efficis ut cupide generatim saecla propagent.

naissance du bel Énée, l'aïeul d'une race belle et illustre, qui régnera sur les Troyens.

On peut noter dans cet hymne une certaine prolixité épique. Le poète aime à faire des digressions mythologiques : sur Athéné, Artémis et Hestia, déesses virginales, inaccessibles au pouvoir d'Aphrodite (7-33), sur Ganymède et Tithon (202-238), sur les Hamadryades (259-272), et ces digressions sont trop bien liées au récit pour être considérées comme des interpolations.

Comme l'hymne aboutit à la naissance d'Énée, comme le poète fait le plus grand éloge de la race troyenne, d'Anchise, de Ganymède, de Tithon, d'Énée surtout et de

9 D

ses descendants, on peut croire, avec Mathias et O. Mueller, que ce petit poème fut composé pour un des princes Enéades qui régnaient à Scepsis (Strabon XIII, p. 607), qui se glorifiaient de descendre de Vénus. Baumeister et Bergk ~~sont~~ accordent que l'hymne fut composé en Ionie, mais pensent que cette hypothèse n'a pas de fondement solide.

Outre ces cinq grands hymnes et les courtes invocations, il y a, nous l'avons dit, des morceaux intermédiaires par l'étendue qui renferment un petit récit, tel que V (Dionysos et les pirates Tyrrhéniens), ou qui présentent un tableau, souvent la naissance, la première apparition d'un dieu ; tels sont XXVIII (Naissance d'Athéné) et VI (la Naissance ou plutot la Venue d'Aphrodite) La comparaison de ces deux morceaux est intéressante, les traits ~~des~~ deux déesses, si opposées de nature sont admirablement marqués, et le contraste est saisissant. Les beaux vers de Pindare (Ol. VII, 35) ce rapportent à la ~~semblent~~ ~~inspirées de notre~~ même fable que notre n° XXVIII chez le grand lyrique : le tableau est achevé en trois coups de pinceau. Je n'oserais rien affirmer sur l'antériorité de l'un ou de l'autre morceau. Schol. Ap. Rh. IV, 310 rapporte que Stésichore le premier fit sortir Pallas tout armée de la tête de Zeus (σὺν ὅπλοις ἀναπηδῆσαι). Aussi Heyne et Groddeck placent-ils l'hymne après Stésichore. Peut-être.

N° B

On peut rapprocher de ces deux morceaux, la Naissance d'Apollon (I, 115 sqq) et les exploits du nourrisson Hermès, dans III. Ces dieux sont dès leur naissance tout ce qu'ils seront un jour : la faiblesse de l'enfance et le long apprentissage des enfants humains sont étrangers aux Immortels, aussi bien que la débilité de la vieillesse.

L'hymne à Pan (XIX) appartient à la même classe et offre un intérêt particulier. Il se compose de deux parties. Dans la première on voit le dieu des bergers de l'Arcadie au milieu des montagnes sauvages, des prés, des bois, des sources de ce pays. C'est un exemple instructif de la manière dont les anciens sentaient les beautés

de la nature et savaient rendre ce sentiment. Les chèvres sauvages (les chamois) ont leur berger, c'est le dieu aux pieds de bouc, à ~~deux cornes~~ cornu, pour ne pas dire biscornu, léger, sauteur, capricieux comme eux. L'imagination peuple ces solitudes d'êtres qui répondent à la nature des lieux, qui en semblent les habitants naturels; elle entoure le dieu rustique des nymphes de la montagne, dont il conduit les chœurs, avec lesquelles il folâtre (Indications générales du sujet, vers 1-~~8. Nymphes, 1~~-7. Pan, 8-18. Pan et Nymphes, 18-26).

Dans la seconde partie les nymphes chantent la naissance de Pan, l'effroi de la mère à la vue de cet enfant barbu et quelque peu bouc. La

tendresse d'Hermès pour son enfant, la surprise et l'hilarité des dieux quand le père montre son nouveau-né dans l'Olympe. Les beaux dieux d'Homère et le patron difforme des bergers de l'Arcadie, quel contraste! Le poète le sent et le rend d'une manière piquante.

Déméter et Dionysos (sont tous inconnus à Homère,) ne figurent ~~pas~~ encore dans l'Olympe homérique. Pan a dû entrer dans l'assemblée des dieux plus tardivement encore. On sait que les Athéniens reçurent chez eux le culte de Pan après la bataille de Marathon, et l'~~hy~~ ~~pothèse~~ opinion que cet hymne est postérieur à cette date semble ~~assez~~ très probable.[1]

[1] V. 1 ἀμφί μοι semble imité de Terpandre. — 16 μέλος, étranger à Homère, se trouve d'abord dans Alcman) — 19 ὄρει au singulier, comme dans les poètes attiques. Nd.
(Cependant μέλπω souvent dans Homère.

Hymne homérique à Pan.

Parle-moi, ô Muse, du fils d'Hermès, chéri de son père, le dieu aux pieds de bouc, à la double corne, ami des danses, qui dans les clairières des bois, ~~court~~ au milieu du choeur des nymphes. Leurs pieds foulent le sommet d'une roche escarpée, quand elles invoquent Pan, le dieu berger, chevelu, inculte, qui a reçu pour son lot toutes les cimes neigeuses et les pics des montagnes et les sentiers rocheux.

Il saute çà et là par les épaisses broussailles, tantot s'assied au bord moelleux d'une source, tantot passe sur des rochers abrupts, gravissant au haut d'un sommet pour découvrir une brebis égarée. Souvent aussi il parcourt les

10'B

longues crêtes blanchâtres, souvent il traverse les gorges sur la piste des bêtes fauves, qu'il épie d'un oeil perçant. Et le soir, au retour de la chasse, dans la solitude, il tire des roseaux en se jouant une musique si douce: il ne l'égalerait pas en ses chants l'oiseau qui dans la saison fleurie du printemps, caché sous la feuillée, épanche sa plainte en mélodies douces comme le miel.

D'autres fois, avec lui, les nymphes Oréades chantent de leur belle voix, près d'une source aux eaux noires, et frappent de leurs pieds la terre avec une cadence rapide. L'écho fait retentir les cimes des montagnes. Le dieu, se portant d'un pas agile à droite et à gauche, et tantôt au milieu, ordonne leur choeur.

Sur son dos la peau rougeâtre du lynx, le coeur joyeux de ses chants retentissants, il bondit par la prairie moelleuse, où le crocus et la jacinthe odorante mêlent leurs fleurs à l'herbe touffue.

Or elles chantent les dieux bienheureux et le vaste Olympe; mais c'est Hermès le secourable qu'elles célèbrent entre tous; comme quoi il est le rapide messager des dieux, et comment il vint dans l'Arcadie, nourricière des sources, mère des troupeaux, là où il possède un sanctuaire sur le Cyllène. Tout dieu qu'il est, il y gardait les brebis laineuses pour un homme mortel. C'est que l'amour s'était glissé dans son coeur, le désir de s'unir à la fille de Dryops, la nymphe aux belles tresses. Le doux hymen s'accomplit et

elle enfanta dans sa demeure un fils cher à Hermès, prodigieux à voir, aux pieds de bouc, à la double corne, ami du rire et de la danse tapageuse. La mère s'enfuit en sursaut, abandonnant l'enfant qu'elle devait nourrir, elle eut peur à la vue de ce visage barbu, repoussant. Mais le bon Hermès le recueillit aussitôt, et le mit sur ses bras ; le dieu avait le cœur tout joyeux. Promptement il se rendit au lieu où siègent les immortels, après avoir bien enveloppé l'enfant dans la peau épaisse d'un lièvre des montagnes. Il alla s'asseoir près de Zeus et des autres dieux, et tout à coup il montra son fils. Les immortels se réjouirent à cette vue ; ~~mais~~ tous ; nul autant que Dionysos, ~~l'ami des bacchanales~~ le dieu de la folie bachique. Ils le nommèrent Pan, parce qu'il les avait tous égayés.

Salut, Seigneur, je t'invoque par ce chant, et après t'avoir célébré, je vais me souvenir aussi d'un autre chant.

vers. L'accord sur les filiations et leur valeur n'est pas encore établi. Les collations mêmes diffèrent entre elles.

Hymnes homériques.

Notice exacte sur les manuscrits et les éditions dans les Prolegomena de l'édition de Baumeister, Lips. 1860. 2e éd. à été publiée [Abel et] par Gemoll.

Le codex Mosquensis, découvert à Moscou en 1780 [aujourd'hui à Leyde], tout en étant plus complet que les autres, ne donne pas une tradition meilleure, suivant B., mais a été corrigé par un homme savant. [Tous offrent un texte en très-mauvais état.

Parmi les critiques qui se sont occupés du texte, il faut distinguer David Ruhnken, Epist. crit. in Homeridarum Hymnos et Hesiodum ad Valckenaerium, Leyde 1749. Hymn. in Cererem, éd. princ. 1782.

[Gemoll est d'un avis contraire, Ludwich (Berliner Phil. Wochenschr., 1887, 1) ~~se séparant~~ dit ne voit pas à dessi excellentes corrections.

34 numéros.

5 grands hymnes. 2 à Apollon (séparés par Ruhnken) qui ne forment qu'un seul dans les manuscrits. Hermès. (Déméter (conservé dans Mosc. D.) Aphrodite.

[il y précède le 2 à Apollon.

On peut ajouter un sixième, à Dionysos. Le Mosc. en a conservé la fin. Quelques vers qui se lisent chez Diod. III, 66, sont généralement considérés comme un fragment du même hymne. Ces deux fragm. ont placés par les éditeurs à la fin du recueil. Mais dans le Mosc. cet hymne était le premier du recueil. Suit Déméter, puis les autres.

28 petits hymnes. Cependant VII, Διόνυσος ἢ λῃσταί, de 59 vers, renferme un petit récit. XIX Pan, de même, 48 vers. L'un et l'autre fort jolis.
~~XVIII (Hermès) répondant à peu de chose près le commenc. de III, 13 (Déméter) de V.~~

Ordre des grands Hymnes (dans le Mosc.): Dionysos (fin). Déméter. Apollon. Hermès. Aphrodite.
Les éditeurs ont placé le fragm. de Dion. (avec celui conservé par Diodore) à la fin du recueil, et l'hymne à Dém. à la suite des 3 = 4 grands Hymnes connus antérieurement.

Ilgen 1796 / Hermann 1806 / Franke 1828 / Baumeister (éd. maj. 1860, et ... minor 1859) Abel, 1886 (éd. crit.) Gemoll 1886, Éditions de tous Homère.
[avec bibliogr. complète.

[A. Matthiae, 1805

Bibliogr.

Hignard, Les H. H. Paris 1864. Sans grande portée.

Études monographiques sur chacun des grands hymnes.

Προοίμια préambules aux chants épiques. Voy. anc. notes.

Plusieurs des petits hymnes témoignent eux-mêmes qu'ils servaient à cet usage. Plusieurs renferment une prière pour la victoire au concours.

Cependant, si l'hymne est, comme il paraît, un centon hésiodique, il faut s'abstenir de conj. précises.

XXV Muses, Ap., Zeus (= Hes. Théog. 94-97 pour le corps du morceau), s'explique, ce me semble, pourquoi Zeus est invoqué par les chanteurs, et semble remonter à un temps où les rhaps. se produisaient soit aux banquets des princes, soit devant des assemblées présidées par des princes.

XXIV Baum., une maison, peut-être princière, peut-être un temple de Zeus nouv. construit; il prend aussi XXIX pour un h. d'inauguration de temple (ναίετε impératif) : le texte est en mauvais état.

Au contraire, les deux H. à Hestia XXIV et XXIX à H. et Hermès (ἔρχεο τόνδ' ἀνὰ οἶκον 24,4 ; οὐ γὰρ ἄτερ σοῦ εἰλαπίναι θνητοῖσιν, ἵν' οὐ πρώτῃ πυμάτῃ τε || Ἑστίῃ ἀρχόμενος σπένδει μελιηδέα οἶνον. 29,4-6) pourraient aussi servir à des rhapsodes qui chantaient dans une maison particulière après le repas. [Baumeister voudrait y voir des scolies. Mais les formules finales (χαῖρε δ' ἅμ' ὄπασσον ἀοιδῇ — αὐτὰρ ἐγὼ ὑμέων (H. et Hermès) τε καὶ ἄλλης μνήσομ' ἀοιδῆς) contredisent cette vue.]

? Il est à noter que προοίμιον est dit parties d'hymnes à Apollon, de l'hymne Hom., de celui d'Alcée, d'Empédocle etc. Inaugurait-on les cér. religieuses par un chant en l'honneur de ce dieu ? (V. anc. n.) T (Hesych. I, 761)

Les grands hymnes sont des morceaux formant à eux seuls une rhapsodie. Ils pouvaient, d'après O. Müller, se placer au commencement d'un concours épique. ?

Welcker et Baum. font chanter V (Dém.) aux Panathénées ; Baum. VII et XXVI (Dionysos) à la fête de Brauron — c'est qu'il y avait ἐν Βραυρῶνι τῆς Ἀττικῆς un concours de rhapsodes T, d'après Welcker non à la fête d'Artémis, mais à celle de Dionysos : cf. Athénée VII, 1. — Baum. IX (Art.) à Colophon ; XX (Héph. associé à Ath.) à Athènes ;] Le caract. local des grands hymnes à Ap. et à Dém. saute aux yeux.

[XIX (Pan) à Athènes, après la v. de Marathon.

XI (Ath). me semble une prière dite au départ pour la guerre ; XXII (Pos.) pour un voyage de mer.

Baumeister, p. 103, fait composer cet hymne et quelques autres par les Orphiques de l'époque des Pisistratides. Mars avait-il déjà alors donné son nom à la planète ?

VIII (Arès) ressemble aux Hymnes Orphiques. Profusion d'épithètes (Arès est la 3e planète) ; prière d'aider à vaincre les passions. XXXI sq (Ἥλιος, Σελήνη) et qq. autres ont aussi des indices d'une origine récente. XVIII (Hermès) reproduit, à peu de chose près, l'exorde de III ; XIII (Déméter) celui de V.

Les morceaux sont d'origine fort diverses. Le recueil a été formé dans un temps qu'on ne peut déterminer. Il n'en est pas question dans les scholies d'Homère : les grammairiens d'Alexandrie ne semblent pas s'en être autrement occupés. Il en est question dans quelques scholies de Pindare et d'Aristophane, que l'on ne peut guère faire remonter plus haut que Didyme (Baumeister, p. 99).

Diodore I, 15 ; III, 65 ; IV, 2 cite τὸν ποιητὴν ἐν τοῖς ὕμνοις. Paus. IX, 30 certes semble aussi mentionner un recueil d'hymnes homériques. — Antigonus Carystius, Mirab. VII, cite comme d'Homère (τὸν ποιητὴν) H. à Herm. 51. Baumeister en conclut (un peu précipitamment à me semble) que le recueil existait au 3e siècle avant notre ère.

Nous pouvons trouver en présence d'un livre, et, qui plus est, d'un recueil. — Exposition. Ordre.

Là se trouvent rassemblés des morceaux app. à des époques diverses, et qui, dans une hist. de la litt., devraient être séparés, placés chacun à leur heure. Nos connaissances ne sont pas assez complètes, ni assez sûres pour procéder ainsi.

Dans quels lieux, dans quelles circonstances ont été composés ces morceaux, à quelles fins se produisaient-ils en public ? Autant questions auxquelles le livre ne répond pas, et ~~dans le cas~~ auxquelles on ne répond que par conjecture.

~~Hymnes~~

Le recueil n'est pas complet, l'était encore moins il y a un siècle.

Esprit ~~Ed.~~ de Rhunken ; ~~Pluttard~~ complément par le Mosquo.

Ordre des morceaux.

Éd. Baumeister (après d'autres : (Ilgen 1796. (A. Matthiae 1805. G. Hermann 1806. Franke 1828.)

2) Le recueil existait du temps de Pausanias, et même de t. de Diodore. Peut-être plus tôt. Baum. croit que Non cité dans les scholies d'Homère. — ~~Callimaque [illegible]~~ Antigonus Carystius (3e av.) le connaissait.

1) Certains morceaux du recueil sont de bonne heure. H. à Ap. D. par Thuc. III, 104.

10 D

H. Aphr. Hy 26 ς διὰ τριόδου ἐρχόμενον = Arist. Equ. 1016.

Hermès 524 ἐπ' ἀρθμῷ καὶ φιλότητι. Eschl. Prom. 197 : Εἰς ἀρθμὸν ἐμοὶ καὶ φιλότητα.

Cela marque les imitations librement.

Diff. parmi les morceaux. Mais il y en a aussi de fort récents.

(d'origines diverses) Les morceaux de temps différent. — VIII (Arès) vers. aux H. Orph. Orphiques (ou bien, suivant Gemoll, à contenir les passions violentes). Abondance d'épithètes, Proclus, aide à vaincre les passions. — 31 et 32 (Hélios et Σελήνη) indices d'orig. récente.

καὶ ψυχῆς ἀπατηλὸν ὑπογνάμψαι φρεσὶν ὁρμήν ‖ θυμοῦ τ' αὖ μένος ὀξὺ κατισχέμεν.

"afin que je puisse réprimer dans mon cœur la trompeuse impulsion de la passion et contenir l'ardeur violente de la colère"

Recueil formé. 18 (Hermès) ~ 3 in. 13 (Déméter) ~ 5 in.

Distinguer les longs récits. Au 1er coup d'œil, on distingue les longs, les 6 premiers, des courts. Cependant il y a un petit récit dans 7 (Διόνυσος ἢ λῃσταί), 59 vers; et dans 19 (Pan), 48 vers.

Les petits récits ou tableaux.

Les invocations.

Dites ainsi si les autres, ne répondant à ce que n. appelons des Hymnes.

Les grands sont des narrations, des morceaux d'épopée divine.

Les petits sont des invocations d'une nature particulière.

Commençons par les petits.

VI. Pour un concours de rhapsodes, probablement à une fête d'Aphrodite. La formule finale, distinguée chaque de comm. se retrouvant dans beaucoup d'autres. Cf. X.

Lorsque les princes avaient des rhaps. à leurs banquets, ou présidaient à concours publics.

XXV (aussi avant la Th.) Zeus. Princes. Nous fait remonter à une époque assez ancienne [

XXIV et XXIX 4-6. Dans une maison (après le repas).

Seuls XXII (Pos.) et XI (Ath.) étrangers aux concours et exhibitions des rhaps. — prières ne entièrement à usage de marins ou partant pour la guerre.

Lat. Σὺν Δὶ προοίμιον.

Προοίμια — Pindare (Ném. II. comm.) Plut. (De Mus. VI) [illegible]. — Cf. Théog. et Trav. On commençait [illegible] d'Homère. Ils sont liés à la p. de l'Homère homérique.

Γ Od. VIII, 499: Ὁ δ' ὁρμηθεὶς θεοῦ ἤρχετο, φαῖνε δ' ἀοιδήν et d'une indépendance [illegible].

Le nom d'Hésiode, comme celui d'Homère, abritait un grand nombre de poèmes épiques. Nous les appelons épiques en nous conformant à l'usage des anciens ; beaucoup d'entre eux n'ont d'épique que le mètre, la phraséologie et l'allure. Nous les appellerions plutôt didactiques ; mais ~~pour~~ les anciens ~~la forme~~ constituaient les genres d'après la forme, qui, à la vérité, impliquait souvent le fond. Parmi les nombreux ouvrages hésiodiques, que nous connaissons en entier ou par fragments, il y en a qui, par leur sujet, ~~que par leur sujet~~ peuvent assez naturellement être rattachés aux hymnes homériques ; telle

1B

est la <u>Théogonie</u>. Commençons cependant par le poème, qui ~~dans l'antiquité, et particulièrement~~ dans la patrie d'Hésiode, passait pour la seule oeuvre authentique du vieux poète ; je veux dire <u>Les Oeuvres et les Jours</u>. Les Ἔργα nous font sortir décidément de la poésie anonyme. Comme dans l'hymne à Ap. Dél., et ~~d'une~~ même avec plus de suite, l'auteur y parle en son propre nom, s'adresse à un autre personnage, fait connaître ses sentiments individuels. Et cependant, chose à noter, ce nom d'une personnalité bien accusée, est devenu comme une espèce de nom générique, le nom d'une école, ou, si l'on aime mieux, d'une famille de poètes.

Cf Pausanias IX, 31, 4.

L'attention donnée au nom d'Homère ne prouve donc rien contre l'existence d'Homère.

Quant aux circonstances de la vie d'Hésiode, il faut interroger son poème. Ce que le Bios de Tzetzès (faussement attribué à Proclos) et l'Agon y ajoutent est tout-à-fait futile. Les généalogies par lesquelles les anciens rapprochaient Hésiode d'Homère et les faisaient descendre l'un et l'autre du fabuleux Orphée sont de pure invention. Le siècle même d'Hésiode ne saurait être déterminé. Aujourd'hui on le place vers 800 ou vers 700, un peu au hasard. | 12e siècle

Hésiode habitait la Béotie et peut-être aussi la Locride; mais, chose à noter, sa ~~père~~ famille était venue de l'Eolide, le berceau du chant épique. Le poète le dit lui-même, ~~v~~ vers 635 ~~son père avait quitté~~ Cumes, pour échapper, non

10

Οὐκ ἄφενος φεύγων οὐδὲ πλοῦτόν τε καὶ ὄλβον, ἀλλὰ κακὴν πενίην

Πέρση, δῖον γένος,

l'auteur de la P. Ie,

639
Νάσσατο δ' ἄγχ' Ἑλικῶνος ὀϊζυρῇ ἐνὶ κώμῃ, Ἄσκρῃ, χεῖμα κακῇ, θέρει ἀργαλέῃ, οὐδέ ποτ' ἐσθλῇ

ἐργάζευ, ἔργον δ' ἐπὶ ἔργῳ ἐργάζεσθαι

à l'abondance, ni à la richesse, mais à la dure pauvreté. Si quelques biographes anciens donnent au père d'Hésiode le nom de Dios, cela ne tient qu'à une mauvaise interprétation du vers 299. (Ainsi un commentateur ancien avait pris le pronom Τύνη, vers 10, pour le nom d'un prince, ainsi encore un poète cyclique avait tiré le nom propre de ~~mendiant~~ l'appellatif Ἴρος mendiant Ἀρχαῖος d'Od. IV, 248.). La famille s'était établie près du mont Hélicon, à Ascra, "misérable village, rude en hiver, pénible en été, jamais agréable". On entend parler un homme, qui décidément n'est pas content de son sort. En effet, la vie du paysan était dure, astreinte au travail et à l'épargne. Il fallait "travailler, ~~sans cesse~~ travailler, accumuler travaux sur travaux". Il

y avait à compter avec les princes, qui rendaient la justice et faussaient le droit, comme dit le poète. "Ces mangeurs de présents" (39) s'étaient laissé corrompre par Persès, frère d'Hésiode, et lui avaient, ce semble, adjugé la plus grande partie du patrimoine. Bergk (I, 942) croit que ces princes appartenaient aux sept familles nobles qui exerçaient le pouvoir à Thespies, ville dont le territoire embrassait le hameau d'Ascra. Mais, d'un autre côté, ce village était situé au pied de la montagne des Muses, près des lieux où ces déesses formaient leurs danses nocturnes, après s'être baignées dans l'Aganippé ou l'Hippocrène. D'après la tradition rapportée dans le préambule de la Théog, c'est là que les Muses

Hésiode — 2 A

δωροφάγοι

Cf Schoemann AGA I, 125.

2B

investirent Hésiode du don de la poésie, en lui remettant une branche de laurier[1]. Remarquons que l'aède n'a plus de lyre, comme dans l'*Odyssée*; ce qui indique qu'il ~~son chant~~ n'est plus chanteur que de nom. On montrait, dans le sanctuaire de l'Hélicon, un vieux trépied ~~vainqueur dans un~~ qu'Hésiode, disait-on, avait ~~consacré aux Muses~~ obtenu comme prix d'un concours poétique et consacré aux Muses. Cette tradition est même racontée dans un épisode des *Erga* (650-662). Le concours aurait eu lieu à Chalcis, dans l'Eubée, aux jeux funèbres d'Amphidamas. Mais Plutarque estimait déjà que ce passage était interpolé. Cependant, de très bonne heure les Grecs bâtirent là-dessus une fable très répandue

Kirchh. l'accepte comme authentique.

1) Maur. Croiset pense par qui le pronom με (seul) le poète de la Théogonie se distingue d'Hésiode, chef de la famille d'aèdes. Le texte ne se prête pas à cette interprétation. Koechly la rendait plus acceptable en intercalant v. 2-21 après 23 ; mais cette hypothèse est arbitraire.

Le poète vaincu aurait été Homère.
Un petit écrit du temps des Antonins — Ἀγών
met en oeuvre la légende de cette lutte.
Une autre fiction, ~~moins~~ accréditée, les — Schol. Pind.
faisait rivaliser à Délos pour l'éloge d'Apollon. — Nem. II, 1.
On raconte aussi qu'Hésiode termina — cite trois vers pseudo-hésiodiques.
sa vie à Oenoé, près de Naupactos, dans
la Locride. La légende de sa mort a
quelque ressemblance avec la légende
connue d'Ibycos. Les meurtriers du
poète n'échappent point à la ven-
~~geance~~ divine : (ils avaient jeté à la mer le cadavre de leur victime, mais) des dauphins ramè-
nent sur le rivage le ~~son cadavre jeté~~
~~à la mer~~, le chien du poète intervient
comme témoin accusateur. Le savant
Ératosthène traita cette tradition dans
un poème intitulé Ἀντερινὺς ἢ Ἡσίοδος.
Cependant ~~on~~ montrait le tombeau
d'Hésiode [assez loin de Naupacte] à Orchomène, dans la Béotie.
Un oracle aurait enjoint aux

20

habitants de cette ville de transporter chez eux les cendres du poète.

Cet transp. plus bas.

Le poème se divise, ainsi que son nom l'indique, en deux parties ; les Travaux, c'est-à-dire les travaux par excellence, ἔργα βοῶν καὶ ἀνδρῶν, ~~hominumque boumque labores~~ (383) et les Jours propices ou néfastes (765), auxquels il faut ajouter une troisième partie qui contient des préceptes généraux et qui précède les deux autres. En tête du ~~petit~~ poème se trouve un petit hymne à Zeus, intéressant, moins par lui-même que par ce qu'il atteste que le poème était récité publiquement par des rhapsodes, comme les poèmes homériques. Le préambule récité dans ces occasions est resté accroché à l'ouvrage.

Kirchhoff attribue le préambule à Hésiode.

383 – 617 Travaux. 618 – 694 Navigation

765 – fin. Jours.

Après le préambule, v. 11 et sq. Idées générales, exprimées directement ou sous la forme du mythe, adressées à Persès et aux juges. Cette partie aboutit à une série d'apophthegmes, de proverbes. — Il y a un autre dépôt de proverbes entre les Trav. et les Jours, 695 et sq.

~~Hésiode~~ Hésiode ~~3~~ 3

3A

Division 92

Forme (plus haut, 2, 4)

[Les ~~Travaux~~ du paysan, ~~ainsi que~~ de même la nature des Jours, ~~forment deux a, par le même~~ offraient un sujet ayant sa suite et son unité naturelle. Il n'en est pas de ~~même~~ des préceptes généraux, présentés sous la forme de sentences ou d'apophthegmes, sans exposition méthodique, sans développement raisonné. Il y a bien un fil, si l'on veut; mais ce fil se perd souvent. Aussi est-il facile d'y soupçonner des interpolations, moins facile de les démontrer. Entre les "Travaux" et les "Jours", après ~~son épisode sur la navigation~~ qqs conseils, pour le paysan qui veut vendre ses produits en passant la mer, on trouve encore une série de gnomes (695-764).

Après avoir mal ~~penné~~ dé~~pensé~~, ~~ce semble~~, un bien mal acquis, Persée menaça, ce ~~semble~~, son frère d'un nouveau procès. C'est à Persée, au paysan paresseux, dissipé, flaneur

3B

désertant la campagne pour la ville et la charrue pour la chicane, que s'adressent les conseils du poète. Il lui prêche le travail, et il prêche la justice aux juges, qui la font dévier de la droite ligne (vs 262). Ces deux grandes lois de la société humaine, justice et travail, se dégagent nettement du poème et en particulier de sa première partie, la partie générale. La force et la violence règnent dans le monde, les princes ont traité le poète comme, dans la fable, l'épervier traite le rossignol (202, sqq); mais le monde, conforme aux prescriptions divines, digne de la nature humaine, est tout autre (~~27~~ 276 sqq.) Les bêtes se dévorent entre elles, mais aux hommes le fils de Kronos donna la justice, le

δίκην, ἣ πολλὸν ἀρίστη

plus grand de tous les biens; il fait en sorte que la postérité du parjure s'obscurcisse et s'éteigne, mais l'homme

fidèle à son serment fleurit dans ses enfants et dans toute sa race. Deux tableaux opposés font voir la prospérité de la cité où fleurit la justice et les fléaux qui frappent la cité injuste (225-247). C'est ainsi que dans l'Odyssée (XIX, 107) le faux mendiant compare Pénélope à un grand roi juste et équitable, sous lequel tout prospère, et la terre et la mer, comblent les hommes de leurs biens. Trois mythes, trois ou plutot trois paraboles, enseignent aux puissants que de plus puissants qu'eux les observent. Invisibles sous le nuage dont ils se revêtent, trois myriades de génies parcourent la terre pour veiller sur les actions des hommes et les rapporter à Zeus (252). Ou bien, la Justice, fille de Zeus, auguste et respectée des dieux qui habitent l'Olympe, vient s'asseoir à côté de son père, le fils de Kronos, et lui dénonce l'iniquité des mauvais

Hésiode 1. 4A

juges (257). Ou bien encore, c'est Zeus lui-même, qui voit tout et dont l'œil est ouvert sur les actions des hommes (267). C'est ainsi que l'Odyssée proclame (XVII, 485) que les dieux prennent souvent la figure de pauvres suppliants, afin de voir si les hommes respectent les lois de l'hospitalité.

Après la Justice, le Travail. Le travail donne l'abondance, il remplit le grenier; la paresse engendre le ~~pauvreté~~ besoin, la faim la honte (298). Quiconque travaille est aimé de Déméter, il est cher aux dieux et aux hommes; le paresseux leur est odieux. Il n'y a point de honte à travailler, il y a de la honte à ne rien faire (311); vérité bonne à inculquer à une nation imbue du préjugé aristocratique contre le travail manuel.

Ἔργον δ' οὐδὲν ὄνειδος, ἀεργίη δέ τ' ὄνειδος.

Utile par lui-même, le travail ~~est~~ rend donc agréable aux dieux, et

4c

n'a rien qui doive faire rougir devant les hommes. S'élevant plus haut, et identifiant le labeur avec la vertu et l'oisiveté avec le vice, le poète atteint à une hauteur de vues admirable dans les vers célèbres 287 sqq., que Socrate avait à la bouche. "Le vice foisonne, on l'atteint aisément, la route est unie et il demeure tout près. Mais la vertu ne s'acquiert qu'à travers la sueur, ainsi l'ont voulu les dieux immortels; le chemin qui conduit à elle est long, il est est rude et escarpé, dans les commencements; mais dès que vous avez gagné le sommet, le chemin devient facile, tout difficile qu'il est."



40

Hésiode 5 A

5B

Le travail prêché par le poète c'est le travail par excellence, le travail du laboureur, Ἐργάτης, qui peine pour nourrir sa famille, non celui de l'ouvrier ~~dont l'ouvrage se fait en vue d'autrui~~ qui travaille pour le public, δημιοεργός. Hésiode ne veut pas mettre les travaux des champs en honneur, ni s'ingénier à les rendre attrayants, c'est un paysan qui dit simplement ses occupations, sa vie, et qui, intéresse sans chercher l'intérêt, par des peintures naïves. L'agriculture de ces temps est extrêmement simple et s'expose aisément sans aucun terme techniques. Personne ne s'était encore avisé de la chimie agricole.

Tout d'abord, l'indication de la date des différents travaux, le calendrier

<D

rustique, ne manque pas de
charme. L'approche de l'hiver est
marquée par le cri perçant de la
grue, qui part pour d'autres climats
(448). La fille de Pandion, l'hirondelle
aux plaintes matinales, revient se
montrer aux hommes avec le
printemps nouveau (568). "Quand
fleurit le chardon et que la bruyante
ἠχέτα τέττιξ cigale, assise au haut des arbres, fait
retentir son chant aigu ~~avec~~ frottant
ses ailes, dans les jours ~~les plus~~ acca-
blants de l'été", le paysan se repose
(582). Voici une observation plus
minutieuse ~~Lorsque~~ et qui certes
personne d'entre nous n'aura faite.
"Lorsque les feuilles au sommet du
figuier paraissent aussi grandes que
les traces du pas de la corneille", on
peut s'aventurer sur la mer (681)

5 A

Ἔργα d'Hésiode.

Mythe de ~~la~~ Pandore:

Pourquoi la loi du travail, πόνος ?

Pourquoi l'effort et la douleur ?

Deux traditions. D'abord Pandore.

a ~~Il avait~~ Les dieux tiennent cachée (enfouie) la subsistance des hommes v. 42. L'homme pourrait facilement en un seul jour travailler assez pour se nourrir toute une année sans travailler davantage... Mais Zeus l'enfouit (κρύψε βίον ἀνθρώποισι) irrité qu'il était de la fraude de Prométhée, qui l'avait trompé.

Puis vient κρύψε δὲ πῦρ. Il faut probablement ~~com~~- entendre le partage des portions de la victime entre les hommes et les dieux.

Le récit est diptyque — Larcin du feu. ἀντὶ πυρὸς δώσω κακόν ᾧ κεν ἅπαντες...

Pandore n'apporte pas une boîte, elle trouve dans la maison d'Épiméthée [un πίθος, un tonneau à provision. Cf. 366 ἀρχομένου δὲ πίθου καὶ λήγοντος κορέσασθαι. Voyez aussi Il. 24, 527 l'apologue des deux πίθοι dans la maison de Zeus, ἐν Διὸς οὔδει: remplis de biens et de maux: δώρων, οἷα δίδωσι, κακῶν, ἕτερος δὲ ἐάων.

[Cela n'est pas sûr. Preller pense que le πίθος est enfoncé [illegible], en guise de pot ou de tonneau.

[faut-il lire οὐδῷ, trésor [illegible] souterrain ?]

5'B

Alors vient la fin de l'âge où les hommes vivaient
v. 91 νόσφιν ἄτερ τε κακῶν καὶ ἄτερ χαλεποῖο πόνοιο.
(πόνος, travail, comme dans Homère).

L'Espérance reste-t-elle à l'homme? ou est-elle au contraire enfermée, et les maux sont-ils δέσμιος?

Cf. Virgile Georg. I, 121

Pater ipse colendi
Haud facilem esse viam voluit
curis acuens mortalia corda.

Ante Jovem nulli subigebant arva coloni.

Ipsaque tellus
omnia liberius, nullo poscente, ferebat.
Ille malum virus serpentibus addidit atris . . . .

Tum variae venere artes. Labor omnia vicit
improbus et duris urgens in rebus egestas.

Est-ce une déchéance? est-ce un progrès?
Est-ce une malédiction? est-ce un bienfait?

Pandore n'est pas conçue comme la *Femme* de la *Théogonie*. Celle-là est la première femme, et par elle-même, par sa séduction élégante elle devient la ruine de l'homme. (Il y a toutefois des exceptions) — La Pandore des E. fut le malheur des hommes par sa curiosité intempérée.

Mais si ces maux se déchaînent sur la pauvre humanité après le larcin du feu, c'est que παντέχνου πυρὸς σέλας amène un état de civilisation raffinée, qui est, si l'on veut, un progrès, mais qui a ses revers. (Aujourd'hui on pourrait en dire autant de la vapeur).

Il ne faut pas cependant prêter à Hésiode lui-même la conception d'une Pandore-civilisation. Il y a relation, non identité.



5D

Le mythe des âges, vidé par la signification, est incompatible avec l'autre comme récit.

Ici la ~~déchéan~~ décadence est graduelle. Là, il y avait chute.

173. ἢ ἔπειτα γενέσθαι est obscur: Fonder sur ces trois mots la croyance d'un retour antique, d'un avenir meilleur, c'est aller outre au besoin. En effet le morceau finissant sur la perspective d'un avenir encore plus désolant.

ad 23

Hés. Œuvres et Jours

Suite

Ce qui ajoute à l'intérêt, c'est le côté personnel du poème. Adressé à Persès, frère d'Hésiode. Quand il s'agissait de partager le patrimoine, les frères étaient brouillés. Persès avait corrompu les princes qui rendaient la justice, les fameux mangeurs de présents "δωροφάγοι". Ce. après coup ne lui avait pas profité : c'est qu'il n'aimait pas le travail ; il trouvait plus de plaisir à flâner en ville ; à écouter plaider sur la place publique, dans les boutiques, à se chauffer et à causer chez le forgeron, peut-être s'était-il engagé avec l'une de ces femmes, qui s'en va, dit Hésiode, qu'au grenier de leur amant. Persès est l'exemple du paysan flâneur, fainéant, dissipé. C'est à lui qu'Hésiode adresse ses conseils.

En outre il s'adresse aux juges prévaricateurs, aux princes qui faussent le droit. Il leur prêche la justice, comme il prêche le travail à Persès.

~~L'œil de Jupiter (265)~~. Trois myriades de génies qui veillent invisibles sur les actions des hommes et les rapportent à Jupiter (250). La Justice fille de Jupiter (256). L'œil de Jupiter (265). Tableau du peuple juste et du p. injuste.

Voici la loi (276) : « Le fils de Saturne a institué cette loi sur la terre : que les poissons, les bêtes sauvages, et les oiseaux ailés se dévorent les uns les autres ! car il n'y a pas de justice parmi eux. Mais il a donné aux h. la just., qui est de beaucoup le premier des biens. Celui qui déclare ce qui est juste, ce qu'il sait être vrai, Jupiter, qui voit tout, lui donne la prospérité ; mais le témoin faux qui commet un parjure volontaire, qui blesse la justice par un aveuglement funeste, celui-là ne laisse après lui qu'une postérité qui se flétrit ; l'homme fidèle à son serment fleurit dans sa postérité ».

Cp. l'oracle donné à Glaucus chez Hérodote.

Ailleurs ton d'oracle. La frugalité de l'homme juste et pauvre vaut mieux que l'abondance de l'injuste. « Insensés, ils ne savent pas que la moitié est plus que le tout, ni quelle douceur il y a dans la mauve et l'asphodèle » (le cresson et la pomme de terre). « La moitié est plus que le tout » mot profond dans sa tournure paradoxale, et susceptible de plus d'une application. Vérité utile à ceux qui ont la fièvre des spéculations et du gain aléatoire, à tous les avides, qui risquent tout leur avoir. Sentences énigmatiques. La porte-maison, le prudent etc. [illegible]

[Marginal notes:]

(qui désertent la campagne pour s'amuser dans la ville.)

Ici l'est traité comme dans les pastorales philosophiques le vilain fait le rôle [illegible]. 200-[illegible]. Voilà comment va le monde. La force, la violence y règnent. Mais le monde tel qu'il devrait être, le monde conforme aux prescriptions divines, digne de la nature humaine, le monde est tout autre.

57 F

Autre loi. Le travail. Le travail donne l'abondance, il remplit le grenier, il fait prospérer. Au paresseux la disette, la faim, la honte. L'homme qui travaille est aimé des dieux et des hommes; le paresseux leur est odieux. Il n'y a point de honte à travailler, il y a de la honte à ne rien faire. 309 (Vérité bonne à inculquer à une nation ivre des préjugés aristocratiques contre le travail)

285 264 beau passage. etc. notes. Vie d'autre.

Voilà la loi. Mais pourquoi cette loi? Pourquoi l'effort et la douleur? Les dieux, qui vivent sans peine, sans vieillesse et sans mort, qui vivent facilement, pourquoi laissent-ils languir les hommes dans une situation inférieure? Enfin le problème de l'ex. du mal, le poète se l'est posé. Et voici comment il le résoud, ou plutôt il ne l'a pas lui-même. Il en trouve la solution dans une vieille tradition, dans un mythe qu'il a reçu et qu'il répète. Les dieux ont enfoui la nourriture des hommes, la féconde de la terre. (Pater ipse colendi Haud facilem esse viam voluit.) Sans cela, un jour de travail suffirait pour se nourrir toute l'année. Mythe de Prométhée et de Pandore.

Genèse rapport. L'homme veut franchir ses limites, s'égaler à dieu. Il dérobe le feu, condition de tous les arts, de tous les progrès, symbole de l'étincelle divine. L'arbre de la science — image plus claire et plus profonde. L'homme est chassé du paradis de l'innocence, quand il connaît le bien et le mal. — D'un autre côté, le fait en est de la femme. L'image grecque, tout en accusant la femme, l'orne de tous les charmes redoutables qui sont le lot de la comp. de l'homme. Si dans la B. l'homme est fait à l'image de dieu, dans Hés. la femme est l'image des déesses. Cependant ici encore la G. est plus vraie et plus profonde: elle exprime incomparablement le lien indissoluble, la sainte union de l'homme et de la femme: Ève est tirée de la substance d'Adam, elle ne lui est pas étrangère, en l'épousant il complète son être... Et c'est pourquoi...

Le mythe des âges du monde. Mythe qui se retrouve avec des variantes dans l'Inde, la Perse etc. La chute y est représ. comme une décadence graduelle.

L'idéal de l'âge d'or, c'est comme le souvenir du bonheur de l'enfance, souvenir individuel que les hommes ne sont plus à placer dans l'enfance, au berceau, du genre humain. Le culte des ancêtres a pu contribuer à donner cours à ce mythe. Nous aimons à placer l'âge d'or dans l'avenir, et cette croyance est plus consolante). Cependant Hésiode indique qu'on pourrait le croire d'après la tristesse de la p. de l'âge de fer. Lire d'après nous.

Hés. ne dit pas seulement l'ordre des travaux des champs, il peint toute la vie du paysan, il donne des préceptes de morale, des prés. religieux, il proclame la justice et le travail, ces deux grandes lois de la société humaine; enfin il a posé le problème de l'ex. du mal, et il est pour nous le témoin de plusieurs des plus vieilles trad. du genre humain, traditions à la fois naïves et profondes. Ne nous étonnons pas que les Grecs aient considéré son poème comme un trésor de sagesse. # C'est par l'esprit que ce poème a eu sur l'esprit de tout un peuple, c'est parce qu'il a aidé à former tant de générations d'hommes, qu'il devient pour nous d'autant intéressant.

Dans Hésiode les hommes de l'âge d'argent sont de grands enfants. Vedanes!

L'homme en large champ! à l'esprit

Tout plus loin, de plus haut que ce qu'il dit de la vertu. #

De la terre, levons maintenant nos regards au ciel. "Quand Orion et Sirius seront parvenus au milieu du ciel, et que l'aurore, aux doigts de rose, regardera Arcturus", il est temps de faire la vendange (609). "Quand les Pléiades, fuyant le redoutable Orion, se précipitent dans la mer sombre", il ne faut plus s'aventurer sur mer (619). "Lorsque, après le solstice d'hiver, Zeus a accompli soixante jours,* alors, quittant le fleuve sacré d'Océan, Arcturus se lève brillant au commencement de la nuit" (564). Observer ces époques, c'est observer les signes que les dieux eux-mêmes ont établis afin de régler les travaux des hommes.

Hésiode 91

Ἔργα, τά τ' ἀνθρώποισι θεοὶ διετεκμήραντο (398)

"Atque haec ut certis possimus discere signis ...
Ipse Pater statuit ..." (Geo. I, 351)

6 B

Exposer ces signes, ce n'est pas, comme nous dirions, exposer l'ordre de la nature (la nature est pour les hommes de cet âge chose vivante, divine); c'est expliquer la pensée de Zeus. Ἐρέω Ζηνὸς νόον αἰγιόχοιο (661)

Ce que nous appelons météorologie, c'est la pensée du dieu du ciel, pensée variable et difficile à pénétrer.

483 Ἄλλοτε δ' ἀλλοῖος Ζηνὸς νόος αἰγιόχοιο,
ἀργαλέος δ' ἄνδρεσσι καταθνητοῖσι νοῆσαι

Ces vers ne s'appliquent point, comme on pourrait croire, à l'obscurité de l'avenir en général, du lendemain qui nous attend; ils ont un sens très précis, très particulier; et on pourrait les inscrire sur la porte de l'observatoire de Montsouris. En effet, à côté de la règle, à côté de

retour des mêmes étoiles et des faits naturels que le roulement des saisons ramène invariablement ; il y a les orages, la grêle, les ouragans, l'imprévu enfin. Aussi convient-il, en faisant les semailles, d'adresser des prières à Zeus souterrain (Pluton) et à Déméter. (465)

Εὔχεσθαι δὲ Διὶ χθονίῳ Δημήτερί θ' ἁγνῇ... ἀρχόμενος τὰ πρῶτ' ἀρότου.

« In primis venerare deos, atque annua magnae
« sacra refer Cereri, laetis operatus in arvis. »

Mais ce n'est pas assez que d'observer les marques des temps et d'invoquer la faveur des dieux ; il faut encore, et surtout, que l'homme s'applique au travail ; qu'il ne remette rien au lendemain, qu'il sache saisir le moment favorable, le prévoir même. La prévoyance est prêchée avec une charmante simplicité vive et familière, dans quelques vers auxquels Théognis et d'autres poètes grecs ont plus d'une fois fait allusion (448).

6D

Φράζεσθαι δ' εὖτ' ἂν γεράνου φωνὴν ἐπακούσῃς
ὑψόθεν ἐκ νεφέων +
ἐνιαύσια κεκληγυίας

κραδίην δ' ἔδακ'
ἀνδρὸς ἀβούτεω.

ῥηΐδιον γὰρ ἔπος εἰπεῖν·
βόε δὸς καὶ ἄμαξαν·
ῥηΐδιον δ' ἀπανήνασθαι·
πάρα δ' ἔργα βόεσσιν.

"Prends garde à la voix de la grue: [tu l'entends retentir tous les ans] du haut des airs; c'est le signe du labour, elle annonce la saison des pluies et navre le cœur du laboureur qui n'a pas de boeufs. C'est alors qu'il faut nourrir dans sa maison des boeufs aux cornes recourbées. Il est facile de dire: prête-moi deux boeufs et une charrue; mais il est facile de répondre: mes boeufs sont occupés [doivent travailler] aux champs." [Au milieu des conseils et des préceptes se trouvent quelques tableaux qui reposent agréablement l'esprit. Les saisons sont peintes rapidement, en quelques traits. Le poète n'indique pas seulement les travaux, mais aussi les plaisirs du paysan. On voit dans son poème la rudesse de l'hiver dans la partie montagneuse de la Béotie; on y voit aussi le même paysage au plus

fort de l'été, quand chante la cigale, quand Sirius brûle la terre, quand hommes et plantes se dessèchent, le poète rassemble la famille du laboureur, à l'ombre d'un rocher, près d'une source fraîche et limpide; c'est là qu'il lui fait prendre un repas champêtre, arrosé de vin du pays, qu'il le fait reposer, le visage tourné vers la brise du zéphyr. C'est un très joli morceau (582 sqq), très admiré, ce semble, puisque nous voyons le poète Alcée l'imiter, le traduire en quelque sorte, en vers lyriques.

Quelques préceptes sur la navigation forment un appendice aux travaux de la campagne. Le paysan vend quelquefois au-delà de la mer l'excédant de ses produits. Mais cet appendice est très court. ~~Le poète~~ Hésiode est prudent, éminemment sédentaire; il ~~se défie~~ avoue lui-même qu'il n'a

7B

jamais affronté les périls de la mer.

Le plus grand attrait de ce petit
poème tient peut-être à ce qu'il laisse
entrevoir la vie du paysan béotien, à
une époque dont l'histoire est d'ailleurs
fort obscure pour nous; et, non-seulement
la vie du paysan, mais le paysan
lui-même avec ses qualités et ses
défauts. Nous avons vu ce que la
morale d'Hésiode a de pur et d'élevé,
mais il faut dire que cette morale
sent aussi son paysan. On reconnaît
le paysan à la naïveté du tour donné
aux préceptes, ainsi qu'à certains détails champêtres;
on le reconnaît aussi à l'amour de la propriété,
du lopin de terre qui est à lui; à la
crainte enfin d'être dupe, à cette défiance qui
est prêchée comme une vertu. En voici
342 quelques exemples: "Invite à ton
repas celui qui t'aime, non ton
ennemi; invite surtout qui demeure
près de toi. S'il arrive un accident

fâcheux [euphémisme, en grec] dans ton village, les voisins accourent sans ceinture, les parents prennent le temps de s'habiller. | γείτονες ἄζωστοι ἔκιον, ζώσαντο δὲ πηοί

C'est un grand mal qu'un mauvais voisin, comme un bon voisin est d'un grand secours. Il jouit de respect, celui qui ~~est bien avoisiné~~ jouit d'un bon voisin. Aucune vache ne se perd, si on n'a pas un mauvais voisin. Si tu empruntes d'un voisin mesure bien et rends lui la même mesure, ~~et~~ ou plus abondamment si tu peux, afin qu'à l'avenir tu sois plus sûr de trouver à emprunter. Ne cherchez pas de profits injustes; ~~d'~~ un injuste profit, ~~equivalent~~ c'est comme la ruine. Aimez celui qui t'aime et hante celui qui te hante. Donnez à celui qui donne, ne donne pas à qui ne donne rien; on donne aux donneurs, aux non donneurs personne ne donne" (342-355). Voilà bien le paysan, qui, pour être bon et juste, ne veut cependant pas devenir la dupe d'autrui. Ce qu'il

Δώτῃ μέν τις ἔδωκε. ἀδώτῃ δ' οὔ τις ἔδωκε.

redoute surtout, c'est qu'on puisse dire qu'il manque d'esprit.

370 : Μισθὸς δ' ἀνδρὶ φίλῳ εἰρημένος ἄρκιος ἔστω· καί τε κασιγνήτῳ γελάσας ἐπὶ μάρτυρα θέσθαι

γυνὴ πυγοστόλος

καλιήν

Ὃς δὲ γυναικὶ πέποιθε, πέποιθ' ὅ γε φιλήτῃσι.

[Le dernier vers choquait le bon Plutarque, il l'écartait du texte.

“Si un ami t'aide, conviens d'avance d'un salaire suffisant; avec un frère même, fais en riant, venir un témoin. La confiance, aussi bien que la défiance, a ruiné plus d'un! Ne te laisses pas abuser par une femme coquette; elle te caresse adroitement, mais elle en veut à ton grenier. Se fier aux femmes, autant vaut se fier aux filous!” (370-375). [Un roi de France l'a dit plus galamment, mais il l'a bien dit lui aussi. Du reste le contexte, et particulièrement une épithète, que nous avons évité de traduire trop exactement[1], prouvent qu'il s'agit de femmes légères. On lit plus loin (702) que nul bien n'est au-dessus d'une femme bonne, d'une vertueuse compagne.

1) S'agit-il d'une „tournure"?

Ailleurs, après avoir menacé de la colère de Zeus ceux qui maltraitent les faibles, le suppliant, l'étranger, l'orphelin, ou qui accable de paroles dures un vieux père, sur le seuil de la triste vieillesse"; après avoir recommandé d'offrir, suivant ses facultés, des sacrifices aux immortels, d'implorer leur faveur ~~par~~ en répandant des libations et ~~des~~ en brûlant des parfums "à l'heure où tu te couches, et à l'heure où renaît la sainte lumière du jour"; ~~voit~~ faites ainsi, dit-il, afin que les dieux te soient favorables, pour que tu achètes le champ du voisin, et non pas lui le tien!" Les délicats regretteront ce dernier trait; et plusieurs éditeurs l'ont mis entre crochets ou transposé.[1] Je l'aime, comme tout ce qui prête à des préceptes généraux un caractère particulier. C'est bien là une morale

v. 327/29.

ὄφρ' ἄλλων ὠνῇ κλῆρον, μὴ τὸν τεὸν ἄλλος. (341)

1) Goettling voulait transposer ce vers après 301, et Rzach l'approuve. Je doute qu'ils aient raison.

8B

de paysans et à l'usage des paysans.

Dans la dernière partie du poème nous passons insensiblement des leçons de morale et des idées religieuses à des croyances et à des pratiques de plus en plus superstitieuses. A partir du vers 724, on trouve une série de préceptes ~~relatifs à la pureté du corps~~ de ce genre. On doit éviter ~~de se souiller~~, de souiller la lumière du jour [en satisfaisant certains besoins naturels], de souiller la sainte nuit, remplie de divinités et de terreurs ~~superstitieuses~~ mystér[ieuses], de souiller les eaux courantes, divines nourricières de l'homme etc. — Zeus, on l'a vu plus haut, a inscrit dans le ciel et sur la terre la loi des travaux de l'homme. Partant de cette vérité, on arrive à prêter un sens mystérieux, une puissance chimérique, aux phénomènes célestes, à l'accroissement et à la diminution de la lune, et même à chaque jour du mois lunaire. Tel travail se

considèrent comme une agrégation de morceaux originairement indépendants. Ils distinguent l'Agriculture, la Navigation, les Jours, le mythe de Pandore, celui des Ages, les Proverbes détachés, comme autant d'éléments divers, appartenant à des époques différentes. Cette décomposition est indiquée dans quelques éditions, comme celle de Goettling et de Flach. Sans doute on peut signaler des disparates : les deux grands mythes, nous l'avons dit, partent de deux conceptions différentes, pour expliquer l'origine du mal dans le monde. D'un côté, une chute ; de l'autre, une déchéance progressive. Mais, si cela prouve que les deux mythes n'ont pas été imaginés par le même esprit, il n'en

résulte pas que le même poète n'ait pu se servir de l'un et de l'autre.

Bergk se contente de distinguer deux poèmes. On peut alléguer

En faveur de l'hypoth. que la dern. p. du poëm. des Jours, aurait été annexée après coup, on

que ~~dans la dernière partie des~~ Ἔργα Persès n'y n'est plus apostrophé; on peut aussi alléguer (une analogie) les derniers vers,

sont évidemment ajoutés pour faire la transition à un autre poème, qui ne se rattachait pas mal à ~~la~~ morceau sur le choix des jours. Ce poème roulait sur les augures tirés du vol des oiseaux et portait le titre de Ὀρνιθομαντεία. On voit ici un procédé d'annexion, qui a pu être appliqué aussi dans le corps de l'ouvrage ~~réuni sous~~ (portant aujourd'hui) le titre d'Œuvres et Jours.

Mentionnons ici un autre poème sentencieux attribué à Hésiode et dans lequel le poète, au lieu de parler en

or

fait bien tel jour, tel ne réussit qu'un autre jour; certains jours sont néfastes, un jour est une marâtre, un autre est une mère.

Hésiode 9 A

ἄλλοτε μητρυιὴ πέλει ἡμέρη, ἄλλοτε μήτηρ

Il serait assez curieux de connaître les raisons de ces préjugés. Nous apprenons bien que le septième jour, jour propice, est le jour de la naissance d'Apollon (771), et aussi qu'au cinquième jour du mois, jour néfaste, les Érinnyes poursuivent le parjure; mais ce sont là les seules indications fournies par le poème. Du reste, là encore nous ne sortons pas des travaux de la campagne et nous avons évidemment à faire à des superstitions répandues parmi les paysans.

9'

Forme du poème

Pour ce qui est de la forme du poème, ~~son ordonnance, nous~~

90

l'avons dit, ne est très irrégulière et le lien qui en rattache les parties les unes aux autres est des plus lâches. Hésiode se sert de deux moyens afin de graver certaines vérités dans l'âme de ses auditeurs, la sentence et la fiction. La sentence,

γνώμη gnome concise, serrée, quelquefois énigmatique, est empruntée au trésor des proverbes populaires, ou bien, créée par l'auteur à l'imitation des proverbes, elle vient enrichir ce trésor. La fiction est, tantôt un mythe, tantôt une allégorie, tantôt un de ces apologues qu'on appellera plus tard ésopiques. La poésie didactique s'est toujours servie de ces deux moyens. Ces sentences, comme ces fictions, ont un sens profond qu'il faut quelque fois deviner. Elles prêtent aux interprétations et

aux applications les plus différentes et ce n'est pas là le moindre de leurs charmes. Le tour aphoristique de l'expression, l'absence de transitions, le décousu, ajoutent à cette obscurité et forcent l'auditeur à réfléchir. "Vantez un petit vaisseau, ~~servez~~ frétez ~~[illegible]~~ d'un grand" (643). Voilà une tournure qui n'est pas précisément obscure, mais qui plaît par un sous-entendu ~~malicieux~~ piquant. "Insensés, ils ne savent pas que la moitié est plus que le tout, ni quelle douceur il y a dans la mauve et l'asphodèle" (nous dirions la pomme de terre et le cresson), vers. 40. – Hésiode offre un grand nombre de termes et de locutions qui rappellent le style des oracles. "Couper le sec du vert à l'arbre aux cinq branches", veut dire se couper les ongles. L'escargot s'appelle "porte maison" (φερέοικος) la fourmi

Νῆ' ὀλίγην αἰνεῖν, μεγάλῃ δ' ἐνὶ φορτία θέσθαι.

Νήπιοι, οὐδὲ ἴσασιν

Μηδ' ἀπὸ πεντόζοιο θεῶν ἐν δαιτὶ θαλείῃ αὖον ἀπὸ χλωροῦ τάμνειν αἴθωνι σιδήρῳ.

90

Ἴδρι

ἡμερόκοιτος ἀνήρ

τρίποδι βροτῷ

Les poètes et les devins se défiaient en proposant des énigmes. Homère se fait deviner celui qui lui posait des problèmes, et mourut de chagrin (Ps.-Plut.) De même Calchas, Mopsos lui ayant proposé une énigme dont il ne trouva pas le mot.

"l'avisée", le polype "le désossé" (ἀνόστεος), l'homme qui dort de jour c'est "le voleur"; l'homme qui marche avec trois pieds – est connu par l'énigme du sphinx. Il y a là le germe d'un style maniéré, qui a été poussé à l'excès par les scaldes scandinaves, mais qui heureusement n'a ~~a~~ pas ~~dépassé~~ été développé outre mesure par les Grecs.

C'est en partie à cause de ce style d'oracle que certains critiques et historiens, comme Goettling, Duncker, Curtius, ont pensé que l'école hésiodique avait des ~~liens~~ attaches avec l'oracle de Delphes. Cette hypothèse ingénieuse est cependant assez problématique.

~~L'ordonn~~ Comme l'ordonnance du poème est très irrégulière et que le lien qui rattache les parties est des plus lâches, plusieurs critiques le

(Hésiode 9 ~~4~~)

Nous voyons, d'un coté, une existence humble, gênée, étroite, ~~exposée~~ sujette aux dures nécessités naturelles ~~et~~ sociales; de l'autre coté, le culte des Muses, le don poétique, qui élève ~~le~~ paysan au-dessus de sa condition et lui donne même une certaine supériorité sur les puissants qui l'opprimment. Hésiode se courbe en conduisant la charrue, mais il lève ses yeux vers le ciel, où sont inscrites les époques de son travail. Nous voilà bien loin de l'aède homérique. Le brillant tableau des héros et des dieux est remplacé par la peinture de l'humble existence d'un paysan. Ce contraste frappe tout d'abord; mais il ~~n'indique~~ ne suffit pas pour démontrer ~~pas, ce me semble, un grand intervalle~~ que les deux poètes aient été séparés par un long intervalle de temps. L'homme du peuple n'était pas plus heureux du temps d'Homère, que du temps d'Hésiode. Mais d'un coté, nous voyons la poésie se consacrer aux souvenirs héroïques, exalter les grands de la terre et chanter pour leur plaire; le poète, honoré sans doute comme interprète des Muses, n'est que la voix du passé, et sa personne

disparaît devant la grandeur de son sujet. De l'autre côté, nous voyons l'homme du peuple, le paysan, parler en son propre nom; il fait entrer ses humbles travaux, sa propre existence, dans le domaine de la poésie; il s'adresse encore aux princes, mais pour leur donner de salutaires conseils, de rudes avertissements, et le public qu'il a en vue n'est plus exclusivement celui des classes privilégiées. Voilà qui indique un grand changement social et qui met un intervalle notable entre les deux poètes ou, si l'on aime mieux, les deux genres poétiques. [Cependant dans l'*Odyssée* déjà l'homme du peuple, l'esclave même, sont tirés de leur obscurité. Eumée prêche la sagesse populaire un peu comme Hésiode, avec plus d'élévation même et de noblesse comme il convient à une figure idéalisée par la poésie. Ulysse promet d'affranchir Eumée et, s'il était permis de ~~se servir de fictions à la manière des anciens~~ d'imaginer des filiations en mêlant aux personnages historiques ~~avec~~ les figures fictives de la poésie; on pourrait donner Hésiode pour un petit-fils d'Eumée; il a ~~avec~~ lui une grande ressemblance de famille. [Après les aèdes attachés à la cour des princes et des nobles, nous voyons la poésie passer aux mains de ceux qui travaillent, non pour les plaisirs ou les besoins de la société, les δημιόεργοι, mais pour ~~eux~~ eux-mêmes et leur propre famille. Bientôt les descendants des héros de l'épopée, les membres de la classe aristocratique, se feront les serviteurs des Muses

son propre nom, mettait ses préceptes dans la bouche du sage centaure Chiron. Celui-ci était censé résumer ses leçons au moment où Achille, son disciple, allait le quitter. Les Préceptes de Chiron jouissaient anciennement d'une assez grande autorité; Pindare[x] y fait plusieurs fois allusion. Sacrifier aux dieux, respecter les parents[x] et, ~~la~~ troisième lieu ce semble, se conformer aux lois communes des Hellènes, voilà les leçons inculquées au début du poème. D'après Quintilien, ~~on y~~ le poète recommandait aussi de ne pas apprendre à lire aux enfants avant l'âge de sept ans. ~~Il se passe~~ A moins que ce passage n'ait été interpolé, il y a là un indice d'une origine relativement récente.

(Χείρωνος ὑποθῆκαι)

x Véracité de Jason : Pyth. IV, 180 : φαμὶ διδασκαλίαν Χείρωνος οἴσειν.
x Pyth. VI, 19 et Schol. à propos de l'amour filial d'Antiloque. (Cf. Europ. Antiope, fr. [illegible] Stobée, Suppl. [illegible] 299.)

I, 1, 15.

10 B

Il existait peut-être d'autres ~~poèmes gnomiques~~ recueils de préceptes ~~encadrés~~ ayant pour cadre des fictions de ce genre.

Si quelques auteurs font remonter certaines gnomes à des personnages ~~des personnages~~ fabuleux, comme Pitthée, l'aïeul de Thésée, on a supposé que ces personnages, ~~par une fiction analogue à celle du Chiron Hésiodique~~, avaient été chargés dans ~~quelque~~ poème ancien d'un rôle analogue à celui du Chiron hésiodique.[1]

— Le titre de Μεγάλα Ἔργα indique un poème ~~sur l'agriculture dans lequel les préceptes~~ contenant les détails plus nombreux d'une agriculture plus avancées. L'Astronomie hésiodique répond, jusqu'à un certain point, aux Époques indiquées dans les Travaux : il y avait là beaucoup de digressions mythologiques.

---

1) Schneidewin, De Pittheo Troezenio, Gott. 1842. L'épopée avait ici la Théséis.

La *Théogonie* n'a de commun avec les *Travaux* que le nom d'Hésiode. Les sujets des deux poèmes n'ont aucun rapport, si ce n'est que la fable de Prométhée et de Pandore se trouve dans l'un et dans l'autre. Une ressemblance très vague, très générale, est dans le ton didactique des deux poèmes. Au fond c'est là le seul trait ~~distinctif des~~ commun aux nombreux poèmes qui portaient le nom d'Hésiode. Le plaisir de conter, de développer les vieilles traditions, de charmer les auditeurs par les détails de la narration, tout ce qui nous ravit dans Homère, ne semble plus préoccuper les poètes de l'école, disons mieux, de la

famille d'Hésiode. La Théogonie contient peu de récits, c'est une espèce d'inventaire, une énumération concise des êtres divins ou surhumains que l'on voyait se mouvoir, agir et parler dans les épopées narratives. Le poète semble avoir eu conscience de ce qui le distinguait d'Homère. Dans le préambule, les Muses disent à Hésiode, en lui conférant le don de la poésie: "Nous savons dire beaucoup de mensonges (de fictions) semblables à la vérité; mais nous savons aussi, quand cela nous plaît, dire ce qui est vrai". N'y a-t-il pas là une allusion aux aimables mensonges des Homérides? et à la méthode, ~~moins~~ charmante, mais plus sévère, des poètes hésiodiques?

Dans la vieille Grèce les dieux se multipliaient à l'infini, la diversité des fables et des croyances allait toujours en augmentant. Dès l'abord les dieux avaient été aussi multiples que les éléments et les forces de la nature divinisés par les hommes primitifs. Puis les traditions communes de la race hellénique s'étaient diversifiées suivant les tribus et les villes ; elles s'étaient ~~augmentées~~ accrues d'importations étrangères, phéniciennes et autres. Enfin les inventions personnelles des poètes, inventions faites de bonne foi, ~~et~~ inspirées par les Muses, avaient ajouté à cette variété.

11 B

Fille de l'Imagination, la Mythologie était aussi mobile, aussi ondoyante que sa mère. Recueillir ces éléments épars, les mettre en ordre, en former un système quelque peu suivi, introduire un peu de fixité dans cette prodigieuse mobilité, tel semble avoir été le dessein de l'auteur de la Théogonie. Il a contribué pour sa part à constituer une espèce de mythologie littéraire et hellénique qui l'emporta sur les croyances locales, très respectées dans les villes où, liées aux cérémonies du culte, elles se transmettaient de père en fils, mais à peine connues dans les autres. C'est ainsi qu'au-dessus des dialectes, des patois, particuliers aux diverses provinces d'un pays, il se forme une langue littéraire que

tout le monde entend et qui se parle partout. On trouve dans Pausanias, ~~et~~ dans les scholiastes, et dans les inscriptions, beaucoup de noms de divinités ~~dieux~~, beaucoup de légendes, qui ne sont jamais sortis de l'obscurité de leur canton, et qui appartiennent, non à la langue commune, mais au patois de la mythologie.

Nous avons donc une espèce de galerie de dieux choisis, de ceux sans doute qui figuraient dans les épopées, bien plus nombreuses qu'on ne le suppose aujourd'hui, ~~qui~~ roulant sur les aventures des dieux et des héros. Mais c'est comme une galerie dont il ne subsisterait que les socles des statues et les inscriptions, ou, si l'on veut, c'est un simple Catalogue des figures du Panthéon

hellénique. Le procédé de l'énumération qui y domine, a déjà été ~~désigné~~ marqué par les anciens du nom de caractère hésiodique Ἡσιόδειος χαρακτήρ.

Cependant cette énumération a la forme d'un récit, l'auteur veut donner l'histoire des dieux, il les suit de père en fils, de dynastie en dynastie, et ~~la~~ la généalogie est le fil conducteur de son ouvrage. Il indique de la manière la plus concise les noms des dieux, leurs unions, leur filiation, en commençant par la génération la plus ancienne et en descendant à celle qui gouverne actuellement et, ~~comme~~ à ce qu'il croit, définitivement.

Mais, comme les dieux se confondent avec le monde, dont ils sont les puissances constitutives, les énergies,

---

Plusieurs hymnes en l'honneur des Muses, soit de Piérie, soit de l'Hélicon ouvrent le poème. Parmi ces préambules signalons le premier et le dernier. Celui qui précède immédiatement le corps du poème (104 sqq.) en indique le sujet ~~[illegible]~~ en suivant l'ordre des générations divines, l'ordre chronologique. Le premier commence par Zeus et les autres dieux de l'Olympe, il suit un autre ordre, et ne mentionne les dieux antérieurs que rapidement à la fin, dans une espèce d'appendice. Là ils sont rangés d'après leur importance et leur dignité. Les deux ordres, nous le verrons, ont leur raison d'être.

l'histoire des dieux devient en quelque sorte l'histoire du monde, et la Théogonie est une Cosmogonie. Le monde n'a pas été créé par les dieux. Issus de la nature, dans l'origine identiques à la nature, les dieux se sont formés avec elle. Il s'agit de savoir quel est l'élément primordial, ou, ce qui revient au même, quel est, parmi les dieux réputés les plus anciens, celui qui précéda tous les autres ? C'est ainsi que le poème hésiodique prélude aux systèmes cosmogoniques des Thalès, des Héraclite et des autres philosophes ioniens. Nous avons déjà rencontré dans Homère des traces de systèmes théogoniques. Océan et son épouse Téthys, c'est-à-dire l'élément

12 B

liquide, sont donnés dans l'*Iliade* comme les puissances primordiales. Sans ~~abandonner~~ refuser à Océan le rang d'une très antique divinité, Hésiode remonte plus haut : la Terre, l'élément solide, la base sur laquelle aux yeux des (hommes de) cet âge, repose tout l'univers, est pour lui plus ancienne encore, et, avant la terre même, il place ce qu'il (appelle) Chaos. Faut-il entendre par là, d'après le sens que nous attachons aujourd'hui à ce mot, un amalgame confus de tout ce qui constituera le monde ? Le sens étymologique de chaos est gouffre (abîme) béant, *espace* ; plus tard encore, les Grecs désignaient souvent par ce mot l'air qui sépare la terre du ciel, ce que nous appelons quelquefois l'espace. Rien n'empêche

Γαῖ' εὐρύστερνος

cf. χάσμα

Cf. vers 700 du Chaos (χάος) a ce sens : la foudre de Zeus embrase la terre et la mer et l'air : καῦμα δὲ θεσπέσιον κάτεχεν χάος.

dans la Titanomachie

de se figurer cet espace comme rempli (cf. Schoemann) 12

d'une matière aériforme, confuse et

obscure[; mais il convient de ne pas préciser ce qui est vague dans l'esprit de l'auteur.] Éros, qui paraît en troisième

lieu (après Chaos, et après, ou à côté ou à côté de Terre,) ~~à côté de~~ Terre, c'est le principe

actif qui unit et féconde, qui propage

les espèces et conserve la vie dans l'univers 1)

A notre point de vue, ce principe

actif, cette force, est d'une nature toute

différente de ~~puis~~ Terre, qui représente

une matière primordiale. Mais on a

dit, avec raison, que pour le vieux

poète Éros[, « le plus beau des Dieux immortels »] n'est pas sans corps, ni

la Terre sans vie, sans âme. Dans

une autre théogonie, plus récente (ce semble), qu'Aris-

tophane a parodiée dans la Parabase

de ses Oiseaux, Éros préside aussi à

---

1) Je ne tiens pas compte des vers 118 ~~et~~

119, qui ~~sont~~ omis par Platon et Aristote.

> Dans cette Genèse panthéiste, Éros peut être comparé au souffle, à l'esprit qui plane sur les ténèbres.

à l'évolution du monde, dont le germe est présenté sous l'image d'un œuf. [La Lumière naît avant les corps lumineux, comme dans la Genèse.]

> [Mais le „fiat lux" d'Hésiode n'est pas la parole d'un dieu ordonnateur du monde, c'est une évolution panthéiste.

La lumière jaillit de l'obscurité. De Chaos, naquit l'Érèbe et la Nuit sombre, c'est-à-dire les ténèbres souterraines et persistantes, et l'obscurité qui règne périodiquement à la surface de ~~sur~~ la terre. Unie à l'Érèbe, la Nuit enfanta l'Éther et le Jour, c'est-à-dire la clarté éternelle des régions célestes et la clarté périodique de notre monde. Le spectacle auquel nous assistons tous les matins, quand nous voyons le jour succéder aux ténèbres, explique cette conception du premier Jour cosmique jaillissant de l'antique Nuit. [~~La Lumière~~

> [De la Terre naissent les montagnes, et Πόντος

la Mer, l'eau salée, ~~naît de la Terre~~, (expression terrae de corpore sudor, Lucrèce V, 488),

L'eau douce, les fleuves, y compris Océan, Hésiode — 13 A
aura une autre origine. Mais avant les Montagnes
et la Mer, le
~~Voici enfin le grand couple générateur~~
~~Ciel et Terre. Le~~ Ciel était sorti du sein
de la Terre. ~~avant la Mer et avant les~~
~~Montagnes~~, Gaia l'avait enfanté le Ciel
étoilé, égal à elle-même, qui s'étend — ἶσον ἑωυτῇ
aussi loin que la Terre, et semble reposer
sur elle, afin, dit le poète, qu'il l'enve- — ἵνα μιν περὶ
loppât de toutes parts. (Voilà donc enfin le grand couple générateur, Ciel et Terre.) À partir d'ici, — πάντα καλύπτοι (v. 127)
Éros jouera son rôle de principe vivi-
fiant du monde, il n'y aura que
des unions et des filiations : nous
quittons la Cosmogonie pour entrer
dans la vraie Théogonie. Ague Chao
densos divum numerabat amores.
~~Cette~~ L'union de Ciel et Terre, qui se retrouve au fond
d'un très grand nombre de mythes,
et d'où (dans la Théogonie) tous les dieux procèdent, directement

---

(a) La terre est ce qu'il y a de plus ancien dans le monde, elle en est la partie capitale. Tout repose sur elle; le ciel lui-même est sorti de la terre. La science antique, malgré tous ses progrès, ne s'est jamais [illegible] de cette conception enfantine. Dans la vieille astronomie la terre était le centre du monde, tout tournait autour d'elle, autour de la résidence de l'homme. Que la sphère humaine avec la terre qu'il habite soient [illegible] dans l'univers, on a été longtemps à le découvrir.

ou indirectement, n'est autre chose que la descente de la pluie du ciel, qui, à chaque nouveau printemps, féconde le sein de la terre. Les peuples du Nord étaient peut-être, encore plus que ceux du Midi, frappés de ce renouveau, qui devint pour eux [illegible] le type de la naissance du monde. Ymir, géant de glace, se fond à la chaleur; son crâne devient le ciel; sa chair, la terre; ses os, les montagnes; sa sueur, la mer; ses cheveux, les arbres, etc.

Parmi les enfants de Ciel et Terre, le premier né c'est Océan, le père des trois mille fleuves et des trois mille Océanides. [Toutes les eaux douces proviennent de l'eau céleste

Le plus jeune des douze enfants de ce couple, et aussi le plus puissant, c'est Kronos. On sait comment Ouranos refoule tous les enfants sortis

Nous nous rappelons de la Conception [illegible].

[À la diff. de l'eau salée]

διιπετέος ποταμοῖο (Hom.)

13c

de lui dans le sein de Gaia, et comment,
par les conseils de cette dernière, Cronos
mutile Ouranos et lui succède dans
le gouvernement du monde, avec ses
frères et soeurs, les Titans.

Au vers 211, l'histoire des dynasties
divines est interrompue par deux morceaux, ~~contenant~~ exposant la ~~postérité~~ génération de deux ~~...~~ êtres primordiaux, Νύξ et Πόντος. Les deux ont seuls une postérité. Ni Ἔρως (l'Amour gén.), ni Αἰθήρ, ni Ἡμέρη, jamais d'ailleurs des personnes, n'ont des enfants. Ἠώς, Ἥλιος, Σελήνη descendent d'un couple titanique, Θεία et Ὑπερίων, issu de Ciel et Terre.
1) La génération de la Nuit (211-232):
Mort, Sommeil, ~~Parques~~ Κῆρες, Discorde,
Disette, Até, etc. (Vues d'ente, différentes de Nuit mère de Jour.); 2) Puis la génération
de Pontos; Nérée, avec ses filles, Iris,
les Harpyes, les Grées et les Gorgones,
puis Géryon, ~~Chimère~~ Echidna, Cerbère,
l'Hydre de Lerne, la Chimère, Sphinx,
le lion de Némée, et autres monstres
figurent dans les récits relatifs à Héraclès, à Persée etc.
Ces deux morceaux, qui interrompent la marche du poème,
mais qui complètent l'énumération
des êtres divins, faisaient déjà partie du poème assez anciennement, et la preuve c'est qu'ils se trouvent expres-
sément indiqués dans ces deux
vers du dernier préambule, 106-7:

(Chantez, ô Muses,
Οἳ Γῆς ἐξεγένοντο καὶ Οὐρανοῦ ἀστερόεντος,
Νυκτός τε δνοφερῆς, οὕς θ' ἁλμυρὸς ἔτρεφε Πόντος.

13a

13D

~~Avec~~ le vers 337, nous revenons aux Titans. Leur postérité est énumérée, ~~en commençant par~~ à deux ~~ou trois~~ exceptions près. ~~Les enfants de Japet sont réservés pour l'endroit où le poète racontera la fable de Prométhée.~~ Les enfants de Thémis et de Mnémosyne sont mentionnés plus bas encore, là où ces déesses figureront comme épouses de Zeus. Cronos, comme Ouranos avant lui, ne veut pas que ses enfants paraissent à la lumière, il se les incorpore, sauf le plus jeune, Zeus, qui est préservé par une ruse de sa mère et qui délivre ses frères et soeurs.+ Avant d'avoir ~~raconté~~ la guerre des dieux nouveaux contre les Titans, le poète [parle du Titan Japet et de sa descendance, sujet réservé pour cet endroit, et il] raconte la lutte du rusé Prométhée contre Zeus, le larcin du feu et ce progrès du genre humain compensé [expié] par l'apparition de la femme,

Αὐτίκα δ' ἀντὶ πυρὸς τεῦξεν κακὸν ἀνθρώποισιν (570)
un mal

+ Voilà les dieux nouveaux en présence des dieux anciens, et aussi en présence du genre humain, qui avait déjà été créé sous Kronos. Quels seront les rapports des Olympiens avec les uns et les autres? ~~Continuement~~ Il y aura guerre, lutte à main armée, entre les deux générations divines. La situation des hommes sera réglée à la suite d'une lutte de ruses engagée entre Zeus et Prométhée, fils du Titan Japet et protecteur du genre humain. Par une interversion bizarre de l'ordre naturel, le mythe de Prométhée est placé avant la Titanomachie.

ainsi que les supplices de Prométhée et de ses frères. Cet épisode (507-616), mal ordonné, et singulièrement placé avant la Titanomachie, est un des plus intéressants du poème.

La Titanomachie,[1] localisée dans la Thessalie, se termine par l'emprisonnement des Titans (617-735), ~~auq~~ auquel est rattaché un hors-d'œuvre (736-819), la description du Tartare et des Enfers.

Nous savons peu de chose sur l'épopée Τιτανομαχία. La Titanom. est la guerre qui marque le passage de la 2e à la 3e partie; c'est une lutte postérieure à l'avènement de Zeus.[1]

Germe de Gigantomachie.

La révolte du Géant Typhée est la dernière lutte que Zeus ait à ~~livrer~~ soutenir avant de jouir définitivement du gouvernement paisible du monde.

La génération [postérité] de Zeus, l'énumération de ses épouses, depuis Métis, qu'il fait entrer dans sa propre substance, jusqu'à Héra, ainsi que des enfants, fruits de ces unions, terminent ce qu'on peut appeler le corps du poème. Le reste est un appendice, dont nous parlerons plus tard.

---

[1] Maur. Croiset regarde ~~les vers (suspects) 500-506~~ la Titanomachie comme postérieure à l'avènement de Zeus, qui selon lui s'accomplit dès les vers (suspects) 500-506 (délivrance des Cyclopes) sans bruit (p. 548). Aussi la Titanomachie survient-elle on ne sait comment. Pourquoi ~~la Titanomachie~~ cette guerre? il n'en dit rien (p. 550). — Tout cela n'est qu'une suite d'erreurs. Croiset se trompe.

140

Les vers 881 sqq. donnent une haute idée du souverain définitif du monde, de celui qui, quoique le dernier venu, est appelé le Père des hommes et des dieux. Tout le poème tend évidemment vers Zeus; et dans le premier préambule, où l'on voit les Muses chanter elles-mêmes les dieux que chantera le poète, Zeus est nommé en tête de tous les autres, puis vient la famille de Zeus, ~~on~~ ensuite seulement les Titans et les êtres primordiaux.

Les souverains qui se succèdent veulent arrêter le progrès et s'éterniser au pouvoir: Ouranos refoule ses enfants dans le sein de leur mère Gaia. Kronos les retient dans ses propres entrailles. Plus heureux que ses devanciers, Zeus, après avoir

vengé son aïeul,[1] auquel il est au fond identique, échappe au danger d'être détrôné par un fils plus fort que lui en s'incorporant Métis, sa première épouse, avant qu'elle ait ~~eu~~ conçu ce redoutable héritier. Zeus est le grand dieu définitif, parce que la sagesse fait partie de son être ; il est μητίετα Ζεύς.[2]

On voit bien en quoi Zeus est supérieur à Ouranos ; L'un et l'autre représentent le ciel, mais Ouranos est la voûte céleste elle-même, tandis que Zeus est le maître du ciel. On aperçoit ~~voit~~ ici très nettement ~~le~~ le progrès de la nature divine, ou plutôt des ~~la nature~~ conceptions religieuses. Les dieux se dégagent des liens de la nature, deviennent des personnes libres, des êtres de plus en plus semblables à l'homme.

La comparaison de Géa avec Déméter,

1) L'usurpation de Zeus est en quelque sorte un acte de justice : le vieil Ouranos et Gaia sont les conseillers de leur petit-fils, ~~lequel défend en quelque sorte~~ le partisan de leur cause.

2) La fable de Μῆτις incorporée est certainement plus récente que celle de Τριτογένεια, sortie de la tête de Zeus, son unique parent. Cette fable est ~~une~~ l'invention d'un poète spéculatif, pénétré de la croyance à la sagesse et à l'éternité de Zeus.

14D

d'Hélios avec Apollon, est tout aussi instructive. Il est plus difficile de se rendre compte du sens que les Titans peuvent avoir. Je ne dis pas dans leur lutte contre les dieux de l'Olympe, mais dans le système d'Hésiode, où ils sont intermédiaires entre les êtres primordiaux et les Olympiens. Ce qu'il y a de plus intéressant, c'est que l'auteur de la Théogonie semble avoir eu ~~eut évidemment~~ conscience de cette loi de progrès, qui a présidé à la composition de son ouvrage et qui donne le fil de ce dédale. La tradition homérique fait de Zeus l'aîné de la famille; c'est la conception naturelle; il est le maître, il exerce le pouvoir paternel en vertu de son droit d'aînesse, de même que dans les familles humaines le fils aîné commande, non seulement à ses enfants, mais aussi à ses

Homère ne nomme que Κρόνος et Ἰάπετος, évidemment les plus considérables, les plus généralement connus, des adversaires des Olympiens. Les douze Titans d'Hésiode ont l'air très-hétérogènes, et il ne semble guère possible de les comprendre dans une définition géné~~rale~~ commune.

frères et soeurs, qui l'appellent père, d'après les coutumes patriarcales. Dans la Théogonie, au contraire, Zeus est le plus jeune des enfants de Cronos, et en même temps le plus fort et le plus sage ; et, qu'il n'y ait pas là une simple nouveauté, un caprice sans portée, on le voit par ce qui est dit des Titans. Là encore, Cronos, le dernier venu, l'emporte sur ses frères et soeurs et devient le chef de la dynastie. Ce n'est pas tout. Parmi les épouses de Zeus, Héra joue le premier rôle, elle est l'épouse légitime, tel est son rôle dans les poèmes homériques et dans les croyances les plus répandues. Dans l'énumération des épouses de Zeus que l'on lit dans la Théogonie, Héra, l'épouse par excellence, vient la dernière. On voit donc qu'il y a ici



15B

une idée maîtresse, un système vue systématique : L'histoire des dieux, qui est l'histoire du monde, est une ~~dévelop-pement~~ évolution dominée par la loi du progrès. Contrairement à ce qu'on a vu dans les Orga, où la perfection et le bonheur de l'humanité sont placés près de ses origines, ici le monde va en s'améliorant et se perfectionnant. De même qu'à l'origine des choses, la lumière succédait aux ténèbres, les dynasties divines aussi, les maîtres qui gouvernent successivement le monde, deviennent de plus en plus parfaits. Cette perfection consiste en grande partie, il est vrai, dans une force supérieure ; mais la sagesse et la justice y entrent aussi pour quelque chose. Par ses épouses, comme par ses enfants, qui ne sont en quelque sorte que ses attributs personnifiés, Zeus est représenté comme le dieu très bon et très sage. Ses premières épouses sont :

~~On peut dire~~ Métis, la sagesse, et Thémis, la loi éternelle, qui préside au monde physique comme au monde moral. Les enfants de Thémis et de Zeus sont : ~~Athéné,~~ Justice (Δίκη), Bonne loi (Εὐνομίη) et Paix (Εἰρήνη), et les 3 Μοῖραι. ~~etc Les Grâces, les Muses etc.~~

On peut dire que tout le poème tend vers Zeus ; la nature divine culmine dans ce dieu, qui est le dieu par excellence, et qui par sa supériorité, donne une certaine unité à tout ce polythéisme bariolé.[1]

Considéré comme production littéraire, l'ouvrage laisse beaucoup à désirer. Nous l'avons dit, c'est une longue énumération, une espèce d'inventaire. On y trouve de longues listes de noms : liste des Néréides (240), des Océanides (346), des monstres tués par Hercule, par Persée, etc., des fleuves les plus célèbres. Dans ce dernier morceau,

---

1) Aristote Métaph. N, 1091 a-b dit que les vieux poètes ont préludé à l'opinion de quelques θεόλογοι de son temps qui regardent τὸ ἀγαθὸν καὶ τὸ καλὸν comme le produit du développement de la nature.

15 D

l'on trouve le Scamandre, le Simoïs et les autres rivières épiques ; on a remarqué que les rivières de la Béotie ne sont pas mentionnées. Si on peut dire que les noms mêmes des Néréides témoignent d'une certaine invention poétique, puisqu'ils répondent aux différents aspects de la mer, on ne saurait en dire autant des autres dénombrements.

Il y a, il est vrai, quelques parties narratives. Dans ce poème généalogique, les grands événements ce sont les révolutions célestes. En effet, le poète raconte la mutilation d'Ouranos, la révolte des enfants de Japet, la Titanomachie, et, comme dernier épisode, le combat de Zeus et de Typhon. Il y a là des récits, les uns rebutants, les autres gigantesques

et sauvages. Le poète lutte vainement contre son sujet, il ne réussit pas à y introduire la précision, la clarté ; il ne fait rien voir avec netteté. Une stérile redondance ne nous console pas de la sécheresse obscure qui est le caractère habituel du poème. Nous sommes bien loin de la clarté lumineuse ~~de la clarté lumineuse~~, de la beauté plastique des récits de l'Iliade et de l'Odyssée.

Si j'avais à faire un choix, je préférerais l'épisode de Typhon, très loué par les uns, très critiqué par les autres.[1] Là, du moins, notre imagination sait à quoi se rattacher, nous ne restons pas dans le vague, c'est bien la peinture d'une éruption volcanique, et du trouble v. 820-899

[1] Maur. Croiset suppose une lacune. A l'entendre, Zeus s'avisait, pour vaincre Typh., de délivrer les Cyclopes qui lui apportaient la foudre. Cette ~~idée~~ hypothèse provient d'une erreur, de la locution homérique εἰ μὴ ἄρ' ὀξὺ νόησε (v. 838) faussement interprétée. D'ailleurs Zeus lance la foudre déjà dans la Titanomachie.

16 B

effrayant de tous les éléments, qui l'accompagne. Tout cela est représenté dans le langage mythique; mais, sous le géant à cent têtes et le dieu qui lance la foudre, nous apercevons très distinctement les phénomènes naturels.[1]

Le plan du poème est défectueux, les morceaux sont mal rattachés les uns aux autres. Malgré certaines idées maîtresses, que nous avons signalées, des disparates et des contradictions choquent le lecteur. En voici une des plus curieuses: les Parques [Μοῖραι], désignées comme filles de la Nuit, v. 217, naissent une seconde fois, v. 904, comme filles de Zeus et de Thémis. On a essayé d'expliquer cette double généalogie, qui répond jusqu'à un certain point aux idées vagues

1) Si l'on accepte d'ailleurs au v. 860 ἐν βήσσῃσιν Αἴτνης, la mention de l'Etna indique une époque plus récente. Schoemann croyait ce vers interpolé.

et contradictoires des Grecs sur les rapports entre Zeus et le Destin. Les antiques déesses se soumettent ~~à l'ordre~~ au régime nouveau; la volonté de Zeus et le Destin ne font plus qu'un, et c'est ainsi que les déesses qui représentent le Destin naissent, en quelque sorte, une seconde fois.

~~Dans~~ Un poème qui procède par énumérations appelait naturellement les additions, les amplifications. Il y en a d'~~assez~~ évidentes: sans parler du préambule, ou plutôt des préambules, le~~s~~ morceau en l'honneur d'Hécate (413-452) est d'un caractère et d'un style qui tranchent avec le reste du poème et le rendent très suspect. On dirait un hymne intercalé dans ce précis

16 D

de l'histoire des dieux. La description du Tartare et des lieux souterrains, qui est rattachée à la Titanomachie (721-819) contient d'incontestables amplifications[1]. Beaucoup de critiques regardent la rébellion de Typhon comme insérée plus tard.

Quelques savants ont cherché à donner plus de rigueur à leurs hypothèses en les fondant sur un principe arithmétique. L'énumération des épouses de Zeus et des enfants nés de ces divers hymens se fait en six couplets de trois vers (919-929). Ailleurs on trouve (des morceaux) ~~des~~ de cinq vers. En partant de cette observation, on a essayé de reconstruire ~~tout~~ des Théogonies primitives en triades ou pentades, ~~groupes ou~~ Après Gruppe et ~~Goett~~ Soetbeer, G. Hermann[2] et

2) G. Hermann, De Hes. Theog. forma antiquissima, Lips. 1844.
Koechly, De diversis Theog. partibus, Zurich 1860.

1) Cf. maintenant Wilamow. Eur. Herakl. I, 227 n.

D'abord fut Chaos. Ensuite fut ~~la~~ Terre (Γαῖα) à la large poitrine, fondement solide de toutes choses, [[et Tartare aussi, le ténébreux, au fond de la vaste Terre]], et Amour (ὁ Ἔρος), le plus beau des immortels, qui (alanguit les membres et) subjugue l'esprit (et la prudence) des hommes et des dieux.

Théog. 116 sqq.

De Chaos naquirent l'Érèbe et la Nuit sombre, et de la Nuit enfanta l'Éther et le Jour (: elle les enfanta après les avoir conçus) en s'unissant à l'Érèbe.

La Terre enfanta d'abord le Ciel étoilé, qui l'égale en étendue, afin qu'il l'enveloppât tout à fait et fût à jamais la résidence inébranlable des dieux. Elle enfanta ensuite les vastes Montagnes, aimables séjours des Nymphes (qui habitent dans les gorges des montagnes), et la Mer stérile, agitée par les flots, elle l'enfanta sans union amoureuse.

Toutes les immortels qui habitent la cime du neigeux Olympe, ainsi que le

[[suivant Schoemann : « pour qu'elle fût » désertée.]]

Suivent les enfants de Ciel et Terre. Désormais l'Amour préside à tous ces enfantements. Agne Aco densos divum numerabat amores, V. Ge. IV, 347.

Les mots : ἄτερ φιλότητος ἐφιμέρου placés à la fin, se rapportant aux trois phrases qui précèdent.

Schoemann conserve 118 et 119[, et il suppose seulement à ce qu'on ne retranche que le premier de ces vers sur la foi d'une scholie gâtée.

[Passés sous silence par Platon, Aristote (bis) Sextus Empir.]

Τάρταρα ne saurait être sujet, ni rangé à côté des trois autres principes.

Le mot est nécessairement régime de ἔχουσι. (Les phil. cités ne parlent en effet que de Chaos, Terre et Éros)

Chaos est le gouffre béant : une masse confuse plutôt qu'un lieu vide, comme pensait Aristote. — Espace entre le ciel et la terre (l'air) dis[ent] d'autres poètes. Sur ce point Schoem. a probablement raison. Au fond, il faut se garder, je crois, d'trop préciser, une idée vague et peu nette.

Que Géa et Éros ~~Chaos~~ soient sortis du Chaos, cela est assez probable, bien que le poète ne le dise pas positivement.

Géa est la matière, Éros l'esprit, le principe actif, qui unit et féconde. Cependant Géa n'est pas une matière inerte, dépourvue d'âme ou, disons mieux, de vie ; ni Éros un esprit sans corps. Schoemann le fait obs. avec raison.

~~Nyx l'obscurité~~ Érèbos est l'obscurité éternelle des régions souterraines, Nyx l'obscurité temporaire au-dessus de la Terre. Sch. les considère comme des espèces d'air : car les physiologistes anciens considéraient l'air comme essentiellement obscur. ~~Le~~ Ces airs sortent d'autant plus facilement de Chaos, que le Chaos est lui-même quelque chose d'aériforme, de ténébreux.

La lumière jaillit des ténèbres. Éther est la lumière perpétuelle des régions célestes ; Héméra la lumière temporaire des régions terrestres. [La lumière avant les corps lumineux, comme dans la Genèse.]

V. 128 ὄφρα et non ὄφρα τε. Schoemann y insiste pour établir que la Terre elle-même est la résidence des dieux. Homère les place dans l'Olympe. Cela est quelque peu obscur, et de plus, en contradiction avec les vers suivants.

16 B

Hymne Hom. 18 à Pan. vulg 19

αἰγιπόδην, δικέρωτα, φιλόκροτον

+ Les pics qu'il gravit plus bas.

~~Muse, chante~~ Parle moi du fils chéri de Mercure, ô Muse, chante le dieu aux pieds de chèvre, à la double corne, le danseur bruyant, ~~aux danses joyeuses~~ et qui, dans les frais bocages, aime à se mêler aux chœurs des Nymphes. + | Celles-ci s'appellent en courant sur les ~~pics des~~ rochers escarpés; elles saluent Pan, le dieu pasteur, à la riche chevelure, au poil velu, qui reçut en partage les pics neigeux et les sommets des montagnes et les sentiers rocailleux. | Tantôt il s'enfonce dans les bois touffus, tantôt il aime à suivre le cours des sources limpides, une autre fois il gravit les rochers à pic (et s'assied sur le sommet) pour voir paître les troupeaux. Souvent il court sur les montagnes blanchâtres, souvent il dans les gorges il chasse les bêtes sauvages que découvre son ~~regard~~ œil perçant. Et le soir dans les lieux solitaires, quand il revient de la chasse, il joue sur ses chalumeaux un air si doux: l'oiseau même qui au retour du printemps fleuri, sous la feuillée, fait entendre son chant plaintif, n'en peut égaler la douceur. | Alors les Nymphes des montagnes mêlent leurs voix à la sienne, autour d'une fraîche source, en dansant et réveillent tous les échos d'alentour. ~~Cercle~~ Et parmi elles ~~d'un pied léger~~, à droite, à gauche, au milieu des chœurs, ~~Le dieu~~ le dieu circule d'un pied léger; la peau ~~[illegible]~~ du lynx est jetée sur ses épaules; [~~ravi~~] de ces chants retentissants, il bondit sur la molle prairie, là où le crocus et l'odorante hyacinthe se mêlent à l'herbe touffue.

ſ la crête

(Pan et Nymphes réunis)

ſ rousse
ſ le tour joyeux

Les Nymphes célèbrent tous les dieux du vaste Olympe, mais entre tous elles aiment à chanter Mercure, le secourable, ~~comme~~ il est le rapide messager des immortels, et comme il vint dans l'Arcadie, la terre des sources jaillissantes et des gras troupeaux, où il a son enceinte sacrée sur le mont Cyllène. C'est là que, tout dieu qu'il est, il garda les blanches brebis d'un mortel: car l'amour s'était glissé dans son cœur et son désir était de s'unir à la belle fille de Dryops [l'homme des chênes, des bois]. Il accomplit le doux hymen, et la nymphe donna le jour à un enfant, chéri de Mercure, son père, mais dès sa naissance d'un aspect étrange monstrueux, aux pieds de chèvre, à la double corne, grand rieur, danseur bruyant. La mère s'enfuit en laissant et abandonna l'enfant: car elle eut peur de cette figure rude et de cette grande barbe. Mais aussitôt Hermès, le secourable, le prit entre ses bras: son ~~cœur était tout~~ plein de joie. Il s'en alla ~~promptement~~ vers le séjour des immortels, en tenant son enfant bien caché dans la peau velue d'un lièvre de montagne; puis, ~~il s'assit~~ s'étant assis auprès de Jupiter et des autres Olympiens, il découvre son fils. Et cette vue, l'allégresse règne parmi les immortels, Bacchus surtout s'en réjouit. Et ils l'appellent Pan, parce qu'il leur fit plaisir à tous,

16'C

Quand ~~Jupiter~~ Zeus eut expulsé les Titans du ciel, la Terre Gaia immense, — Théogonie. v. 820 et.
amoureusement embrassée par le Tartare, donna naissance à son
plus jeune enfant, Typhoée. Bien vigoureux, ses ~~f~~ mains puissantes — (appelé Typhaon au vers 305, où il est caractérisé comme δεινόν θ' ὑβριστήν τ' ἄνεμον. Vent brûlant, souffle volcanique.)
sont faites pour les combats, ses pieds sont infatigables. De ses épaules
surgissent cent têtes de serpent, [dragon ~~terrible~~ redoutable], dardant des langues affreuses,
et sous les sourcils de ~~toutes~~ ces têtes terribles ~~de yeux lançaient un feu étincelant~~ étincelaient des yeux ardents — ~~merveilleuses~~
Il y avait des voix dans toutes ces têtes monstrueuses, des voix étranges qui
prenaient tous les sons. Tantôt elles ~~font~~ faisaient entendre la langue des Dieux, tantôt
elles mugissaient comme un taureau indomptable : tantôt elles sonnaient
comme les rugissements d'un lion cruel, tantôt comme les aboiements d'une
meute de chiens, tantôt elles poussaient des sifflements merveilleux qui faisaient
retentir les vastes montagnes. Et ce jour eût vu s'accomplir un
malheur sans remède, et ce monstre eût régné sur les mortels et les
immortels, si le père des hommes et des dieux n'y avait veillé. Soudain
il tonna avec force ; toute la Terre ~~en~~ retentit ~~autour~~ d'un bruit affreux,
et le vaste ciel qui la recouvre, et la mer, et le fleuve Océan, et
le fond du Tartare. | Sous les pas immortels le grand Olympe trembla, — Ποσσὶ δ' ὑπ' ἀθανάτοισι μέγας πελεμίζετ' Ὄλυμπος
quand le maître se leva. et la terre gémit. | Un double feu se répan- — ὀρνυμένοιο ἄνακτος· ἐπεστονάχιζε δὲ γαῖα.
dit sur la ~~m~~ mer sombre, par les foudres, et les éclairs (de ~~Jupiter~~ Zeus), et par les — (Cf. Iliade I, VIII)
flammes ~~vomies~~ que vomissait le monstre : L'embrasement gagna toute la
terre et le ciel et la mer, ~~il courut le long~~ Autour des rivages ~~et se brisa sur~~ les grands flots s'agitèrent avec furie :
~~flots puissants~~ L'assaut des immortels ébranla le monde entier. Alors trembla Hadès
~~Pluton~~ le roi des ombres de l'Enfer, et les Titans tremblèrent au fond — (Cf. Iliade XX, 61).
du Tartare autour de ~~Saturne~~ Kronos : tant était effroyable le fracas, et
terrible la bataille. | Quand la colère de ~~Jupiter~~ Zeus fut au comble, il
saisit ses armes, le tonnerre et l'éclair et le carreau ~~noir~~ noir de la foudre,
et s'élançant du haut de l'Olympe contre son ennemi, il le frappa. Il
brûla (de ses traits) toutes les têtes hideuses de ce monstre effroyable. Réduit* — * πληγῇσιν ἱμάσσας (857).
par des coups redoublés, les membres de Typhoée faiblirent, il tomba : — Cf. Hom. Il. 2, 782 : ὅτε τ' ἀμφὶ Τυφωέϊ γαῖαν ~~γαῖαν~~ ἱμάσσῃ || εἰν Ἀρίμοις
la terre immense en gémit. La flamme s'élança de son corps foudroyé,

16'D

(Évidemment des torrents de lave)

en lui, la terre immense s'embrasait sous ce souffle ardent. Elle se fondait, comme l'airain échauffé dans le creuset par l'art des jeunes ouvriers, ou comme le fer, le plus fort des métaux, réduit dans les flancs d'une montagne par un feu dévorant, se fond au sein de la terre sous les mains d'Héphaestos ~~de Vulcain~~ : ainsi fondait la terre à la flamme de ce feu ardent. Mais Zeus ~~Jupiter~~ courroucé ~~le~~ lança Typhoée dans le vaste Tartare.

À la suite de la page X suivante :

La mer salée naît de la Terre seule. C'est ainsi que plus tard des philosophes la considéraient comme la sueur de la terre : expression terrae de corpore sudor (Lucr. V, 488). Océan, au contraire, le père des fleuves et des eaux douces, naît du mariage de Terre et Ciel, de la pluie. Homère faisait d'Océan le père, non seulement des dieux, mais de tout ce qui existe et aussi de la mer (Iliade, XXI, 196). Pour lui, l'eau est l'élément primitif. [Schoemann]

Koechly, se sont plu à ces jeux d'esprit. Koechly distingue deux rédactions: la plus ancienne en triades, puis une autre en pentades. Inutile de dire que ces reconstructions ne peuvent se faire sans les coupures les plus arbitraires, les plus violentes. [Schoemann, qui a consacré à la Théogonie vingt programmes, réunis dans ses Opusc. Acad. II, et importants comme études sur l'histoire de la mythologie grecque, qui ensuite en a donné une édition avec un très utile commentaire allemand (1868), veut que le poème soit une mosaïque d'extraits et de fragments réunis du temps de Pisistrate. D'autres attribuent à cette époque



17 B

les éléments mêmes du poème, c'est-à-dire tout l'ouvrage. Tout cela n'est qu'un écho malheureux des hypothèses homériques. La manière dont Hérodote, et, avant Hérodote, Héraclite et Xénophane, parlent d'Hésiode, qu'ils considèrent comme un des principaux auteurs de la religion hellénique, dépose en faveur d'une plus haute antiquité de la Théogonie. [Cependant la main d'un rédacteur est visible dans la dernière partie du poème, dont il faut dire maintenant quelques mots.

Ὑμεῖς μὲν νῦν χαίρετ', Ὀλύμπια δώματ' ἔχοντες

Au vers 963, le poète dit adieu aux dieux de l'Olympe et demande aux Muses de chanter un autre sujet. Il y a là une formule toute semblable

---

Welcker (Götterl. II) termine le vrai poème à l'apothéose d'Héraclès (v. 955). De même Wilamowitz, Eur. Herakl. I, p. 328 note.

à celle qui termine ~~plusieurs~~ la plupart des hymnes homériques. Le nouveau sujet ~~c'est~~ ce sont les unions de déesses avec des hommes mortels, d'où naquirent des enfants illustres, semblables aux dieux. De Déméter et d'Iasos naît Ploutos; d'Harmonie et de Cadmos naissent Ino, Sémélé, Agavé, Autonoé, Polydore; ~~de~~ Éos et ~~Tithonos~~ Tithonos donnent le jour à Memnon, roi des Éthiopiens; Éos et Képhalos à Phaéthon, enlevé par Aphrodite; Thétis et Pélée, Aphrodite et Anchise, ne manquent pas, cela va sans dire, dans cette énumération assez décousue. A la fin on trouve ~~deux~~ quatre vers évidemment destinés à servir de transition à un autre poème et rappelant les deux vers ~~ac~~ composés pour rattacher l'*Éthiopide* à l'*Iliade*.

Αὗται μὲν θνητοῖσι παρ' ἀνδράσιν εὐνηθεῖσαι
ἀθάναται γείναντο θεοῖς ἐπιείκελα τέκνα.
νῦν δὲ γυναικῶν φῦλον ἀείσατε, ἡδυέπειαι
Μοῦσαι Ὀλυμπιάδες, κοῦραι Διὸς αἰγιόχοιο.

Ce poème chantait les femmes mortelles qui, favorisées par l'amour d'un dieu, devinrent (les) mères de héros illustres. Cette matière était extrêmement riche. Les déesses contractèrent beaucoup moins souvent de pareilles mésalliances ; aussi peut-on croire que l'appendice de la Théogonie a été composé après le poème des Femmes, afin de combler une lacune, de compléter un corps de traditions divines et humaines.

Le Κατάλογος γυναικῶν jouissait d'une grande autorité dans l'antiquité. La plupart des littérateurs le distinguaient de la foule des poèmes hésiodiques, pour l'attribuer, avec les Erga et la Théogonie à Hésiode lui-même. Les plus

Hésiode 18

A

grands héros, ceux dont prétendaient descendre les plus illustres races princières, Persée, Héraclès, Thésée, Pélée, etc, passaient pour être issus de l'amour d'un dieu pour une mortelle. Le Dénombrement des ~~des~~ femmes était donc une hérogonie, de même que la Théogonie pourrait être appelée un dénombrement des dieux. Aux trois livres dont se composait le poème des Femmes *, s'ajouta un quatrième, (ou un 4e et un 5e) qui portait un titre bien singulier, les "Ou telles que" Ἠοῖαι. Les nombreux fragments que nous possédons encore de ces deux poèmes, disons mieux, de ces deux recueils, forment un vrai trésor de vieilles légendes, un trésor dans lequel

18 B

puisèrent les poëtes qui vinrent après, et aussi les historiens des temps fabuleux. [Il existait dans l'antiquité un autre poème, anonyme, ou ce qui revient au même attribué à divers auteurs, où se trouvaient célébrées un certain nombre d'héroïnes, ainsi que leur postérité. Ce poème était intitulé Ἔπη Ναυπάκτια. Le schol. d'Apoll. le cite souvent à cause du récit, sans doute sommaire, de l'expéd. des Argonautes qui s'y trouvait.

Le plus long fragment des Ἠοῖαι nous a été conservé d'une manière assez singulière. Il forme le préambule d'un petit récit épique qui ~~porte~~ porte le titre de Bouclier d'Hercule et qui était déjà connu de Stésichore et regardé par ce poëte comme une œuvre d'Hésiode. Le préambule vaut mieux, ce me semble, que le reste. Le poëte parle avec

Ἀσπίς

grâce et agrément de la beauté d'Alcmène, de sa chasteté, de l'amour qu'elle inspira à ses deux époux, l'époux mortel, et l'époux immortel. Au vers 57 nous passons, de la naissance d'Iolaos et d'Hercule, à l'aventure de ce dernier héros qui fait le sujet du poème[1]. La transition se fait par les mots

Ὃς καὶ Κύκνον ἔπεφνεν.

Kyknos, fils d'Arès, dépouillait les pèlerins qui allaient offrir des sacrifices à Delphes (vers 478). A l'instigation d'Apollon (v 68), Héraclès, assisté de son neveu et cocher Iolas, et encouragé par Athéné, va combattre le fils d'Arès. Le lieu de la scène est le bois d'Apollon à Pagases, en Thessalie. Quand Kyknos a succombé, Arès, qui lui avait servi de cocher, veut venger sa mort, mais, avec l'aide d'Athéné, Héraclès

1) Il résulte du fr. 159 que ~~dans~~ le Poème des Femmes passait de la naissance d'Héraclès à l'histoire de sa vie.

N° D

le renvoie blessé ~~à~~ à l'Olympe, comme Diomède fait dans l'*Iliade*. Kyknos est enseveli par Kéyx, roi de Trachine; mais, par la suite, Apollon détruira le monument d'un héros sacrilège. Le récit manque de proportions; on s'entretient, on s'arme, on se défie, puis les guerriers s'élancent, et à ce propos nous passons par une longue file de comparaisons accumulées sans goût; le combat contre Κύκνος même ne remplit que onze vers (413-423). Les ~~comparaisons~~ qui précèdent les deux combats (374 et 437) sont imitées de l'*Il.*; * (cependant) celle des vautours qui se disputent le cadavre d'une chèvre sauvage, abandonné par le chasseur qui l'avait tué (405-412), est un développement ~~semble~~ original (ce semble). Elle est vive, et témoigne d'une observation exacte de la nature. La pluie de sang (384), très bien placée dans l'*Il.* (XVI, 459), où elle

[Marginal note:] La conversation entre Herc. et Iolaos est destinée à faire connaître ces deux personnages et leurs antécédents. Le poète s'écarte des traditions les plus connues : d'après lui c'est Iphiclès, et non Hercule, qui quitte Thèbes pour servir Eurysthée, résolution dont il se repentit trop tard (89-99). C'est le dieu qui imposa à Hercule tant de travaux (94), non Eurysthée (*Od.* XI, 622).[1] Le Triamdale complète ces renseignements en remontant à Alcmène, non sans qques redites.

* Cpf. l'imitateur raccorde des emprunts faits à plusieurs passages homériques, qqf. au contraire il abrège un seul modèle : industrie presque toujours peu heureuse.

[Marginal note:] d'une comparaison rapide de l'*Iliade* (XVI, 428-30 : ces 3 vers sont conservés par l'arch. [illegible])

1) La réponse d'Iolaos fait voir en lui le digne émule de l'intrépide Héraclès : il ne ~~fait pas~~ lui donne pas d'encouragements (ce serait une interprétation erronée), il manifeste la même confiance. — V. 95-97 sont qqe peu gauches : H. semble dire « lance nos chevaux de suite contre Kyknos », mais on voit bientôt que nous n'en sommes pas encore là : H. n'est pas encore armé ; il prépare seulement Iolaos et l'engage à n'avoir pas peur.

marque le deuil de Zeus pour la mort de son fils Sarpédon, est assez déplacée ici. Au milieu de ces images, de ces vers même tirés d'Homère on est étonné de trouver une réminiscence des *Oeuvres et Jours*. Pour nous dire que ce combat avait lieu au fort de l'été, le poète ~~ne trouve rien de mieux~~ a fait un tableau, ~~tout~~ champêtre, tout idyllique, du paysage d'été : tableau dans lequel la criarde cigale tient une grande place. Nous avons affaire à un poète éclectique, imitateur ~~de~~ des deux écoles.+ v. 393 sqq.

Mais, ce qui rompt de la manière la plus choquante les proportions du récit, c'est la longue description du bouclier d'Hercule, qui remplit plus de deux cents vers (139-320), ~~à~~ d'un poème qui n'en compte que 480, ou, en défalquant le préambule, 424.

+ Pallas protège Hercule contre Arès, comme elle fait Diomède dans *Il.* V ; elle monte ici encore sur le char du héros, et détourne de lui la lance du dieu de la guerre (v. 456. Cf. *Il.* V, 853 sq.). Seulement dans l'Iliade la déesse prend la place du cocher de Diomède, l'essieu crie sous le poids de la déesse et du héros (835 sqq.). Ici Iolaos reste à côté d'Hercule, et cependant la déesse, νίκην ἀθανάτῃς χερσὶν καὶ κῦδος ἔχουσα (339) y monte aussi. Malgré la ressemblance des vers, les scènes sont variées.

19 B

Le ~~bouclier~~ fait est que tout le reste ne semble être là que pour amener une ~~morceau~~ ~~description q destiné~~ description destinée à rivaliser avec le bouclier d'Achille dans l'Il. Mais, autant le morceau de l'Il. est simple, d'une ordonnance lumineuse, d'une poésie riante et gracieuse, autant celui-ci est surchargé, confus, rebutant, par l'accumulation de détails horribles. Dans l'Il. déjà, les monstres figurés sur le bouclier d'Agamemnon (XI, 36), la Gorgone, (Δεῖμός τε Φόβος τε) Terreur et Effroi, ainsi que les dragons sur sa cuirasse et son baudrier, sont faits pour épouvanter l'ennemi, et rappellent l'égide de Pallas (V, 739). Cette conception, très naturelle d'ailleurs, se trouve développée ici. Tout ce que la mythologie offrait en fait d'êtres terribles et monstrueux ne se montre

Toujours juste, l'auteur sait peindre avec vigueur ces détails terribles, laids, hideux : c'est là son originalité à lui.

pas ~~seulement~~ sur le bouclier, mais s'y fait entendre : les serpents font grincer leurs dents (164), les pas des Gorgones retentissent (232). Ajoutons un autre trait merveilleux, ou, si l'on veut hyperbolique, la figure de Persée plane, elle tient au bouclier sans y être attachée (217). A côté de ces traits, qui s'éloignent d'Homère, il y en a d'autres qui lui sont empruntés : [Le poëte nous parle d'abord des métaux qu'on voyait briller dans le bouclier. Chez Homère Vulcain jette d'abord les métaux dans le feu, nous le voyons à l'ouvrage. Ἐν δ' ἐτίθει [illegible] ἐν δὲ τέτυκτο, etc.] Le fleuve Océan borde le bouclier ; à la fin (237 sqq.), on trouve comme dans l'Il., le tableau d'une ville assiégée, puis le double tableau des occupations paisibles, soit dans l'intérieur des murs, soit au dehors. Mais ~~cette partie~~ ces derniers morceaux sont traités d'une manière particulière : au lieu de scènes distinctes, nous avons des tableaux complexes, et, ~~[illegible]~~ petit détail qui ne laisse pas d'avoir son importance, la transition d'un tableau

180

à l'autre se fait au milieu du vers. ~~Il est donc fondé à croire~~ que ~~cette~~ la seconde ~~partie~~ série était d'une autre main que la première. ~~Ce qui ajoute au~~ soupçon d'interpolations, ~~c'est que~~ Les trois premières ~~sujets~~ scènes (166-167) ne sont que des variations ~~d'un même sujet~~. [Mais ces considérations ne prouvent rien, puisque tout le poème n'est qu'une mosaïque.

Il y a là deux procédés différents, deux séries distinctes. Ils pouvaient penser

Dans la première partie même, on peut

[Cette observation s'applique particulièrement au 1er et au 3e. (voy. note 1)

Pour ce qui est des scènes mythologiques et particulièrement de celles qui ~~ont un caractère terrible~~ qqch. d'horrible, on a remarqué que l'auteur du poème pouvait s'inspirer de l'art contemporain : ~~les~~ deux scènes figurées sur le coffre de Kypsélos et décrites par Pausanias sont ~~qqch~~ comme une illustration de l'Aspis. [

[Persée poursuivi par les Gorgones 72 sqq. Paus. V, 18, 5 ; et surtout Ker (?) armée de dents de bête fauve et de longs ongles recourbés 249 sqq. Paus. V, 19, 6

Quelque singulière et médiocre que soit cette œuvre, [elle n'a pas laissé d'avoir une certaine influence. Dans un chœur de son Électre (432 sqq.) Euripide donne une haute idée de la puissance d'Agamemnon, chef qui commandait à des guerriers tels qu'Achille. Mais ce n'est là qu'un point de départ et un prétexte pour décrire le bouclier d'Achille. Catulle insère dans ses Noces de Thétis l'histoire d'Ariane, ~~figurée~~ représentée sur le tapis qui couvre la couche nuptiale. [

[Eschyle s'en est souvenu dans la descr. des Furies. Eum. 56 et l'adoucissement de Borel 267.

[On peut y étudier les procédés constants des imitateurs [, et imiter, varier, renchérir.

1) Le n° 1, un Dragon et Éris, ~~est~~ est développé dans 2, où l'on voit Éris et d'autres Démons sur le champ de bataille, et dans 3, où figurent douze têtes de serpents. 4 combat de lions et de sangliers, a, si l'on veut, pour pendant 5, combat des Lapithes et des Centaures. 6 Arès et 7 Athéné guerrière se répondent. 8 Apollon et les Muses. 9 un port, des dauphins font la chasse aux poissons, sur le rivage un pêcheur. [10. Persée vainqueur d'une Gorgone, poursuivi par les autres Gorgones. Cette scène est rattachée à la seconde partie de la description.

Feuillets non classés
non foliotés

Hésiode

Fragments

À la fin de la Théog, v. 963 sqq., un appendice énumère des déesses unies à des hommes mortels, d'où naquirent des enfants illustres, semblables aux dieux. Après avoir dit adieu aux dieux de l'Olympe, ὑμεῖς μὲν νῦν χαίρετ' Ὀλύμπια δώματ' ἔχοντες ....., le poète demande aux Muses de chanter cet autre sujet : Νῦν δὲ θεάων φῦλον ἀείσατε.

De Déméter et d'Iasios naît Πλοῦτος ; d'Harmonie et de Κάδμος, Ino, Sémélé, Agavé, Autonoé, Polydore ; d'Éos et de Tithonos, Memnon le roi des Éthiopiens ; d'Éos et de Képhalos, Phaéthon, enlevé par Aphrodite. etc. Thétis et Pélée, Aphrodite et Anchise n'y manquent pas, cela va sans dire. Énumération sèche et décousue. Après l'avoir terminée, le poète ajoute : Νῦν δὲ γυναικῶν φῦλον ἀείσατε .... (1021–22). Ces deux vers font évidemment la transition aux poème des Femmes (comme ὣς οἵ γ' ἀμφίεπον ... de l'Iliade à l'Éthiopide).

Le poème des Femmes mortelles unies aux dieux et mères de grands héros était très célèbre et roulait sur une matière extrêmement riche. On peut croire que l'appendice de la Théogonie, ces vers dans lesquels une matière beaucoup moins riche est indiquée en courant, a été composé pour rattacher la Théogonie au Κατάλ. γυναικῶν, et combler ainsi ce que cette lacune ... compléter un corps de traditions divines et humaines.

Le Κατάλ. était, avec les Ἔ. et la Θεογ., le seul poème que la plupart des Gramm. attribuaient à Ἡσίοδ lui-même. Les plus grands héros, ceux qui ont été à la tête de plus illustres races princières, passaient pour être issus de l'amour d'un dieu pour une mortelle : Persée, Hercule, Thésée, Nélée etc. etc. Le Catal. des Femmes était donc une Ἡρωογονία, comme la Théog. pourrait être appelée un catalogue des dieux. 3 livres, auxquels s'ajoute un 4e, les Ἠοῖαι. (Établi par Markscheffel, De Catal. et Eoeis, Breslau 1838 — Hesiodi etc. fragm. Leips. 1840)

Un fragment de ce dernier poème (56 vers) forme l'introduction de l'Ἀσπίς. La beauté d'Alcmène, sa chasteté, l'amour qu'elle inspire à ses deux époux, l'époux humain et l'époux divin, sont racontés avec grâce. Le Bouclier manque absolument de proportion et d'harmonie. Κύκνος, fils d'Arès, dépouillait les pèlerins qui allaient offrir des sacrifices à Delphes (détail épique 478 sqq.) ; à l'instigation d'Apollon (v. 68) Hercule, assisté de son neveu et cocher Iolas, et encouragé par Athéné, va combattre le fils d'Arès. Le lieu de l'action est le bois d'Apollon à Pagases (Thessalie) (~~Béotie~~). Κύκνος succombe, Arès vient venger la mort de son fils. Hercule, avec l'aide d'Athéné (qui lui avait servi d'ἡνίοχος, ...

Cf. Eust. ad Od. 11, 225 : Πάνυ δεξιῶς ὁ π. τὴν ῥαψ. ταύτην ἡρώων ἅμα καὶ ἡρωΐδων ἀστεΐως κατάλογον, Ἡσιόδου μόνων γυναικῶν πεποιημένου κατάλογον.

Cf. une esp. de Κατάλ. des Femmes dans Od. XI.

Dans le Γένος Ἡσ. de Proclus, le titre de Ἡρωογ. inséré entre Θεογ. et Γυν. κατάλ. désigne, je crois, l'append. de la Théog.

Les Ἔπη Ναυπάκτια, attr. à divers auteurs (Pausan. X, 38, 11) célébraient aussi un certain nombre d'héroïnes, ainsi que leur postérité. L'expéd. des Argonautes y était racontée.

* Il est vrai qu'il faut tenir compte de certaines amplifications et variations, dont le p. n'est responsable. 161-7 ou 144-50.

Héraclès le renvoie blessé à l'Olympe, comme Diomède fait le même dieu dans l'Iliade. Kyknos reçoit les honneurs funèbres de son voisin, le roi Kéyx. Mais Apollon détruit par la suite le monument d'un héros sacrilège. Stésichore était le p. comme Hésiodique (en marquant son dissentiment sur 1er point).

encore! Héraclès est armé comme un hoplite guerrier homérique. Cependant il porte aussi un carquois (129–134) et il use [illegible] d'arc.

La description du bouclier d'Héraclès, (ouvrage d'Héphaestos), remplit presque 200 vers (139–320) dans ce poème qui n'en compte en tout que 480, ou plutôt, en défalquant le préambule, 424. (99 ses sujets empruntés; l'Océan est encore au bord. Mais les sujets mythologiques dominent.) Imitation homérique, ~~mais autant que~~ (le morceau de l'Iliade est simple, lumineux, riant et gracieux, autant celui-ci est* surchargé, confus, horrible, rebutant même. Dragons, Méduses, monstres, êtres malfaisants ne se montrent pas seulement sur le bouclier, mais se font entendre. Les serpents font grincer leurs dents (164)†, le pas des Gorgones retentissant (232)‡. Autre trait d'un merveilleux hyperbolique. La figure de Persée plane : elle tient au bouclier sans y être attachée (217). — Et l'imitation homérique se voile, plus rarement ~~de loin en loin~~, celle d'Hésiode : cf. 393 : la peinture du paysage d'été est la même, comme dans les Ἔργα. — Détail. On passe d'un sujet à l'autre au milieu du vers.

Τρὶς καὶ ὀδόντων μὲν καναχὴ ~~γίνετ~~ πέλεν, εὖτε μάχοιτο Ἀμφιτρυωνιάδης.

βαινουσέων ἰάχεσκε σάκος μεγάλῳ ὀρυμαγδῷ ὀξέα καὶ λιγέως.

* Cependant 156–159 (= Il. 18, 535–38) ne semblent interpolés

[On peut rapprocher du Bouclier, le Κήϋκος γάμος, et, poème plus considérable, Αἰγίμιος, les traditions les plus anciennes des Doriens. Ce fils de Doros avait eu Héraclès pour auxiliaire. Les trois φυλαί des Doriens prétendaient descendre d'Hyllos, fils d'Hér., et de Dymas et Pamphylos, fils d'Aegimios ~~de Doros~~. L'Aig. était aussi qqf. attribué à Kercops de Milet.]

D'un autre côté la fin des Ἔργα, les Ἡμ., d'un caractère superstitieux, ou plus mystique, semble se rattacher par le dernier vers : Ὄρνιθας κρίνων καὶ ὑπερβασίας ἀλεείνων, à un poème assez obscur Ὀρνιθομαντεία. Commentaire de Proclus : τούτοις δὲ ἐπάγουσί τινες τὴν Ὀρνιθομαντείαν. [Plus considérable, ou plus lu, Μελαμποδία, sur les devins et leurs rivaux, où figuraient Tirésias et Calchas (Μόψος, Ἀμφίλοχος). — Autre poème didactique Ὑποθῆκαι Χείρωνος (à Achille). L'éducation [illegible] Homère. Si on y lisait (Quintilien I, 1, 15) qu'il convenait de ne faire apprendre aux enfants leurs lettres qu'à 7 ans, ce poème devait être assez récent. [On contait des ~~récits~~ additions récents.. Cependant Pindare y fait déjà allusion (Pindare, Pyth. VI, 21 sqq. Honorer les dieux d'abord, ensuite les parents)* [ensuite κοινοὺς νόμους Ἑλλάδος]])

* Ils sont complétés Pindare par un fragm. de l'Antiope d'Euripide.

Bouclier. Je ne crois pas que la description soit d'une autre main que le récit. Celui-ci est du même style intempérant, surchargé de comparaisons qui étouffent le récit assez maigre. (La description est l'essentiel pour le poète : la narration n'en est que l'encadrement) cf. Euripide Électre, 432 sqq. et l'Ariane de Catulle qui avait des modèles alexandrins. On a soutenu quelquefois que tous les ~~boucliers~~ deux poètes se sont inspirés de l'art contemporain. Rapports entre Hésiode et le coffre de Kypselos. L'usage de métaux de diverses couleurs caractérise cet art encore oriental. Voy. Brunn, Rh. Mus. V, 340 ; Abh. der bayer. Ak. XI, 3. et d'autres.

Hésiode frgm.

Αἰγίμιος, la plup. du temps anonyme, ou bien d'Hés. ou de Cercops de Milet.

Ifeßßum les [illegible] Πειχαῖκες. Phrixos et la toison d'or. Thétis et ses enfants, dont Achille, [illegible] [illegible] à l'[illegible] de l'eau. Zeus, Io (serment d'amoureux), Argos.

Astronomie. Πλειάδες Ὑάδες. Ἄρκτος, mère d'Ἀρκάς. Orion (l'aveugle et le paralytique [illegible]) [illegible] Toujours avec [illegible] abondamment d'étoiles.

Κατάλογος

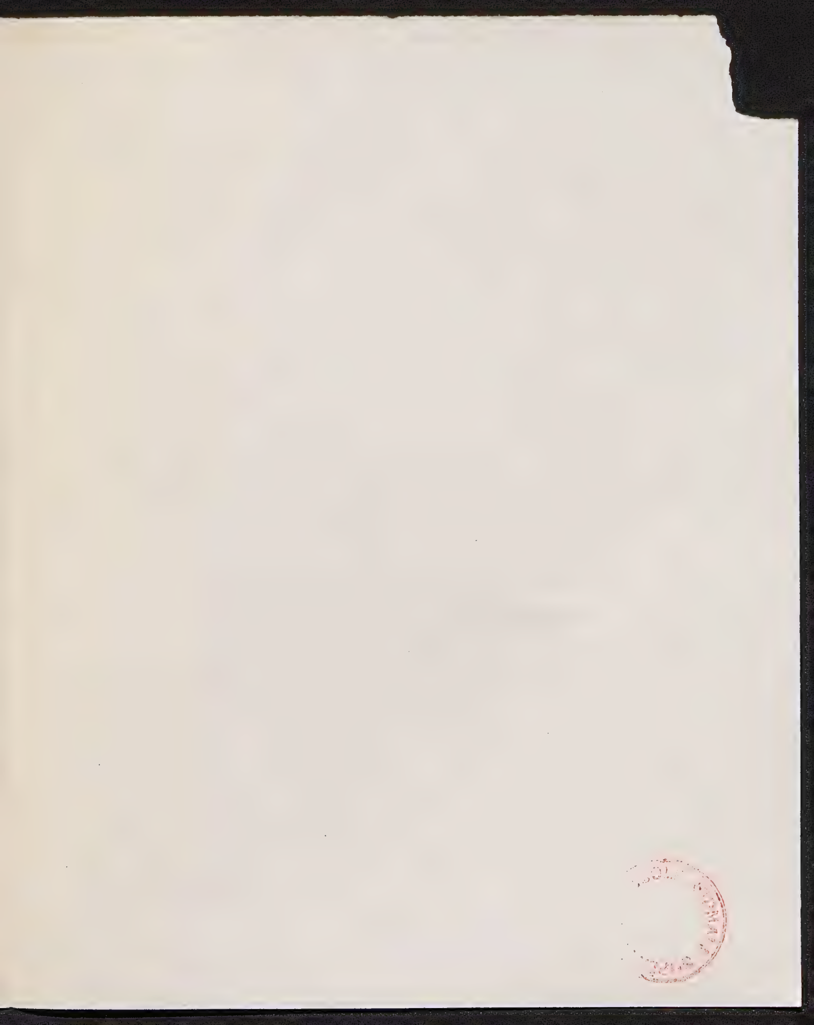
Prométhée et Pandore ont p. fils Deucalion, D. et Pyrrha Hellen. — Graecus? les hommes, que Minos anime. Pandore, fille de Prom., mère de Γραικός de Zeus. Thyia donne à Zeus Magnès et Makedon, en Piérie. La race d'Hellen, fr. 27.

— 3. Endymion, fils de Kalykè et d'Aethlios.

33. Périclymenos, fils de Nélée, doué du pouvoir de métamorphose, ~~vaincu~~ adv. d'Hercule, vaincu grâce à Pallas. — Nestor échappe au massacre de sa famille.

Histoire du chaste Pélée.

Tyro et sa race



Trad. doriennes

Autres poèmes épiques.

Ægimios (Hésiode? Cercops de Milet). Ami d'Héraclès, fils de Doros. Ses deux fils, Dymas et Pamphylos, auxquels se joignit Hyllos, fils de Héraclès, étaient les héros éponymes des trois tribus que renfermait toute cité dorienne : Δωριέες τριχάϊκες. Ici est un fait historique.

Le poème racontait, (ce semble, la guerre des Doriens sous Æg. assisté d'Héraclès, contre les Lapithes, ainsi que) ~~donc~~ les origines de la race dorienne.

Un grand nombre de fables s'y trouvaient mentionnées incidemment.

Trad. corinthiennes

Corinthiaca attr. à Eumélos de Corinthe (ou à Arctinos de Milet (8e siècle). Médée et autres trad. corinth.

[Naupactia. Héroïnes illustres et leur descendance [cf. Κατάλογοι]
L'expédition des Argonautes (si vantée dans l'Odyssée, mais n'ayant fourni le sujet d'aucun poème conservé anciennement) y était assez longuement racontée, ce semble.]

Trad. argiennes

Phoronis. Tradition de l'Argolide. Φορωνεύς passait pour ~~l'auteur~~ le père de tout le genre humain et auteur de la civilisation.

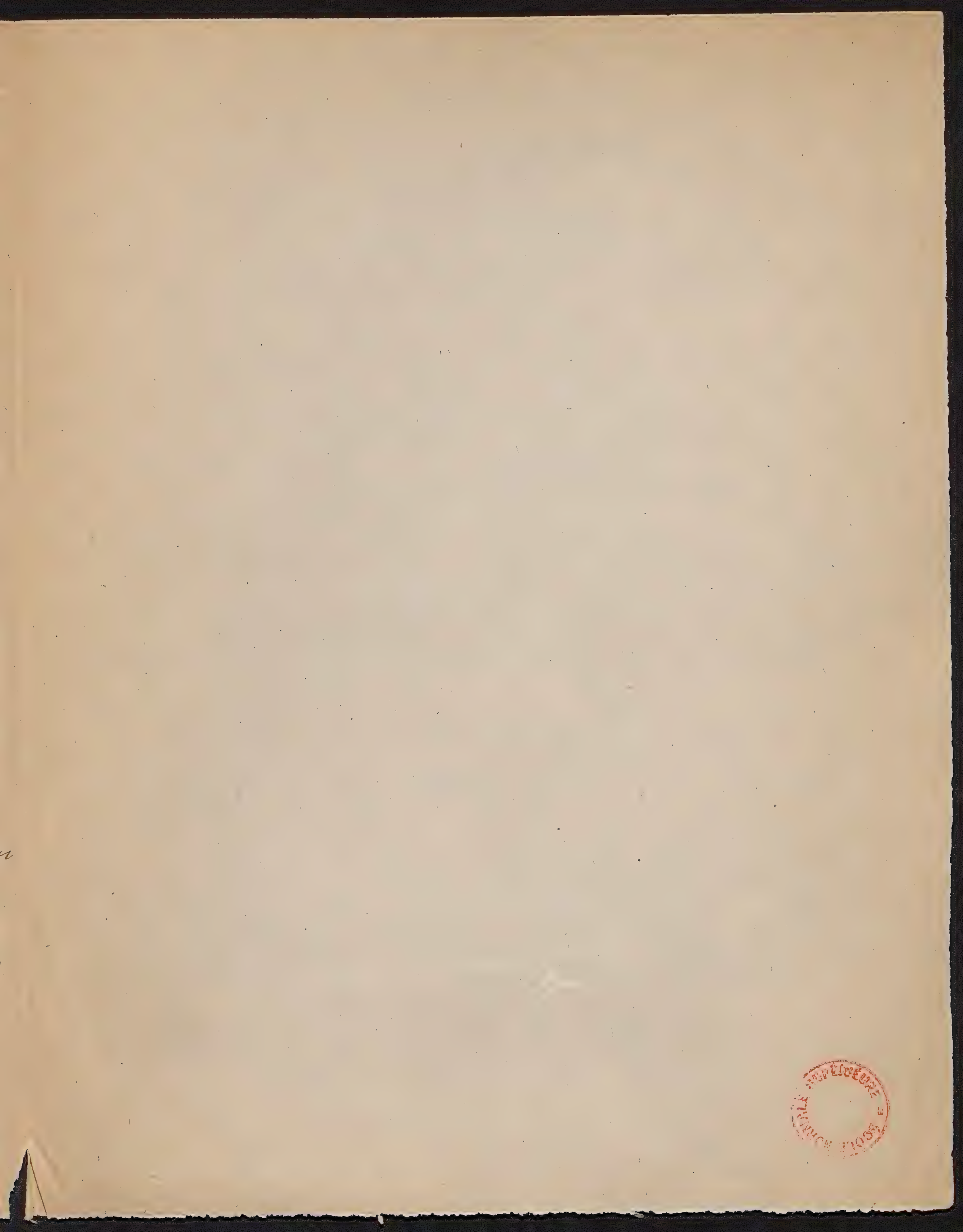


Poèmes généalogiques, préludant, comme ceux que nous venons de nommer, aux essais ~~des~~ en prose des Acusilaos et Hellanikos.

On parle d'Asios de Samos. (et d'autres. L'histoire de beaucoup de villes, de colonies surtout, fut racontée en vers (cf. les chroniques rimées du moyen âge).

Il faut faire une place à part à l'Héraclée de Pisandre. Les critiques alexandrins l'avaient placé dans leur canon ~~immédi~~ après Homère et Hésiode. Son épopée avait donc, ce semble, une certaine valeur littéraire. Son Héraclès n'était plus armé comme les guerriers homériques (comme on le voit encore dans l'Aspis) : la peau du lion de Némée sur les épaules, la massue à la main, il combattait les monstres et accomplissait les fameux douze travaux. C'était un héros ~~du âge~~ primitif, tel comme il convient à l'âge où on le plaçait, et aussi comme les athlètes contemporains du poète.

Pisandre était de Camiros dans l'île de Rhodes, et vécut vers Ol. 33 (=648).



A. Rzach, Der Dialekt des Hesiodos. Jahrb. f. class. Philol. Suppl. VIII, 2 (1876), p. 355–466. Hésiode

Travail détaillé, approfondi, s'appuyant sur les manuscrits, tels qu'ils sont connus par l'édition critique de Koechly-Kinkel : fondement peu solide, mais nous n'en avons pas d'autre.

Les derniers résultats peuvent se résumer en qqes mots. Ils ne diffèrent pas trop de ce que l'on savait depuis longtemps.

Le dialecte est l'ancien ionien, mêlé de quelques éolismes et dorismes.

Les éolismes (réels ou apparents) sont en partie les mêmes que dans Homère. Éolismes particuliers : αἴνημι E, 683. ἀρώμεναι (leçon préférée par R.), infinitif de ἀρόω, verbes contractés, conj. en -μι E, 22. ἄψιν, p. ἁψῖδα, conséquence de la barytonie éolienne, E, 426. θόαν fr. 104. τριηκόντων E, 696, décliné à l'éolienne [Bentley : τριήκοντα Fετέων. Les scholies connaissant -ων, qu'elles critiquent comme contraire à l'usage]. Ahrens a fait observer que ces formes appartenaient à l'éolisme d'Asie, non de Béotie. — Béotisme, seulement Φῖκα, p. Σφίγγα, Th. 326 et Φίκιον ὄρος, Écu, (Dümmler ?) fr. 33. — πεδιᾶν E. 115 peut être éolien ou dorien.

Dorismes. Il n'y en point de bien constatés dans Homère.[1] Acc. Plur. I en ᾰς, abrégé. 8 fois dans la Théog. 267, 534, 653, 804, 60[?], 401. Cf. Th. 591 δῆσας, variante de δηοι. E. 675, 564, 663. Fr. 190 : ἰδὲ Σκύθας ἱππημολγούς. Asp. 302 : λαγός. + ἦδ' ἔτεα? γυνὰ κούραι ὅμοβο[?]. 3 pl. ἔδον Th. 30. ἔδιδον E. 139. ἦν (ἦσαν) Th. 321. 825. τέτορα E. 698.

Doriens, mais pas exclusivement doriens.

ἦν ἐγχάνθετο (p. ἐσχάνθετο) νηδύν Th. 487, 890, 899. θεᾶν Th. 41. Cf. πεδιᾶν ci-dessus.

Il écarte l'idée de Goettling qui déclarait ces formes ~~spécialement propres~~ tirées du dialecte de Delphes. Elles se retrouvent ailleurs. Il pense, avec Bergk, I, 921, que ces dorismes viennent de la Locride.

Ainsi qqs formes de l'Éolisme d'Asie ; quelques dorismes, locriens, je crois. Tout cela n'est que peu de chose. La poésie homérique avait imposé ses vocables, ses locutions, son allure, et jusqu'à ses formes dialectales à tous les cantons de la Grèce ; elle avait créé une langue poétique, adoptée partout, sauf de très légères nuances locales.

[1] Dans Hésiode, ils se trouvent surtout dans la Théogonie.

Interprètes anciens. — Tous les gramm. de quelque nom. Zénodote, Arist. Byz., Aristarque, Crates, Didyme etc. etc.

Le comm. de Proclus, le philosophe (+485), sur les Ἔργα est conservé. Il contient partie par les extraits du commentaire de Plutarque; recueillis avec ses autres fragments dans les éditions complètes.

Les scholies sur la Théog. éclaircissent peu ce poème, mais donnent les interprétations stoïciennes touchant les vieux mythes. Très-gâtées.

Trincavelli, Gaisford, avec le texte. — Sch. de la Théog. par Flach 1876.

Manuscrits. — Voy. éd. de Gaisford, de Koechly, de Goettling-Flach.

Éditions, les premières avec Théocrite. — Ἔργα par Demetrios Chalcondylas, avec Théocrite. vers 1493. fol.
Aldine, avec Théocrite. Venise 1495. fol.
Juntine. Florence 1515. 1540
— Trincavelli, avec les scholies. Venise 1537.
H. Estienne, 1566. Il suit surtout l'Aldine.
Dan. Heinse, Leyde 1603
— Gaisford. Manuscrits coll. Scholies complètes. (Dans ses Po. Gr. min.)
T. I et II. Oxford 1814-20 (Leipz. 1823)
— Goettling. Gotha. 1831. 1843 (Bibl. Gr.)

Paley — Köchly et Kinkel. Éd. critique import. Leipz. 1870
— Goettling-Flach. éd III. Leipzig 1878. résume bien, et donne tous les renseignements bibliogr.
= Al. Rzach. 1884. Très utile. (Bibliothèque C. Schenkl.

Fragments — Marktscheffel, Leipz. 1840.
et dans les Fragm. Epicorum. — Aussi chez Rzach.

κ. Κόσμος. L'usage de ... de ...

Ἔργα καὶ Ἡμέραι

Trois parties faciles à distinguer.

II Les travaux des champs, avec qqs préceptes pour le paysan qui veut vendre ses produits en passant la mer.

III. Les Jours.

I Les Exhortations à Persès et aux princes.

I et II personnels.

II. III. Impersonnel. L'ordre des travaux annoncé par des faits naturels qui reviennent régulièrement, ordonnés au ciel par Zeus. Ici les jours du mois lunaire ont chacun une valeur religieuse, bienfaisante ou malfaisante, fav. à tel travail, défav. à tel autre.

Remarquez que, pendant, les saisons & les phénomènes naturels, supposent le calendrier rural que, à une seule exception près (l'Ἐνιαυτός) ici calendrier civil.

L'annexion a une analogie dans celle de l'Ὀρν. Ὀρνιθομαντεία.

En outre.

L'hymne initial.

Deux ~~ca~~ chapelets de proverbes entre I et II, II et III.

Puis aussi

2 mythes.

Enfin

dans l'intérieur des morceaux ainsi distingués des interpolations, des vers parallèles, plus ou moins probables ; surtout pendant [illegible], tels que [illegible]

Deux systèmes, connus pour Homère:

Juxtaposition. Amplification.

Kirchhoff combine les 2 systèmes, en se servant des deux éléments.

Je revendique pour Hésiode 1 et 2.

I est décomposé en 7 Lieder. II forme le 8e.

Tous se rapportent aux relations entre H. et son frère P.

J'indiquerais plutôt par imitation. Elles sont donc connues. Preuve qu'elles ne sont pas fictives.

1–4 quand il est menacé par P. d'un second procès

5. A propos d'un autre procès où P. ~~[illegible]~~ a recours [illegible] [illegible] de façon [illegible]. — 6 général.

7–8. Rapports [illegible].

Successivement composés, chantés dans les fêtes d'Ascra ou de Thespies, afin d'agir sur l'opinion publique.

Puis recueillis (rapprochés) par le poète lui-même, et augmentés d'un hymne-préambule.

[Le cycle était-il mis par écrit?]

K. est plus conservateur que les critiques récents soit pour le Proème, soit pour les sections politique et [illegible] 650–662. 659 fait allusion au Proème de la Théog. Elle est donc composée avant les E. De même οὐκ ἄρα μοῦνον ἔην Ἐρίδων γένος se réfère à Θ. 211 et 225.

Les divisions des Ἔργα ne font aucune difficulté.

Sauf le comm. de 8 : 314–316 μελετᾷς βίου κατοχή | Δαίμονι [δ] οἷος...

? ᾱ 393 ὥς τοι ἕκαστα...

Les premières recommandations ne sont pas homogènes. Distinguons

342–380 guirlande habilement tressée. — La contradiction d'Hésiode ne l'évite pas.

[Remarquons ici, comme dans les [illegible] [illegible] — [illegible]]

Après 694 [illegible] καιρός [illegible] [illegible].

695–705 mariage tempestif.

706–65 Les παραγγέλματα des rites interdits.

765 sqq. Le καιρός dans les jours du mois lunaire.

Morceau arrondi, qui ressemble à [illegible]. Ληναιών. 504–58.

Les mythes.

a. Suite au mythe de Prométhée, v 50 sqq.

b. Les âges 106 sqq.

a. et la nécessité de peiner constamment est rattachée au mythe sur l'origine des maux qui accablent l'humanité [Cependant la chose se trouvent aussi dans [illegible]. — V. v. 91 ἄτερ χαλεποῖο πόνοιο.

Dans le récit de Prométhée, [illegible].

b. Sans doute difficulté. Le thème la δίκη.

[K. [illegible] 3 mythes parallèles 248 sqq, [illegible] [illegible]]

Date.

Entre Homère *Od.* 19, 107 sqq. coll. E. 225 sqq.

cf. Simonide d'Amorgos fr. 6

Γυναικὸς οὐδὲν χρῆμ' ἀνὴρ ληίζεται
ἐσθλῆς ἄμεινον, οὐδὲ ῥίγιον κακῆς

coll. 702 sqq:

ceci qu'Alcée, fr. 39:

Τέγγε πνεύμονας οἴνῳ· τὸ γὰρ ἄστρον περιτέλλεται,
ἁ δ' ὥρα χαλεπά - - -

cf. 582 sqq. ~~le repos~~ [illegible] ~~en~~ [illegible], le repos, le vin. [illegible]
[illegible]

Question [illegible] en Théognis

A. Kirchhoff, Hesiods Mahnlieder an Perses. Berlin 1889.

K. tient à la personnalité d'Hésiode. Il conserve toutes les allusions à la vie du poète, même celles que condamnaient les critiques anciens (Certam. 650-62. Il dit avec raison que le concours avec Homère a été greffé plus tard sur ce passage. Mais il n'est pas averti non plus par ce que les anciens racontent d'Amphidamas de Chalkis : il aurait ~~été~~ trouvé la mort en disputant aux Érétriens la plaine de Lélante. Vaine invention tardive, pour commenter ce passage, prétend-il(!!!) . — Le v. 659 fait allusion au préambule de la Théogonie, c.-à-d. à la partie la plus ancienne, d'après K., de ce préambule. K. dit qu'Hésiode composa la Théogonie avant les E.

Les E. se composent de huit Lieder (précédés d'un préambule, prob. Hésiodique, suivis d'un appendice) et amplifiés à divers endroits.

Préambule 1-10, ajouté par le poète quand il réunit les Lieder. [Entend-il qu'Hésiode les mit par écrit ?] De toutes façons, K. est ici plus conservateur que les critiques anciens.

I. 11-48. K. fait remarquer qu'ici, comme ailleurs, le poète à Persès. ne [illegible] par les circonstances qui l'ont provoqué ; il fait y faire des allusions que les hommes d'Ascra ou de Thespies comprenaient quand il chantait dans les rues.

Répartition 11-24 général. 27-48 Application au cas particulier [illegible]

Suite (au mythe de Prométhée) d'appendice à I 41 – 201. (les âges)

Au sein de ces deux morceaux 2 interpolations 69 – 82, et 156 – 173.

Aux Princes. — II, 202 – 212.

À Persès. — III. 213 – 247. Contre la passion, pour agir, valeur contre aux l'opinion publique.

— Cf. Od. 19, 109 sqq.

Aux Princes — IV. 248 – 269. (265-6 interpolés)

(Chez K., moins 420.) — V. 270 – 85. Ici commence un nouveau cycle. (Le procès a été jugé, comment en [illegible]) Les frères sont encore brouillés, Hésiode est menacé d'un procès ~~un nouveau procès est imminent~~; ~~dans lequel~~ Persès est déterminé d'y disposer un témoin parjure. Apparemment il a même menacé Hésiode.

[illegible]

VI. 284 – 92. Général.

VII. 293 – 313. Encore plus tard. De la [illegible]. Travaille, ne demande pas de secours à autrui, si tu veux te nourrir honnêtement avec ta famille.

|314 – 694. — VIII|, distinct de VII, mais relatif à la même époque.

et 314 (Δαιμόνι' οἷος [avec Lehrs] ἔργον ... 316 .. μελετᾶν βίου, il rattache 389 εἰς τὸν ἄ[illegible]... Plus loin il ajoute 405-6. 410 – 13, 447, 462 – 64, ~~[illegible]~~ 500 – 558. 643 – 5. amplifications de ce morceau.

Voilà ce qu'il y a de plus contestable. Le vers 314 (13) est obscur.

a. 327 – 41 Catéchisme populaire (329 et 341 additions explicatives;

b. 342 – 380 (333 – 376) Préceptes pratiques, proverbes populaires, par mal rattachés les uns aux autres.

c. 317 – 26 + 381 – 93.

— d. 504 – 558. Le mois Lénéon. Morceau dont la fin arrondit l'ensemble en rappelant le commencement.

Appendice 695 – 828 ; suivi de l'Ὀρνιθομαντεία.

a. A la tendance au respect du καιρός (694) se rattache 695 – 705 : mariage tempestif.

b. 706 – 764. Les παραγγέλματα des actes interdits.

c. 765 – 828. Le καιρός dans les jours du mois lunaire. Les causes de additions. Particulièrement

707 – 23, rappelant la méthode de 342 – 80.

780 – 821, d'une méthode analogue, sort du cadre et accuse pleinement cette tendance. « Les jours ordonnés par Zeus doivent être scrupuleusement observés, si on veut que le travail ait un résultat satisfaisant ; cela n'est pas possible qu'avec un calendrier bien réglé ».

Les numéros diffèrent, parce qu'il omet v. 93, v. 120 (qui vient de Diodore), ~~v. 254-5~~ (= v. 124-5 (= 254-5).

---

3 séries I – IV
V et (VI).
VII et VIII

Alternativement à Persès, et aux princes
3 à Persès.

Contradictions   375-76 (79-80) contredisent les vers précédents. K. les laisse cependant au même auteur qui a tressé, assez habilement, dit-il, cette guirlande de préceptes.

813 (=17) – 815 et 816.

762 fin et 63 (= 66-67)

Recueil de sentences. 313 (17) – 376 (= 80). Au (ou avant le) commencement des préceptes

691 (95) – 760 (= 64). Avant les Jours. après les

Relation avec Théogonie   655 (59) allusion au Prélude de la Théog.

Ἔρις Théog. 211 et 225. — Dans E. 11-29.

Simonide d'Amorgos. E. 698 (= 702) sq. — Écarté par Kirchh., comme sans rapport à Hésiode.

γυναικὸς οὐδὲν χρῆμ᾽ ἀνὴρ ληΐζεται
ἐσθλῆς ἄμεινον οὐδὲ ῥίγιον κακῆς

Alcée.   Les développements de l'été.

Ἀσπὶς Ἡρακλέους

Morceau de la Xe série des scènes figurées sur le bouclier. Comparaison avec Homère.

À Persée, vainqueur de la Gorgone, et poursuivi par les autres Gorgones, se rattache, sans séparation rythmique, une suite de tableaux.

237 οἱ δ᾽ ὕπερ αὐτέων (dans une bande autre, au-dessus?) une ville assiégée, bataille livrée aux assiégeants. — Cf. Il. 18, 509 sqq.; qui est le modèle.

270 παρὰ δ᾽ une ville paisible : cortège nuptial, Κῶμος

287. τοὺς δ᾽ αὖ ... labour. Moisson. Vendanges

301. οἳ δ᾽ ἐπάχοντο. Jeux gymniques. Chasse au lièvre. Course de chars.

Les transitions au sujet du sens.

Des hommes combattaient, revêtus d'armures guerrières, 238 (tenant les outils de la guerre)
les uns pour détourner le malheur de leur ville et de leurs parents,
les autres avides de détruire la ville. Beaucoup gisaient à
terre, plus nombreux étaient ceux qui combattaient encore.
Les femmes, du haut des murs solides, de bronze*, poussaient
de grands cris et se déchiraient les joues, ~~on les eût dit~~
vivantes, eût-on dit, œuvre de l'illustre Héphaistos. (Amplification de Il. 514 sq.)
Des hommes âgés, atteints de vieillesse, étaient rassemblés
en dehors des portes, et levaient les mains vers les dieux
bienheureux, tremblant pour leurs ~~enfants~~ fils. Ceux-ci
avaient bataillé×. Parmi eux les Kères noires+,
faisant claquer leurs ~~dents~~ dents blanches, au regard farouche, aux
traits terribles, sanglantes, inabordables, se disputaient
les mourants. Toutes elles étaient avides de boire le
sang noir; aussitôt qu'elles avaient saisi un homme

*(métal employé par l'Homéride)

(× Dans l'Iliade autre récit attachant. Ici êtres mythologiques en lieu de θάνατος)

+ Dans Il. (18, 535...) (= Ἀσπὶς 156-159) c'est un accessoire. Ἐν δ᾽ Ἔρις, ἐν δὲ Κυδοιμὸς ὁμίλεον, ἐν δ᾽ ὀλοὴ Κήρ, ἄλλον ζωὸν ἔχουσα νεούτατον, ἄλλον ἄουτον, ἄλλον τεθνηῶτα κατὰ μόθον ἕλκε ποδοῖιν· εἷμα δ᾽ (ἀμφ᾽ ὤμοισι ἔχ᾽) δαφοινεὸν αἵματι φωτῶν. Ὡμίλευν δ᾽ ὥς τε ζωοὶ βροτοὶ ἠδ᾽ ἐμάχοντο νεκρούς τ᾽ ἀλλήλων ἔρυον κατατεθνηῶτας. Vers mal compris par l'imitateur? Dans Homère il faut entendre les [illegible]

gisant en tombant, mortellement blessé, elles jetaient, chacune, sur lui leurs ongles énormes, et l'âme descendait vers Aïs dans le Tartare glacial.

[Tartare non distingué de l'Hadès]

Elles, après avoir rassasié leur cœur de sang humain, elles jetaient le cadavre derrière elles, et de nouveau se précipitaient avec rage dans la mêlée confuse (257) - - -

φεῖναι αὖτ' ἀπίσω (v. 257, locution qui ne se trouve qu'ici) αἵματος ἀνδρομέου. Cf. Od. 9, 296: Μεγάλην ἐμπλήσατο νηδύν ἀνδρόμεα κρέ' ἔδων.

- - - (261) Toutes, ~~elles~~ autour d'un seul homme, se livraient un combat acharné; pleines de colère, elles se lançaient des regards furibonds, se tournant en

(ἰσώσαντο) cibles de leurs ongles et leurs mains intrépides.

À côté d'elles se tenait Achlys (= les ténèbres de la mort, l'obscurité qui couvre les yeux du mourant) misérable et affreuse, pâle, desséchée, exténuée par la faim, aux genoux cagneux, avec de longs ongles aux mains. De ses narines coulait la morve, de ses joues le sang distillait à terre; grinçant affreusement les dents, elle se dressait là, beaucoup de poussière ~~[illegible]~~ lui couvraient les épaules ~~[illegible]~~, ses larmes coulaient.

Il. 16, 344 et passim: κατὰ δ' ὀφθαλμῶν κέχυτ' ἀχλύς. La personnification ne se trouve qu'ici.

(Les derniers traits sont empruntés au deuil des survivants)

[Eschyle s'en souvenait quand il fit paraître les Furies]

1. Dans Hom. nous voyons l'ouvrier divin à l'ouvrage. Dans Hésiode tout est terminé, le poète décrit, ne raconte pas. La similitude remplace le récit. 1. Ouvrage. 2. Cadre 3. Préambule

Dans Homère la description de chacune des scènes se change en récit, au point qu'il n'est pas toujours facile de préciser le sujet représenté par Hephaestos. Dans Hésiode ce défaut n'existe pas; le poète se renferme dans son rôle de rapporteur : ici encore le poète décrit, ne raconte pas.

Malgré cela la distribution des scènes sur les bandes, la caractéristique, l'ordonnance même de ces bandes reste plus obscure qu'dans Homère.

Les premières scènes sont nettement séparées, comme chez Homère; le poète imite son modèle, mais il s'en écarte aussi. Sujets mythologiques, comme sur le coffre de Kypselos). Sujets effrayants, comme sur le bouclier d'Agam. et de Minerve. Ce-sont les procédés favoris des Gorgones. Les Kères hideuses, aux Longs... Voilà les. Tasiplane : def d'une d'artiste.

(commencez par les métaux employés, puis le contenu etc.)

La seconde série est autrement ordonnée. On passe de scène à scène au milieu du vers. Mais pour le fond elle reproduit l'idée du bouclier d'Achille : image de la vie humaine, sous toutes ses phases. Guerre, paix, travaux, jeux.

A la diversité de méthode, d'ordonnance, ajoutez que les Kères reviennent ici, amplifiées. 249 sqq et 156 sqq.

Atteint d'indice d'une autre main. Cependant le style est le même; le goût de l'effrayant, du laid, du hideux rapproche les deux séries.

3) Le cadre.

Avant la descr. — Après le préambule / comprenant — Κύκνος et Ἄρης apparaissant dans le bois de Pagase.

Héraclès et Iolaos. Leur conversation fait connaître leurs antécédents. Le poète s'écarte de la tradition générale et homérique.

3) Le préambule remonte encore plus haut. [Le morceau de p. des Femmes était plus long.]

2) La réponse d'Iolaos n'est pas pour encourager Héraclès, mais pour faire voir que lui non plus n'a pas peur non plus.

Après la description — La grande partie des vers 178 sqq. ne doit pas nous induire en erreur ; nous ne sommes pas encore au point où le combat va s'engager.

325 Athéné encourage Héraclès. Elle interviendra plus activement dans le second combat, contre Arès.

Ressemblance avec Il. V, et différences. Athéné ne remplace pas le cocher, elle monte sur le char après, (339), comme dans monuments figurés.

Les deux combats sont précédés de nombreuses comparaisons, imitées, modifiées, amplifiées. Absence de sentiment de proportion, par suite.

L'amplification la plus originale 405–7 (= Il. 16, 428–30) + 408–412.

Imitations. Stésichore reprend le sujet du combat en le variant.

Euripide décrit le bouclier d'Achille et son armure dans un chœur de l'Électre 432 sqq. Là encore la description prime son cadre. Perse, Ale [illegible].

Ariane de Catulle.

Les Furies d'Eschyle. Eum. 56 [illegible] Boucl. 267.

Comédie grecque

Comédie grecque

11 comédies d'un seul auteur et presque toutes d'une époque restreinte, de la guerre du Péloponèse, sont les seules œuvres entières qui nous en restent. Cependant la comédie a rempli comme la tragédie deux siècles: le 5ème [et partie. La 2e p. du 4e siècle,] le 4ème [vivant encore au 3e s.], et, à la différence de cette dernière, elle a parcouru des phases très ~~diffé-rentes~~ variées: en s'affranchissant du chœur, de publique elle s'est faite domestique.

Quelques restrictions à cette généralité.

1 De plus à côté de la comédie attique, il y a eu une comédie dorienne. Les Doriens réclamaient la priorité, et quant à l'origine, ce qui n'a pas beaucoup de sens (étymologie, κώμη), et quant à la maturité littéraire, ce qui est vrai.

L'histoire des fragm., chose difficile et laborieuse, est cependant plus facile quand faire une histoire suivie de la com. grecque. –
1) Meineke. Kock.
2) [illegible], Jacques Denis, H. de la com. grecque. 2 Vol.

Concision mordante des peuples de race dorienne: Mégariens. Ceux de Mégare en Sicile réclamaient comme leur concitoyen Epicharme, quoique né dans l'île de Cos

1B

Détails sur Epicharme. Faute ci-jointe.

Sophron et son fils Xénarque (ce dernier sous Denys l'Ancien) auteurs de *mimes*, scènes tirées de la vie bourgeoise ou champêtre, pleines de vérité, d'observations exactes, de proverbes, aussi de tournures plébéiennes. Division, caractéristique pour la ~~dev~~ société de l'antiquité, en ἀνδρεῖοι et γυναικεῖοι. Quoique en prose, ils sont rangés par Aristote parmi les productions poétiques. Ces petits tableaux de genre répondent aux scènes improvisées par les gens du peuple, à la comédie rudimentaire. On a dit avec raison que les *Idylles* de Théocrite appartiennent au même genre. Quant à ~~sa~~ *Fêtes d'Adonis*, nous savons que ce morceau a été inspiré par les *Femmes aux jeux isthmiques* de Sophron. (Le petit enfant figurait déjà chez ce dernier. Voy. le discours sur les *mimes* de Chorikios de Gaza (publié par Graux dans Revue de philologie 1877, n° 3) On dit que Platon appréciait fort

(pr Ahrens, *De Dial. dor.*, App. II, / Fragm. de Sophron, recueillis par Botzon (Marienburg 1867)

Théocr. XIV, Κυνίσκας ἔρως et un ἀνδρεῖον, XV, Συρακόσιαι ἢ Ἀδωνιάζουσαι, un γυναικεῖον.

Ταὶ θάμεναι τὰ Ἴσθμια

[III, 10.

p. 216.

les mimes de Sophron, et les fit connaître à Athènes.

Origines de la comédie attique. — Arist. Poét. 5 : ἀπὸ τῶν τὰ φαλλικὰ (ἐξαρχόντων)

Phallika. Voy. la petite scène des Acharniens 237 sq.. On voit que l'indécence était un trait original, qu'elle était en quelque sorte de rigueur, faisait partie de la fête. Le κόρδαξ ne pouvait guère y manquer, le dieu lui-même semblait le réclamer. Libertés permises dans cette espèce de carnaval antique à la bande joyeuse (κῶμος)+ aux hommes du peuple barbouillés de lie (τρυγῳδοί), raillant les passants du haut de leurs chars (ἀπὸ ἁμάξης, πομπεύειν). Ces détails à tort transportés par Horace dans les origines de la tragédie.

Chanson dévote et lascive. dévotement lascive.

Quant à l'ivresse obligatoire, voy. Platon, Lois VI, 775 B : il ne veut pas d'ivresse, πλὴν ἐν ταῖς τοῦ τὸν οἶνον δόντος (θεοῦ) ἑορταῖς.

Dans les scènes du Acl.[?] tout se passe en famille.

+ (plus anciennement [illegible] κῶμος de Pindare[?])

κραιπαλόκωμος Gren. 218

Iambes, c'est à dire railleries personnelles : trait de cette comédie primitive et qui persiste dans Aristophane : Ἰαμβικὴ ἰδέα comme dit Aristote. Affinité avec l'Iambe Archiloque, pour le mètre et aussi pour l'esprit. Ἀρχίλοχοι de Cratinos.

Le verbe κωμῳδεῖν garde le sens de railleries personnelles, « tourner en ridicule » « faire la charge » cependant cette comédie est populaire souvent une ~~petite~~ vengeance des pauvres et des petits, contre les riches et les puissants. Les esclaves

(Cela persiste aussi

10

Horace, qui se cherche des pièces grecs, insiste sur la rapp. ἰδέα. Si quis erat dignus describi.

Parabase. La 2e p. surtout ne paraît primitive.

[à plus forte raison à nous. διὰ τὸ μὴ σπουδάζεσθαι ἐξ ἀρχῆς ἔλαθεν.

*Beer, Üb. die Zahl der Schausp. bei Ar. Leipz. 1844. (Bientôt Texte, c.-à-d. attribution, heureusement corrigé).

Deux séries de noms, les premiers problématiques, les autres historiques, et cependant de simples noms pour nous.

[d'autres encore

amateurs,

Arist. ofl. - Gu. 57 et ailleurs, fig. d'Eupolis etc.

[il peut seulement d'être sourd — Suidas)

mêmes, ainsi que les prisonniers (cf. Pollux) ~~et~~ prenaient part à la fête. Dionysos était Lyaeos, Lysios ~~et~~, ~~le Eleuthéreus~~ — Athènes était une grande ville et à la fois, une petite ville. Cela se voit dans les comédies d'Aristophane.

Les commencements ~~peu~~ étaient inconnus des anciens mêmes: voy. Aristote l.c. L'histoire proprement dite de cette comédie, ne commence qu'au temps de Périclès, vers 350, avec les concours officiellement réglés, quand déjà ce drame avait reçu sa forme et son organisation (trois acteurs* etc) imitée de celle de la tragédie, mais sans pompe et sans luxe. 24 choreutes.

Noms problématiques de Susarion, Maeson, Myllos, ~~les~~ acteurs, dit-on, ~~avec~~ chefs de volontaires, ~~étai~~ ἐθελονταί, originaires ~~étaient~~ de Mégare. Plus tard les poètes rappellent avec mépris la simplicité grossière du δρᾶμα, γέλως, μηχανή truc, Μεγαρ. Masques portant le nom de Maeson. Pentamètre gravé sur un Hermès et attribué à M. Ἀντ' εὐεργεσίης Ἀγαμέμνονα δῆσαν Ἀχαιοί. Agamemnon: c'est Miltiade, d'après l'explication de E. Hiller. Proverbe Μύλλος πάντ' ἀκούει différemment expliqué par les anciens et par Welcker (Kl. Schriften I, 284): « rien ne lui échappe de ce qui se passe dans la ville. »

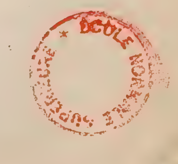
x Wilamowitz, Hermes IX, 319 sqq. ne croit pas à la comédie mégarienne, ni à l'existence de ces poètes. Le δρᾶμα Μεγαρικόν serait une farce attique où l'on riait aux dépens de ce petit peuple voisin d'Athènes. — Kock I, p. 3 semble approuver. (farce attique, ayant pour lieu de la scène le pays des voisins tout calomniés et moqués)

Comédie grecque

(Sont des acteurs-poètes athéniens, qui ont certainement existé, mais dont nous ne savons pas grand'chose.)

~~Les noms de~~ Chionidès, Ecphantidès, Magnès ~~ont déjà quelque chose de plus historique~~

Magnès est plus connu par les deux autres grâce à ~~par~~ la parabase des Chevaliers, lieux classiques sur les prédécesseurs d'Aristophane. v. 520 sq. Après Magnès (parmi les titres auxquels Ar. fait allusion, les plus intéressants sont les Oiseaux et les Grenouilles), on y voit figurer le grand Cratinos et le modeste et ingénieux Cratès, d'abord acteur de Cratinos. Ce qu'Aristote dit de ce dernier, ne nous force pas de le placer, malgré des témoignages positifs (Plus. scholies sur Aristoph. Athén. VI, 297 E) avant Cratinos, quoiqu'en dise Bernhardy. Meineke a raison. Aristote veut dire que Cratès abandonna d'abord la ἰαμβικὴ ἰδέα, la satire personnelle, et composa des pièces plus voisines d'Épicharme et des comiques contemporains d'Aristote, μύθους καὶ καθόλου λόγους



2 B

Cratinos.

Le plus [illegible] fin.

[Longtemps après la mort de Cratinos, Gren. 357 Arist. exprime son admiration pour ce puissant poète; dans les Chevaliers, il mêle à l'éloge une espèce de pitié dédaigneuse pour la décadence du vieillard aviné.] Crat. piqué au vif donna l'année d'après, 423, la Pytinè, laquelle l'emporta sur les Nuées. Comédie, femme légitime de Cratinos, se plaint qu'il la néglige pour Méthé (la dive bouteille), et veut porter contre lui, une plainte en séparation. Fr. 2; fr. 5. Des amis s'entremettent. Le poète soutient que le vin l'inspire fr. 6 (199 K) (Horace Ép. I, 19.), et il le prouve triomphalement fr. 7. (186 K) Frag. 17 (189) se rapporte-t-il à la bouteille? καταπεπιττωμένην peut être à double sens. On voit (11 et 12) qu'il y avait dans cette comédie une parabase ou du moins un épirrhéma où il était question des affaires publiques. — 13 et 14 (195 et 196 K) traits décochés contre Clisthène et Hyperbolos. — 22 Chéréphon, et Lycon le père d'Autolycos. (202, 203 K)

moins impartial, parce que C lutte contre une [illegible] d'une grande réputation acquise, [comme Boileau parle du vieux Corneille.] ~~Le [illegible] vieux~~ la [illegible].

1 3, 5 (182, 183, 184 – 187 K)

Fr. 4 (185 K): Τὴν μὲν παρασχοῦσαν ἴσως γιγνώσκετε ressemble à l'exorde d'un disc. judiciaire. [Meineke.]

"goudronnée"

2C

[Les grammairiens, Platonios etc, parlent du fouet satirique de ~~Satyr~~ Cratinos: il attaquait de front, sans mêler au mordant la grâce d'Aristophane. L'Anonyme le compare avec Eschyle. Hardi, ingénieux dans ses inventions, il ne les soutenait pas avec le même bonheur jusqu'à la fin des drames. Platonios p. 27: Εὔστοχος ὢν ἐν ταῖς ἐπιβολαῖς τῶν δραμάτων καὶ διασκευαῖς, εἶτα προϊὼν καὶ διασπῶν τὰς ὑποθέσεις οὐκ ἀκολούθως πληροῖ τὰ δράματα. Aristophane ne mériterait-il pas quelquefois, lui aussi, la même critique? Les grammairiens parlent de vingt et une comédies et de neuf victoires.

(ποτ' ἐπαίνῳ... Arist. Chev. 528. πολλῷ ῥεύσας) ἐφόρει τὰς δρῦς καὶ τὰς πλατάνους καὶ τοὺς ἐχθροὺς προθελύμνους.

Νόμοι. Les anciennes lois changées, maltraitées par Périclès étaient représentées comme des vieillards invalides, se traînant péniblement à l'aid. de leurs bâtons. C'est ainsi que Meineke explique fr. 6 (126)

Αἱ πρεσβῦται πάνυ γηραλέοι σκήπτροισιν ἄκασκα προβῶντες.

(Bergk pense que Solon y avait un rôle et qu'il prononçait) cette parodie d'un de ses vers fr. 9 (128).

Ὑμῶν εἷς μὲν ἕκαστος ἀλώπηξ δωροδοκεῖται (pour ἀλώπεκος ἴχνεσι βαίνει)

2D

x — Σκῆψιν μὲν Χείρωνες ἐλέγομεν, ὡς ὑποθήκας...

(Cf. Χείρωνος ὑποθῆκαι)

Χείρωνες Chœur de sages conseillers x fr. 236 (235).
Solon y avait un rôle 232 (228). Vers lyriques sur le bonheur des hommes d'autrefois et sur le trouble apporté par Périclès et Aspasie 1–4 (238–241) cf. 11 (231). Il était très fier de cette comédie 249.

Traits contre Périclès dans les Θρᾶτται. Eloge de Cimon dans Ἀρχίλοχοι.

Comédies sans portée politique et sans parabase Ὀδυσσῆς (Ulysse et ses comp.) (le Cyclope). Peut-être à l'époque du décret qui limitait la lib. comique. — Σερίφιοι, fable de Persée.

(sans aucun χορικά.)

Τοῖ Πυτίνη.

Cratès et Phérécrate.

Cratès. Arist. Poét. 5. Aristoph. Thesmoph. II fr. 325 (333 K.) avec
|29 K. fr. 27 | Cratès. Θηρία.

Phérécrate. Ἄγριοι: Platon Prot. 327 C). Joué en 420. (souvent mal interprété)

Des Athéniens (deux?), dégoûtés du tracas et des misères de la ville, ayant pris la civilisation et le genre humain en grippe, vont chercher une meilleure existence dans je ne sais quel désert, parmi les sauvages (Ἄγριοι, formant le chœur). Ils sont bien désappointés, ~~Aussi~~ et ils se prennent à regretter la société qui leur semblait si intolérable; ils trouveraient mieux plaisir un homme civilisé, fût-ce un franc coquin, le pire des scélérats.

Les comédies de ces poètes, sans parler de certains titres, peuvent servir à restreindre l'idée trop exclusive qu'on se fait du car. politique de la vieille comédie. Elle ne l'était pas toujours, même, il semble, quand aucun frein légal ne l'arrêtait.

Μὴ κωμῳδεῖν ὀνομαστί 440/39 — 437/36.

Eupolis. — Athènes formait le chœur est représentée par les bourgs. — Meineke, Fr. Cr. p. 126 … 3

Δῆμοι. Fr. 15 Myronide. « Je n'ai vu que trop de sujets de plainte, et je ne sais par où commencer : mon âme est navrée de douleur en voyant comment va notre cité. Et, nous autres vieillards, nous ne la conduisions pas ainsi. D'abord ~~à la tête~~ nous placions à la tête de nos armées des hommes des plus illustres familles, les premiers de la ville ~~par~~ la fortune et la naissance : nous les vénérions comme des ~~dieux~~, et ils en étaient dignes. Aussi le succès ~~était~~-il assuré. Aujourd'hui on entreprend les guerres au hasard, et on confie le commandement aux rebuts de la populace. »

117 Kock p. 288.

(121 K.) « Puer torcat in ecclesia » Fr. Μὴ τὰνδε τὰ κοινά. — 14 Les jeunes gens bavardant à la tribune, ils veulent commander aux hommes.

Solon. — 1

— Miltiade. 2 « Non, j'en jure par la journée de Marathon, ~~non~~ ils n'auront pas impunément réveillé ma colère » — (Parodie d'un vers d'un chœur d'Eschyle)

La victoire est restée sans pareille. Quand on lui dit, comment les petits hommes d'aujourd'hui, qui ne rapportent de ~~leurs~~ expéditions que de la honte et des désastres, osent se comparer à lui : « Non, s'écrie-t-il, »

92 Aristide, 3 « Il faut partout observer la justice » — Nicias, 4 Comment as-tu fait pour être le modèle du Juste ? — Ar. « 91 J'étais ~~Je~~ le dois avant tout à la nature, ensuite ~~et~~ à moi-même je cultivais de toutes mes forces mon penchant naturel ? »

— Périclès. 5 Il était le plus éloquent de tous les hommes ; ~~montait-il à la tribune,~~ ~~les autres orateurs avaient beau le prévenir~~ (Quand il montait) à la tribune ; malgré l'avance qu'ils pouvaient avoir sur ~~lui~~ lui — semblable à un bon coureur, il les ~~devançait~~ laissait tous. — ~~Tu~~ Tu parles de sa rapidité, mais tu ne dis pas que la persuasion était assise sur ses lèvres : son charme subjuguait tout, ~~seul~~ nul autre ne savait, comme lui, laisser l'aiguillon dans l'âme de ses auditeurs.

— les autres orateurs

96 / 7 Aujourd'hui y a-t-il un ~~orateur remarquable~~ ? — Le meilleur c'est ce Démostrate, ce furieux fils de ~~tous~~ les dieux — 8 Oui, dans le bavardage, il ~~est~~ (maître passé), mais il est parfaitement incapable de parler : λαλεῖν ἄριστος ἀδυνατώτατος λέγειν.

~~Cf. 18~~

95

Malheureusement ces grands hommes ont laissé des enfants qui ne ~~sont pas~~ dignes d'eux. 10 N'est-il pas triste que les béliers, ~~dont~~ engendrent des ~~béliers~~, n'aient que des agneaux qui leur ressemblent, » Ainsi la race de Aristide est dégénérée. Cf. fr. 28 — V. aussi 27.

Οὐ γεννᾶν τέκνα

Je lis κριοὺς μὲν pour κριούς με (et non κριοὺς ἐμ', avec Valck et Mein.), Cf. Théogn.

ἐκγεννᾶν

12 Que la cité ~~reverdisse~~, refleurisse » 13 Ne laissez plus, ô Miltiade et Périclès, ~~commander~~ (conduire nos armées par) des jeunes gens impudiques, qui ne sont pas de taille ~~pour~~ à porter le commandement [illegible] traînant le chanvre [illegible].

Cratinus.

Pytine.

Aristophane Chev. 526 sqq.

fr. 186 ~~Le vin~~ Pour le poète le vin est comme un coursier rapide ; un buveur d'eau n'enfanta jamais de beaux vers.

fr. 187 - ~~(Par Apollon, quelle poésie, quel torrent ! le sont des fontaines, des sources qui jaillissent, des sources vives, tout l'Ilisse est dans sa gorge. Que dirai-je ? Si on n'arrête pas ce débordement, il va tout inonder de ses vers.)~~ Ah, par Apollon ! Quel torrent de vers ! Ce sont sources qui jaillissent ! On dirait la grande fontaine à douze jets ! (Ἐννεάκρουνος) Tout l'Ilisse est dans sa gorge ! Si on ne lui met un bâillon pour lui fermer la bouche, il va tout inonder de sa poésie.

Comédie

Nous avons vu que la comédie attique du V siècle n'était pas aussi exclusivement politique que les pièces les plus célèbres d'Aristophane peuvent le faire croire. Mais les comédies même qui restent dans une sphère plus restreinte, qui sont moins agressives partagent avec celles d'Aristophane un caractère qui les distingue de notre comédie. Elles n'offrent pas une image directe de la vie réelle : on y voit des fictions plus ou moins fantastiques dans la Pytiné de Cratinos, Comédie est une personnification ; les Sauvages de ~~Cratès~~ Phérécrate, les Animaux de Cratès, les pièces de Magnès auxquelles Ar. fait allusion en sont des exemples, aussi bien que le chœur du drame tout politique, le Comble, des Lois de Cratinos

5B

Voilà bien les travestissements capricieux, les inventions baroques inspirées par la bonne humeur et l'ivresse du carnaval bachique. Un des éléments les plus constants des fables imaginées par Arist., c'est une donnée gaiement impossible, plaisamment chimérique. L'art du poète consiste à rattacher la chimère à la réalité, de nous faire perdre terre insensiblement, à faire en sorte que nous nous laissions emporter sans résistance, sans trop nous étonner, ~~dans~~ par son ballon gonflé de jolies billevesées.

Ensuite il ~~Il~~ tire les conséquences de cette donnée première. Conséquences naturelles déduites avec une certaine logique; probables même, une fois qu'on en a admis le point de départ. Elles sont développées dans une suite de scènes souvent contrastées et groupées symétriquement. Voilà ce qui constitue la marche de la pièce, ce qui tient lieu d'intrigue.

Un autre trait presque contradictoire en apparence avec ce dernier, c'est qu'Aristophane invente sa fable pour démontrer une thèse. Notre comédie, comme notre tragédie est avant tout une image de la

vie humaine : on peut en tirer quelquefois une leçon ou toutes sortes de leçons, mais elle ne doit pas, elle ne devrait pas, être écrite dans cette intention, encore moins afficher ouvertement un tel dessein. Le géomètre qui après avoir assisté à une représentation de Phèdre, demandait : qu'est ce que cela prouve eût été satisfait des Acharniens ou des Chevaliers. Les com. d'Ar. sont des discours tournés dramatiquement. | Dans la 6ème année de la guerre du Péloponnèse (425, ~~Lé~~néennes) Aristoph. veut persuader aux Athéniens de faire la paix avec ~~Aristophane~~ Sparte : Vous avez été, leur dit-il, jetés dans cette guerre, par suite d'une querelle d'Aspasie avec quelques jeunes gens de Mégare, c'est pour ~~ça~~ cela que Périclès l'Olympien, lança ses éclairs, ses foudres, bouleversa la Grèce ;

Discussion, plaidoyer, contradictoire, la [illegible] du temps.

| Le poète prend les précautions des orateurs. Si l'erreur, l'engouement, la passion qu'il veut combattre est partagé par la majorité de son public, il feint d'entrer dans les ~~vues~~ sentiments des spectateurs. Le chœur ou un personnage principal exprime ~~ces~~ les ~~vues~~ mêmes sentiments s'indigne de les voir attaqués ou méconnus mais peu à peu cet interprète des sentiments du public s'adoucit, se laisse gagner aux idées que le poète veut faire triompher : et le dernier ~~il peut~~ espérer que le public fera la même conversion.

50

tous les torts ne sont pas du côté de Sparte. Afin de continuer une guerre entreprise pour des motifs si futiles, voulez-vous laisser ravager tous les ans vos campagnes, vivre dans la ville à l'étroit, dans la gêne, privés de vos subsistances ordinaires, forcés d'acheter cher ce que vos champs vous donneraient sans bourse délier? Figurez-vous le bonheur de cette douce existence à la campagne, dans vos maisons à vous, dans l'abondance de toutes choses, célébrant les fêtes rustiques, riches non seulement du produit de vos terres, mais aussi de ce que vous fournissent les pays voisins, dont la guerre a interrompu le commerce. Concluez moi bien vite une bonne paix, non pas une trêve de quelques années mais une paix de trente ans (usage des anciens).

+[Erreur. Voy. la paix dite de Philocrate.]

+[Qui ne connaissaient pas le mensonge des paix perpétuelles.]

Voilà la harangue mise en drame dans les Acharniens

Analyse des Acharniens et de la Paix 425 et 421

La fiction fantastique et la thèse actuelle à démontrer se mêlent et se balancent heureusement surtout dans la première de ces deux comédies. La parodie ajoute au comique. Rien de trop âpre, tout est gai, étincelant d'esprit et de verve. [Quelque légère que soit la charpente de ces rêves comiques, une symétrie assez sévère préside à l'invention et au groupement des scènes.] Aristophane a écrit des comédies d'une plus grande portée, il n'en a pas écrit de plus agréables. Il est vrai qu'Euripide dont il se moque tant, lui a fourni, surtout dans la Paix, ce qu'il y a de plus amusant dans l'invention de sa fable. Trygée

6B

La coutume des [illegible], [illegible] une loi [illegible] et [illegible], [illegible] le jeune homme de s'adr. pas à l'arbitre.

Les Acharniens, ainsi que Δαιταλῆς (427) et Βαβυλώνιοι (426), premières œuvres du poète, sont les œuvres de Philonidès et Kallistratos (χοροδιδάσκαλοι), dont le poète se servit encore plus d'une fois par la suite. Ils semblent avoir été acteurs. Philonidès s'essaya aussi comme poète comique.

1 La *Paix* est la dernière des cinq comédies qui, formant un groupe compact, se succèdent d'année en année depuis 425 (*Acharniens*) jusqu'à 421. [Anciés rédaction myth.] Ce groupe appartient à la 1ère partie de la guerre du Péloponn. La Paix de Nicias suivit de près la *Paix* d'Ar. Les *Oiseaux* [414] sont contemporains de l'expédition de Sicile, épisode brillant mais funeste pour Athènes. A la dernière phase de la guerre, quand Athènes combattit non plus pour son empire mais pour son existence, et finit par succomber, appartiennent *Lys.* [411] *Thesm.* [410] *Grén.* [405] Enfin *Eccl.* [392] et *Plut.* [388] sont de X

[Choeurs, monodies,

[Puis épreuve de la balance ; conseils patriotiques.

X l'époque où, après la défaite et après la domination des Trente, Ath. cherchait à reconstituer sa démocratie. — En tout 44 drames, dont 40 authentiques.

est un autre Bellérophon, comme Dicéopolis un autre Télèphe. 1

Dans les *Grenouilles*, la thèse à démontrer c'est que après la mort des grands tragiques 405, il faut reprendre non les pièces d'Eurip. mais d'Eschyle, (Soph. dont la supériorité n'est contestée par personne, reste hors de cause) Ici la cause est plaidée contradictoirement, et tous les côtés de la question, caractère général et tendance des deux poètes, prologues, ~~chants lyriques~~ [, sont examinés tour à tour. [Voilà la seconde partie de la pièce, la première moins sérieuse donne libre carrière aux caprices d'une fiction carnavalesque.

Les deux éléments sont plus séparés qu'ailleurs.

Ici encore préoccupations du poète : il feint de partager l'engouement général, et amène le public peu à peu à ses vues.

Dans les Guêpes aussi (et dans les Nuées)
on trouve le procédé des plaidoiries
contradictoires. Le peuple souverain
croyait que sa plus belle prérogative
était celle de rendre la justice.
Depuis que Cléon avait élevé le
salaire des juges à trois oboles (mesure
nécessitée jusqu'à un certain point
par la guerre et la gêne du petit
peuple privé du produit de ses champs),
les pauvres trouvaient dans leurs fonctions de juges le pain quotidien.
Ils y trouvaient aussi la satisfaction
de leur amour-propre et souvent
un amusement. C'est là ce qui est
très-bien exposé par le vieux Philocléon



6 D

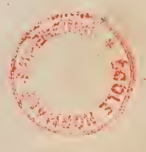
Son fils Bdélycléon essaye de lui prouver qu'il est la dupe des démagogues, les grands profits sont pour eux ; pendant qu'ils s'enrichissent, ils amadouent le petit peuple en lui jetant un morceau de pain. Satire aristocratique : lamentation tragi-comique des vieillards qui se rendent le matin à leurs sièges de juges souverains, et qui se demandent avec effroi ce qu'ils pourraient mettre sous la dent s'il n'y avait pas d'audience.

La portée générale de la pièce est évidente. Philocléon et Bd. ne sont que des exemples. Le thème dit v. 411 de Bd. : ἄνδρα μισόπολιν ἀπολούμενον, ὅτι τόνδε λόγον εἰσφέρει, ὡς χρὴ μὴ δικάζειν δίκας.

Inventions amusantes. Le vieillard prisonnier chez lui essaye par toutes sortes de ruses baroques d'échapper à la surveillance de ses gardiens. Le dard des guêpes c'est le stile des juges, et c'est aussi, on le voit plus tard, l'emblème

l'emblème de la vertu guerrière +
de cette rude génération de Marathon.
Le plus joli, c'est l'idée d'improviser
un tribunal à la maison, et d'y
citer le chien Labès (Lachès) pour vol
d'un fromage de Sicile. Tout
se passe dans les formes, bouffonnement travesties.

Le dénoûment de la pièce trompe
notre attente. Le fils, jusqu'ici si
raisonnable, veut faire l'éducation
de son père, jusqu'à lui donner les
goûts et les manières de la jeunesse
élégante. Le vieillard, rude paysan,
encore vigoureux malgré son âge,
se livre à toutes sortes d'extravagances
et la comédie se termine par une folle
cordace. Le poète semble vouloir émousser
l'aiguillon de ses guêpes, il agite sa



7B

marotte, et après avoir usé de son privilège de fou en disant des vérités, il fait des pirouettes et ne songe plus qu'à partager la folle gaîté d'une fête bachique.

L'argumentation tient moins de place, et la folle fiction s'étend plus librement dans ~~l'~~ Lysistrate 411 : seconde partie de la guerre du Pélop. Situation. Idée comique suggérée par l'état d'Athènes et développée, toute impossible qu'elle est, avec une certaine logique qui finit par nous persuader ou plutôt nous entraîner dans le monde chimérique. Complot des femmes de toutes les villes de la Grèce.[1] A Athènes elles s'emparent du trésor de l'Acropole

[1] Grand serment imité d'Eschyle, grossièrement indécent, mais on ne peut plus divertissant.

Le feu des vieillards combattu par l'eau des femmes. Le Probule ne peut plus payer les matelots de la flotte : ses deux archers sont mis en fuite par quatre compagnies de femmes de la halle : il faut qu'il parlemente. Le demi-chœur des vieillards, après avoir combattu les femmes, les avoir harcelées ensuite, se laisse enfin séduire par leurs chatteries, et les deux demi-chœurs se réunissent.

Conséquences risibles de la fiction. Deux scènes parallèles. Les femmes essayent de déserter sous divers prétextes. Un mari cherche à toucher son épouse.

Un hérant de Sparte : Il convient avec le Probule que de côté et d'autre on nommera des plénipotentiaires.



7 p

Les négociateurs arrivent; habilement amenés par Lysistrate à se rapprocher, ils concluent la paix dans un banquet offert par les femmes. Grâce à celles-ci et au vin, on s'est facilement entendu. Un Komos termine cette pièce folle, obscène au delà de toute expression, et cependant très-sensée, très-raisonnable au fond. x[t]

Arguments sérieux. Voy. surtout 565 etc. 1108 etc. 1247 etc.

Dans les Oiseaux enfin, l'argumentation sérieuse se dissimule ou disparaît; la folle fiction domine, elle prend des ailes et s'élance gaiement dans le domaine de l'impossible. Un rêve, le plus gigantesque qui ait jamais été conçu par un faiseur de projets, par un charlatan persuasif, se trouve réalisé dans une comédie étincelante d'esprit, de verve, de poésie. Nulle part le poète n'a

pris

pris plus au sérieux le masque de son chœur, les mœurs des oiseaux sont curieusement ~~étudiées~~ observées et rendues avec beaucoup d'agrément. Cf. 209-270, 1088-1100, 676 sq. Cependant, ici encore, Aristophane prend son point de départ dans la réalité. Situation d'Athènes en 414. Mais aussitôt il prend son vol, ~~et il ne faut pas, avec certains critiques, chercher dans~~ On peut regarder cette comédie comme ~~la~~ satire de l'aventureuse expédition de Sicile[~~ou~~ de la fable des dieux ~~ou de quelque autre point déterminé. Elle se moque spirituellement de folies qui sont de tous les temps.~~

[Si pourtant qu'on ne trouve pas un parallèle exact ~~des~~ entre les inventions gaies et audacieuses de la com. et les faits et personnages de la réalité. Plus grande encore est l'erreur de ceux qui y voient une prophétie inspirée.

(Suevern veut qu'Ar. ait voulu détourner les Ath. du chimérique projet, imaginé par Alcib.-Pisth., soutenu par Lamachos-Epops, de fonder un gigantesque empire et de couper les vivres aux Lacédémoniens - Dieux dans le Pélop. — Köchly y voit l'idée d'une nouvelle Athènes plus heureuse, démocratie parfaite, sous la conduite de Pisth.-Alcibiade. Aristophane, dit-il, sympathise dans toutes ses pièces avec ceux qu'il fait triompher à la fin.)

(La thèse de Suevern est le contre-pied de celle du père Brumoy ~~Boivin (1729)~~ : les Lacédémoniens Oiseaux engagés par Alcib. à fortifier Décélie et réduisant par force Ath. à reconnaître leur hégémonie. — Boivin (1729) y avait vu le plan d'une cité modèle).



8 B

Je ne connais ce mémoire que par des comptes rendus

Zielinsky (Die Märchenkomödie in Athen, Petersb. 1885, 72 p.) soutient qu'Ar. a composé ses *Ois.* avec deux contes distincts « Thierschwager und Thierkönigsbrautwerbung ». La thèse générale est que les pièces de la vieille comédie sont, les unes politiques, les autres des contes dramatisés. Il s'aide des contes répandus aujourd'hui en Grèce et dans les pays slaves, pour retrouver la source où puisèrent les poètes comiques du Ve siècle, et il reconstruit ainsi les Fourmis-Hommes de Phérécrate, les Chèvres d'Eupolis, d'autres comédies perdues d'Aristophane et de ses rivaux.

Les Chevaliers et les Nuées méritent un examen particulier.

Ar. avait déjà eu maille à partir avec Cléon, à propos de ses Babyloniens (426 un an avant les Ach.) Les combinaisons qu'on a essayé de faire au moyen des frag. pour retrouver le sujet et le cadre de cette comédie sont extrêmement hasardées. Il faut s'en tenir à ce que le poète dit lui même dans la parabase des Acharniens vers 631, 634 — 642. On y voit aussi que Cléon irrité ~~intenta~~ accusa ~~à~~ Ar.× devant le sénat des cinq cents. v. 377. La présence des étrangers (grandes Dionysiaques) était une circonstance aggravante, v. 502 sq. Un peu plus bas 515 sq. le poète fait remarquer qu'il n'attaque pas le peuple, la cité, mais seulement quelques hommes pervers. L'expérience le rend prudent. [Le Βίος ~~ach.~~ (et schol. Ach. 378

— Les alliés opprimés, maltraités par le peuple d'Athènes et par ceux qui le dirigeaient. (καὶ τοὺς δήμους ἐν ταῖς πόλεσιν δείξας ὡς δημοκρατοῦνται)

× Arist. lui-même plutôt (pour les Bab. comme pour les Ach. que son prête-nom) Callistrate.

Ἡμῶν γὰρ ἄνδρες, οὐχὶ τὴν πόλιν λέγω,
μέμνησθε τοῦθ', ὅτι οὐχὶ τὴν πόλιν λέγω.

80

(ὁ ἰδ. devant les tribunaux, l'un devant le sénat.

Eupolis, frg. 357 Kock, fait aussi allusion à ce fait: en disant ξένους ποιητάς il semble avoir en vue Aristophane.

Ton son père Philippos,

parlant d'une γραφὴ ξενίας [1]: ~~plainte portée~~ accusation lancée aussi contre l'orateur Démosthène et d'autres pour des raisons frivoles. Les grammairiens veulent qu'Aristophane ait été de Rhodes ou d'Égine ou même de Naucratis en Égypte (Bios, Suidas, Athénée VI, 229 E, Schol. Nub. 271) Quant à Égine, Ach. 653 y a donné lieu. Il était sans doute clérouque dans cette île.

Il faut certainement ~~il~~ distinguer ce procès de la plainte portée devant le sénat. Faut-il croire que Callistrate était l'objet de l'une et de l'autre, ou seulement (avec K. O. Müller) de la dernière ? [1] (avec lui: Guêpes 1284 sqq. Aristophane avoue qu'il que, écorché par Cléon, il a fait la chattemite, mais qu'il ne s'est pas réconcilié)

[1] Comme Arist. ne dit rien dans les Achar. de la tentative de le faire passer pour un Athén. de contre-bande, je suis disposé à croire que la γρ. ξ. ne fut intentée qu'après les Chevaliers. Les scholies brouillent tout. Si nous avions la parabase primitive des Nuées nous en saurions peut-être plus long.

Aristophane fit demander le chœur de ses trois premières comédies par Philonide et Callistrate) et se servit encore plus tard quelquefois de ces prête-noms. Les Chevaliers étaient la première pièce qu'il fit jouer sous son propre nom.

(Call. pour Bab. et Ach.
On n'a pas de renseignement positif sur les Détaliens.

Les schol.

Comédie

(Les schol. disent que ces deux hommes étaient ses acteurs) Plaisanteries des poètes rivaux : Τετρᾴδε γέγονας. Arist. s'en explique lui-même Chev. 512 sq., Guêpes 1018, Nuées 530. — Eupolis se servit ainsi de Démostratos pour son Autolykos (Ath. V, p. 216 D)

Les Chevaliers (424) sont la pièce la plus exclusivement politique d'Arist., c'est une véritable machine de guerre dressée contre Cléon. Tout le parti hostile à ce chef puissant, tous les amis de la paix semblent s'être ligués avec Arist.. Eupolis se vantait d'avoir collaboré à cette comédie (aussi les deux poètes ne tardèrent-ils pas à se brouiller); les Chevaliers d'Ath. grands adversaires de Cléon et déjà loués à cause de cela par Arist. au début des Achar. s'intéressaient sans doute aussi au succès de la pièce. Ils en forment le chœur. Je n'assurerai cependant pas que le chœur fût composé de chevaliers véritables : le commenc. de la parabase (507) pourrait le faire croire, mais on peut dire qu'en s'exprimant comme il le fait, le poète entre dans l'esprit de la fiction. Arist. se fit officiellement connaître comme l'auteur de cette comédie. Se chargea-t-il lui-même

Philonidès composait aussi des comédies, était poète.

Voy. les combinaisons conjecturales de Kirchhoff dans Hermès XIII (1878) p. 287 sqq.

9B

((δι' ἑαυτοῦ Ἀρ. ὑπεκρίνατο)

du rôle de Cléon ? Le second argument (~~scholies~~) (et le Βίος l'assurent, mais je crains qu'ils n'aient mal interprété les mots χαβίσοι τὸ δρᾶμα δι' ἑαυτοῦ.

Le nom de Cléon n'est prononcé nulle part ; le masque n'était pas un masque portrait (~~ressemblant~~), ce que le poète explique par la peur du costumier v. 230 sq. Perrot y voit une manière spirituelle (~~flagrante~~) d'annoncer une caricature horrible.

Le tout puissant démagogue devient un esclave qui domine (~~commandait~~) son vieux maître imbécile, terrorise les autres esclaves, et conduit toute la maison. Il s'appelle le Paphlagonien (cf. Syros Thrax etc.) par allusion au verbe ~~pet~~ παφλάζω (bruissement de l'eau en ébullition v. 919 : Ἀνὴρ παφλάζει) —— Cependant cette fiction n'est pas rigoureusement soutenue voy. ce qui se passe devant le Sénat.

Comme d'ordinaire le poète réalise ce qu'il désire : le sujet de la pièce c'est la chute de Cléon ; il est supplanté par plus fort que lui, par un homme intègre, bien né, bien élevé, un chef tel que le désiraient Arist. et son parti.

9c

Un poète vulgaire aurait probablement arrangé les choses de cette façon. Arist. avait plus d'esprit: Pour renverser Cléon il faut un homme plus vil, ~~plus impudent~~, plus braillard, plus violent, plus roué, plus bassement flatteur, plus impudemment arrogant, à Cléon enfin, il faut Cléon et demi.

La pièce ~~était~~ est exposée par deux esclaves, A et B. Les noms de Nicias et de Démosthène figurent à tort dans nos éditions; ils ne reposent que sur des conjectures, plausibles, ~~seulement~~ surtout en ce qui regarde Démosthène. Elles seraient sûres, encore ne devrait-on pas mettre tout au long des noms qui restent sous-entendus. Le personnage du Paphlagonien, ne devrait pas non plus être désigné du nom de Cléon.

Récits v. 40 sq. Oracles dérobés (instrumentum regni). (Plaisantes gradations

9 D

V. 128 sq. jusqu'au marchand de boudins. Celui-ci paraît 146. Scène admirable. Quant à son ignorance, son peu d'instruction, comparez Hyperbolos-Maricas d'Eupolis et la boulangère sa mère dans la comédie de Phrynichos.

L'entrée du terrible Paphlag. depuis longtemps annoncée est digne de ce personnage. Le charc. prend la fuite; il faut que l'arrivée des Chevaliers le rassure. Ici le chœur est dès l'abord l'interprète des sentiments du poète. Le Paphl. crie d'abord à la conspiration, appelle à son aide les confrères du triobole; puis souple comme un gant, il essaye de gagner les Chevaliers 266. Échange d'invectives et de gros mots entre les deux rivaux assaisonnés de métaphores triviales qu'ils empruntent chacun à sa profession. C'est comme une escarmouche qui

précède

Comédie

précède le grand combat. Le charcutier improvisé homme d'État s'essaye à son nouveau rôle. Construction symétrique de cette scène, signalé par Enger voy. anc. notes.

Cf. des scènes symétriques dans Molière.

Comme toutes les affaires publiques, celle-ci est portée d'abord devant le Sénat puis devant le peuple. On apprend par un récit du charc. 624-682 ce qui s'est passé au Sénat, pendant que le chœur a débité la parabase. Démos décidera souverainement. Le voilà donc enfin en personne, ce peuple si spirituel et si facile à tromper, si magnanime et si vindicatif, si généreux et si avide, ce composé de qualités contradictoires que Parrh. ~~avait~~ fait, d'après Pline l'ancien, fait voir dans un tableau célèbre. La lutte engagée devant Démos est la partie essentielle de la pièce



10 B

Cette lutte se compose de quatre assants, quatre ~~actes~~ débats symétriquement composés. 756 strophe du chœur ; [1] morceau en tétramètres anapestiques, le choryphée donnant le ton au moyen de deux vers (761 ~~-7~~ 769), et terminé par un système de dimètres (824-835 [2] Antistrophe du Chœur ; 836-42 morceau en tétramètres iambiques également précédé de deux vers du coryphée et terminé par un système de dimètres (941-940) 841-910

On convient d'une nouvelle épreuve 941-72. Pendant que les 2 rivaux cherchent leurs oracles, le chœur chante des couplets glyconiens (973-96).

[3] Epreuve des oracles. Trimètres si ce n'est que les oracles sont en hexamètres. (997-1095

On convient d'une nouvelle épreuve (1096-1110)

~~Pendant que les deux rivaux vont chercher leur provision de vieilles prédictions, le chœur chante des couplets~~ glyconiens

[4] Epreuve culinaire également en trimètres 1151-1226 ou 1262. Pendant que les deux rivaux cherchent leurs paniers, chœur et Démos échangent des couplets lyriques (1111-1150)

~~des couplets logaédiques~~. Le Paphl. est obligé de remettre au charcutier l'anneau avec le sceau public qu'il portait comme trésorier, et de déposer sa couronne. Son désespoir tragique 1250. L'esclave qui a secondé le charcutier, en lui présentant ses félicitations, lui demande une place dans le nouveau gouvernement 1256

Seconde parabase. — Ce dénoûment, conséquence logique de la donnée de cette comédie ne pouvait suffire au poète. En grossissant les folies, les bêtises, les absurdités du régime ochlocratique, en les poussant à bout il a présenté un gouvernement au rebours du bon sens, une espèce de monde renversé qui est l'image comique du monde réel. Cléon est tombé mais il ne peut convenir au poète que son régime soit remplacé

100

par un régime plus mauvais encore, un superlatif de la démagogie grossière, avide et violente. Par une de ces transitions brusques, un de ces sauts périlleux qui sont le privilége de cette comédie de fantaisie, le ~~[illegible]~~ Peuple regénéré dans la chaudière du charcutier, comme le père de Jason dans celle de Médée, redevient ce qu'il avait été autrefois, du temps de Marathon et de Salamine, sous les Thémistocles et les Aristides. Il est honteux de ses défaillances, de ses infirmités séniles, et revenu à ~~une~~ nouvelle jeunesse il jure de ne pas retomber dans les mêmes fautes

(fontaine de jouvence antique)

Le poëte satirique ne se borne donc pas à critiquer et à railler, il a son idéal

Comédie

idéal et il le peint en couleurs brillantes en évoquant un passé glorieux qui est l'objet de sa plus vive admiration. Le railleur est capable d'enthousiasme, il aime sa patrie, il la voudrait grande et forte. Après avoir osé montrer au peuple le faible et sot personnage qu'il est devenu entre les mains de mauvais conseillers, il lui montre ce qu'il fut naguère, ce qu'il pourra redevenir demain, en prenant une noble et virile résolution. Aristophane se rencontre ici avec Démosthène, le poète aristocratique, avec l'orateur démocratique.

Cléon était-il vraiment tel qu'Aristophane le représente?

11B

Grote, un des hommes les plus considérables du parti démocratique en Angleterre, s'est efforcé de réhabiliter Cléon, moins peut-être en historien impartial que mû par une espèce de piété filiale pour un ancêtre politique. En révisant les actes, il a récusé le témoignage, non seulement d'Aristoph., mais encore de Thucyd. | Sans doute le portrait qu'Aristoph. trace de Cléon n'est pas fidèle; il y a lieu de faire deux réserves importantes. La première tient au procédé même de cette comédie carnavalesque; elle charge les traits. Comme cela se voit dans les caricatures tracées par une main habile et spirituelle, les traits de l'original sont rendus avec exagération, peints en laid et pour ainsi dire idéalisés en laid, cela

Le parti démocratique à Athènes n'a jamais, que nous sachions, essayé cette réhabilitation. Voy. ci-contre.

| De même, et plus vif encore, Müller-Strübing, Arist. und die histor. Kritik, 1873. L'auteur est un réfugié politique qui vit en Angleterre. (Voy. Bursians Jahresber. I, 1876 p. 1047 et 1360. — Philol. Anz. VII, 8e et 9e livr., p. 386-399 (1875). — Classen, Thukyd. V, p. 9.)

n'exclut pas la ressemblance; mais il faut que le spectateur ait assez de discernement pour faire la part du procédé comique. En second lieu Arist. est homme de parti, il est personnellement brouillé avec Cléon: on ne peut s'attendre de sa part à une appréciation impartiale: il est aveuglé par la haine, et on voit dans les Nuées, jusqu'où pouvait aller cet aveuglement. Si le Cléon d'Arist. ressemble au Cléon réel autant que le Socrate comique ressemble à son original, la cause de Cléon est gagnée; cependant je ne pense pas qu'il y ait similitude parfaite entre les deux cas,

Démosthène, qu'on n'accusera pas de ne pas aimer la démocratie, cite Aristide, Périclès, Démosthène (le général) comme les modèles des δημαγωγοί, jamais Cléon.

Quoi qu'il en soit, le Paphlag. a une vérité générale, si ce n'est pas le portrait de Cléon c'est le portrait du démagogue à la fois arrogant et servile,

souple et violent, toujours prêt à flairer des complots, dénonçant ses adversaires, les rendant suspects au maître (le peuple souverain), au lieu de les réfuter. Flattant les appétits grossiers du peuple, au lieu de cultiver ses nobles instincts, payant d'audace, se faisant humble quand l'audace ne réussit pas, se servant d'une popularité mal acquise pour pêcher en eau trouble et s'enrichir aux dépens de l'Etat. C'est cette vérité générale qui fait vivre les Chevaliers, c'est en ce sens que Platon pouvait, si l'anecdote est vraie, envoyer les comédies d'Arist. à Denys de Syracuse ~~qui voulait~~ pour lui faire connaître la république d'Athènes.

Quant à l'admiration patriotique des fortes générations d'autrefois, il faut comparer avec les Ch d'Ar. les Dêmoi d'Eupolis, comédie dont il reste de beaux frag-

Aristophane invoque ses Chevaliers, comme son grand titre de gloire, dans les Parab. des Guêpes et de la Paix. Imitation: Μαρικᾶς d'Eupolis, Ἀρτοπώλιδες de Hermippos, Ὑπέρβολος de Platon (les 3 contre Hyperbolos)

Feuillets non classés
non foliotés

Grysar, de Doriensium comoedia. Cologne 1828.

Rectifications dans Welcker, Kl. Schriften, I, p. 271-356.

Fragments. Ahrens, De dial. dor. App. I. Mullach, Fragm. phil. graec. I. Lorenz, Leben u. Schriften des Koers Epich. Berlin, 1864.

Article de J. Girard sur Épicharme, dans Revue des 2 mondes (1880?) et dans le volume de . . . .

On peut y voir combien nous savons peu sur ce poète et son œuvre.

(Jacques Denis, la Com. grecque, 2 vol. 1887.)   [doy. de la Fac. des L. de Caen.

Né à Cos, fils d'Élothalès, émigre très jeune à Mégare en Sicile, puis, après la destruction et annexion de cette ville par Gélon de Syracuse, en 483 à Syracuse. Il travailla, à côté de Phormis et de Dinolochos, pour le th. de cette ville : th. parf. organisé, juges, concours, couronnes. Il y meurt nonagénaire.

35 drames étaient considérés comme authentiques. Beaucoup d'ouvrages apocryphes : Athénée XIV, p. 648 D, entre autres les Γνῶμαι, anthologie de sentences, comme le poème Epicharmus du vieil Ennius.



On cite souvent Ἄβας γάμον, dont la seconde édition portait le titre de Μοῦσαι : les dieux étant englobés de hommes travestis. Beaucoup de fg. gastronomiques (c'est qu'Athénée en faisait ses délices ; c'est lui qui les a conservés).

2) On voit par les titres qu'il traitait beaucoup de sujets mythologiques. J'y retrouve plusieurs qui ~~ont~~ fourni des drames satyriques. Σφίγξ (Eschyle), Ἄμυκος (Sophocle), Κύκλωψ, Βούσιρις, Σκείρων (Euripide). Ce dernier aurait-il fait des emprunts à Epicharme ? – Les sujets mythol. reviennent dans la com. moyenne d'Athènes.

Mais d'autres titres tels que Ἀγρωστῖνος, Θεαροί, Ἐπινίκιος, Χύτραι étaient sans doute des images directes de la vie réelle.

Fable suivie.

Fable suivie (opp. aux scènes improvisées).

1) Aristote, Poét. 5 : Τὸ δὲ μύθους ποιεῖν Ἐπίχαρμος καὶ Φόρμις

On a essayé de reconstituer les sujets de plus de ses comédies, en se servant fort ingénieusement de certaines peintures de vase. Mais on ne peut aller loin dans cette voie sans tomber dans les combinaisons arbitraires et chimériques.

Arist.

Platon, Théétète, p. 152 E, déclare Epicharme le plus grand des poëtes comiques.

Plautus ad exemplar Siculi properare Epicharmi

2) Tout ce qu'on peut encore constater aujourd'hui, c'est la rapidité sémillante du dialogue, les remarques d'un observateur intelligent, les réflexions d'un penseur initié à la philosophie de Pythagore, de Xénophane, d'Héraclite. (Alkimos, chez Diog. L. III, 1, 9–17, essayait de prouver que Platon devait à Epich. le germe de sa doctrine sur les idées. C'était singulièrement abuser des textes poétiques.)

Comment ces sentences philosophiques ~~etc.~~ se rattachaient-elles à la fable ? Un exemple ou deux nous éclaire à ce sujet. (Voy. ci-contre 4) et 5))

Τόκα μὲν ἐν τήνοις ἐγὼν ἦν, τόκα δὲ παρὰ τήνοις ἐγών.

(Aristote, Rhét. III, 9 ant. 7 Εἰσὶ δὲ καὶ ψευδεῖς ἀντιθέσεις...;)

Tantôt j'étais chez eux, tantôt près d'eux j'étais (Se moque-t-il des rhéteurs ?)

Tu crois savoir parler, erreur : tu es incapable de te taire.
Οὐ λέγειν τύγ' ἐσσὶ δεινός, ἀλλὰ σιγᾶν ἀδύνατος — Bavarder et savoir parler.

(Cf. Aristophane : λαλεῖν ἄριστος, ἀδυνατώτατος λέγειν).

Tu n'es pas bon et généreux : aimer à donner est ta maladie, ton infirmité.
Οὐ φιλάνθρωπος τύγ' ἐσσί· ἔχεις νόσον, χαίρεις διδούς. Bonté et faiblesse.

— Soyez sobre, ne croyez pas tout vite : voilà le nerf de la sagesse.

1) Νᾶφε καὶ μέμνασ' ἀπιστεῖν· ἄρθρα ταῦτα τᾶν φρενῶν.

C'est l'esprit qui voit, l'esprit qui entend ; le reste est sourd et aveugle.

2) Νοῦς ὁρῇ καὶ νοῦς ἀκούει· τἄλλα κωφὰ καὶ τυφλά. Cf. Xénophane.

3) Ἐν μεταλλαγᾷ δὲ πάντες ἐντὶ πάντα τὸν χρόνον. (Platon Théét. 152 y fait peut-être allusion)
Ὃ δὲ μεταλλάσσει κατὰ φύσιν κοὔποκ' ἐν ταὐτῷ μένει,
Ἅτερον εἴη κα τοῦτο δὴ τοῦ παρεξεστακότος. (n'est évidemment plus la même chose qu'il avait été autrefois).
Καὶ τὺ δὴ κἀγὼ χθὲς ἄλλοι καὶ νῦν ἄλλοι τελέθομες,
Καὖθις ἄλλοι κοὔποκ' αὑτοὶ τελέθομες κατ τὸν λόγον.

On voit par Plutarque (De sera num. vind. ch. 15) qu'un personnage d'Ép. se servait de la doctrine d'Héraclite [qu'il n'avait pas besoin de payer sa dette, n'étant plus le même. — Bernays, Rh. Mus. VIII (1853), p. 286.] (afin de prouver

2) Ὁ τρόπος ἀνθρώποισι δαίμων ἀγαθός, οἷς δὲ καὶ κακός. (Cf. Héraclite : Ἦθος γὰρ ἀνθρώπῳ δαίμων).

La mort. Consolation philos.

4) Ils s'étaient combinés, ils se sont séparés et sont retournés d'où ils étaient venus, la terre sous la terre, le souffle en haut. ~~En tout cela~~ Rien de triste en tout cela.

Συνεκρίθη καὶ διεκρίθη, κἀπῆλθεν ὅθεν ἦλθεν πάλιν,
γᾶ μὲν ἐς γᾶν, πνεῦμα δ' ἄνω· τί τῶνδε χαλεπόν; οὐδὲ ἕν.

Le vers ne marche pas. ? πνεῦμα δ' ἐς ἄνω· τῶνδε... Ou bien ἄνα se disait-il dialectalement dans ce dialecte?

(Plut. Cons. ad Apoll[onium] ch. 15. Plutarque y voit la dissolution des éléments, non l'immortalité personnelle. Cf. Euripide, Hélène, 1015: ὁ νοῦς // τῶν κατθανόντων ζῇ μὲν οὔ, γνώμην δ' ἔχει // ἀθάνατον, εἰς ἀθάνατον αἰθέρ' ἐμπεσών. ? Suppl. 531 πνεῦμα μὲν πρὸς αἰθέρα, τὸ σῶμα δ' ἐς γῆν. Oreste, 1086. [Épitaphe publique des morts de la guerre de Potidée (I. Att. I, 442): Αἰθὴρ μὲν ψυχὰς ὑπεδέξατο, σώματα δὲ χθών.

[Frgm. 836.

Autres. [Énoncés ci-dessus] (Titanides bouffonesques (μέτρον ὀρχηστικόν). — Iambes-Anapestes. Deux pièces, Χορεύοντες et Ἐπινίκιος, écrites entières en tétram. anap., d'après Héphestion, p. 45.

Birt (Das ant. Buchwesen, p. 496 sq.) rend plausible que les com. d'Ép. n'avaient pas beaucoup plus de 400 vers. Porphyre (Vita Plotini, 24) dit qu'Apollodore d'Athènes répartit les comédies d'Ép. sur 10 τόμοι. C'était contraire à l'usage observé pour les p. attiques: chaque com. d'Aristoph. formait un volume. En comptant 35 comédies, et 1500 vers par volume, on arrive à l'évaluation ci-dessus. — Ajoutons qu'avec cette dimension modeste on comprend mieux une pièce écrite tout entière en anapestes tétramètres. — Faut-il rapporter à Épicharme plutôt qu'à l'origine de la comédie attique la glose du cod. Sangallensis (publiée par Usener Rhein. Mus. XVIII, 418) „de fabulas primi eam confabulant non magnas, ita ut non excederent in singulis versus „trecentos"" ?

Wilamowitz proteste, en tout en accordant que ces pièces n'étaient pas aussi longues que les coméd. attiques.

Second série. Noms historiques, de poètes réels, mais peu connus.

Χιωνίδης, Ἐκφαντίδης, Μάγνης.

M. figure dans la Parabase des Chev., 520 sqq., lieu classique,

avant le grand Κρατῖνος et l'ingénieux Κράτης.

Πάσας δ' ὑμῖν φωνὰς ἱείς, entre autres Oiseaux et Grenouilles.

Avec M. et Crat. commence l'histoire de la com. attique.

Vers 350 concours officiellement réglé.

Chaque poète (3, ap. Plutus 5[1]) donne une comédie. Une seule pièce, en revanche

24 choreutes. 3 acteurs. Organisation imitée de la tragédie (τρυγῳδία),

sans luxe, sans pompe, sans cothurne (εὐτέλεια)

3 interlocuteurs. Beer, Über die Zahl der Schausp. bei Arist., Leipz. 1844

a rectifié beaucoup de fausses attributions. Parmi tant de dissertations insignifiantes,

celle-ci a une valeur réelle.

[1] Cinq attestés par Aristote, Ἀθ. πολ., ch. 56.



Vieille com. attique

Origines . Φαλλικά.

Ach. 237

Chanson dévote et lascive, dévotement lascive.

(Ach. 243)

Indécence originelle. Κόρδαξ .. Ο Ξανθίας τὸν φαλλὸν ὀρθὸν στησάτω -

Κωμῳδία — le chant du...

Κῶμος αἰνέ, κραιπαλόκωμος (Gren. 218.) — (La sortie du chœur dans la parabase est souvent une procession joyeuse. Tout le contraire du θρῆνος.)

Τρυγῳδοί.

ἰαμβίζειν, ἀπὸ ἀμάξης, πομπεύειν (πίθοι tout à Thespis)

ἰαμβικὴ ἰδέα.

Archiloque, Ἀρχίλοχον δὲ κατίνοι.

χωμάζειν . Hanc illam véhicule « Si quis vult digna descendere ».
Βοώδιοθε ... σπέτρωμαν Ἀρχέδημος

Parabase. La seconde partie me paraît la plus primitive.
Elle se répète souvent 2 fois dans la même comédie ; dans les anapestes.

Fête de Lyaeos, Lysios.

Esclaves - Prisonniers.

Liberté carnavalesque ; on s'oublie, on devient un autre, le masque affranchit. La sensualité se donne libre cours, le chair s'émancipe, en danse et gambade. L'esprit aussi s'abandonne à l'ivresse, il est las d'être raisonnable toute l'année, il veut déraisonner une bonne fois, il se retrempe dans un bain de folie.

Dulce est desipere in loco.

Nous étudions Aristophane en recueillant les commentaires

L'arch. ne donna le chœur que tard.

Commencements obscurs. Aristote, διὰ τὸ μὴ σπουδάζεσθαι ἔλαθεν.

Deux séries de noms.

Noms problématiques, légendaires.

Susarion, Maeson, Myllos etc, chefs d'amateurs (ἐθελονταί), venus de Mégare, dit-on.

Δρᾶμα, γέλως, μηχανὴ (τέχνη) Μεγαρική.

Aristoph. et Eup. entendent-ils une farce attique où l'on riait aux dépens de ce petit peuple voisin? C'est la thèse de Wilamowitz Hermes, IX, 319, qui compare l'Atellane. La scène du Mégarien dans Ach. peut être alléguée à l'appui. Cependant une comédie, sorte rudimentaire, des scènes bouffonnes, [illegible] du peuple de Mégare contre ses nobles oppresseurs, ne laisse pas d'être probable..

plagiat de plaisanteries mégariennes

Guêpes 57. Ne vous attendez pas à des bouffonneries banales

μηδ' αὖ γέλωτα Μεγαρόθεν κεκλεμμένον.
Ἡμῖν γὰρ οὐκ ἔστ' οὔτε κάρυ' ἐκ φορμίδος
δούλω διαρριπτοῦντε τοῖς θεωμένοις,
οὐδ' Ἡρακλῆς τὸ δεῖπνον ἐξαπατώμενος.

Cratinos.

Νόμοι.

Χείρωνες.

Fr. 240. Στάσις, discorde (Factions), et Κρόνος, enfantent Périclès.

Ou Rhéa. Στάσις δὲ καὶ πρεσβυγενὴς Κρόνος ἀλλήλοισι μιγέντε
μέγιστον τίκτετον τύραννον,
ὃν δὴ κεφαληγερέταν θεοὶ καλέουσιν. formé comme νεφεληγερέταν.

241 Ἥραν τέ οἱ Ἀσπασίαν τίκτει Καταπυγοσύνη (Impudicité)
παλλακὴν κυνώπιδα (concubine maîtresse ~~en regard dévergondé~~ effrontée).
(cf. βοῶπις)

Πυτίνη.

Aristoph. Chev. 534

Στέφανον μὲν ἔχων αὖον, δίψῃ δ' ἀπολωλώς,
ὃν χρῆν διὰ τὰς προτέρας νίκας πίνειν ἐν τῷ πρυτανείῳ.

Mort plein d'ans, ~~après~~ dans Aristophane Paix, 700. Quand les Pélop. envahirent l'Attique, un tonneau plein de vin fut défoncé sous les yeux de l'adorateur de Bacchus : il en mourut de douleur.

Hor. Ep. II, 19, 1 Prisco si credis, Maecenas docte, Cratino,
Nulla placere diu nec vivere carmina possunt
Quae scribuntur aquae potoribus.

Fr. 187 Kock

πῶς τις αὐτόν, πῶς τις ἂν
~~παύσ~~ ἀπὸ τοῦ πότου παύσειε, τοῦ λίαν πότου;
ἐγᾦδα· συντρίψω γὰρ αὐτοῦ τοὺς χόας,
καὶ τοὺς καδίσκους συγκεραυνώσω σποδῶν, — foudroyer, frapper en masse
καὶ τἄλλα πάντ' ἀγγεῖα τὰ περὶ τὸν πότον,
κοὐδ' ὀξύβαφον οἰνηρὸν ἔτι κεκτήσεται.
(une fiole à mettre un doigt de vin).

199. ὕδωρ δὲ πίνων οὐδὲν ἂν τέκοις σοφόν.
Si tu bois de l'eau, jamais tu n'enfanteras rien de beau.

186. ἄναξ Ἄπολλον, τῶν ἐπῶν τῶν ῥευμάτων,
καναχοῦσι πηγαί, δωδεκάκρουνον τὸ στόμα.
Ἰλισσὸς ἐν τῇ φάρυγι· τί δ' ἂν εἴποιμ' ~~ἐγὼ~~ ἔτι;
εἰ μὴ γὰρ ἐπιβύσει τις αὐτοῦ τὸ στόμα,
ἅπαντα ταῦτα κατακλύσει ποιήμασιν.

Vigueur et abondance juvéniles du vieux poète.

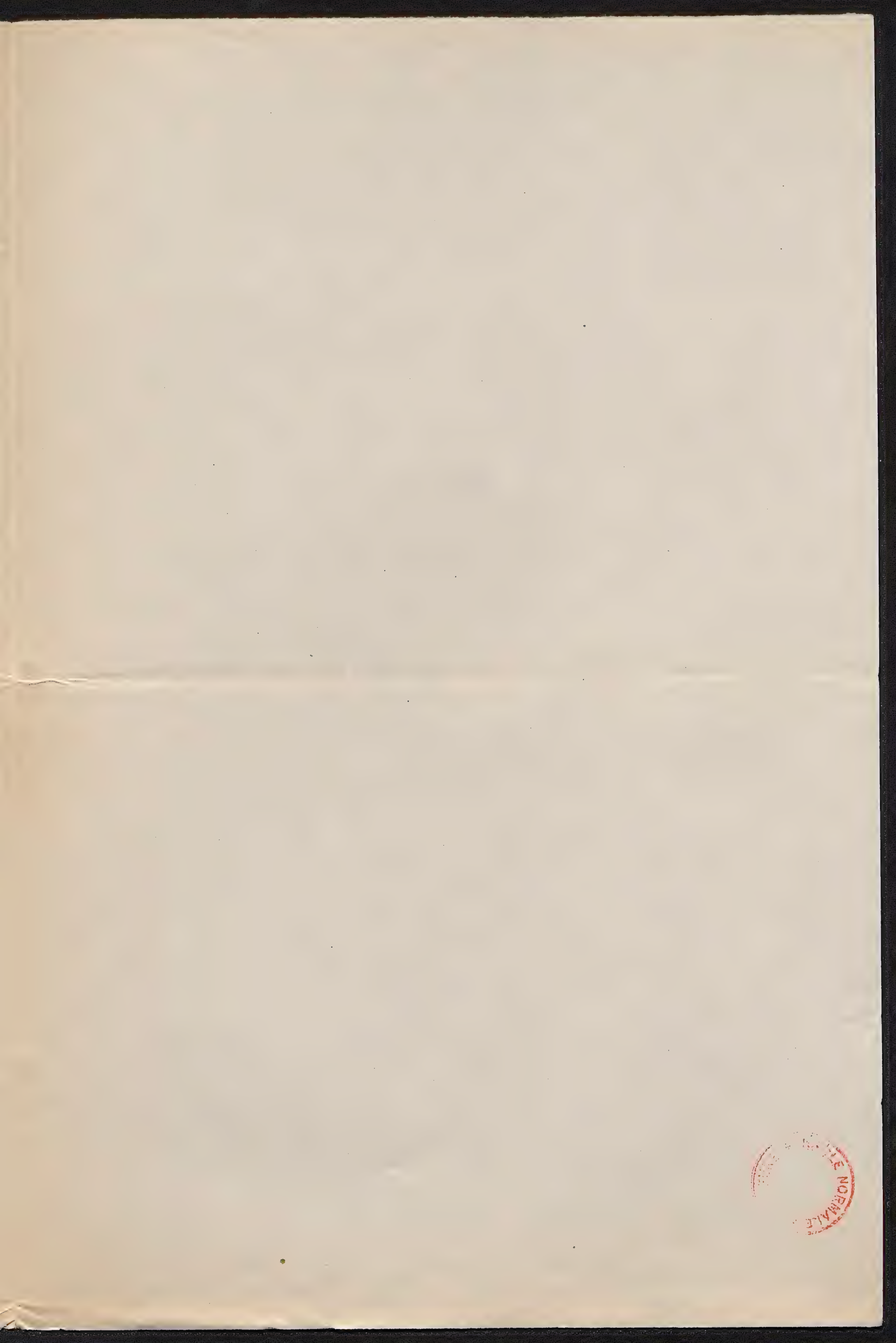
Seigneur Apollon, quel torrent de vers, des sources qui jaillissent, sa bouche est comme la Dodekakrounos (fontaine à douze jets), il a l'Ilisse dans la gorge. Que dire de plus? Si on ne lui met un bâillon dans la bouche, il va tout inonder de ses vers.

Chev. (424) 1er prix. Cratinos 2e.

Nuées (423). Cratinos 1er pr. Ameipsias 2e. Aristophane dernier.

Cependant le succès des Chev. n'ôta rien au crédit de Cléon ; la chute des Nuées ne profita pas à Socrate, ne le rendit pas plus populaire.

Dans ces 2 pièces Aristophane met en scène un personnage contemporain : Socrate est désigné par son nom, Cléon clairement sans que son nom soit prononcé. C'est la ἰαμβικὴ ἰδέα, la satire personnelle, qu'Aristote met au-dessous du καθόλου λόγον. La qualité qu'il y a, d'après le philos., d'être φιλοσοφώτερον que l'ἱστορία, c'est qu'elle s'occupe de ce qui peut être, du général. Cependant telle est la force de cette tendance inhérente à la poésie, que sous des masques individuels, Aristoph. a tracé des types généraux, le démagogue effronté et cupide, qui fait [illegible] per dominationem ; le sophiste-rhéteur, subtil et corrupteur. D'un autre côté les personnages généraux, les types, ne nous toucheraient pas, si le poète ne créait les individualités, leur donne du corps, du relief et du [illegible]


NORMALE

[illegible] grandeur – physionomie des mœurs –

Caractère politique

[illegible] et [illegible]

[illegible] plus que [illegible] – [illegible] le [illegible]

[illegible] même, [illegible] [illegible] de [illegible]

1) [illegible]

2) [illegible]

3) [illegible]

Changement qui s'est produit dans le peuple allemand

[illegible] – [illegible] 173 –

[illegible] [illegible] [illegible]

[illegible] [illegible] [illegible]

[illegible]

Crédulité : on leur promet l'empire du monde. (1011)

il est [illegible] [illegible] [illegible] – [illegible]

pas [illegible] le tyran il est tyran !

Démagogue 178 il faut [illegible] [illegible]

jeune âge (187) – il est [illegible] [illegible] – [illegible]

Avis

Tous les ouvrages annoncés dans ce Catalogue, reliés en demi-chagrin, plats toile, tranches jaspées, peuvent être également fournis aux **mêmes prix**

1° En **demi-veau fauve,** *plats papier, avec coins, tête dorée.*

2° En **demi-reliure rouge,** *plats papier, avec coins, tête dorée.*

On est prié de bien préciser le genre de reliure désiré.

Il faut compter environ 20 jours pour l'exécution de ces reliures.

HACHETTE ET Cie

Voix de l'[illegible], [illegible] (286) — [illegible]

[illegible] [illegible] sa [illegible] et [illegible] 303

pris en [illegible] trouble ——— > 364

258

S'il y a révolte il se plaint au peuple [illegible]
par son [illegible].

mais c'est le [illegible] trompé : la démagogie se
[illegible] par [illegible].

Chevalier = le [illegible] — 55 } 101

éducation libérale 332

[illegible] aujourd'hui = [illegible].

565

[illegible] par l'oppos^{on} systématique.

[illegible] [illegible] [illegible]

[illegible] l'autocratie

— [illegible] 247 — 340. — 453

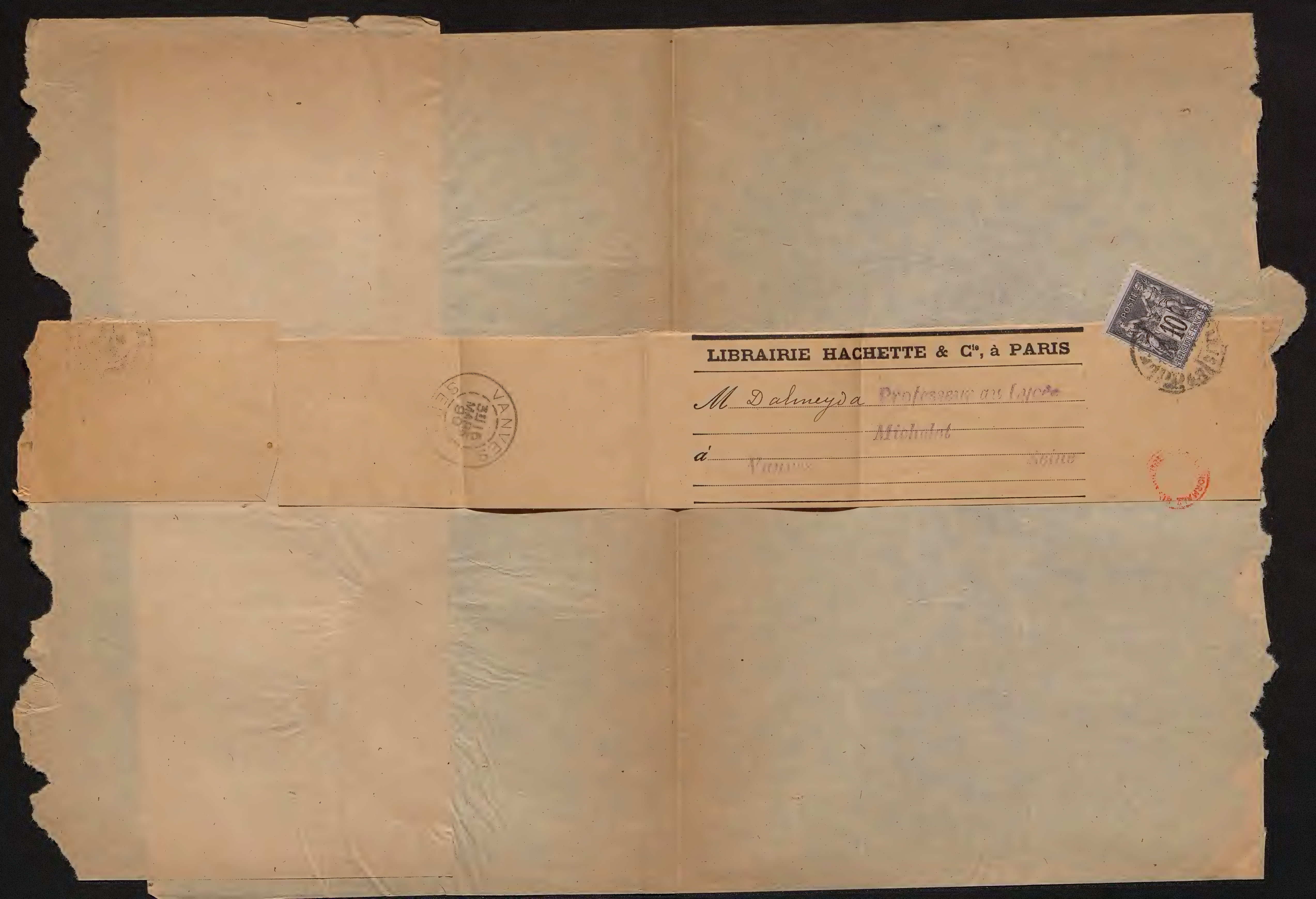
[illegible] actuel : politique de la [illegible] ([illegible])

328

—

bien dit
bien traité
par [illegible]
personnel
[illegible]

[illegible] 465


LIBRAIRIE HACHETTE & Cie, à PARIS
M Dalmeyda Professeur au Lycée
Michelet
à Vanves Seine
VANVES

Nous n'avons aucune donnée sur l'année de la naissance ni sur celle de sa mort, d'Aristophane, et nous savons peu de chose sur les incidents de sa vie. C'est à cause de cela sans doute qu'on a beaucoup écrit sur ce sujet. La vie d'Aristophane par F. Ranke 1) forme un gros volume. En revanche nous possédons onze comédies complètes du poète. On peut les diviser en deux ou trois groupes. Les *Acharniens* sont de 425, le poète, très jeune encore, avait donné dans les deux années précédentes les Δαιταλῆς (banqueteurs) et les *Babyloniens* 1). Les *Acharniens* forment, avec les *Chevaliers*, les *Nuées*, les *Guêpes* et la *Paix* (cette dernière comédie de 421) un groupe compacte de pièces se succédant d'année en année et appartenant

1) C'est à cause de sa jeunesse (qu'il ne faut cependant pas exagérer) qu'il ~~fit demander~~ se dissimula derrière Callistrate, et plus tard encore il s'en remit souvent à ce même Call. et à Philonide (l'un et l'autre, ce semble, poètes comiques, peut-être aussi acteurs) du soin d'instruire le chœur.

1) 452 pages : Avant le *Plutus* (Aristoph. Tome unique) de B. Thiersch. Leipzig 1830. corrigé, en tête de l'Arist. de Meineke!

1B

à la première partie de la guerre du Péloponnèse. Les Oiseaux (414) sont contemporains de l'expédition de Sicile. A la dernière phase de la guerre, quand Athènes combattit, non plus pour son empire, mais pour son existence, appartiennent trois comédies, Lysistrate 411, Thesmophores 410, Grenouilles 405. Enfin Eccl. vers 392 et Plutus 388, sont de l'époque où les Athéniens, après la défaite et après la domination des Trente, cherchaient à reconstituer leur empire et leur démocratie. Voilà ce qui nous reste des 44 ou 40 drames (quatre étaient suspects aux critiques anciens) qu'Aristophane avait laissés.

1c

Quelles que soient les différences entre ces comédies, elles s'accordent toutes sur un point. Au lieu d'une image directe de la vie réelle, elles offrent des fictions plus ou moins fantastiques. C'est là un trait commun à toute la vieille comédie, ~~née~~ des travestissements capricieux, des inventions baroques qu'inspiraient la bonne humeur et l'ivresse du carnaval bachique. Les fables imaginées par Aristophane roulent sur une donnée gaiment impossible, plaisamment chimérique. Un ~~vigneron~~ paysan athénien conclut ~~une paix séparée~~ pour sa seule personne la paix avec Sparte, pendant que les deux villes continuent d'être en guerre.

ou deux point

1 D

Un vigneron monte au séjour des dieux et délivre la bonne déesse de la Paix qui s'y trouvait enfermée. — Les femmes d'Athènes et de Sparte forment un complot pour réconcilier les deux États et mettre fin aux horreurs de la guerre, en dépit des ~~par~~ hommes et de leurs passions haineuses. — Un faiseur de projets ~~rêve~~ entreprend de fonder dans les airs l'empire des Oiseaux, devenus ainsi les maîtres des hommes et des dieux, et il réalise ce rêve ~~impossible~~ extravagant.

Le dieu de la richesse, qui est aveugle, recouvre la vue et ne répand plus ses biens que sur les honnêtes gens.

— Le dieu des fêtes dramatiques descend aux Enfers pour ramener Euripide, qui vient de mourir.

Dans toutes ces folles inventions, l'art du poète consiste à rattacher

[illegible]

la chimère à la réalité, à nous faire perdre pied insensiblement, à conduire l'action de manière à ce que nous nous laissions emporter sans trop de résistance, sans ~~nous laisser emporter~~ (trop nous étonner) par son ballon gonflé de gaies billevesées.

Aristophane — 2A

Le début des Acharniens nous transporte dans l'Agora d'Athènes; les choses s'y passent comme à l'ordinaire, les citoyens flanent et bavardent, et on a mille maux à les amener sur les bancs où ils doivent délibérer. Enfin les Prytanes paraissent, les cérémonies religieuses sont accomplies, le héraut donne la parole à qui veut la prendre. On introduit des ambassadeurs,



2B

ὁ βασιλέως ὀφθαλμός

les uns du Grand Roi, les autres d'un prince thrace; leurs magnifiques promesses sont autant de mystifications; il se trouve que "l'œil du roi" est né dans un faubourg d'Athènes. Qu'au milieu de ces hâbleurs il se présente un homme, ou plutot un immortel, comme il l'assure, qui se fait fort de conclure une treve avec Sparte, et, comme il est repoussé par les autorités, qu'il fasse jouir des avantages de la paix l'honnete Dicéopolis tout seul: cela ne parait pas beaucoup plus fantastique que les scènes absurdes de la vie publique d'Athènes. — Le vigneron Trygée monte au ciel sur un coursier d'un nouveau genre, un escarbot.

2c

Mais n'a-t-on pas vu cet insecte
arriver jusqu'au trône de Zeus,
dans une fable d'Esope? Et puis,
Aristophane ne va pas dès le début
mettre sous nos yeux cette ~~cavalcade~~ [ascension]
impossible. La pièce est exposée
par deux esclaves, chargés de prendre
soin de ce scarabée qui vit sur le
fumier. L'un pétrit la nourriture
de ce soi-disant coursier, l'autre
l'apporte dans ~~sa soi-disant~~ ce qu'il appelle son
écurie. Cette nourriture c'est de la
fiente d'âne, de la fiente d'enfant,
de la fiente de toute provenance
et de toute couleur. Tout cela
proprement broyé, roulé, pétri en
pâte, car l'escarbot est gâté, il faut
qu'on lui prépare son plat avec
soin. Quelle besogne! Les malheureux



2D

esclaves invoquent le secours des vidangeurs, ils demandent où l'on peut acheter un nez bouché.

Celui qui sert l'escarbot nous apprend avec quelle avidité l'animal s'est jeté sur sa pâture, il peint la satisfaction de l'insecte, les mouvements de ses pattes, de ses mandibules, avec une grande vérité. Ainsi les spectateurs apprennent ce que tout cela signifie. C'est que le maître de la maison a une singulière folie : tout le long de la journée il regarde le ciel et gourmande Zeus. "Quel est ton dessein ? dépose ton balai ; ne balaye pas toute la Grèce".

Swift. Détail

Bientôt la voix de Trygée se fait entendre de l'intérieur de la maison. C'est ainsi que les choses se passent dans les tragédies. "O Zeus, s'écrie-t-il, qu'entends tu faire de la terre des Hellènes? Ne vois-tu pas que nos villes seront bientôt comme des cosses égrenées?" En Bellérophon comique, Trygée reproche au dieu souverain de mal conduire les affaires du monde. Pour arriver à la demeure de Zeus, il s'est procuré un escarbot des plus grands, un escarbot du mont Etna.+ Il le caresse comme un cheval, il l'appelle son Pégase, et lui a donné deux de ses esclaves comme palefreniers. — En regardant dans la

+ Cf. πῶλος Αἰτναῖος Soph. OC. 313 (?)



30

coulisse, un de ses esclaves voit avec terreur que son maître, à cheval sur l'insecte ailé, s'élève dans les airs. Il appelle au secours. On ne voit pas encore cette chevauchée d'un nouveau genre, mais on ne peut en douter, à voir la consternation des esclaves et de la famille de Trygée. En effet ses enfants accourent, sa fille le conjure de renoncer à une entreprise aussi périlleuse, de ne pas s'en aller "aux corbeaux". Trygée répond de la coulisse, et quand le spectateur le voit enfin paraître dans les airs, il est suffisamment préparé à cette bouffonnerie carnavalesque.

Ἐς κόρακας

3c

L'exposition des *Oiseaux*, des *Grenouilles*, de toutes les comédies enfin, est conduite avec le même art, le même esprit. Il ne s'agit pas, bien entendu, de nous faire croire à ces ~~folles~~ extravagances, mais d'y habituer notre imagination.

Le point de départ bien établi, et la donnée première une fois admise, le poète en tire les conséquences : il les déduit ~~avec~~ une certaine logique, et les développe dans une suite de scènes, souvent groupées symétriquement, de manière à faire contraste. Voilà ce qui constitue la marche de la pièce, ce qu'on peut appeler très improprement l'intrigue, intrigue folle et franchement impossible. Mais ~~cette~~ folie



30 comme dit l'autre, il y a de la méthode dans cette folie.

Dans les *Acharniens*, Dicéopolis ayant conclu sa paix, établit un marché ~~(en~~ [dans son petit domaine, devenu] pays neutre. Les voisins d'Athènes, un Mégarien [d'abord, ensuite] ~~et~~ un Béotien lui apportent leurs denrées. [Contraste] Il jouit d'une félicité culinaire qui ~~en~~ fait [de lui] ~~un~~ objet d'envie, + ~~tout~~ le monde voudrait y participer. Il accorde aux uns, refuse aux autres. Enfin la pièce se termine par deux scènes parallèles dont chacune offre un double tableau. [Laboureur - ~~Femme~~ Jeune mariée.] Départ du belliqueux Lamachos pour la guerre, départ de Dicéopolis pour le repas du prêtre de Bacchus. Retour de Lamachos, blessé, qui se fait porter chez le chirurgien. Retour

de Dicéopolis, vainqueur au jeu des coupes, qui est porté en triomphe chez l'archonte-roi, pour recevoir le prix.

Voici maintenant un autre trait, ~~qui peut sembler~~ très différent et qui, au premier abord, peut sembler contradictoire à celui que nous venons de signaler. Ces fables, où règne la plus folle fantaisie, sont presque toutes inventées pour établir une thèse. Notre comédie, comme notre tragédie, est avant tout une image de la vie humaine; on peut en tirer quelquefois une leçon ou toutes sortes de leçons; mais elle ne devrait pas être écrite dans cette intention, encore moins afficher ouvertement

Oiseaux. Rapports avec hommes et Dieux. Hommes à la nouvelle de la fondation, après. Dieux, Prom., négociateurs.

Plutus, rapp. hommes, dieux.

Eccl. Communauté des biens, des femmes.

Scènes finales (contraste avec les ἔξοδοι de la tragédie)

4 B

un tel dessein. Il n'en va pas de même de la comédie d'Aristophane. Le géomètre qui, après avoir assisté à une représentation de Phèdre, demandait ce que cela prouvait, eût été satisfait des Acharniens ou des Chevaliers. Ces comédies sont, si l'on veut, des harangues tournées dramatiquement.

Dans la 6ième année de la guerre du Péloponnèse, Aristophane veut persuader aux Athéniens de faire la paix avec Sparte. "Vous avez été, leur dit-il, jetés dans cette guerre par suite d'une querelle d'Aspasie avec quelques jeunes gens de Mégare. C'est pour cela que Périclès l'olympien, lança ses éclairs, ses foudres, bouleversa la Grèce. Tous les torts

4c

ne sont pas du côté de Sparte.
Afin de continuer une guerre entreprise pour des motifs si futiles, voulez-vous laisser ravager tous les ans vos campagnes, vivre dans la ville, à l'étroit, dans la gêne, privés de vos subsistances ordinaires, forcés d'acheter cher ce que vos champs vous donneraient sans bourse délier ?
Figurez-vous le bonheur de cette douce existence à la campagne, dans vos maisons à vous, dans l'abondance de toutes choses, célébrant les fêtes rustiques; riches, non seulement du produit de vos terres, mais aussi de ce qui est importé des pays voisins, dont la guerre a interrompu le commerce:
Concluez-moi bien vite une bonne



4 D

paix, non pas une trêve de quelques années, mais une ~~pays~~ paix de trente ans !! Voilà la harangue mise en drame dans les Acharniens.

De même que le poète prépare ses ~~actions~~ combinaisons chimériques, il use aussi de certains ménagements, de certaines précautions oratoires, pour gagner son public à la thèse qu'il soutient. Une grande partie du peuple est très animée contre Sparte et ne veut pas entendre parler de concessions, d'accomodements. Aristophane compose son chœur des habitants du dème le plus belliqueux de l'Attique, les Acharniens, montagnards entêtés, bucherons quelque peu buches eux memes. Ils poursuivent à coups de pierres le

présomptueux qui osa traiter avec Sparte. Ils veulent le mettre à mort, sans entendre sa défense. Dic. est obligé d'user de stratagème pour se faire écouter; mais il ne parvient d'abord qu'à adoucir une moitié du choeur; l'autre moitié est plus rétive et ne se rend que plus tard. Le poète semble espérer que les spectateurs se laisseront aussi persuader peu à peu, les uns après les autres.

Aristophane
5
A

Dans les Grenouilles, Ar. feint d'abord de partager l'engouement du public pour Euripide. Le dieu Bacchus descend exprès aux Enfers pour ramener le poète dont l'Andromède a fait tourner toutes les têtes.



5B

Mais chez Pluton une dispute, une espèce de concours poétique, s'établit entre Euripide et Eschyle, et ce dernier finit par l'emporter. La conversion qui s'opère dans l'esprit de Bacchus, le poète espère la provoquer dans l'esprit du public.

De là vient que la discussion tient tant de place dans les comédies d'Aristophane. On trouve presque partout des discours en faveur de la thèse soutenue par le poète (: La Paix seule fait exception. En 421 une trêve avait été conclue. Brasidas et Cléon, les chefs du parti de la guerre à Sparte et à Athènes, n'étaient plus ; on était sur le point de conclure définitivement la paix, qui fut en effet jurée très

/des réfutations de la thèse contraire qui a aussi son défenseur.

peu de temps après les Dionysiaques,
Tout le monde était d'accord, il ne
restait plus personne à convertir.
Aussi le poète s'abstient il de dis-
cuter et de prêcher. Il tient l'objet
de ses voeux, et sa comédie
déborde de joie extravagante et
carnavalesque.

Ailleurs la discussion tient plus
ou moins de place, et cette forme
oratoire est tellement entrée dans les
habitudes du poète qu'il l'emploie
aussi dans les drames qui ne
visent à aucun effet pratique.
La fondation de Néphélococcygie
n'a rien de sérieux; cependant
Pithétère expose la possibilité de son
prodigieux dessein, et le fait

50

adopter par les oiseaux, au moyen de deux discours, de deux groupes de raisonnements. Celle est en effet la forme générale de ces argumentations comiques. Elles se produisent, à peu d'exceptions près, en deux parties correspondantes,

Malgré leur tendance sérieuse et malgré cette espèce de logique qui préside à la conduite des fables les plus extravagantes, la comédie d'Aristophane, légèrement construite, capricieuse, carnavalesque, ne veut pas être jugée de sens rassis, d'après les règles d'une critique raisonn~~able~~euse. Elle se permet des sauts périlleux ; c'est là sa prérogative, et si vous la lui reprochez au nom de la raison et de la logique, elle secoue sa marotte et se rit de vos scrupules de buveurs d'eau. Dans les Chevaliers, Cléon est supplanté dans les bonnes grâces de Démos par un démagogue plus violent, plus grossier, plus souple, plus bassement adulateur, plus vil enfin. A Cléon est opposé Cléon et demi



6B

Mais à la fin de la pièce le vainqueur de Cléon, ce charcutier sorti de la lie du peuple, recuit Démos dans sa chaudière, comme Médée avait rajeuni le vieux père de Jason. L'imbécile vieillard redevient l'ancien Démos, sage raisonnable, plein de vigueur et d'activité, tel qu'il était à Marathon; et les beaux jours de la république vont revenir. Comment se fait-il que le charcutier change ainsi de conduite et, pour ainsi dire, de nature? Ne chicanez pas le poète sur cette métamorphose. Après s'être moqué des faiblesses du peuple, il dit aux Athéniens qu'ils pourront toujours, dès qu'ils le voudront, revenir à la forte discipline, à la sagesse et au

patriotisme de leurs pères. Après la satire de ce qui existe, il trace son idéal politique qu'il croit retrouver dans le passé glorieux d'Athènes. Il tient à sa façon à ses concitoyens à peu près le même langage que leur tiendra un jour Démosthène.[1]

Dans les _Nuées_, ces déesses, des songe-creux, des philosophes nuageux, des ergoteurs vains et impies, se révèlent à la fin du drame comme des tentatrices. Après avoir fait tomber le raisonneur athée dans le piège, elles triomphent de sa chute et glorifient les dieux de l'Olympe. Voilà encore une métamorphose très imprévue ~~et~~ dont

1) Kirchhoff, Hermes XIII (1878) p. 287 sqq., partant de la donnée de la collaboration d'Eupolis, auquel le schol. attribue en particulier une partie de la 2e Parabase (1288 sqq.), estime que l'idée, _peu heureuse, suivant lui_, du rajeunissement de Démos, fut suggérée par Eupolis.

60

cependant on pourrait trouver l'indice et le germe dans plusieurs passages antérieurs, et particulièrement dans le beau chœur que les Nuées chantent avant d'entrer en scène.

Dans les _Guêpes_, Philocléon, après avoir guéri son père de sa manie de juger des procès, l'habille à la dernière mode et lui enseigne le bon ton. Emmené à un banquet de jeunes gens, le rude vieillard, ~~vieux~~ ancien soldat de Marathon, profite des leçons de persiflage qu'il a reçues, pour injurier grossièrement tous les convives. Il sort du festin avec une courtisane à laquelle il fait toute sorte de promesses, à la façon des fils de

famille. Je suis père unique, lui dit-il et j'attends la mort de mon ladre de fils pour bien jouir de ma fortune. Le jeune homme le prêche en vain; le vieillard, pris de vin, insulte tous les passants, et le fils ~~est obligé~~ s'efforce de réparer tant bien que mal les étourderies de son écervelé de père. Enfin l'indomptable vieillard, dans un fol accès de gaité bachique, exécute des danses incroyables; et la comédie se termine au milieu des excentricités d'un carnaval ~~bachique~~ antique. On a reproché au poète cette farce, annexée à une comédie sérieuse. Le jeune

Aristophane.

7
4



7B

homme avait le beau rôle : il avait guéri son père de la maladie inoculée par Cléon. Pourquoi le poète, qui approuve évidemment Bdelycléon, met-il le même personnage dans son tort en lui prêtant le dessein extravagant d'initier le vieillard au bel air ? On dirait qu'Ar., après avoir dit leurs vérités aux vieillards, pour lesquels il ne laisse pas d'avoir un faible, voulait se moquer aussi de la jeunesse élégante, représentée par Bdelycléon ; qu'il voulait tourner en plaisanterie l'amertume de la satire, qui fait le vrai sujet de la pièce, et émousser lui-même l'aiguillon de ses guêpes.

7c

Dans le _Plutus_ aussi on trouve une scène qui semble difficile à concilier avec (la marche et) la tendance générale ~~et~~ de la comédie. En recouvrant la vue, le dieu de la richesse répand ses biens sur les honnêtes citoyens d'Athènes et sur l'État tout entier. Le trésor du peuple se ~~répand~~ remplit par enchantement, en même temps que la caisse et le grenier de Chrémyle et de ses amis. Au milieu de cette comédie se trouve un ~~scène~~ éloge très sensé de Pauvreté, mère du travail, mère des arts, des métiers, de ce luxe même qui fait la douceur de la richesse et qui disparaîtrait si Pauvreté était bannie de la terre. Pauvreté paraît en personne sur la



7D

scène et plaide elle-même sa cause. La santé, dit-elle, la tempérance, la modestie, toutes les vertus c'est moi qui vous les donne. Et comme on ne veut l'écouter et qu'au lieu de la réfuter, ce qui serait très difficile, on la chasse ignominieusement, Pauvreté s'écrie en partant : Ah, vous me rappellerez un jour ! Cette prédiction ne se vérifie pas dans la comédie d'Ar. Le poète danois Holberg, et plus récemment George Sand, se sont plu à la réaliser. Chez Ar. la scène de la Pauvreté fait disparate, c'est une protestation du bon sens contre la folle chimère qui remplit la pièce. Le poète savait très bien qu'il aurait perdu sa peine à vouloir convaincre le spectateur, il lui aurait répondu, comme Chrémyle, « tu auras beau me convaincre, tu ne me persuaderas pas » οὐ γὰρ πείσεις, οὐδ' ἢν πείσῃς (v. 600).

—

Parabases [Voir ~~Rossb~~ Westphal, Prolegomena zu Aeschylos]

2 parab.

Norm. Ach. I. 626. Les odes se rattachent aux épirrh.

II. 971 ode, puis 979 épirrh. péon 3+1 troch. — 988 antod. 994 antip. Cf. Gu.

Normal Chev. I. 498. κόμμεριον bipertite.

" II 1264.

Norm. Nu. 510. Les anap. remplacés par mét. Eupol.

1114. 1 + 16. incomplet.

Norm. Gu. I 1009. Anap. — Odes et Epirrh. éloge des vieillards.

~~1265. Ode et Ant. se suivent. Ensuite les Epirrh.~~

II 1265. ~~L'antode suivie~~ Ode — Epirrh. 1275 ~~et Antip. 1281~~ (Antode et premier vers de l'Antépirrh. omis avant 1284). 8 péon. + 1 troch. Cf. Ach.

Paix I. 729. Point d'épirrhèmes.

II. 1127. 2 Odes. 2 Epirrh. suivis de 3 dimètres.

Norm. Ois. I. 677. L'épode chantée par les Oiseaux.

" II 1058.

Une parab. Incomplète.

Lys. (longtemps méconnue). Deux choeurs. 614

614. 2 troch. tétr. 616 Ode. 626 Epirrh. 3+2 tétr. = 636. 638. 643.

658 Ode. 671 Epirrh. 3+2 tétr = ~~696~~ 682. 696.

Thesm. 785. 786. 814. — Pas d'odes. 1 Epirrh. (830) sans pendant, 16 tétr. [Anapestes avec 1 vers d'introd., et le pnigos.]

Gren. 675 ~~Sans anap.~~ Odes. Les Epirrh. de 20 tétr.

Epirrhèmes à pnigos. Incontestable Paix 1127. Puis aussi Ach. 971. Gu. 1265.

Enfin Lys.

18

Commencer par la Parabase normale des Chev. 498.

Longue suite d'Anapestes, ainsi désignés par le poète lui-même (v. 504). Πρὸς τὸ θέατρον παραβῆναι (507). Ajoutez ἀποδοῦναι, Achar. 627 et ailleurs.

Nature et débit de ces vers (remplacés exceptionnellement par des Eupolidées, dans les Nuées.

Nature des sujets généralement traités.

Le mouvement s'accélère dans le μακρὸν ou πνῖγος, qui n'est qu'un appendice organique.

Le κομμάτιον est une introduction, ici (~~par~~ non partout) aussi en mètre anapestique. Ici bipartite, regardant en arrière et en avant.

Toute différente est la 2e partie.

Ode. Épirrh. Antode. Antépirrh.

Ode chantée, la plupart du temps, comme ici, invocation des dieux de la cité.

Épirrhèmes dans le plus ὀρχηστικὸς des mètres [, généralement de 16 vers, qqf. de 20 (ainsi dans 8, on le verra plus bas). | Actualités, ton moqueur.

[Tétram. troch. (ou péons, danse encore plus animée)

| Les multiples de quatre indiquent des ~~phrases~~ phrases musicales à quatre membres de phrase.

Règle des nombres traditionnelle. Cette 2e partie doit être plus ancienne que la 1e, qui n'est astreinte ni à la correspondance antithétique, ni à un nombre fixe de vers. Dévote et railleuse, cette 2e partie réunit les deux caractères de l'antique chanson bachique. La 1e suppose des poètes, des auteurs, qui s'expliquent avec le public, s'excusent, se justifient, font leur éloge, attaquent les confrères; ces morceaux ~~le~~ sont des préfaces, ressemblant aux prologues de Térence.

1c

Enfin les deux parties sont séparables : la 2e paraît sans la première, non vice versa.

Les 6 premières comédies conservées d'Aristophane, ont deux Parabases, dont la seconde n'a jamais d'anapestes

Lys., Thesm., Gren. 1 parabase, incomplète. Eccl., Plut. sans parab.

Exemple Chev. 1264.

Laissons de côté les Nuées, pièce partiellement remaniée, dont le texte est un mélange de la 1re édition avec une 2e éd. inachevée.

Ach. 971. Épirrhème de 9 vers, 8 tétr. péoniques + 1 tétr. troch. De même Gu. 1265, où le texte offre une lacune.

Paix 1127 est instructif. Là les épirrhèmes, de 16 tétr. tr. l'un et l'autre, ont un appendice trochaïque, analogue à l'appendice des anapestes. Il est donc clair que dans Ach et Gu, le neuvième vers est aussi à part. Donc épirrhèmes de 8 = 2 × 4 [Observation de Zielinsky]

La 1re Parab. de Paix a cela de particulier que les Odes n'y sont pas suivies d'Épirrhèmes.

Si les Parabases sont généralement des intermèdes sans connexion avec le sujet de la pièce, ce n'est pas une raison d'appeler Parabases tous les intermèdes où la fable est perdue de vue.× Ce qui constitue la Parabase, c'est la forme, toute traditionnelle ; quand cette forme est observée, le morceau est une Parabase, quand même, comme dans les Oiseaux la fiction dramatique n'y est pas interrompue. ×Exemple Ois. 1417 (Cleisthène, Oreste etc.)





Aristophane

Style :

1. Langue courante, familière, (tout attique. Ex. Nuées 1399; 60 sqq. — Ach. 50-55 (Ἀμφίθεος)) descendant jusqu'à la grossièreté la plus indécente, s'il le faut. (surtout dans les arguments. Cf. la rencontre de m. le bordier que le m. devin : Equ. 284) Sosies comp. d'hommes. Licence bucolique.

2. Comme contraste comique, la parodie de la trag. ou du dithyrambe (Ach. ~~883 sqq.~~ 889 sqq. 893. 883. — Chev. 1252 : καὶ σύ γε μέν ...)

Cf. f. 2

Parodie de vers déterminés, et d'airs connus (Grenouilles) — Thesm. d'Eur.)

312 : aussi l'air

Parodie générale du ton.

Les parodies font rire, mais contiennent [illegible] du poète parodiés.

Les mots composés, interminables, appartiennent à ce genre de parodie.

3. Plus rarement, le ton s'élève au plus haut lyrisme, sans intention de faire rire. Cela arrive dans certains chœurs, les strophes et antistr. de la parabase consacrées à la louange des dieux ; l'entrée des Nuées 299 sqq. Παρθένοι ὀμβροφόροι ... ou dans les Ois. Le [illegible] qui réveille le rossignol 209 : Ἄγε σύννομέ μοι, παῦσαι μὲν ὕπνου, λῦσον δὲ νόμους ἱερῶν ὕμνων.

1F

Παρ' ὑπόνοιαν   Tout inattendu.

Eq. 59: βυρσίνην (p. μυρσίνην) ~~δεῖ~~ ἔχων

δειπνοῦντος ἑστὼς ἀποσοβεῖ τοὺς ῥήτορας (p. τὰς μυίας.
τοὺς κώνωπας)

Nub. 12 δακνόμενος ὑπὸ τῆς δαπάνης καὶ τῆς φάτνης
καὶ τῶν χρεῶν.

Mélange de la métaphore et du mot propre

Chev. 528 Cratinos - torrent, entraînant dans son cours impétueux

— ἐφόρει τὰς δρῦς καὶ τὰς πλατάνους καὶ τοὺς ἐχθροὺς προθελύμνους.

Ran. 941 ἴσχνανα μὲν πρώτιστον αὐτὴν καὶ τὸ βάρος
ἀφεῖλον

(jolis petits mots) ἐπυλλίοις καὶ (promenades, digressions, [illegible]) περιπάτοις καὶ τευτλίοισι λευκοῖς,

χυλὸν διδοὺς στωμυλμάτων, ἀπὸ βιβλίων (distillé) ἀπηθῶν.

εἶτ' ἀνέτρεφον μονῳδίαις, Κηφισοφῶντα μιγνύς.

Nub. 1016 ἕξεις ... ὤμους ~~μεγάλους~~ μικρούς, στῆθος λεπτόν,
γλῶτταν μεγάλην ... ψήφισμα μακρόν...

— « Vêtu de probité candide et de lin blanc »
C'est le même procédé ; il y a cependant cette différence que Victor
Hugo ne veut pas faire rire de Booz.

1G

Aristophane

Style.

Parodie de la tragédie. Spirituel. De nos [illegible].

Ach. 882 sqq. Anguille.

883. πρέσβειρα πεντήκοντα Κωπᾴδων κορᾶν „ Eschyle" Cod. sq.
892-3. Alc. 368 . . . τῆς [illegible] ἐμοί.

Chev. [1251 sq. Alc. 181, q. Elle apostrophe la couche nuptiale. Cléon,
σὲ δ' ἄλλος τις λαβὼν κεκτήσεται — [illegible] du magistrat.
κλέπτης μὲν οὐκ ἂν μᾶλλον, εὐτυχὴς δ' ἴσως.

Chev. (1249) Belléro. κυλίνδετ' εἴσω τόνδε τὸν δυσδαίμονα „ Cléon reconnaît que les oracles s'accomplissent.

Fonteine, [illegible] parodies. Cf. Eschyl. parodiée.
Παπ. μ. δ' [illegible] Μαρκᾶς. Parodie d'Homère.

Le mimeain. Dia un [illegible] entre les Vieillards et leurs Enfants.
Guê. 302 sqq., comme dans le Thésée d'Eur., les enfants venus au Minotaure.
303. Pindare. πόρον (resonne, [illegible]) Ἑλλάς ἱερόν Pindare
332. 334 Thésée d'Euripide (Hipp. [illegible]) ἀνόητον ἄγαλμα, ὦ πάτερ, [illegible]

Mots composés à outrance, [illegible].

Gu. 1127 sqq. De τέτταρες nom altéré à δεκάζω. Tout le procédé peut être [illegible] de droit. [illegible], δωδεκάζω etc.

Autres mots formés par analogie.

Ach. [illegible]. Nuées. Cf. [illegible]. (3)

1 H Av.-F. [illegible] ajouté [illegible] en 5 vers.

Thesm. 1001 γλισχραντιλογεξεπιτριπτου (πραγματιου),
(plein de subtilités, de chicanes, de [illegible])

[illegible] de 1002 sqq. (τρυφῶν [illegible], avec des [illegible])

1007 [illegible] là

Mélange de mot propre et de la métaphore.

(scholie [illegible] et plaisant)

Ib. 1016 sqq.

Lex. 578 . [illegible]-torrent. | Rien qui [illegible] à la Bentley. (cf. [illegible] feuille [illegible])

[illegible] παρ' ὑπόνοιαν

Equ. 58-60 (μυρσίνην — μυίας, κινῶν [illegible])

Nub. 12 . 37.

Vesp. 15 sqq. [illegible] à l'[illegible] . [illegible] (v. 20)

3. 1 I

Aristophane

Παρ' ὑπόνοιαν

Nuées. 17. δακνόμενος ὑπὸ τῆς δαπάνης καὶ τῆς φάτνης. cf. 37. δάκνει με δήμαρχός τις ἐκ τῶν στρωμάτων.

562. ἐς τὰς ὥρας τὰς ἑτέρας — εὖ φρονεῖν δοκήσετε (non ἐλεύσεσθε)

Eq. 59 βυρσίνην (comme μυρσίνην) ἔχων δειπνοῦντος ἑστὼς ἀποσοβεῖ (τὰς μυίας? τοὺς κώνωπας? — non) τοὺς ῥήτορας.

Pa. 1299. ἀσπίδα (non: aspic, mais bouclier) — ἀποβαλεῖν (non χαμᾶζε) mais Κλεώνυμον. cf. un exemple homérique Il. 12,200. [illegible] qu'a [illegible] serpent [illegible].

Mots comiques, formés par analogie.

N. 74. ἵππερον pour ἴκτερον. (chevalatine – scarlatine)
166 – διεντέρευμα ∼ διερεύνημα (problème intestinal)
296. τρυγοδαίμονες ∼ κακοδαίμονες
οὐ μὴ σκώψῃς μηδὲ ποιήσῃς ἅπερ οἱ τρυγοδαίμονες οὗτοι.
320 στενολεσχεῖν ∼ ἀδολεσχεῖν, bavarder subtilement.
398. βεκκεσέληνε ∼ προσέληνε. cf. βέκος.

Ach. ψαμμακόσιοι.

Eq. 1154 ἐγὼ δὲ δεκάπαλαί γε καὶ δωδεκάπαλαι
καὶ χιλιόπαλαι καὶ προπάλαι πάλαι πάλαι. [illegible] τρίπαλαι

Mélange de mots propres et de la métaphore.

Nu. 1007 σμίλακος ὄζων καὶ ἀπραγμοσύνης καὶ λεύκης φυλλοβολούσης, sentant l'if (σμίλαξ?) et l'innocence et le peuplier qui vous couvre de ses feuilles [εἶδος ἄνθους et plaisant.]

Cheo. 528 ἐφόρει τὰς δρῦς

Ran. 941. ἴσχνανα μὲν

(Notez de probité candide et de lin blanc).

Mots composés.

N. 1004 γλισχραντιλογεξεπιτρίπτου (πράγματος), plein de subtilités, de chicanes, de roueries.

Ass. F. – fin. Un ragoût : mot phénoménal en 5 vers.

Aristophane.

Morceaux dont la structure ressemble à celle ~~de la 2e partie~~ de la Parabase.

Joutes. Συντάγματα (Westph.) Ἀγῶνες (Zielinski)

(Deux mètres différents)

Nuées. 949. Chœur s'intéresse à la lutte. Strophe iambico-dorienne.

— 959. Coryphée. En avant le Δίκαιος : 2 tétr. anap.

961 Tétram. anap. du Δίκ. (interrompus parfois par l'Ἄδ.)

1009. Dimètres.

— 1024 Antistrophe.

1034 2 tétr. iamb.

1036 ~~tétr.~~ Tétr. iamb. d'Ἄδικος

1087 Dimètres.

Auparavant Dispute en dimètres 889.

(Dans le même mètre.)

Guêpes. Str. (iamb. dor.) 526–545. Interrompue par acteurs. = 631–47

Anap. tétr., puis dimètres Philocléon 546–631 ~ Bdélycl. 648–728

~~Autres thèmes discutés contradictoirement~~.

Gren. 814 Chœur. Dispute — [illegible] en trimètres.

Combat 895 sqq. ~ 992 sqq.

Chevaliers

I. 303–332. Chœur interrompu par tétram. troch. (péon–troch.) = 382–406.

333–81 ~ 407–456. Querelle iamb. tétr. et dim.

335–366 et 409–440 comp. de 32 tétramètres.

II 756–59 = 836–40. 760–835 ~ 841–940. iambes tétr. et dim.

2 B

Non contradictoire. Cependant en 2 pendants

Oiseaux. 451 – 460 – 462 (61 tétr. anap.) – 523 – 530 fin. Les droits des Oiseaux.

531 – 548 – 550 (61 tétr. anap.) – 611 – 626 fin. Les moyens de réaliser l'empire

La correspondance des tétr. (61) n'est pas à être exigée une règle générale.

Différences formelles.

Lysistrate ~~Dispute victorieuse.~~ 476 – 484 – 486 – 532 – 538 fin.

Χ. Γερόντων. Le Sénateur interroge. Lys. répond.

541 – 549 – 551 – 598 – 607 fin.

Χ. Γυναικῶν. Lysistrate expose. Obj. et quest. du Sénateur.

Sans pendant

Eccl. 571 – 581 – 583 – 689 – 709 fin.

Blepyros est persuadé par sa maîtresse femme.

Plutus. Après l'introd. antistrophe (sans ode) 487 – 489 – 595.

Penia est chassée. Résultat contraire au précédent.

Continuation du combat en trimètres.

<u>Chev.</u> 973. 6 couplets glyc. Epreuve des oracles
1111. 4 couplets ion. maj. " des plats.

<u>Gren.</u> 1099. Prologues.
1251. Chants
1370 Balance et conseils patriotiques.

Discussion ~~Débat~~ en 12 mètres.

<u>Acharn.</u> 358 – 63 = 385 – 90. dochm.

Parodie de la trag. — Dicéopolis prépare sa défense en empruntant les guenilles de Télèphe et sa prestigieuse [illegible]
(363 Justification de mener 371–2. Distiques iamb.
~~490 chœur~~ 490 chœur dochm. 496. Discours de Dicéop. Un demi chœur persuadé.
566 Ἡμιχ. aussi en dochm. 572. Lutte entre Lam. et Dic. persuadé contre demi-chœur.

<u>Thesmophores.</u>

Deux femmes accusent Euripide. Mnésil. le défend. Forme de l'agon. Tels autres relèvent agon.
381–82. Deux tétr. iamb. du chœur préludant.
383 Femme A. 434–42 Approb. du chœur. Strophe.
443 Femme B 459–65 Approb. du chœur. Strophe impaire, métrique.
466 Mnésiloque. 520–30. Étonnement du chœur Antistrophe.

Si on veut se servir des 2 termes proposés, on peut dire que dans ces deux comédies, il y a des ἀγῶνες, comme dans les autres, mais non sous la forme habituelle de συζυγία.

2 D

Absence de partie oratoire.

Faits.

Rôle du choeur dans ces discussions, il excite, il s'intéresse à la lutte. Le choeur tragique au contraire intervient pour calmer.

Les discussions étaient la plupart en tétram. (anap., iambes). Lues ; leurs prolongements (cf. Gren., Guêp.), ainsi que celles de Ach. et Thesm. en tétrabr.

Cela nous conduit aux scènes précédées ou suivies de strophes lyriques correspondantes ("Syzygies" de Zielinsky)

Aristophane.
Structure de ses drames.

Scènes mises en parallèle par des morceaux lyriques correspondants. Exemples.

Chev. 616-23. [Le chœur impatient d'entendre le récit de la victoire remportée par le Charcutier sur le Corroyeur devant le Sénat. [str. trochaïco-péonique

624-82 récit en trimètres. = 683-90 antistrophe. Vœu que le Charcutier continue de combattre aussi vaillamment. Vient la seconde lutte, en présence des spectateurs.

Oiseaux 851-58 (str. iamb.) ~~Sacrifices~~ Prières et libations pour le bonheur de la ville à fonder. — 859-94. Au sacrificateur (ἱερεὺς) poème, qu'il faut chasser. = 895-902 Antistr. 903 sqq. D'autres fâcheux arrivent. Il faut offrir le sacrifice dans l'intérieur (εἴσω) des roches en buissons (1056-57) [Zielinski divise autrement. 801-902 baba]

1118-1188. 2 Messagers. Les murs sont construits, mais un Dieu s'est introduit par une porte en trompant la vigilance des gardiens. — 1189-95 strophe dochm. = 1196-1261. Iris arrêtée, subit un interrogatoire, ~~est renvoyée au ciel~~, sans empêchée de porter son message aux hommes. 1262-68 antistr. Triomphe du chœur.



3B

Les morceaux lyriques qui prévalent ne détachent pas les scènes, mais les lient. Comme [illegible] et [illegible].

Quelles sont les divisions de la comédie d'Arist.?

Parabase, dans un sens. Intermède, absence d'acteurs.

Parodos. Très variée de forme. Arrive en courant (Ach. Chev.) ou lent sa marche de vieillards (Guêpes), un à un (Oiseaux), plus solennellement (Nuées). Chants antistrophiques, coupés avec des vers prononcés par des acteurs. [illegible], [illegible] très complexe, comme dans Guêpes.

Avant Parodos Prologue. Toujours en trimètres. Élément non primitif [Acharn., Paix.]. Exposition, [illegible] composée d'une suite de scènes, et très étendue.

Dans Guêpes le chœur, appelé v. 296, paraît 301 précipitamment (tétr. troch.)

Dans Gren. (le chœur initial des gren. fait partie du prologue), d'abord toutes les scènes plaisantes de la descente aux Enfers. Le ch. des initiés au v. 316.

Outre Parab. et Parodos, il faut chercher des strophes correspondantes. Il n'y en a ~~guère avant la grande Parabase~~ point dans Paix.

Dans les autres comédies, il n'y en a guère avant la grande Parabase

3c

Examinons

Chevaliers.

Prologue. 3 scènes. Les 2 esclaves — 150 (Démosthène) et Charcutier — 235. Paphlag. et Charcutier. (Charc. seul).

Parodos. 342–202. Tétr. troch., puis dimètres.
242–46 Appel de Démosthène.
247–57 = 53–63 (8 tétr. choeur. 3 Paphl.)

Et cela se rattache la défis et engueulements des 2 adversaires provoqués par le choeur.

Première partie, déjà examinée, divisée en 2 ~~mot~~ parties parallèles. Voir plus haut. — Un tétrastique du choeur y met fin 457–60.
~~461~~ scène iambique, ~~amenée par un tétrastique~~ du choeur les 2 adv. se donnent rendez-vous devant le Sénat.

Gde Parabase.

611–15. Salutation: Introd. iamb.
616 Voy. plus haut. Le récit de la lutte devant le sénat, parallélisé avec la lutte qui va suivre.

691–728–56. Démos appelé paraît.

Grande partie (V. plus haut).

Les 2 premiers assauts parallèles, forme normale
942 sqq. Épisodes troméens. Le Paphl. rend l'anneau.

973–97. Choeur 6 tétrast. glyc., 2 × 3 se répondent.

Épreuve des oracles.

1112–50. choeur et Démos, amébée. 2 × 2 str. similaires
Épreuve des plats. ~~1151 trimètres~~.

1264. 2e Parab. — 1316 Exodos.



3D

Oiseaux.

Voy. la feuille volante.

Ce qu'il y a de plus particulier, c'est à dire les tetrastrophes (2. 1. 1) qui entourent et partagent en deux les [illegible] contenant la victoire des Oiseaux sur les Dieux. Voir

1470 (2 str.) – 93 . – 1494 Prométhée. – 1553 (3e str.) – 64. – 1565

~~Les [illegible] : deux sur les trois sont~~ [illegible] . – 1694 – 1705 4e str.

Les 4 strophes, quoique séparées, sont liées par le sujet et ~~par des correspondances.~~

Ex. analogues.

Lysistrate 1043–58 = 59–72 == 1188–1203 = 1204–15.

Même liaison des strophes, séparées.

Elles entourent la scène [illegible] avec [illegible].

[Exemples plus contestables dans Guêp. et Paix]

Dans Eccles. il n'y a que deux coupures visibles ; les 2 Parodoi 285–310. 478–503

Dans Ploutos La Parodos 253 (tétr. iamb.), 290 – 315. 2 couples de strophes.

Feuillets non classés
non foliotés

Phérécrate - Ἄγριοι

Δουλοδιδάσκαλος Zuchtlosigkeit des esclaves

Κοριαννώ. ivrognerie des hetaïres

Μυρμηκάνθρωποι. fable de la naissance des hs (ἀπό) des fourmis

Μεταλλῆς. Bergkobolden. Athenée nous a conservé 1 long fragmt où est dépeint avec humour la vie de cocagne de l'âge d'or.

mais il ne renonça pas à la satire politique: il avait fait 1 pièce contre Alcibiade Weiberheld.

Eupolis. esprit et grâce.

cf. Perse II. 92.

Lucien. adv. ind. 27.

Blüte ~~vivant~~ au moment de la guerre du Pélop. débute à 17 ans. meurt en 411 p. la patrie, d. l'Hellespont à la suite de quoi les Ath. donnèrent aux poètes vacatio militiae

7 prix. Ami d'Aristoph. à cause de leur commune

aversion p. la démocratie déréglée ; puis relations tendues et accusation de plagiat.

(cf. Aristoph. Nub. 553. Eupolis y répond d'après Schol. Ar. Eq. 528 et 1288.)

Les plus célèbres de ses comédies étaient les Κόλακες (421) il y raille le riche Callias qui se ruinait avec des parasites, sophistes et littérateurs.

Μαρικᾶς il y attaque sous un faux nom Hyperbolos successeur de Cléon.

Βάπται. (Baptes) contre Alcibiade et les cultes étrangers qu'il favorisait.

Δῆμοι. on y évoquait les esprits des gds hommes d'Etat p. donner leur avis s. la triste situation.

Phrynichos joué p. la 1re fois en 429. maltraité au vers 13 des Grenouilles.

Konnos ainsi appelé d'après le maître de musique de Socrate.

L'Ermite (Μονότροπος)

Les Muses. il prenait p. point de départ ô Aristoph. de les Grenouilles la mort de Soph. et d'Euripide.

Aristophane. Fil

2) Tendance. (But politique) Thèse à démontrer. Se croise et se fond avec un. A dose diff. Cependant 2) est un caractère moins général que 1).

Si on veut, on doit de la vieille ἰδέα ἀρχαίη. Celle-ci persiste mieux, on se moque de Périclès et de Cléon. Athènes est toujours une petite ville, antique, aucun [illegible] n'échappe. Βούλεσθε δῆτα κοινῇ σκώψωμεν Ἀρχέδημον. La chanson [illegible].

Depuis Archiloque, la chanson vise plutôt, elle a un programme politique. Frondeuse, antidémocr., idéal dans le passé.

Alors la politique envahit tout. La vie domestique n'est qu'entrevue (Nu. 1e sc.). Les autres questions déjà traitées au point de vue politique. Philos. Litt., Vie sociale, tout y ramène. Nu. Enseignement. Gr. 7 poètes.

Personnelle, elle charge, idéalise en laid. Cléon et Lamachus personnages représentatifs généraux.

Discussion, influ. direct politique. Discours en action. Thèse démontrée dramatiquement et oratoirement!

Acharniens: présentation quasi oratoire — Chevaliers — Guêpes — Grenouilles: pièc. oratoire.

Dans les pièces fiction et discussion se partagent les 2 p. de la pièce.

Dans les Oiseaux la fiction domine. Le personnage n'en est pas un [illegible]. Cependant thèse intérieure.

Paix; [illegible] a point. Pourquoi?

Aristophane

Nuées.

Problème. Socrate que nous révérons bafoué par un poète que nous avons appris à admirer.

On a dit qu'au fond Arist. attaquait non pas Socrate, mais les sophistes. Il est vrai que la plupart des doctrines, des recherches qu'il attribue à Socrate, sont celles des sophistes. Il n'en est pas moins vrai que c'est bien le personnage, le masque de Socrate qu'il met sur la scène, que c'est cet homme grand et saint entre tous qu'il livre à la risée. En prétendant excuser Arist. on ne fait qu'aggraver sa faute : il ignorait donc l'homme et les doctrines qu'il attaquait, ou bien il les calomniait sciemment.

Avant d'accuser ou d'excuser Arist., transportons nous dans ce temps, voyons sous quel aspect la philosophie se présentait alors, à la plupart des Grecs, et tâchons de comprendre et d'expliquer d'un point commun et l'iniq. plus révoltante du jury d'Athènes qui, beaucoup plus tard il est vrai, condamna le grand penseur à mort pour des griefs assez analogues à ceux que produit Aristophane.

La philos. comm. alors à se répandre et à se vulgariser. Elle avait longtemps vécu à l'écart, sans grande influence, sans attirer beaucoup d'attention (sauf les Pythag. dans la Grande-Grèce). Mais de bonne heure on considéra les phil. d'un côté comme des fainéants, des membres inutiles de la cité, de l'autre comme des hommes d'une science suspecte et dangereuse (Voy. Euripide, Médée, 296-299. avec ma note). En effet ils étaient dangereux pour l'état des choses, des croyances existantes. Étude de la nature. Étude de la morale. Étude et exp. de l'instrument de la pensée, du raisonnement.

[illegible] du mouvement des [illegible]

Nature. Des forces naturelles invariables, des causes indépendantes de l'arbitraire des dieux. Les prodiges, les auspices qui avaient une importance politique, niés.

surtout [illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

C'est là ce qui fit tant de tort à Anaxagore, et à Euripide son disciple et son apôtre.

Attaques aux fables sur les dieux révoltant la conscience des penseurs, jusqu'à un certain point même des poètes croyants : critiques discrètes de Pindare et d'Eschyle. Xénophane s'élève contre les violences, les adultères attribués aux dieux ; contre l'anthropomorphisme, le fond des croyances grecques. [Si les boeufs avaient des mains...] Dieu est tout oeil, toute oreille, toute intelligence." Pour le vulgaire, c'était de l'athéisme.

[Hom. et Hés. attribuent aux dieux tout ce qui est honte et crime parmi les hommes : le vol, l'adultère, la fourbe".
[Les hommes se figurent que les dieux naissent, et qu'ils ressemblent aux mortels [illegible] ... les Éthiopiens se font des dieux noirs, camus, les Thraces des dieux roux, aux yeux bleus" "Si les boeufs avaient des mains ils peindraient les figures des dieux, et en feraient [illegible] ... les chevaux en feraient des dieux chevaux, les boeufs des dieux boeufs".

Perfectionnement de la dialectique chez les Éléates. Arme dangereuse dans les mains des sophistes, vulgarisateurs de sagesse, professeurs ambulants.

Scepticisme né des résultats contradictoires, en apparence inconciliables où avaient abouti les diverses écoles philosophiques. Unité immobile de l'être, flux de toutes choses. Éléates et Héraclite — φύσεως ἢ τοῦ μὴ ὄντος. Gorgias περὶ τῶν ... Protagoras : l'homme mesure de toute chose. Tout peut indifféremment s'affirmer et se nier.

Alors la pensée s'épanche sur tous les objets, mina toutes les traditions, dissolvant toutes les croyances. Jusqu'ici on admettait, sans doute, pas toujours observé les lois, mais on ne s'était pas révolté théoriquement contre leur autorité. On acceptait docilement la sagesse séculaire : honorer les dieux, respecter ses parents, obéir aux lois du pays. Le roc fut alors ébranlé. Une loi a été établie, c'est une convention entre les hommes. La nature seule est hors spéculation. On a l'état de nature, le droit c'est la force, force physique ou force de l'intelligence. L'état de la Grèce favorisait ces théories subversives. / La guerre du Pélop. dégénérait dans la plupart des cités en guerre civile. Les ambitions étaient exaltées, les vengeances immodérées, les désirs effrénés. Ceux qui s'abandonnaient ainsi à leurs passions se plaisaient à légitimer une conduite odieuse par une philosophie plus odieuse encore.

[Ces principes présidaient à la politique internationale.

D'un autre côté les sophistes sceptiques se détournaient des grands problèmes de la philosophie pour cultiver les sciences secondaires. Ils ont le mérite d'avoir d'abord fondé ou établi un grand nombre de sciences ; celles qui s'occupent d'apparences et de signes plutôt que du fond des choses leur convenaient surtout. Grammaire et rhétorique. Par là ils eurent une grande prise sur les jeunes gens. Savoir manier la parole, c'était alors l'objet de toutes les ambitions. La parole donnait l'influence dans l'État ; elle donnait encore la sécurité et la puissance devant les tribunaux. Chaque citoyen se devait plaider sa cause en personne. Mais c'est peu qu'd'habileté à gagner une ~~mauvaise~~ bonne cause ; le comble de l'art semblait de faire triompher le choix une mauvaise cause. Τὸν ἥττω λόγον κρείττω ποιεῖν : Protagoras s'en vantait. Ni, dit-on, en Sicile, la rhétorique s'y montra immorale dès sa naissance : Anecdote sur Corax et Tisias, dont le sens est bien celui des Nuées. (cf. v. [illegible] la raconte de Protagoras et [illegible]) Cf. d'autres.

Au mal, il y avait deux remèdes. Revenir au passé, étouffer le mouvement des esprits : c'était la tâche impossible qu'essayaient vainement les conservateurs. Guérir la blessure par l'arme même qui l'avait faite, se servir de la pensée pour combattre les excès de la pensée. Voilà ce que voulut, ce que fit Socrate. Il rendit le raisonnement encore plus fin, plus tranchant ; il s'en servait pour arriver à la vérité, dans laquelle il avait foi ; il établit la morale sur le roc de la conscience humaine. Mais lui-aussi n'admettait rien qu'on eût approuvé par la raison : c'était là sa dernière instance. Les opinions reçues, la tradition étaient subordonnées à la raison. Son principe était donc opposé à celui des conservateurs. Ceux-ci se défiaient du raisonnement qui avait fait tant de mal, ne le croyaient pas capable de ~~capable~~ réparer ses propres ravages. Socrate se confondait donc pour eux avec les sophistes. C'est ainsi qu'aux catholiques aux idées exclusives ne distinguent guère entre un déiste et un athéiste. [

[Cela assez de celle

[La méth. de Soc. ne se distinguait des soph. aux yeux des profanes. Cf. Euthydème de Platon.

Aristophane n'obéissait donc pas à un caprice frivole, à une démangeaison de tout railler ; il était le défenseur d'une cause qui lui semblait grande et sacrée. Comme tous les hommes de parti, il la déf. avec passion, avec injustice.

Pour le comprendre et l'excuser souvenons-nous de l'autorité de Caton l'Ancien. Un temps arriva où Rome se trouvait engagée dans la même révolution que subit alors Athènes. Caton exila les philosophes et se fit le défenseur des traditions. Et bien Caton disait que Socrate avait mérité de mourir. Comment l'entendait-il ? Socrate était à ses yeux un mauvais citoyen. Sans doute Socrate remplissait admirablement ses devoirs de citoyen : à Potidée, à Délium (l'an qui précéda les Nuées), dans l'agora au procès des vainqueurs aux Arginuses. Mais Socrate ne se consacrait pas à la cité, son idéal de justice était bien plus haut, il formait des hommes, et non des citoyens ; son dieu aussi n'était pas le dieu officiel. Sa doctrine a contribué à briser les vieilles croyances, et l'esprit des anciennes cités grecques. Cela était un bien absolument ; un mal relativement à ce qui existait. Ses concitoyens le condamnèrent donc en conscience.

Un siècle après Caton l'Ancien, son descendant, Caton d'Utique, sous beaucoup de rapports le continuateur de l'œuvre de son aïeul, était cependant converti aux idées nouvelles. Il puisa dans la philosophie même la force qui le maintient dans sa lutte contre les novateurs : le poison était devenu remède.

Aristophane

Mss. Scholies.

Quatre (ou 5) mss., tous à consulter. Plut., Nub., Ran. (les 3 prem.) les plus souvent copiés.

Msc. de Ravenne (XIe s.). R. Le meilleur. Contient les 11 comédies.

Msc. de Venise. V. Marc. 474. (les 3 prem. Equ. Av. Pac. Vesp.)

Deux mss. de Florence Γ et Θ.

Msc. de Milan, Ambros. M

Les scholies les plus anc. et les plus pures dans les deux premiers mss.

Il faut en rapprocher beaucoup d'articles de Suidas.

7

Éd. des scholies, Oxford 1838 (IVe t. de son Aristoph.) par Ddf.

Oxford 1838. — Bibl. Didot (Dübner) 1842.

Albert Martin les a collationnées (les scholies de Rav.) avec soin, et les publiera, je crois. C'est ce qu'il a fait, 1882.

Il en a publié les variantes.

Editions.

Aldine (9 pièces. Sans Lys. et Thesm. Cum schol. graec.
Ed. Marcus Musurus. Venise 1498. Ed. princ.

Junt. I. Flor. 1510. Lys. et Thesm. à part dans un autre volume. (1515
Junta s'est servi pour ces 2 comédies du Ravennas; Velsen l'a démontré.

Gr. et Lat. cum schol., notis var. indiceque, L. Küster
Amst. 1710. Fol.

Brunck. Strasb. 1783. 3 Vol.

Invernizi. Ed. Variorum, terminée par Beck et Dindorf:
Leipzig. 1794 – 1834. 13 Vol.

Joannis Caravellae Epirotae Index Aristoph.[1] ex codice Bodleiano nunc primum editus. Oxon. 1832

[1] D'un usage peu commode. Les vers cités ne sont pas numérotés.

Bergk (Teubner). Meineke (B. Tauchnitz).

Edition critique commencée par Ad. von Velsen, fondée sur la collation exacte des 5 princ. mss. Equ. 1868. Thesm. 1878. Ran. 1881. Plut. 1882

F. H. Blaydes, comm. crit., exég., schol. Halle. Chaque p. tvol.
Thesmoph. – Lysistr. – Eccles. – Aves (1882) (Voy. Rev. Crit. 1881, 21 mars)

Beaucoup de pièces publiées séparément.

re.)

882

lvol.



Conséquences de la thèse en dehors de la question chimérique, une paix privée est établie.

Suite de scènes parallèles. Acharn. Mégarien et Béotien offrent leurs marchandises. — Le laboureur dont l'ennemi a pris ~~qui a perdu~~ ses boeufs. La jeune mariée qui veut garder son mari chez elle. — Départ de Lamachus pour la guerre, de Dic. pour la fête. Retour de Lam. blessé, de Dic. ivre, vainqueur au jeu des coupes.

Oiseaux. Hommes. Dieux. :. Hommes : (qui voulaient faire fortune.) Poète affamé — Devin — Architecte (Méton) — Inspecteur et marchand de décrets.

(Hommes qui demandent des ailes.) Un mauvais fils. — Un p. dith. (Cinésias) — Un sycophante. —

Dieux. Prométhée. Ambassade. Traité. Procession nuptiale.

Plutus. Trois couples. Le Juste et le Délateur (celui-ci ~~reçoit~~ l'apostrophe et les coups de l'autre). La vieille femme riche et son jeune amant pauvre. — Puis, pour les dieux : ~~[illegible]~~ Hermès et le Prêtre de Zeus. (Le ciel est réformé, comme la terre).

~~Lys. et~~ Ass. des femmes. Conception fort comique, ~~commencée dès, mais dont il est difficile de parler. Le mot~~ ~~cependant qu'on peut~~ rappeler Eccl. 730. Le citoyen honnête et naïf, qui apporte tout son bien. Le politique, qui veut attendre ce que feront les autres : il ne serait pas la 1re fois qu'une loi aurait été rapportée. — Les [illegible] femmes. — Aussi plaisamment [illegible] que la fille de Lysistrata.

Aristophane. – Fil.

On sait peu de chose sur sa vie, bien que F. Ranke y ait consacré un long volume.
Ni date de naissance, ni année de mort connue. Les démêlés avec Cléon attestés par des pièces.
Chronologie des pièces, f. 62.

1) Sujet fantastique, impossible.

(Travestissement du Chœur. Oiseaux – ... – Guêpes.
... plus ou moins ...
... (Grenouilles, ...) (100)

Sans parler des ~~pièces parodies~~ (Acharniens) Parodie de la fable, de la tragédie surtout: Télèphe. Bellérophon. Péliades. Hélène et Andromède)
Point de départ dans la réalité.
Conséquences tirées de la fiction: (au revers!)

2) Thèse à démontrer. A la fin volontiers une procession, une danse, une scène folle pleine de mouvement.

Thèse phil. politique, ou touchant à la politique. – Thèse parfois attaque contre un individu.

La thèse est démontrée dramatiquement par l'action, oratoirement par une discussion. Précautions oratoires, interminables.

Discussion. Plaidoyers savants (Acharniens. Chevaliers. Guêpes. – Grenouilles. ...)

Cette forme oratoire même pour la thèse qui n'est rien ..., comme la possibilité de fonder dans les airs le grand Empire universel des Oiseaux.

Oiseaux. Exception double.

3) Invraisemblances. Sans ...

b. Le dénouement des Chevaliers

c. Les dernières scènes des Guêpes.

a. Les Nuées ... comme tentation.

d. Le rôle de Hermès dans le Plutus.

A Acharniens: But pratique.
2). Thèse ~~...~~, la 1re cat. est plus générale, plus persistante.

Politique ou se ramenant à la politique. Éducation. Poètes.
Frondeur, aristocratique, ayant son idéal dans le passé. Opposition.

~~Tendances. Aspirations.~~ Sa vraie idée ... paraît ...
Plus ... politique, ...

(Aves Suite)

1058 – 1117. Deuxième Parabase

4.) 1118. Trim. Un Mess. annonce l'achèvement des murs.

1170 Trim. Un autre Mess. annonce qu'un dieu a violé la fortification.

[1188 – 95 Ode du Chœur. Dochm. Lutte contre les dieux.

1196. Trim. Iris renvoyé par Pith.

1262 – 68. Antode du Ch. Dochm. Victoire!

~~4.~~ 1269. Trim. Un Hérault annonce l'hommage des Hommes, et leur envie de se faire naturaliser Oiseaux.

1313 – 36. (Str. et Ant.) ~~(séparées par 2 petits vers de Pith.)~~ Joie du Chœur. Trop.-iambe. Oiseaux sont préparés. Entre les str. 2 petits vers iamb.-choriamb. de Pith. Après 2 trim. de P.

5) 1337. Trim. Un Parricide, reçu et puni.

1372 Trim. Cinésias, le dithyrambe, éconduit.

1410. Trim. Un Sycophante. éconduit.

6. 1470 – 93. Str. et Ant. Troch. Chanson contre divers individus.

1494. Prométhée accueilli. Trim.

1553 – 64. Trois.e Strophe, faisant suite aux précéd.

1565. Trim. Des trois dieux négociateurs, deux accordent la demande de Pith.

1694 – 1705. Quatrième strophe, faisant suite aux précéd.

7. 1706 Trim. Un message annonce le nouveau Souverain et son Épouse.

1720. Exodos. Hyménée.

1. Le voyage. [Trag.] 2 Le projet — Dial. et adopt. [I Trag. 3.] 3. La fondation de la ville. [II Parab.] 4. Châtiment relations avec Dieux et Hommes. (2 St.) Acte 5. L'empressement des Hommes. (2 St.) 6. Les Dieux vaincus (4 St.)

1. ~~Prologue~~ 1 – 208. [I. s'étend jusqu'à 266] 7. Hyménée.

Parodos 209. Appel de la Huppe. Syst. anap. 4 Trim. Chant. 4 Trim.

267. Entrée un à un. Trochées tétr.

Hostilités. 305. Ils se rangent. Troch. tétr. mêlés d'anap. et de dochm.

327 ~~Strophe~~ du ch. Troch. tétr. ~~Ant~~. Troch. Pnigos.

2. Joute. Préliminaires. 400 anap. et mètres divers.
[Ἀγών] 435 Trim.

451 ~~Strophe~~. Anap. Pnig. ~ 539 ~~Ant~~. Anap. Pnig.

Paix 627 2 tétr. iamb. Strophe (à part) 2 tétr. iamb.

639 Trimètres. Les acteurs ~~rentrent~~ sortent. † Epod. ?

Parabase. 676 – 800.

3. 801. Trim. La ville nommée. Evelpide part pour ordonner les travaux. On amène

[851-8. Ch. (προῳδή) Trim. et libations. Ode iamb.
809. Le sacrificateur ~~est éconduit~~ appelé et éconduit ensuite. Trim.
895-902. Antode.

903. Trim. Poète d'élégie (qui chante la naissance de la ville). Reçoit un vêtement.

959. Trim. Un chresmologue éconduit.

992 Trim. Méton, le géomètre, éconduit.

1021. Trim. Un Episcopos éconduit.

1035. Trim. Un Psephismatopolès éconduit

1046. Trim. Les deux derniers alternativement. — Enfin le sacrifice est offert dedans.

(Ziel. voit que les scènes 801 et 809 se répondent.

Aristophane.
Callistrate
Philonidès.

Zacher reprend la question dans un article verbeux ~~du Jahrb. f. Phil.~~ dans Philologus 49 (1890) 313 — 38.

Il réfute Brentel, De Callistrato et Philonide sive de actionibus Aristophaneis, Berlin, 1887, et Hiller, dans Philol. Anz. XVII n°6. — Bruel veut qu'Aristophane avait gardé d'abord un incognito absolu, non seulement officiellement, mais aussi vis-à-vis du public. Hiller au contraire, veut qu'Aristophane, dès les Δαιταλῆς, où avait demandé le chœur lui-même en donnant aussi le nom de son auxiliaire technique.

Cette seconde thèse est évidemment inconciliable avec la parole du poète, partie. dans la Parabase des Nuées. La première n'est pas plausible non plus. Le citoyen auteur était le secret de la comédie.

La 1re phrase de Wasp (à propos des Dét.) citait naturellement Callistrate, mais visait certainement Aristophane. Le dernier fait donc parler en son nom Dicéop. et le chœur des Acharniens; cependant dans la Parabase ὁ διδάσκαλος 628 désigne directement et tout d'abord Callistrate.

Aristoph. ayant reconnu par ces deux hommes de talent

s'entendraient même peut-être à la mise en scène ; ce serait d'une saison plus tard.

Quant à son fils Araros, il le recommanda au public en le chargeant des mêmes soins pour ses deux dernières comédies.

Le cas d'Iophon est autre : on soupçonnait que Sophocle l'aidait dans les tragédies qu'il donnait sous son propre nom.

Autre encore est le cas des membres de la famille d'un poète, qui font jouer de ses pièces après sa mort.

Liberté restreinte. Meineke I, p. 39 sqq.

Μὴ κωμῳδεῖν ὀνομαστί, c.-à-d. peut-être : ne pas mettre sur la scène, pour s'en moquer, des personnes vivantes en les désignant nominativement. Les traits décochés en passant n'étaient peut-être pas interdits. Sous les archontes Morychidès, Glaukinos et Théodore, 440/39 – 437/36. Sous l'archonte suivant le décret fut rapporté. (Schol. Arist. Ach. 67). Périclès gouvernait alors.

Décret analogue de Syracosios vers 416/15, peu de temps avant les Oiseaux (cf. Av. 1297 Schol.)

Les révolutions politiques ont dû exercer leur influence.

Écrits sur la comédie.

Beaucoup dans l'antiquité. Le plus célèbre le περὶ κωμῳδίας d'Ératosthène, comp. d'au moins 12 livres.

Quelques extraits des travaux anciens dans l'introduction d'un certain Platonios, dans l'Anonyme περὶ κωμῳδίας, et les autres morceaux qu'on trouve dans les manuscrits et les éditions d'Aristophane.

Fragments conservés surtout par Athénée et Stobée. Athénée (VIII, p. 336) assure avoir lu et extrait plus de 800 drames de la com. moyenne.

Meineke, après quelques dissertations, et *Menandri et Philemonis reliquiae*, Berlin 1823,

Fragmenta comicorum graecorum (il aurait dû dire *atticorum*), Berlin, 1839-41, 4 vol., dont le 1er: *Historia critica*.

Révision des fragments dans l'*Editio minor*, 2 vol. 1847.

Supplementa au grand ouvrage et un *Index comicae dictionis* Vol. 5e, 1857.

Th. Bergk, *De com. att. ant. reliquiis*, Leipz. 1838.

Th. Kock, *Comicorum atticorum fragm.* I (vieille com.) Leipz. 1880. II (nouvelle comédie, 1e p.) 1884. III (id. 2e p.) ~~1888~~.

J. Denys, La Com. grecque, 2 vol. 1887

„Die Megarische Comödie" Hermes, IX (1875), p. 319 sq. par U. de Wilamowitz-Möllendorf.

Comédie de Mégare.

Il soutient que la com. de Mégare, comme celle d'Attika, était à jamais attie. C'est une farce attique qui a pour lieu de la scène le pays des voisins tout colonnés et moqués. Il ne croit qu'à Myllos et Maison, qui sont des noms de masques, ni à Susarion. Aristote ne connaissait aucune comédie attique antérieure à celle de Cratinos; il ne connaissait aucun nom de poète comique dans Athènes avant Chionidès et Magnès, lesquels sont plus jeunes qu'Épicharme. Les péripatéticiens [alexandrins] y ont ajouté quelques fictions, aventureusement augmentées et systématisées plus tard.

Conjectures diverses par Blass. Rhein. Mus. 29 (1874), p. 149 sq. zu den griech. Lyriken.

„Die Kopenhagener Euripides handschriften". R. Prinz. Euripide. Rhein. Museum, XXX (1875), p. 129–133.

Eur. Iph. Taur. 35: θεᾶς θεν νόμοισι (coll. Arist. Ran. 928) et 38: θύω. O. Ribbeck, Rh. Mus. 30 (1875), p. 316. [Très intéressant.]

Die aeschyl. Litteratur von 1859–71. II. Besonderer Theil. von N. Wecklein in Bamberg. Philologus 34 (1874) p. 296–369. p. 539–560. Eschyle.

Lorenz, p. 88-99 dit avec raison que Hygin Ep. Baehne. a tort de supposer un grand appareil théâtral

Chants et danses joyeuses en masse p. 89.

Sans chœur proprement dit Depuis Wilam. I, p. 53.

Pourquoi croit-il que le chœur ait été sur la scène, non dans l'orchestre. Il considère la chose comme évidente. p. 89 90.

χορηγεῖν etc. dans Pollux, titre d'Epich.

Il suppose plus de 3 acteurs. [En l'air] p. 91.

Cinq juges. Hesychius et Zénobius, Ἐν πέντε κριτῶν γούνασι κεῖται.

Hermann retrouve avec raison des anapestes.

Public. Bonne chère, audiences troublées, écrits en-lit extraordinaire.

Saillies, bons mots.

Éloquence y naît.

Les fragm. philos. cités par DL. sont tirés de comédies, sauf le cinquième tiré de γνῶμαι philosoph., que L. admet. — Wilamow. „Eur. Herakles" I, 30 l'admet aussi (Note intéressante) comme un très ancien pseudépigraphe.

Il ne fait de doute que pour les fg. de cités par Clément, qui a puisé dans la Πολιτεία d'Chrysogonus.

Il se sert des fg. d'Epich. d'Ennius.

P. 105 Résumé de la doctrine pythagoricienne suivie par Epich. au sujet de l'âme humaine.

P. 117 299. Le fragment sur le changement perpétuel est authentique, Plutarque (cité, Stoic. 1083, De tranqu. an. 473 D. De sera n. v. 559 B. Thes. c. 23) et Chrysippe (cité par Plut. Stoic. St.) s'y réfutent. Il s'y agit de λόγος αὐξανόμενος.

P. 124. Résumé. Éducation philosophique. Tantôt de Pythagore qu'il avait connu jeune. Polémique contre Xénophane et les Éliates. Connaissance, son appréciation, d'Hésiode.

P. 126. La comédie.

1. Travestissement mythologique. ~~Ἡρακλῆς ὁ~~ Ἥβας γάμος, 2e édition ~~[illegible]~~ Μοῦσαι. ~~[illegible]~~) Gastronomie des dieux, sans doute aussi gloutonnerie d'Hercule. Zeus ne rêvait naturellement l'[illegible] poissons ἔλλοψ. Un épisode conservé dans Μοῦσαι p. 3). Les Muses étaient 7 femmes trop grasses, [illegible], apportant (cadeaux) des poissons. La gastronomie et la cuisine digne des Muses.

Deux autres comédies, [illegible] Héraclès [illegible] principal.

Fables troyennes. Τρῶες. Φιλοκτήτης. Ὀδυσσεὺς αὐτόμολος. Ὀδ. ναυαγός. Κύκλωψ. Σειρῆνες.

Ἀλκυών. Ἄμυκος ([illegible]). Σφίγξ. Σκείρων.

Fables diverses. Βάκχαι. Διόνυσοι. Κωμασταὶ ἢ Ἥφαιστος: sujet traité par Hésych. et Suid. Héra enchaînée par Vulcain sur un siège: il était chassé de l'Olympe et y retournait dans un cortège bachique.

Πύρρα καὶ Προμαθεύς.

Caractère de ces pièces. Travestissement des dieux, [illegible], images des hommes et de leurs travers. Rapp. certainement des farces, [illegible]. — Sujets [illegible] satyrique.

Comédies [illegible]-d[illegible] humaine

Ἀγρωστῖνος, lilastes — Ἁρπαγαί. — Τὰ ἐπὶ θάλασσα. Sujet inconnu. [Se rattache au thème commun de Démodoki ? — Ἐλπὶς ἢ Πλοῦτος. Un parasite, sans doute ne / désigne pas ce vocable, cependant ? — Ἑορταὶ ἢ Νᾶσοι. — Ἐπινίκιος tout en anapestes. — Θεαροί : à Delphes. — Λόγος καὶ Λογίνα. Problématique. — Μεγαρίς, femme de Mégare — Μῆνες. cf. Τετραχάδες ? — ὈΘρῖα ? — Περίαλλος ? — Πέρσαι. ? — Πιθών, celle vilaine ? = πίθηκος ? — Χορεύοντες, en anapestes. — Χύτραι.

On cite 40 titres, — 4 douteux.

[On bien comparait-on des délices culinaires fournies par ces deux éléments, qui pouvaient paraître sur la scène et engager un ἀγών. Cette question (encore) est discutée par Plutarque dans Συμποσ. IV, 4.]

P. 163. Caractère de la com. d'Ép.

Origine mégarienne. Sans doute premières pièces d'Ép. d'autres dans Mégare de Sicile, ou farces populaires.

Tout en admettant un élément [illegible], L. refuse de croire à des spéculations philosophiques. Il relègue les fig. de cette espèce dans un poème philosophique.

Mais il croit à des plaisanteries fournies par des th. philos.

P. 184. Du λόγος αὐξανόμενος, d'après Plutarque, petit à un débiteur.

Un invité de la veille est éconduit de cette façon. Peut-être la revanche du dit créancier.

Peut-être quelques pièces inédites pour l'éditeur qui est ensuite Διόλλων.

P. 188. Figures typiques. L'ivrogne. Le glouton. Le gourmand. Le parasite (p. d'Eubulus). Cuisiniers. Servante. Matelot. Peut-être devin, médecin, philosophe.

Le ~~μῦθος~~ δὲ μύθους αὐτοὺς d'Antiphane signifie-t-il sujets mythologiques? Athénée aussi entend ainsi λόγους καὶ μύθους de Crates.

~~Th~~ — Considérable. Le parasite, p. 225, Athénée VI, 235 E sq.

Parmi les nombreux frgts gastronomiques de Ἥβας γάμοι, énumération de poissons, coquillages

21. Αὐτὸς ὁ Ποτιδᾶν ἄγων γαύλοισιν ἐν

εἶχε καλλίστους — ∪ — ἀλίξομεν φοινικοῦς σκάρους

καὶ σκάρους, τῶν οὐδὲ τὸ σκῶρ θέμιτὸν ἐκβαλεῖν θεοῖς.

fr. 1 commence par ἄγει δὲ παντοδαπὰ κογχύλια.

et finit par τὰς ἀνδροφονίτιδας, πάντες ἄνθρωποι καλέοντι, ἄμμες δὲ λευκὰς τοὶ θεοί.

(Μοῦσαι) (fr 3) καὶ τὴν Ἀθηνᾶν δὲ φησιν Ἐπ. ἐν Μούσαις ἐπαυλῆσαι τοῖς Διοσκόροις τὸν ἐνόπλιον (νόμον), ἐξ ἐκείνου δὲ τοὺς Λάκωνας μετ' αὐλοῦ τοῖς πολεμίοις προσιέναι.

Épicharme. Papyrus

10 vers, sans doute d'Ép., quoique son nom n'y soit pas.

~~Mutilés~~ Tous les vers mutilés ~~au~~ comm. et à la fin.

Débris de scholies ~~...~~ les accompagnent.

Gomperz, Vienne, 1889.

Restitution ingénieuse, mais peu sûre, souvent fort contestable, du texte.

Une ligne du schol. est ce qu'il y a de plus clair.

Il paraît qu'Ulysse s'était chargé de s'introduire sous un déguisement dans la ville de Troie afin d'explorer ce qui s'y passe, et d'étudier comment il se tirera d'une mission aussi périlleuse. Le plus sûr lui paraît de feindre d'avoir été dans la ville ennemie, et de faire un rapport de fantaisie (ἀόρρα καθιζοῦμαι καὶ ἀ[...]σοῦμαι(?) πάντα διαπεπρᾶχθαι.

Cf. Blass, Jahrb. f. Phil. 1889, p. 257... Essaye d'une autre restitution.

Voici ce qu'il y a de meilleur v. 2 καὶ τοῖς δεξιωτέροις [...]σαφα. Plaisamment, quand on s'attendait à καὶ τοῖς ἀμαθεστάτοις.

~~K. H. αὐτεῖ ἐνθορεῖν γ[ε] δή~~

V. 5 ἐνθὲν, ainsi accentué, de 1re main ενθειν, doit être = ἐλθεῖν. G. écrit à tort ἔνθεν.

V. 8. εὐσαφα[νέως.

Mais v. 6 εἶτα μή τι] τῶν ἀγαθ-ικῶν κατὰ προστερμάσαιθ [αυτῶν ne me plaît pas.

En général, la restitution de Bl. est plate, et, si je comprends bien, elle est en contrad. avec la lecture citée plus haut.

33.

DAS NEUE WIENER FRAGMENT DES EPICHARMOS.

Aus Wien kommt die für jeden philologen höchst erfreuliche mitteilung, dasz unter der masse ägyptischer papyrusstücke, welche die samlung des erzherzogs Rainer bilden, sich ein fragment eines verlorenen griechischen dichters gefunden hat, des komikers Epicharmos. das bruchstück ist klein und keine zeile unverstümmelt; aber bei alledem hilft es doch für unsere kenntnis und anschauung dieser berühmten komödien. die veröffentlichung geschieht im fünften bande der 'mitteilungen aus der samlung der papyrus erzherzog Rainer' (Wien 1889), durch prof. ThGomperz, der nicht nur den verfasser dieser reste richtig erkannt hat, sondern auch das stück, dem sie angehörten, den Ὀδυϲϲεὺϲ αὐτόμολοϲ. gegenstand dieses stückes war die bereits in der Odyssee (δ 242 ff.) erzählte geschichte, wie Odysseus sich als bettler verkleidet in Troja einschleicht und kundschaft von dort zurückbringt.

Das betreffende bruchstück einer papyrusrolle, welches bei Gomperz in lichtdruck in natürlicher grösze wiedergegeben ist, enthält 10 zeilen text in schöner majuskelschrift, den anfang einer columne, und darüber den zugehörigen obern rand, der mit scholien in cursivschrift ausgefüllt ist. rechts und links ist das bruchstück gerade abgeschnitten, so dasz am anfange aller zeilen gleich viel fehlt; auch am schlusz ist keine zeile vollständig. die zeit wird von KWessely, auf grund der cursive, als die des Augustus bestimmt, und auch ich möchte nicht viel anders bestimmen. die cursive hat nemlich mit der des Alkmanpapyrus die gröste ähnlichkeit, welcher dieser zeit anzugehören scheint, und zeigt anderseits noch nicht die im zweiten jh. nach Ch. auftretenden eigentümlichkeiten. auch im majuskeltexte ist noch etwas von altertümlicher accentuation, gleichwie bei Alkman.

Ich gebe zunächst den text in umschrift, indem ich die unsichern oder verstümmelten buchstaben bzw. zeichen mit einem punkte kenntlich mache.

Ν̣ΘΩΝΤΕ͂ΙΔΕΘΩΚΗϹΩ͂ΤΕ˙ΚΑΙΛΕΞΟΥ̣͂
Ι̣ΜΕΙΝΤΑΥΤΑ·ΚΑΙΤΟΙϹΔΕΞΙΩΤΕΡΟΙϹ̣
ΕΜΙΝΔΟΚΕΙΤΕΠΑΓΧΥΚΑΙΚΑΤΑΤΡΟΠ
Ο̣ΤΩϹΕΠΕΥΞΑϹΘΑΊΤΙϹΕΝΘΥΜΕ͂ΙΝΓ̣
Γ'ΩΦΕΙΛΟΝ́ΈΝΘΈΝΥ͂ϹΠΕΡΕΚΕΛΉϹ̣
Τ̣ΩΝΑΓΑΘΟΪΚΩ͂Ν.ΚΑΚΑΠΡΟΤῙΜᾹ́ϹΑΙΘ̣
ΔΥΝΟΝΤΕΛΕϹϹΑΙ·ΚΑΙΚΛΈΟϹΘΕΙΟΝΛ̣
Ν̣ΜῸ̣ΛΩ̣͂̀ΝΕϹΑϹΤΥ·ΠΑΝΤΑΔ'ΕΥ͂ϹᾺ̣ΦᾹ̣
Ν̣ΟϹΔῙ́ΟΙϹΤ'ΑΧΑΙΟΙϹ.ΠΑΙΔΊΤ'ΑΤΡΈΟϹΦΙ̣
Γ̣ΕΊΛΑΙΤΑΤΗΝΕΙ͂·ΚΑΥΤΟϹΑϹΚΗΘΗϹ/̣

Accentuation, interpunction usw. z. 1 könnte das zeichen über dem verstümmelten Υ auch acut gewesen sein. nach ΤЄ στιγμὴ τελεία, oberhalb des buchstabens. — 2 nach ταῦτα στ. μέση, einigermaszen in halber höhe. — 4 Gomperz bezeugt einen sp. lenis (⊣) über ΔΙ, von dem der lichtdruck nichts deutlich erkennen läszt. — 5 die βαρεῖαι über den beiden silben von ЄΝΘЄΝ sind unzweideutig; derartige mehrfache betonung findet sich auch bei Alkman und auf Iliaspapyri, und sie entspricht eben der alten weise. ursprünglich aber war hier, wie noch ganz deutlich ist, ЄΝΘЄΙΝ geschrieben. — 6 hinter ΑΓΑΘΪΚΩ͂Ν die ὑποστιγμή am fusze des buchstabens; also ist das dem Aristophanes von Byzanz beigelegte system des dreifach verschieden gestellten punktes angewendet. — 7 nach ΤЄΛЄϹϹΑΙ μέση, wiewohl in éiner höhe mit dem obern ende des Ι. — 8 nach ΑϹΤΥ τελεία. über ϹΑ glaube ich eine βαρεῖα zu erkennen; über dem letzten verstümmelten Α den anfang eines längestrichs. — 8 ΔΙΟΙϹ erst fälschlich mit dem circumflex auf Ι versehen; dann darüber längestrich und acut. nach ΑΧΑΙΟΙϹ ὑποστιγμή. — 10 nach ΤΗΝЄ͂Ι μέση.

Gomperz nun stellt die verse, in denen bereits Wessely trochäische tetrameter erkannt hatte, folgendermaszen her:

Τῆλ' ἀπε]νθὼν τεῖδε θωκησῶ τε καὶ λεξοῦ[μ' ἐγὼν
πᾶσιν ὑ]μεῖν (l. ὑμῖν) ταῦτα καὶ τοῖς δεξιωτέροις [ἁμᾶι·
σοφὸς] ἐμὶν δοκεῖ τε πάγχυ καὶ κατὰ τρόπ[ον φρονῶν
ὅτις ἔφα βρ]οτῶς ἐπεύξασθ', αἴ τις ἐνθυμεῖν γ[α λῆι,
μὴ τάπερ] γ' ὤφειλον· ἔνθεν ὕσπερ ἐκελή[θην ἵμεν
οὔ ποκ' εἶμ', οὐ] τῶν ἀγαθικῶν κακὰ προτιμάσαι θ[έλων.
*
τόν τε κίν]δυνον τελέσσαι καὶ κλέος θεῖον [λαβεῖν,
Τρωϊκὸ]ν μολὼν ἐς ἄστυ, πάντα δ' εὖ σάφα [δρακὼν
ἄσμε]νος δίοις τ' Ἀχαιοῖς παιδί τ' Ἀτρέος φί[λωι
σκέθρ' ἀπαγγ]είλαι τὰ τηνεῖ καὐτὸς ἀσκηθὴς [φανείς . . . .

dasz diese erste herstellung eine vollkommene sei, war nicht zu erwarten und nicht zu verlangen; in der that fällt alsbald das auf, dasz bei dem überall gleichen verlust am anfange der zeilen doch so sehr verschiedene summen von buchstaben ergänzt sind: so z. 3 fünf, aber z. 4 neun; wiederum z. 5 sieben, dagegen z. 6 zehn, und gar z. 9 nur vier, während z. 10 wieder zehn fehlen sollen. das kann also unmöglich alles richtig sein. nehmen wir nun z. 8 Τρωϊκὸ]ν als richtig gefunden, so ist die wirkliche zahl etwa sechs, und demgemäsz z. 9 πυθόμε]νος, woran Gomperz ebenfalls gedacht hat, dem ἄσμενος vorzuziehen. übrigens ist in diesen beiden zeilen von dem beginnenden Ν nur ein rest da; setzen wir also sechs bis sieben als die regelmäszig durch die ergänzung zuzufügende summe. für die zeilenenden ist kein masz gesetzt; aber für z. 8 ergibt sich die ergänzung jetzt sehr einfach: εὖ σαφα[νέως, wozu die zeichen stimmen. weil εὖ hier eignes wort, deshalb wurde der circumflex gesetzt, und damit nicht jemand σάφα lese, der gravis über dem

ersten α, dazu der längestrich über dem zweiten. für εὖ cάφα vergleicht Gomperz Aisch. Perser 784 εὖ γὰρ cαφῶc τόδ' ἴcτε, und Arist. Fri. 1302 εὖ γὰρ οἶδ' ἐγὼ cαφῶc. ich schreibe nun die vier letzten verse so:

. . . . κίν]δυνον τελέccαι καὶ κλέος θεῖον λ[αβὲν
Τρωϊκὸ]ν μολὼν ἐc ἄcτυ· πάντα δ' εὖ cαφα[νέως
πυθόμε]νος δίοις τ' Ἀχαιοῖc παιδί τ' Ἀτρέος φί[λωι
ἄψ ἀπαγ]γείλαι τὰ τηνεῖ, καὐτὸc ἀcκηθὴc μ[ολέν? . . . . .

weshalb λαβὲν und nicht λαβεῖν? natürlich wegen ἐνθὲν z. 5, was nur mit gewalt von Gomperz zum adverbium gemacht wird, während die accentuation wie die schreibung von erster hand ενθειν so bestimmt wie möglich auf den infinitiv = ἐλθεῖν weist, den G. gleichwohl um des zusammenhanges willen verschmähen zu müssen glaubt. um nun in den sinn der ersten sechs verse und den zusammenhang einzudringen, müssen wir, wie auch G. thut, die scholien zu rate ziehen. dieselben füllen, wie gesagt, den obern rand aus, sie werden vermutlich sowohl links als rechts weiter gereicht haben als die columne des textes, so dasz das rechts und links verlorene weder bestimmbar noch unbeträchtlich ist. der schreiber kürzt vielfach, wiewohl durchaus nicht mit consequenz, die worte ab, wobei der letzte geschriebene buchstab etwas höher gesetzt wird; was jedesmal zu ergänzen ist, ergibt der zusammenhang. von notae findet sich der acut rechts vom letzten buchstaben, mitunter für ον, mitunter (bei κ′ = καί) für αι, sowie ein übergeschriebener, nach unten offener bogen, der links oben einen ansatz hat; dies zeichen steht nach allem anschein für μαι. die schrift würde bei besserer erhaltung bequem lesbar sein, wiewohl accente und spiritus fast durchweg fehlen. Wessely nun gibt von den scholien nachstehende lesung (ich bezeichne das in der abkürzung ausgelassene durch runde klammern):

1 . . .] π(άν)τ(α) πα(ρὰ) [π]ροcδοκ(ίαν) ὡcεὶ ἔλεγ(ε) κ(αὶ) τοῖc ἐμπ[λ]ηττομ(ένοιc) ττο[1] το καθ[. . .

2 . . .]η πάλιν πρὸ(c) τοὺc τραγικοὺc λέγετ(αι), ἐπεὶ ἐδόκ(ουν) ἐκεῖνοι ε(oder c)[. . . .

3 . . .]ητ( ) δ′ παραλέλειπται cτιχίδια, δι' [ὧν] ἡ cυνάρτηcι[c . . . .

4 . . .]ετιμ′ τῶι Ἀριcτοξένωι προcέχειν ἀκηκοέναι δ′ [. . . . .

5 . . .]ομενο(c)[2] ἀναcτρέφειν . . . . . ὤφειλον ἤδη τιc λόγο(c) ελ[. . . . .

6 . . .]ει (?) τοιοῦτον [3] μετριον . . . . η ἀνθρωπίν(η)· πρὸ(c) ὃ αντι [. . .

7 πόρρωι καθεδοῦ(μαι)[4] κ(αὶ) προcποιήcο(μαι)[4] πάντ(α) διαπεπρᾶχθ(αι)

---

[1] dies ττο, von dem ich in der abbildung nichts finde, möchte doch wohl dittographie in der abschrift sein. [2] ομεν mit ο rechts hoch; nach Wessely auch -όμενον oder -ομένου zu lesen möglich. [3] hier ein zeichen wie ein durchstrichenes Θ aussehend; nach W. orientierungszeichen. [4] s. oben über das hier gebrauchte zeichen.

Betrachten wir zuerst die letzte zeile, welche im vergleich mit den übrigen einen merklich verschiedenen ductus zeigt und auch durch einen etwas gröszern zeilenabstand getrennt ist. Gomperz bezieht dies scholion auf den ersten vers des textes, weil das hier stehende θωκηcῶ durch das καθεδοῦμαι des scholions paraphrasiert zu werden scheint; auch folgt hier und dort καὶ mit einem zweiten verbum. ist nun diese auffassung richtig, so musz dies scholion eine anmerkung für sich sein, wahrscheinlich früher geschrieben als der weiter oben stehende commentar, und das aussehen des scholions stimmt in der that hierzu. danach also ergänzt G. den anfang des v. 1 τῆλ᾽ ἀπε]νθὼν (τῆλε = πόρρω). aber was er weiter ergänzt, hat mit προcποιήcομαι πάντα διαπεπρᾶχθαι nichts zu thun, musz folglich, wenn die prämissen richtig sind, falsch ergänzt sein. auszerdem ist der verstümmelte erste buchstab in z. 2 keinenfalls ein Υ gewesen, wie G. annimt, sondern ein Η oder Ι. — Was nun die übrigen scholien betrifft, so scheint die erste zeile, mit καὶ τοῖc, auf v. 2 καὶ τοῖc δεξιωτέροιc zu gehen, und ich meinerseits glaube auch zu anfang dieser zeile viel eher ein ξ mit τ, dh. δε]ξ(ιω)τ(έροιc), als ein π mit τ zu erkennen. das wort hinter τοῖc ist arg zerstört; aber ἐμπληττομένοιc ist doch kaum etwas; ich rate auf ἀμαθεcτάτοιc, indem so ein guter sinn herauskommt: τὸ δε]ξ(ιω)τ(έροιc) παρὰ προcδοκίαν, ὡcεὶ ἔλεγε καὶ τοῖc ἀμαθεcτάτοιc. — Sehr unsicher ist mir ferner, ob in z. 3 der ausfall von vier versen bezeugt wird, was G. annimt, und ob man danach mit ihm nach v. 6 eine lücke setzen darf. warum soll nicht gerade umgekehrt bezeugt sein, dasz von den versen dieses textes einige in der und der ausgabe fehlten? denn auch δι᾽ ὧν ἡ cυνάρτηcιc . . . kann ebenso gut bedeutet haben 'durch welche der zusammenhang gestört wird' wie 'durch welche der zusammenhang hergestellt wird'. und meinte der scholiast was G. will, so wäre er auch wohl in der lage gewesen die vier verse beizuschreiben. ist auch überhaupt Δ′ hier zahlbuchstab? sonst werden doch die numerorum notae in alter zeit durch wagerechten strich bezeichnet. und ob nicht nach cτιχίδια vielmehr δύο . . geschrieben steht, ist mir sehr zweifelhaft; man könnte dann diese bemerkung auf v. 3 f. beziehen, welche danach etwa in einigen ausgaben fehlten. indes dergleichen läszt sich ohne autopsie des originals eben nur vermuten, nicht behaupten oder beweisen. — In z. 5 scheint ὤφειλον auf v. 5 zu gehen, wo dasselbe wort steht: εἰ γὰρ] ὤφειλον ἤδη τὶc (so scheint dazustehen) λόγοc ἐλ[θεῖν . . . das τὶc λόγοc musz parenthetisch sein und eigentümliches scholiastengriechisch: 'so zu sagen, möchte ich sagen.' — Endlich z. 6 lese ich ohne lücke μέτριον ἢ ἀνθρώπινον: nach dem facsimile hat zwischen μέτριον und ἤ in der that wohl nichts gestanden. es ist dies eine erklärung für irgend etwas weiterhin im texte folgendes: denn die erhaltenen verse scheinen keine stelle dafür zu bieten.

Mit benutzung der scholien nun möchte ich die ersten sechs verse und mit diesen das ganze etwa so ergänzen:

Τῆλ᾽ ἀπε]νθὼν τεῖδε θωκηcῶ τε, καὶ λεξού[μ᾽ ἅπερ
εὔχομ᾽ ε]ἵμειν, ταῦτα, καὶ τοῖc δεξιωτέροιc [cάφα.
εὖ γὰρ ὦν] ἐμὶν δοκεῖ τε πάγχυ καὶ κατὰ τρόπ[ον
καὶ ἐοικ]ότωc ἐπεύξαcθ᾽, αἴ τιc ἐνθυμεῖν γ[α λῇ.
αἴθ᾽ ἐγών]γ᾽ ὤφειλον ἐνθὲν ὗcπερ ἐκελήc[αντό με·
εἶτα μή τι] τῶν ἀγαθικῶν κακὰ προτιμάcαι θ[ανών,
ἀλλὰ κίν]δυνον τελέccαι καὶ κλέοc θεῖον [λαβὲν
Τρωϊκὸ]ν μολὼν ἐc ἄcτυ· πάντα δ᾽ εὖ cαφα[νέωc
πυθόμε[νοc δίοιc τ᾽ Ἀχαιοῖc παιδί τ᾽ Ἀτρέοc φί[λωι
ἄψ ἀπαγ[γείλαι τὰ τηνεῖ, καὐτὸc ἀcκηθὴc μ̣[ολέν.

V. 1 τῆλε versteht G. vom schiffslager aus. — λεξούμ᾽ scheint unumgänglich, wiewohl das medium äuszerst auffällig und auch aus Homer nicht ausreichend zu belegen ist. den acutus habe ich nach unserer sonstigen kenntnis des dorischen accents gesetzt, zu der προτιμάcαι und ἀγγείλαι stimmen. — ἅπερ ist für Epich. so gut zulässig wie τάπερ, s. Ahrens de dial. II 276.

V. 2. dasz Epicharmos die infinitive, die attisch -ναι haben, auf -μειν ausgehen liesz, macht Ahrens ao. s. 315 f. aus spuren in der hsl. überlieferung genügend wahrscheinlich, wiewohl daneben auch das gewöhnliche dorische -μεν gesichert ist. meine gesamte herstellung aber wird auch der überlieferten starken interpunction nach θωκηcῶ τε mehr gerecht als die von Gomperz. — In καὶ τοῖc δεξιωτέροιc . . musz nach dem scholion eine witzige wendung stecken; vor καὶ ist schwächere interpunction.

V. 3 f. ich nehme von G. αἴ τιc ἐνθυμεῖν γα λῇ an; um das activ ἐνθυμεῖν (vgl. ἐννοεῖν) statt ἐνθυμεῖcθαι kommen wir nicht herum. es mag auch sowohl ein spiritus lenis über AI, den G. bezeugt, als ein apostroph nach επευξαcθ in der handschrift stehen; denn auch von diesem zeichen hat die abbildung eine gewisse spur. aber βροτώc = βροτούc ist für Epicharmos unzulässig, vgl. Ahrens; Theokrits dialekt, auf den sich G. beruft, ist ein ganz verschiedener. dann aber musz -οτωc (das ο ist trotz der verstümmelung wohl unzweifelhaft) der rest eines adverbiums sein, und καὶ (F)ε(F)οικ]ότωc entspricht sowohl der fehlenden buchstabenzahl als dem dialekte, indem bei Epicharmos wenigstens ein ungeschriebenes digamma in vielen fällen sich bemerklich macht (Ahrens ao. s. 44; ἀγρόθε̄ν ἔοικε Epich. fr. 81 Lorenz, 113 Ahrens). wenn wir nun den anfang von v. 3 mit εὖ γὰρ ὦν ergänzen, so kommt der sinn heraus: ‘denn ich habe vor (ἐμὶν δοκεῖ) ganz trefflich und angemessen und gebührend, wenn es jemand bedenken will, zu wünschen: möchte ich’ usw. die redensart κατὰ τρόπον hat schon G. aus Epich. (fr. 23 Lorenz, 134 Ahrens) belegt; der zusatz αἴ τιc usw. geht auf die lobenden adverbia.

V. 5 ὤφειλον (st. ὤφελον) vergleicht sich mit dem Homerischen ὡc πρὶν ὤφελλ᾽ ἀπολέcθαι (Il. Η 390), αἴθ᾽ ὤφελλεc . . cημαίνειν (Ξ 84); das imperfect ist also zulässig. — Am schlusse kann ich nur C lesen, nicht Θ, und ergänze darum ἐκελήcαντό με,



zumal da der aoristus pass. ἐκελήθην, wenn auch nach analogie von ἐκελεύcθην vollkommen möglich, doch nicht bezeugt ist.

V. 6. über ἀγαθικόc gibt G. die nachweise: die lexikographen (Bekkers anecd. I 324, Zonaras s. 31, Suidas udw.) erklären ἀγαθικά mit cπουδαῖα. am schlusse θέλων zu ergänzen (G.) ist des dialekts wegen bedenklich: denn der dorismus hat ja λῆν, und das findet sich auch bei Epicharmos oftmals, dagegen θέλειν nie. was aber dann auszer θανών zu ergänzen bliebe, wüste ich nicht. zu anfang des verses gebe ich εἶτα μή τι nur als allenfalls mögliche ergänzung; für den raum ist es etwas viel, zumal auch das folgende Τ grösteuteils ergänzt werden musz.

Der gesamtsinn, wie ich ihn herstelle, weicht also von dem durch Gomperz hergestellten nicht wenig ab, was bei dem zustande unseres bruchstücks auch niemanden wundern kann. immerhin, trotz aller dunkelheiten und zweifel, lehrt es uns für diesen dichter gar manches, und gibt auch ein klein wenig von anschauung über den aufbau dieser komödien. denn das möchte sicher sein: es gehört der exposition an, wohl dem prologe, in welchem der held in eigentümlich gewählter form des wünschens die zuschauer über das was vor sich gehen sollte in angemessener weise orientierte. wir wollen hoffen, was ja recht gut möglich wäre, dasz sich baldigst ein zweites bruchstück dieser schönen Epicharmos-hs. hinzufinde, wollen aber vorläufig für das gegebene aufrichtig dankbar sein.

Kiel. Friedrich Blass.

(17.)
ZU THUKYDIDES.

II 89, 5 sagt Phormion zu den Athenern, die mit 20 schiffen 77 peloponnesischen bei Rhion gegenüberliegen: πολὺ δὲ ὑμεῖc ἐκείνοιc πλέω φόβον παρέχετε . . κατά τε τὸ προνενικηκέναι καὶ ὅτι οὐκ ἂν ἡγοῦνται μὴ μέλλοντάc τι ἄξιον τοῦ παρὰ πολὺ πράξειν ἀνθίcταcθαι ὑμᾶc. Classen hält jede ergänzung bei παρὰ πολύ wie νενικηκέναι oder προνενικηκέναι für verfehlt. er selbst gibt für das selbständige τὸ παρὰ πολύ als erklärung 'der grosze unterschied', das heiszt in diesem falle 'die bei weitem geringere zahl der schiffe', und der gesamte ausdruck μὴ . . πράξειν soll dann bedeuten 'wenn nicht vorauszusehen wäre, dasz ihr euch so halten werdet, wie es ein so groszer unterschied der streitkräfte erfordert'. eine ergänzung hat man nun offenbar des ἄξιον wegen für nötig gehalten, und da sonst für dieses wort in der that nur eine einigermaszen gezwungene deutung übrig zu bleiben scheint, so schlage ich vor statt ἄξιον zu lesen ἀντάξιον. der ausdruck τὸ παρὰ πολύ würde dann hier vielmehr besagen 'die bei weitem gröszere zahl der schiffe' (auf seiten der Peloponnesier), und das ganze würde zu übersetzen sein: 'eine viel gröszere furcht flöszet ihr jenen ein sowohl wegen eures vorausgegangenen sieges

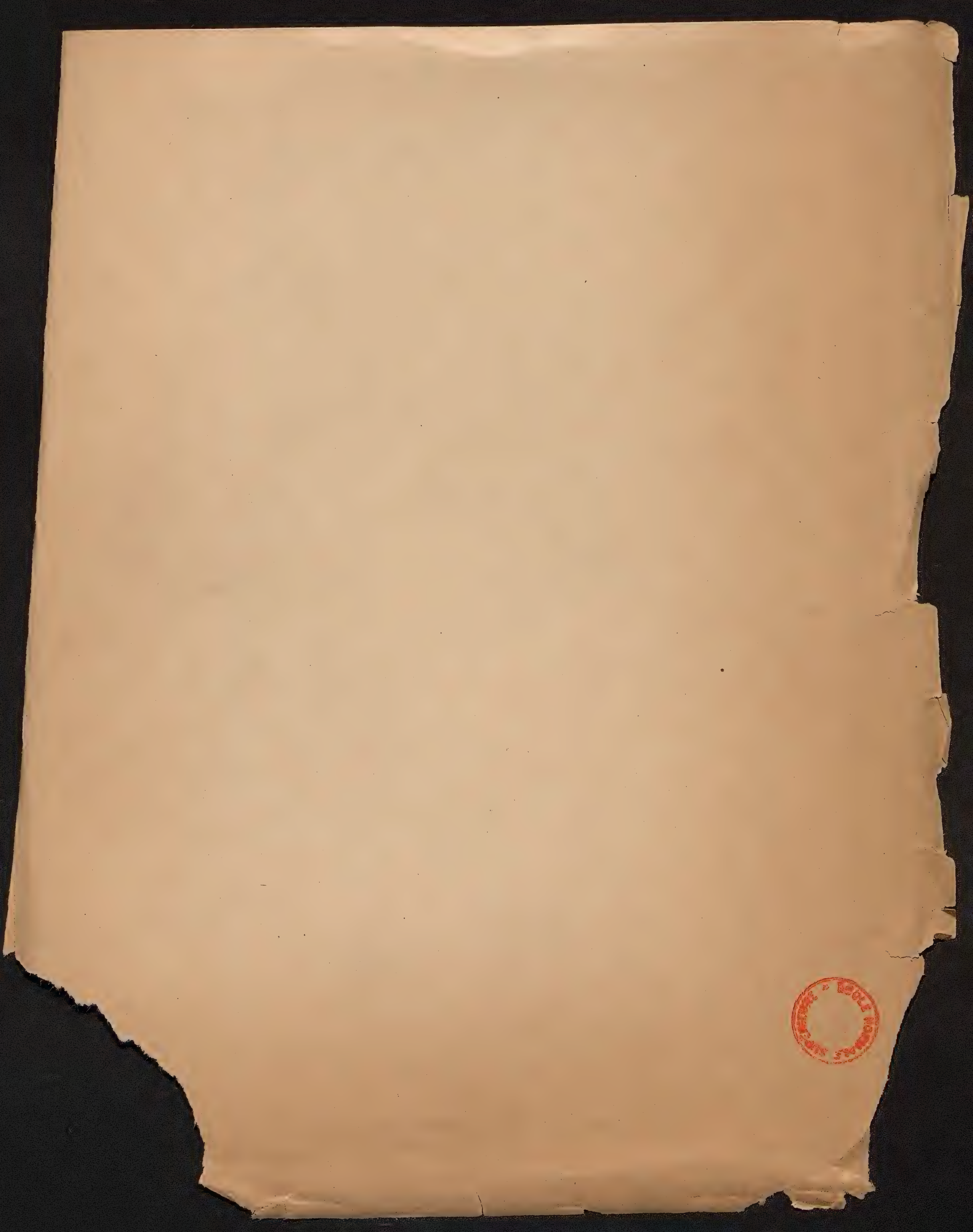
als auch weil sie glauben, dasz ihr ihnen gar nicht entgegentreten würdet, wenn nicht thaten von euch zu erwarten wären, welche die gewaltige überzahl aufzuwiegen geeignet sind.' die folgenden sätze können diese auffassung nur bestätigen. das ἀντάξιον besteht in der γνώμη oder dem βέβαιον τῆς διανοίας, welches auf seiten der Athener (entsprechend der groszen übermacht der feinde) μέγα τι ist.

In derselben rede heiszt es II 89, 9: τούτων μὲν οὖν ἐγὼ ἕξω τὴν πρόνοιαν κατὰ τὸ δυνατόν· ὑμεῖς δὲ εὔτακτοι παρὰ ταῖς τε ναυσὶ μένοντες τά τε παραγγελλόμενα ὀξέως δέχεσθε, ἄλλως τε καὶ δι' ὀλίγου τῆς ἐφορμήσεως οὔσης, καὶ ἐν τῷ ἔργῳ κόσμον καὶ σιγὴν περὶ πλείστου ἡγεῖσθε usw. Böhme und Stahl streichen das τὲ zwischen ταῖς und ναυσί, Krüger auch παρά, das er als sinn- und sprachwidrig bezeichnet, Classen endlich möchte den ganzen ausdruck παρὰ ταῖς τε ναυσί ausschlieszen, in dem er eine durch erinnerung an Homerische stellen veranlaszte einschaltung vermutet. mit rücksicht auf das folgende καὶ ἐν τῷ ἔργῳ, welches auf einen vorausgehenden gegensatz hinzudeuten scheint, würde ich es aber vielmehr für empfehlenswert halten, das τὲ zwischen τά und παραγγελλόμενα zu streichen und παρὰ ταῖς τε ναυσὶ μένοντες als in sich zusammengehörig und dem καὶ ἐν τῷ ἔργῳ entgegengesetzt aufzufassen; εὔτακτοι wäre dann den beiden für zwei verschiedene und auf einander folgende lagen geltenden aufforderungen als gemeinsamer begriff vorausgeschickt. 'hiergegen will ich nach möglichkeit vorkehrungen treffen. ihr aber bewähret eure treffliche mannszucht einerseits dadurch, dasz ihr euch in der nähe eurer schiffe haltet und auf die erteilten befehle genau acht gebet, zumal wir uns in so groszer nähe gegenüberliegen, anderseits dadurch dasz ihr in dem kampfe selbst auf ordnung und stille den höchsten wert leget.' mit der bezeichnung des gegensatzes wäre also in dem ersten gliede gleich ein teil der aufforderung selbst verbunden. dasz aber die mannschaft, so lange die beiden flotten einander gegenüber vor anker lagen, sich in der that nicht auf, sondern bei den schiffen befand, geht ja ganz deutlich aus II 90, 3 hervor: ἄκων καὶ κατὰ σπουδὴν ἐμβιβάσας (schol. τοὺς στρατιώτας) ἔπλει usw., und παρά in dieser bedeutung findet sich gerade bei ταῖς ναυσί, wie Krüger selbst anführt, noch Thuk. VIII 95, 4. da nun die flotten sich in groszer nähe (7 stadien) gegenüberliegen, war es um so nötiger stets ganz nahe bei den schiffen zu bleiben und τὰ παραγγελλόμενα ὀξέως δέχεσθαι, um bei gegebenem signale sofort die schiffe besteigen zu können.

In der ansprache, welche bei derselben gelegenheit die peloponnesischen führer an ihre mannschaften richten, heiszt es II 87, 3: οὐδὲ δίκαιον τῆς γνώμης τὸ μὴ κατὰ κράτος νικηθέν, ἔχον δέ τινα ἐν αὐτῷ ἀντιλογίαν, τῆς γε ξυμφορᾶς τῷ ἀποβάντι ἀμβλύνεσθαι. Classen verwirft, wie mir scheint mit vollem rechte, die auffassungen, nach denen τὸ μὴ κατὰ κράτος νικηθέν entweder 'das nicht gänzlich besiegte' oder 'das nicht durch gewalt, tapfer-

keit besiegte' (so Krüger) bedeuten soll, und will seinerseits entweder dem Vat. folgend μή streichen oder es durch μέν ersetzen, indem er die stelle folgendermaszen erklärt: 'geschlagen sind die Peloponnesier ja einmal unzweifelhaft . .; es kommt aber darauf an dies verhältnis im günstigsten lichte darzustellen: dies geschieht 1) durch den partiellen ausdruck τῆς γνώμης τὸ . . νικηθέν, dh. euer mut ist keineswegs ganz besiegt; 2) durch das part. aor. νικηθέν, dh. in dem éinen treffen, und gewis nicht für immer; 3) durch κατὰ κράτος, dh. mit dem aufgebot aller kräfte und mittel von seiten der feinde, so dasz der schlimme ausgang . . nicht zu verwundern ist; und 4) durch die rasche gegenüberstellung dessen was die ungünstige beurteilung der sache aufzuheben vermag: gerade die chiastische stellung des part. ἔχον δέ weist auf einen voraufgehenden gegensatz hin: der ist aber nur in dem νικηθέν, nicht in dem μὴ κατὰ κράτος νικηθέν . . enthalten.' dem ersten, zweiten und vierten punkte dieser erklärung musz ich beipflichten, während mir der dritte unhaltbar erscheint. dasz die Peloponnesier nur mit dem aufgebot aller kräfte und mittel von seiten der feinde geschlagen seien, widerspricht sowohl dem thatsächlichen verhalten — denn es standen 20 athenische gegen 47 peloponnesische schiffe (II 83, 3) — als auch den unmittelbar vorausgehenden bemerkungen, wonach sich die niederlage 1) daraus dasz die Peloponnesier gar nicht auf einen kampf zur see gefaszt waren, 2) aus widrigen glücksumständen, 3) aus ihrer unerfahrenheit erklären soll. nun sagt Classen, κατὰ κράτος bedeute bei Thuk. niemals 'völlig, gänzlich', sondern mit ausnahme der fälle, wo es sva. βίᾳ (im gegensatz zu ὁμολογίᾳ) sei, stets 'mit dem aufgebot aller kraft, mit aller anstrengung'. den ersten, negativen teil der behauptung erkenne ich als richtig an, nicht den zweiten, finde vielmehr, dasz an zwei der von Classen selbst und Krüger angeführten stellen, nemlich III 103, 1 und VIII 70, 1, der zusammenhang diese deutung von κατὰ κράτος nicht zuläszt. Krüger übersetzt den ausdruck an der ersten stelle 'mit herrischer gewalt', an der zweiten 'gewalthaberisch'. ich glaube demnach, dasz κατὰ κράτος je nach dem zusammenhang alle die bedeutungen annehmen kann, welche der gebrauch von κράτος überhaupt gestattet, und übersetze τὸ μὲν κατὰ κράτος νικηθέν an unserer stelle 'das dem obsiegen, dh. dem äuszern erfolge nach überwundene'. die von Classen gebotene übersetzung der ganzen stelle wäre demgemäsz folgendermaszen zu ändern: 'und nicht darf der entschlossene mut, der allerdings dem äuszern erfolge nach für den augenblick unterlegen ist, aber in sich doch das recht zu einer gewissen widerrede trägt (nemlich eben zu der entgegnung, dasz die niederlage aus den erwähnten drei gründen erfolgte und nicht etwa durch feigheit herbeigeführt wurde) sich durch den éinen (ungünstigen) ausfall des (wechselnden) geschickes niederschlagen lassen.'

Leer in Ostfriesland. Hugo von Kleist.



La comédie moyenne 1A

Nous avons vu que les dernières comédies d'Ar. s'éloignent de plus en plus du divertissement bachique qu d'où était sortie la vieille comédie d'Athènes. La parabase disparaît, les chants du choeur sont réduits à un minimum, le choeur lui-même n'est que l'ombre de ce qu'il avait été autrefois. Des intermèdes de chant servent à séparer les actes; bientot le joueur de flute remplacera les chanteurs. En même temps la comédie devient moins agressive et commence à se désinteresser des affaires publiques. Ces modifications aboutiront à la comédie de Ménandre



et de Philémon; image fidèle de la vie privée, qui ne conservera plus rien des folles fantaisies de l'ivresse bachique. Mais ce changement ne s'est pas fait en un jour, on y est arrivé insensiblement. Aussi les anciens ont-ils distingué l'époque de transition ~~et lui ont donné~~ par le nom de comédie moyenne. Nous conserverons cette triple division, malgré Fielitz et Kock[1], qui ~~rejettent~~ ne veulent ~~pas~~ reconnaître qu'une vieille et une nouvelle comédie. A les entendre, le ~~nom~~ de comédie moyenne, qu'on lit pour la 1ère fois dans Athénée, ~~ne serait qu'une~~ invention tardive de quelques ~~grammairiens~~ littérateurs du temps d'Adrien

---

1) Fielitz, De Atticorum comoedia bipartita, Bonn 1866. Kock, Frgm. II, 11. Bergk, Litt. IV, n'adopte pas ces vues; Kaibel, Hermes, 1889, p. 57 sqq, attribue la triple division aux gramm. Alexandrins, la double à ceux de Pergame.

1c

~~Le nom de comédie moyenne,~~
~~que l'on lit pour la pr.~~ tardive
ou non (~~la chose~~ l'assertion n'est | de F. A. de K.
pas démontrée) la distinction des
trois comédies est utile et fondée.
Appelons donc comédie moyenne
celle du ~~q~~ IVième siècle, jusqu'à la
mort d'Alexandre, en 322 | sans attacher cependant une importance exagérée à ces dates. En adoptant cette division, les deux dernières
pièces conservées d'Aristophane appartiendraient déjà à la com. moyenne.
La production ~~à cette époque~~ était alors
très active, on avait l'habitude
de jouer cinq comédies à chaque fête.
Athénée assure avoir lu 800 pièces
de cette époque, et c'est à lui surtout
que nous devons la connaissance

1D

de fragments souvent considérables. Les poètes les plus féconds étaient Antiphane et Alexis de Thurium[1]; Ils avaient écrit plusieurs centaines de comédies. Euboulos, et ~~Alex~~ Anaxandridès de Kamiros, moins polygraphes, se distinguent par des inventions heureuses, par l'esprit et l'élégance de leurs vers.

Antiphane 260 (Ἀνώνυμ.)
Alexis 245 (Suidas)
sa vie s'est prolongée jusque vers la fin du 4e s.
Euboulos 104 (Suid.)
Anaxandr. 65 (Suid.)

Prenons une idée générale des sujets et des personnages de cette phase de la comédie grecque. Ce qui la distingue surtout et ce qui y domine, particulièrement chez Antiphane et Eubule, ce sont les sujets mythologiques, intermédiaires entre les fictions

---

1) Aulu-Gelle II, 3 nomme Alexis parmi les principaux modèles des poètes latins.

fantastiques d'autrefois et le réalisme à venir. Ces sujets n'étaient pas absolument nouveaux. Cratinos, Hermippe, Aristophane y avaient parfois eu recours. Avant eux, Epicharme les avait affectionnés. Les poètes de la com. moyenne puisèrent plus largement dans cette mine féconde. Il faut dire que les fables divines et héroïques des Grecs prêtaient à rire. Dans l'Iliade déjà, Homère, si pathétique quand il raconte les luttes des hommes, se déride quand il se transporte dans les régions sereines de l'Olympe, où les dieux mènent une vie ~~sereine~~ facile et aiment à rire. (ῥεῖα ζώοντες)
Il y a dans la nature même des

Comédie moyenne
4
1

2B

dieux payens des contradictions qui peuvent aisément être tournées au comique. Immortels, ils naissent; dieux, ils ont des besoins physiques; tout puissants, comme ils sont plusieurs, ils se contrecarrent les uns les autres; ils se querellent, mais comme ils ne peuvent mourir, ils ne sauraient se faire grand mal. Le sujet des naissances a été beaucoup exploité, les titres en

Διὸς γοναί, Ἀθ. γ., Ἀφρ. γ., Πανὸς γ.

font foi: Naissance de Zeus, d'Athéné, d'Aphrodite, de Pan, cette dernière déjà fort comique dans l'hymne homérique. Puis les dieux ont femmes et enfants, tout un tracas de ménage, ils ont

aussi des amourettes. Les galanteries de Zeus ont fourni au <u>Daedalos</u> Δαίδαλος d'Aristophane et à vingt autres comédies. Aphrodite et Bacchus sont des dieux tout semblables à leurs adorateurs, des dieux bons enfants. Il faut bien se garder de traiter d'impies ces parodies de la fable divine. ~~Avons~~ N'a-t-on pas fait un crime à Aristh. d'avoir détrôné Zeus dans ses <u>Oiseaux</u>! Nous lisons ses comédies dans notre cabinet, de sens rassis, nous les interprétons doctement, nous oublions trop qu'elles se sont produites au milieu de la folle gaieté d'un carnaval antique ; Ar. Aris

20

ait réalisé dans une de ses plus ~~folles~~ généreuses et plus spirituelles créations l'utopie rêvée par un faiseur de projets fécond et persuasif ; je ne puis y trouver la moindre irrévérence pour les dieux de l'Olympe. Il s'amuse à peindre un monde renversé, il remet le gouvernement de ~~monde~~ l'univers aux oiseaux, comme ailleurs celui de l'État aux femmes. ~~Un jour où les esclaves deviennent les égaux de leurs maîtres, tous~~ les hommes éprouvent le besoin de rire une fois l'an de ce qu'ils révèrent tout le reste du temps.

Là ce jour, les Ath. permettaient à leurs esclaves de se croire les égaux de leurs maîtres.

Ajoutons que la parodie ne veut pas toujours se moquer de ce qu'elle travestit. Elle se plaît au contraste du sublime

et du familier. Aucun poète n'a été plus souvent parodié qu'Homère, au temps même où il était le plus admiré.

Exemples conservés de la méthode des comiques roulant sur les mythes des dieux : la scène de Prométhée, et celle des dieux négociateurs dans les Oiseaux. L'Amphitryon de Pl.

La fable héroïque se prêtait autant, plus même, que la fable divine, à être traitée plaisamment. Les héros rusés, les héros amoureux, les héros voraces abondent dans la fable grecque. Ulysse, en premier lieu ; le poète de l'Odyssée semble déjà sourire dans les épisodes qui ressemblent à des contes. Hélène, ses prétendants, son enlèvement, étaient des sujets de comédie tout trouvés. Puis Hercule, aux pieds d'Omphale,

3 B

ou dompteur de géants tels que Antée et Géryon; Hercule, béotien, rude buveur, Gargantua antique.

Λίνος, fr. 135

Dans une comédie d'Alexis, on voyait le jeune Hercule à l'école de Linos "Voici beaucoup de volumes, tu en examineras les titres avec attention, et tu choisiras celui que tu voudras. Cela me fera connaître tes penchants naturels. Il y a Orphée, Hésiode, les tragiques, Chérilos, Homère, Epicharme, toute sorte de livres. — Voilà ce que je prends — Montre donc. —

Ὀψαρτυσία

L'art culinaire, à ce que dit le titre

— On voit bien que tu es l'un des philosophes qui préfèrent l'art de Simos à tous les autres — Qui est Simos? — Un homme de génie, il s'est depuis peu mis à jouer la tragédie et il passe parmi les acteurs pour le meilleur des cuisiniers, et parmi les cuisiniers pour le meilleur des acteurs".

Nulle part la fable héroïque n'avait été traitée plus pathétiquement que dans la tragédie. Ce pathétique provoquait la parodie. Dans Aristophane déjà plus d'une scène n'est qu'un travestissement du théâtre d'Euripide. Les Phéniciennes,



7 D

aujourd'hui perdues, n'étaient évidemment qu'une longue parodie de la tragédie du même nom. On cite les Sept contre Thèbes d'Alexis. L'Antiope d'Euboulos dut être fort plaisante. Euripide s'était plu à faire des deux fils d'Antiope les représentants des deux tendances qui de son temps divisaient et passionnaient les esprits. A la fin de la comédie un dieu paraissait, comme au dénouement de la tragédie, (c'était peut être Hermès) et il disait : « Voici les ordres de Zeus, Zéthos habitera la glorieuse plaine de Thèbes, le pain s'y

Antiop. d'Euboulos

Fr. 10

vend, dit-on, très bon marché, et ce héros à un appétit puissant. Amphion, le grand musicien, se rendra dans l'illustre Athènes pour vivre avec les enfants de Cécrops, jeûneurs intrépides, qui gobent du vent et se nourrissent d'espérances[1]". — Voici un autre dénouement de tragédie travestie. Oreste et Egisthe se donnent la main et deviennent une paire d'~~bons~~ amis.[2] En général, qu'elle s'empare de la fable divine ou de la fable héroïque, la comédie se rit sous un déguisement piquant des travers et des faiblesses des hommes.

Comédie moyenne 24A

1) Τὸν δὲ μουσικώτατον | κλεινὰς Ἀθήνας ἐκπερᾶν Ἀμφίονα | οὗ ἔασι ἀεὶ πεινῶσι Κεκροπιδῶν κόροι | κάπτοντες αὔρας, ἐλπίδας σιτούμενοι.

2) Aristote, Poét. 13.

4 B

Parmi les personnages pris dans la vie réelle, le parasite tenait une très grande place dans la comédie moyenne. Le nom même de parasite n'a pris l'acception qui est devenue usuelle qu'au IVème siècle. Sans doute ce personnage ~~il~~ n'était pas inconnu auparavant,
κόλαξ il figurait sous le nom de flatteur chez Epicharme, chez Eupolis et d'autres. Mais les poètes de la comédie moyenne ont singulièrement varié et perfectionné ce type. Athénée VI, ch 26 60, donne un historique approfondi du parasite. La comédie moyenne l'a mis si souvent sur la scène parce qu'elle avait sous les yeux de grands modèles vivants, les héros de l'art, les Tithymallos, les Korydos,

~~Les~~ Chéréphon (ce dernier était en même temps auteur gastronomique), Philoxène, surnommé l'écornifleur de jambons, Πτερνοκοπίς et beaucoup d'autres illustres immortalisés par Athénée.

Les poètes distinguent les parasites de haut et de bas étage, ou bien, d'après une division plus fine, les souffre-douleur (plagipatidæ, sive Lacones), les bouffons (derisores), les flatteurs (adulatores)[1]. Voici le portrait, d'après le poète Aristophon, d'un parasite de la première espèce : Fr. 4., variation du fr. 195 d'Antiphane.

« Un banquet se donne-t-il en ville, j'arrive toujours le premier, de là me vient le surnom de Bouillon. Ζωμός Faut-il enlever à bras le corps un

1) Nonius, v. „derisor". — Pollux IV, 19. Grysar, De Dor. com. p. 260.

4 D

convive insolent, je suis un athlète
de la force d'Antée. Faut-il enfoncer
la porte d'une belle, je suis un
bélier (= une catapulte); faut-il escalader
une fenêtre, je suis un autre
Capanée. Faut-il supporter des
coups, je suis une enclume;
faut-il en distribuer, je suis un
Télamon". Les adulateurs étaient
Anaxandridès les plus fins de la bande. "On ne
fr. 42: Τὸ γὰρ κολα- dit plus flatter, on dit se rendre
κεύειν νῦν ἀρέσκειν ὄνομ᾽ ἔχει. agréable". Là encore les poètes
n'avaient qu'à copier la réalité.
Clisophon, parasite de Philippe de
Macédoine, était maître passé dans
Ath. VI, 54. cet art. Le prince était devenu borgne
au siège de Méthone, Clisophon de-

se mettre un bandeau sur l'oeil gauche ; il boitait, à la suite d'une blessure à la cuisse, Clisiphon s'étudie aussitôt à boiter comme lui. On le voit, de raffinement en raffinement, le parasite, de pauvre hère qu'il avait été d'abord, était devenu courtisan accompli.

Comédie moyenne — 5 A

Ath. VI. ch. 54

La philosophie du ~~gourmand~~ bon vivant est donnée par Alexis : "Vivre c'est s'amuser" (Vivre, boire, aimer) ; Fr. 219

ou bien par Antiphane : "Vivre c'est boire". Fr. 231 : Τὸ δὲ | ζῆν εἰπέ μοι, τί ἐστι ; τὸ πίνειν φήμ' ἐγώ.

Empruntons ~~aux dernier~~ au premier de ces deux poètes une définition plus développée du bien souverain :

Antiphane Fr. 204.

"Tous les biens de la vie sont passagers, exposés à mille hasards, le seul bien assuré c'est un bon dîner

5 B

qu'on a ~~commandé~~ fait, ~~que le cuisinier a préparer~~. Que dis-je ? On peut vous enlever une table toute servie ; le morceau qu'il tient entre les dents est le seul bien sur lequel l'homme puisse compter".

Dans ce monde qui adore le dieu Ventre, les cuisiniers et les marchands de victuailles (au premier rang les marchands de poisson) qui sont les prêtres de ce dieu, doivent jouer un grand rôle. Parasites, cuisiniers, marchands de poissons, voilà une triade chantée sur tous les tons par les poètes de la com. moy. Dans un autre ordre de plaisirs

sensuels, une autre triade est formée par le jeune homme, la courtisane, le marchand ou la marchande de belles. On retrouve ces derniers personnages dans la com. nouvelle. Mais on n'y voit moins souvent ~~guère~~ le marchand qui accapare les plats les plus délicieux et ne les vend qu'à des prix exorbitants. Comme son pendant, le Leno, on le maudit pour son avarice, et on ne peut se passer de lui.

πορνοβόσκος, leno, lena

Le cuisinier est un personnage plus distingué; son métier s'est élevé à la hauteur d'un art, et cet art a eu des maîtres célèbres, ses poëtes, ses prophètes inspirés.

Nous possédons encore un bon nombre de vers du Δεῖπνον Banquet le Philoxène de Cythère, l'hôte de Denys de Syracuse. Son poème et beaucoup d'ouvrages du même genre furent éclipsés par la fameuse Γαστρολογία Gastrologie d'Archestrate. Ce poème didactique avait la forme d'un voyage autour du monde, tous les pays y étaient savamment étudiés au point de vue des productions et des méthodes culinaires. Après la légendaire Sybaris, Syracuse avait ~~bu~~ eu ses Brillat-Savarin; Athènes suivit. Au IVième siècle les cuisiniers de comédie sont des personnages d'importance; doctrinaires, souvent pédants, ils ont

Comédie moyenne
6
A

des prétentions à la littérature, à la philosophie. Les principes de la haute science culinaire se trouvent exposés dans un morceau du poëte Dionysios.

II, p. 423 Kock

"Vous avez bien fait, dit l'artiste en cuisine, de me nommer les convives. Avant de se mettre à l'ouvrage le cuisinier doit savoir pour quelle espèce de convives il travaille. Un homme qui ne voit que les mets à cuire est un pauvre esprit ; ce n'est pas un cuisinier, c'est un faiseur de cuisine. Ce n'est pas la même chose, la différence est grande. On appelle vulgairement général quiconque a des troupes sous ses ordres, cependant



6 B

pour mériter ce nom, il faut le
coup d'oeil, ~~la présence d'esprit~~,
le talent de profiter ~~il faut savoir agir conformé-
ment~~ des circonstances; sans
cela on n'est qu'un comman-
dant de troupes. De même le premier
venu peut préparer, assaisonner ~~dépecer la viande~~,
allumer le feu, faire un roti;
avec ce talent vulgaire on est un
faiseur de cuisine, on n'est pas
encore un cuisinier. Le vrai cui-
sinier a l'intelligence du lieu, du
temps, du maître de la maison,
des convives, il sait quel poisson
choisir, et dans quelles circons-
tances. Vous pouvez presque toujours
tout avoir, mais tout n'est pas
toujours également agréable, tout
ne vous fera pas toujours le même

honneur. — Beaucoup prisent le
livre d'Archestrate; ~~Il ne peut ce~~ il ignore l'essentiel
~~qu'il dit~~, et tous les préceptes sont
vains, les écrits n'ont jamais formé
un grand cuisinier. Comment
définir cet art? il est tout entier
dans l'apropos, dans l'habileté
de l'artiste. Vous avez beau posséder
les préceptes de la science (et les bien appliquer), si vous
n'avez pas le coup d'oeil qui sait se conformer aux
~~profiter des~~ circonstances, toute votre
science est vaine. — Vous êtes un
grand homme, répond le maître
de la maison".

60

On trouve l'application de ces principes dans un fragment du Trophonios de Ménandre, ~~dans lequel~~ où un cuisinier explique comment on flatte le goût d'un Arcadien, d'un Ionien, d'un habitant des îles. Quelquefois ces cuisiniers philosophes se servent de mots rares, qu'on dirait dérobés au glossaires des savants d'Alexandrie, et deviennent inintelligibles.[1]

Cela nous mène aux énigmes, qui étaient un amusement favori après le dîner. Le convive qui n'avait pas deviné était condamné à une peine, comme celle d'avaler d'un trait une coupe de vin mêlé d'eau de mer.

Antiphane, fr. 74, 5-10.

[1] Cf. Antiphane, fr. 1; 52; 182. Plus tard, Straton, fr. 1 (III, p. 361 K.)
Σφίγγ' ἄρρεν', οὐ μάγειρον, εἰς τὴν οἰκίαν | εἴληφ'· ἁπλῶς γὰρ οὐδὲ ἕν,
μὰ τοὺς θεούς, ὧν ἂν λέγῃ συνίημι κ. τ. λ.

Ce jeu de société avait déjà défrayé en grande partie les Cléobulines du vieux Cratinus. Voici une énigme à deux solutions tirée de la Sappho d'Antiphane : "Il est une femme qui porte dans son sein des enfants muets dont la voix se fait entendre distinctement par delà les flots de la mer, par delà les espaces du continent. ~~Ils parlent à qui ils veulent~~ S'il leur plaît de s'adresser à un homme, celui-ci les entend, quoiqu'absent. Les autres ont beau dresser l'oreille ils ne saisissent pas leur langage." L'un des convives essaye cette solution : cette femme c'est évidemment la ville d'Athènes, ses enfants sont les orateurs. Quand ils crient sur la place publique, ils font



entendre de l'autre côté de la mer, en Asie, en Thrace, qu'il faut leur graisser la patte ; le peuple, qui est assis au pied de la tribune, n'y comprend rien. — Vous vous trompiez, répond Sappho, les orateurs ne sont pas muets, à moins ~~d'y être condamnés~~ d'avoir été trois fois condamnés pour παρανόμων illégalités. La femme dont je parle, c'est une lettre ; les enfants qu'elle porte dans son sein ce sont les caractères écrits ; quoique muets, ils parlent au loin à qui ils veulent, tandisque d'autres, qui sont tout près, ne les entendent point."

Le goût de plus en plus vif de la lecture et de la littérature se marque dans plusieurs comédies de ce temps. Elles

7c

sont le <u>Phileuripidès</u> ~~de P~~ d'Axionicos et une comédie du même titre de Philippide, le <u>Philotragœdos</u> d'Alexis.

L'effet salutaire des spectacles est vanté dans un joli fragment de Timoclès (<u>Διονυσιάζουσαι</u>). Dans ce qui en reste il n'est question que de la tragédie, mais l'éloge de la comédie ne manquait certainement pas. Antiphane explique, dans un morceau tiré de sa Ποίησις, comme quoi il est plus facile de composer une tragédie qu'une comédie.

~~Le D.~~ Dans le <u>Denys</u>, Eubulos se moquait des vers cacophones et des autres ridicules de ce poète couronné. De cette pièce viennent peut-être la plupart des anecdotes que l'on connait.



7
D

L Les écoles philosophiques qui se multipliaient alors prêtaient aussi à rire. Les poètes de ce temps ne se moquent pas seulement de la pauvre chère des philosophes, ou bien de leur luxe élégant, ils persifflent aussi leurs doctrines et ils semblent les connaître un peu mieux que les comiques contemporains de Socrate. Un morceau du *Phèdre* d'Alexis contient une définition de l'amour, qui semble persiffler certains passages du Banquet de Platon. *Platon* était le titre d'une comédie d'Aristophon. Antiphane[x] se moquait des fatras des philosophes qui ~~ergotent~~ ~~péripatéticiens~~, ~~de l'être et du devenir~~.

Voir aussi le morceau anonyme de mon papyrus.

[x] Fr 122.

qui ergotent sans fin au Lycée et qui démontrent que ce qui devient n'est pas οὐκ ἔστιν ἔτι γίγνεται; le grand Apollon lui-même ne saurait comprendre leurs subtils raisonnements.

Il ne faut cependant pas croire que la comédie se soit alors absolument désintéressée de la politique. Isocrate, dans son discours sur la Paix, écrit vers le milieu du IVème siècle, se plaint que la parole ne soit plus libre à Athènes pour les écrivains sérieux, et que les poètes comiques seuls aient conservé leur franc-parler. A eux seuls on permet de divulguer les fautes des Athéniens, de les faire connaître aux autres peuples. Un fragment des Πόλεις (titre significatif) d'Anaxandridès ~~en~~ ~~nous~~ fait voir qu'il existe entre les Athéniens et les Égyptiens une incompatibilité qui rend leur alliance impossible. — Dans un

Comédie moyenne 8

§ 14.

δB

(fr. 5, II, p. 433 Kock) prologue d'une comédie d'Héniochos on voit les villes de la Grèce réunies à Olympie pour terminer une bonne fois leurs querelles, et le poète espère qu'elles réussiront mieux qu'autrefois quand rassemblées dans ce même lieu pour célébrer leur affranchissement,+ ~~elles~~ (après la paix d'Antalcidas?) elles furent régalées par Aboulia et que tout fut de nouveau troublé par deux femmes appelées Démocratie et Aristocratie. Le mot de Démosthène que Philippe devait rendre aux Athéniens l'île d'Halonnèse, non la donner, est souvent ~~fiers~~ raillé par Antiphane et d'autres. Timoclès disait du grand orateur: ¹) «Ce Briarée, ce mangeur de lances et de catapultes,

+ Ἐλευθέρι᾽ ἀφίκοντο θύσουσαί ποτε, | ὅτε τῶν φόρων ἐγένοντ᾽ ἐλεύθεραι σχεδόν . . .

ἀποδιδόναι, non διδόναι

Fr. 169

Fr. 12.

¹) ὁ Βριάρεως, | ὁ τοὺς καταπέλτας τάς τε λόγχας ἐσθίων | μισῶν λόγους ἄνθρωπος, οὐδὲ πώποτε | ἀντίθετον εἰπὼν οὐδέν, ἀλλ᾽ Ἄρη βλέπων.

cet homme qui hait la phrase,
qui n'a jamais fait une antithèse,
qui ne respire que Mars". Le même
poète dénonce en riant (fr. 4) les
hommes d'état qui ont reçu l'or
d'Harpale. Plus tard encore, le
poète Philippide laisse éclater dans Fr. 25.
ses vers sa juste indignation contre
Stratoclès, démagogue éhonté, impie
adulateur de Démétrius Poliorcète.
Plus anodine est la raillerie d'Eubulos, Fr. 10
quoiqu'elle tombe sur le peuple
tout entier. Pour se moquer de la
sotte crédulité des badauds d'Athènes,
ce poète racontait qu'un jour, le bruit
s'étant répandu qu'on avait vu sur
le mont Hymette ces fameuses
fourmis, gardiennes du sable d'or,

les Athéniens prirent les armes et se mirent en campagne avec des vivres pour trois jours. — Parodiant un vers d'Euripide, un personnage

fr. 47 d'Anaxandrides disait : "Le peuple l'a voulu, qui ne se soucie pas des lois" Ἡ πόλις (pour ἡ φύσις) ἐβούλεθ', ᾗ νόμων οὐδὲν μέλει.

Tout en marquant les traits distinctifs des époques, il faut bien se garder de croire que la vérité du poète se laisse confiner dans les limites où nos systèmes prétendent les ~~confiner~~ emprisonner.

La nouvelle comédie.

Ce genre de comédie, le dernier venu, contemporain de la diffusion de l'Hellénisme sur une grande partie des pays méditerranéens, est aussi le moins local, le plus ~~local~~ cosmopolite. ~~Il s'est~~ Longtemps conservé sur les théâtres du monde grec, ~~a été~~ adopté par le monde romain, imité par les modernes, ce genre de comédie répond à l'idée que nous nous faisons encore aujourd'hui d'une comédie.

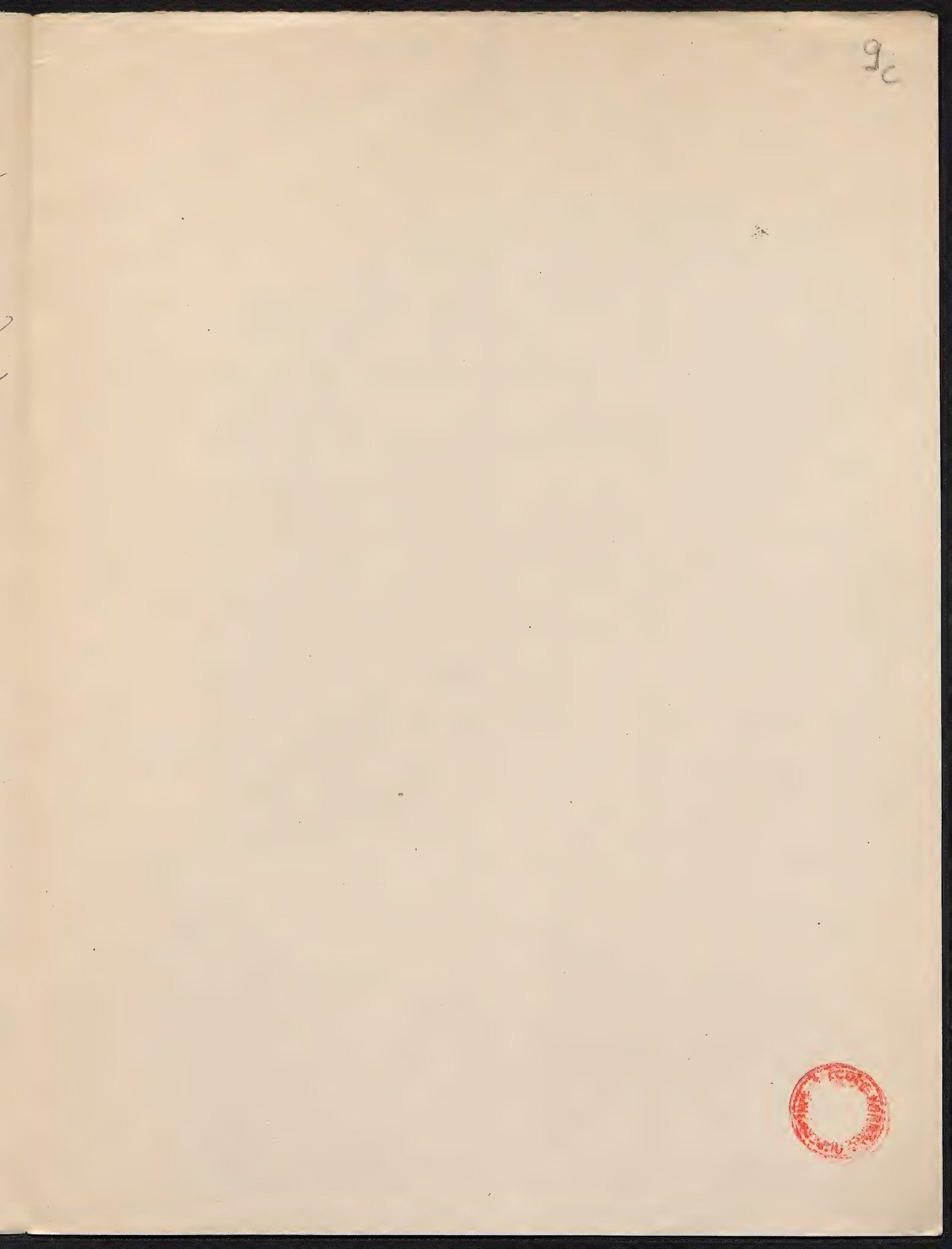
Nous connaissons cette comédie par les imitations libres et originales de Plaute, mieux encore par celles de Térence, le plus attique des vieux poètes de Rome. Plaute doit à Diphile sa _Casina_ (Κληρούμενοι) et son _Rudens_, peut-être aussi l'_Asinaria_ (Ὀναγός, le texte latin porte _Demophilus_); à Philémon le _Trinummus_ (Θησαυρός) et le _Mercator_ (Ἔμπορος); à Ménandre, ce semble, le _Stichus_ (Φιλάδελφοι) et les _Bacchides_ (Δὶς ἐξαπατῶν).



9 B

Térence a pour grand modèle Ménandre ; il l'a suivi dans quatre de ses comédies. Apollodore de Karystos lui a fourni l'Hécyre et le Phormion. (Ἐπιδικαζόμενος)

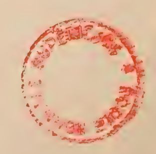
Philémon, de ~~Sinope~~ Soli en Cilicie, Diphile de Sinope, Ménandre d'Athènes, Apollodore de Karystos, postérieur à son homonyme de Géla, sont, avec Posidippe de Cassandrée, qu'Aulu-Gelle (II, 23) nomme parmi les modèles des poètes latins, les plus célèbres représentants de la comédie nouvelle.





Ménandre, fils de Diopithe, de Céphisia, qu'il ne faut pas confondre avec le stratège Diopithe de Sunium, mentionné dans la Chersonnèse de Démosthène, naquit en 342 et débuta au théâtre dès l'age de 21 ans, en 321 = Ol. 114, 3. C'est dans cette même année que mourut Démosthène, l'ardent patriote, le dernier défenseur de la liberté des Hellènes. Les dates sont éloquentes. Ménandre était neveu du poète Alexis, auteur de beaucoup d'ingénieuses comédies : on peut croire que l'oncle exerça de l'influence sur le goût du jeune homme et sur la direction de son esprit. Le futur poète fréquenta l'école d'un philosophe. Qu'en eut dit Aristophane ? Mais ce philosophe

Ménandre 1/A



était l'aimable Théophraste, l'auteur des Caractères, qui savait, en causant avec ses élèves, aussi bien que dans ses écrits, étudier les moeurs, les penchants, les passions des hommes, et les retracer d'une manière presque dramatique : Un jour qu'il parlait du gourmand, il lui arriva, dit-on, de sortir la langue et de se lécher les lèvres.

Au Lycée, Ménandre rencontra un jeune homme qui devint plus tard chef d'une autre école philosophique, dont la doctrine répondait encore mieux aux idées du siècle ; C'était Epicure, né la même année que Ménandre et lié d'amitié avec lui. Il put lui enseigner (si tant est qu'il eût besoin d'un

pareil enseignement à se tenir à l'écart des affaires publiques et à couler une vie douce, au sein de plaisirs sagement tempérés, avec des amis de son goût. Un autre ~~condisciple~~ des amis de Ménandre, également sorti de l'école du Lycée, devint grâce aux circonstances, son Mécène. Quand les derniers soldats de l'indépendance avaient succombé avec Léosthène dans la journée de Crannon, et que la persécution macédonienne eût fait mourir ses derniers orateurs, Cassandre donna pour gouverneur aux Athéniens Démétrius de Phalère. Grâce à cet homme d'esprit, ils goûtèrent pendant dix ans la douceur d'une prospérité paisible,

1D

sans gloire et sans indépendance. Des soldats Macédoniens tenaient garnison à Munichie, mais le commerce était florissant et la vie à bon marché. Un jour que Démétrius de Phalère s'en vantait,

Polybe, XII, 13. un vieux républicain, Démocharès le neveu de Démosthène lui reprocha ce culte des intérêts matériels. "Est-ce là, s'écriait-il, le langage d'un homme d'état ou d'un épicier?" Les Athéniens se chargeaient de justifier Démétrius de Phalère, quand ils prodiguèrent, bientôt après,

1, leur soi-disant libérateur, au Poliorcète les honneurs des dieux, les adulations les plus abjectes. On vit alors que ce peuple avide de plaisir, était capable de changer de maître, mais incapable de liberté.

Ménandre 2

Les dix années du gouvernement de Démétrius de Phalère, 317 à 308, furent sans doute les plus heureuses de la vie de Ménandre. Ami du maître, il partagea les plaisirs de sa cour spirituelle élégante et voluptueuse. 1/

A coté des amis de Ménandre, il ne faut pas oublier l'amie du poète, la belle Glycère, cette maîtresse séduisante qu'il célébra dans ses vers et dont le nom est resté attaché au sien dans le souvenir de la postérité. Athénée a conservé plusieurs mots de cette femme d'esprit. Les lettres du sophiste Aristénète donnent une idée exquise des rapports de

1/ Le fabuliste Phèdre, V. 1, confond évidemment les deux Démétrius.



Glycère et de Ménandre.

Comme Sophocle en d'autres temps, Ménandre préféra le séjour d'Athènes au monde entier. Ptolémée voulait l'attirer en Egypte par des offres brillantes, le poète refusa. C'est dans sa patrie qu'il mourut à l'âge de 52 ans (en 290) dans la force de son talent, sans avoir connu les maux de la vieillesse. "Celui que les dieux aiment, meurt jeune", avait il dit lui même dans un vers devenu proverbe. Ailleurs: "Considérez la vie comme une de ces fêtes qui sont le rendez-vous de la Grèce et où l'on trouve des marchands, des voleurs, des jeux de hasard, des passe-temps. Si vous partez de bonne heure

Ὃν οἱ θεοὶ φιλοῦσιν, ἀποθνήσκει νέος

vous n'aurez pas dépensé tout fr. 689 K. 20

votre argent et vous ne vous serez pas fait de mauvaise querelle. Qui s'arrête trop longtemps dans la vie, s'y fatigue, tombe dans les maux de la vieillesse et du besoin. A force d'y roder il trouve des ennemis, des embuches; son départ n'est pas heureux pour être tardif".

Quand Ménandre vivait et écrivait à Athènes, c'en était fait des vertus publiques; mais cette décadence civique n'allait pas sans compensations. Grace à l'adoucissement des moeurs, grace aux leçons des philosophes, on vit fleurir alors les vertus domestiques, et surtout ce qu'on peut



2 D

appeler les vertus de société. Les hommes s'efforçaient d'être aimables, indulgents pour les autres, comme pour eux mêmes; ils étaient bien élevés, de bon ton, éloignés de l'ancienne rudesse, tolérants, éclairés, sans préjugés de naissance, même à l'endroit des esclaves.

Les fragments de Ménandre attestent des sentiments vraiment humains d'une époque où l'Hellène se sentait citoyen, non plus de sa ville mais du monde tout entier. "Homo sum, humani nil a me alienum puto" — "L'aimable chose que l'homme s'il est vraiment homme". — "Ce n'est pas vivre que de ne vivre que pour soi".

Ὡς χαρίεν ἔστ' ἄνθρωπος, ἂν ἄνθρωπος ᾖ.

Ménandre – 3 A

“Par Athénâ, c'est une merveilleuse chose que l'honnêteté, et la meilleure ressource pour la vie. J'ai causé aujourd'hui quelques instants avec cet homme et déjà je lui veux du bien. La parole a la vertu de persuader, va me dire aussitôt un de nos sages. Pourquoi donc alors nos beaux parleurs ne sont ils en honneur ? Ce sont les moeurs de celui qui parle qui nous persuadent, non ses discours.”[1]

Τρόπος ἔσθ' ὁ πείθων τοῦ λέγοντος, οὐ λόγος.

[1] Fr. 477. K

Mais, d'un autre côté, le goût des plaisirs et du luxe a succédé aux passions politiques, et cette soif de jouir n'est tempéré que par le sentiment de la mesure en toute chose qui distingue la



3 B

décadence grecque de la décadence latine.

~~La poésie plait par son individualité~~ Les créations poétiques plaisent par leur individualité ou ~~et~~ par leur généralité, pourvu que celle là ne dégénère pas en bizarrerie, ni celle-ci en absence de physionomie. Aristophane avait ~~généralisé~~ mis sur la scène des individus désignés par des noms propres, en généralisant leurs traits. Ménandre prend des types généraux, l'avare*, le glorieux**, le superstitieux***; ou bien des personnages plus généraux encore, le jeune homme amoureux, le père sévère ou indulgent, la courtisane avide / , en les animant de quelques traits individuels. ~~Aristoph~~

* Χρέμης dans Horace, Σμικρίνης (Δύσκολος). —
** Θρασυλέων et d'autres soldats.
*** Δεισιδαίμων.

/ ~~la~~ ou bonne fille,

On peut ~~donc~~ distinguer des caractères proprement dits ~~et~~ les masques constants, les rôles stéréotypés, comme chez nous le jeune premier, la grande coquette, la soubrette. C'est surtout les premiers, les caractères, qu'on aimerait à mieux connaître. On entrevoit quelque part un misanthrope. Sénèque, dit quelque dans Quest. Nat. IV préf. que, dessous le masque d'un paysan, le poète lui-même avait dans une de ses comédies dit son fait au genre humain. Omnes ait malos (esse, male) vivere, et in scaenam velut rusticus poeta ipse prosiluit. Non senem excepit, non puerum non feminam, non virum; et

~~Dyscolo~~ Menandre
4 f bis
A

masques et caractères

misanthrope

4 B

adjicit, non singulos peccare, non paucos, sed jam scelus esse contextum." Un fragment récemment découvert [1] offre un intérêt tout particulier. On y voit un homme qui se plaint de ne pas dormir, d'être mal à son aise, sans savoir pourquoi, de souffrir d'une maladie étrange, inexplicable. Il ne manque de rien, il a toutes les raisons du monde pour se trouver parfaitement heureux; et il est malheureux. Quelle est la cause de cet état singulier? Un ami perspicace l'a très bien démêlée; notre ami souffre d'être trop heureux; il vit dans l'abondance et dans la mollesse; entouré de tous les biens de la fortune, il ne sait

maladie inexplicable.

[1] Frag. sur parchemin ~~Frag.~~ trouvé par Tischendorff, publié par Cobet dans Mnémosyne 1876, p. 286. Kock frag. ~~790~~ 538 H. W. dans Rev. des Ét. grecq. 1888 p. 388.

où cracher; n'ayant rien à désirer ni à craindre, il ne prend goût à rien, ne fait aucune effort; il est tombé dans le marasme de l'homme blasé.

Les rôles des fils de famille, des vieillards, des femmes légères, étaient par la force des choses, plus semblables entre eux, nuancés ~~plutôt~~ cependant que contrastés, et ~~cependant~~ pleins de vie. Un ~~poète~~ littérateur grec s'écrie : "Ô Ménandre et vie humaine lequel de vous deux imita l'autre ?" Ces tableaux de la vie humaine, trop délicats pour être très saisissants, étaient illuminés par l'amour. L'âme de la comédie de Ménandre, au dire de Plutarque, c'était la passion d'amour. Τῶν Μενάνδρου δραμάτων οὐχ ἴσως ἁπάντων ἓν συνεκτικόν ἐστιν ὁ ἔρως οἷον πνεῦμα κοινὸν διακεχυμένος ; (Plut. ap. Stob. 63, 34). On ne pourrait pas en dire autant de notre Molière.

Aristophane de Byzance : Ὦ Μένανδρε καὶ βίε, πότερος ἄρ' ὑμῶν πότερον ἀπεμιμήσατο ;

Amour.

4D

Variété

fr. 536 K.

coup de foudre

Le théâtre de ce poète offrait une grande variété d'amours et d'amourettes, d'après les situations, l'humeur, le naturel, l'âge, des amants. Voici un morceau dans lequel un personnage, un tout jeune homme évidemment, dépeint ce que nous appelons le coup de foudre: "Non, par Athéna, mes amis, je ne trouve pas d'image pour vous rendre ce que j'ai éprouvé. Je cherche dans mon esprit quelque chose qui tue soudain, ~~une trombe~~, Une trombe? mais il faut du temps pour qu'elle s'amasse, s'avance, s'approche, renverse; cela dure une éternité. Un naufrage en pleine mer? mais on a le temps de respirer, de crier: "Zeus sauveur" ou "tiens ~~bien les~~ toi aux cordages";

on peut attendre une seconde vague et une troisième, on peut saisir un débris. Moi, mes amis, à peine ai-je touché, embrassé une fois, me voilà noyé sans retour."

ἐγὼ δ᾽ ἅπαξ | ἁψάμενος εἶμι καὶ φιλήσας ἐν βυθῷ.

On cite avec une admiration toute particulière les pièces où se voyait l'effet de l'amour dans un être peu aimable, le Butor (Μισούμενος, c'était un soldat), la Περικειρομένη (l'amant brutal avait maltraité sa maîtresse, coupé ses belles boucles, et, plus amoureux que jamais, il ne tarde pas à déplorer l'acte commis dans un accès de jalousie barbare)

Amoureux brutal

C'est grâce à ces peintures variées et vivantes de l'amour que l'amant de Glycère devint le poète de tout le monde. Mais il était aussi celui des penseurs, qui appréciaient en lui la justesse des observations, la profondeur des réflexions. Aux exemples déjà cités plus haut, ajoutons-en encore un

Philosophe

B

fr. 407 K.

ondeuse :

"Ô Parménon, ~~le bonheur~~ il n'est pas dans la vie des hommes ~~n'est pas~~ de bien qui, comme un arbre, ~~qui~~ sorte d'une seule racine. A côté d'un bien pousse en même temps un mal, et souvent aussi d'un mal la nature fait sortir un bien." Ὦ Παρμένων, οὐκ ἔστιν ἀγαθὸν τῷ βίῳ | φυόμενον, ὥσπερ δένδρον ἐκ ῥίζης μιᾶς, | ἀλλ' ἐγγὺς ἀγαθοῦ παραπέφυκε καὶ κακόν, | ἐκ τοῦ κακοῦ τ' ἤνεγκεν ἀγαθὸν ἡ φύσις.

Intrigue

Ménandre soignait beaucoup la conduite de l'intrigue. Un jour qu'un ami lui demanda : "Où en es-tu de ta comédie ? Les Dionysiaques approchent" "Elle est faite, lui répondit-il, je n'ai plus qu'à tourner les vers"[1]. On voit ici, (d'un côté) l'extrême facilité de l'écrivain, et de l'autre le soin qu'il mettait à l'économie de ses pièces. Ce n'est pas à l'invention du sujet qu'il devait longtemps rêver, les sujets se ressemblaient tous en gros et se répétaient souvent. Ce qui le préoccupait c'était la marche de l'action, le choix des situations ~~les plus~~ propres à développer les caractères, la manière d'amener ces situations naturellement et

1) Νὴ τοὺς θεοὺς ἔγωγε πεποίηκα τὴν κωμῳδίαν, ᾠκονόμηται γὰρ ἡ διάθεσις, δεῖ δὲ αὐτῇ τὰ στιχίδια ἐπᾴδειν. Plutarque, De gloria Ath., 4.

FD

lo[i]gignement. On peut juger de l'art de Ménandre par les comédies de Térence. Examinez l'*Andrienne*, vous verrez que d'un acte à l'autre les chances tournent plusieurs fois, soit pour les amants, soit contre eux, et que ces revirements se font par la force des choses, sans que l'on aperçoive la main qui tient les fils. Si on voulait analyser à cet égard les tragédies de Racine, on verrait que notre poète doit à l'étude de Térence, ~~disons mieux à l'étude~~ ou si l'on veut, à l'étude de Ménandre, plus qu'à Sénèque et à Euripide.

Térence

[Le style de Ménandre, uni et coulant, d'une élégance éloignée

La première scène de l'*Heautont.* est un modèle d'exposition, qui rappelle l'art de Sophocle plutôt que celui d'Euripide. Dans un dialogue incomparable deux acteurs font connaître, non seulement le sujet de la pièce, mais encore leurs propres caractères. Cependant, il y avait aussi chez Ménandre des prologues euripidiens, monologues d'un personnage qui n'était pas des personnages acteurs dans la pièce, qui était qqf. sinon un dieu, du moins un masque allégorique, comme l'Ἔλεγχος (ὁ φίλος ἀληθείᾳ τε καὶ παρρησίᾳ [illegible] λέγων). Cf. l'Air (Ἀήρ) faisant prologue dans Philémon (fr. 91), chez Plaute *Arcturus* et le *Lar familiaris*.
(fr. 545 K., avec la note)

de toute recherche, et, si l'on veut, Ménandre est toujours le même; mais il a des nuances infinies et sait ainsi s'approprier au sexe, à l'âge, au caractère, à la passion du personnage.+ On n'a pas besoin d'en croire aveuglément les anciens qui l'assurent,[1] de tous les mérites du poète, c'est celui dont nous pouvons le mieux juger nous-mêmes, grâce au nombre et à l'étendue des morceaux conservés. Rien ne se ressemble moins que le style de Ménandre et celui d'Aristophane. Le style de la vieille comédie paraissait bigarré à la fin du IVème siècle. Le public appréciait et aimait le langage poli de la bonne société. S'il arrive à

Style suivant les caractères

[1] Plutarque, Comp. Ar. et Mén., c. 2.

6B

Ménandre d'élever quelque fois le ton, il ne manque pas de s'en excuser.

fr. 531 K.

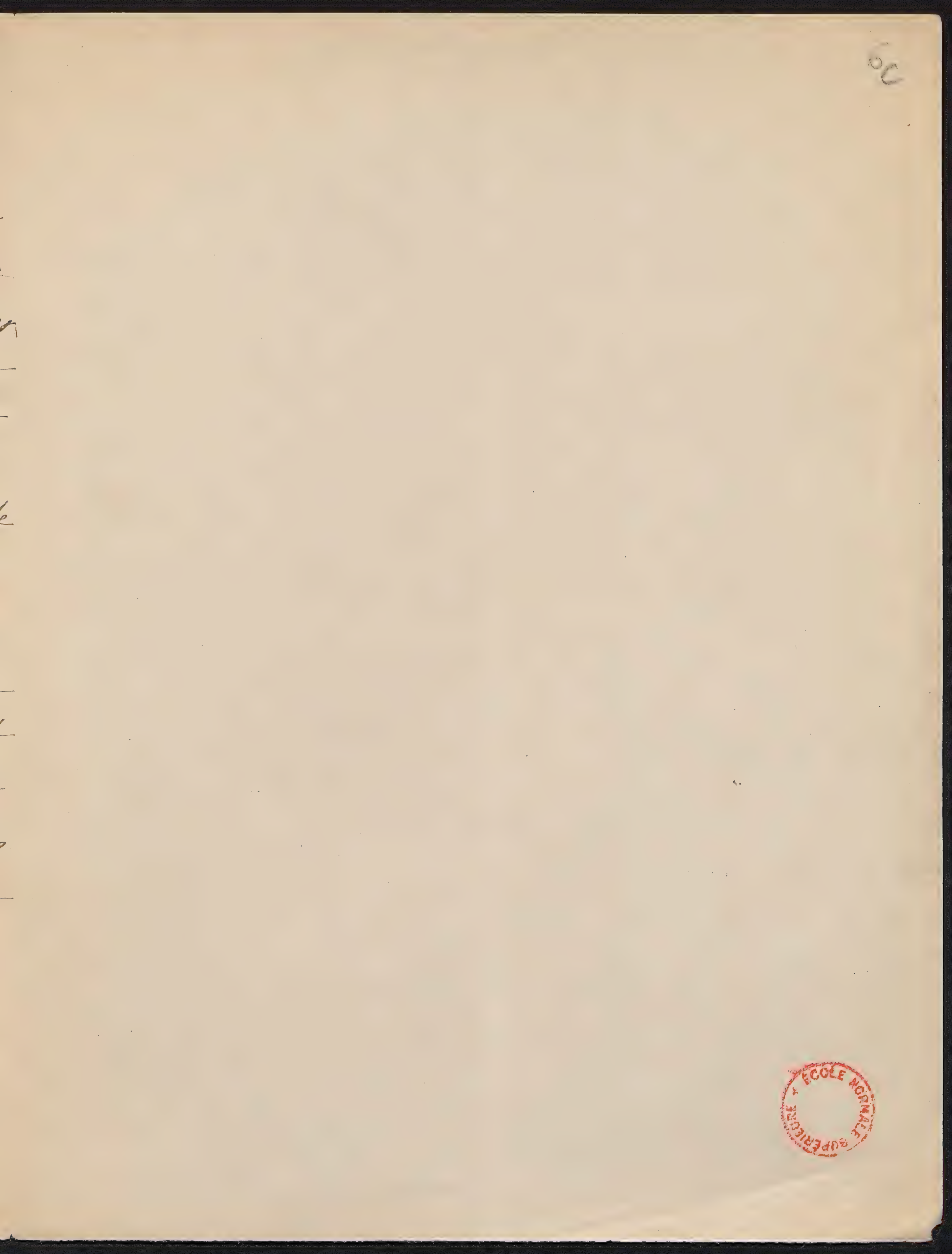
Εἰ δ' ἐπὶ τοῖς αὐτοῖς νόμοις | ἐφ' οἷσπερ ἡμεῖς ἔσπασας τὸν ἀέρα | τὸν κοινόν, ἵνα σοι καὶ τραγικώτερον λαλῶ.

"Si les dieux ne t'ont pas donné le privilège d'être toujours heureux en toute chose, si c'est aux mêmes conditions que les autres que tu respires cet air qui est le même pour tous, comme dirait un personnage de tragédie, il faut te résigner et être plus raisonnable".

Ménandre s'excuse ~~encore~~ aussi quand il lui arrive de se servir d'une tournure très familière: "Il me vient à l'esprit un mot un peu trivial, pardon mon pupille, tu ne sais où cracher, tant est grande ton opulence".

fr. 530 K, cité plus haut.

Ἐπέρχεταί μοι, τρόφιμε, φορτικώτερον δέ τι, συγγνώμην δ' ἔχε· | τὸ δὴ λεγόμενον, οὐκ ἔχεις ὅπου χέσῃς | ὑπὸ τῶν ἀγαθῶν.


60
ECOLE NORMALE SUPERIEURE

6D

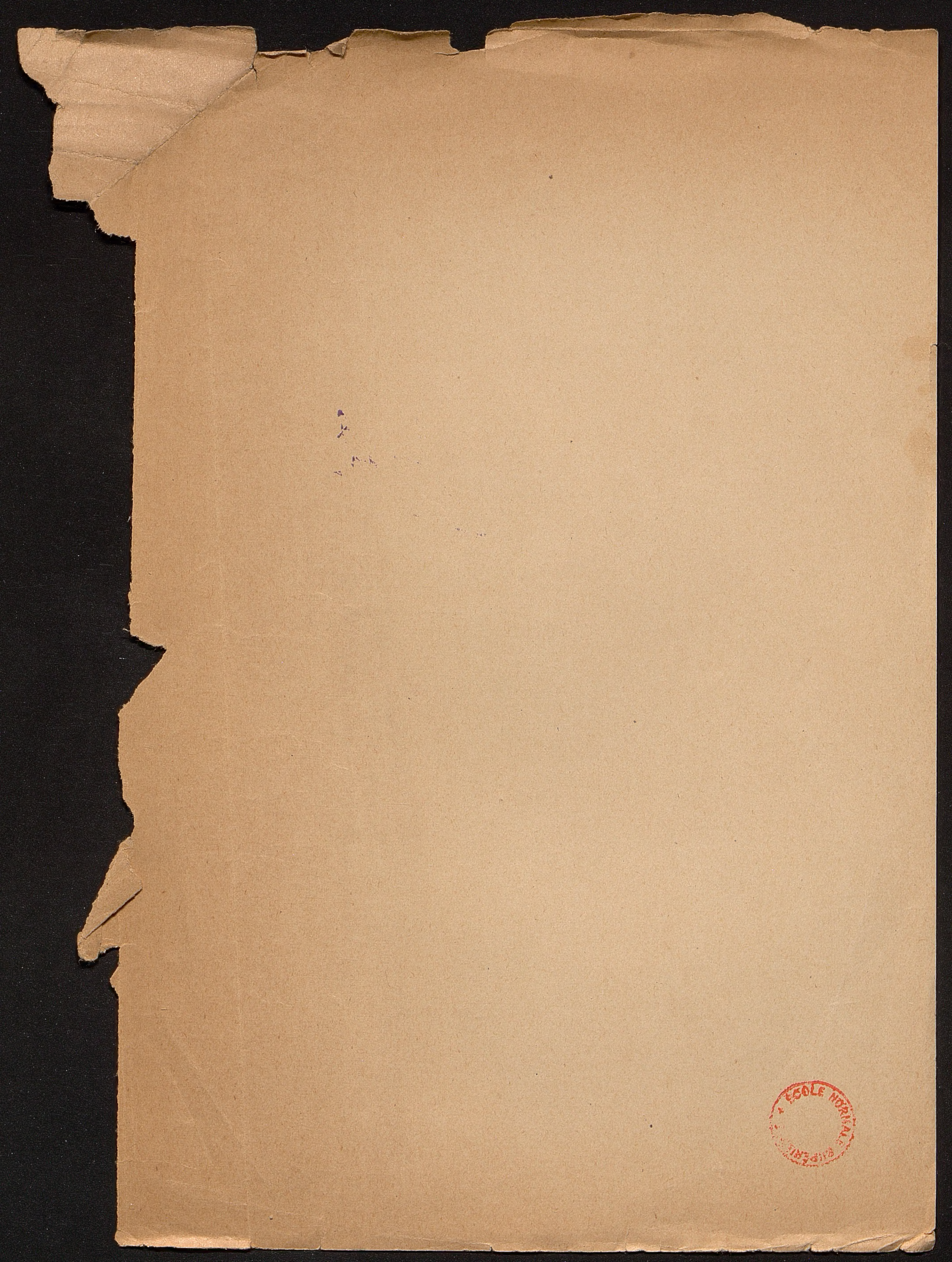
~~ne~~ Aristophane ne trouvait guère avoir d'imitateurs dans un autre siècle, Ménandre fonda un genre qui dura. On peut dire qu'il vit encore, ~~car~~ mais c'est uniquement par son influence, car ses ouvrages ont péri. Comment se fait-il que des comédies d'un poète universellement goûté et admiré, pas une seule n'ait été conservée? On ne peut en accuser la pruderie, ni la dévotion des Byzantins, qui ont multiplié les copies d'Aristophane. ~~La cause semble être ailleurs~~ Il faut chercher ailleurs l'explication d'un fait si extraordinaire. Pollux, dans son *Onomastique*, n'invoque qu'exceptionnellement le témoignage de Ménandre. III, 29 ; II 82 [1)]

---

1) Pollux 3,29 : Μένανδρος, ᾧ ἀεὶ μὲν οὐ χρηστέον ὡς *οὐχ ἀκριβῶς Ἑλληνικῷ*, ἔστι δὲ τῶν ἀκατονομάστων πιστωτέον. — 2,82 : Φαῦλον δὲ ὁ Μενάνδρου ἀκουστής ἀντὶ τοῦ ἀκροατής.

7B

Il prétend qu'on trouve chez lui
quelques mots qui ne sont plus de
l'époque vraiment classique. C'est
le pédantisme des hyperattiques
qu'il faut accuser de la perte de
Ménandre


ECOLE NORMALE